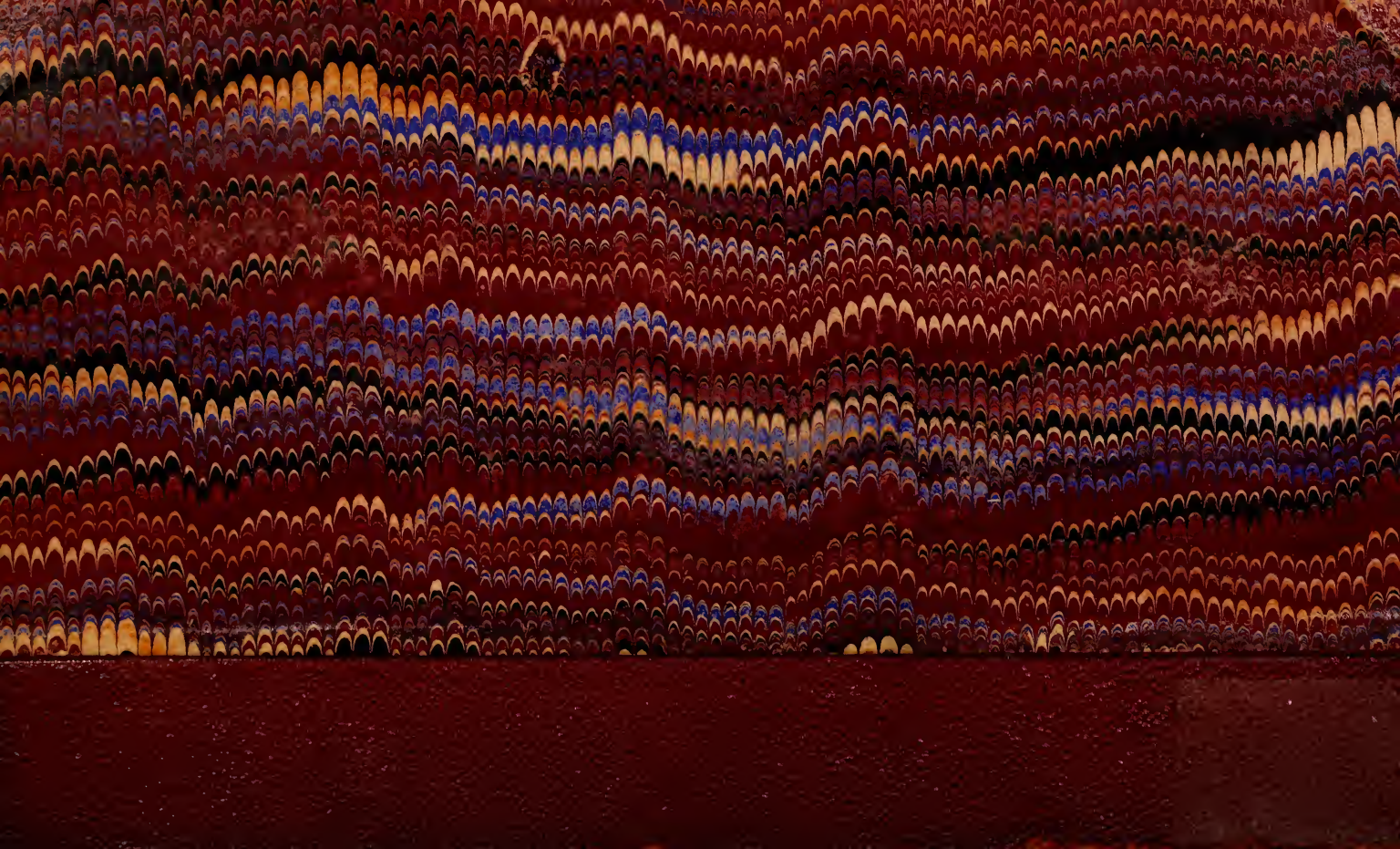


LIBRARY OF PRINCETON
* JAN 24 1900 *
THEOLOGICAL SEMINARY.

BX 9439 .B75 A3 v.2
Bost, Ami, 1790-1874.
M emoires pouvant servir a
l'histoire du r eveil

MÉMOIRES.

LA ROCHELLE. — TYP. AUG. SIRET.

MÉMOIRES

POUVANT SERVIR A L'HISTOIRE

DU RÉVEIL RELIGIEUX

DES ÉGLISES PROTESTANTES DE LA SUISSE ET DE LA FRANCE,

ET A L'INTELLIGENCE

DES PRINCIPALES QUESTIONS

THÉOLOGIQUES ET ECCLÉSIASTIQUES DU JOUR.

PAR

A. BOST.

TOME DEUXIÈME.

L'auteur de cet Ouvrage se réserve de le traduire.

PARIS

LIBRAIRIE PROTESTANTE DE CH. MEYRUEIS ET C.e, ÉDITEURS

2, rue Tronchet;

GRASSART ET CHERBULIEZ.

1854

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/memoirespouvants02bost

LIBRARY OF PRINCETON THEOLOGICAL

MÉMOIRES

POUVANT SERVIR

A L'HISTOIRE DU RÉVEIL RELIGIEUX

DES ÉGLISES PROTESTANTES DE LA SUISSE ET DE LA FRANCE, ETC.

LIVRE XII.

Dix-neuf ans à Genève. — 2^me^ Partie.

MISSIONS EN SUISSE ET A MILAN.

DU 9 FÉVRIER 1826 AU 19 MARS 1828 (36 A 38 ANS).

On insistait trop sur la discipline.— J'essaie de l'appliquer aux pasteurs. — Je quitte le pastorat du Bourg-de-Four. — *Missionnaire* de nouveau. — Quatre vies à la fois.

1^er^ *voyage* (de cette série).— Lausanne, Neufchatel, Berne.— Divisions et diversités.

2^e^ *voyage* (voyage du grand jour). — Moment précieux sur le bateau à vapeur. — Trois jours entiers de recueillement. — Visite à *Oberhofen*. — Lettre des bords *du lac de Zurich*.— Prêtres romains évangéliques. — Appenzell. Constance. — Cantique composé en chemin. — *Mission d'ouvriers*.— Pfeffikon. Une lieue dans la rivière.— Lettre d'un prêtre évangélique.— Naissance de mon fils *Paul*.— *Joies et peines spirituelles*.

3^e^ *voyage*. — Mission active à Berne. — Cinq enfants au lit, et pas d'argent.— Appenzell. Traîneau découvert.— Constance. Visite au grand-vicaire.— Appenzell. Gaîté du peuple. — Belle nuit du 31 , aux bords du lac de Zurich. — Ma brochure : *Christianisme et Théologie*. — Bon et mauvais accueil. — Lettre de M. le pasteur Bauty.

4^e^ *voyage*. — Le pauvre plus hospitalier que le riche.

5^e^ *voyage*. Lausanne et Vevey. — Explications avec un frère. — Berne. Accueil inégal.— Lucerne. Catholiques non romains.— *Trombe extraordinaire et prolongée* sur Genève. — Réflexions. — Ma femme cherche

l'arc-en-ciel. — Mon piano nage. — Une inconnue m'envoie de quoi le réparer. — *Félix Neff revient à Genève.* — Accord de nos vues.

6e *voyage* (celui des Grisons). — J'emmène mon *Ami* chez Mlle Calame. — Scène douloureuse au haut de la montagne. — *Lettre d'un enfant.* — Oberhofen. — Meyringen. Tempête affreuse en chemin.— Passage du *Sousten.— Charmante vallée d'Urseren.*— Oberalp. *Grisons.* Pfeffers. — Malade à *Chiavenna.* — *Septimer.* Lenz. Wildhaus. — Lausanne. Soirée ravissante.

7e *voyage* (*l'Evangile est vrai*). — *La paix meilleure que la joie.* — Le pasteur Pilet. — Langnau. *Anabaptistes.* Soirée. — Encore un curé évangélique. — *Lucerne.* Elément protestant. — *Zurich. Grande-duchesse de Mecklembourg.* — Entretien. — Je prêche à l'église française.— *Heureuse soirée :* l'évangile est vrai ! — Cessation de tous mes doutes à ce sujet. — *Heureuse visite à trois curés pieux.* — Parfaite fraternité.— *Hérisau :* bon accueil. — Ebnath. Smérikon. *Curé pieux.* Mélange d'impressions.

8e *voyage*. Lausanne. — Neufchatel. Assemblée bénie. — Berne tiraillé par les partis. — Petit cantique. — Un couvent de Soleure. — Je fais la connaissance du *professeur Vinet.*— Zyfen. M. le pasteur Linder et quelques frères. — A Berne. La police craint la dissidence.

9e *et dernier Voyage*. Lausanne ; Pailly ; M. Germond. — Neufchatel. — Berne. La police me surveille ! — Les frères se refroidissent.

10e *voyage* (*à Milan*). — Simplon. *Chel bel libro !* — Passage du *lac Lugano* par un orage. — Respect des catholiques pour la bible. — Je prêche à Bergame. — A Milan « la grande Diane. » — La police me renvoie. — Retour à Genève.

1826 C'est durant cette époque que les luttes du réveil de Genève prirent leur caractère le plus douloureux : je redoublerai d'attention à n'en parler que selon la règle exprimée plus d'une fois. En voici la source et l'objet, particulièrement pour la part que j'y ai prise.

On a vu que les églises dissidentes poussèrent, à cette époque, ce qu'on a appelé la discipline de l'église à un point extrême : c'était, selon moi, faire marcher l'église du Nouveau Testament sous la loi ; c'était une erreur. Mais, le système une fois admis, je pensais et je pense encore que, le cas échéant, les conducteurs des troupeaux doivent être soumis à cette discipline aussi bien que les autres membres de l'église ; et qu'en particulier la fameuse règle de notre Seigneur, qui nous prescrit, lors-

que nous avons quelque sujet de mécontentement envers 1826
un frère, de nous expliquer d'abord avec lui seul, puis, de prendre deux arbitres s'il ne nous écoute pas, et enfin de porter, s'il le faut, le cas devant l'église, — que cette règle, dis-je, devait s'appliquer aux pasteurs aussi bien qu'aux autres. Eus-je tort? Ou plutôt eûmes-nous tort? Car tous les frères des deux églises de cette époque partagèrent cette idée. Oui: je crois qu'avec toute l'apparence d'avoir raison, nous eûmes tort, c'est-à-dire nous nous trompâmes; en ce que nous suivîmes trop littéralement un commandement positif, il est vrai, et capital, mais dont il faut, comme de tous les autres, saisir l'esprit. Je pense, et depuis longtemps, que les mots: *Dis-le à l'église* n'indiquent nullement qu'il faille convoquer l'église entière, et alors nécessairement les femmes aussi bien que les hommes, pour les constituer en tribunal; mais que ces mots signifient simplement que nous sommes autorisés à donner pleine *notoriété à notre grief;* et que s'il se forme, *par le fait,* contre notre frère, un jugement de l'église qu'on puisse regarder comme unanime, et qu'il refuse de s'y rendre, alors nous ne sommes plus tenus à le regarder comme un frère; nous restons sous l'obligation de lui pardonner, sans doute; mais la communion fraternelle, la confiance, l'estime peut-être même, sont perdus; nous devons l'aimer encore, mais comme on doit aimer même un ennemi, même « un païen et un péager. »

Voilà, j'en suis convaincu, le vrai sens de ce passage. Cependant comme on voulait alors un tribunal, j'entrai dans ce sens; et, après avoir fait sans succès les démarches préliminaires, j'entretins ouvertement les frères du mal que je croyais voir dans l'église. Cette manière conséquente de suivre un principe devait nous conduire en tout cas à un heureux résultat; soit au but même de la

1826 règle, si cette règle était réellement applicable, soit à sentir plus vivement le mal qui se cachait dans notre erreur, si nous étions dans l'erreur.

Il y aurait eu d'ailleurs encore un moyen de remédier en grande partie au mal qui eut lieu à cette occasion, c'est-à-dire à l'éclat d'une sorte de procédure ; et ce moyen était bien simple. L'église étant devenue le juge, il aurait fallu ne pas plaider hors de sa présence, c'est-à-dire ne pas parler de l'objet du débat devant des personnes étrangères au troupeau ni en l'absence de ceux dont on se plaignait. Je crois que tout le monde n'a pas eu la même réserve ; car j'ai vu, dès ce moment-là, plusieurs personnes qui ne connaissaient rien des faits, céder à l'impression — ridicule, quand on connaît les choses, — que j'étais l'auteur des divisions de Genève ; comme si les hommes ne savaient pas se disputer sans moi !...

Du reste, tout cela est passé : j'ajoute seulement que ce ne sont pas ces années qui me pèseront jamais sur la conscience, au moins quant aux choses dont je viens de parler.

Quant aux faits matériels, les voici en peu de mots.

Quatre ou cinq semaines après mon procès terminé, sentant qu'il y avait dans le Bourg-de-Four plus d'un genre de lutte, j'avais cru devoir me retirer, mais sans éclat, des fonctions de pasteur de cette église. La lutte portait surtout sur le degré de l'autorité pastorale. Sans doute on n'exagérait pas cette autorité au Bourg-de-Four comme au Pré-l'Évêque, mais dans le fait il y naissait pourtant (selon moi, bien entendu) quelque chose de ce genre. Je pensais, comme je le fais encore, qu'il y a plus d'une manière de se placer entre Dieu et l'église ; et qu'on peut soumettre les âmes au joug de l'homme aussi bien en leur inspirant une affection toute humaine qu'en les menant par le despotisme. Or ce n'est pas à Genève ni

à cette époque seulement que j'ai vu des troupeaux 1826
perdre leur spiritualité et leur dignité par un attachement aveugle et charnel à tel ou tel de leurs conducteurs. J'avais essayé de montrer ce mal ; mais cet effort avait produit du trouble ; et c'est dans l'intention de mettre un terme à l'agitation des esprits que j'avais tenté de me retirer sans bruit.

Mais une retraite dont on dissimule les raisons remédie rarement au mal. Quelque bonne que soit l'intention, dans un cas pareil, il y a dans le fait même un défaut de vérité ; et nous en sentîmes les effets. Les débats qu'on avait voulu éviter eurent lieu d'une manière irrégulière et d'autant plus pénible : des troupeaux, qui ne demandaient au fond qu'à s'édifier, furent entraînés dans de vives douleurs ; et nous souffrîmes beaucoup, moi surtout, qui finis par sacrifier complètement ma position au Bourg-de-Four et l'influence qui en résultait.

Mais, — chose étonnante ! — c'est dans ces mêmes temps, je l'ai déjà dit, que je sentis aussi, et plus vivement que dans tout le reste de ma vie, les joies de la foi et quelque chose de l'amour de Dieu !

Dès que j'eus donné ma démission, n'ayant plus d'emploi régulier à Genève, je me présentai de nouveau comme missionnaire ; et je m'adressai cette fois à la Société continentale d'Écosse, à qui j'en avais même écrit dès le commencement de l'année. Je fus admis par elle vers la fin de septembre. Mon engagement porta que je résiderais avec ma famille à Genève, mais que j'emploierais six mois de l'année à parcourir la Suisse ; et dès-lors je commençai à mener de front, pendant quelque temps, quatre vies réellement distinctes, mêlées de joies et de peines singulièrement vives : ma vie missionnaire, ma vie de famille, ma vie intérieure et individuelle, sous le rapport des expériences religieuses, et mes relations,

1826 longtemps pénibles, avec les églises dissidentes. Je m'acquitterai de la tâche complexe de raconter tout cela, en exposant simplement les faits de mon histoire tels qu'ils se succédèrent ; on y trouvera, sans même que je les fasse remarquer chaque fois, ces quatre vies entrelacées d'une manière sensible : il a fallu des forces extraordinaires pour supporter tant de fatigues simultanées et pendant si longtemps !

Avant même d'avoir reçu la nouvelle de mon admission par la société d'Écosse, j'entrepris une petite tournée missionnaire qui devint ainsi le début de cette nouvelle suite de voyages. Et voilà que je retombe dans les « doux souvenirs. » Doux souvenirs ! Ce mot me rappelle la réflexion que je faisais déjà à son sujet en commençant l'histoire de ma mission d'Allemagne. Je parle de doux souvenirs, en traitant d'une époque par laquelle je ne voudrais repasser à aucun prix ; mais je crois avoir trouvé la cause de ce fait singulier en l'attribuant à cet instinct naturel, peut-être plus fort chez moi que chez plusieurs autres, qui nous porte à ne nous rappeler, du passé, en fait d'impressions du moins, que les impressions agréables. On glisse sur les douleurs comme sur du feu, on s'arrête sur les moments heureux.

Mes nouvelles courses missionnaires vont se répéter pendant seize à dix-huit mois.

Je ne poussai la première que jusqu'à Neufchatel et Berne. Je traversais les églises dissidentes, me voyant plus ou moins bien ou mal reçu d'elles à proportion qu'elles étaient plus ou moins vivantes, ou aussi à proportion qu'elles étaient plus ou moins bien renseignées sur mon compte. Lausanne, Orbe, Yverdun, Concise, Bole, Neufchatel, me virent dès-lors paraître fréquemment. Je retrouvai avec joie, dans cette dernière ville, cette chère famille avec le chef de laquelle j'avais eu

précédemment un entretien si heureux et si béni (t. 1, p. 239). J'y retrouvai aussi mon futur beau-frère Narbel, pendant longtemps la cheville ouvrière du réveil; et mes autres amis qui figurent assez dans les lettres de Neff pour que je n'aie pas besoin de les nommer ici. Dans ce nombre je dois surtout mentionner ce cher professeur que tout le monde nommera quand je dirai qu'il voudrait presque, comme Paul, se faire juif aux juifs; puis quelques membres de sa famille. Je revis au Locle la digne demoiselle Calame; un petit troupeau pieux à la Chaux-de-Fond; à Dombresson le cher pasteur Ladame, que j'ai retrouvé plus tard à Sainte-Blaise, après une séparation de vingt-six années, et que j'ai même pu soulager quelquefois dans ses fonctions (1850 et 1851). Il m'a raconté quelquefois en souriant comment il eut à subir en son temps une quasi-enquête pour avoir reçu la visite dont je parle ici, qui ne dura pourtant qu'une demi-heure, et qu'il n'avait pas même prévue. Je rencontrai aussi chez lui un beau et bon jeune homme, le régent de son école, que j'ai eu pareillement le plaisir de revoir à Neufchatel, et dans la famille duquel j'ai passé depuis, à plusieurs reprises, d'heureux jours. — Assemblées à Coffrane et à Corcelles, où je trouvai l'excellent Clotu, l'auteur du célèbre cantique : « Oui, pour son peuple Jésus prie », cantique qui traînait presque inconnu en manuscrit, qu'une jeune sœur me montra en 1828 sur un chiffon de papier, et auquel je mis aussitôt la musique. 1826

Je passai ensuite par Montmirail, où les Frères moraves m'accueillirent amicalement. Puis j'arrivai à Berne, d'où j'écrivais : « J'y trouve pareillement assez de bien ; mais » c'est au milieu d'une opposition croissante, et de plu- » sieurs diversités des enfants de Dieu qui, sous des » termes religieux, se font une guerre violente, parce » qu'ils sont respectivement ou calvinistes, ou intérieurs,

1826 » ou séparatistes, ou non-séparatistes, etc., etc. Misères
» de théologie !... J'ai pourtant l'assemblée du mercredi
» (t. 1, p. 111), où nous avons été heureux, etc. »

Dans ces années je logeais alternativement chez quelques amis de la ville, ou chez mes amis de Vabern.

Nous avons déjà remarqué ce fait que Berne était alors particulièrement exposé aux diversités de vues; et je l'ai attribué à la circonstance que les routes de la Suisse se croisent tout particulièrement dans cette ville. En effet tout le monde y arrivait; et tous les partis voulaient naturellement qu'il n'y en eût qu'un de bon, savoir le leur! Pauvre Berne! Je finissais par avoir honte de figurer pour ma part parmi tous ces docteurs si opposés.

Cependant je continuais de travailler au milieu des joies et des peines. Je faisais toujours mes voyages presque en entier à pied, un petit havre-sac sur le dos; et je rappelle ce fait parce qu'il ajoutait sensiblement au poids des quatre vies si pénibles dont j'ai parlé tout à l'heure.

Puis de retour à Genève, je retombais dans les scènes douloureuses. C'est à mon retour d'une de ces nouvelles tournées que je donnai ouvertement et complètement cette démission de mes fonctions pastorales au Bourg-de-Four, que j'avais d'abord tâché d'adoucir dans la forme au mois de mars. En l'état des choses c'était presque renoncer à ma qualité de membre de cette église.

J'avais en même temps un enfant malade; et c'est, je crois, le temps de ma vie où j'ai le plus souffert.

Mais j'ai besoin de répéter aussi que le Seigneur mêlait à tout cela de grands adoucissements. En voici un exemple frappant.

Mon second voyage missionnaire me porta jusqu'à Stuttgardt dans le Wurtemberg. J'appelle ce voyage, à cause de l'expérience que je vais raconter, « *le Voyage du grand jour.* » C'est aussi celui où je composai, chemin

faisant, paroles et musique du cantique « *C'en est fait, ô* 1826
Jésus, etc. », et où je fis la première connaissance d'un des prêtres catholiques romains à principes évangéliques dont je découvris l'existence à cette époque.

Je partis de Genève pour ce précieux voyage, le 5 octobre, quatre jours après le jour où j'avais donné ma démission. J'étais dans une tristesse, compliquée par une foule de peines diverses et profondes. Vu que le but de mon voyage était lointain, je partis ce jour là, contre ma coutume, par le bateau à vapeur; j'y trouvai deux ou trois excellentes sœurs de Vevey; et, comme elles avaient pris les premières places, cela m'engagea, encore plus contre ma coutume, à en faire autant, vu surtout que le calme et la décence qui régnaient dans ce compartiment devaient être un allègement à mon excessive souffrance. La pluie nous fit descendre dans le bâtiment; et là, m'enfonçant dans un angle du salon, et oubliant toute compagnie, je me mis enfin, comme j'en sentais le pressant besoin, à prier et à lire ma bible. Je ne crains pas de donner le récit de la manière un peu singulière dont je la lus ; elle n'était singulière que parce qu'elle se faisait dans la souffrance et dans un besoin profond de consolation, au lieu de se faire simplement pour y puiser quelque instruction et dans le calme, ou, comme cela se fait souvent, dans la froideur du cœur.

J'ouvris ma bible au dernier des psaumes, sans choix. *Louez l'Éternel.* « Je ne puis le louer, dis-je en moi-même; j'ai trop à porter! » — *Louez le Dieu fort à cause de sa sainteté.* « Ah! bien oui! C'est cette sainteté qui me fait souffrir. Sans doute c'est pour me purifier que Dieu me fait passer par là : mais celui qu'on opère ne peut louer le chirurgien. » — *Louez-le à cause de cette étendue qu'il a faite par sa force.* « Ha! j'ai bien autre chose à faire qu'à m'occuper de l'étendue! » — Et je

1826 continuai ainsi ce commentaire jusqu'au bout du psaume. Puis, comme ce psaume-là ne m'allait pas, je pris le précédent, où je ne commençai à être satisfait qu'au verset quatre : « *Il rendra honorables les débonnaires en les délivrant.* » Ah ! ce n'était pas l'honneur, je vous assure, qui m'importait dans ce moment, mais la délivrance, la délivrance de cette langueur spirituelle où je me trouvais, à côté même de toute ma sincérité et de mes bonnes intentions, délivrance qui devait me donner cette joie, cette lumière, cette intelligence et cette jouissance de l'évangile que je voyais en plusieurs de ceux chez qui je trouvais d'ailleurs des péchés et des infidélités incontestables, infidélités que j'avais raison de signaler et de blâmer. Puis, la perspective qui suivait, je veux dire la puissance que Dieu donne sur le mal à un véritable chrétien, me ravissait : « *Les bien-aimés s'égaieront avec gloire;... les louanges du Dieu fort seront dans leur bouche, et des épées affilées à deux tranchants dans leurs mains... Cet honneur est pour tous ses bien-aimés.* » — Ces paroles, jointes à ma disposition actuelle, me plongèrent dans un recueillement, et surtout dans une prière, d'une ardeur tout-à-fait rare. Je pleurais même, le visage caché dans mes mains : puis j'éprouvai bientôt un tel soulagement, que l'impression en devint physique, au point de me causer une espèce de peur. Chacun sait que le mot « serrement de cœur » exprime une action qui a réellement lieu sur le cœur matériel et sur toute la région qui l'entoure. Je sentis si positivement disparaître cette sorte de malaise, que le fait me causa une autre espèce d'émotion et presque un vertige. En peu d'instants « je me trouvai, porte mon journal, infiniment heureux, plein d'une tendresse inaccoutumée envers mon Sauveur, et le priant avec des cris intérieurs immenses et longtemps soutenus. Je sentais au moins c'était là mon idée) que je ferais ravage dans

le règne de Satan si une fois le Seigneur mettait fin à mon 1826
état de langueur et de maladie spirituelle, etc.» — Cet état, où j'oubliais tout ce qui m'entourait, dura pendant une heure entière, puis se prolongea ensuite du plus au moins pendant trois jours et nuits consécutifs. Je me réveillai le lendemain de ce jour-là avec le mot de Jésus à la bouche; et me trouvai ainsi grandement heureux. — Mais ces états extraordinaires ne durent qu'un temps.

Pendant ce voyage les lettres de ma femme me donnaient de ces détails mélangés de peines et d'objets gracieux qui peignent bien la vie humaine, telle que nous la passons tous du plus au moins. Elle m'apprenait que nous avions deux enfants malades; qu'elle manquait d'argent (ceci n'était pas nouveau); puis aussi que ma petite Marie commençait à marcher toute seule de chaise en chaise, en poussant des cris de joie. Être charmant qu'un enfant!

Je rencontrai à Berne un frère alsacien, alors employé comme évangéliste à Montbelliard, et avec qui je voyageai pendant quelques jours. Nous commençâmes par faire une visite à une famille d'Oberhofen, près de Thun; car dans ce temps de premier réveil on s'envoyait un missionnaire d'une famille à l'autre, comme maintenant on se prête un pianiste ou quelque autre curiosité; sa visite faisait évènement; et presque toujours il se formait à son occasion une assemblée quelconque, souvent très-nombreuse, pour entendre annoncer l'évangile, alors réellement nouveau.

A présent tout cela est passé. Et en effet nous n'avons plus besoin qu'on nous prêche la justification par la foi. Mais quand le jour en sera venu, et je crois qu'il n'est pas loin, nous verrons qu'il nous reste encore certaines choses à apprendre, encore quelques erreurs à déposer, encore un réveil à recommencer.

1826 Pour cette fois là, en particulier, la visite fut bien heureuse et bien intéressante. « Nous nous acheminions à pied, mon ami et moi, vers Oberhofen, lorsque nous rencontrâmes une voiture, où je reconnus une des dames que nous devions trouver dans cet endroit. Je saluai; on parut ne pas me reconnaître; et je pensai que ce serait bien fatal si nous allions ne trouver personne à la maison. En effet, nous ne voyons, en arrivant, que les domestiques, qui nous disent que la famille était allée passer toute la soirée au château de Thun. Mais pendant que nous pensions à ce qu'il y aurait à faire, voilà toute notre compagnie qui revient! On nous avait reconnus; et on avait retourné la voiture au premier endroit assez large pour cela. J'étais à la fois extrêmement honteux et pourtant réjoui de voir ces cinq dames et ce monsieur, un homme qui portait à la fois un air de bonté et de grandeur assez marqué, manquer une soirée et revenir tout exprès pour un pauvre missionnaire! Et je sentais combien ce serait dommage si le Seigneur ne bénissait pas ma visite. Mais il a daigné le faire. Nous avons passé tous ensemble, et sans désemparer, toute notre soirée de cinq à dix, et le lendemain de sept et demie du matin à dix heures, en heureuses conversations et en lectures.

Dans un moment de loisir je remarquai la magnificence du paysage. Un lac charmant, d'une eau que le reflet des prairies environnantes rend toute verte; entouré d'abord de collines cultivées, puis d'étages de montagnes, d'alpes et de glaciers qui vont se perdre dans l'azur du ciel!

Je passai ensuite par Gerzensée, pour y visiter de chères amies chrétiennes. Comme quelques-unes de nos connaissances de Neufchatel, elles s'étaient laissé deux ou trois fois refroidir à notre égard par un pasteur de Genève qui trouvait que nous faisions trop de vacarme: mais l'affection chrétienne reprit facilement ses droits.

En revenant à Berne, je revoyais toujours, pendant 1826
toutes ces années, cette chère sœur de G... dont nous avions fait la connaissance à Moutiers, et qui, encore au moment où j'écris, reste une de nos précieuses amies. Quand on a passé, en nos jours, une vingtaine d'années sans se voir, on trouve facilement qu'il s'est glissé entre deux amis quelques différences de vues, quelques *ismes* que le temps amène entre les frères; mais au bout de la carrière, au bord de la tombe, et dans les cieux, la foi en Jésus se retrouvera la même pour tous.

J'assistai de nouveau avec plaisir au mercredi dont j'ai souvent parlé.

On vient de voir que, durant ces quelques années, je logeais successivement à Berne chez différents frères, suivant que les circonstances permettaient à l'un ou à l'autre de me recevoir. Quoique les ayant perdus de vue depuis bien des années, je n'oublierai jamais les noms de Schaffter, de Galland, de Combe, de Sinner, de Wild, de Kœnig et de Tavel, mes Gaïus à ces différentes époques.

A Zurich je rencontrai aussi des amis; mais j'y trouvai moins de chaleur qu'en d'autres endroits. J'écrivais de là un dimanche, dans un de ces moments de tristesse que donne, dans l'étranger, le son des cloches, si différent de celui des cloches de la patrie, et qui fait sentir si douloureusement qu'on est loin des siens; puis j'envoyai ensuite, des bords du lac de Zurich, à Genève la lettre suivante :

« Rapperswyl, 17 octobre 1826.

» De Zurich je suis venu à *Stœfa*, beau village situé à quatre lieues de cette ville, sur la rive orientale du lac. J'y ai logé tout un jour chez un frère associé aux Moraves; puis je suis arrivé ce soir ici. Quels moments solennels passe quelquefois un évangéliste! J'ai fait ces deux lieues à pied, tout seul à la chute du jour, longeant, par un sentier étroit, au bruit des cloches des villages voisins, les rives de ce lac solitaire et étranger, et

1826 voyant à ma droite les hautes montagnes des cantons antiques de Schwitz, de Zug et de Glaris, placés entre moi et les miens, entre moi et tous mes amis de Genève ! J'entrais dans des pays catholiques où si peu d'âmes connaissent l'évangile ; et maintenant j'écris ces lignes le soir, dans une salle d'auberge, au bruit des éclats de rire d'une quinzaine de charretiers, au bruit des verres et des bouteilles où ces hommes puisent leur joie ! Bon Sauveur ! Nous connaissons quelque chose de mieux !... Mais que tes voies sont insondables de laisser tant de malheureux dans leur folie ! Et que notre foi est faible de ne pas plus travailler à les éclairer !... La vie de l'homme passe comme un songe !.... Jésus ! Donne-moi de ne plus détacher les yeux de dessus toi. Amen ! Amen ! »

De Rapperswyl, singulier endroit, où l'on voit un pont de vingt minutes de longueur sur un lac, je traversai une belle montagne pour me rendre à Ganten, près d'Ebnath (Toggenburg), où je fus reçu pendant deux jours chez un bon frère, fabricant de son état. Je visitai, selon ma constante coutume, les pasteurs de la localité ; et je les trouvai comme partout, un peu faibles ; je pourrais même dire davantage. L'après-midi il y avait séance d'une branche de la société biblique. Ces messieurs, venant tous de plus ou moins loin, avaient naturellement besoin de prendre quelque chose ; mais ce quelque chose ils le prenaient à l'auberge ; or l'auberge d'un village, quelque beau que soit le village, n'est guère qu'un cabaret : le dîner fut donc terriblement bruyant.— De là je me rendis dans un village du canton de Saint-Gall, que je ne désignerai pas, afin de ne pas compromettre, malgré la distance des évènements, le prêtre intéressant qui me logea, et de chez qui j'adressai aux miens la lettre suivante :

« ..... De chez un prêtre catholique-romain.

» Canton de Saint-Gall, 20 octobre.

» Qu'un voyage à pied est intéressant, surtout dans les montagnes ! Quelle solitude ! Sans doute le pays où je voyage est traversé par une grand'route que je rejoins quelque fois ; mais cette grand'route même est peu fréquentée en comparaison de beaucoup d'autres ; et d'ailleurs je la

quittais ces jours à tout moment, pour me retrouver dans de profondes 1826
vallées, dans des gorges sauvages, et même dans des sentiers isolés, ou dans des villages solitaires qui semblaient appartenir à une autre partie du monde, tant ils étaient écartés. — Je m'étonnais moi-même de me sentir traverser, tout seul, mon petit fardeau sur les épaules ou sur le bras, des pays qu'un pasteur ou un homme des villes vient si rarement à parcourir; et je sentais avec une sainte joie la beauté de la vocation de celui qui vient « annoncer la paix sur les montagnes. » — On n'y pense guères ! — Je visitai, en me détournant de la route, à travers champs, une ferme isolée près de Batzenhaïde, pour aller voir deux simples paysannes pieuses, qui m'avaient été recommandées par quelques-uns de mes amis. C'étaient deux filles à principes un peu mystiques, que je quittai au bout d'une demi-heure de conversation. De là je suis venu ici, en prenant encore un passage si peu fréquenté que je me suis trouvé égaré un moment, et par un léger brouillard, sur une montagne où je ne vis de longtemps ni un seul homme, ni une seule habitation. Il me semblait que je m'enfonçais dans un labyrinthe de hauteurs dont je ne pourrais plus sortir, lorsque, tout-à-coup, à mon extrême étonnement, je vois s'ouvrir devant moi, au sortir d'une forêt, la superbe plaine qui borde, à quatre lieues de distance, le beau lac de Constance, et où se trouvent, sans être encore visibles d'ici, Saint-Gall, Appenzel, Bischoffzell, et autres villes, bourgs, ou villages. »

Je viens de donner ma lettre écrite chez un prêtre catholique-romain; et je vais bientôt donner un extrait d'une réponse qu'il m'adressa plus tard à Genève. J'aurai même l'occasion de repasser plus tard par son endroit, et de parler de plusieurs autres prêtres de ces contrées, animés comme lui des mêmes sentiments évangéliques. Ces prêtres étaient des hommes qui se ressentaient du mouvement évangélique où figuraient Boos, Lindl, Gossner, et Sailer. J'étais reçu et logé chez quelques-uns d'entre eux, comme je le fus chez celui de chez qui j'écrivais la lettre qui précède. La controverse y eût été superflue; ils étaient presque protestants; et s'ils restaient dans l'église romaine, c'est qu'ils donnaient aux dogmes et aux superstitions de cette église une explica-

1826 tion qui avait, sinon sa vérité, au moins son côté spécieux. Comme ils n'avaient pas à côté d'eux quelqu'une de nos bonnes églises vivantes, si peu nombreuses, ils restaient à leur poste pour rendre témoignage, et souvent un témoignage très-fidèle.

De chez ce prêtre je me rendis à Saint-Gall, où je fus reçu par de chers amis — hélas ! encore perdus de vue ! C'est chez eux que j'appris à connaître le beau cantique allemand : *Nun ist es geschehen* (c'en est fait, ô Jésus !) que je traduisis pendant le reste de mon voyage, et qu'on trouve à la suite des *Cantiques du Voyage du chrétien*, d'où il a passé dans quelques autres recueils.

Le dimanche, 22 octobre, je trouvai à Appenzell encore un prêtre catholique-romain qui me reçut avec affection. C'est lui qui m'apprit, ce que j'ai dit plus haut, il me semble, que le célèbre professeur Hug, théologien passablement rationaliste, quoique encore attaché à l'église de Rome, avait découvert qu'une partie des litanies de Marie sont empruntées à celles de la déesse Isis !

Repassant par Saint-Gall, je me rendis à Bischofszell, où j'eus le plaisir de regagner l'affection de quelques frères et sœurs qui avaient reçu à mon sujet de mauvaises impressions, sans m'avoir jamais vu ni entendu. Puis je me rendis de là à Constance.

C'est dans cette traversée que je traduisis l'excellent cantique que je viens de mentionner. Quand j'avais fait un vers ou deux, je posais un moment mon havresac, je m'asseyais sur quelque tronc d'arbre couché le long de la route, ou à l'entrée d'un village, et j'écrivais au crayon. J'ai vu quelquefois des paysans qui paraissaient surpris de ces manières de faire. En tout cas, on conçoit aisément que je me reporte avec un doux sentiment à des moments de ce genre. La musique allemande de ce cantique était délicieuse, et pouvait s'adapter à ma traduc-

tion ; mais comme elle était à trois temps, mes frères de 1826
Genève ont trouvé que cela ressemblait trop à une valse, et j'y ai mis une musique à quatre temps. Mais il me semble qu'il y a, dans cette peur d'une musique élégante, un manque de simplicité.

Au milieu de tout cela venaient des nouvelles de mes enfants :

« Les deux malades vont mieux : la petite nous a fait faire de tels rires, qu'elle même, riant aux éclats, ne pouvait ravoir son souffle : le reste du jour se passe en un babil intarissable de sa part ; puis, se baissant de côté pour vous regarder au blanc des yeux, elle vous dit de petites gentillesses auxquelles je n'entends rien. »

Quant à l'église, au milieu de l'œuvre de Dieu évidente qui s'y faisait, les difficultés et les frottements s'y continuaient aussi, et s'il fallait prouver une dernière fois que ces choses ne provenaient pas de moi seul, je me bornerais à citer ce passage emprunté à la même lettre dont je viens de donner quelques lignes :

« Le frère..... sera de nouveau installé dimanche prochain, s'il n'y a opposition ; et ce n'est pas moi qui en mettrai. Il y met la condition de pouvoir parler librement *en faveur du baptême des enfants*, tandis que les baptistes ne pourront parler contre ; et il paraît qu'on a accepté, etc.

Pauvre baptême ! Qu'on t'en a mis sur le dos !

Cependant j'ai dit vrai en disant qu'à côté de l'œuvre de l'ennemi se faisait l'œuvre de Dieu. Depuis quelque temps déjà, lorsque je me trouvais à Genève, je réunissais souvent les frères allemands à part ; et il régnait parmi eux une grande grâce. J'avais imaginé avec eux une espèce de *mission non rétribuée :* des cordonniers, des tailleurs, ou autres gens de profession, allaient s'établir dans quelque endroit protestant ou catholique, dans le Valais, par exemple, ou plus loin encore, et y rendaient témoignage à l'évangile, en travaillant de leurs mains,— tout simplement comme l'apôtre Paul, et sans habit noir.

1826 L'institution était tellement sérieuse que pendant le voyage dont je donne le récit, j'appris que l'un de nos plus chers frères allemands partait ainsi pour la Hongrie : il est même allé plus tard à Odessa. On les aidait un peu pour leurs frais de voyage.

A Constance je vis le cachot de Jean Huss ; mais je ne tiens pas beaucoup aux reliques. Une relique pourtant me frappa beaucoup, c'est l'herbe qui croît abondamment dans plusieurs rues de cette ville, depuis l'époque où l'église qui se prétend la seule vraie en fit chasser trente mille chrétiens protestants ! La ville n'est pas encore remise de cette saignée. — Heureux encore serait le monde, si Rome n'avait jamais fait d'autre saignée que celle-là !....

De Constance je me rendis à Schaffhouse, où je revis avec grand plaisir une partie des chers amis dont j'avais fait la connaissance en 1819. Peut-être le réveil avait-il déjà un peu perdu de sa vivacité ; mais il s'était étendu.

De cette ville je me rendis à Pfeffikon, endroit écarté, où l'on m'avait recommandé un mystique théosophe fort pieux. Étant très-fatigué je louai cette fois un cabriolet que je conduisis seul ; mais j'eus dans cette course une aventure d'une espèce bien rare. A Winterthur on m'avait mal indiqué la route : j'aurais dû, une heure après avoir quitté cette ville, tourner brusquement à droite et entrer sans autre, avec ma voiture, dans une rivière (la Toes). Mais comme ce n'est guère l'ordinaire, et qu'on ne m'avait donné qu'une instruction confuse, je restai sur la grand'route. Puis, au bout de trois heures, voyant que le jour baissait, et sachant que, quant au temps, j'aurais déjà dû être à Pfeffikon, je demandai à un paysan si j'en étais encore loin. — Hé ! à trois lieues d'ici, derrière cette montagne. — Je demande des explications au cabaret d'un prochain village : puis je cherche un guide ;

mais on parle un affreux allemand ; on ne s'occupe pas 1826
de moi ; on cause ; on rit ; je m'impatiente ; et je repars seul au bout de cinq minutes. La route me conduit cette fois directement dans la rivière, sans détour ni à droite ni à gauche ; je n'en croyais pas mes yeux. Je voyais déjà briller les étoiles : la belle Grande-Ourse me dit que je chemine directement à l'opposé de mon but ; mais la rivière est absolument encaissée entre des montagnes dont les pieds se rencontrent dans son lit ; et je ne puis marcher que devant moi. J'entendais avec un serrement de cœur qu'on ne peut se figurer, les pas de mon cheval dans l'eau, ou sur le gravier, puis sur le sable d'une langue de terre couverte d'arbustes ; puis de nouveau dans la rivière, et ainsi de suite ; cela dura pendant près d'une heure et demie, de nuit ! Quelque incroyable que paraisse la chose, elle est telle : la vallée n'avait de place que pour la rivière. On peut voir tout cela sur une bonne carte de Suisse. On y verra qu'au lieu de tourner, après Winterthur et Seen, par Kyburg, je fus obligé de suivre par Zell et Turbenthal, puis par Wyla, Tablat et Saland où la carte n'indique aucune route. Dans ce dernier endroit je pris décidément un guide, qui eut le bon esprit de se munir d'une lanterne. Cependant cette lanterne nous servit très-peu, car il s'élevait du corps de notre cheval une telle fumée que nous ne le voyions absolument pas, ni par conséquent rien au-delà. Aussi fus-je très-inquiet lorsque mon jeune guide me dit que j'aurais à *prendre garde* dans un moment, parce que nous allions passer un pont neuf en bois, qui n'avait pas encore de barrières. J'entendis en effet bientôt les pas de notre pauvre cheval sur le pont, et le bruit d'une rivière sous notre voiture ; mais nous ne vîmes rien ; et je fus heureux lorsque j'entendis au bout d'un moment que nous roulions de nouveau sur terre ferme, et même sur une

1826 chaussée. Arrivé à onze heures du soir, je reçus l'hospitalité chez la personne que j'allais voir, et qui avait quelque chose d'imposant et de mystérieux. Ce beau vieillard m'a remis, comme souvenir, une gravure qui représente l'homme terrestre étendu mort sur un rivage, puis l'âme qui s'envole en criant « Alleluia ! »

Je repassai par Schaffhouse, puis me dirigeai de là sur Tubingue, probablement pour achever ce qui concernait l'impression de la traduction allemande du commentaire de Haldane, que je faisais imprimer dans cette ville. Je poussai alors tout d'un temps jusqu'à Stuttgardt et à Cornthal. Je trouvai près de là, dans un village du nom de Mulhouse, mon ami, M. Tauchnitz, fils du libraire de ce nom. Il était en visite chez un baron né catholique-romain, qui venait d'embrasser la foi protestante avec la presque totalité de sa paroisse et de sa petit baronie. En retournant par Tubingue, je passai une soirée intéressante chez le professeur Steudel, un des rares et des plus vieux débris de la foi évangélique dans les universités allemandes, avant le réveil dû aux Néander et aux Tholuk ; puis, tenant toujours des réunions de lieu en lieu, je rentrai à Genève, après une absence de six semaines.

A mon retour chez moi je trouvai la lettre qui suit, du prêtre dont j'ai parlé plus haut. Il avait voulu, lors de mon passage, me donner quelque argent pour mes frais de voyage ; peut-être même m'avait-il forcé d'accepter quelque chose. Je lui avais promis en tout cas de lui envoyer quelques livres d'une valeur bien supérieure à son offre, ou à son don ; j'écrivis effectivement pour cela à Bâle ; et il reçut l'envoi. Voici sa lettre, que je traduis de l'allemand :

« ..... 15 Novembre.

» Dilectissime in Christo,

» Je reçois à ce moment le livre que vous avez eu la bonté de m'en-

voyer, avec quelques lignes qui m'apprennent que vous retournez par 1826
Zurich à la chère Genève. Je vous remercie encore une fois, ou plutôt veuille le Seigneur vous récompenser de la bonne visite que vous avez bien voulu m'accorder, et qui n'a pas manqué son but ; car je vous avoue en confidence que le Seigneur m'a envoyé en vous un messager de paix qui m'a réveillé de mon sommeil, et m'a donné un collyre pour mes yeux ; de même qu'il m'amena, en 1818, dans la personne du cher Martin Boos, un médecin ou plutôt un Ananias. Depuis votre visite fraternelle je me sens plus serein ; et je vis dans la société du Seigneur avec plus de confiance (1) que je ne le faisais depuis quelque temps, car je me sentais menacé du sommeil du péché. Oh ! quand viendra l'heure où je pourrai vivre pour lui seul, et enseigner et paître son troupeau avec des lèvres pures ! Jusque-là je suis encore assis dans l'ombre de la mort, obligé de garder le bien dans mon cœur, et de dire mal. Oh ! si j'en avais la force, c'est avec un cœur rempli de joie que je renoncerais aux enseignements des hommes !

» J'ai reçu dernièrement de ..... plusieurs ouvrages que je dois également à votre recommandation, le commentaire de Gossner sur le Nouveau Testament, son Schatz Kastlein, écrit plein d'une véritable onction, la biographie de Fenneberg et plusieurs traités. Mais je voudrais vous demander surtout des Nouveaux Testaments que je pusse répandre gratuitement dans ma paroisse.

» Priez pour votre frère, afin qu'il reçoive bientôt la force de briser ses fers.

» Votre etc.

» 15 Novembre 1826. »

Nous reviendrons encore sur cet homme intéressant, — que j'ai pourtant perdu de vue. — Oh! donnez-nous donc des missionnaires !...

Hélas ! c'est Dieu qui les suscite ! Prions-le donc d'en susciter.

Je vois, par mes journaux personnels, qu'au milieu de ces voyages et de tant d'autres choses qui m'occupaient souvent d'une manière pénible, à côté même des vives attaques de plus d'un genre de péché, j'éprouvais aussi

(1) Im Umgange mit dem Herrn traulicher.

1826 à cette époque de grandes grâces. Le mot des psaumes « *Je crie* à toi, » plus fréquent peut-être que l'expression « *Je prie* » me frappait, durant ces années, avec beaucoup de douceur.

A la fin de l'année naquit mon fils *Paul*. Nous lui donnâmes pour nourrice une Savoyarde catholique romaine, qui fut convertie à l'évangile au bout de peu de semaines, sans effort de notre part. Je récitais, ou chantais, un jour l'excellent cantique de M. Malan (les paroles primitives, que je préfère beaucoup à celles qu'il leur a substituées) :

Accourez tous à la bonne nouvelle,
Car aujourd'hui le salut est prêché.

et cette femme simple s'écria : « Eh qu'il est brave celui-là ! » — Pour m'assurer si c'était la musique qui lui plaisait surtout, je lui dis : « N'est-ce pas, c'est une jolie musique ? » — Oh ! oui, dit-elle ; mais je parle des paroles. — C'était sa conversion.

Ainsi finit l'année 1826.

Si ces quelques années, et surtout celles de 1826, 1827, et 1828, furent pour moi un mélange de souffrances et de jouissances morales plus vives que tout ce que j'ai éprouvé dans aucun autre temps, l'année où j'entre est peut-être celle des trois qui présente ce constraste à son plus haut degré. Outre les évènements du dehors, ma vie intérieure même y fut plus tiraillée encore que de coutume. D'un côté j'étais suivi du sentiment continuel et pénible, dont je suis loin d'être pleinement délivré, qu'il manquait quelque chose à mon état spirituel, et que je ne connaissais pas suffisamment, comme le font tant de chrétiens, l'amour et la joie selon Dieu ; — de l'autre je comprenais pourtant par moments ces deux dernières dispositions mieux que je ne l'ai jamais fait avant ni après.

C'est durant cette époque que je jouissais de ces canti- 1827
ques qu'on a déjà vus paraître dans les pages précédentes, et qui provenaient de deux sources si différentes, les Frères moraves et M. Malan;

Accourez tous à la bonne nouvelle....
Oh ! qu'est heureux l'homme sincère....
Tu m'as appris, ô mon Sauveur....
Oh ! que ton joug est facile...

Et de chez les Frères moraves :

Au Sauveur j'abandonne
Ma vie et ma personne....
Jésus surpasse l'attente
De qui s'en remet à lui....
Ton sang que mon besoin réclame
Fait l'unique objet de mon âme....

et bien d'autres !

C'est à cette époque aussi que je portais avec joie de lieu en lieu, comme sujet de prédication, quelques sujets ou chapitres spéciaux qui produisaient souvent, comme on me l'a témoigné plusieurs fois, une assez vive sensation, le psaume 107, le chapitre 20 du 2e livre des Chroniques, et autres semblables.

Enfin c'est dans cette heureuse année *(heureuse année !* singulière épithète, encore une fois, pour une année où j'ai tant souffert !) c'est, dis-je, dans cette heureuse année que les derniers restes de mes doutes sur la vérité absolue de la révélation disparurent pour toujours, comme on va le voir.

J'en viens aux détails.

Reparti de Genève, le 23 janvier, pour une nouvelle excursion, je tins à Lausanne, le lendemain, dans une maison particulière, chez une dame G., une réunion qui fut particulièrement bénie : c'était sur le chapitre des Chroniques que j'ai indiqué tout à l'heure. Puis j'eus,

1827 en traversant la montagne de Morat, toujours à pied, deux impressions extrêmement vives.

La première présente un cas singulier, s'il n'est trop fort, de liberté envers Dieu. Tout en faisant mon chemin sur la grand'route, je réfléchissais avec douleur à l'inutilité, du moins apparente, de mes prières si répétées pour combattre une tentation intérieure ; et il m'échappa de m'écrier tout haut, avec une sorte d'indignation, et comme une espèce de murmure envers Dieu : « C'est scandaleux ! »... Ce qu'il y a de curieux, c'est que je fus délivré à l'instant. Oh ! non ; Dieu ne s'offense pas de ces libertés-là ! C'était un cri de souffrance qui m'échappait.

L'autre impression, plus ordinaire et simplement artistique, fut un saisissement profond dont je fus pris au son lointain d'une cloche de village qui se faisait entendre à travers la forêt qu'on trouve entre Morat et Berne. Cette impression fut assez vive pour que j'en consigne le souvenir dans mon histoire. Il y eut là, tout à la fois, des souvenirs d'enfance, des impressions idéales, musicales, une réminiscence des rêveries de Pythagore, en un mot tout un monde d'émotions qui me fit admirer la puissance avec laquelle les sens peuvent agir sur le fond de l'âme.

Le lecteur trouve peut être que je lui fais perdre son temps avec des détails de ce genre. Mais que serait le récit d'un voyage, sans quelques-unes des impressions qu'il produit sur le cœur ? Je n'ai point voulu faire de cet écrit une dogmatique, ni même un chapitre de pure histoire ecclésiastique.

Je passai cinq jours à Berne avec grande bénédiction. Je me voyais appelé ou conduit de maison en maison, de visite en visite : j'étais affreusement fatigué, mais heureux en ma conscience, quoique toujours mendiant à Dieu la joie du salut et son amour. Voici quelques mots à ce sujet :

« Je travaille de sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir. 1827
Mais quelle fatigue ! Passer tous les jours, outre les visites que je reçois de bon matin, neuf heures *consécutives*, en visites, en exhortations, en explications, en conversations, en prédications, à dire au fond toujours la même chose, lors-même que cette chose est : « Réjouissez-vous au Seigneur, — ne regardez pas à vous-même ; — la joie de l'Éternel est votre force ; » — et passer son temps dans cette occupation lorsqu'on est encore soi-même si pauvre et si peu zélé, — il y a de quoi vous faire crier à l'Éternel ; surtout lorsque, dans les moments de relâche, à la fin de la journée, on n'a ni sa femme ni ses enfants, et qu'il faut encore faire effort pour tourner ses pensées vers Dieu ! Oh ! que de fois je m'écrie en moi-même : « Genève ! Genève ! Mon Pré-l'Évêque, mes rues basses, ma cité ! » ... Cependant j'ajoute avec plaisir que je crie aussi de plus en plus, et par ces raisons mêmes : Jérusalem ! Jérusalem ! mon Sauveur ! mes nouveaux cieux et ma nouvelle terre, où la justice habite, avec un amour éternel ! » — Mais... bientôt !

» Adieu, chers enfants ! Adieu, chères amies de la maison ! Je ne doute pas que nous ne devenions un jour des vases à honneur : nous sommes de l'étoffe dont Dieu fait des saints,.... des pécheurs croyants et purifiés.

» Adieu, toi en particulier, petite fillette de 18 mois, avec tes yeux noirs et enfoncés ! »

Voilà comme tout se mêlait toujours pour moi ! Cette lettre répondait à une lettre de ma femme qui m'apprenait qu'elle avait cinq enfants au lit, et que de nouveau elle manquait d'argent.

Cependant mon voyage était assez heureux. Mais il ne pouvait l'être que pour un homme encore jeune et bien portant ; car, dans ces Alpes vers lesquelles je m'acheminais, et en plein hiver, j'éprouvais des fatigues et des froids remarquables. Pour arriver à Appenzell je fus obligé, vu la quantité de neige, de prendre un traîneau et un cocher. Quelques-uns refusèrent même de partir avec moi ; mais enfin je trouvai un homme qui eut ce courage ! Nous nous mîmes en route par une bise formidable, en traîneau découvert, et avec deux ou trois pieds de neige sur la route. Le vent perçait à travers nos habits, au point

1827 de me faire pousser par moments des cris, moitié d'étonnement, moitié de plaisir; car le froid m'allait admirablement. Quant à mon conducteur, il était tellement gelé que je lui pris plus d'une fois les guides des mains pour le laisser se réchauffer. — Puis, ajoute ma lettre du 7 février, la nuit même de mon arrivée à Appenzell, entendant vers cinq heures du matin une belle musique militaire, j'ouvris, malgré le froid, les croisées de ma petite chambre, afin de mieux entendre. Quand la musique eut fini, je n'eus pas le courage de me relever pour fermer la fenêtre, de sorte que je n'eus pour me laver les mains le matin, qu'un bloc de glace. »

Nouveau passage par Saint-Gall, Bischofszell et Constance. — Cette fois je visitai le grand-vicaire de cette ville, homme doux et bienveillant, mais de l'école un peu rationaliste qui se formait à côté de celle de Sailer et de Boos. Sans que je le poussasse à des réformes, il semblait croire que je voulais lui insinuer quelque chose de ce genre; et il me dit plusieurs fois : « On ne peut tout faire à la fois. » — Quand je le quittai, la neige tombait abondamment ; et, sans doute pour me faire comprendre qu'il voyait bien quelle était ma vocation, que je ne lui avais ni dite ni dissimulée, il me dit : « Voilà un temps de missionnaire ! »

Je reçus en ces jours, de chez moi, une lettre qui contenait un passage bien touchant. Notre amie Concorde était tombée malade ; et ma femme avait toutes sortes d'autres choses sur les bras. Elle m'écrivait :

« Tu ne devinerais pas ce qui a contribué à mon soulagement ? C'est que, l'autre jour, entrant en ville, tout abattue, pour aller chez le médecin, je vis un chien qui avait marché libre jusqu'à l'entrée de la ville, mais à qui son maître passe tout-à-coup une corde au cou. Pourquoi ? C'était dans la crainte que le sergent de police ne le lui enlevât; vu que nous avons des chiens enragés dans la contrée. — « Ah ! me dis-je à

moi-même, c'est ainsi que Dieu veut te conduire ! Cette pauvre bête ne 1827
sait pourquoi il prend fantaisie à son maître de la lier ainsi ; mais nous, nous savons que notre bon Père le fait pour notre bien. Ainsi sèche tes pleurs et attends patiemment. » Je fus mieux pour le moment. Mais en sortant de chez le médecin j'avais déjà oublié mon chien, et je pleurais presque comme un enfant, lorsque Dieu permit qu'un autre chien à l'attache se présentât de nouveau à moi. « Ah ! m'écriai-je, tu oublies si vîte les instructions que Dieu te donne ! Allons, prends courage, mon âme, et espère en Dieu. » — Ce pauvre chien fut ainsi pour moi comme l'ânesse de Balaam. »

De Constance je repassai par Zurich, Rapperswyl et Stæfa. Bons journaux : et pourtant bien des serrements de cœur ! Quelle fréquente impression de solitude ! Vives joies, vives douleurs !

Nouvelle visite à mon prêtre ; puis à Appenzell. Quelles scènes charmantes, encore une fois, ces contrées alpestres offrent aux yeux ! Mais quelle absence presque totale, non seulement de piété, mais de moralité chez ces peuples pasteurs qu'on se figure de loin si purs et si innocents !

Du reste, si nous distinguons ici, comme il faudrait toujours le faire, ce qui est péché de ce qui est simplement nature ; et si d'ailleurs nous cherchons le bien qui peut se trouver à côté du mal, on trouve chez ces gens des choses qui ont leur côté bien remarquable ; une liberté, une gaîté, une poésie enfantines, et dans leur patois, une élégance dont on ne se douterait pas avant de l'avoir connu. Je me rappelle entre autres deux vers légers, qui n'entraient certes pas dans l'esprit de ma mission, mais que je cite comme je cite Virgile dans mon Supplément, et comme un de ces contrastes que le monde insouciant présente avec le fond sérieux de la vie du chrétien.

Appezellri, lüpf de Fûss
Weil i mi ti tanze mûss !

(Appenzelloise, lève le pied, — Car il faut que je danse avec toi.)

1827 J'avoue que, sous le rapport de la langue, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la légèreté de ces vers où, sauf les deux finales et les deux antépénultièmes, toutes les autres syllabes sont brèves. Quelle rapidité dans ce *zélri*, ce *lüpf*, et tous ces *i*, débarrassés des graves consonnes du haut Allemand. *(Ich mit dir)!* Puis, quelle singulière idée dans ces mots étourdis : « *Il faut* que je danse avec toi ! » Enfin quel ton élevé dans cette personnification des femmes d'un peuple : Appenzelloise !... Mystère de la chûte ! Ces créatures dansent gaîment, comme le feraient des troupes de petits lapins au clair de la lune, sans se douter qu'elles portent en elles-mêmes le péché, une malice secrète prête à éclater, et l'inimitié contre Dieu ! Sans doute ce n'est pas leur gaîté qui est un mal, mais leur oubli de l'avenir ! « Aux jours de Noé on mangeait, on buvait, etc. »

La même lettre que je datais d'Appenzell contient aussi quelques mots sur un de ces beaux usages poétiques qu'on trouve en si grand nombre parmi les populations allemandes. Mon hôte de Stæfa, au bord du lac de Zurich me dit combien était solennel le moment où, dans la nuit du nouvel an, les cloches de tous les villages qui bordent ce beau lac font retentir les airs de leurs sons harmonieux. — Nous avons déjà vu quelque chose de tout semblable à Carlsruhe, quand le bruit des décharges de la mousqueterie et de l'artillerie venait unir sa puissante voix à celle des cloches de la ville et des environs.

Le 13 février j'écrivais :

« Je suis parti pour Constance en traîneau découvert et revenu de même, par vent et neige. Ce matin, je suis parti de Bischofszell à pied, m'enfonçant une fois dans la neige jusque près de la hanche. Mais je suis heureux.

Je revins par Zurich, Arau et Berne.

Au retour de mes voyages je recommençais quelquefois

à prêcher dans l'église du Bourg-de-Four, et c'était, par 1827
moments, avec une grande joie. A cette époque c'était le psaume 107, en d'autres termes le pouvoir de la prière, puis la joie du salut qui faisaient le sujet favori de mes prédications. Je me nourrissais alors aussi beaucoup des confessions de Saint-Augustin; puis des derniers versets du ch. 22 de Job: « Attache-toi à lui, je te prie; » — et surtout de la belle parole de Jérémie : « En ces jours-là on cherchera l'iniquité d'Israël, mais il n'y en aura point; et les péchés de Juda, mais ils ne seront point trouvés; *car je pardonnerai*. (Jérémie 50, 20.)

Enfin c'est en ces jours aussi que je composai *Christianisme et Théologie*. Ce serait une chose curieuse que de connaître l'origine de certaines œuvres littéraires, ou du moins le moment décisif qui leur donna naissance. Ce petit ouvrage, qui n'était pas de nature à produire une grande sensation, mais qui a pourtant été remarqué de quelques-uns, comme aussi il marque dans ma vie individuelle, est celui où j'ai développé pour la première fois l'idée, qui m'est devenue plus chère de jour en jour, que l'orthodoxie à elle seule est loin d'être la foi; puis celle que toutes les portions de la chrétienté, même les plus déchues, renferment des âmes fidèles. Or, si j'avais de tout temps professé ce principe, de même que mon admiration pour les couvents primitifs, tout cela se présenta pourtant à moi subitement et avec une profondeur inusitée, à la simple vue d'une gravure représentant le Saint-Bernard, que je vis exposée à la porte d'un libraire de Genève. Tout un ensemble de pensées, mûri depuis longtemps, se montra alors à mes yeux; et mon ouvrage fut composé en quelques jours. C'était mon manifeste contre la théologie scolastique du réveil et son antinomianisme. Plusieurs personnes s'imaginèrent faussement que, dans cet ouvrage, j'avais eu M. Malan plus particulièrement en vüe ; d'autres

1827 sentirent bien que ma pensée allait plus loin, et en furent irrités; mais un de nos hommes dès-lors les plus distingués, M. Gaussen, porta sur cet ouvrage ce jugement si chrétien : « Je l'ai lu pour moi-même. » — Ah ! si nous prenions plus souvent ce sage parti !

Quelques autres personnes, qui m'ont depuis lors souvent répété cette observation, me dirent que c'était l'ouvrage le plus important que j'eusse encore publié.

D'autres enfin, le blâmant pour le moment, en vinrent plus tard à un jugement tout opposé. Je me permets d'en donner ici pour preuve une lettre que m'écrivit, sept ans plus tard, M. le pasteur Bauty, qui venait de le relire.

« 14 Septembre 1834.

» Très cher frère,

» ..... Avec quel plaisir j'ai lu votre brochure ! La première fois qu'elle me tomba dans les mains, et cela dans l'année où vous la fîtes paraître, je n'étais pas mûr pour la comprendre ; aussi joignis-je ma voix à la clameur de haro qui s'éleva contre vous. — Je ne me doutais guère qu'en 1834 je la lirais avec tant de joie et d'édification. Ce printemps j'ai traité les mêmes sujets ; mais mon manuscrit ne doit pas voir le jour. A mesure que l'horizon s'étendait à mes yeux, et qu'il m'était donné de voir *tout* l'évangile, je me disais : « C'est quelque chose de semblable que le frère Bost a tracé dans cet écrit, contre lequel je me suis élevé avec tant de passion. » — De là un ardent désir de le relire, que je n'ai pu satisfaire qu'en vous demandant cet exemplaire ; car il n'y en a plus chez les libraires. — Dès que votre nouvel écrit *(les Recherches)* aura paru, veuillez m'en envoyer un exemplaire. Vous ne sauriez croire avec quelle impatience j'attends cette nouvelle production de votre plume. »

Je reviens à mon histoire.

Le 28 mars, nouveau départ pour cinq semaines. Je partais cette fois avec notre amie alsacienne, notre Concorde, qui venait de faire une grave maladie, et à qui nous accordâmes d'aller passer quelque temps chez ses parents à Strasbourg. Elle prit avec elle, pour son

plaisir, mon petit Étienne qui n'avait alors que quatre ans et demi. 1827

Ma femme m'écrivit, quelques jours après, qu'on attendait à Genève la visite de huit amies du midi de la France qui venaient visiter leurs frères dissidents de la Suisse ; et qu'on cherchait à les loger. Elle offrit l'hospitalité à cinq de ces sœurs. Combien de riches j'ai vus qui ne savaient comment recevoir deux personnes, et quelquefois une seule ! C'est que, n'étant pas habitués à se gêner, ils pensent la même chose de ceux qu'ils voudraient recevoir ; ils ne savent pas mettre un de leurs deux matelas sur le plancher pour donner l'autre à leur hôte ; et autres choses semblables.

J'écrivais de Bâle :

« Nouvelle visite et bon ouvrage. Il faut constamment aller raccommoder l'amour fraternel, que le diable dérange toujours pendant mes absences ; au moins chez plusieurs. Mais cela m'a entièrement réussi. »

Notre Concorde avait demandé de ma part à mon frère Bott, en passant par Colmar, de venir me voir à Bâle. Il arriva en effet ; et nous allâmes ensemble visiter quelques pasteurs du canton, à Liestall, Laufen, Sissach, Oltingen et Zyphen. Ces visites nous laissèrent de part et d'autre une douce impression ; parce que c'est en effet « une » chose bonne et agréable que les frères s'entretiennent » ensemble : » les préjugés se dissipent : les vues se complètent ou se rectifient : l'unité s'accroît. J'écrivais à ce sujet :

« Bott est fort pour exhorter *à agir*, *à faire ;* c'est comme toi, chère amie, qui sais si bien te vaincre ; — mais ton pauvre Ami, qui est à la fois si fatigué et d'une volonté si faible, parle toujours de grâce, d'amour et de repos ! Nous avons fini par dire que nous avions raison des deux côtés. »

En général je passais tous ces temps à prêcher, comme

1827 à sentir en quelque degré, la joie du salut. A Bâle, à Neufchatel, à Yverdon, à Aubonne, c'était là mon sujet favori; je revenais souvent aussi au psaume 107, qui faisait presque toujours sensation; puis à la vigilance, et à la confiance en l'amour de Dieu :

Ton cœur toujours le même
Jamais ne changera.

Cependant ces sentiments si doux continuaient de se dessiner sur un fond triste, abattu et souffrant, soit par suite d'une disposition naturelle, soit à cause des débats de Genève qui n'avaient point fini, et dont ma correspondance ne pouvait éviter de m'entretenir quelquefois.

Un autre objet qui m'occupait à cette époque, et qui le fit pendant quelques années, était le projet d'un séminaire pour des jeunes gens qui voudraient se consacrer au service de l'église de Dieu sans avoir passé par les écoles savantes. Mais la chose n'eut pas de suite.

C'est à mon retour de ce voyage que je publiai *Christianisme et Théologie*, dont j'ai mentionné plus haut la composition. J'ai dit comment cet ouvrage fut reçu. Pour ma propre part, il fait époque dans ma vie, comme l'ont fait plus tard mes *Recherches* sur la constitution de l'église, puis la réimpression des *Prophètes protestants*.

Je repartis, cinq jours après, pour une tournée que je dirigeai cette fois sur *Lucerne*. Voici quelques extraits de mes lettres :

« Lausanne, 13 mai. — Je loge chez notre cher Fivaz; et j'écris dans une chambre qui donne de loin sur le lac, et droit du côté de chez vous! Dès mon entrée chez lui, il a poussé un cri d'amitié et m'a dit, aussitôt, qu'il venait de lire mon dernier ouvrage; qu'il en avait reçu une profonde impression; et qu'il en bénissait Dieu pour lui-même et pour l'église.—

» Je suis arrivé dans un moment de crise pour la petite église de Lausanne : Fivaz a donné sa démission; et l'église a semblé vouloir se diviser; de manière qu'il a paru aux frères que mon arrivée à Lausanne, pour y

rester contre ma coutume tout le dimanche, était une direction de la 1827
providence de Dieu. — Cependant, à mon entrée dans la chapelle, un diacre a tiré Fivaz à part, et lui a dit qu'il fallait prendre garde : que je venais de publier un ouvrage qui contenait des hérésies (1). — Fivaz l'a rassuré.

» Ce frère me dit aussi qu'on a refusé ici d'entrer dans une certaine entreprise religieuse qui leur avait envoyé déjà une quantité de règlements de comptes tout acquittés, — parce qu'on a cru y voir une spéculation... L'intrigue arrive rarement à de grands résultats.

» Berne, 18 mai. — J'ai tenu la réunion de l'église de Vevey. (On se souviendra que je parle toujours, dans ces cas-là, des églises dissidentes). Elles étaient toutes partagées, quant à moi, entre l'amour fraternel qu'elles me portaient comme à un chrétien, et une certaine froideur que leur inspiraient d'un côté le peu de cas que je faisais des questions ecclésiastiques, de l'autre des rapports défavorables qu'elles recevaient sur mon compte. Cette chère famille Durand, chez qui je loge, recommence toujours à m'aimer quand nous nous sommes vus quelques moments. Je fus réjoui moi-même pendant l'assemblée par ces mots :

Rends-moi ton joug plus facile ;
Et dans ton sein *cache moi !*

» Le lendemain je fis plusieurs visites. Dans l'une de ces visites, j'eus à annoncer le salut pendant le déjeûner, à trois âmes travaillées (2). »

Un digne frère de Vevey voulut m'accompagner pendant une heure ou deux pour s'expliquer avec moi sur quelques points : 1° sur ce que je donnais la cène, à Genève, dans quelques maisons particulières, à des personnes qui avaient été excommuniées du Bourg-de-Four. — Je lui dis que, croyant ces personnes chrétiennes, je

(1) Il parlait probablement de ce que j'avais dit, que des Arminiens comme Zinzendorf ou Wesley valaient mieux que certains Calvinistes antinomiens ; et que l'église romaine elle-même avait, quant à nous, protestants, quelques côtés où elle nous était supérieure.

(2) Je fais remarquer ce trait qui n'est jeté là qu'en passant ; et je répète l'observation, que, dans un temps de réveil, un évangéliste est constamment à l'ouvrage. En route, en voiture, en conversation avec des amis, ou autrement, il s'occupe ou on l'occupe sans relâche : c'était le cas alors. Heureux temps ! Cela produit plus que des sermons : « *C'est plus que de l'éloquence sacrée : c'est de la puissance religieuse.* »

1827 ne pouvais me lier à l'excommunication d'une église qui avait repoussé de son sein, pour quelques vues secondaires, quelques personnes d'ailleurs reconnues par elle-même comme très-pieuses et fidèles. Il ne put guère insister. — 2° Sur mes rapports avec mes collègues de Genève. Je lui dis que, dans le cas actuel, je ne pouvais parler d'eux en leur absence. — Le 3e point était un article de doctrine que je ne touchais jamais dans ma prédication, et sur lequel, puisqu'il n'était pas fondamental, je demandai permission d'avoir mes pensées libres.

Ces continuelles explications me fatiguaient indiciblement pendant ces quelques années : mais j'ai toujours estimé tout frère qui venait m'en demander de telles, au lieu de crier comme un aveugle contre un homme qu'il n'avait pas entendu. Ce dernier genre de péché inondait alors ces églises qui se prétendaient si bien disciplinées ! Et c'était leur manie même de discipline, qui les y conduisait sans qu'elles s'en doutassent !

Je fis sourire un jour mon ami Fivaz en lui disant que je ne pouvais plus voir sans une sorte de bouleversement un frère venir me prendre le bras tout doucement avec ces mots : « Cher frère, j'ai quelque chose à te dire. »

Quant à celui qui était venu me demander les explications que je viens de mentionner, il suivit, en cette occasion comme toujours, la ligne parfaite du devoir et de la charité : l'Esprit de Dieu fut avec nous, dans notre conversation ; et nous finîmes par chanter ensemble, quoique avec un peu de tristesse de ma part :

Encor quelques jours sur la terre
Encor quelque peu de misère,
Et vers mon Dieu mon âme se rendra, etc.

Il est vrai que je ne chantai guère que du bout des lèvres.

A Palézieux, je trouvai le cher et fidèle Vallouis, qui 1827
voyait un beau réveil dans son village. Mais aussi la fureur des ennemis en était presque venue à l'assassinat.

A Oron je trouvai mes collègues Monneron et Verrey. Ils me parlèrent de ma Défense des Fidèles qu'ils avaient trouvée rudement forte. Ils l'avaient appelée le *tonnerre imprimé*.

Puis à Lucens le cher Melet.

Je vous salue de loin, bien aimés frères que je viens de nommer, si vous êtes encore ici-bas! Bientôt nous nous reverrons dans un monde meilleur. — Le dernier de ces frères, n'étant pas marié, ne put me loger; et je soupai et couchai à l'auberge de ce village pour la somme de trois batz, soit quarante-cinq centimes. Je donne à dessein ces petits détails, pour apprendre à quelques jeunes collègues, et même à quelques vieux, que les missions coûteraient moins, en même temps qu'elles seraient peut-être meilleures, si nous prenions nos règles de conduite dans la bible plutôt que dans le pays des guinées, et si nous avions davantage le cœur au ciel. — Je ne me lasserai pas de le dire: le réveil est entaché d'antinomianisme, c'est-à-dire d'amour du monde, même chez ceux qui ne sont pas calvinistes; — addition, que je n'avais pas encore faite, mais qui est importante.

Le lendemain je fis quelques visites, et je tins quelques assemblées de trois ou quatre personnes à Payerne, à Corcelles et à Donatire; puis je couchai à Morat sans y connaître un seul ami. Soirée profondément triste. A peine pouvais-je prier.

« A Berne, diversité de vues croissante. Les uns ou les unes deviennent mystiques, d'autres ne veulent que l'église nationale, d'autres que la dissidence. Ces derniers sont étonnés de ma dernière brochure *(Christianisme et Théologie)*, mais l'approuvent pourtant. On s'y souvient

1827 d'un certain traité poétique et romanesque, où, pour dire « le pasteur nous a fait visite », on disait : « *l'homme de Dieu est venu jusqu'à nous ;* » et l'on pense que mes principes valent pourtant mieux que cela. Du reste on prétend aussi, et je l'accepte, que je joue dans l'église le rôle de Jérémie. J'ai dit quelquefois, et moins pompeusement, que j'y jouais le rôle d'un chien de garde. Mais j'espère que j'y fais pourtant autre chose encore. »

Je logeais quelquefois, à cette époque, chez un jeune couple très-zélé, et depuis lors très-connu. Ils étaient pleins de cette doctrine de la liberté chrétienne dont nous avons parlé au long et qui va très-bien aux âmes complètement dévouées. Mais gare l'abus !

Je passai une soirée avec quelques amis chrétiens, chez une parente de mon ancien préfet de Moutiers, à lire la première épître de Jean. C'était un peu à l'occasion de ma brochure. Il nous semblait que c'était la première fois que nous lisions cette épître, tant nous y trouvions de passages dont on cherche, dans notre cercle habituel, à affaiblir le sens naturel ! (« Celui qui est né de Dieu ne pèche point, etc. »)

Je ne me doutais guère, l'après-midi de ce jour, et pendant que nous étions en conversation avec les amis que je viens de mentionner, de ce qui se passait en ce moment à Genève. Les croisées du salon qui nous réunissait donnaient sur le midi ; et si nous ne pouvions, à trente lieues de distance, apercevoir l'horizon même de Genève, au moins nous apercevions celui du canton de Vaud, placé entre les deux pays ; il était rouge comme un vaste incendie ; puis violet et blafard à quelques places ; mais le rouge l'emportait. Nous pensions qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire ; mais c'était l'impression de la beauté qui dominait. On va voir ce que c'était.

Cependant je partis, le lundi, pour Lucerne. En chemin

je montai un moment sur une voiture qui charriait un 1827
ménage, une femme et des enfants, et je fis treize lieues ce jour-là ; je couchai sur la belle montagne de Bramegg, située à quatre lieues de Lucerne, où j'arrivai le lendemain de bonne heure, en vue des glaciers, du Righi et de l'aride Pilate.

J'y visitai plusieurs personnes, toutes catholiques romaines, dont quelques-unes très-cultivées. Mais je dois être réservé sur ce sujet ; et je me bornerai à dire que, là comme partout ailleurs, le nombre des catholiques-romains qui professent des principes protestants est surprenant. Je penche même à croire que, de tout temps, l'église romaine n'a pu se soutenir que par l'oppression et la compression des masses.

N'ayant pas de quoi m'occuper plus d'un jour à Lucerne, j'en repartis dès le lendemain de mon arrivée pour retourner à Berne, où je reçus, au milieu d'un cercle d'amis, deux lettres dont voici la première. Elle était de ma femme :

« Cher ami. Je crains que tu ne sois effrayé sur notre compte par la lettre d'Isabelle ; nous sommes tous en parfaite santé ; ton piano seul est comme perdu ; mais le reste des effets, quoique tout mouillés, renversés et couverts de boue, sont restés à la maison (tandis que chez beaucoup de gens les meubles voguaient sur le lac...) Bénissons le Seigneur. Tu pourras voir par quelle merveilleuse délivrance il nous a sauvé la vie... Ce désastre est arrivé le 20 mai. »

« Un immense incendie, dis-je à mes amis, a éclaté à Genève, et a dévasté ma maison comme plusieurs autres!» Je parlais ainsi parce que, cédant à l'impression des premières lignes, et ne faisant, comme de coutume, pour première lecture qu'une lecture trop rapide et superficielle, j'avais passé sans les remarquer sur les mots que j'ai placés plus haut en parenthèses. Comme il y a des centaines d'incendies pour une inondation, je ne voyais

1827 dans ces effets mouillés et renversés que ce qui arrive toujours aussi dans un grand incendie. Ce fut seulement la lecture de l'autre lettre plus détaillée, qui m'apprit qu'une trombe d'une durée et d'un volume presque inouïs était venue fondre sur une portion de Genève, ou plutôt du faubourg qu'habitaient MM. Malan, Guers et moi. On m'a raconté plus tard qu'on vit dans l'après-midi, contre le cours ordinaire et presque nécessaire des choses, des nuages noirs s'amonceler des points les plus opposés de l'horizon, marcher et converger sur Genève, et là éclater pendant près de trois quarts d'heure, non comme une trombe rapide et en colonne, ni comme une averse ordinaire, mais comme une pluie diluvienne, et comme si le ciel avait voulu se vider sur le quartier du Pré-l'Évêque, qui en fut tout particulièrement atteint. Par cette pluie seule et par le débordement des ruisseaux qu'elle causa, l'inondation prit toute la violence d'une rivière. Arrivant de la tranchée et des hauteurs de Chêne, courant sur la route à la hauteur de deux pieds, parce qu'elle n'avait pas le temps de s'étendre en largeur, l'eau abattait les murs sur son passage ; et elle vint fondre sur les contrées basses qui bordaient le lac. Nos trois maisons, qui étaient contiguës au point qu'on pouvait se parler de l'une à l'autre, je veux dire celle de M. Malan, celle de M. Guers et la mienne, furent atteintes à tel point que M. Malan eut six pieds d'eau dans sa cuisine ; un mur qui renfermait le jardin de M. Guers croula ; et, dans ma maison, il pénétra de l'eau à la hauteur de trois pieds ; au point que ce beau piano que j'avais apporté de Francfort, nagea paisiblement dans l'eau bourbeuse qui remplissait la chambre, s'y promena lentement et alla se replacer, la queue tournée, contre une porte. Ce désastre eut un caractère particulier de fureur, et présenta de grandes singularités. Dans plusieurs maisons quelques portes fer-

mées à clé furent ouvertes par l'eau, et le contenu des 1827
armoires vidé et transporté au loin; on vit d'autres portes, soulevées obliquement, passer par l'ouverture même qu'elles devaient fermer ; des tonneaux vides furent laissés dans quelques caves dont les tonneaux pleins furent enlevés, transportés dans le lac et de là dans le Rhône; un canal de deux pieds de diamètre qui traversait sous terre notre jardin, creva par l'effort de l'eau qui s'y était engouffrée; un pan de mur tout entier du jardin de M. Malan tomba dans le mien; il y eut de son linge qui arriva chez moi, et du mien qui arriva chez lui, — symbole brusque et bien violent, pensa tout le monde, de l'union plus douce qui aurait dû régner entre nous.

On m'a raconté que l'eau qui venait fondre sur nos maisons semblait travailler avec rage à en creuser les fondations. — Au milieu de tout cela il y avait des scènes de famille singulières. Tous les miens s'étaient réfugiés au premier étage, lorsque, en descendant pour voir si on n'avait rien oublié, une amie trouva mon petit Ami dans la salle à manger, assis sur une croisée, contemplant avec calme, mais avec quelque stupeur, ce déluge inusité dans la chambre.

Oh ! mais qu'on me permette de citer ici un de ces exemples admirables et touchants du divin instinct que l'Éternel a placé chez les animaux! Quand tout fut passé, quand on put, comme Noé après le déluge, sortir un peu, le lendemain, pour regarder autour de soi, on pensa tout-à-coup à une famille de lapins que nous avions dans une petite écurie placée dans le jardin. La porte de cette écurie avait été ouverte par l'eau. Ils sont perdus, pensa-t-on; et sans le moindre doute... Pas du tout ! C'est avec un véritable attendrissement qu'on découvrit la jeune mère, avec toute sa famille, logées dans un nouveau nid, dans la crèche de cette écurie, placée à quatre pieds au-

1827 dessus du sol ! Voyant l'eau s'avancer dans ce lieu où jamais elle n'avait pénétré, cette admirable créature avait profité d'une saillie qui se trouvait à moitié hauteur, d'abord pour y transporter à la hâte un peu de paille, puis pour y porter un à un chacun de ses petits, dont pas un n'avait péri !...

« Grand Dieu ! Que tes œuvres sont belles ! »

Et que Pascal avait bien raison de dire en parlant de la vue simple et instinctive : « Plût à Dieu que nous pussions toujours nous conduire par là, plutôt que par la voie lente et si peu sûre du raisonnement !... » celle, par exemple, et par excellence, des Rationalistes !

Au milieu de la fureur de cet orage ma femme eut la belle pensée de chercher partout si elle ne verrait pas l'arc-en-ciel. Idée bien féminine et pleine de grâce ! Après coup un théologien lui dit pourtant à ce sujet : « Incrédule ! » .. Touchante incrédulité, dirai-je, au contraire, toute basée sur la foi ! Ha ! quand les vagues vous enveloppent, vous, vos enfants et vos amis, c'est croire que de regarder si le Seigneur ne vient pas vous rassurer par un signe ! Quand on cherche quelqu'un des yeux c'est preuve qu'on l'attend !

Je viens d'insinuer que, dans l'état de division où se trouvaient depuis si longtemps les deux églises indépendantes, soit qu'on les envisageât dans leurs rapports réciproques ou comme prises à part, l'arrivée de ce phénomène extraordinaire, fondant assez particulièrement sur nos trois maisons, et quelques jours seulement après l'apparition de ma dernière brochure, fut regardée par un grand nombre de personnes comme un jugement de Dieu. Il est impossible, dans des choses de ce genre, d'arriver à la démonstration ; mais la conscience et la foi ont leur logique à elles ; et il y a une certaine sensibilité

religieuse qui nous montre bien des choses que ne voit 1827
pas celui qui ferme les yeux. Quoi qu'il en soit du fait, si nous admettons qu'il y avait là ou un châtiment ou un avertissement, il est difficile de faire la part de chacun ; et j'avoue qu'ayant sincèrement cherché à prendre la mienne, je n'ai pu la trouver avec quelque précision. Sans doute la chose arriva en mon absence, et je n'y fus pas impliqué personnellement. Mais il est vrai aussi que les miens furent exposés, et que je fus atteint dans ma petite propriété : mon beau piano en particulier dut subir une réparation de dix livres sterling. — Laissons donc le Seigneur faire les parts : ou si nous voulons les faire, songeons à nos torts plutôt qu'à ceux de nos frères. « Ayez du *sel* en vous-même ; et la *paix* entre vous ; » — c'est-à-dire, ayez pour vous-mêmes le mordant, et pour les autres le pardon et le support.

Je viens de dire que mon piano parut abîmé ; et on le serait à moins. Il y eut là-dessus deux conclusions opposées. Une personne, particulièrement respectable et pieuse, de nos amies même, quoique plus amie encore d'un autre, dit à ce sujet : « Il paraît que Dieu ne veut pas qu'il ait de piano, puisqu'il le lui a ainsi détruit. » Une autre, une personne qu'on me dit habiter le fond de l'Écosse, et que, jusqu'à l'heure présente, je n'ai jamais connue, ayant appris ce désastre, envoya à une de ses connaissances de Genève cinq livres sterling pour réparation de ce piano ! Touchants rapports que ces relations anonymes ! Si ces lignes atteignent cette personne, je serais heureux qu'elle voulût bien se faire connaître à moi : elle doublerait ainsi son bienfait. En tout cas je la prie de recevoir ici l'expression de ma reconnaissance. — Peut-être jouerons-nous un jour de la harpe l'un à côté de l'autre, dans la Jérusalem d'en haut ; et alors nous reparlerons de tout cela.

1827 Trois semaines après mon retour à Genève, revenait aussi dans sa patrie Félix Neff, qui quittait ses Hautes-Alpes avec l'espoir, mais un espoir trompeur, d'y retourner un jour. J'ignorais à cette époque tout son mérite. J'avais mené moi-même une vie trop active pour avoir eu le temps de rien lire de ses rapports et de ses lettres, que j'ai eu plus tard le bonheur de connaître et de publier, parce que je pensais dès-lors, comme je le fais encore, qu'il vaut mieux donner à lire, et travailler directement, que de tant lire soi-même ce que les autres font par tout le monde; ce qui est, selon moi, l'un des défauts saillants des chrétiens en nos jours.

Nous fûmes bientôt intimement unis, lui et moi, comme le peuvent savoir ceux qui ont lu ses lettres; et pendant quelque temps les deux églises dissidentes auraient bien voulu être débarrassées de nous: nous fûmes même un moment sur le point d'être excommuniés tous deux. — Ne trouvez pas mauvais, mes chers frères, si je rapporte un fait de ce genre: le tout était mêlé de bonnes intentions, et il y a de cela un quart de siècle. Mais il ne faudrait pas le nier non plus, parce qu'il me serait facile de prouver ce que j'avance. Nous faisions nos écoles: voilà tout.

Mes notes de cette époque me rappellent d'une manière plus particulière les quatre vies que j'ai dit que je menais de front; car au milieu de mes courses si pénibles, de ces débats douloureux des églises, de ma vie de famille qui avait aussi ses peines, et à côté d'un penchant physique à la mélancolie, j'éprouvais par moments, et depuis une année environ, des douceurs spirituelles bien grandes. On a vu comment je rendais justice à tout ce qui me paraissait bon chez notre frère Malan, et combien je vivais alors sur ses cantiques, comme sur ceux des Frères. J'en ai déjà cité plusieurs exemples: je retrouve

pour cette époque ces autres vers dont j'ignore l'auteur, 1827
mais qui respirent une grande onction :

Il ne faut que ton sang
Pour adoucir mes larmes !
Pour calme les alarmes
De mon cœur languissant
Il ne faut que ton sang !
Mais, pour qu'il me pénètre,
Je veux sans cesse mettre
Mon cœur comme un vaisseau
Sous ta croix, tendre Agneau !
Mon besoin te réclame :
Viens, Sauveur de mon âme,
Verser ton divin sang
Sur mon cœur languissant.

Le 27 juin nouveau départ. Oh ! le beau voyage ! C'est celui des Grisons. Je passai par Lausanne, Yverdon et Neufchatel pour me rendre au Locle, où Mlle Calame m'avait demandé de lui amener mon petit Ami, qu'elle voulait prendre dans son institut d'enfants pauvres ou orphelins. C'est ce que je fis. A Neufchatel j'entretins encore une assez nombreuse assemblée sur un de mes chapitres favoris de cette époque (2 Chroniques 20), puis je repartis avec mon enfant, en compagnie d'un frère allemand, pour le Val de Ruz, où ce frère nous quitta. Voici quelques mots de ma lettre à ce sujet :

« Neufchatel, 29 juin.... Le Locle est à cinq lieues d'ici, même en prenant la traverse par les montagnes. Nous ne partîmes, et à pied, qu'à trois heures de l'après-midi. Mon cher petit Ami était parfaitement serein. F... nous quitta à cinq heures avec de grosses larmes aux yeux ; et moi j'avais le cœur qui étouffait. Ma tristesse était augmentée par la perspective de monter, avec mon cher enfant que j'allais quitter, une suite de montagnes noires, au milieu d'un labyrinthe de sentiers, et de n'arriver avec lui qu'entre neuf et dix heures du soir, comme cela eut lieu effectivement. Heureusement qu'un frère vint nous accompagner jusqu'au

1827 haut de la montagne ; et j'en fus profondément reconnaissant. D'un autre côté il me tardait pourtant qu'il nous eût quittés pour pouvoir donner essor à la tristesse qui m'écrasait ; mais ses services nous furent d'une grande utilité. La montagne était toute droite ; et en fait de sentiers qui se croisaient, c'était une vraie dentelle. Nous perdîmes aussitôt le chemin indiqué : mais nous suivîmes la direction générale ; et à sept heures et demie notre guide put nous quitter sans trop d'inquiétude sur notre compte. Alors je dis à mon petit Ami d'aller quelques pas en avant ; je me jetai à genoux dans le bois, qui fut pour moi un Gethsémané ; et je demandai au Seigneur à grands cris du soulagement. Au bout d'un moment je rejoignis mon enfant : je m'assis et le pris dans mes bras ; et comme il me vit encore pleurer il commença aussi à le faire. Alors je lui recommandai d'aimer le Seigneur, de se repentir de ses péchés envers nous, et de nous pardonner les nôtres envers lui. Il m'assura qu'il se souvenait de nous tous avec tendresse, en exceptant néanmoins un seul de ses frères qui le chicanait trop. »

Nous nous remîmes en marche, comme Abraham et Isaac ! L'extrême souffrance que j'avais éprouvée à la pensée de mes voyages continuels et si longs me fit prendre soudain la résolution d'abréger celui-ci de huit à dix jours ; cette idée me rendit à son tour la joie comme à un enfant ; et nous arrivâmes heureusement, à neuf heures et demie du soir, chez notre chère demoiselle Calame.

Le lendemain je repartis pour Neufchatel, et allai coucher, le même jour encore, à Montmirail, en compagnie du missionnaire Paul Schaffter, mon ancien catéchumène. J'en repartis le lendemain à 4 heures du matin, encore accompagné pour une lieue de chemin par ce frère qui, comme la veille, me porta tout ce temps mon havre-sac. Je me détournai un peu de la route qui devait me conduire à Berne, afin de visiter un jeune pasteur et sa femme qu'on m'avait recommandés à Arberg, et qui me reçurent très-bien. J'écrivais à ce sujet à ma femme :

« Comme cette dernière me demandait beaucoup de tes nouvelles et

de celles de nos trois aînés, je lui demandai si elle les connaissait. — 1827
« Oh ! oui, me dit-elle, d'une voix douce, et continuant à coudre sans me regarder : Auguste, John, Ami. » — On ne peut se figurer la surprise et le plaisir que me causa, dans la bouche d'une étrangère, une pareille mémoire, à moi pauvre voyageur, regrettant toujours la maison ! Mémoire de femme ! pensai-je en moi-même. C'était une née Küpfer, que nous avions entrevue à Neufchatel, une amie de nos amies Sinner. »

A Berne nouvelles assemblées. Puis je reçus quelques lignes de l'aîné de mes enfants, alors âgé de douze ans. Je me permettrai, dès ce moment de mon histoire, de donner de temps en temps quelques extraits de ces lettres que je recevais de ma jeune famille : elles feront une diversion. Celle-ci était en allemand, parce que je tâchais de conserver à mes enfants cette belle langue qu'ils avaient apprise précédemment, mais qu'ils perdaient déjà un peu, comme on va le voir. Voici sa lettre avec ses fautes :

« Lieber Vater ! Seit einigen Tagen finde ich mich viel *geaendigert* ;... ich danke dem Herrn... dasz ich *die Psalter* lieber als vorher lese. Am 18ten Psalm, von dem 5ten verse bis an den 15ten war ich erschrocken ; ich meinte den Herrn in seinem Zorn zu sehn. Aber von dem 17ten an bis an den 19ten habe ich eine *Getræstnisz* gefunden... Wenn ich in dem Garten bin und Früchte nehmen will, so sagt mir mein *Gedachtniz* (1) : « August, August, was machst du, du sündigst, etc. »

« Ich bin dein theurer John. »

C'est-à-dire, en imitant un peu en français son mauvais allemand :

« Mon cher père. Depuis quelques jours je me trouve beaucoup *re-*
» *changé :* je vois que je prie beaucoup plus et plus volontiers que pré-
» cédemment ; je rends grâces au Seigneur de ce que je lis *les psautiers*
» avec plus de plaisir qu'auparavant. Au 18me psaume, depuis le verset
» 5 jusqu'au 15 j'ai été effrayé. Je croyais voir l'Eternel dans sa fureur.
» Mais depuis le 17 au 19me j'ai trouvé *un consolement*. Quand je suis

(1) Il voulait dire : *Gewissen* (souvenance, au lieu de conscience).

1827 » dans le jardin et que je veux prendre du fruit, *ma souvenance* (1) me » dit : « Auguste, Auguste, que fais-tu ? tu pèches ! Dieu, le Sauveur, te » voit. Et alors je lâche l'arbre aussitôt, et m'en vais. Quand je vais à » l'école je prie toujours le Seigneur qu'il bénisse mes leçons, etc. — » Je suis ton cher fils. »

Mon second fils essayait aussi de m'écrire :

« .... Le pauvre petit Ami est à présent au Locle, il doit bien s'ennuyer. Mes lapins et mon poulet sont bien. Dieu soit avec toi. »

Je le répète : si je communique quelques enfantillages de ce genre, c'est parce que moi-même si je lisais la biographie d'autrui, j'aimerais à y trouver des détails de ce genre. Ils rafraîchissent et délassent l'esprit, comme le fait toujours tout ce qui tient aux enfants. Et puis je suis bien aise de rappeler par là la règle que je m'étais imposée, de continuer, dans mes nombreux voyages, l'éducation de mes enfants au moyen d'une correspondance suivie avec eux. On comprend à plus forte raison que, de retour auprès d'eux, je redoublais encore de soins à leur égard. Je les tenais toujours près de moi, tout en les laissant se développer en liberté, mais sous mes yeux, autant que possible.

Ma femme de son côté, m'écrivait :

« On parle beaucoup de ta dernière brochure. M. N. (2) est fâché que tu attaques M. Malan d'une manière aussi publique (3) parce que dit-il, cela fait *du tort à la religion*. J'ai répondu que Paul ne craignait pas d'en faire à la religion quand il *résista en face à Pierre* devant les frères, parce qu'il ne marchait pas droit. »

De Berne je passai de nouveau par Oberhofen, en suivant la charmante petite chaussée qui borde le lac de

(1) Voyez la note précédente.

(2) Un pasteur pieux, mais qui craignait l'éclat.

(3) J'ai déjà dit que ce n'est nullement à lui seul que j'avais pensé en écrivant. Je pensais à moi, à lui, et à bien d'autres encore.

Thun au nord ; et j'allai même coucher encore ce jour-là, 1827
au haut du Beatenberg, auquel se rattache une légende mentionnée dans l'*Histoire générale de l'établissement du christianisme* (t. 1, p. 390). C'est ici que commence le voyage le plus romantique que j'aie jamais fait ; mais j'en relègue les longs détails dans le *Supplément*, afin de ne pas enfler hors de proportion cette partie de mon histoire. Cette *Excursion dans les Grisons* forme un joli souvenir dans ma vie : je me borne à en donner ici une idée sommaire.

Du Beatenberg, déjà très-élevé, je redescendis à Meyringen. De là, par un orage qui joncha ma route de branches d'arbres, et même d'arbres entiers couchés en travers, je montai néanmoins jusqu'à Gadmen (4,000 pieds au-dessus de la mer), où ce ne sont plus que les ecclésiastiques qui tiennent auberge. Je passai dans la neige (4 juillet) à la suite d'un guide, le col de Susten (5,700 pieds). Ce col sauvage et peu fréquenté produit une profonde impression de solitude. En redescendant vers la vallée et le canton d'Ury, tout ce qui n'était pas Sibérie me frappait : « Eh ! des orties ! » m'écriai-je avec étonnement, aux premières que je vis. « Eh ! une poule ! — Eh ! une femme ! » — On ne voyait rien de tout cela par là-haut. —

Dès le bas de la vallée, je tournai brusquement à droite pour remonter la gorge sauvage des Schœllenen ; je passai le pont du Diable, et découvris avec admiration en sortant de cet enfer, le paradis de la vallée d'Urseren. Le même jour je montai encore l'Oberalp (6,000 pieds) d'abord dans des prairies tout émaillées de fleurs, puis dans la neige ; et je redescendis dans les Grisons pour coucher à Ruœras, où je trouvai mon hôte, le curé, jouant aux cartes avec le gendarme de l'endroit, — ce que je dis nullement pour blâmer le fait, mais seu-

1827 lement pour donner à mon récit un peu de couleur locale. Il y a dans les voyages en zigzag de M. Töpfer un joli morceau sur une scène de ce genre. *(Voy. à Venise,* 8e *journée.)* — De là, guidé, vers la fin d'une journée de treize lieues de marche, par une petite fille de huit ans qui me porta mon havresac et qui m'a laissé par son joli caquet, comme on le voit, un long souvenir, j'arrive à la Drinzermühle, puis à Coire, où je vois entre autres le professeur Kind. Je vais visiter les singuliers bains presque souterrains de Pfeffers. Le surlendemain je passe Tusis, la Via-Mala et le Splugen (6,700 pieds), encore couvert de neige. Harassé du hurlement des cataractes gonflées par les pluies de l'orage dont j'ai parlé plus haut, et de mes marches excessives, je contracte un assez grave échauffement d'entrailles. Mais, tandis qu'un de mes amis mourait à Genève des chaleurs de cet été, et que mes collègues tombaient malades par la même raison, je n'en continuai pas moins ma route, moitié à pied moitié dans de mauvaises charrettes. Un pharmacien me soigne pendant deux heures à Chiavenna (Clèves), et je vais coucher à Castasegna, dans un cabaret où les gens parlent encore plus mauvais italien que moi, et où les draps de lit sont couleur de boue! — Le 19 je me repose chez un collègue à Bondo, couché sur des bancs de bois parce que je ne pouvais supporter d'être assis. J'y prends une potion que m'avait donnée mon samaritain de Chiavenna; et le lendemain je refais treize fortes lieues à pied en passant le Septimer (7,000 pieds), encore dans la neige. J'arrive par Stalla à Lenz, centre des Grisons, où je passe une délicieuse soirée; charmante auberge, proprette et honnête, dont la vaisselle portait les lettres B A I, initiales de mes noms et de ceux de tous mes meilleurs amis et amies. A quoi l'on s'accroche dans la solitude et dans l'étranger!

Après être repassé par Coire et Stein, je trouve Wild- 1827
haus, joli village alpestre, lieu de naissance de Zwingli (3,400 pieds). Nouvelle visite à Raperswyl et à Ganten. Puis Zurich, Morgenthal, Berne, Payerne; et soirée ravissante à Lausanne chez mon ami Fivaz, dans sa jolie maison située hors de ville, en vue du magnifique lac Léman. La soirée était splendide; et je n'avais qu'une exclamation : « Quelle douceur ! oh ! quelle douceur dans tout ce paysage !... » La grandeur même y était douce; l'horizon lointain; toutes les formes et les couleurs enchanteresses, en comparaison des sauvages horreurs que je venais de parcourir. « Quelle vie douce vous menez » (écrivais-je déjà du centre des Grisons), gens de la » plaine ! Non, beau lac de Genève ! Tu ne sais pas te » fâcher. Vos tempêtes sont plus gracieuses que le plus » beau des jours de ces contrées; — comme la colère » d'une femme douce et honnête est plus belle que ne » seraient les caresses d'un ours ! »

Je passai donc là une de ces soirées dont on se souvient à jamais, et dont mon cher collègue, actuellement établi aux États-Unis, vient de me rappeler lui-même le souvenir. Je me mis tous ces jours à chanter avec un redoublement de joie :

Heureux le temps qu'on passe
A chanter sous la croix
Du Dieu d'amour la grâce,
Du cœur et de la voix.

Le 25 juillet retour à Genève par le bateau à vapeur, sur lequel j'écrivis un journal rempli d'actions de grâces.

Voilà donc un beau voyage. — Eh bien ! quoique sous un tout autre rapport, le prochain va être encore bien plus beau et plus heureux : c'est celui que je désigne par ces trois mots qui vont s'expliquer : *L'Évangile est vrai :* — *Grande-duchesse de Mecklenburg* : — *Trois curés.*

1827 Je pense qu'il n'est pas nécessaire de rappeler la raison qui m'obligeait à faire alors de si fréquents voyages? J'ai dit que je m'étais engagé auprès de la Société continentale d'Écosse à voyager six mois de l'année. Or il convenait bien mieux, soit pour l'éducation de mes enfants, soit surtout pour le besoin de mon cœur, que je fisse des voyages plus fréquents et plus courts, que si je m'étais éloigné de ma famille en une fois ou deux, pour un temps plus long. Ce plan multipliait les voyages il est vrai; mais on a pu voir que je voyagais avec une économie qui est rarement surpassée par les plus pauvres; et par conséquent la fréquence de mes voyages n'augmentait pas mes dépenses dans la même proportion. Reste le fait qu'on me revoyait souvent dans le même endroit. Mais comme j'étais généralement bien accueilli des frères, j'ose croire que, par la bénédiction de Dieu, ce n'était pas un mal. Envoyez-en de meilleurs, je ne demande pas mieux! Mais il nous faut des missionnaires. *Delenda Carthago.*

Quoi qu'il en soit, voilà comment je passai les dix-huit mois qui nous occupent, et comment, en particulier, trois semaines après mon retour des Grisons, je repartis pour le bienheureux voyage que je viens d'annoncer.

Celui-ci s'ouvre par deux de ces anecdotes dont la vie d'un missionnaire est semée. Je les tire d'une lettre du 15 août, adressée à ma femme:

« Je t'écris dans un cabaret du canton de Vaud (Echallens), où je prends du lait parmi une troupe de buveurs, qui ne boivent pas du lait. J'ai fait route avec deux militaires auprès desquels je ne trouvais pas d'abord beaucoup d'entrée. Cependant l'un d'eux vient de me prier de lui prêter mon Nouveau Testament que j'étais occupé à lire; je me mets alors à t'écrire, pendant que lui, il se met à lire avec son camarade à haute voix, dans la simplicité militaire, ce livre qui lui est tout nouveau et qu'il admire. Les autres sont un peu étonnés — étonnés, dans un pays qui se prétend chrétien! — et moi je me hâte, pendant qu'il lit encore,

de lui donner une recommandation pour Monod, de Paris, où il va. — Il 1827
s'interrompt à tout moment pour dire : « Ah le beau livre ! » Puis il me dit qu'il y a, à Paris, dans son régiment, un homme qui a aussi *notre* religion, et qui est si sage et si heureux ! etc. » —

Plus loin je disais quelques mots du Roveray, petit hameau près d'Aubonne :

« ..... On a fait venir d'une maison voisine une chère jeune sœur, très-malade. Nous parlâmes un moment ensemble ; puis je partis. Quoique cette sœur ne se fût pas encore beaucoup avancée, j'avais pourtant un demi désir de la prier de m'accompagner quelques pas ; mais je n'osais pas, et je m'en allai ainsi. Cependant, comme elle m'avait dit, par manière d'adieu, quelques paroles que je n'entendis pas bien, mais qui finissaient par *carreaux de drogues aromatiques* (Cantique 5, 13), je reconnus là aussitôt quelques mots du cantique des cantiques ; et je pensai qu'une personne qui citait ce livre sans prétentions et comme exprimant ses sentiments réels pouvait bien être très-pieuse. « Ah ! tu y vas de ce train », me dis-je en moi-même, il faut que je te parle ! Je ralentis donc le pas, et je me retournai à demi ; mais j'allais pourtant repartir, quand je crus m'apercevoir, comme elle me l'avoua ensuite, qu'elle avait eu le même désir que moi. J'allai donc à elle ; elle consentit à faire avec moi un bout de chemin ; et je découvris que cette âme vivait dans une profonde communion avec le Seigneur. Son corps même semble avoir souffert des impressions qu'elle a reçues de l'amour ou de la grandeur de Dieu. Cependant lorsque je lui dis que j'étais souvent enclin à demander au Seigneur ces joies élevées dont elle paraissait jouir, elle me dit, à mon grand étonnement : « Ah ! *je m'en garderais bien !* Je préfère la paix et la soumission, etc. » — Cette chère sœur eut la bonté de m'accompagner pendant près de trois quarts d'heure ; ce qui fut pour moi une grande bénédiction. »

Qu'êtes-vous devenue, chère amie ? Probablement entrée depuis longtemps dans le repos éternel !

Peut-être le lecteur se rappelle-t-il, à l'occasion de ce petit trait, cette autre histoire de la robe verte, que j'ai rapportée à la fin du liv. X (t. 1, p. 372) et les réflexions que je faisais sur le zèle de cette heureuse époque.

Je retourne à mon voyage.

1827 A Morges, je fis la connaissance de mon collègue, M. le pasteur Pilet, depuis quelques années professeur à l'école de théologie de Genève; puis, je me rendis à Lausanne et à Echallens, au village de Pailly, à Neufchatel, à Montmirail et à Berne. De là dans le beau village de Langnau, où j'allai visiter quelques pasteurs anabaptistes. Ces hommes sont en général des hommes pieux, qui n'entendent rien aux secrets de l'art oratoire, et qui se bornent, pauvres hères, à gagner leur vie, comme saint Paul, du travail de leurs mains. Mais ils font du bien; et s'il leur manque réellement quelque chose, ce n'est pas la rhétorique, le grec et le latin, que le grand Neff ne connaissait pas non plus, mais cette piété et cette connaissance des Écritures que peut et devrait acquérir tout vrai chrétien.

Voici ce que j'écrivais au sujet de cette visite :

« Lundi matin je suis parti à sept heures tout doucement, et arrivé à Langnau où je me proposais de visiter des anabaptistes dont on m'avait parlé, depuis quelques années. J'allai d'abord chez un de leurs anciens qui demeurait à demi lieue de là dans un vallon isolé. Cette distance et ma fatigue me rendaient déjà cette visite pénible, comme l'était pour moi de plus en plus toute nouvelle connaissance à faire. Eh! chrétiens sédentaires! Que vous savez peu ce que c'est que le travail d'un évangéliste qui parcourt des pays sans réveil! Nous vous donnons, dans nos rapports, les fruits et les découvertes réjouissantes : mais que de dégouts il faut éprouver avant d'en venir là! Enfin, me disais-je, si je trouve un bon frère cela me dédommagera de ma peine. » Après bien des informations je fus conduit à une mauvaise baraque où je vis un vieillard tout occupé à raccommoder un vieux râteau : c'était là mon ancien. Ce pauvre sire ne pouvait seulement, n'eût-ce été que par honnêteté, se

retourner vers moi pour me parler ; et malgré tout ce que 1827
je lui disais il continuait d'être absorbé sur son misérable ouvrage. Je restai avec lui une demi heure : il m'indiqua, à une lieue de là, un autre anabaptiste qui me comprendrait mieux, me dit-il, et que j'aurais par conséquent plus de plaisir à voir. En effet, lorsque, à la mort spirituelle il se joint encore la difficulté de se comprendre quant à la langue, c'est double ennui : on ne peut pas seulement se gronder comme il faut. — Il ne comprenait pas le haut allemand.

« Je m'en allai donc tout triste ; et si triste que cet abattement même m'apprit à être content d'avoir fait cette visite; car elle me montra vivement le profond besoin qu'ont ces églises, comme toute la chrétienté, de missionnaires fidèles qui les visitent pour les ranimer.

« J'allai donc chez cet autre ancien, Christian G..., au Gibel, au-delà de Langnau. Celui-là était meilleur : il était même plus que meilleur, il était bon. Son premier abord fut un peu méfiant, parce que, peu auparavant, on avait vu passer ici deux faux-frères : mais nous nous entendîmes pourtant bientôt ; et il finit par m'offrir le logement. J'avais bien peur, étant en été, de ces lits où l'on n'a pour toute couverture, que d'énormes duvets; mais j'acceptai pourtant ; et je bénis Dieu de cette visite. Ce G... est un homme d'une soixantaine d'années, très-humble, fortement sous la loi, c'est-à-dire plus occupé de l'idée de nos devoirs que de la rédemption, comme le sont tous les anabaptistes, mais qui me disait continuellement que mes discours lui faisaient, sous ce rapport, beaucoup de bien. Il me mena chez d'autres anciens, presque morts dans la foi, chez lesquels je tâchai de secouer le pharisien, en m'efforçant de ranimer leurs cœurs par l'évangile de Jésus et la confiance en lui. Nous priâmes ensemble.

1827 « Au sortir de là, entre sept et huit du soir, nous rencontrâmes deux autres anabaptistes, dont l'un était mon premier vieux, qui avait eu des remords de m'avoir si mal reçu. Nous restâmes deux heures ensemble ; et j'eus la grâce de pouvoir les satisfaire sur chacune de leurs objections légales. Ils étaient réellement bien aises d'être battus ; et j'attends de cette visite quelque bénédiction. Ils firent plusieurs fois des exclamations de joie à l'explication que je leur fis d'une portion de l'épître aux Galates.

« Cependant je les quittai ce matin avec assez de tristesse, d'une tristesse qui peut-être provenait de fatigue. Encore une fois, ce n'est pas bien difficile de prêcher devant un auditoire qui vous aime et vous comprend d'avance, un auditoire comme ceux de vos deux églises dissidentes de Genève ; ce n'est pas un travail, ce n'est qu'un doux plaisir. Mais combattre des préjugés, attaquer de vieilles erreurs accréditées, soutenir une masse qui veut tomber, ou, pour tout dire en un mot et parler sans figure, faire le métier de missionnaire, c'est bien une autre affaire. Aussi retrouvais-je ma vocation bien pénible.

« Ce bon frère G. m'a accompagné une demi-heure : il était docile comme un enfant ; et je lui ai laissé une recommandation écrite pour les frères de Berne. Ah ! quand je comparais à ces anabaptistes, ou à presque tout ce que je vois ailleurs, le beau réveil de notre Suisse française, je m'écriais en moi-même : « Ma chère Genève ! Pourquoi faut-il que je te quitte si souvent ! » — Mais ces sentiments m'ont bientôt poussé à d'ardentes prières, puis, tout en faisant chemin, à une lecture non-interrompue de la sainte parole, comme je n'en avais pas fait depuis longtemps ; et enfin je me suis senti de nouveau saisi d'un tel esprit de prière, et d'un tel avant-goût d'une conversion totale qu'il ne s'en fallait pas beaucoup que je

ne me retrouvasse dans la position par où j'avais passé 1827
sur le bateau à vapeur en octobre dernier.

« En même temps le Seigneur bénit mon voyage quant aux circonstances extérieures; car, à la lettre, il ne pleut que quand je suis dans les maisons; et les chemins n'ont ni boue ni poussière.

Autre bonté de Dieu. Comme je m'aperçus que j'étais suivi d'une voiture, il me venait à l'idée de demander à Dieu de m'y faire trouver place; mais je repoussai aussitôt cette pensée comme trop peu importante; et je m'écriai : « Non, mon Dieu! Ton baptême! Ton baptême! » — En même temps la voiture m'atteignit; et je n'eus qu'un mot à dire pour qu'elle me prît et me fît faire deux lieues et demie, moyennant une bagatelle.

« Ici, d'où je date, je retrouve un curé, un cher enfant de Dieu. Mais quelle glace pendant la première demi heure! Et ce n'est pas étonnant : ces gens ne peuvent deviner d'abord qui ils ont devant eux : et il n'y a pas encore chez eux le feu d'un réveil... Ce sont ces premiers moments qui sont pénibles. Mon curé me confirme ce qu'on m'a déjà dit, c'est que je trouverai demain dans un couvent, à une lieue d'ici, un jeune homme très-bien disposé.

« *Lucerne*, 22 août 27.

« Le curé d'hier est devenu toujours plus ouvert avec moi. C'est un catholique bien décidé, mais de ceux qui donnent à leurs cérémonies et à leurs doctrines d'autres significations que celles que nous leur donnons. Il m'a fait souper et loger chez lui. C'est un homme d'une profonde piété.

« Ce matin j'ai passé par un couvent, où j'ai visité le jeune religieux dont j'ai parlé tout-à-l'heure. Il est en effet parfaitement bien disposé, et m'a très-bien reçu. »

1827 « J'ai été chez le pasteur protestant de cette ville, qui est pieux. Il m'a dit sur le Catholicisme de ce canton des choses réjouissantes dont je vois la confirmation à chaque pas. J'ai fait, cet après-midi, quatre autres visites, toutes chez des professeurs, ou moines, ou pasteurs catholiques, et toutes quatre très-intéressantes ; une chez le père Girard en particulier. »

De Lucerne je me rendis à Zurich, où je fis l'heureuse expérience dont voici le récit, mêlé à quelques autres détails qui me semblent propres à intéresser :

Zurich, samedi, 25 août.

« On m'a suggéré ici l'idée de demander la chaire française ! J'ai donc été hier chez le pasteur français, qui se donne lui-même pour rationaliste. Sans même que je me fusse encore nommé, il m'offrit sa chaire. Mais je lui dis qu'avant d'accepter je devais peut-être lui faire connaître mon nom, parce qu'après l'avoir connu il pourrait avoir du scrupule ; et je me nommai. Alors il ouvrit de grands yeux... « Ah ! si c'est ce M. Bost (il employa même, Dieu sait dans quel sens, l'expression de fameux), il faut que je demande permission. » — Or celui qui doit donner la permission est à la fois président du conseil ecclésiastique et, je crois, premier magistrat de la ville. Il me promit réponse pour l'après-midi. — Toutes les personnes à qui j'en parlai me dirent que si l'on m'accordait la chaire, il faudrait convenir que c'était une volonté de Dieu bien prononcée. Je me rappelais en effet tout ce que j'avais dit de mal de Zurich et de son rationalisme, soit dans ma Genève religieuse, soit dans mon procès : en outre je suis dissident et cassé : que de flétrissures ! Cependant hier après-midi le pasteur français m'a dit que la chose ne souffrait aucune difficulté ! — Sans doute cette largeur exceptionnelle provient en partie de curiosité, en partie peut-être aussi de quelques prétentions

à la tolérance. Le pasteur ajouta que le président du 1827
clergé se rendrait au service. Oh ! chers amis de Genève vous n'êtes plus à temps de prier d'avance pour cette affaire : mais j'ai la confiance que Dieu prévoit les prières que vous ferez sans doute après coup pour que Dieu m'ait assisté; et qu'il y aura égard. Je vais, malgré moi, donner demain dans cette ville un des premiers échantillons de la manière dont prêchent ceux qu'on appelle méthodistes : combien on va juger facilement du tout par cette seule heure ! Que Dieu me donne sagesse, douceur et force ! Je prendrai pour sujet la régénération.....

» Je suis allé cet après-midi voir un cher ministre évangélique, précepteur chez la grande-duchesse de Mecklenbourg : il m'a dit que cette dernière était une vraie chrétienne, qu'elle se proposait aussi de venir demain à la prédication française, et qu'elle voulait faire ma connaissance. Nous sommes alors descendus chez elle. Quelle n'a pas été ma surprise en apprenant qu'elle était sœur de ce landgrave de Hesse-Hombourg qui, lors de ma mission d'Offenbach, me reçut pour quelques semaines à Fréderichsdorf (t. 1, p. 336) (1). Elle m'a beaucoup parlé de Savary, et avec estime : elle est en effet chrétienne prononcée et instruite : de sorte que nous fûmes très-bien ensemble. Elle m'a dit qu'elle écrirait à son frère que nous nous sommes vus : et je l'ai priée d'ajouter à sa lettre mes remerciements pour l'hospitalité dont nous avions joui dans ses états.

» Mais que m'a-t-elle dit du rationalisme d'Allemagne! Elle a entendu elle-même, il n'y a pas longtemps, en Saxe,

(1) Et si ma surprise fut grande à cette époque, quels n'auraient pas été nos sentiments de part et d'autre quand nous aurions prévu l'avenir ! Car j'avais devant moi la belle-mère de la future duchesse d'Orléans, alors bien jeune, qui, plus tard, a bien voulu me recevoir aux Tuileries et me dire même qu'elle se rappelait ma visite et ma prédication de cette époque. Mémoire de princes.

1827 un prédicateur dire, en chaire, à l'occasion du sacrifice d'Isaac, qu'Abraham était *un des premiers fanatiques* mentionnés dans l'histoire. Je lui ai fait répéter l'expression : et elle m'a dit qu'elle avait de la peine à en croire ses souvenirs; mais qu'elle avait entendu l'expression de ses propres oreilles. — (Ce sont de ces découvertes que la *Revue* de Strasbourg vient réchauffer en France! Pauvres savants!)

» La grande-duchesse comprend très-clairement que le Christianisme fait la guerre au monde, et que c'est pour cela que le monde le hait. Elle avait l'air de dire que tous ces gouvernements qui s'opposent tant à la prédication de la vérité savent bien ce qu'ils font, mais qu'ils ne veulent pas de la lumière. »

Ici je quitte ma lettre d'alors pour raconter d'après mes souvenirs la partie de notre conversation qui m'a laissé l'impression la plus profonde. C'est lorsque nous en vînmes au point si difficile du pouvoir de la grâce, ou plutôt du degré de ce pouvoir, pour la destruction du péché et des efforts que nous avons ou n'avons pas à faire pour le combattre. Outre madame la grande-duchesse, le précepteur dont j'ai parlé, et moi-même, il y avait là encore un autre ecclésiastique, également évangélique. Ces messieurs soutenaient tous deux, je crois, l'espèce d'antinomianisme que j'ai pu appeler chrétien, (t. 1, p. 383). L'un d'eux disait que nous n'avions qu'à nous appuyer fortement et avec pleine confiance sur la grâce, et que cette grâce opèrera toujours d'elle-même la sanctification. — *Ja wann?* (oui, mais quand?) répondis-je avec une sorte de chagrin, et peu satisfait de la théorie, quelque belle qu'elle fût. *Ja wann?* reprit la grande-duchesse, en répétant ces deux mots sur le même ton que j'avais mis à les prononcer; comme cela arrive volontiers lorsqu'un tiers exprime notre propre pensée. On comprend

que j'eus du plaisir à trouver quelqu'un qui fût avec moi 1827
en si parfait accord.

Hélas ! Depuis cette époque je ne suis pas plus avancé qu'alors sur ce point si important. Sans inquiétude quant au pardon de mes péchés, je ne suis pourtant satisfait d'aucune théorie sur cette grande question du complet affranchissement du péché qui, d'après l'Écriture, devrait avoir lieu dans tout croyant, et qui me semble évidemment avoir eu lieu dans plusieurs. Mais j'incline à penser que toute cette difficulté s'explique par une considération : on peut être chrétien à différents degrés. Il se peut, en outre, que l'un soit sanctifié sur un point et l'autre sur un autre, de sorte que, là encore, on retrouverait dans l'église une diversité de dons, qui explique bien des choses.

En tout cas c'est avec un sentiment très-doux que je me souviens de l'entretien que je viens de rapporter.

Ma lettre ajoutait :

« J'ai eu ce soir une assez longue conversation avec le pasteur français. J'ai déjà dit qu'il est rationaliste prononcé. De temps en temps il se contenait à cet égard ; puis ensuite il s'avançait de nouveau. Il m'a dit entre autres qu'il ne croyait pas que les deux premiers chapitres de Luc fussent ni de cet auteur, ni vrais (la naissance miraculeuse de Christ) etc., etc. (1) J'ai élevé mon âme à Dieu pour lui parler avec sagesse : et je crois avoir un peu atteint sa conscience : j'argumentais simplement d'après le Nouveau Testament, dont je lui lus quelques endroits détachés, pour lui faire sentir l'esprit divin qui

(1) C'est encore la Revue de Strasbourg. — Quand les rédacteurs de ce triste journal nous diront ce qu'ils croient de l'évangile, si toutefois ils en croient encore quelque chose, et quand ils nous l'auront dit clairement, positivement et sans équivoque, je rétracterai l'expression de *déistes* par laquelle je les signale à l'Eglise : jusque-là je la maintiens. Mais je serais surpris qu'ils la repoussassent. Ils ont la chose : ce serait indigne de leur franchise, quelquefois assez violente, de vouloir garder le nom de chrétiens. Jésus a dit de ses apôtres : « Qui vous rejette *me rejette.* »

1827 régnait dans ce livre ; et alors j'ai été béni pour moi-même.

« Adieu ! Continuez de prier pour moi, non seulement par amitié (ces prières deviennent bientôt peu de chose) mais dans l'intérêt du règne de Dieu, et pour qu'il veuille me bénir, de grâces profondes et spirituelles, à la gloire de son nom. »

Ma prédication se passa heureusement. J'avais parmi mes auditeurs, outre ceux que j'ai déjà mentionnés, le président de la diète ; et j'appris qu'après le service il avait dit « que si je demandais de nouveau à prêcher, on ne pouvait raisonnablement me le refuser. » De sorte qu'à cette époque où, par le fait, toutes les chaires de Genève, nationales et dissidentes, m'étaient comme interdites, celles du rationalisme, à Zurich, puis peu après à Saint-Gall, m'étaient ou offertes ou accordées !

Mais l'évènement de cette même journée, pour moi de beaucoup le plus important, m'était réservé pour la soirée : car c'est dans cette soirée que disparurent, pour ne plus reparaître depuis, les derniers restes de ces doutes sur la vérité et la réalité des faits évangéliques qui m'avaient affligé depuis si longtemps. Et la chose vint très-simplement. Trois dames françaises me prièrent, dans l'après-midi, de leur adresser le soir, dans leur langue, encore quelques paroles d'exhortations. — Fatigué, comme je l'étais toutes ces années, de toujours donner, toujours prêcher, toujours enseigner, et de me mettre à parler à heure fixe, comme on fait jouer une boîte à musique, je me dis en moi-même : « Ce soir nous ne parlerons pas de dogme : je veux prendre de l'historique. » Je pris en conséquence le livre des Actes ; et me mis simplement à lire, comme on fait une lecture en société, n'interrompant ma lecture que quand le cœur me le disait, et reprenant ensuite. Or c'est pendant cette heureuse lecture que

pénétra dans mon cœur d'une manière efficace et déci- 1827
sive cet argument que j'avais pourtant entendu faire cent fois, qui me paraissait juste chaque fois que j'y revenais, et qui néanmoins perdait toujours de nouveau sa force concluante, l'argument, veux-je dire, qui établit que les auteurs du Nouveau Testament n'ont pu ni se faire illusion ni mentir sur les faits qu'ils attestent. — D'où vient qu'une même idée agit si différemment sur le même homme à différents moments? Ah! combien ce fait nous montre sensiblement la vérité de cette doctrine que, dans les choses divines, notre intelligence est infiniment plus faible que nous ne le pensons, que dis-je? qu'elle est fondamentalement faussée!... Je dirais volontiers, si j'osais employer cette expression familière, qu'elle fait vis sans fin; ou bien, pour mieux exprimer encore ma pensée, que l'entrée du péché dans le monde a frappé l'homme, les plus grands génies aussi bien que les autres, d'une folie partielle, mais d'une vraie folie, dans tout ce qui concerne nos rapports avec Dieu, et que cette folie ne se guérit que par une action venant exclusivement de Dieu, vu qu'un fou est incapable de se guérir par son propre raisonnement.

Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est alors seulement que je fus frappé d'une manière décisive du caractère de parfaite *véracité* que portent les récits de l'évangile: ma conviction jaillit des faits rapportés dans les quatre premiers chapitres du livre que nous lisions. Cet homme, impotent des jambes depuis sa naissance, et plein de joie sur sa guérison; ce mot surtout « marchant, *sautant* et louant Dieu »; ce mouvement si naturel d'un homme qui ne peut s'en croire lui-même de sa guérison, qui cherche à la vérifier, et qui, pour cela, à la marche ajoute encore le saut, — voilà, je le répète, qui me frappa pour jamais dans cette heureuse soirée, comme

1827 étant le langage de témoins oculaires et véridiques, de gens qui, en parlant de la vie éternelle, nous disent : « Elle s'est faite chair ; nous l'avons vue, contemplée de nos yeux, et touchée de nos mains ! »

Cette pleine persuasion de la parfaite vérité historique du Nouveau Testament, et par conséquent de l'Ancien, auquel le Nouveau rend témoignage, était pour moi si nouvelle, que le lendemain matin, dès mon réveil, je me mis à vérifier si j'étais encore convaincu, et si le doute ne revenait pas. Je cherchai partout dans mon esprit s'il n'y avait pas quelque réponse à faire à l'argument d'hier soir : j'essayais de douter : mais cela n'allait plus : j'étais pris. *L'évangile est vrai,* m'écriai-je dès-lors pendant tout le reste de mon voyage ; et c'est cette même conviction qui, depuis cette époque, vient me soutenir toutes les fois qu'il se présente à mon esprit quelqu'une des difficultés écrasantes que le christianisme, j'en conviens, présente à notre foi.

Le lecteur comprend maintenant pourquoi j'ai parlé de ce voyage comme du plus heureux de ceux que j'aie faits. Zurich, cette soirée du 26 août, et la petite chambre où tout cela se passait (et que je ne saurais pourtant plus retrouver !), tout cela restera à jamais profondément empreint dans mon souvenir. — Aussi, le lendemain, partant à pied, à six heures du matin, le parapluie ouvert, par la pluie et la boue, glissant à chaque pas, je chantais également cantique sur cantique d'un cœur joyeux, comme le porte ma lettre de ce jour, à laquelle je reviens :

« Au milieu d'une pluie continuelle, je rencontrai quelques calèches où les gens étaient tapis et tout transis derrière leurs rideaux de cuir, probablement fort étonnés de m'entendre chanter sur la route, comme un homme parfaitement heureux :

« Si l'on me demandait quelle est mon espérance », 1827

ou bien :

« Si quelquefois Satan mes péchés me reproche. »

et autres cantiques semblables. »

Toutes mes lettres de ces jours se ressentaient de cette joie. Voici ce que j'écrivais encore à la même date :

« Dutwyl, village entre Zurich et Saint-Gall. Lundi, 27 août.

» Je suis parti cette fois avec une pluie battante. Oh ! qu'il faisait déjà froid et un air d'automne, tous ces jours ! Et que j'aurais voulu, ce matin, au lieu de partir entre cinq et six par ce froid-là, me trouver tranquillement auprès de toi et dans nos petites chambres chaudes ! Mais qu'est-ce pourtant que ces légères peines au prix des nouvelles grâces que le Seigneur a bien voulu me faire !.... »

Deux jours plus tard :

« N..., près du lac de Constance. Mercredi, 29 août, après midi.

« .... Oh ! les doux moments que je viens de passer avec trois chers frères, pasteurs dans l'église romaine (je n'aime pas à dire curés ; car ils n'ont rien du curé ordinaire). Nous avons chanté ensemble l'amour de notre Sauveur ; et c'était une chose magnifique que d'entendre ces trois belles voix d'homme chantant de si grand cœur les compassions de notre grand ami ! Je t'en écris, une heure après, dans un profond attendrissement. L'un des cantiques, tous allemands, que nous chantions portait ces mots : « Quand tous te deviendraient infidèles, moi je te resterais attaché ; afin qu'il ne fût pas dit qu'il n'y eût pour toi plus d'amour sur cette terre. Oh ! ton fidèle amour finira par l'emporter ; car à la longue on ne peut lui résister ; il faut qu'on tombe à tes genoux ! etc. »

» C'est plus beau qu'une dissertation, n'est-ce pas ? plus beau surtout que le savant rationalisme.

1827 » Mais j'oubliais de dire comment j'étais arrivé à ces trois curés. On m'avait parlé d'un premier, chez qui je me présentai, et qui me reçut comme un frère. Au bout d'un moment il me conduisit chez un second; et ces deux chez un troisième, où je couchai, et où nous dînâmes ensemble. Quand, au moment de partir, je cherchai mon petit havresac, il était déjà sur les épaules d'un jeune garçon; et comme je demandais à le porter moi-même, ces amis me dirent : « Croyez-vous que lorsque Paul allait visiter les frères, on lui laissât porter son bagage? »

Que de réflexions font naître ces paroles de deux curés catholiques-romains adressées à un missionnaire protestant!.... Donnez-nous donc des missionnaires!

Et maintenant l'on voit pourquoi j'ai désigné ce voyage remarquable par les trois mots indiqués plus haut.

Mais le récit de ce voyage s'est bien allongé : j'en abrègerai d'autant plus le reste. De chez ces curés je me rendis de nouveau à Saint-Gall et à Appenzell; puis je retournai à Saint-Gall, pour y prêcher le dimanche, 31 août. — De là, visite à Hérisau, où je fis la connaissance de quelques amis avec qui je me liai plus particulièrement, et dont je reçus, trois mois après, quelques lettres pleines d'affection. Ces Allemands sont singuliers sur le point de l'attachement familier! Ils m'écrivaient, hommes et femmes, moitié par *vous*, moitié par *toi*. Le style d'une Elisabeth Frischknecht en particulier, femme ou fille presque sans instruction, simple domestique, autant que je me rappelle, avait de grandes beautés :

« .... Ihr von Gott so gesegneter Geist (m'écrivait-elle) schien dem » meinen so unentbehrlich zu seyn, dass ich mich nach den Meilen Ihres » Weges zu erkundigen suchte, *Ihnen wie nachzureisen.* » (Votre esprit si béni de Dieu semblait si *indispensable* au mien, que je cherchais à

m'informer de chacune des heures du chemin que vous aviez à faire, 1827
comme pour *voyager avec vous)*.

Retour à Ebnath. Puis visite à Smerikon, chez un curé pieux, homme de tête, de caractère et de talent, qui me prenait au premier moment pour un fripon, parce qu'il en avait vu passer deux chez lui depuis peu. Il me questionna d'abord debout, les bras croisés sur la poitrine, et ses yeux noirs fixés sur les miens. « Eh bien que voulez-vous de moi? » me dit-il à la fin. — « Votre affection chrétienne, si vous voulez bien me l'accorder, lui dis-je; sinon, n'ayant autre chose à vous demander, je regagne mon auberge, à telle et telle enseigne. » — « Allons; asseyez-vous. Êtes-vous de ces Génevois qui combattent pour la doctrine de la divinité de Notre Sauveur? — Non-seulement pour cette doctrine là, lui dis-je, mais pour toute la doctrine de la rédemption, pour l'évangile tout entier. — Oh! alors, tenez bon; et si l'on vous chasse, vous trouverez ici cent portes ouvertes! »

Je fus bien aise de pouvoir lui répondre que nous en trouverions beaucoup aussi dans notre communion : il me fit attabler, et je crois même, loger chez lui. Nous soupâmes avec son jeune suffragant, en présence duquel il ne se gêna nullement de continuer notre conversation, et de me proposer des questions théologiques qui montraient de l'intelligence et du zèle : il me demanda en particulier mon avis sur le fameux passage aux Galates (3, 20) : « or le médiateur n'est pas d'un seul, etc. »

En repassant par Zurich je vis qu'on y était revenu de la première surprise, et qu'on avait déjà retiré la promesse qu'on m'avait faite de m'accorder la chaire encore cette fois.

De là, retour rapide à Genève par Berne, Payerne et Lausanne, toujours missionnant de lieu en lieu, d'assemblée en assemblée; toujours aussi sentant en moi les deux

1827 hommes ; tour à tour humilié et consolé, chantant de bons vers, harcelé de tentations, homme pauvre en lui-même et distribuant des trésors.

De retour chez moi, après ce voyage si heureux, je retrouvais les malheureuses luttes. Mais je ne veux plus en parler.

Je fis à cette époque une petite maladie, que je pourrais bien attribuer soit aux fatigues extraordinaires de mes deux derniers voyages, soit à la peine que me causait alors l'état des deux églises de Genève. Je me mis à lire, pendant cette maladie de huit à dix jours, la logique de Condillac, dont il ne me reste qu'un seul souvenir ; mais celui-là bien saillant. Après avoir passé en revue toutes les sciences hmaines, il dit : « On me demandera » peut-être pourquoi je n'ai pas mentionné la métaphy- » sique ? C'est que je ne sais pas ce qu'on entend par » là. » — Gros mot. Mais combien qui croient le savoir, et qui n'en savent pas plus que lui !

Le 21 novembre, nouveau départ ; dernier voyage que je fisse, sans m'en douter alors, en relation avec la société d'Édimbourg.

Arrivé à Lausanne, j'écrivais au sujet du troupeau indépendant de cette ville : « Tous les riches du troupeau » de Fivaz se sont retirés : il y a peu de pasteurs qui aient » cet honneur. » — Parole un peu sévère et trop absolue ; mais qui peut être vraie en bien des cas.

De Neufchatel : « .... Notre assemblée de hier soir, on me l'a témoigné, a été bénie plus que d'ordinaire. Une jeune femme entre autres, qui tourmentait depuis quelque temps son mari avec une malice diabolique à cause de sa conversion, se sentit pressée de venir à cette assemblée. Dès que j'eus ouvert la bouche elle saisit toutes mes paroles avec une avidité étonnante ; au point que lorsque j'annonçai, vers la fin de mon discours, que

j'allais finir, elle faillit se lever (elle me l'a raconté elle- 1827
même) pour me dire de continuer toute la nuit, etc. »

A Berne les diversités de vues se faisaient sentir de plus en plus. « Il y a ici, écrivais-je, les diverses influences des Génevois, des Vaudois, des pasteurs Schaffter et Galland, des Frères moraves, de moi, et d'autres encore. C'est un tiraillement pénible... On est surtout divisé quant à la dissidence; et la police commence à s'en occuper! Pour moi je dis à tous :

Heureux le temps qu'on passe
A chanter sous la croix, etc.

Cependant tout n'était pas alors joie en mon cœur. C'est à cette époque, et dans cette même ville que, de nouveau retenu au lit pour huit jours par un refroidissement, et oppressé par quelque affaire pénible, je me mis à faire quelques vers dont je ne donne que ceux-ci :

Passez, passez, jours de ténèbres,
Jours dont ce vain monde est rempli !
Bientôt de ces scènes funèbres
Nous verrons le cours accompli !

Bientôt nous verrons que l'absynthe
Devait tourner toute en douceurs
Et qu'une joie immense et sainte
Était le but de nos douleurs.

En même temps je prêchais beaucoup sur cette recommandation que nous fait l'apôtre aux Hébreux de « retenir ferme jusqu'à la fin ce qui a fait notre vie dès » le commencement. »

On me parle encore, dans ce voyage, de l'incroyable décadence religieuse de plusieurs contrées de l'Allemagne. Dans le Hanovre, dit-on, un pasteur, partant du fait de la naissance de Jésus dans une étable, a prêché, le jour de Noël, sur la meilleure manière de fourrager le bétail; etc. C'est là qu'arrive la religion qui ne veut

1827 pas même une autorité divine ! « Se croyant sages ils sont devenus fous. » Blucher est mort fou, se croyant un éléphant !

En passant par Soleure j'allai chercher dans un des couvents de cette ville un professeur N... qu'on m'avait recommandé comme pieux. Je ne le trouvai pas : mais, au lieu de lui, je rencontrai dans les corridors un religieux en soutane, qui tenait une queue de billard à la main, et qui me pressa d'entrer dans sa cellule, ou plutôt dans sa chambre. C'était un homme plus que tolérant, mais ignorant absolument l'évangile. Il parut frappé de quelques paroles sérieuses que je lui adressai, et il m'invita à revenir le visiter.

A Bâle on venait de voir arriver de Wette. Quelques hommes pieux, et M. Vinet dans ce nombre, ont cru qu'il était revenu, dans ses dernières années du moins, aux principes évangéliques. Dieu le veuille !

C'est dans ce voyage que je liai connaissance avec ce cher professeur Vinet que je viens de nommer, et dont nous aurons beaucoup à reparler plus loin.

C'est à la même époque aussi que je fus plus particulièrement appelé à tenir dans cette ville de fréquentes assemblées, dont quelques-unes furent très-nombreuses. Quelquefois la réunion était spécialement consacrée aux domestiques des deux sexes.

Je passai ensuite, de cinq heures après midi à une heure de la nuit, une très-heureuse soirée à Zyphen, chez mon ami Linder, qui avait eu la complaisance d'inviter à mon occasion deux ou trois collègues des environs. Ces frères parurent fort satisfaits de la manière dont je leur exposai les principes de la dissidence et la doctrine de l'élection ; et comme ils l'avaient déjà fait dans une autre occasion, ils témoignèrent toute leur satisfaction de ce que, par des voyages pareils aux miens, il s'éta-

blissait peu à peu un lien fraternel entre chrétiens, qui 1827
sans cela se seraient mal jugés de loin.

De retour à Bâle, je revis ce frère Ganz dont j'ai aussi parlé précédemment. Tout en respectant sa piété, j'achevai de comprendre que ce genre de vues, comme tout ce qui aspire à la profondeur, manquait un peu de la simplicité de l'évangile, et surtout mettait trop la *rédemption* sur le second plan. Je prêchai même sur ce sujet.

A la demande d'un petit nombre d'amis nous prîmes la cène en chambre particulière.

Je fis aussi alors, et avec beaucoup de plaisir, la connaissance du cher pasteur Thomas qui remplaçait momentanément M. Grand-Pierre, ou qui lui succédait. Je retrouvais avec bonheur en lui cette bonne race vaudoise, simple, douce, solide et sans emphase. C'est en dehors du canton de Vaud, plus au midi ou plus au nord, qu'il faut chercher les déclamateurs. Le Vaudois tient déjà plus de l'allemand.

En retournant à Berne par Zyphen, j'eus, pour traverser la montagne de Paswang, un vent si violent que, pour la première fois de ma vie, je crus par moments que j'allais être renversé. Il pénétra tous mes vêtements jusqu'à la peau; et comme la montagne était très-rude et que je transpirais beaucoup, je fus couvert en une demi-heure de douleurs rhumatismales, qui ne firent qu'augmenter lorsque, en continuant ma route, de nuit, pendant trois heures, j'eus encore à marcher dans un brouillard épais. — Comme je sortais à peine des deux fortes indispositions dont j'ai parlé plus haut, je craignais que tout cela ne me fît du mal; et je me proposais de me bien soigner dès mon retour à Genève. On va voir comment Dieu me guérit.

Lorsque je revins à Berne on me témoigna pour la première fois la crainte de me recevoir au mercredi, « vu la présence d'une certaine grande dame », que j'y

1827 avais pourtant souvent vue précédemment, mais qui était devenue susceptible depuis que la dissidence agitait les esprits dans cette ville. — Repousser un serviteur de Dieu, quelque faible qu'il soit, pour conserver un grand du monde, cela me paraît dangereux; car il est écrit : « Autant que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus » petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même » (Matthieu 25, 40). » La dissidence, écrivais-je à ce sujet, est dans l'intime nature du chrétien; et il y a toujours repoussement entre Dieu et le monde, tant frotté de christianisme que soit ce monde.

De Berne je retournai à Lausanne par Moudon; et c'est entre cette ville et Lausanne que je fus guéri de toutes mes douleurs rhumatismales contractées dans la semaine précédente, par un moyen bien inattendu. Je partais de Moudon, montant lentement à pied la haute montagne que j'avais devant moi, lorsqu'il survint un orage violent de vent et pluie. Le vent me cassa les baleines de mon parapluie; et voilà qu'il faut que je chemine, avec mon parapluie sous le bras, me promenant dans la boue et dans la pluie pendant quatre heures, aussi tranquillement que sur notre treille à Genève. Et c'est ce qui m'a guéri; car à Lausanne je n'avais plus rien du tout, et je n'eus aucun besoin d'aller me soigner à Genève. Faut-il dire que la vraie médecine se moque de la médecine? Disons plutôt que la bonté de Dieu supplée aux ménagements, pour nous guérir quand il lui plaît.

Parmi les lettres que je reçus de chez moi pendant ce voyage j'en trouve une où ma femme m'apprenait qu'elle ne pouvait obtenir d'un de mes enfants qu'il étudiât un certain cahier de musique. Il le trouvait trop difficile. « Papa même y fait des fautes », disait-il. — Le marmot avait alors neuf ans; et il venait à peine d'apprendre les notes. Je cite ce fait pour en rappeler d'autres, plus grands,

du même genre, et pour montrer, surtout aux jeunes gens, 1828
combien sont ridicules les jugements présomptueux que nous portons quelquefois sur des hommes qui en savent plus, ou qui valent mieux que nous.

Je rentrai à Genève le 22 décembre, laissant derrière moi, comme on le voit, une des années les plus marquantes de ma vie, l'une des plus riches en douleurs et en joies!

La première lettre que je reçus en 1828 fut une lettre d'Edimbourg qui m'annonçait, comme on me l'avait dit dès l'origine, que le Comité de la Société, n'étant proprement destiné qu'à entretenir des missionnaires qui fussent tels dans le lieu même de leur résidence, ne croyait pas devoir se charger plus longtemps de la dépense des voyages de reconnaissance que je venais de faire; voyages pour lesquels le Comité me témoignait du reste sa pleine satisfaction.

Ainsi finit cette autre suite de missions, qui avait commencé en août 1826, pour durer un peu plus de seize mois.

Je me revoyais donc libre et sans vocation régulière; c'était le commencement d'une nouvelle époque, d'une époque de fixité comparative qui dura quinze ans et qui fera l'objet des cinq livres suivants. Mais je placerai encore dans ce livre-ci deux voyages missionnaires que je fis coup sur coup dans les premiers mois de l'année que nous commençons, et qui se rangent assez naturellement à la suite de ceux que je venais de faire. Mes relations avec la société d'Edimbourg avaient cessé, il est vrai; mais j'étais dans la position de la mer qui a été agitée par l'orage : ses flots ne s'appaisent pas à l'instant même où cesse le vent qui les avait soulevés; j'avais encore un peu l'impulsion du mouvement; et je repartis au bout de quelques jours pour aller faire une dernière visite à ces

1828 frères que j'avais pris l'habitude d'aller voir de temps en temps.

Cependant ma position pécuniaire effrayait mes amis plus que moi-même. — Mes trois collègues du Bourg-de-Four en particulier écrivirent à mon insu à la société d'Edimbourg une lettre où ils lui demandaient « si les » raisons qu'elle avait alléguées pour discontinuer ses » rapports avec moi étaient bien ses raisons réelles : » qu'ils craignaient *qu'elle n'eût reçu sur mon compte de* » *faux rapports,* etc. » — La société fut naturellement offensée de ces suppositions; et pour moi, apprenant cette démarche après coup, je me demandai naturellement d'où auraient pu lui venir de faux rapports sur mon compte.....

Mais partons (15 janvier).

Je fis cette fois quelques nouveaux détours. De Lausanne je repassai par le village de Pailly, où j'aurais voulu trouver mon cher collègue, M. le pasteur Germond. Mais il était absent. Cependant je fus très-bien reçu par sa femme; et je ne crains pas de rappeler ici encore une fois, par deux mots de citation, ce que j'ai déjà dit, que dans ces temps de réveil, presque tous les moments d'un évangéliste étaient employés d'une manière sérieuse et active. « J'avais perdu mon chemin à travers une forêt et de profondes boues, pendant une heure et demie. Cependant j'arrivai heureusement. Madame Germond me fit prendre quelque nourriture; et, qui mieux est, nous nous édifiâmes ensemble par la lecture de l'Écriture sainte (Osée, chapitre 2). Je fis aussi venir la mère de notre domestique, et je lui adressai quelques paroles; puis je repartis gaîment pour Yverdon, où les chers Niederhausen me reçurent avec leur hospitalité accoutumée. »

« Entendu avec plaisir ce matin, dimanche 20 janvier, le pasteur Bauty. »

« Je passai par le Locle où je trouvai mon petit Ami, 1828
que j'y avais conduit dans un moment si douloureux. Ma vue inattendue lui a causé une joie qui lui a ôté la parole pour assez longtemps : il était toujours à rire comme en secret. On lui rend un très-bon témoignage. L'atmosphère morale de cet établissement est excellente.

« Ma pensée favorite de ces jours se trouve dans ces mots de Jésus : « Je savais bien que tu m'exauces » toujours. »

« A Neufchatel je logeai encore chez cette chère famille dont j'ai souvent parlé, et qui me recevait comme on le fait volontiers de ceux que Dieu a employés à nous faire quelque bien.

« A Berne, je commençais à avoir des histoires avec la police. Quelle absurdité que cette intervention ! Je vous demande comment des magistrats vont comprendre des principes délicats sur les divers systèmes ecclésiastiques ; et surtout le système que je suivais, moi, de ne propager ni attaquer la dissidence! Cette brave police m'a pourtant demandé une déclaration de principes ! Je la lui ai faite longue et nette en cinq pages ; mais en finissant par dire aux directeurs de cette administration « que je n'étais pas accoutumé à m'occuper si longtemps avec la police, et que plus on persécuterait les dissidents, plus je me joindrais à eux. » Le directeur de l'administration était, je crois, un homme pieux : il avait en tout cas des enfants et surtout une fille qui l'était à un degré distingué ; il parut affligé de ma déclaration. Il me dit même que je les menaçais, par la dernière phrase que je viens de rapporter; et qu'il m'enverrait sa réponse à Genève. Cette réponse consista en une interdiction formelle de reparaître à Berne.

En même temps que la police devenait ombrageuse à mon égard, j'éprouvais encore, que, de leur côté aussi,

1828 les frères de Berne commençaient à se refroidir envers moi : c'était sans doute la peur de cette même police qui agissait sur le grand nombre ; chez d'autres c'était la crainte de la dissidence. Quelles pauvretés !

En repassant par Lausanne j'assistai à une assemblée de missions qui avait lieu dans ces jours ; j'en fis autant, le lendemain à Nyon ; puis je rentrai à Genève le 5 février.

Mais ce n'était, encore cette fois, que pour quelques jours. Un frère de Bâle, qui avait des relations avec Milan, désirait voir établir un culte protestant dans cette ville, soit pour les protestants assez nombreux que le commerce y appelle en tout temps, et qui s'y trouvaient, surtout alors, absolument privés pour eux et pour leurs enfants de tout secours spirituel, soit pour les protestants, encore bien plus nombreux, qui se trouvent dans les troupes *hongroises* que renferme l'armée d'*Autriche* en *Lombardie* (singulier alliage de nationalités !) Ce frère me demanda d'aller faire un voyage de reconnaissance à cet effet ; il en prenait tous les frais sur lui ; et je repartis de chez moi, le 26 février. S'il faut en juger sur les apparences, ce voyage n'aboutit qu'à nous montrer que, pour le moment du moins, il ne fallait pas songer à l'objet qu'on s'était proposé. Mais cette tournée eut pour moi ses aventures intéressantes. Deux passages du Simplon, l'allée et la venue, au cœur de l'hiver; la traversée moitié volontaire du lac de Lugano par une tempête; la vue de la belle capitale de la Lombardie ; une visite à l'église protestante de Bergame ; puis l'honneur d'une entrevue avec la police de Milan, en forment les traits saillants. Sur tout cela je ne dirai que quelques mots.

En traversant le Simplon en traîneau découvert j'eus une nouvelle occasion d'observer les pieux sentiments qu'on rencontre si souvent dans cette église romaine dont

personne peut-être en nos jours n'a relevé plus fortement 1828
que moi les abominations, mais qui renferme à côté de cela de si heureuses contradictions, et qui présente, dans toutes les classes, quelques exemples si touchants d'une profonde piété. J'avais pris place sur le siège de devant de notre traîneau, ayant devant moi le postillon, derrière moi quatre voyageurs, puis, derrière le tout, le conducteur; et je me mis à lire à haute voix, en italien, l'histoire de la passion de notre Sauveur dans un des évangiles. — « *Chel bel libro* » (Quel beau livre !) s'écria au bout d'un moment le conducteur, — exclamation qui prouvait à la fois, comme tant d'autres faits du même genre, l'ignorance dans laquelle l'Église romaine tient les masses, puisque ce pauvre homme ne connaissait pas ce livre; puis aussi la puissance avec laquelle Dieu fait entrer néanmoins, chez les uns ou les autres, quelques sentiments vraiment chrétiens ; car l'exclamation du conducteur prouvait également, et que cet homme était touché et que pourtant il ne connaissait pas *ce beau livre!*

Un autre fait très-semblable eut lieu à mon passage du lac de Lugano. J'étais allé voir une famille amie dans cette dernière ville; mais je devais revenir prêcher le dimanche à Bergame. Dans ce pays de montagnes, à moins de faire un détour de douze à quinze lieues, il faut, pour aller de Lugano à Bergame, traverser le lac. Je m'y résolus donc, quoique je sois par nature fort poltron sur l'eau. C'était le 7 mars. J'avais dû prendre, pour la partie de mon trajet qui se faisait par terre, une voiture à un cheval; et cette voiture devait passer l'eau au moyen d'un bac à quatre rameurs qui venait d'arriver; mais la bise, qui avait déjà été forte au départ de ce bac, ne faisait que s'accroître : c'étaient, disaient les bateliers, une *furia di vento*. A mon grand étonnement, et contre ma coutume, je n'éprouvais cependant pas la moindre

1828 peur; mais les bateliers étaient plus prudents. « Attendez que le soleil se lève derrière ces montagnes, me disaient-ils; alors la bise s'appaisera, ou elle deviendra plus forte, et nous saurons que faire. » — J'attends : le soleil se lève; et voilà un redoublement de furie. *Ha! la* (une injure)! *porta l'acqua,* s'écrient-ils; parce que la bise était telle qu'elle portait longtemps l'écume des vagues au-dessus de l'eau au lieu de la laisser retomber immédiatement. Je leur offris de les payer à double s'ils voulaient pourtant me traverser; ils essayèrent un moment, en se mettant huit au lieu de quatre pour conduire leur bac, large bateau plat dont les rebords n'avaient qu'un pied de haut. Déjà on avait lâché la corde qui retenait la barque, et donné deux coups de rame, lorsque quelques-uns des bateliers refusèrent de continuer. — Il se trouvait que j'avais justement lu le matin ces mots de Matthieu (14, 31) : « O homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? » Et je le leur appliquai en m'adressant au plus âgé d'entre eux. « *Aha*! s'écria-t-il, en se tournant vers ses camarades, « *sentite!* (entendez-vous!) il dit : « gens de petite foi! » — Oui, oui, dirent les autres; mais quand nous serons là-bas sur ces rochers nous serons mal arrangés.

Il me fallut donc laisser ma voiture et mon cheval, et prendre un petit bateau qui, avec trois rameurs à deux rames chacun, me fit faire le trajet en vingt minutes. Mais c'était une vraie lutte; car nous avions la bise en flanc; et notre passage se fit en suivant une ligne absolument semblable à celle que forment les dents d'une scie, vu qu'à chaque instant nous tournions la pointe vers le rivage, puis nous la retournions rapidement contre la vague qui nous prenait en flanc, quand elle était trop forte. Chose singulière, je poussais par moment des cris d'admiration et presque de joie quand les vagues étaient le plus menaçantes!

Pour revenir à notre vieux batelier, on sent que cet homme avait évidemment du respect pour la foi, et sans doute quelque souvenir de la portion des évangiles à laquelle j'avais fait allusion. 1828

Quant à Bergame, j'eus beaucoup de plaisir à y retrouver un jeune pasteur que j'avais vu étudiant à Strasbourg, et qui fut, ou amené à la connaissance de l'évangile ou affermi dans cette connaissance par mon séjour dans cette ville (t. 1, p. 178). Il prêchait alternativement en allemand et en italien ; je prêchai une fois ou deux pour lui.

La mention que j'ai faite de Milan me rappelle le fameux dôme de sa cathédrale que vont admirer tant de voyageurs, et une parole remarquable d'une domestique à ce sujet. C'était dans une lettre écrite un an plus tard : voici sa phrase même, sans qu'elle ajoutât rien de plus, ni avant ni après : « Nous avons passé par Milan : *j'ai vu la grande Diane ; et j'ai pleuré.* » — Sans doute on peut supposer, quoique sans preuve, qu'il y avait une teinte de prétention dans ce style à la Bossuet : mais, outre que rien ne le prouve, n'y aurait-il pas, même dans cette supposition, bien de l'élévation et du talent chez une servante à écrire avec cette prétention-là ? — Et ce mot « la grande Diane », jeté là par cette domestique protestante ! Cela me paraît admirable.

Enfin j'ai annoncé que j'avais eu là, comme en tant d'autres endroits, le plaisir d'un long entretien avec la police de Milan. J'en eus même deux ; et la chose finit de plus par une invitation à retourner chez moi. Il faut savoir que toutes les fois qu'on entre à Milan ou qu'on en sort, vous devez montrer votre passeport, contre lequel on vous donne une carte ; cette carte se rend, je crois, en rentrant ; puis à une nouvelle sortie on vous en donne une autre, et ainsi de suite, de sorte que vous ne pouvez

1828 faire un pas sans que la police en soit dûment avertie. C'est ce qu'on appelle par là-bas « gouvernement paternel. » Or j'étais entré à Milan une première fois ; puis j'en étais sorti pour aller à Bergame ; et il avait fallu rentrer. J'en étais ensuite ressorti pour aller à Lugano ; et il avait encore fallu rentrer. De là je voulais retourner de nouveau à Bergame ; cela faisait une sixième carte : c'est suspect. Assignation *al Reverendissimo signore Augusto Bost* (c'est ainsi qu'on m'appela une fois au lieu d'Ami) ; et interrogatoire de quelques pages in-folio. Je dis au secrétaire que j'avais lu, le matin même, dans mon Nouveau Testament, que Pilate avait relâché Barrabas et condamné Jésus ; et que la police faisait bien souvent la même chose : « *Lo credo* », me dit mon inquisiteur ; *ma*... Je demandai alors à voir le chef de la police : c'était un *deutscher Baron*. Il fut très-libre, comme on l'est dans les rangs un peu élevés des pays à gouvernement despotique ; il m'appela bientôt son ami ; puis il me dit qu'il ne comprenait pas toutes ces courses : « à la bonne heure si vous aviez une bonne amie à Bergame, ajouta-t-il. » — J'en ai une, monsieur, lui dis-je ; c'est l'église protestante de cette ville. — Ah ! — Alors je lui dis nettement tout le but de mon voyage, dont je n'avais pas voulu entretenir un subalterne. — « Eh ! bien, dites donc tout de suite vos affaires ; allez, tout est bien. »

Cependant, au bout de huit jours, nouvel appel à la police. Cette fois il me faut partir ; et on ne me signe mon passeport que *previsto il viso di questo consule sardo*. — Je demande pourquoi je ne puis retourner chez moi qu'avec la permission de la Sardaigne... Allez, monsieur.

Je repassai gaîment le Simplon, heureux de rentrer en Suisse. En traversant les neiges notre traîneau versa une fois. Mais comme j'occupais toujours le siège extérieur, je vis que ce n'était pas dangereux ; et je souris

beaucoup de la terreur d'un compagnon de voyage qui 1828
était enfermé dans l'intérieur, et qui avait peur de la mort.

Retour à Genève le 19 mars; et me voilà commençant dans cette ville, et ensuite à Carouge, près de là, une époque de quinze ans, que j'ai pu appeler une époque de fixité relative; quinze ans de travaux littéraires ou musicaux; puis aussi, sauf une interruption de deux années, quinze ans sans emploi ecclésiastique régulier, et par conséquent sans appointements. — M'étais-je placé moi-même dans cette position? Je laisse le lecteur en juger d'après tout ce qui précède.

LIVRE XIII.

Dix-neuf ans à Genève ou dans le canton. — 3e Partie.

ÉGLISE DE CAROUGE, ET TRAVAUX DIVERS.

D'AVRIL 1828 A FIN 1832 (DE 38 A 42 ANS.)

Je me trouve en dehors de toutes les églises. — Rétablissement des assemblées de *Carouge*. — Elles se constituent en église. — *Indices*, brochure. — Brochure sur la *sanctification du dimanche*. — *Neff*. — *Histoire des Frères moraves*. — Luttes intestines du réveil. — Théophile, mon 7e fils. — Education vicieuse donnée aux étudiants en théologie (2e article). — Je vais *demeurer à Carouge*. — *Mort de Neff*. — Cantiques de l'Apocalypse. — Imperfection de ma musique. — Eglise *en désordre?* — *Excommuniée*. — *Discipline* comme je l'entendais. — La séparation comme je l'entends. — Encore un acte de discipline. — Descente de Jésus *aux enfers*. — 40 ans. — *Huit réunions par dimanche*. — *Les glorieuses* de 1830! — Déclaration trop sévère du Bourg-de-Four. — Premiers pas de l'*Irvingisme*. — Timothée, mon 8e fils. — Peines et joies. — *Fondation de la Société évangélique*. — Dissidence stricte. — M. Lardon. — *Zèle d'alors*. — *Faiblesse du réveil*. — Causes de cette faiblesse. — Cène en chambre à Neufchatel. — *Mes vues sur la cène*. — *Du baptême par immersion*. — Cérémonies de la nouvelle alliance. — *Correspondance avec Châteaubriant*. — Fausse idée qu'il en donne dans ses *Mémoires d'Outre-tombe*. — 2e *voyage en Angleterre* (pour une société baptiste). — Dissolution du troupeau de Carouge. — *Ecole de théologie* de Genève. — Psaume 118, musique. — J'entre au service d'une *société baptiste*. — Protestation des églises *contre le Lardonisme*. — Zèle d'alors. — Visite à *Lyon et à Mens*. — Deux vers de Virgile. — Hautes-Alpes. — *La grande Chartreuse*. — Chambéry. — *Pascal, baptiste*. — *Deux dissertations* sur « Tu es Pierre, etc. »

1828 Me voici donc dans les quinze ans de ma vie où j'ai vécu le plus retiré, et où, quoique toujours missionnaire de fait et de caractère, j'ai le moins changé de place. Je divise ces 15 ans en cinq époques, qui feront autant de livres

différents. C'est dans cet espace de temps que ma position 1828
dans le monde religieux, d'abord excessivement pénible, s'est de plus en plus adoucie ; que ma famille a pris son plein développement ; et que j'ai pu me livrer avec le plus de succès à quelques travaux littéraires.

Mais pour le moment je me voyais comme dans un désert, et presque entièrement abandonné. Les deux églises indépendantes qui continuaient à ne soutenir entre elles que des rapports très-tendus et pénibles, n'étaient non plus bien avec moi ni l'une ni l'autre ; au moins était-ce le cas de leurs conducteurs, et par une conséquence inévitable, celui des deux églises considérées comme corps. Sans doute un grand nombre de frères m'avaient conservé un fidèle attachement ; mais, comme je n'avais pas même abordé la pensée de former un schisme et de vouloir me faire un parti, je restai longtemps seul. Il est vrai que je tins de bonne heure chez moi quelques petites réunions particulières, aux heures où les autres troupeaux n'avaient pas d'assemblées ; et nous y eûmes souvent de vraies bénédictions. Mais la seule existence de ces réunions rappelait déjà une division douloureuse ; et il reste toujours le fait que, tout en soutenant des relations pleines de douceur avec un bon nombre d'amis, et en particulier avec le bienheureux Félix Neff, je passai ces années dans des rapports pénibles avec les deux églises de Genève et, par contre coup, avec la plupart des autres troupeaux dissidents des cantons voisins.

Cependant les choses commençaient, dès ce moment même, à prendre pour moi une tournure un peu plus sereine ; et cela d'un côté tout-à-fait inattendu, sans que j'eusse songé un instant à y mettre la main. A cette époque pleine de zèle il se tenait des assemblées dans quelques-unes des localités situées autour de Genève, et entre autres dans la petite ville de Carouge. Ces réunions

1828 avaient passé successivement des mains de l'église du Bourg-de-Four dans celles du Pré-l'Évêque ; puis elles s'étaient allanguies, puis un peu relevées. Cette année-ci (1828) c'était Neff qui les avait reprises. Mais comme il partit en juin (le 18) pour Plombières, le petit troupeau de Carouge s'adressa à moi pour les continuer ; et j'acceptai ce travail, qui m'arrivait sans que je l'eusse recherché.

Au bout de peu de semaines les frères commencèrent à m'insinuer le désir que j'acceptasse la conduite de leur église et que je la « constituasse », comme on disait alors, définitivement. Je leur répondis, selon les vues que j'ai embrassées de bonne heure (1) : « Ne nous tenons pas à » des mots : si vous voulez prendre la cène je vous la don- » nerai : des prédications je vous en ferai : en un mot je » vous donnerai du pasteur tout ce que je pourrai : mais » pour prendre sur moi de mener une église, je ne le » ferai ni à présent, ni plus tard : je suis le frère de mes » frères ; et j'ai bien assez à faire à me bien conduire » moi-même sans accepter encore de conduire les autres, » du moins comme on l'attend des pasteurs parmi nous.»

Je n'acceptai donc rien que sur un pied provisoire, du jour au jour ; « et voilà (écrivais-je le 22 septembre) comment je me trouve encore aujourd'hui, *prêt à céder de nouveau la place au premier qui demandera que je me retire*. Je préside les différentes assemblées de ce troupeau parce qu'il faut bien que toute réunion ait un président : mais je désire que le pasteur de cette église s'appelle Jésus-Christ. »

Voilà comment naquit l'œuvre de Carouge, qui du reste ne subsista sous ma conduite que pendant trois ans, et qui, jusqu'ici, a toujours eu beaucoup de peine à s'établir solidement.... Elle n'eut absolument rien d'un schisme : et nous reçûmes pendant sa durée des témoi-

(1) Et dès-lors sans varier (1854).

gnages sensibles et incontestables de la bénédiction du 1828
Seigneur. Mais elle se ressentait cependant, malgré moi, des divisions de Genève, puisqu'elle était presque en entier soutenue et alimentée par des frères de Genève, vu que le gros de mon auditoire se composait toujours de personnes venant de cette ville. Sans doute je ne pouvais les blâmer de ce fait : c'est une chose très-innocente et légitime de rechercher, entre les prédicateurs, celui qui vous édifie le plus ; mais après tout, ce pélerinage d'une ville à l'autre, pélerinage qui avait lieu, d'ailleurs, de la part de trois ou quatre habitants de Carouge dans un sens opposé au nôtre, n'a jamais cessé de me faire peine. Le noyau du troupeau de Carouge même se formait d'un très-petit nombre de personnes, dont quelques-unes, précédemment admises par les églises de Genève, étaient d'une piété douteuse : de sorte que, lorsque cette œuvre cessa, j'en eus moins de regrets que s'il n'y avait pas eu contre elle les objections que je viens d'indiquer.

L'œuvre étant maintenant introduite auprès du lecteur je reprends le fil des évènements, tels que les jours les amenaient les uns après les autres.

Immédiatement après mon retour de Milan, et avant même d'être appelé aux assemblées de Carouge, je profitai de mes loisirs pour composer ma brochure intitulée INDICES *indépendants de toute révélation, sur la grandeur primitive et la destination future de l'homme.* Ce petit ouvrage était destiné à servir comme de portail à toute une dogmatique que j'ai souvent rêvée, mais à laquelle je n'ai jamais eu le temps d'arriver ; entreprise bien intéressante, colossale en un sens, et qu'on ne pourrait probablement aborder avec succès qu'en y apportant beaucoup de simplicité.

Je ne me relis jamais que par occasion et partiellement : mais l'occasion s'en étant présentée à ce moment, je viens

1828 de reporter les yeux sur cette petite brochure ; et je crois bien que c'est, avec mes *Recherches,* dont nous parlerons plus loin, de tous mes ouvrages celui qui peut le mieux soutenir la critique littéraire. Trois ou quatre ans après son apparition, j'eus l'idée de l'envoyer au *Semeur,* qui en parla comme d'une brochure remarquable, et qui, au lieu de l'annoncer tout simplement, la transcrivit tout entière, sauf deux pages de la fin, dans un seul de ses numéros. Le journal est un être d'une nature vorace, qui vous donne à lire en une heure ce qui a été quelquefois le travail de plusieurs jours, ou même de quelques semaines.

C'est immédiatement après avoir composé ce petit ouvrage que je commençai à me rendre fréquemment à Carouge.

En repassant mes journaux personnels de cette époque je vois avec une nouvelle surprise comment les choses se mêlent dans notre vie, et comment il peut se trouver dans un cœur chrétien, tout à la fois bien de bons désirs et bien du péché. Dieu sait si je désirais vivre tout entier à son service, et si l'époque était pour moi intéressante et presque solennelle ! C'est le 6 juillet que nous célébrâmes à Carouge notre première cène : c'est le 11 du même mois, l'un des jours les plus bénis de ma vie, que je composai la musique du cantique « *Oui, pour son peuple Jésus prie* », en lui ôtant à dessein un peu d'éclat pour lui donner plus d'onction ; c'est à la veille de toutes ces choses, à la fin de juin, que je composai au nom du troupeau de Carouge, et avec beaucoup de prières, une *Déclaration de principes* destinée à être communiquée aux autres églises, et dans laquelle je tâchais de poser les bases d'une union véritable. Et pourtant j'avais, au milieu de tout cela, des moments de partage du cœur qui étaient bien loin de répondre à la hauteur des dispositions que je viens de décrire.

Mais, après tout, cette époque fut pourtant pour moi 1828
un temps de grâces et de bons désirs. Je ne crains pas d'en donner pour preuve un article de mon journal, que je rédigeais le 12 juillet. Il va sans dire que je n'avais pas la moindre pensée que jamais ces lignes se lussent par un autre que moi :

« Samedi, 12 juillet. Je me recommande de nouveau à toi, mon Sauveur, afin que tu me protèges contre toutes les machinations de l'ennemi. Je suis mal habile à faire le bien quand je le désire, — mal habile à défaire le mal que je puis avoir fait (ah ! qui est capable de ces choses?) — donne-moi de me jeter aveuglément dans les bras de ta divine miséricorde !

» Je me suis proposé de prier toutes les heures du jour, pour tous les frères et sœurs qui m'entourent plus particulièrement, *et surtout pour ceux contre lesquels je pourrais avoir quelque chose, etc.* »

Tels étaient mes sentiments d'alors. Mais je n'insisterai pas sur cette partie intime de mon histoire. Quelque intérêt que puisse présenter aux lecteurs sérieux le récit des expériences d'une âme chrétienne, on me demande plutôt des faits et des évènements proprement dits. J'y reviens.

C'est vers cette époque à peu près que j'écrivis une petite brochure, qui fut réimprimée en 1841 par la Société des traités religieux de Lausanne, *Sur les effets admirables du repos du septième jour,* considérés par rapport *à la vie présente seulement.* — On a souvent fait remarquer ces effets, il est vrai; mais, à mon gré, jamais suffisamment. Ce petit travail fut assez bien reçu; et j'ai même vu avec surprise, qu'il s'en est glissé plus tard, je ne sais comment, un petit fragment dans le *Magasin pittoresque.* Je donnerai quelques extraits de cette brochure dans un autre endroit.

C'est surtout en ces temps que je vivais beaucoup avec Neff : il était tous les jours chez moi : c'est en juin de

1828 cette année qu'il écrivait les trois lettres si éloquentes et si pleines de logique contre le Calvinisme absolu, qu'on peut lire dans le recueil de ses *Lettres*, t. 2, p. 345 et suivantes.

De mon côté c'est au mois de juillet que je me mis à l'histoire des *Frères moraves*.

Quant au petit troupeau de Carouge, il reçut, pendant tout le reste de cette année, comme dès les premiers moments de son existence, des témoignages de fraternité bien touchants de la part d'un bon nombre de chrétiens qui d'ailleurs appartenaient à d'autres églises.

Mais les dissensions d'églises continuaient encore. On répondit à la déclaration dont j'ai parlé ci-dessus; il fallut, je crois, répliquer; et, quoique j'aie suivi de bonne heure le principe d'abréger tout cela, ces choses nous firent de nouveau passer quelques moments pénibles.

En même temps il se faisait, entre le Bourg-de-Four et le Pré-l'Évêque, quelques-unes de ces tentatives de rapprochement qui furent pendant plusieurs années si nombreuses, mais qui, au bout de peu de temps, se montraient toujours de nouveau insuffisantes et illusoires.

Il se tint, au mois de novembre, à Lausanne un synode des églises indépendantes auquel j'assistai; première assemblée de ce genre qui ait eu lieu dans ces églises, à ce que je crois. Encore de bonnes intentions, mais des écoles. Je me rappelle avoir vu plus tard, à Paris, un ministre baptiste qui avait assisté à une séance de ce genre. « Eh bien, qu'a-t-on fait, lui dis-je? — *Ho! they were constitution-making!* » *(Ils constitutionnaient)*. Ce frère ajoutait, et avec raison, selon moi, qu'un pareil travail n'était jamais nécessaire, vu que la bible avait des directions pour tous les cas possibles. — Il est vrai que son observation n'est applicable qu'au système des églises congrégationalistes, c'est-à-dire de celles qui sont toutes

entièrement indépendantes les unes des autres et qui ne 1828
reconnaissent au-dessus d'elles aucune autorité humaine: et
c'est là je crois le système apostolique. Cette absence d'une 1829
autorité centrale n'empêche nullement que les églises ne puissent, et ne doivent même soutenir entre elles des rapports fraternels, par des entrevues de leurs conducteurs et des simples membres des troupeaux, ou même par des synodes, si l'on veut, mais par des synodes sans autorité, ne s'assemblant absolument que pour l'édification de ceux qui les composent ou qui y assistent.

Pour revenir à notre synode de Lausanne, les églises dissidentes d'alors n'étaient pas loin du principe que je viens d'exposer : mais l'esprit de clergé avait paru de bonne heure chez quelques-uns de leurs conducteurs, qui frayaient ainsi, sans s'en douter, les voies à la réaction de M. Darby.

C'est à cette époque que naquit mon huitième enfant, le septième de mes fils, *Théophile*. Lui aussi il a étudié pour le saint ministère ; et il a dû connaître cet ébranlement de la foi par lequel passent plus ou moins tous les jeunes gens qui se destinent à la prédication de l'évangile ; crise qui fait peu d'honneur à la manière dont se font les études. Sans doute, si les étudiants ne finissaient en général par revenir à la foi, on pourrait croire que la science, ce grand veau-d'or des académies, montre à ces jeunes gens que l'évangile n'est qu'une superstition : mais comme il n'en est rien, et qu'après avoir commencé par douter, ces jeunes gens en reviennent à voir que l'évangile est vrai, la conséquence naturelle de ce fait est seulement que la prétendue science joue le tour à l'orgueil de l'homme, et qu'en comparaison des saintes lumières de l'Esprit de Dieu, éclairant un cœur honnête et bien disposé, les lumières de la raison ne sont, dans ces matières, que celles d'une maigre bougie comparée à

1829 l'éclat du soleil. Nos facultés de théologie ont toutes quelque chose de ce vice radical. Même quand les professeurs en sont pieux, l'institution donne toujours une importance relative beaucoup trop grande au savoir humain et à la critique, et affaiblit la vie du cœur. S'il se trouve que nous avons un certain nombre, et encore assez petit, de ministres dignes de ce nom, ce n'est certainement pas à leurs études qu'ils le doivent, mais à leur piété, laquelle ne provient jamais des études : Neff, qui ne savait pas un mot de latin, de grec, ni d'hébreu, valait cent prédicateurs ordinaires. Et s'il est incontestable qu'il convient d'avoir quelques ministres et quelques missionnaires qui aient reçu une certaine culture intellectuelle, il s'en suit seulement qu'on devrait chercher ces hommes dans la classe des hommes pieux déjà tout formés pour d'autres vocations; quitte à leur faire passer quelques mois aux études spéciales que demanderait leur nouvelle position. Il y a plus de jeunes gens qu'on ne pense qui n'embrassent la carrière ecclésiastique, ou celle de missionnaire, que comme un métier, ou par un orgueil dont ils ne se rendent pas compte au premier abord, mais que plusieurs avouent après coup, et qui, chez les autres, n'est que trop visible. En tout cas le fait est que la moitié de nos jeunes gens sortent de leurs études théologiques ne sachant plus où en est leur foi, petits philosophâtres, faibles en piété.

On pourrait me demander ici pourquoi, avec mes principes sur le ministère, et avec cette conviction que les études ne sont nullement nécessaires pour faire un prédicateur excellent, et que souvent elles sont nuisibles, — pourquoi j'ai eu cinq fils qui ont passé par les études, sans compter un sixième qui ne les a interrompues que contre son gré, et un septième qui songe à y entrer. Voici ma réponse :

Sur mes six fils qui ont fait des études pour le saint 1829
ministère, il n'y en a que deux qui soient entrés dans ces études avec ma pleine approbation. Encore suis-je réduit à bénir le Seigneur de ce que l'un des deux, le pasteur indépendant de la Force, n'a pu les achever, pour cause de santé. En est-il plus mauvais pour tout cela? Je ne le pense pas : je crois que c'est peut-être le contraire. Quant aux autres, on m'a plus ou moins forcé la main. Et voilà encore un cas en ma vie où j'ai fait fléchir mon avis devant celui des autres. Je n'aime pas refuser ni lutter. Dites que c'est faiblesse de caractère , je le veux bien ; mais au moins n'est-ce pas inconséquence.

Je retourne à Carouge.

Ou plutôt j'y arrive. Car jusqu'ici je desservais le troupeau de cette ville sans y demeurer ; mais j'allai m'y établir le 10 avril 1829 ; et ce fut pour près de neuf ans. Belle exposition , beau jardin ; et tout mon logement proportionnellement à bon marché. Que d'heures délicieuses passées dans ce jardin, avec une nombreuse famille qui s'enrichissait tous les deux ans de quelque nouveau venu !

Mais l'ordre des évènements m'amène à un souvenir douloureux. C'est au mois de mai de cette année, vers le 12, que mourut le cher Neff, cet homme d'un si rare mérite. Nous chantâmes sur sa tombe ouverte les vers de M. Vinet. « Pourquoi des cœurs chrétiens » etc. (1)

Cependant nous continuions à être bénis dans notre petite église, et à y recevoir la visite de plusieurs frères et sœurs attachés à d'autres églises, soit du canton de

(1) M. Vinet a écrit : « Ah! pourquoi l'*amitié* gémirait-elle encore. » Je n'ai point cru manquer de respect à cet homme éminent en introduisant dans son premier vers un changement qui indique que c'est l'amitié chrétienne seule qui a droit aux consolations de l'évangile ; puisque ceux qui ne se fondent pas sur Christ sont « sans espérance au monde » comme dit l'écriture (1 Cor., 15, 19). Il est bon, je crois, de ne jamais perdre de vue cette distinction capitale.

1829 Genève, soit des autres cantons de la Suisse française: cela nous encourageait. Et le besoin de cantiques encore supérieurs, pour la joie et pour l'élan, à tous ceux que je connaissais, me conduisit à mettre en musique vers cette époque quelques-uns des *cantiques de l'Apocalypse*, tels que la bible même nous les donne. J'ai si peu reçu d'éducation dans tous les genres, que je ne connaissais nullement alors le genre oratorio, et que je croyais être le premier, ou plutôt le seul, à avoir mis une musique sur des paroles en prose.

J'ai travaillé, en fait de musique, sous deux désavantages. Le premier, c'est que, en considération de ceux qui auraient à chanter, je devais rester dans la musique facile : or cela gêne et borne à un haut degré l'essor et les idées musicales. Le second, c'est que je n'ai jamais eu à ma disposition quelque maître de l'art que je pusse consulter, et qu'il m'a fallu deviner les règles. Je devrais parler d'un troisième désavantage qui s'est fait sentir chez moi sur tous les points; mais celui-là est un défaut: c'est l'impatience, ou un peu de paresse, ou les deux ensemble, qui m'ont empêché de jamais donner à aucune de mes œuvres, en littérature aussi bien qu'en musique, le fini dont je crois que j'aurais été capable. Cela laisse sous le rapport artistique une mauvaise conscience, que j'emporterai peut-être avec moi dans la tombe; car je n'ai plus les forces d'entreprendre une révision générale de mes œuvres. Il me semble qu'il y a dans plusieurs de mes pièces de musique quelque étoffe et ce qu'on appelle, en termes de l'art, *des intentions* dont on pourrait tirer un assez bon parti; ainsi le *Gloria*, le chant du *Jubilé* surtout, et plusieurs pièces inédites. Hélas! je n'ai jamais eu, en aucun genre, guère plus que de bonnes intentions!

Cependant mes rapports avec les deux églises de Genève n'étaient pas encore rétablis : et il m'en reste un

singulier monument dans un mot de billet que je reçus, 1829
vers ce temps, d'un de mes collègues qui me parlait occasionnellement de mon église *en désordre*. Or ne croyez pas qu'il me reprochât par ce mot rien de contraire à la religion ni aux mœurs; du tout; mais c'était le terme technique pour dire qu'on n'avait pas de formes délibératives, ni de constitution. Quant au reste je crois réellement que, dans le fait, j'étais plus sévère que mes collègues; et on en verra bientôt deux exemples; seulement je tâchais d'éviter les formes juridiques.

On peut voir, néanmoins, dans la continuation du malaise dont je parle, combien est vraie l'observation que j'ai faite depuis longtemps, que nous devons toujours chercher une fin catégorique à toute discussion une fois entamée. A l'époque où nous sommes parvenus, nos frères de Nyon voulurent en finir ainsi : ils envoyèrent examiner ce qui en était de cette lutte qui se prolongeait si péniblement entre mes collègues et moi; et les deux frères chargés de cette commission furent notre excellent frère Duplessis et notre frère Lardon, plus tard apôtre du parti, actuellement presque éteint, qui prit son nom. Le résultat de leur médiation fut que, partant des faits tels qu'ils leur furent présentés, ils rompirent pour le moment toute relation avec l'église de Carouge; et si leurs considérants étaient justes ils avaient parfaitement raison; je demandais depuis longtemps moi-même une conclusion de ce genre.

Mais alors mes collègues des deux églises de Genève furent effrayés de leurs succès; car ils avaient obtenu beaucoup plus qu'ils ne voulaient; et, trois semaines après m'avoir fait subir de la part d'une église très-fidèle l'équivalent d'une excommunication, ils se rapprochèrent de moi avec éclat. Oui; le même mois qui avait vu la sentence de Nyon vit aussi, pour la première fois, les deux

1829 églises de Genève et celle de Carouge réunies en assemblée générale ! Je crois même que nous prîmes la cène en commun... Enfants ! mais sots enfants !

En tout cas c'est dans cette séance commune que l'un des élèves en théologie que M. Malan formait à cette époque reçut l'imposition des mains ; c'est une des rares consécrations auxquelles je ne regrette point d'avoir pris part.

A cette même époque à peu près, le professeur Steiger, de l'école de théologie, voulut aussi nous donner de son côté un témoignage de communion fraternelle, et vint, une fois ou deux, assister à nos assemblées.

Enfin c'est vers ce temps que nous eûmes occasion de prendre une de ces mesures de discipline dont je parlais plus haut, et qui conciliait, je crois, comme je l'avais toujours voulu, les ménagements de l'amour fraternel avec la sévérité. Les préceptes de l'Écriture sur la discipline des églises ne peuvent, selon moi, avoir de précision ; mais j'ai toujours cru que des chrétiens sont libres de former entre eux des associations particulières sur tel pied de sévérité qui leur semble bon, et qu'ils peuvent alors exclure sans scrupule celui qui déroge aux principes sur lesquels l'association est fondée : c'est, à mes yeux, une affaire de contrat. Or, une fois ce principe admis, j'ai toujours préféré les églises sévères aux églises trop indulgentes ; par la raison qu'il est ridicule de se séparer des autres, si on ne veut pas faire mieux qu'eux. Mais j'ai toujours eu de la peine à me faire comprendre à cet égard ; parce que, ne m'appuyant pas en tout cela sur tel ou tel texte particulier de l'Écriture, mais sur son esprit, et répugnant aux formes judiciaires, j'avais l'air d'user d'arbitraire ou de repousser la discipline elle-même.

On vit pourtant le contraire en cette occasion. Un

frère, qui avait paru longtemps marcher avec fidélité, se 1829
relâchait depuis quelque temps au jugement de tous, et fréquentait moins les assemblées : nous vîmes bientôt que ce relâchement avait sa cause dans un autre mal : il s'était attaché à une jeune catholique sans piété; et il finit même par se décider à l'épouser, malgré tous nos avis, et, chose remarquable! tout en reconnaissant lui-même qu'il faisait mal. Sans doute il y a tel cas exceptionnel où un mariage mixte peut se justifier aux yeux de Dieu ; mais je crois ces cas très-rares. Du reste j'aurai bientôt occasion d'exposer plus au long mes principes à cet égard : ici je me borne au cas spécial. Je m'entretins de ce fait avec les frères; et, après nous en être occupés pendant quelques semaines avec ce frère même, nous jugeâmes que c'était le cas de protester contre cette conduite, en interdisant la cène à celui qui se laissait ainsi entraîner dans une alliance évidemment nuisible à sa piété. Je lui en parlai à lui-même; il ne put disconvenir de la justice de notre démarche ; et à la première communion qui suivit nos explications définitives (nous prenions la communion tous les dimanches) je déclarai avec douleur à toute l'assemblée, lui présent, la triste mesure que nous étions obligés de prendre à son égard, et les raisons de cette mesure. Puis j'eus l'heureuse pensée (je crois pouvoir l'appeler ainsi) de lui demander à lui-même, devant tous, s'il croyait avoir à se plaindre de l'église à cet égard. Il répondit que non; et il y eut dans l'assemblée quelques marques sensibles d'approbation sur cette manière de procéder. Le soir de ce jour, nous eûmes la plus nombreuse assemblée que nous ayons jamais eue dans ce troupeau. Je termine ce qui concerne cette année en remarquant que mon journal se plaignait de ce que je mettais trop de temps à la culture de mon jardin.

1830 Au commencement de 1830, notre frère Malan qui, après s'être servi chez lui d'un mauvais petit orgue, s'en était procuré un meilleur, et avait prêté le premier à notre frère Empeytaz, permit à celui-ci de le prêter à son tour à notre église de Carouge, vu que lui aussi en avait acheté un très-bon; et c'est ainsi que nous profitâmes, pauvres Carougeois, de la défroque successive de deux de nos frères. Notre petite église avait une estrade d'un pied de hauteur, de dessus laquelle je présidais l'assemblée : je plaçai l'orgue sur cette même estrade, à deux pas de moi : j'allais le jouer pour le chant, puis je revenais à ma place pour remplir mes autres fonctions.

Cette année fut très-paisible. Tandis que j'ai souvent entretenu une forte correspondance, dont il me reste plus d'un millier de lettres amassées depuis 1811, je n'ai qu'une seule lettre de cette année; c'est celle d'un serrurier Vaudois qui m'écrivait que mes cantiques de l'Apocalypse « le faisaient monter au ciel. Envoyez-les moi, » ajoutait-il; *je ne puis pas être sans eux.* »

La rareté de ma correspondance pour cette année provient sans doute de ce que j'avais alors tous mes enfants auprès de moi, et que je ne fis, pendant toute sa durée, qu'une seule courte excursion.

En printemps 1830 le Bourg-de-Four prit à son tour une mesure de sévérité assez remarquable : il excommunia, pour cause de quelques fausses doctrines, une personne en qui il reconnaissait d'ailleurs une profonde piété. Un cas de ce genre est toujours bien difficile, et bien pénible.

A la même époque, l'un des pasteurs de cette église me demanda de pouvoir venir consacrer dans la nôtre notre frère Vierne, depuis lors employé si heureusement en divers lieux, particulièrement en Belgique. Cette consécration n'avait pu se faire au Bourg-de-Four parce que

notre frère Vierne était baptiste. Encore un cas où l'église 1830
de Carouge a été un lieu de refuge, l'église des péagers.

A cette même époque encore, nous reçûmes la visite d'un cher frère du canton de Neufchatel, qui témoigna à notre petite église une affection d'une profondeur particulière, et qui voulut être considéré comme membre de cette église, quoiqu'il retournât dans la sienne. Hélas! j'ai eu le malheur de l'affliger depuis, comme quelques autres, en publiant plus tard, dans mes *Recherches,* je ne dis pas l'abandon des vues de la dissidence, mais le principe d'une espèce d'indifférence pour les formes ecclésiastiques et pour les questions secondaires. Si ces lignes tombent sous ses yeux, qu'il reçoive de nouveau l'assurance du désir que j'ai toujours conservé d'être aussi fidèle dans toute ma conduite que le peut être la meilleure des églises; et que je n'ai exprimé de l'indifférence à l'égard des questions ecclésiastiques que parce que j'ai vu que le zèle pour ces questions, comme pour toutes les questions secondaires, est très-nuisible à la piété. Je n'ai cessé de reconnaître que le vrai christianisme est une dissidence continuelle contre tout ce qui est mondain et pécheur; et je ne crains même pas de dire que ma pratique, à la prendre en général, a été plus indépendante que celle de bien des dissidents, qui savent se montrer assez amis du monde et des grands. Oui; on peut être mondain étant dissident aussi bien qu'en restant attaché à une église nationale; et alors autant vaut l'un que l'autre; ou plutôt le dissident est pire, puisque, professant être meilleur que ses frères sans l'être réellement, il est alors pharisien.

Cette même année, nous eûmes encore une excommunication; et nous montrâmes ainsi, par un exemple de plus, combien était fausse notre réputation d'église « en désordre. » Cette mesure tomba sur un artisan qui était venu s'établir à Carouge, dans cette idée que nous

1830 n'avions pas de discipline, à ce qu'il me dit lui-même. C'était le plus grand emprunteur que j'aie jamais vu : il devait déjà cinq mille francs! Je lui dis que nous le recevrions volontiers parmi nous s'il voulait s'engager à travailler mieux à l'avenir, et à *n'emprunter absolument plus,* sous aucun prétexte : que s'il tombait réellement dans le malheur ou la maladie, nous aurions soin de lui, et nous partagerions notre pain avec lui; mais qu'au premier emprunt qu'il ferait, il devait se regarder comme exclu de notre communion par le fait même. C'était conforme à ce que j'ai dit tout à l'heure : que nous reconnaissions à toute église le droit de faire des conditions pareilles; il y consentit. Mais nous vîmes bientôt arriver, non pas encore l'emprunt, mais tout à la fois la paresse et les prétentions à une sorte de luxe. Nous lui avions donné un joli petit logement gratis, à côté de notre chambre d'assemblée, pour qu'il fût notre concierge. Sa boutique même était si jolie qu'il voulut encore l'embellir : il y mit un tapis, très vieux il est vrai, et très-modeste, mais enfin un tapis. Je lui fis observer que je n'en avais point chez moi; et que, puisqu'il se plaignait souvent de froid, il aurait pu se servir de ce tapis comme de couverture de lit. Mais ce fut en vain. Un jour je vins chez lui à huit heures du matin. Pas encore à l'ouvrage. — « J'ai, me dit-il, mon culte de sept à huit. » — Un culte d'une heure par jour pour un homme qui a cinq mille francs de dettes ! Savez-vous bien, lui dis-je, que votre culte d'une heure est un péché? C'est être paresseux et voleur que d'employer ainsi son temps : « tu travailleras six jours, et feras toute ton œuvre.» Je ne vous dirai pas de travailler en priant, mais bien de prier en travaillant. Une élévation du cœur à Dieu, bien sentie et bien ardente; un verset que vous méditerez pendant le reste du jour; puis un bon travail pour payer vos dettes et n'en

pas faire de nouvelles, voilà votre véritable culte de la 1830
semaine !

Mais il restait mou, et la misère revenait toujours. Et comme toute passion, même la passion de l'emprunt, rend ingénieux, notre pauvre frère chercha un moyen d'en revenir indirectement à ses fins sans encourir pourtant l'excommunication dont il était menacé : il alla colporter chez quelques personnes riches de Genève quelques draps de lit, en demandant qu'on voulût bien les lui acheter, vu qu'il était dans le malheur. Aussitôt on vient à moi tout effrayé, me demander d'où vient une pareille détresse. Je raconte ce que je viens de dire, et je persiste à dire qu'il ne faut pas lui prêter. — Voulez-vous donc qu'il meure de faim? — Si c'est son goût, répondis-je, il est bien libre : mais je ne crois pas que nous soyons obligés de nourrir celui qui ne veut pas travailler. — Il finit par quitter l'endroit; et l'on vit encore une fois que nous avions pourtant un peu de discipline.

C'est dans ce même temps qu'eut lieu à Genève une singulière crise théologique. Il s'y fit pendant quelques mois un effort pour établir la doctrine que c'était après sa mort, dans le lieu même de la géhenne, et non sur la croix, que Jésus avait réellement souffert pour nous, et offert son grand sacrifice. J'aurais voulu éviter de dire que c'est notre frère Malan qui se mit tout d'un coup à prêcher cette étrange doctrine; mais je ne le pouvais guère. Il le fit avec cette véhémence et cette insistance qu'il confond quelquefois peut-être trop avec la fidélité évangélique. Je ne sais d'où a pu surgir une pareille idée dans l'esprit d'un chrétien si ce n'est des mots du symbole des apôtres « il est descendu *aux enfers*. » Mais l'erreur est alors provenue du faux sens que le peuple, puis les dictionnaires, ont fini par attacher au mot enfer. Primitivement, et avant la venue de notre Sauveur, le mot

1830 *infernum* signifiait simplement, comme le mot même l'indique, les lieux *inférieurs*, c'est-à-dire *le séjour des morts*, tant des bons que des méchants, avec deux divisions distinctes pour ces deux classes. C'est évidemment aussi le sens du mot grec *hadès*, auquel devrait correspondre celui d'enfer....

Il me serait facile de donner encore beaucoup de développement à ces observations; mais cela nous écarterait de l'objet dont il s'agit ici; je me bornerai donc à répéter, avec l'évangile et avec l'église universelle, que c'est sur la croix que Jésus a fait notre salut; que c'est sa mort en croix qui a été le point culminant des souffrances du Sauveur; que « tout était accompli », au moment où il prononça ces mêmes paroles; et que la doctrine contraire ne peut soutenir l'examen un seul instant.

A l'époque où nous sommes parvenus je me bornai, en conséquence, à exprimer ces principes une fois pour toutes; et nous n'en parlâmes plus.

Il est remarquable, quoiqu'on ne puisse montrer rigoureusement la liaison des deux évènements entre eux, que c'est au moment, à la même époque où M. Malan prêchait cette doctrine avec insistance, qu'une forte portion de son troupeau refusa de prendre plus longtemps la cène dans son église, et que, peu après, un grand nombre des membres de son église, la moitié, je crois, la quittèrent pour se joindre à celle du Bourg-de-Four, qui, à son tour, devait avoir plus tard ses défections, causées par M. Darby.

Le 10 juin j'avais quarante ans accomplis. Ce fut pour moi, assez naturellement, une époque sérieuse. Je vois par mes journaux, que je me croyais alors assez près de la vieillesse, et qu'en particulier « je désirais n'avoir plus devant moi d'ouvrage de longue haleine. » C'était probablement mon travail sur l'histoire des Frères moraves

qui me donnait des pensées de ce genre. Je ne me dou- 1830
tais guère de tout ce que Dieu me préparait encore !

Cependant mon troupeau de Carouge, tout petit qu'il était, m'occupait au-delà de tout ce qu'on peut imaginer; et je crois que je vais justifier cette expression. Ne sachant jamais me modérer, j'eus à cette époque, *pendant deux ans, chaque dimanche, huit réunions;* quelquefois sept seulement, mais souvent huit; et pas un instant de repos entre deux. Voici le tableau de ce travail insensé :

De 9 à 10, assemblée pour les Allemands. Presque tous venaient de Genève.

10 à 12, prédication et cène, faisant à peu près deux heures de séance.

12 à 1, dîner, ayant presque toujours à ma table des personnes étrangères à la famille.

1 à 2, instruction aux enfants.

2 à 3, prédication.

3 à 4, nouvelle instruction à d'autres enfants d'un autre âge; et quelquefois assemblée particulière des seuls membres du troupeau.

4 à 5, leçon de chant autour de mon piano.

5 à 7, réception des personnes qui voulaient me parler, ou promenade; mais presque toujours entouré encore de personnes étrangères à ma famille.

8 à 9 1/4, dernière prédication.

J'avais été obligé, pour me décharger au moins du soin de mes enfants, de prendre pour les dimanches, contre une rétribution de 15 sous par dimanche, un frère qui me remplaçât un peu auprès d'eux. Mais la fatigue d'une pareille vie était telle qu'elle tenait de l'exaspération. Je me rappelle m'être un jour arraché un instant à la société qui m'entourait, pour aller me cacher la tête dans un coussin et y pleurer à haute voix! On comprend aisément que je suis loin de me glorifier de pareils excès.

1830 En juillet je fis une petite excursion dans le canton de Vaud : je poussai même jusqu'à Louëche, où j'arrivai le 26 juillet. Tout était en paix, lorsque tout-à-coup l'Europe entendit, comme un tocsin de feu et de sang, la nouvelle des ordonnances de Charles X et apprit l'écroulement de son trône. C'était le 26, le 27 et le 28, *les glorieuses !* les pauvres glorieuses ! Que d'évènements depuis lors ! Avènement de Louis-Philippe, qu'on surnomma premier ! Dix-sept ans de paix, mais avec bien de l'immoralité, et avec la tache honteuse et sanglante d'Otahiti ! puis les détestables journées de 48, la fameuse république du poète-paratonnerre ; le soulèvement de la moitié de l'Europe ; l'apaisement ou l'écrasement de ces révolutions ; et puis l'empire ! — Qui se serait douté de tout cela la veille du 26 juillet 1830 ? *Erudimini !*

Par une coïncidence assez singulière (quoique je ne prétende nullement faire de ce rapprochement une comparaison), c'est le même jour où Charles X faisait des Ordonnances, que nos frères de Bourg-de-Four, trop conséquents cette fois, contre leur coutume, avec leurs principes de dissidence, publièrent une *Déclaration* de principes portant qu'une ville ne devant avoir qu'une église, ils ne reconnaissaient dans Genève que la leur, ce qui emportait avec soi que celle de M. Malan était nulle et non-avenue. Je ne crains pas de parler ouvertement de ces choses, puisque la déclaration a été imprimée ; que nos frères du Bourg-de-Four l'ont d'ailleurs retirée dès le mois de mars suivant ; et que, pour tout le monde, toutes ces matières étaient alors des matières nouvelles. Ce serait une ingratitude d'être sévère envers ceux qui faisaient les premières expériences sur ces sujets difficiles ; car si, de nos jours, on est sous ce rapport un peu plus sage qu'il y a vingt ans, c'est par suite même des écoles que nous faisions en ces temps-là.

On me permettra bien d'ajouter à ce sujet une autre 1830
observation : c'est que je n'étais pour rien dans cette espèce de coup-d'état dirigé contre l'église tout entière du Pré-l'Évêque. Il doit être permis à celui qui a beaucoup été accusé d'avoir divisé les deux églises, de faire observer ici encore une fois « qu'on savait bien se disputer sans lui. »

Ce mois de juillet présenta, sous le rapport religieux, quoique dans une autre contrée, un évènement bien important encore. C'est dans ce mois que se fit à Londres ou, plus exactement, à Albury, un premier rapport sur les dons de prophétie et de guérison qui venaient d'éclater en Écosse, et dont nous allons bientôt parler plus au long. Ces heureux frères avaient alors reçu en effet les dons admirables dont Dieu a déclaré qu'ils accompagneraient la foi en Jésus. Il en reste encore quelque chose à ces frères : mais leur œuvre tomba bientôt sous l'influence, puis sous la direction de deux hommes puissants selon le monde, l'un riche en imagination et en argent, l'autre magnifique orateur; et cette grandeur selon la chair leur fut nuisible. Une autre cause qui contribua à perdre cette œuvre si bien commencée, c'est que, au lieu de surveiller la prophétie, selon la recommandation de l'apôtre, on la tint pour infaillible ; et l'œuvre est ainsi rapidement arrivée à la superstition et au rétablissement d'un pauvre sacerdoce judaïque ! Il est très-intéressant d'observer qu'au premier moment les chrétiens d'Écosse, avertis en quelque sorte par l'Esprit de Dieu, se sentaient peu disposés à se laisser *étudier* par une députation qui vint de Londres pour s'enquérir de leur état.

Quant à mon Carouge, son tour de souffrance approchait aussi. Les germes fâcheux qui se trouvaient dans le troupeau de cette ville, dès sa naissance, continuaient

1831 à s'y faire sentir ; assez pour que je les mentionne ici de nouveau, pas encore assez pour aboutir à un éclat.

Le 28 octobre naquit mon neuvième enfant, le huitième de mes fils, *Timothée*.

Nous finîmes l'année, selon ma coutume, par une nombreuse soirée du 31 décembre, qui fut bonne et bénie.

L'année 1831 s'ouvre par une singulière réunion d'évènements, tous fort intéressants pour moi, et quelques-uns d'un assez grand intérêt général. Commençons par ce qui me concerne individuellement.

Dès les premiers jours de cette année je reçus de l'église de Nyon une lettre « qui déclarait nulle sa précédente. » Je ne trouve dans mes notes que cette phrase détachée, sans explication : mais, vu le rapprochement complet qui suivit bientôt cette lettre, je ne doute pas qu'elle ne fût toute fraternelle. Je me rappelle en outre qu'elle fut toute spontanée de la part des frères de Nyon.

J'avais de nouveau, dans ce moment, cinq enfants plus ou moins malades. Le 15 tout cela était hors de danger ; mais les enfants restèrent plus ou moins maladifs jusqu'en mars. L'hiver les éprouvait toujours.

Je reçus, dans le même temps, je ne sais plus à quelle occasion, des assurances touchantes d'affection de la part du petit troupeau indépendant de la petite ville d'Orbe, où je paraissais pourtant bien rarement. Ils me donnaient l'assurance qu'ils priaient pour ma famille et pour moi ! Quand je n'aurais écrit mes Mémoires que pour deux ou trois cas d'une fraternité pareille, il me semble qu'il en vaudrait la peine. Je ne vous ai guère plus vus depuis lors, chers frères et sœurs ! Que ceux qui survivent reçoivent par ces lignes mes salutations chrétiennes les mieux senties !

Du reste, je pense que cette marque d'affection chrétienne était due à l'influence d'une belle-sœur d'un pro-

fesseur de Neufchatel dont j'ai déjà parlé plus d'une fois. 1831

Quant au troupeau de Carouge, toujours des bénédictions dans les assemblées publiques, et toujours un mauvais levain chez certains membres, constamment les mêmes.

Et quant aux évènements religieux de Genève, le professeur Chenevière faisait alors un éclat dont je n'ai pas le détail présent à la pensée, mais que je trouve consigné dans mes livres sous cette expression générale.

Puis, par compensation, c'était le moment de la lutte de M. Gaussen contre la compagnie, et la *création de la Société évangélique*. On voit abondamment, par la date de l'évènement, que si cette œuvre est devenue la plus puissante des œuvres évangéliques de Genève, elle n'a été que l'un des fruits et non l'instrument du réveil de cette ville, puisque ce réveil avait commencé vingt ans auparavant et avait éclaté depuis treize ans.

Cependant la dissidence, surtout dans le canton de Vaud, et sous l'influence du pasteur Lardon, était devenue toujours plus âpre. On avait établi, dans ce dernier canton, des bancs spécialement destinés aux personnes qui ne participaient pas à la cène. On appelait ces personnes les *témoins du culte ;* et leur banc était *le banc des témoins*. Ce détail me fournit une nouvelle occasion de faire observer combien la valeur de nos actions dépend plus de l'esprit dans lequel nous agissons que du fait matériel même. L'arrangement dont je viens de parler se faisait avec raideur et rigueur, il est vrai ; et les églises dissidentes de Genève blâmèrent beaucoup cette mesure. Cependant elle avait un fond de raison. A part la rigueur qu'on y mettait, quoi de plus naturel, pour un prédicateur qui y regarde de près, que le désir d'avoir sous ses yeux, sans mélange, ses frères d'une part, et de l'autre les personnes qui refusent de se joindre à l'église ; pour qu'il

1831 puisse, pendant son discours, diriger ses paroles et même son regard spécialement sur les uns ou sur les autres. On a déjà vu qu'en fait d'églises dissidentes c'étaient, je ne dis pas les plus étroites, mais les plus strictes et les plus sévères que j'estimais le plus: quant au point en question j'agis d'après le même principe; et sans y mettre la rigueur choquante d'un réglement de police, ou l'apparence d'un triage injurieux, je réservai aussi dans notre petite église un banc ou deux pour les simples « assistants. »

Je raconte ces détails, soit pour dépeindre l'époque d'alors, soit pour montrer par un exemple de plus que les points de vue les plus opposés ont toujours quelques rapports entre eux, et qu'une grande largeur n'exclut nullement des principes stricts et positifs, comme une grande étroitesse peut très-bien s'allier avec le relâchement de la piété.

C'est vers le même temps, au milieu de février, que je fis, et pour quelque affaire de famille probablement, une petite tournée à Neufchatel, que je n'avais pas vu depuis trois ans. Cette tournée fut singulièrement bénie. Je crois n'avoir pas encore nommé le cher docteur La Harpe, de Lausanne, que je vis à mon passage. Je fus souvent reçu chez lui, pendant ces quelques années; et nous sommes restés depuis lors jusqu'à ce jour, et pour toujours sans doute, amis étroitement unis de cœur et de vues. J'en dis autant de son collègue, M. le docteur Mayor. Mais celui-ci est allé chercher la tranquillité en Amérique.

A Neufchatel et dans les environs je trouvai un accueil excellent, et beaucoup de joie et de vie religieuse. Voici ce que j'écrivais au sujet de cette visite, à la date du samedi, 19 février:

« .... Ce matin, notre cher M. Perrot de Pourtalès et

moi avons été cités devant les magistrats, tous deux. 1831
Mais après quelques pourparlers on me laisse pourtant ici jusqu'à lundi matin... Il y a ici deux troupeaux, l'un constitué, *rangé,* comme l'on dit, l'autre non. Ils ont leurs réunions absolument distinctes. Ce soir à 7 h. se réunira chez notre cher Perrin (1) le troupeau non rangé, auquel je dois adresser la parole. Demain à une heure j'irai au troupeau rangé, où je crois que je ne parlerai pas, parce que le brave, mais redoutable, Lardon y assistera probablement, quoique bien maladif. Je crois qu'il y aura ensuite, à quatre heures, nouvelle assemblée du troupeau non rangé, que je présiderai encore ; et où les chers N. de B. comptent venir, pour m'emmener ensuite coucher chez eux. »

Je ne nomme pas ici ces dernières personnes, parce qu'elles pourraient peut-être se reprocher maintenant comme quelque chose d'enfantin, leur zèle d'alors à venir de si loin pour assister à des assemblées si simples. Et cependant cet empressement enfantin avait quelque chose de bien respectable. J'ai parlé déjà précédemment de cette ardeur avec laquelle des personnes de toutes les classes, et même des plus cultivées, fréquentaient alors les réunions religieuses, en faisant même, à pied ou en voiture, de jour ou de nuit, quelques lieues de chemin pour assister à l'une de ces assemblées. Si la chose a entièrement cessé, je conviens que ce fait n'est point à lui seul un indice nécessaire de relâchement. Alors la prédication vivante de l'évangile était réellement une

(1) Ce cher frère, maintenant âgé de plus de quatre-vingts ans, n'a jamais cessé d'édifier l'église par sa simplicité de cœur et par une piété de tous les moments. C'est chez lui surtout que logeaient les évangélistes de cette époque, et que se tinrent pendant quelques années les réunions dont il va être question. Elles se sont ensuite accrues au point de provoquer la construction d'une salle plus grande, la salle actuelle des Bercles, qui est ainsi un fruit du réveil dissident. Il vivait avec sa femme (morte depuis peu), comme Zacharie et Elisabeth.

1831 nouveauté : alors on disait avec la joie d'une découverte :

« Accourez tous à la bonne nouvelle,
Car *aujourd'hui* le salut est prêché ; »

alors les auditeurs avaient besoin d'une instruction dont, par suite même de leur zèle passé, ils n'ont plus le même besoin aujourd'hui. Tout cela est vrai. Et pourtant il est vrai aussi que le réveil a pris quelque chose de vieux ou plutôt de vieilli, dans le sens défavorable de ce mot. Nous savons à présent parfaitement que nous sommes sauvés par grâce ; mais en jouissons-nous comme lorsque nous l'apprîmes ? Nous sommes à présent plus sûrs de notre salut qu'il y a vingt ans ; mais avons-nous plus de dévouement que lorsque nous pensions qu'il fallait le gagner ?.... Nous faisons peut-être maintenant plus de bien qu'alors — de bien, j'entends, qui peut se faire avec de l'argent ; mais n'est-ce pas parce que nous sommes plus nombreux et que nous avons parmi nous plus de riches ? Y a-t-il en nous le même dévouement personnel qu'autrefois, et la même ardeur pieuse dans tous les moments ?.... Sauf quelques heureuses exceptions, que j'admets, je crois devoir répondre, pour un très-grand nombre de chrétiens, par une négative prononcée. Nous entendons, ou nous subissons une suite continuelle de sermons ; mais presque personne n'avance d'un pas dans la piété, ni prédicateurs ni auditeurs.

Je crois qu'en ceci je dis la vérité ; et alors je me demande la cause de ce fait affligeant. Pour ma part je l'ai déjà assez souvent indiquée pour n'être pas obligé de me répéter chaque jour. L'Écriture-sainte nous l'a dit d'ailleurs ; il faudrait simplement ne pas la tordre. En théorie on veut bien du grand ; mais on préfère le médiocre dans la pratique ; on veut bien faire de bonnes œuvres, et on en fait effectivement, mais non pas au point de

s'offrir réellement soi-même en sacrifice ; et surtout on a 1831
peur de faire un pas de plus dans le réveil, et de voir arriver... l'extraordinaire, les choses qui ne viennent pas des professeurs ni des banquiers, les choses que Dieu donne de préférence aux simples, les dons miraculeux, objet d'horreur pour les sages et pour les entendus. Je crois que c'est là, avec l'antinomianisme dont nous avons parlé précédemment, le péché du réveil. Aussi longtemps que nous contristerons ainsi le Saint-Esprit, en niant ouvertement son pouvoir illimité dans l'église chrétienne et sa folie aux yeux des hommes, ne nous étonnons pas que notre éloquence et nos budgets soient parfaitement insuffisants à convertir le monde et à remplir de joie les enfants de Dieu. Combien de prédicateurs qui, voyant devant eux un nombreux auditoire, oublient qu'il est bien peu nombreux quant aux masses ; et que d'ailleurs on ne vient peut-être les entendre que faute de mieux ! Que de faux brillant encore dans tout cela ! Quelle confiance en son talent ! Et souvent en un pauvre talent ! Je me rappelle avoir entendu un de mes amis me dire un jour : « J'aurai l'honneur de prêcher dimanche devant le roi de... » — Je pensai en moi-même : « Et si, au sortir du sermon, ce roi va dire : Quel ennuyeux bavard j'ai entendu là ! votre honneur sera-t-il bien grand? D'ailleurs est-ce dans ce sentiment qu'on doit prêcher devant qui que ce soit?

Tout cela je le dis au sujet du zèle qu'on avait il y a vingt ou trente ans, et du bon ton auquel nous sommes maintenant arrivés.

Comme la police ne m'avait accordé que trois jours, et que quelques frères devaient venir de loin me voir le lendemain, je changeai de logement pour une nuit, afin de ne pas compromettre la chère famille qui m'avait reçu jusque là et qui, à cette époque où j'étais un peu malade,

1831 avait redoublé d'attention et de soins envers moi. Que le Seigneur le lui rende encore à présent !

C'est dans ces mêmes jours que nous fîmes, en grand secret, et entre six ou huit frères, une chose qui, d'après les lois subsistantes, pouvait m'attirer de mauvaises affaires : nous prîmes la cène en chambre. Plus tard ce fait valut à un frère, laïque, il est vrai, d'être placé à genoux sur une place publique, la corde au cou, comme ayant mérité la peine capitale..... Il n'y eut pas trace d'appareil imposant dans notre cérémonie : bien loin de là : ce fut peut-être prosaïque à l'excès : mais l'intention suppléait à l'absence de l'idéal.

Maintenant je ne ferais plus pareille chose; mais c'est par une raison que plusieurs n'approuveront pas plus qu'ils n'aimeront cette cène en chambre : c'est que, selon moi, le mot de notre Sauveur relatif à la cène ne signifie pas que nous devons manger et boire pour nous souvenir de lui, mais que nous devons nous souvenir de lui toutes les fois que nous mangeons et buvons. Ceci n'abaisse pas la cène au rang d'un simple repas : cela élève le simple repas à la solennité de la cène; non, il est vrai, à la solennité pompeuse et factice dont on enveloppe la communion, mais à la dignité calme et pensive que doivent avoir toutes les actions du chrétien, et qui doit planer sur toute la vie du racheté, au souvenir de la mort expiatoire du Sauveur.

Je retournai de Neufchatel à Boudry où je trouvais toujours la chère famille qui s'y fait connaître depuis longtemps, et « chez qui je passai, porte ma lettre, une heureuse journée et demie. J'étais heureux de leur joie et de l'esprit qui les animait. »

Je retrouvais aussi à Boudry le conducteur d'un petit troupeau dissident, homme d'une piété sage et toujours égale, laïque instruit mais sans études académiques,

un homme qui, à l'heure qu'il est, au milieu de toutes 1831
les agitations du monde religieux, se trouve avoir heureusement conduit son troupeau dissident — et on sait ce que c'est que des troupeaux dissidents, — sans secousse, sans trouble et sans divisions, depuis environ vingt-cinq ans! C'est aussi le cas de mon ami Bott de Colmar, qui peut même compter trente ans d'un pareil pastorat. Un fait de ce genre est vraiment beau. Je connais quelqu'un qui ne se chargerait pas de faire cela pendant cinq ans de suite; ne fût-ce que par la raison qu'en cherchant toujours le mieux on éprouve quelquefois que « le mieux est ennemi du bien.... » Ce qui n'empêche pourtant pas qu'on ne doive aspirer continuellement au mieux.

A Orbe, je retrouvais une personne à laquelle j'ai fait allusion plus haut, la poésie incarnée, toujours heureuse au Seigneur. Sa sœur est femme du professeur Pettavel de Neufchatel; et les trois caractères se ressemblent beaucoup.

A Lignerolles je fis la connaissance du cher pasteur Gauthey, maintenant placé, depuis plusieurs années, à la tête d'une école normale qu'il dirige très-heureusement, à Courbevoie, près de Paris.

J'ai oublié de dire précédemment que, quoique nous fussions plusieurs baptistes à Genève, c'était presque toujours à moi que mes collègues baptistes adressaient les personnes qui demandaient à recevoir le baptême après leur conversion. Je ne pouvais guère refuser ces demandes; et pourtant je n'aimais pas à être mis ainsi presque seul en avant; je suis bien aise de m'exprimer une fois sur ce sujet.

La répugnance dont je viens de parler provenait des difficultés que cette cérémonie présente dans la pratique. On voulait généralement l'immersion totale; parce qu'il est certain que les baptêmes que mentionne l'Écriture se

1831 faisaient, je ne dis pas par immersion totale, mais au moins en entrant des pieds dans l'eau : il n'y a pas de doute à cet égard. Dans l'histoire du baptême de Jésus nous lisons : « Et Jésus ayant été baptisé, *sortit* incontinent *de l'eau.* » (Matthieu 3, 16 ; Marc 1, 10.) — Ailleurs : « Jean baptisait à Enon, près de Salim, *parce qu'il y avait là beaucoup d'eau.* » (Jean 3, 23). — Avec notre manière de faire on peut baptiser partout. — Voyez encore Actes 8, 36 : « Et ils *descendirent tous deux dans l'eau* » ;... puis : « quand ils furent remontés *hors de l'eau* », etc. ;—et enfin Marc 1, 5 : « Et ils étaient baptisés *dans le fleuve* du Jourdain. » C'est sans réplique.

Cependant j'avais, et j'ai encore, de fortes objections contre la supposition d'une immersion totale, même en Orient. Et à plus forte raison mes objections s'appliquent-elles à notre Occident, surtout dans le Nord.

Je dis : dans l'Orient même. Quoique l'immersion totale ne soit pas à redouter dans ces pays à raison du froid, bien au contraire, cependant, dès qu'elle était totale, elle exigeait, semble-t-il, nécessairement après coup un changement complet de vêtements. On ne peut s'en aller tel quel après une immersion, tout découlant d'eau pendant une heure, et humide pendant deux ou trois heures, fût-ce même au milieu des plus fortes chaleurs ; et je me tiens pour convaincu que, quand l'immersion est totale, il doit y avoir changement complet de vêtements, du haut en bas. Or, se figure-t-on toute la Judée, tous les habitants de Jérusalem et de la contrée du Jourdain (Matthieu, 3, 5 ; Marc, 1, 5 ; Luc, 3, 7), venant se faire baptiser ainsi, et apportant tous par conséquent, pour cette cérémonie, des vêtements de rechange ?...

Mais il y a plus. Où pouvait-on décemment changer ainsi de vêtements, au milieu de la *multitude* qui venait se faire baptiser ? car multitude est le terme de l'original.

Je veux bien ne rien exagérer à cet égard ; j'ai vu 1831
dans l'île charmante de Jersey, au milieu de l'été, des populations nombreuses, hommes et femmes, prendre, quoique à une distance convenable, des bains de mer en vue les uns des autres, sans aucune indécence : il y a moyen de s'arranger, surtout chez un peuple moral. Mais il n'en reste pas moins vrai que, pour une cérémonie solennelle comme celle du baptême, les arrangements matériels à prendre au cas d'immersion totale, quelque simples qu'ils soient, semblent former une puissante objection contre cette supposition même.

Et si ces considérations sont fortes dans leur application à l'Orient, combien plus le sont-elles quant aux régions plus froides de l'Occident et surtout du Nord ! Si un Suédois, qui n'a que six semaines d'été, ou même une personne délicate des latitudes moyennes se convertit en hiver, et si son baptême doit se faire par immersion, ces personnes attendront-elles l'été pour se faire baptiser ? Ou bien iront-elles se plonger toutes tremblantes de froid dans une eau glaciale, puis se déshabiller et se rhabiller en plein air ? Ou bien aurez-vous un baptistère à couvert ? Ce n'est pas facile partout. Ferez-vous chauffer l'eau ? En quel endroit ferez-vous tout cela ?... Épargnez-moi les détails : songez vous-même à la chose, et vous verrez combien elle présente de difficultés ! Et puis cette suffocation momentanée, quoique bien courte, que produit l'immersion, surtout si c'est dans l'eau très-froide, est-elle bien compatible avec le recueillement, je dis même avec la dignité de la cérémonie ?

On me fera, il est vrai, une réponse qui semble avoir quelque poids. Il y a peut-être plus d'un million de baptistes dans le monde chrétien : les États-Unis seuls en ont six cent mille ; et tous ces chrétiens ont tous passé, hommes et femmes, par-dessus les inconvénients que je

1831 signale. — C'est vrai. Mais si cela prouve qu'ils ont pu supporter une immersion dans l'eau froide, cela ne suffit pourtant pas pour prouver qu'ils ont eu raison d'y mettre de l'importance ; et cela ne lève point les objections que nous venons de faire. Leur intention a été respectable ; mais on peut toujours croire que, sous la nouvelle alliance, Dieu ne nous oblige nullement à être si strict.

Je prendrai pour un moment un autre exemple. Le Seigneur institua la cène avec du pain et du vin, parce qu'il avait devant lui du pain et du vin ; mais croyez-vous, — peut-être le croyez-vous, — mais êtes-vous fondé à croire qu'un Groenlandais qui n'a jamais vu un épi de blé ni un grain de raisin, ne puisse célébrer le *souvenir de la mort de notre Sauveur* qu'en faisant venir d'Europe ou des États-Unis du pain et du vin?.... Pour moi, je ne discuterai pas cette question un instant ; et je déclare que tous les scrupules de ce genre m'apparaissent comme les plus pauvres des pauvretés de l'esprit humain. Ne voit-on pas que, même sous l'ancienne alliance, pourtant si matérielle comparativement à la nouvelle, Dieu laissait modifier ses lois cérémonielles suivant les temps et les circonstances? — que, de bonne heure peut-être, et en tout cas du temps de notre Sauveur et avec sa participation, les juifs ne célébrèrent pas rigoureusement la pâque debout, le bâton en main, comme cela leur avait pourtant été commandé? — qu'en une certaine occasion David s'empara, pour sa troupe affamée, des pains de proposition qui ne lui étaient point destinés ; et que Jésus l'en excuse? — que le peuple d'Israël, après avoir longtemps négligé la pâque, la mangea *autrement qu'il n'est écrit*, dit l'Écriture elle-même en propres termes (2 Chron., 30, 18)?—mais qu'Ézéchias fit alors cette prière filiale qui fut exaucée « que l'Éternel qui est bon tienne la propiciation pour faite? — que, dans leur joie, les

Israëlites, après avoir célébré cette même pâque pendant 1831
sept jours, la célébrèrent pendant sept autres jours de plus? — et bien d'autres choses semblables? Or, si telle a déjà été la liberté du peuple de Dieu sous l'ancienne alliance, combien plus grande doit-elle être sous le règne de l'Esprit succédant à la lettre?

Résumé général. S'il me paraît incontestable que, pour recevoir le baptême, on entrait dans l'eau jusqu'à une certaine hauteur du corps, peut-être jusqu'aux genoux, je ne crois pourtant pas qu'il y eût immersion totale. Il me paraît que celui qui baptisait, entrait dans l'eau avec celui qui devait recevoir le baptême, prenait peut-être un peu d'eau dans le creux de sa main pour la verser sur la tête du néophyte; et que cela suffisait pour indiquer la belle signification de cette cérémonie, savoir la mort et l'ensevelissement de celui qui se faisait baptiser, c'est-à-dire sa mort à la vie précédente et sa naissance à une nouvelle vie.

Voilà une longue dissertation; et tout cela pour dire qu'alors comme maintenant, je n'aimais pas le baptême par immersion, et que si je m'y suis beaucoup laissé employer c'était par cette disposition dont j'ai déjà donné quelques preuves; je n'aime pas à refuser. C'est par suite de cette même faiblesse que, pour éviter que mes enfants me demandassent des choses que je ne croyais pas devoir leur accorder, je leur défendais de les demander. « Tu sais mon enfant que cela ne se demande pas. »

Du reste je ne suis point fâché d'avoir émis mon opinion sur un point qui occupa beaucoup nos églises dans le temps, et qui ne manquera certainement pas de revenir à l'ordre du jour.

Je rentre dans mon histoire.

C'est en mars que le Bourg-de-Four retira sa déclaration du 25 juillet de l'année précédente.—C'est aussi dans

1831 ce mois que je commençai à composer la musique du *psaume* 118, sur le texte même de notre traduction française ; et que je livrai l'*Histoire des Frères moraves* à l'impression.

Enfin c'est en juin qu'eut lieu ma correspondance et mon entrevue avec Châteaubriand. Je puis d'autant mieux parler de cette entrevue avec quelque détail, que l'illustre écrivain a cru devoir en consigner le récit, très-défiguré, et en faire une espèce de caricature dans ses *Mémoires d'Outre-tombe*. Voici ce qu'il en écrivait à M^me^ Récamier :

A Madame Récamier,

« (Pâquis, près Genève), 9 juin 1831.

» Vous savez qu'il s'est établi une secte réformée au milieu des protestants. Un des nouveaux pasteurs de cette nouvelle église est venu me voir, et m'a écrit deux lettres dignes des premiers apôtres. Il veut me convertir à sa foi, et je veux en faire un papiste. Nous joûtons comme au temps de Calvin ; mais en nous aimant en fraternité chrétienne et sans nous brûler. Je ne désespère pas de son salut ; il est tout ébranlé de mes arguments pour les papes. Vous n'imaginez pas à quel point d'exaltation il est monté ; et sa candeur est admirable. »

Voici maintenant les faits dans leur parfaite sincérité.

Apprenant, au commencement de juin, que M. de Châteaubriand venait de s'établir pour quelque temps aux portes de Genève, et le connaissant alors moins bien que je n'ai fait depuis, j'éprouvais pour lui une vive affection. J'avais remarqué, dans ses derniers écrits, quelque chose de ce découragement profond qu'on trouve encore plus abondamment dans ses Mémoires ; je désirais le voir, et essayer de tourner son cœur vers les véritables consolations de l'évangile et vers les pensées de la rédemption. Mes dispositions à cet égard étaient si dégagées de toute vue intéressée, que je fis deux choses pour préparer quelque réussite à ma démarche auprès de lui : je priai beaucoup à cet effet ; puis, pour éviter d'être tenté par le désir

de tirer quelque gloire d'un entretien avec un homme 1831
aussi distingué, je pris la résolution, qu'aussi j'ai tenue, de ne parler de la chose absolument à personne, ni avant la chose, pendant les six mois qui suivraient.

C'est dans ces sentiments que je lui écrivis la lettre suivante :

« Genève, 7 juin 1831.

« Monsieur,

» Ce n'est pas sans émotion et sans une espèce de frayeur que, perdu dans la foule des hommes inconnus au monde, je m'adresse à l'un des représentants les plus illustres de la littérature française ; mais le but dans lequel je le fais me permet de passer par-dessus cette objection. Je me souviens de cette pensée du grand Pascal : « S'il y a une grandeur matérielle qui éblouit les masses ; s'il y a une grandeur intellectuelle (celle où vous m'effrayeriez) qui est bien supérieure à la première, et qui est pourtant beaucoup moins recherchée ; il y a un autre ordre de choses, supérieur encore, quoique bien moins estimé du monde, l'ordre des choses chrétiennes ; » — or, sur ce point, Monsieur, nous sommes de niveau : je vous écris comme un pécheur à un autre pécheur, comme un chrétien à un homme qui, à ce qu'il me semble, désire l'être.

» Vos derniers écrits portent en plusieurs endroits une empreinte de tristesse ; et certes, il y a dans ce monde abondamment de quoi nourrir ce sentiment. Mais ce qui m'a le plus affligé à votre égard, c'est ce mot : *incertain de mon avenir*, que vous avez employé dernièrement.... O Châteaubriand ! je suis bien convaincu que vous avez dit la vérité. Mais combien ne seriez-vous pas plus heureux si vous pouviez dire avec l'apôtre : « *Je sais en qui j'ai cru*, et je suis assuré (je citais le grec et la » Vulgate) qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusqu'à cette journée » là. » (2 Tim. 1, 12) ! « La couronne de justice m'est réservée ; » le Seigneur me la rendra en cette journée-là, et non-seulement à » moi, mais aussi à *tous ceux qui ont aimé son avènement.* » (2 Tim. 4, 8.) Combien n'y a-t-il pas de paix, pour un bienheureux croyant, à comprendre que celui qui croit au Fils possède déjà actuellement la vie éternelle (Jean, 3, 36 ; 5, 10, 13, etc.) ! Et comment l'homme encore *incertain de son avenir* peut-il n'être pas dans une continuelle et inexprimable terreur ! Peut-être oui, peut-être non ! Peut-être dans les joies éternelles ; peut-être perdu pour jamais !.... O cher Monsieur ! (excusez

1831 cette expression, qui n'est pas familière dans mon intention, mais qui exprime un amour véritable que je vous porte) vous avez passé votre vie à badiner avec le christianisme, et à n'y voir que de la poésie ! Combien seriez-vous plus heureux quand vous seriez entré en réalité dans les voies de la réconciliation du pécheur avec Dieu !

» Bien loin de vous cacher le désir que j'aurais de vous parler de ces objets seuls nécessaires, je vous avoue ce désir bien franchement ; mais, ne sachant comment vous recevrez ces lignes, je m'en remets à Dieu pour le reste. J'ose croire que ce peu de mots portent l'empreinte de la simplicité et de la droiture, et que vous ne penserez pas que je me laisse aller à des idées ridicules de prosélytisme (1), ou à la petite gloire d'avoir parlé à un homme célèbre. Je suis chrétien, et je voudrais voir parvenir à la possession de la vérité les hommes qui paraissent la chercher. Je n'aime point à faire le docteur, mais je parle volontiers à mes semblables, comme un naufragé qui, ayant saisi une planche capable de les tous porter, les y appelle tous.

» C'est avec une affection chrétienne que je me signe

» Votre dévoué et affectionné serviteur.

» A. BOST. »

M. de Châteaubriand eut la bonté de me répondre, quelques heures après, ce qui suit :

« Genève, 9 juin 1831.

» Bien loin, Monsieur, de m'offenser de votre lettre, elle m'a fait le plus grand plaisir, et je vous en offre mes remercîments sincères. Je veux tout d'abord avec la franchise dont vous me donnez l'exemple, effacer dans votre esprit deux impressions qui n'ont pas été produites par la vérité.

» Vous vous êtes mépris, Monsieur, sur une expression de ma dernière brochure. Quand j'ai parlé de l'incertitude de mon avenir, je n'ai voulu parler que de ma *mémoire*, que de ce qui pourra me survivre sur la terre ; toute la suite du passage prouve que c'est là le sens réel : il eût été souverainement ridicule à moi de jeter en passant une question

(1) Je prie le lecteur de remarquer cette phrase, puis une autre semblable dans la seconde de mes lettres qu'on trouvera plus bas, comme étant en complète opposition avec l'intention que M. de Chateaubriand m'a prêtée plus tard d'avoir cherché à le gagner à la communion protestante.

de grande religion et de haute métaphysique (1) dans une brochure politique. Je n'ai *aucune incertitude pour mon avenir*. Quant à mon âme, je ne doute point de son existence, et plus que personne j'ai foi dans une vie future. 1831

» Enfin, Monsieur, vous dites que j'ai badiné avec le christianisme ! Vous êtes dans l'erreur. Lorsque je publiai le *Génie du christianisme*, les plaisanteries de Voltaire avaient rendu la France incrédule : on en était venu à ce point qu'on n'osait plus entrer dans une église. Le *Génie du christianisme* avait pour objet de détruire, parmi mes compatriotes, cette mauvaise honte, et d'effacer le ridicule qu'on avait répandu sur les choses saintes. La défense était proportionnée au genre de l'attaque, et l'apologie à la nature de la satire. Si par hasard, Monsieur, vous lisez mon dernier ouvrage, mes *Études historiques*, vous verrez qu'elles ne sont qu'une nouvelle apologie du christianisme, mais une apologie très-sérieuse et en rapport avec l'âge où je suis parvenu et le temps où nous vivons. Je suis chrétien, très-chrétien, de la communion catholique, apostolique et romaine. Cette longue lettre vous prouve, Monsieur, toute l'importance que j'attache à la vôtre. Je vais lire votre brochure (2), et c'est en toute simplicité de cœur que je vous rends, Monsieur, votre affection fraternelle et chrétienne !

» Votre très-dévoué serviteur,

» CHATEAUBRIAND. »

« Je serai toujours, Monsieur, charmé de vous voir et de vous entendre. »

M. de Châteaubriand m'ayant ainsi répondu à lettre vue, je ne voulus pas dissimuler le prix que je mettais à un entretien avec lui, en différant même d'un seul jour de profiter de la permission qu'il m'accordait d'aller le voir ; je m'y rendis le même jour ; il demeurait tout près d'une petite maison que mon père possédait aux Pâquis. Et pour raconter quel fut notre entretien, je vais copier le récit que je donnai plus tard de cette entrevue au *Semeur* (17 avril 1850). On verra combien il diffère de celui qu'en a fait M. de Châteaubriand ; puis on choisira.

(1) Singulières expressions !

(2) C'étaient les *Indices*, etc., dont j'ai parlé plus haut.

1831 « J'étais d'abord assez ému; mais il fut, lui, très-simple. Seulement, comme il recommençait à me parler des effets du christianisme sur l'état temporel de la société, je le ramenai à la question du salut éternel; et je lui dis que je craignais qu'il n'eût pas subi cette *nouvelle naissance* sans laquelle personne n'entrera dans le royaume de Dieu. Il me dit alors : « Oh! il faudrait d'abord que » vous définissiez ce que vous entendez par nouvelle » naissance, et cela nous mènerait trop loin. » — Je pliai aussitôt, et lui réponds que comme je n'étais ni son confesseur ni son évêque, je n'avais pas à faire un pas de plus qu'il ne le permettrait, et que je m'arrêtais. Il revint alors sur ses pas. Mais comme je vis que cette visite l'embarrassait un peu, j'abrégeai. J'ajoute seulement qu'en disant, plus tard, que j'avais fait effort pour le convertir à la foi protestante, M. de Châteaubriand dit une chose complètement fausse. J'ai déjà fait remarquer un passage de ma lettre qui repousse cette supposition; le ton de cette lettre tout entière est celui d'une simple lutte entre la foi chrétienne et l'incrédulité, comme pourrait la soutenir un catholique pieux aussi bien qu'un protestant : les *Indices* que je lui laissais (la brochure dont il parle) n'ont pas une pensée qui aille au-delà : et enfin, pour ceux qui se fieront à ma parole, je déclare que nous ne prononçâmes pas un seul mot qui eût la tendance dont il parle. Il en est de même de ce qu'il dit de ses efforts pour « faire de moi un papiste; » je suis obligé de dire que c'est une broderie qui n'a pas non plus trace de fondement dans la réalité; et qu'il n'y a pas même eu d'allusion à cet égard de la part de M. de Châteaubriand. Je serais tout disposé à lui pardonner ce petit mensonge inoffensif, comme un badinage; mais c'est le badinage même que je trouve déplacé, quand je le compare au ton de la lettre qu'il m'écrivit, à celui de la mienne et à

celui de notre conversation. J'en dis autant de « l'ébran- 1831
lement » que m'auraient causé ses arguments pour les papes : nous n'avons, je le répète, *pas même pensé* à ce sujet ni l'un ni l'autre : nous ne parlâmes absolument que de l'évangile en général. Je demandai respectueusement à M. de Châteaubriand s'il croyait qu'il y eût un bonheur à venir et des peines à venir : il me dit que oui. Certes il n'avait aucune raison de simuler avec moi la sensibilité religieuse ; et comme je crains qu'il n'en ait pas eu une véritable, je n'ai jamais compris cette larme que je vis alors dans ses deux yeux à moitié détournés de moi. En résumé l'impression que m'a laissée cette conversation, c'est que M. de Châteaubriand ne se sentait pas sur son terrain, et que cette position lui était très-neuve.

Cependant comme j'allais partir pour un voyage en Angleterre, je lui envoyai, le lendemain, une seconde lettre dont je ne donne ici que l'extrait suivant, qui repousse encore plus directement que ce qui précède la supposition que je voulusse le gagner au protestantisme :

« Monsieur,

» J'espère ne vous avoir pas abordé comme un sectaire. Les cadres des différentes communions ouvrent un vaste champ aux discussions ; mais plus les âmes s'élèvent à Dieu, plus aussi elles se rapprochent entre elles. Nos Alpes si sereines et si grandes s'aperçoivent peu de ce qui agite les populations de la plaine ; et depuis longtemps je me plais à rechercher dans toutes les églises, bien moins leurs oppositions que leurs rapports, bien moins leurs mauvais que leurs bons côtés.... Je vous exprime encore une fois l'attachement aussi respectueux que profond qui unit mon âme à la vôtre, etc.

Enfin, de retour d'Angleterre, je lui écrivis cette troisième et dernière lettre, qui ne le trouva qu'à Paris, parce qu'il venait de quitter Genève.

« 14 octobre 1831.

» Monsieur,

» Votre temps est précieux : je ne vous importunerai donc plus que

1831 cette fois, mais je désire vous laisser, de nos courts rapports, une idée nette et surtout exempte de malentendu.

» Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire que le sens religieux que j'attachais à l'expression de votre brochure *(incertain de mon avenir)* eût été souverainement ridicule à la place que cette phrase occupe dans votre ouvrage; et je le comprends. Mais je pensais, en vous écrivant comme je l'ai fait, et je pense encore que l'avenir éternel est si inévitablement présent à la pensée de celui qui a vraiment reçu la vie divine, que vos expressions, employées telles quelles, revendiquaient nécessairement leur sens absolu, et que leur son même présentera toujours à l'âme du chrétien éclairé l'idée d'une heureuse fausseté. Voilà pourquoi j'ai pris ces mots de votre ouvrage comme au vol, jugeant bien que vous les aviez entendus par rapport à la mémoire que vous laisseriez ici-bas, mais craignant beaucoup aussi que vous n'eussiez dit vrai, sans le vouloir, dans leur sens véritable et éternel.

» Vous me dites, pour repousser cette supposition, que vous n'avez aucun doute « sur l'existence de votre âme et sur une vie à venir; » ce sont là vos paroles. Mais que nous importe l'*existence* future de notre âme si cette existence doit être malheureuse? Je parlais donc d'une certitude sur son sort à venir. Or, là-dessus vous n'affirmez rien de plus dans votre lettre que dans la phrase dont il s'agit.

» Sans doute, il y a une manière imprudente et impertinente d'être assuré de son salut; mais je parle en tout ceci de la douce et simple paix qu'éprouve le pécheur qui a reçu grâce, l'âme qui, après avoir été brisée d'une tristesse selon Dieu, est relevée par son pardon. Un homme dans cet état connaît Dieu parce qu'il l'aime, et il aime Dieu parce qu'il sait qu'il en est aimé. Voilà, Monsieur, — et mon cœur dit toujours: cher Monsieur, — un bonheur que rien n'imite et que rien ne remplace; voilà un coup d'œil serein sur l'éternité, qui nous permet de dire: « Je sais en qui j'ai cru, » et toutes les autres paroles si grandes que je vous citais dans ma première lettre.

» Sur l'autre point dont je vous parlais, vous me dites que vous avez dû montrer à une nation devenue impie que le christianisme était respectable, même sous le rapport temporel. La chose était bonne; mais ne croyez-vous pas qu'une âme réconciliée avec Dieu doit-être pressée d'en dire d'avantage? Et votre cœur même ne vous dit-il pas que les idées d'un *salut éternel* vous sont encore trop peu familières? J'en juge par la règle que de l'abondance du cœur la bouche parle. Qu'est-ce donc

qu'admirer le christianisme pour ses bienfaits temporels, si ce n'est 1831
louer un magnifique palais pour le soutien qu'il peut offrir à quelques branches de lierre, pour l'abri qu'il présente à quelques oiseaux de l'air, ou pour l'ombre qu'il jette sur une revendeuse ?

» Comme je fais par cette lettre mon testament à votre égard, accordez-moi d'achever en pleine franchise ce que j'ai commencé de même. Il est évident que vous avez dans votre caractère naturel même, et indépendamment de toute foi à l'évangile, quelques-uns des beaux traits qu'on croirait le fruit exclusif de la foi chrétienne. Et cependant il semble qu'à tout prendre la vraie conversion de l'âme à Dieu vous est encore étrangère. Agrippa disait à Paul : « *Peu s'en faut* que tu ne me persuades d'être chrétien.... » Ne serait-ce pas là votre position ? Mais quelle position horrible ! *Peu s'en est fallu* que je ne fusse sauvé !....

» Avec les dons que vous avez reçus de Dieu, l'amour du monde, sous ses formes les plus spécieuses, a mille fois plus d'attraits pour vous que pour l'homme ordinaire ; et je crains que ce ne soit là ce qui vous empêche de vous donner réellement à Dieu. Mais vous savez pourtant ce que dit l'Écriture : « Que si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père » n'est point en lui. » On peut avoir, et surtout dans nos temps extraordinaires, des impressions profondes de la vanité de ce monde, et cependant n'y renoncer que de force. Le païen aussi disait : « *Eheu ! fugaces*, » *Posthume ! Posthume ! labuntur anni !* » Mais il finissait par : « *Large* » *super foco, etc.* » Le christianisme, au contraire, nous dit : « Puis donc » que toutes ces choses doivent se dissoudre, quels vous faut-il être en » saintes conversations et en œuvres de piété, hâtant *la venue du jour* » *de Dieu*, par lequel les cieux enflammés seront dissous, et les éléments » se fondront ! »

» Mais il faut finir. Le vaste tournant qui bouleverse la société de nos jours nous a amenés un moment à la vue l'un de l'autre ; et à la hâte je vous ai tendu la main et dit quelques paroles. Le même tournant va nous remmener bien loin dans quelques jours, et je vous crie : Adieu ! au revoir, si Dieu le veut, dans le monde de la paix ! Ma faible voix eût-elle été perdue, au moins aurai-je fait mon devoir : peut-être pourtant n'aurai-je pas parlé en vain !

» Votre humble serviteur.

» A. Bost. »

Voilà la stricte vérité des faits, de nos entretiens et de notre correspondance.

1831 Que dire donc de la manière dont M. de Châteaubriand les représente dans sa lettre à Madame Recamier, le lendemain même du jour où eut lieu notre conversation?... En se rappelant les sentiments sérieux qui m'animaient dans cette affaire, et en relisant mes lettres, on sera, je le crois, bien justement peiné du ton léger dont il traite tout cela, et du roman qu'il substitue à la vérité. Il me rend le témoignage que je lui ai écrit deux lettres « dignes des premiers apôtres », et que je suis d'une « candeur admirable. » Pourquoi donner alors à la chose une tournure comique? En disant que « je veux le convertir à ma foi », il entendait sans doute par là la foi protestante; et nous ne prononçâmes pas un mot de controverse. Qu'il ait « voulu faire de moi un *papiste* », c'est encore de plus mauvais goût de sa part. Et que nous ayons « joûté, mais sans nous brûler » est une gentillesse rebattue, bonne pour la vieille école de Voltaire. Enfin, en disant « qu'il ne désespère pas de mon salut », M. de Châteaubriand oublie le ton plein de dignité dans lequel il se tenait si habituellement : car on ne badine pas ainsi sur les idées les plus solennelles! — J'en dis autant de ces autres paroles : « Il est tout ébranlé de mes arguments pour les papes : et de celles-ci : « vous n'imaginez pas à quel point d'exaltation il est monté »... Un homme d'esprit est enclin à ajouter, après coup, quelques ornements au récit qu'il fait d'une conversation; mais il ne faut pas charger les couleurs au point d'inventer une histoire tout entière. Je n'étais nullement exalté : mes désirs étaient trop purs, et le sentiment que j'avais de mon infériorité vis-à-vis de M. de Châteaubriand était trop grand, pour que j'aie ressenti la moindre exaltation.

En sorte qu'après tout, ce grand écrivain, qui fut très-pauvre dans notre conversation, se montre encore beaucoup plus pauvre dans son récit. Hélas! cela ressemble

déjà à ses tristes Mémoires d'Outre-tombe ! Mauvais fils, 1831
mauvais mari, se laissant aimer d'une jeune fille dont les parents lui avaient ouvert un asile dans leur maison ; et cachant à tous qu'il était marié !... C'est horrible ! c'est bas !

Mais je ne savais pas encore toutes ces choses à l'époque où je cherchai à lui parler.

Tels ont été mes rapports avec l'auteur du *Génie du Christianisme*.

Je viens de dire qu'avant même d'écrire la dernière des lettres que je lui adressais, j'avais fait un voyage en Angleterre. C'était à la demande d'une société baptiste de Londres, qui désirait répandre ses vues sur le baptême, et qui me demandait d'être un de ses agents. Je répondis que je pouvais me charger, comme précédemment, d'annoncer l'évangile sans pratiquer ni enseigner le baptême des enfants ; que je pouvais même présenter le principe baptiste comme étant, à mes yeux le plus vrai ; mais que je ne pouvais m'engager à donner à mon ministère d'autre but direct que le salut des âmes. M. Joseph Gurney, avec qui je correspondais à ce sujet, — éditeur de la *Paragraph Bible,* et de plusieurs autres ouvrages, homme éclairé et pieux, que je compte avec bonheur parmi mes amis, me dit que mes principes convenaient au comité qui venait de se former, et m'invita à me rendre à Londres pour conférer d'un arrangement avec la société. Je partis en conséquence, le 21 juin ; et, faisant un petit détour, je passai par Lausanne, Bex, Martigny, Chamouny, même le grand Saint-Bernard, pour me rendre ensuite à Berne et Bâle. — Je revis alors pour la première fois, après dix ans de séparation, mon cher Colmar ; puis Strasbourg, Fouday et le village de Zuzendorf. Ceux qui m'avaient chassé de France en avaient été chassés à leur tour. La France m'était rouverte.

1831 J'emmenai de Strasbourg mon frère Bott et quelques autres amis pour visiter quelques troupeaux mennonites (baptistes) des environs de Manheim : je revis Francfort, Hombourg et Offenbach; et j'arrivai pour la première fois à Paris, où je fus reçu par mon frère et ma sœur Pyt. Je passai ensuite trois semaines, soit à Londres, soit dans quelques villes du midi de l'Angleterre, faisant ou renouant à cette occasion la connaissance de quelques chers amis, M. et Mesdames Leveson Gower, M. Strackan de Teddingtongrove et sa famille, les demoiselles Elliot de Brighton, le célèbre Irving, et quelques autres personnes pleines de cordialité, comme le chrétien en trouve partout quelques-unes.

De Londres j'écrivis au troupeau de Carouge une lettre fraternelle mais franche, qui détermina, peu de temps après mon retour, la dissolution du troupeau.

En revenant je visitai à Hargicourt, près St.-Quentin, un troupeau fort intéressant, fruit des travaux antérieurs de mon beau-frère Pyt.

Le lendemain de mon retour chez moi, qui eut lieu le samedi, 24 septembre, j'administrai pour la dernière fois la cène au troupeau de Carouge. — Éprouvant, comme on l'a vu dès le commencement, de continuels frottements avec quelques personnes qui se trouvaient là dès l'origine, je crus, sur le conseil de mes meilleurs amis, devoir en finir, avec ces peines stériles, en me retirant de toutes les fonctions auxquelles ce troupeau m'avait appelé. Mais ne voulant pas faire la chose à la légère, je passai toute la semaine du 25 septembre au dimanche suivant dans le recueillement à ce sujet (on n'ose plus dire en jeûne et en prières); puis je fis ma déclaration le 2 octobre. — Il s'en suivit quelques semaines de mouvements désagréables de la part de ceux qui étaient la cause de cette rupture; un frère, jusqu'alors étranger au troupeau, crut

pouvoir essayer d'occuper la place que je venais d'aban- 1831
donner, mais cela ne dura pas longtemps; le troupeau fut de nouveau dissous; et je sais à peine ce que devint plus tard le matériel dont j'avais fait les principaux frais.

Arrivé à ce moment de mon histoire je me demande bien naturellement dans quel but Dieu pouvait m'avoir confié cette œuvre, qui semble n'avoir rien laissé après elle dans Carouge? Était-ce en vue de Genève? Était-ce pour donner, par ma position de conducteur d'une église, quelque petite qu'elle fût, plus de poids au rôle d'opposition que je jouais vis-à-vis des deux églises de cette dernière ville? Je n'en sais rien, et je n'ai pas besoin de le savoir non plus. J'ai accepté un travail qui s'est présenté, comment pourrais-je en avoir du regret?

En fait d'évènements qui ne me furent pas personnels, c'est le 21 septembre de cette année que se fonda l'*École* de *théologie* de Genève.

C'est encore en cette année qu'eut lieu le mariage de ma sœur cadette avec M. Narbel de Neufchâtel. Ma sœur était une personne d'une piété toujours égale, frappante par une absence complète de toute prétention. Elle est entrée dans l'éternel repos en 1851.

Je dois dire aussi, ou rappeler que, pendant le cours de cette même année, mes rapports avec les autres églises indépendantes de Rolle, Vevey, Lausanne, Orbe, et en particulier avec celle de Nyon, prirent tous les jours plus de douceur; et que tous les frères qui visaient à la bonne dissidence, c'est-à-dire à s'éloigner du monde en toutes choses, dans la conduite encore plus que dans les formes ecclésiastiques, en revenaient aussi à sentir que j'étais, quant à ces désirs-là, aussi dissident que pas un. Je ne crains pas de me répéter sur ces sujets, et de dire qu'on peut être dissident et même pasteur dissident sans être converti; et qu'on peut être national et vivre dans un

1831 parfait dévouement à Dieu. Ce qui n'empêche pas, il est vrai, que le christianisme complet ne soit toujours sur le bord d'une rigoureuse dissidence.

N'ayant plus de troupeau, et n'appartenant à aucun, je me mis bientôt à distribuer de temps en temps la cène chez moi; mais c'était sans rapport avec les questions ecclésiastiques et sans aucune opposition aux autres églises.

Nous eûmes, avec quelques amis de Genève, une soirée du 31 décembre fort douce et fort bénie : nous ne nous séparâmes qu'à 1 h. 1/2 du matin.

En terminant ma récapitulation de l'année, je remarquai que j'avais bien des actions de grâces à rendre au Seigneur pour la prospérité de ma famille, qui comptait alors déjà neuf enfants, tous plus ou moins en bon état.

1832 Dès les premiers jours de cette année je reçus de cette société baptiste de Londres avec laquelle je venais de m'aboucher, une lettre qui me demandait de faire un essai de mission à son service; et c'est sans doute en conséquence de cette invitation que je me vois de nouveau en voyage le 16 janvier. Je n'allai qu'à Neufchâtel et Berne; et ce voyage n'eut rien de saillant. Je me rappelle seulement que, comme le choléra semblait approcher à grands pas, je songeais alors à faire un cantique pour saluer cet ange de Dieu : car c'est ainsi que la mort apparaît au chrétien. Mais les occupations m'ont empêché d'effectuer ce projet, dont le Seigneur éloigna d'ailleurs l'occasion.

A la fin de février je fis une autre petite course jusqu'à Bex. Je me rappelle avoir tenu dans ce voyage une nombreuse réunion, occupant deux ou trois chambres, chez le cher avocat Burnier, de Vevey, frère du pasteur de ce nom, l'écrivain bien connu. Depuis quelques années les évènements, puis l'arrivée du système Darby, nous ont légèrement séparés de fait; mais je suis sûr que ce

digne ami me conserve toute son affection, à moi comme 1832
à tous ses frères; et je lui garde de même la mienne, comme à toute sa chère famille. « Aimer est quelque » chose; tout le reste n'est rien »: aimer n'est pas seulement la loi, mais « la loi et les prophètes », c'est le but de toute la révélation, et de la rédemption même.

Le 8 mars, nouveau départ de Genève; mais cette fois pour un voyage d'un intérêt tout particulier. J'ai déjà dit un mot du pasteur Lardon, que j'appelais dans une de mes lettres précédentes « le redoutable Lardon. » Homme très-pieux et fidèle, mais d'un caractère entier, il devenait depuis quelques années de plus en plus étroit et absolu. Je remarquai dans le temps, un piège spécieux dans lequel il tombait. « Je ne veux plus écouter les hommes, disait-il, mais seulement c'te bonne bible. » Sans doute c'eût été parfait, s'il avait pu n'entendre que « cette bible »; mais, en la lisant, il la lisait toujours en compagnie d'un homme, c'est-à-dire de lui-même; de sorte que pour échapper à la domination spirituelle de l'homme, bien loin de fuir l'étude des pensées et des commentaires d'autrui, il aurait dû neutraliser ses propres commentaires et l'influence de son propre esprit par l'examen du commentaire et des vues de ses frères. Mais il ne le fit pas. Loin de là, il eut le malheur, une fois établi à Yverdun, où il se fixa ces années, d'être poussé dans son propre sens par un homme aussi sincère, aussi dévoué, mais aussi absolu et aussi ardent que lui, maintenant revenu à des principes calmes et sages, mais qui regardait à cette époque ses anciennes habitudes militaires comme le type de la droiture et de la fidélité évangélique. Ces deux hommes, secondés par deux ou trois autres d'un caractère tout aussi entier, se montèrent réciproquement; et bientôt l'église d'Yverdun se jeta dans plusieurs singularités qu'il serait inutile de rapporter ici,

1832 dont aucune, il est vrai, ne toucha même de loin à l'immoralité, mais qui auraient pu aboutir tôt ou tard aux plus graves erreurs. L'attachement excessif de ces frères à la lettre des Écritures les porta, comme plus tard nos frères Irvingiens, au désir d'avoir parmi eux des apôtres et des prophètes; ils pensèrent, comme on l'a aussi fait en Angleterre, qu'il fallait commencer par des prophètes; et, bien autrement faibles que nos frères d'Angleterre, qui ont eu effectivement la prophétie, ceux d'Yverdun cherchèrent à y suppléer, comme madame de Krudener en son temps, par l'échauffement. Un beau jour l'un d'eux déclara que M. Lardon était apôtre; — et aux yeux de l'église voilà M. Lardon apôtre. Mais où était le don des miracles, leur disait-on, l'un des caractères de l'apostolat, d'après l'Écriture (2 Cor. 12)? — Nous l'attendons, disaient-ils; juste encore comme les apôtres Irvingiens. — Eh bien! leur répliquait-on, en Suisse et à Londres, nous attendons aussi que vous ayez ces dons pour vous reconnaître apôtres. — Hélas! ces frères n'avaient de l'apôtre, les uns et les autres, que la longue barbe, qu'ils commencèrent à se laisser venir! Voilà comment les hommes, même les plus graves, tombent facilement dans l'enfantillage!

C'est encore par suite de ce principe qui portait nos frères d'Yverdun à imiter les évènements reproduits dans l'Écriture, qu'ils se mirent à brûler tous les livres, je ne dis pas de sortilège, comme firent les chrétiens d'Ephèse (Actes 19, 19), mais tous les livres qu'ils croyaient mauvais, y compris, et peut-être avant tout, certaines traductions de l'Écriture sainte, et surtout celles qui, comme la bible d'Ostervald, avaient des notes et des commentaires. A deux reprises différentes ils remplirent toute une charrette de livres de ce genre, et allèrent faire leur exécution en plein air. Ces hommes

à longue barbe, traînant eux-mêmes d'un air sombre 1832
une charrette, et allant brûler des livres, même des bibles, effrayèrent les populations, scandalisèrent les faibles, et émurent jusqu'aux magistrats.

Les autres églises dissidentes jugèrent alors nécessaire de protester contre une pareille exaltation, et très-particulièrement contre la qualité d'apôtre que s'arrogeait M. Lardon. Leurs principaux conducteurs s'étaient réunis à Rolle dès le 1er mars pour conférer à ce sujet. J'assistai à cette réunion, où il fut résolu qu'on enverrait, quelques jours après, une députation de six d'entre nous, pour déclarer à l'église d'Yverdun, dans une de ses séances, que les églises ne pouvaient regarder le frère Lardon comme apôtre. Nous nous réunîmes effectivement dans ce but le 8 mars; notre frère Olivier fut désigné par le sort comme celui qui lirait cette déclaration au nom de tous les autres; et je fus chargé d'aller ensuite communiquer cette même protestation, en détail, dans quelques localités environnantes où se trouvaient certaines personnes enveloppées dans les erreurs d'Yverdun. Pour préparer notre démarche nous nous réunîmes de nouveau le 9, dans l'église de Lausanne, sans toutefois laisser transpirer l'objet spécial de notre rendez-vous; puis nous allâmes coucher le samedi soir, 10, à Yverdun; évitant qu'on s'aperçût de notre projet, afin que l'église de cette ville n'eût pas le temps de prendre quelque mesure qui nous empêchât de délivrer notre message. Le dimanche matin, nous parûmes en effet tout d'un coup devant le troupeau assemblé, qui fut excessivement surpris; puis, après le premier chant, une première prière et peut-être une première lecture faite par M. Lardon, nous nous levâmes tous; et notre frère Olivier lut la déclaration. Ce fut le coup de mort des écarts naissants; et, sur l'heure même, ce fut pour notre pauvre frère Lardon un coup de

1832 foudre. Il essaya un instant d'interrompre la lecture de notre message ; mais comme elle n'était pas longue, et que nos frères n'avaient pas eu le temps de se concerter, cette lecture put se faire tout entière. L'église fut visiblement dans la consternation ; le frère Lardon en particulier ne répliqua que par quelques mots sans suite, en adressant entre autres à son troupeau ces mots d'Elie parlant au peuple d'Israël : « Si l'Éternel est Dieu, suivez-le ; si c'est Bahal suivez-le, » — comme s'il y eût eu entre lui et nous, ou entre les autres églises et la sienne la différence de Dieu à Bahal ! — Je crois me rappeler qu'au milieu de l'agitation, et même de l'irritation qui se manifestait, j'introduisis la simple citation de ce passage : « Que *tout homme* soit prompt à écouter, lent à parler, et lent à se mettre en colère » ; et que ce mot produisit un effet sensible. Au bout d'un moment de répliques incohérentes nous nous retirâmes.

Cette scène reste devant mon souvenir, et sûrement devant celui de mes frères, comme vraiment solennelle et pleine de sagesse : certainement Dieu fut particulièrement avec nous ce jour-là. Il va sans dire que nous avions, et depuis longtemps, prié pour cet objet.

L'église d'Yverdun, ébranlée dès ce jour, alla sensiblement en dépérissant ; puis la fin tragique de notre frère Lardon, qui mourut quelque temps après dans un accès de fièvre chaude, termina cette histoire regrettable, où l'on ne voit, du reste, je le répète avec plaisir, paraître aucune œuvre immorale quelconque.

Je partis, avec un autre frère, dès le lendemain de la scène que je viens de décrire, pour aller m'acquitter de la petite mission de détail dont j'avais été chargé, et que j'achevai seul, au bout de quelques jours. Je me rappelle entre autres circonstances de cette course, avoir vu une ouvrière d'environ vingt-cinq ans me parlant de

l'effet puissant que produisait sur elle la seule présence 1832
de M. Lardon ; elle disait qu'elle ne pouvait absolument lui refuser le titre « d'ange de l'église », comme dit l'Écriture. Je lui répondis que je ne contestais nullement ce titre à notre frère ; mais qu'elle devait nous le donner à nous tous, si par ange elle entendait un *messager* du Seigneur envers les pécheurs ; j'ajoutai seulement que je ne voyais pas en quoi il l'était plus que nous. Elle ne put même essayer de me le montrer.

Je rentrai du Val de Travers à Boudry par un temps affreux. J'étais à pied : mais M. Bovet père, mu par un sentiment bien noble, et « à cause de l'œuvre excellente que je venais de faire », dit-il, m'envoya sa voiture jusqu'à Rochefort.

J'en ai déjà fait l'observation : cette époque avait certainement ses beaux jours ; j'ai soif d'en voir revenir de semblables ; et je crois qu'ils approchent. Depuis quelques années nous nous retrouvons dans la position où nous étions à Genève de 1810 à 1818, c'est-à-dire non plus dans la joyeuse prédication d'une doctrine nouvelle, mais dans le malaise qui précède un pas de plus à faire dans la voie de la vérité ; dans cette sourde inquiétude qui marche au devant du rétablissement de quelque point de doctrine vrai, mais encore contesté ou négligé. Et cette fois ce seront les dons du Saint-Esprit qui feront l'objet du réveil ; je n'en doute nullement.

Rentré à Carouge, j'y trouvai encore quelques-uns de ces restes d'agitation dont j'ai parlé. Mais mes rapports fraternels avec les autres églises continuaient.

En avril, nouvelle visite à Neufchâtel : on se rappelle que j'étais de nouveau engagé comme missionnaire. J'insistai de nouveau, vu l'approche présumée du choléra, sur le plaisir avec lequel le chrétien doit voir venir la mort ; et je citais entre autres ces beaux vers de notre frère Malan :

1832 Ah ! quand viendra cette heure que j'attends,
Où de Sion je franchirai les portes,
Où des élus les heureuses cohortes
Me recevront dans leurs glorieux rangs !

M. Vinet était présent ; et je l'avais déjà eu quelquefois sans crainte pour auditeur à Bâle. Cet homme distingué, dont le seul défaut, comme juge, était d'avoir la critique trop indulgente, n'était pas un auditeur à redouter pour un prédicateur sans prétentions, qui n'avait, comme le dit M. Guizot, en parlant de la prédication simple, aucune préoccupation littéraire. Il était bien moins difficile que les petits talents de second et de troisième ordre. Seulement je regrette, en me souvenant d'avoir parlé devant cet homme, de n'avoir pas été plus pieux : l'onction donne une gravité dont j'ai souvent manqué ; j'ai déjà fait cette confession plus d'une fois.

Il est vrai que, mal pour mal, j'aime mieux encore la familiarité que la fausse gravité à laquelle les masses se laissent prendre si facilement et si sottement.

Un mot sur ma famille. Ne voyant aucune nécessité de placer tous mes enfants dans ce qu'on appelle les vocations libérales, comme cela ne se fait que trop en nos jours, j'avais mis mon second fils, celui qui est maintenant pasteur à La Force, en apprentissage chez un relieur de Genève. Son apprentissage finissait au moment où nous sommes parvenus : c'était pour lui et pour nous une époque. Bientôt nous le verrons maître de musique.

En juillet nouveau petit voyage. Et, comme on peut missionner partout, je fis encore cette fois un détour pour me rendre à Berne : je pris mon fils aîné avec moi ; et nous passâmes par le Grimsel, la Fourka, le St-Gothard, Thoun, et autres lieux. Voyageant toujours avec une stricte économie, ces courses même étaient fort peu dispendieuses. A Meyringen je prêchai, en allemand, dans

le vaste temple du pasteur de l'endroit. Je ne m'étais pas 1832
aperçu d'avoir été particulièrement animé ; mais le bon pasteur suisse-allemand me dit qu'il avait souri plus d'une fois de la vivacité française.

Au mois d'août j'entrepris un autre voyage bien plus marquant pour moi : je me rendis à Lyon et à Mens : c'est pour la première fois que je voyais ces deux endroits importants. Il m'arriva en partant de Genève, ou plutôt de Carouge, une chose assez singulière. Ennuyé de quelques restes de disputes antérieures, je fus tout d'un coup consolé, — on ne le devinerait pas ! — non, cette fois, par quelqu'une des paroles des Écritures, mais par le souvenir de deux vers de Virgile, qui me replaçaient dans tous les sentiments les plus doux du cœur, ceux de la famille et ceux que produit le spectacle de la nature :

Te dulcis conjux, te, solo in littore secum,
Te veniente die, te decedente canebat ! (1)

Je crois que ceux qui trouveraient la chose étrange chez un chrétien se tromperaient : c'est Dieu qui a fait le rivage solitaire, le lever et le coucher du soleil ; c'est de Dieu que vient tout amour profond et légitime. Il n'est personne, je pense, d'entre tous mes lecteurs et mes lectrices qui n'ait éprouvé, en contraste avec les querelles ou la sécheresse de la vie, ce délicieux sentiment de paix qui vous pénètre au milieu du calme de la création, au bord d'un torrent, à l'ombre d'une forêt, dans le silence de l'aurore ou dans le silence du soir ; surtout quand il s'y mêle une vive affection. Tel est l'effet pur et raffraîchissant que produisirent sur moi les deux vers que je viens de citer.

J'emportais pourtant avec moi encore une autre pen-

(1) « C'est toi, épouse chérie, toi qu'il chantait sur le rivage solitaire ; toi, dès l'aurore, toi, au déclin du jour. »

1832 sée, qui n'était ni pénible ni joyeuse, et qui appartenait au monde un peu froid des principes et même des formes ecclésiastiques. Baptiste en théorie, comme je le suis encore maintenant, je l'étais alors en pratique. Or j'avais reçu de deux frères baptistes de l'église dissidente de Lyon (l'un était le colporteur Dorel), la demande d'aller leur administrer le baptême : ces frères me disaient qu'il y avait, dans le troupeau, encore d'autres membres qui partageaient leur persuasion : c'était surtout pour répondre à cet appel que je faisais mon voyage d'alors.

Mais arrivé à Lyon, je vis bientôt que les vues baptistes effrayaient mon frère et ami, M. le pasteur Adolphe Monod, alors à la tête du troupeau indépendant de cette ville ; et comme j'ai toujours pensé, selon qu'on l'a vu abondamment, qu'il n'en est pas de ces questions comme de celles de l'évangile même, qu'il faut savoir prêcher en temps et hors de temps, et qu'ici la question n'était pas entre la vie et la mort, mais entre le plus ou le moins de certitude du commandement de Dieu à cet égard, je ne crus pas devoir faire d'éclat sur ce point, et je me bornai à faire les deux baptêmes qu'on m'avait demandés.

Passant alors par Tullins, où je retrouvai un ancien ami et sa femme, évangélistes dans cet endroit, j'arrivai à Mens, où je prêchai le dimanche ; je me rendis ensuite à Saint-Laurent-du-Cros pour y voir notre cher frère, M. le pasteur Clavel, dont je fis la connaissance avec un vrai plaisir. Sur sa proposition, je fis avec lui l'ascension du Chaillot, montagne très-élevée de la chaîne des Hautes-Alpes de France, à laquelle un ouvrage de géographie donne douze mille pieds de hauteur. Comme on m'a contesté cette hauteur, j'en mettrai dix mille : mais je ne puis croire que ce soit moins, puisque nous trouvâmes au mois d'août, sur le versant méridional de cette montagne, elle-même située à une latitude assez avancée

vers le sud, — de larges places couvertes de neige, déjà 1832
deux heures avant d'en avoir atteint le sommet. On dit que, dans des circonstances atmosphériques favorables, on peut, de ce sommet, voir jusqu'à Genève. En tout cas, comme la vue plane de près sur un monde d'alpes toutes incultes et déchirées, d'une pierre brun foncé, et le tout dans des dimensions gigantesques, le spectacle était singulièrement imposant. De quelque côté que se portassent nos yeux nous ne voyions que montagnes; et la vallée qu'on a sous ses pieds était d'une profondeur effrayante : en un mot on jouit sur cette hauteur d'un point de vue, sauvage, sans doute, mais colossal et vraiment rare.

Je repassai par Mens et Grenoble. De cette dernière ville je ne pus m'empêcher d'aller donner un coup-d'œil sur la fameuse Chartreuse ; et je m'y rendis avec mon cher collègue, M. le pasteur Bonifas, actuellement professeur à la faculté de théologie de Montauban. — On sait si je suis ami des prétentions des papes, de leur despotisme sanguinaire, des maximes de l'église romaine, de l'adoration de Marie et de toutes les autres superstitions de ce genre; mais il m'est extrêmement doux de faire une abstraction, que je sais être fondée, et de distinguer dans la communion romaine, comme en toute autre, ce qu'elle a de beau à côté de ce qu'elle a de vicieux. Bien loin de m'en faire un reproche, je m'abandonne à ce sentiment avec délices, et je ne crois pas qu'il y ait de protestant, que dis-je? qu'il y ait de catholique-romain plus sensible que moi à tout ce qu'il y a de grand, d'imposant, de rêveur, de profondément poétique dans des établissements du genre de celui qui nous occupe. Dans l'*Histoire générale* de l'établissement du Christianisme, l'auteur allemand avait fait tout un chapitre sur les couvents. Sans perdre son temps à dire de cette institution tout le mal qui s'en est dit si abondamment et en grande partie avec rai-

1832 son, il n'en avait relevé que les beaux côtés. Je l'ai imité; et même je n'ai fait encore qu'abonder en son sens. Vu les remarques d'un genre opposé qui vont suivre, je demande la permission de citer d'abord ici quelques-unes des lignes que j'ai ajoutées à son travail :

« Sortons des scènes ordinaires de la vie, telle que les hommes l'ont faite. Allons avec un Cyrille nous établir dans quelque monastère des bords de la mer Noire, ou avec un Columba dans l'îlot qui porte son nom ;... voyons s'étendre devant nous ces longs flots d'une nappe d'eau qui n'a point d'horizon; ou bien, au milieu du profond silence de la solitude, ou du bruit monotone des vagues du rivage, plaçons les mœurs solennelles du monastère; écoutons pendant le silence de la nuit, la cloche de la prière ; songeons à tous les amis et à toutes les vanités que nous avons laissées pour jamais derrière nous, là-bas dans le monde, qui n'est plus pour nous qu'un rêve; et nous aurons quelque idée de tout ce qui pouvait se passer de grand et de vraiment divin dans l'âme d'un solitaire...»

On voit par ces paroles à quel point, loin d'être prévenu contre l'établissement que nous allions visiter, je l'étais au contraire en sa faveur. Et au premier abord tout contribuait à me maintenir dans cette disposition. Le site est d'un romantique parfait : on n'arrive dans ce coin du monde qu'à travers des défilés longs, étroits et sauvages; le seul souvenir de Bruno jette d'ailleurs sur toute la chose un idéal solennel ; l'architecture et la sévère destination de ce vaste et antique édifice cadraient avec toutes ces impressions : en un mot, ce qui me ravissait et qui m'émeut encore aujourd'hui, c'est que, aussi longtemps que vous êtes dans cette vallée, vous vous trouvez réellement, en plein moyen-âge : les rochers, les forêts, l'édifice, le costume des hommes, leur langue même dans le culte, tout est là identiquement comme on peut se représenter qu'il y était il y a mille ans !... Que c'est solennel !...

Mais comme la réalité vient souvent détruire les rêveries de l'idéal ! Et comme la superstition vient déconcerter

le cœur chrétien ! Quelle stupidité, en particulier, dans 1832
ces hommes que je croyais tout voués aux plus hautes contemplations ! Dès notre arrivée en vue de l'édifice et avant même d'y entrer, nous vîmes à une croisée un large triangle jaune-blanc, immobile, surmonté d'une tête humaine pareillement immobile : c'était un de ces moines, vêtu de la couleur que je viens de dire, qui prenait l'air à la fenêtre de sa cellule, le corps appuyé sur les deux avant-bras, les coudes écartés, et qui resta immobile pendant tout notre passage. — C'est bien, me dis-je, il n'y a là encore point de mal; peut-être qu'il médite, et qu'il est perdu dans la contemplation. Entrons. Nous demandons à voir le chef de la communauté qui a seul, je crois, le droit, ou la faculté, de parler aux étrangers : je lui ouvre mon cœur, tout plein d'un sentiment religieux, et, il va sans dire, sans seulement songer à controverse. Il me répond par un *hm !* et un salut, comme pour me dire : « Monsieur, vous êtes bien honnête. » Je lui dis qu'il est bien rare de voir des hommes se donner à Dieu en entier, et oublier toutes les vanités du monde. — Encore un *hm !* et un salut. — Enfin au troisième, il me dit que la cloche venait de sonner, et qu'il fallait aller au service. — Permission d'y assister ? — Oui, de derrière une grille. — Dix grilles, si vous voulez, pourvu que je voie, et surtout que j'entende.

Cette fois ce n'étaient plus des triangles, mais dix ou douze poteaux, chacun engagé entre deux stalles qui étaient là immobiles, et chantant ou écoutant chanter. Quelles figures peu vivantes et peu spirituelles ! Je dis des figures? Le terme est vraiment trop élevé; et involontairement l'idée de museau me revenait sans cesse à l'esprit : si l'on s'offense de ce mot je dirai que c'est mon digne et sérieux collègue de Grenoble qui me le suggéra le premier.

1832 Après le service nous demandons à voir la bibliothèque. Elle est belle; trop belle même. N'y retrouvons-nous pas notre Virgile et consorts! Adieu la Chartreuse, et le renoncement au monde!

Phillida amo ante alias; nam me discedere flevit
Et longum, formose, vale, vale, inquit Jola. (1)

Galatée, Phillis, Corydon, Daphnis, les mœurs pastorales!... Le monde entier rentre avec des livres pareils!

Du reste il est possible que ces chartreux ne s'en servent pas souvent, et pour plus d'une raison. Mais, en résumé, la piété de cet établissement me parut profondément faible, ou plutôt nulle. Je me rappelle avoir fait la même observation lorsque je visitai précédemment l'hospice du grand Saint-Bernard, et que je m'extasiais sur le dévouement de ces saints pères. Un homme des environs me répondit : « Ce sont en général de jeunes paysans des » villages les plus rapprochés qui se rendent là. Sous » quelques rapports la vie y est dure, sans doute; mais, » sous d'autres, ils sont bien mieux que chez eux. » — Et alors je me rappelai que nous avions eu en effet dans cette hospice de très-bons lits; que tous les appartements étaient bien chauffés; et que le dîner des frères, auquel nous prîmes part, était excellent. C'est mon fils aîné, alors avec moi, qui seul me fit remarquer que nous avions fait maigre. J'assure en vérité que je ne m'en étais absolument pas aperçu; et que je fus très-surpris lorsqu'il m'en fit l'observation.

Du reste toutes les choses de ce genre ont même

(1) Virgile, étonnamment pur pour un païen, et bien autrement chaste qu'une foule de prétendus chrétiens, est pourtant, on le comprend, plein des sentiments les plus profonds d'un amour tout humain. Les deux vers ci-dessus signifient: « J'aime Phillis plus que toute autre; car elle a pleuré » à mon départ, et elle m'a dit un long, un long adieu; adieu, beau » Iola, adieu! »

destinée : l'origine est magnifique et toute pure, le milieu 1832
médiocre et pauvre, la fin est souvent hideuse, et devient affaire de spéculation, au moins de la part de la hiérarchie qui gouverne tout cela.

J'ai parlé de superstition ; et en effet le spectacle de ce genre d'égarement m'affligea profondément dans la grande chartreuse. Nous allâmes visiter une petite chapelle, non loin de là : elle était tout entière consacrée à Marie, au point que son chiffre tapissait tout le tour et même le plafond de la chapelle : c'étaient de toute part des MA, accompagnés de tous les titres que l'Écriture ne donne qu'à notre Sauveur : « l'étoile du matin, la porte des cieux, le refuge des pécheurs ! »... Allons-nous en ! (1)

Je rentrai à Genève le 7 septembre.

Comme mes relations avec la société des missions baptistes de Londres ne devaient pas être de très-longue durée, je voulus encore faire une tournée ou deux en vertu de mon engagement ; et cette fois je me dirigeai vers un pays dangereux. J'allai en octobre à Aix et même à Chambéry. — Il me reste de cette petite tournée un journal qui ne manque pas d'intérêt : mais mon ouvrage s'allonge ; on ne peut tout dire, et d'ailleurs ce sujet est l'un de ceux sur lesquels le silence est le plus convenable. Du reste j'ai bien eu raison de dire que ce voyage était dangereux : car, quelques mois après mon passage par ces lieux, un de nos respectables frères du canton de Vaud fut mis en prison pour deux ans, pour n'avoir fait que ce que j'y avais fait aussi, c'est-à-dire distribué quelques livres et parlé de l'évangile à quelques personnes.

(1) J'ignorais d'ailleurs qu'ils fussent les fabricants de l'excellente liqueur qui porte le nom du couvent ; ils sont riches, et viennent de gagner un grand procès contre les industriels de Lyon qui leur faisaient concurrence ; les moines restent seuls propriétaires du brevet : le couvent de la *Grande Chartreuse* est la seule fabrique autorisée. En Italie les moines font des confitures, etc., etc.

1832 S'il y eût répandu de mauvais romans il pouvait être tranquille.

C'est à mon retour de cette tournée, et en octobre, que cessèrent déjà mes relations avec la société dont je viens de parler. Je trouvais parfaitement naturel qu'avec des convictions plus vives que les miennes sur l'importance de ses vues, cette société cherchât un homme plus pénétré que moi de cette même importance. Mais je reste dans la persuasion que le baptême des croyants est bien plus conforme que celui des enfants à l'esprit de la nouvelle alliance. Il est intéressant de remarquer ici, en passant, que Pascal était du même avis. On l'ignore assez généralement; mais cela se voit clairement dans ses *Réflexions sur la manière dont on était autrefois reçu dans l'église*, etc. (Edition Faug., tome 1, p. 329 et suivantes.)

Je me rappelle à cette occasion qu'une société baptiste américaine me fit proposer, vers cette même époque, le séjour attrayant de Paris et un appointement de 7,000 fr., si je voulais chercher à répandre ses vues particulières : mais j'ai toujours senti qu'en plaçant à côté du grand objet un objet secondaire , on nuisait profondément au premier. Je n'hésitai pas un instant à refuser.

Je fis encore une visite à Lausanne, Aigle et Neufchâtel; puis je rentrai, le 19 novembre, à Carouge, heureux de me reposer de nouveau de mes continuels voyages.

Mais pas plus tôt rentré voici un nouveau travail. La société évangélique de Genève désirait avoir *une page ou deux* sur la prétendue primauté de Saint Pierre, afin de mettre entre les mains des colporteurs quelque chose sur ce grand point; et on me demandait de me charger de cet ouvrage. Me trouvant alors fatigué, je ne sais pourquoi, de travaux littéraires, ou de travail en général, je refusais d'entrée : je refusai même plusieurs fois; puis, comme on insista, je ne promis d'abord qu'une

page, à la rigueur. Mais le sujet m'entraîna, et j'en fis 1832
deux dissertations distinctes, l'une sur la prétendue primauté de Saint Pierre, l'autre sur son prétendu épiscopat à Rome. Ce dernier objet en particulier m'intéressa vivement; et comme j'avais tout mon temps à moi, je pus lui consacrer trois mois de recherches qui m'occupèrent au plus haut degré. Je lus à cette occasion, dans les Pères de l'église des trois premiers siècles, tous les passages qui traitaient de Saint Pierre : ces passages étaient faciles à trouver au moyen des tables des matières très-détaillées dont ces ouvrages sont constamment pourvus. Je lus même en entier les sept Pères apostoliques, lecture bien curieuse : et je me rappelle encore avec plaisir ce temps où ma table, mon lit et quelques chaises étaient couverts d'in-folios.

Cette étude, qui m'apprit bien d'autres choses encore, me convainquit en particulier que la tradition romaine sur Saint Pierre était insoutenable; et c'était déjà un heureux résultat de mon travail. Mais quelle ne fut pas mon admiration lorsque, étudiant ensuite l'Écriture Sainte sur le même sujet, je vis que la preuve toute simple, tirée du silence des Écritures, était encore beaucoup plus puissante que toutes les recherches scientifiques auxquelles je venais de me livrer! Je ne puis dire à quel point je fus surpris de cette nouvelle preuve d'un fait qu'on a souvent remarqué, que dans toutes les choses religieuses, l'Écriture est pleinement suffisante pour notre instruction.

Quant à la question du passage « *Tu es Pierre* », que j'ai traitée, comme on le verra plus loin, encore une fois dans un autre ouvrage, je rencontrai dès le début la grande difficulté qu'on éprouve toujours à prouver qu'un passage n'a pas tel faux sens qu'on essaie de lui donner. On ne s'en tire qu'en montrant avec une vigueur particulière quel est son seul vrai sens possible.

1832 Notre soirée du 31 décembre fut, cette année, singulièrement heureuse. Quoiqu'elle eût lieu à Carouge, notre réunion se composa de près de soixante personnes, presque toutes de Genève ; et je trouve dans mes notes trois personnes que j'y désignais nommément : nos amis Vaucher, Miss Graham, M^lle^ Louise Colomb. Notre digne frère Vaucher est, depuis, mort dans la paix de son Seigneur; sa chère femme lui survit, avec une vue affaiblie, mais soutenue par son Sauveur; les deux autres personnes retrouveront peut-être avec plaisir dans ces lignes un petit souvenir de cette époque, en même temps que l'assurance de la vive affection que leur garde l'auteur du présent ouvrage.

J'ajoute, au sujet de cette soirée, que c'est la seconde fois en ma vie que je recommandais à mes frères la *prière de toutes les heures*, comme j'en sentais le besoin pour moi-même. Je vois que cette bonne pratique m'échappait toujours au bout de quelques semaines ; puis, que je la reprenais par moments : car je lis au 21 avril de l'année qui va suivre, ces mots : « Retrouvé passablement la prière de toutes les heures. »

Plus tard je l'ai retrouvée presque régulière pendant huit années consécutives. De fréquents déplacements l'ont ensuite de nouveau entravée ; et maintenant je désire m'y remettre fidèlement, comme je le conseille à tous mes lecteurs.

Pour le moment me voici de nouveau, comme au début de ce livre, sans vocation de la part des hommes, mais commençant une autre suite d'années, à la fois très laborieuses et de plus en plus paisibles.

LIVRE XIV.

Dix-neuf ans à Genève ou dans le canton. — 4e Partie.

1833, 1834 ET 1835 (DE 43 A 45 ANS).

Mysticisme en Alsace. — *Lettre du professeur Vinet* sur mes *Dissertations* et ma *correspondance avec Châteaubriand*. — Sur les efforts de rapprochement entre chrétiens. — Naissance de mon *Théodore*. — Etat de ma famille à ce moment. — Voyage à *Stuttgardt*. — Mes *Recherches* sur la constitution de l'*Eglise chrétienne*.— Jugements sur cet ouvrage, par M. *Vinet*, — M. *Bauty*, — Les *Archives*, — M. *Guizot*, — le *Volksbote* de Bâle, — et quelques autres personnes. — Musique du *Gloria*. — Je donne des leçons à l'*Ecole de théologie*. — *Le professeur Münier*. — La vieille et la jeune Compagnie de Genève. — Visite à Châlons-sur-Saône. — L'Irvingisme à Genève. — *Histoire de l'Irvingisme* et sa doctrine. — Origine. — *Les dons miraculeux* sont destinés à tous les temps. — Se manifestent en Ecosse. — Une jeune fille guérie. — MM. H. Drummond et Irving y croient. — Doctrine : 1° *sur la nature humaine de J.-C.* — 2° Sur les *dons miraculeux*. — Incrédulité des chrétiens protestants sur ce point. — *Guérisons*. — *Prophétie*. Définition du mot.— Exemples : en Suède ; à Buch, près de Schaffhouse ; en Angleterre — De l'*extase*. — La prophétie n'est pas infaillible. — *Les langues*. Leur but. — Les prophètes des Cévennes ont eu ce don. — L'Irvingisme s'est égaré pour avoir cru à l'infaillibilité de la prophétie. — Mort d'Irving. — MM. Carré et Méjanel à Genève. — Mon fils John musicien. — Mon chant du *Jubilé*. — Guérison d'un épileptique par la prière. — Mort de mon beau-frère Pyt. — Mission à *Plombières*. — Difficulté de la tâche. — La danse, ennemie de la piété. — Attentat Fieschy. — *Jubilé de Genève*.

Voyage en Angleterre chez les Irvingistes. — Ils sont trop riches. — Essaient le ton d'autorité. — La cène à Albury. Prophétie. — *Grave maladie*. — Entrevue avec M. Guizot. — Prière d'un de mes enfants. — Retour à Genève.

On ne se douterait peut-être pas, d'après tout ce qui précède, que j'aie eu, jusque vers l'âge de quarante ans, des moments assez nombreux où, le travail me manquant, je ne savais m'en donner par moi-même, et où je sentais 1833

1833 avec impatience les peines attachées au désœuvrement. Grâces à Dieu, cela m'a bien passé plus tard. Mais je vois, par mes journaux de l'époque où en est mon histoire, que je me trouvais alors de nouveau dans cet état. Aussi cette année est-elle singulièrement vide d'évènements ou de travaux qui méritent ce nom.

Elle s'ouvre par la demande qu'on me fit, de Nyon, d'aller encore une fois y administrer quelques baptêmes.

Peu après j'appris qu'il éclatait en Alsace, chez quelques personnes jusqu'alors très-pieuses, mais tombées dans des rêveries mystiques, des désordres de mœurs. Je n'ai jamais, ni avant ni après, soutenu aucun rapport avec l'auteur de ces scandales; et une seule personne de ma connaissance se laissa prendre à ses principes théologiques; mais même chez celle-là ce ne fut qu'une erreur de l'entendement; et sa conduite resta non-seulement pure, mais exemplaire. Ces gens disaient que le « Jésus en nous » ne naissait, comme le Jésus historique, que dans une étable, c'est-à-dire dans un cœur qui passait par l'humiliation des péchés les plus vils! — Je crois que cette malheureuse excroissance a disparu depuis quelques années.

On a vu que je venais de publier deux dissertations sur la prétendue suprématie de Saint Pierre. Je reçus en avril, au sujet de cet ouvrage, une lettre du professeur Vinet, me parlant aussi de ma correspondance avec Châteaubriand, dont je lui avais donné copie. On échangera avec plaisir un moment son style contre le mien. Voici un extrait de sa lettre :

« Bâle, 6 avril 1833.

» A la fin, mon bien cher frère, je trouve, au milieu de mille affaires et soucis, le moment de vous répondre et de vous remercier du vif plaisir que vous m'avez fait. L'impression en est encore si fraîche que cela m'aide à dissimuler un peu le long espace de temps que j'ai laissé s'é-

couler entre votre lettre et ma réponse. Que j'ai été touché de tout ce 1833
que vous me dites d'affectueux et d'aimable ! Et que mon cœur y répond avec joie ! Seulement ne me dites plus de ces choses qui font rougir, tout *exsanguis* que l'on puisse être ; vous m'obligeriez à des représailles qui me seraient trop faciles et que vous trouveriez cruelles... (1).

» Je ne me refuserai pourtant point aujourd'hui de vous dire que la brochure sur Saint Pierre m'a réjoui l'intelligence et le cœur. Ce genre de controverse est nouveau, plein d'attrait comme de solidité ; et je vois avec joie que vous vous mettiez à cultiver ce champ de l'érudition, qui peut, dans nos jours, tant profiter à la piété. M. Tauchnitz m'a fait plaisir en me parlant des in-folio dont il vous a trouvé entouré, et de la paix que vous trouvez dans ces nobles travaux. Oh ! comme votre aversion pour les querelles du jour trouve un écho dans mon cœur ! Mais vous les haïssez par un principe d'amour : et moi ne serait-ce point par simple goût de tranquillité ? Je le crains. Cependant je crois bien sentir que les controverses entre les chrétiens tombent mal dans ce temps-ci, et que les petites querelles de ménage ne sont pas notre affaire. *Non defensoribus istis tempus eget....*

» .... Que de milliers, de millions d'âmes comme celle à qui vous avez pénétré à travers sa gloire, vers qui il faudrait courir avant qu'elles aient passé, avant que le *vaste tournant qui bouleverse la société et qui les amène quelques moments à notre vue les ait ramenées bien loin de nous !* Vous avez, mon bien cher Monsieur, essayé de parler à M. de Châteaubriand sa propre langue ; cela l'amènera-t-il à comprendre la vôtre ? Je le souhaite vivement. Votre charitable insistance n'a pu manquer de frapper cette âme, noble jusque dans ses faiblesses ; il doit avoir été étonné. Le moment d'un recueillement forcé viendra peut-être bientôt pour lui ; et j'espère que vos paroles lui reviendront, et qu'il se rappellera avec émotion la main qui lui fut tendue... »

Cependant l'année se continuait en travaux égrenés et en efforts pour arriver à un dévouement plus complet au Seigneur. Je n'ai pas peur de ce mot « effort », malgré

(1) Je lui avais écrit précédemment que j'étais aussi heureux que surpris d'apercevoir combien il y avait de rapports entre ses manières de voir et les miennes ; que, du reste, je n'oubliais pas, pour tout cela, la distance qu'il y avait à garder de ma part ; mais que le charbon, sans se croire un diamant, pouvait se réjouir d'être de même famille. C'est à ce propos qu'il répond ici. Il y fera même une allusion encore plus claire dans une autre lettre qu'il m'écrivit plus tard, et qu'on va bientôt voir.

1833 les théories des uns ou les sourires des autres; parce que je me souviens que le prince des théologiens a dit : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. »

Je retrouvais en ce temps à un certain point, comme je l'ai annoncé plus haut, la prière de toutes les heures.

Il se tint, fin mai, à Lausanne, encore une espèce de synode des églises indépendantes auquel j'assistai.

En juin la société évangélique célébra son second anniversaire, à la suite duquel M. Gaussen commença ses leçons de dogmatique, qu'il devait, je crois, interrompre bientôt pour ne les reprendre qu'après la mort de M. Steiger.

Puis il se fit à Carouge une distribution de prix à laquelle quelques-uns de nos enfants reçurent, de leurs maîtres, de grandes marques de satisfaction.

Mon second fils que Dieu voulait conduire, quoique par des détours, à sa position actuelle, se voyait forcé de discontinuer sa vocation de relieur, pour cause de continuelles indispositions. Il passa plusieurs semaines de cette année chez nos chers frères de Nyon, dans cette fidèle église qui lui a sûrement laissé des impressions salutaires pour le reste de ses jours.

C'est dans le courant de cette année que s'accomplit la révolution radicale du canton de Bâle, momentanément suivie de l'expulsion de tous les pasteurs fidèles de la campagne.

C'est aussi pendant sa durée que sévit avec une violence particulière la persécution religieuse du canton de Vaud.

D'un autre côté le Seigneur préserva nos contrées de l'invasion du choléra qui régnait ailleurs; et, quant à ma famille en particulier, nous étions tous en vie et en santé.

J'avais formé dans le courant de la même année une résolution que j'ai souvent reprise de nouveau, et qui

est, je crois, bien salutaire, celle d'inscrire, puis de me 1833
rappeler tous les jours, au moins une fois, les principaux péchés de ma vie. Je dis les principaux ; car qui serait suffisant pour entrer dans le détail ?

Enfin je vois que nous nous étions donné, mes trois collègues du Bourg-de-Four et moi, un rendez-vous fraternel de toutes les semaines, dans l'intention d'établir entre nous un lien régulier. L'intention était évidemment bonne ; et dès-lors elle ne put qu'être bénie. Mais je ne crois pas qu'on ait jamais beaucoup gagné à ces efforts directs de rapprochement, qui se sont faits en divers temps et qui se font encore en nos jours. En voyant ceux qui avaient lieu périodiquement depuis dix à douze ans entre les deux églises de Genève et qui avortaient toujours de nouveau, j'ai pensé de bonne heure que des arrangements de ce genre, jusque et y compris celui de l'Alliance évangélique, ont bien moins d'efficace qu'on ne pense, *s'ils ne sont précédés ou accompagnés de l'abandon de tout interdit qui pourrait exister entre ceux même qui essaient de se rapprocher*. Je dis « tout interdit » ; parce que, comme je l'ai déjà fait observer, ce ne sont nullement les vues et les doctrines qui divisent réellement les frères, mais le péché, l'amour-propre, l'ambition, la ruse, l'esprit de parti. Tous les rendez-vous qui se font dans des dispositions de ce genre, sont sans bénédiction : ils ne donnent après tout, sous des formes pieuses, et même à côté de quelques bons sentiments, que des assemblées où la diplomatie donne la main à la piété ; c'est un festin pour les beaux parleurs ou pour ceux qui se croient tels ; mais l'amour véritable ne peut avoir lieu que sur la base de la sincérité, de la pureté, et de la justice. « Quand l'*injustice* abonde, la *charité* de plusieurs se refroidit. » (Matthieu, 24, 12.)

Dès les premiers jours de l'année 1834 je me mis à mes

1834 *Recherches* sur les formes de l'église, l'un de mes ouvrages favoris.

Le 16 janvier naquit mon *Théodore,* maintenant établi en Amérique, l'ami intelligent des simples, des pauvres et des opprimés; très-bon pour l'étude, mais aimant l'agriculture.

J'achevai déjà en avril de retoucher ces Recherches dont je viens de parler, et qui pourtant ne parurent qu'en octobre. C'est peut-être à cause de la difficulté du sujet que je les gardai si longtemps en portefeuille avant de les livrer à l'impression.

Quant à ma famille, mon fils *aîné* étudiait la théologie à l'École de la société évangélique. Mon *second* se retrouvait toujours malade, et allait encore passer de temps à autre quelques semaines à la campagne chez les uns ou les autres de mes amis. Le *troisième* était dans le commerce : *les suivants* au collège ; et *les plus jeunes* se roulaient sur le plancher.

En printemps mon beau-frère et ma sœur Pyt étaient à Genève. Celui-ci portait déjà sensiblement les germes de sa fin prématurée, qui eut lieu un an après.

C'est vers cette époque, aussi, à ce que je crois, que se formait la Société évangélique de Strasbourg.

J'eus, au mois de juillet, l'occasion de faire un voyage à Stuttgardt et à Tubingue, pour emmener à Cornthal le fils d'un de mes amis. Ce voyage me fournit une nouvelle occasion de revoir Schaffhouse, mes amis du Wurtemberg, puis Strasbourg. Dans cette dernière ville l'œuvre de Dieu reprenait avec force. La mienne de 1819 à 1822, avait passé successivement entre différentes mains. D'abord c'était mon ami Bott qui m'avait succédé, puis notre frère Durr, puis Oster. A l'époque actuelle tout se trouvait entre les mains d'un M. Major, élève de l'institut de Bâle, devenu prédicateur de la Société évangélique de

Strasbourg, laquelle avait bâti la jolie chapelle qui sub- 1834
siste encore. M. le professeur Cuvier tenait aussi quelques assemblées ; et les Frères moraves continuaient les leurs. Plus tard M. le pasteur Hærter est venu joindre son action si bénie à toutes celles-là. — Quelle différence avec 1819 , et mes petites assemblées de vingt jardinières !

De retour de ce voyage je livrai mes *Recherches* à l'impression ; elles parurent en octobre. Cet ouvrage n'était que le développement de ce principe général : « que Jésus-Christ n'a établi nulle forme d'église ; qu'aucune, par conséquent, n'est nécessaire à la piété; et que la seule chose que nous ayons à rechercher avec ardeur, en fait de religion, c'est une piété personnelle, vraie, profonde et pratique. » Par cette idée même que je donne du fond de mon ouvrage, on peut déjà prévoir ce qui arriva : l'ouvrage fut, comme *Christianisme et théologie,* l'objet de jugements diamètralement opposés. Le principe que je posais , qu'on peut être excellent chrétien dans tous les systèmes ecclésiastiques, et que Dieu bénit plus ou moins toutes les communions chrétiennes, fit dire à quelques-uns que mon ouvrage était un potpourri : d'autres l'appelèrent le livre du scepticisme quant aux questions ecclésiastiques; et ceux-là n'étaient pas trop loin d'avoir raison : mais cet écrit me valut aussi de nombreuses approbations, qui me firent plaisir par deux causes : l'une, c'est que je vis que mon travail avait introduit des pensées d'édification dans un sujet qui jusqu'alors avait été plus ou moins traité avec l'aridité que comportent de simples questions de forme; la seconde, c'est que plusieurs de ces approbations me vinrent de personnes éminentes, soit par leur piété, soit par leur intelligence.

J'ai hésité un moment à rapporter quelques-uns de ces

1834 témoignages de satisfaction; par la raison qu'en faisant cela on a l'air de se louer soi-même. Et pourtant je veux le faire, et cela par deux motifs. La thèse même de mon ouvrage est, à mes yeux, si belle et si précieuse, que j'aime à la voir soutenue et défendue par d'autres que moi. Et puis j'ai, pour cela, une raison personnelle que je ne crains nullement d'avouer.

N'ayant jamais cherché les bonnes grâces d'aucune aristocratie, pas plus celles des vrais génies que celles des grands hommes sans génie, je me suis vu habituellement traité avec un sans-façon contre lequel j'ai rarement réclamé, mais qui ne m'en était pas moins sensible. C'est à ces traitements peu affectueux que je viens, très-exceptionnellement, il me semble, opposer quelques témoignages d'un autre genre. Le fais-je « en insensé?» J'espère que non; car je puis dire que, même en citant les lettres qu'on va lire, j'en retranche les passages qui auraient le plus prêté à l'objection dont il s'agit. Voici d'abord une lettre de M. Vinet.

« Monsieur et bien cher frére,

» Quoique vous soyez l'auteur des « Recherches sur la constitution et » les formes de l'église chrétienne », et que je tienne de votre bonté l'exemplaire que je possède, je ne prétends pas me priver du plaisir de vous dire ce que je pense de cet ouvrage. Il y avait bien longtemps qu'un écrit n'avait éveillé en moi une si profonde et si entière sympathie. Il me semble, après une première lecture, que j'en signerais toutes les pages. Vous avez (enfin) (1) placé ces questions sur leurs vraies bases, la philosophie, la candeur et la charité. J'efface le mot *enfin* parce qu'il serait injuste de ne pas reconnaître ces qualités dans d'autres écrits sur les mêmes matières; mais cette vaste et noble compréhension du sujet restera pourtant le caractère distinctif de votre livre. Quelques-uns prendront pour de la hardiesse la candeur avec laquelle vous rendez compte des faits; plût à Dieu que cette hardiesse, qui n'est que du respect, de la

(1) Dans la lettre de M. Vinet ce mot n'était pas en parenthèse, mais barré.

soumission, de la *foi*, eût plus souvent honoré les discussions de ce genre! 1834
Que n'a-t-on plus souvent fait, comme vous, des *Recherches !* Tant d'erreurs convenues, tant de portes condamnées, tant de réticences, tant de voiles prudents ne convenaient guère à des théologiens chrétiens. Faites votre compte que vous avez enhardi dans l'esprit de bien des gens certains doutes timides qui n'osaient pas se nommer eux-mêmes. Tout nous pousse hors de l'orthodoxie traditionnelle vers la foi personnelle et vivante. Comme on sent le cœur s'élargir et s'élever en lisant votre livre ! Comme on participe à cet élancement vers Dieu, qui soulève et transfigure toute cette polémique d'une nouvelle espèce ! Le livre sera lu comme ouvrage de piété ; et je le crois propre à amener à l'évangile les personnes mêmes qui y sont tout-à-fait étrangères. C'est ainsi que le chrétien doit polémiser. Quant au but prochain du livre, s'il a été de décider les indécis, et d'éclairer ceux qui cherchent, je crois qu'il est atteint. Quant aux exclusifs et aux étroits de profession, ils ont des moyens simples et sûrs de se soustraire à la lumière.

» J'ai lu avec un intérêt particulier, je puis dire avec un vif plaisir, les pages les plus contraires à certaines opinions que j'ai soutenues. J'applaudissais et je remerciais celui qui réparait mes erreurs ou mes exagérations. En un mot, et là, et ailleurs, et partout, je me suis vraiment senti *charbon* (1) : j'espère que vous me comprenez.

» Vous me pardonnez peut-être le bien que je vous dis du fond ; vous auriez moins de patience pour celui que je vous dirais sur la forme. J'aurais pourtant bien voulu vous dire combien elle me plaît. Mais brisons là-dessus. Le livre, je n'en doute pas, aura cours. Si je puis sortir un moment de la torpeur intellectuelle où je suis plongé, j'aviserai au moyen de répandre la connaissance de cet écrit (2).

» Lorsque vous me fîtes vos adieux, mon cher monsieur, vous dûtes me trouver bien froid et bien étrange. Je suis outré toutes les fois que je pense à la manière dont je vous ai quitté. J'étais fort mal. Je suis

(1) On voit dans la note de page 149 l'explication de ce mot. — Mais est-ce que M. Vinet n'exagère pas à ce moment même, en parlant d'erreurs et d'exagérations qu'il aurait soutenues et que j'aurais réparées? Quelque extraordinaire que fût son humilité, il n'était pourtant pas homme à faire des compliments déraisonnables. Peut-être que mon livre lui aura fait nuancer quelques-uns de ses jugements sur les questions que j'avais traitées.

(2) Il se proposait de l'annoncer dans le *Semeur;* mais sa santé l'en a empêché dans le temps, comme il me le fit écrire plus tard.

1834 sujet à des états nerveux qui me rendent muet et stupide vis-à-vis des personnes que j'aime le mieux. Certes, si une joie morale pouvait me tirer de ces horribles engourdissements, votre visite et vos adieux étaient bien propres à me réveiller.

» Ma femme me prie de vous dire sa reconnaissance pour votre invitation, et le regret qu'elle a eu de ne pouvoir s'y rendre. Elle a eu une agréable indemnité dans la visite de votre fils aîné, qui lui a démontré sans le vouloir que vous êtes un heureux père.

» Bâle, 5 novembre 1834. VINET »

Voici maintenant, sur ce même ouvrage, une lettre de M. le pasteur Bauty :

« Très-cher frère !

» Votre point de vue particulier n'empêche pas que vous n'ayez fait un admirable plaidoyer en faveur des églises nationales (1). Je les aimais déjà beaucoup, je croyais même ne pouvoir les aimer davantage ; mais, après vous avoir lu, j'ai vu que je me trompais à cet égard. Absorbé par l'examen des textes, je ne m'étais guère occupé que de la *légitimité biblique* de ces églises ; en me faisant réfléchir sur leur convenance dans les plans de Dieu, vous avez étendu à mes yeux un horizon que je ne me lasse pas de contempler. — Ah !... que de bien votre livre va produire ! Il faut du courage pour oser écrire maintenant sur cette matière.

C'est pourtant ce qu'il faut que je fasse ; car je ne dois pas laisser le frère N... sans réponse. Il y a du talent dans son écrit, et beaucoup plus de modération que dans le premier. Mais, avec tout cela, quand je lis cette multitude de petits arguments pointus, ces laborieuses subtilités dont son livre est rempli, il me semble qu'il m'a jeté deux ou trois poignées de crochets, d'hameçons et d'aiguilles dont il faut que je me débarrasse en les arrachant un à un.

» Adieu, cher frère : tout à vous !

» Votre dévoué en Christ,

» AD. BAUTY, pasteur.

» Au Chenit, ce 2 novembre 1834. »

(1) C'est ce que me disait aussi, mais avec douleur, feu le pasteur Rochat, de Vevey : « Savez-vous bien qu'il ne s'est rien écrit de plus fort en faveur des églises nationales ! » — Cela provenait de ce que j'avais reconnu les bons côtés des ces églises, comme aussi les côtés faibles de la dissidence ! Mais peut-être pouvait-on dire aussi qu'il ne s'est rien écrit de plus fort en faveur d'une dissidence sévère et spirituelle : car, comme je l'ai dit ailleurs, le christianisme est par nature la dissidence

A ces témoignages que je recevais dans l'intimité de la 1834
correspondance, s'en joignirent d'autres qui avaient un caractère plus public. *Les Archives du Christianisme* annoncèrent mon ouvrage d'une manière si brillante que j'aurais protesté contre cet extrême-là, si je n'eusse pensé que c'était, dans l'intention de Dieu, une compensation à la froideur avec laquelle d'autres avaient traité, dans le temps, ou l'écrit ou l'auteur. J'ai entendu attribuer cet article à deux écrivains différents : l'un aurait été une personne placée très-haut dans la société; l'autre un ecclésiastique du canton de Vaud; je n'ai jamais su ce qui en était.

En tout cas cette annonce fut bientôt suivie d'un autre témoignage d'approbation bien inattendu. Je sais que dans les matières proprement religieuses, M. Guizot n'est point une autorité; il suffirait du souvenir d'Otahiti pour en décider. Mais, quoique ses actes aient été loin, quelquefois, de faire croire à son amour pour l'évangile, ses jugements et ses principes n'ont pourtant jamais été favorables ni à l'incrédulité ni même au rationalisme; et d'ailleurs, l'objet de mon livre tenant de la nature mixte des questions ecclésiastiques, il était moins incompétent pour en juger que s'il se fût agi d'une affaire purement religieuse. Quoi qu'il en soit, je ne fus pas effrayé, je fus au contraire très-touché de recevoir de lui, alors ministre de l'Instruction publique en France, un témoignage auquel j'étais loin de songer, de l'approbation qu'il donnait à mon écrit. Il m'écrivit à Carouge, où je vivais alors, pour me demander de lui envoyer aussitôt cent exemplaires de cet écrit, qu'il distribua, je crois, entre les diverses bibliothèques des départements de la France.

même (voyez les pages 164 et 165 de mes Recherches). C'est sans doute ce respect pour la bonne dissidence que M. Bauty appelle mon point de vue particulier.

1843 Je viens de dire que je ne fus pas effrayé de cette approbation d'un ministre de Louis-Philippe; et ce fut vrai après la première impression. Mais, si l'on se rappelle ce que j'ai dit de mon respect inné pour l'autorité; le pli que j'avais reçu en ce sens chez les Frères Moraves; puis tout ce que j'avais souffert des autorités françaises et allemandes depuis quelques années, et ma peur des gendarmes, on comprendra l'impression comique de terreur que j'eus au premier moment en recevant une lettre qui portait sur l'enveloppe le timbre du « Ministère de l'Instruction publique. » Oubliant que les autorités françaises n'avaient rien à me commander en Suisse, et que d'ailleurs, si le gouvernement avait quelque chose de fâcheux à me dire, il ne me ferait pas écrire par le ministre de l'Instruction publique, je crus, au premier moment, la police de France de nouveau à mes trousses. Mais il n'en était rien. M. Guizot m'écrivait de lui envoyer cet ouvrage aussitôt, avec un triple reçu du paiement, — de ce paiement que je n'avais pourtant pas encore. Un ami de Paris eut la complaisance de faire pour moi les démarches nécessaires et assez longues pour retirer cet argent en mon nom; et il y joignit même de son côté un don considérable, en alléguant pour raison que je lui avais permis de réimprimer quelques-uns de mes cantiques. — De sorte que ma publication eut pour moi un ensemble d'heureuses suites auxquelles je n'étais point accoutumé.

Du reste cette petite apparence de faveur et de succès, qui me valut quelques démonstrations d'une affection véritable, me montra bien vite aussi la rapidité avec laquelle certains hommes, même des gens de bien et d'un certain ton, se tournent du côté de la réussite. « Je suis heureux d'être le premier à vous annoncer, etc. » m'écrivait à cette occasion une personne jusque là passablement froide envers moi!...

Je ne dirai qu'un mot d'une autre approbation que reçut 1834
mon ouvrage : c'est la mention fort détaillée qu'en fit, quoique beaucoup plus tard, un journal allemand, rédigé par des hommes d'un vrai talent ; je veux parler du *Volksbote* de Bâle. Son n° 23 (6 juin) de l'année 1839 montre qu'il avait déjà annoncé mon écrit en son temps ; mais il y revint plus au long en cette même année 1839 ; et le seul fait de ce retour, alors très-développé, sur une brochure qui avait paru plusieurs années auparavant, montrerait à lui seul jusqu'à un certain point l'importance que les rédacteurs mettaient à cette publication. Des cinq articles dont se compose sa critique d'alors (nos 23, 25, 28, 29 et 30) il y en a deux, il est vrai, qui contiennent des objections d'un dissident allemand contre mes principes; mais, outre que le *Volksbote* y répondit par un article final qui reprenait ma défense, l'objectant lui-même dit beaucoup de bien de mon travail; car je ne puis croire qu'il parlât uniquement sur le ton de l'ironie lorsqu'il termine son premier article par ce singulier entassement d'expressions : « Reconnaissons à chacun ce qui lui vient : » disons que c'est attrayant, spirituel, bien pensé, sim- » ple, clair, vigoureux, cordial, sérieux, aimable, plein » d'onction, beau, précieux, magnifique, etc.; — mais » revenons-en toujours à la question : « Les choses » sont-elles ainsi qu'on nous le dit? (Actes 17, 11). » (1)

Le dernier article dont je viens de parler était de M. le pasteur Linder, ancien ami sans doute, mais dont le défaut n'était pas d'être trop enclin à l'éloge. (2)

Je pourrais citer encore plusieurs lettres du même genre que je reçus à cette époque, entre autres un mot

(1) Erkennen wir au jedem, was ihm gebührt ; nennen wir's ansprechend, geistreich, wohldurchdacht, keinfach, klar, kraeftig, gemüthlich, ernst, lieblich, salbungsvoll, schœn, kœstlich, herrlich u. s. w. etc.

(2) Le Seigneur vient de le rappeler à lui !

1834 de billet plein d'un sentiment sérieux et profond de la part d'un des frères Vulliemin, de Nyon; et enfin plusieurs faits indiquant tous que mon ouvrage avait produit l'effet que peut le plus souhaiter un chrétien, savoir un effet d'édification. Mais j'en finis sur ce point, par quelques lignes d'un frère de Genève bien connu, qui consacre depuis plusieurs années, toute sa vie et une fortune considérable, exclusivement à l'œuvre du Seigneur. Je ne sais si son jugement sur mon écrit aurait varié depuis lors; mais en tout cas ce frère était déjà très-fidèle; et il m'est doux d'avoir à consigner ici les lignes qu'il m'envoya de son côté.

« Cher Monsieur et frère en Christ,

» Quoique j'aie prié M. votre fils de vous remercier de ma part de l'agréable et édifiante lecture que vous m'avez procurée en m'envoyant votre dernier ouvrage sur l'Église, je viens vous dire encore combien j'ai été réjoui de voir votre largeur de principes, et la charité *pleine de vérité* avec laquelle vous avez traité un sujet qui a donné lieu à tant de contestations et causé tant d'amertume dans le monde chrétien. Veuille le Seigneur bénir cette lecture pour beaucoup d'âmes, et la faire servir à détruire toutes les murailles que les pauvres enfants d'Adam se plaisent à élever autour d'eux! etc.

Une petite circonstance qui se rattache à cette dernière lettre met fin à cette longue suite de citations. Immédiatement après les lignes que je viens de transcrire, notre frère me demandait « de composer quelque chose *pour la fête de Noël.* » Il me donnait l'idée générale de la petite pièce que j'ai appelée *le Gloria,* et que j'ai ainsi composée d'après sa direction : « Mettre en musique, » me disait-il, Luc 2, 10–14, et prendre le verset 14 » (Gloire à Dieu) pour *tutti* et finale. Quelque chose de » très-simple et à deux parties pour les enfants, etc. »

Je composai cette pièce en voiture, entre Lausanne et

Genève, comme je fis la finale du psaume 118 sur un banc 1834
de la campagne de M. Perrot de Pourtalès à Chambésy. Ce morceau sur Noël a cinq ou six notes un peu bannales, que je retoucherai plus tard si j'en ai le temps; je me suis déjà plaint de cette précipitation ou de cette mauvaise paresse qui m'a toujours empêché de mettre à tout ce que j'ai fait le degré de fini dont j'aurais été capable ! Heureusement qu'après tout, cette pièce fait plaisir; le sujet porte la musique, comme dans toutes mes autres pièces de ce genre.

Je relèverai à ce sujet une erreur assez générale, et qu'on applique, je crois, à la littérature comme à la musique ; c'est que les compositeurs doivent attendre, pour travailler, le moment qu'on appelle d'inspiration. Le frère dont je viens de transcrire quelques lignes me pressait de faire la chose pour Noël; « mais je sais, ajoutait-il, qu'il faut être entrain. » Je n'ai jamais éprouvé ce besoin. En littérature, il se peut qu'il faille, pour faire de la déclamation, attendre un certain échauffement; mais je pense que, même dans ce genre, les plus beaux morceaux viennent toujours de la sincérité, de la conscience et de l'amour du vrai. Quant à la musique, et pour ce qui me concerne, je puis toujours, à un instant donné, entendre éclater sur le champ tout un orchestre. Le travail de la composition consiste alors uniquement à choisir entre les phrases qui se présentent, à repousser celles qui sont triviales ou faibles, et à en exiger qui répondent à notre désir; puis à mettre tout cela par écrit. L'inspiration vient alors pendant le travail.

L'année 1834 va finir. On voit qu'elle a été une des plus paisibles et des plus douces de ma vie. Dans les petites excursions que je fis, je recevais, comme toujours, de nombreuses lettres de mes enfants; car j'ai déjà dit que je cherchais toujours à les tenir de près, ne fût-ce

1834 et 1835 que par lettres ; et je voudrais bien l'avoir fait encore mieux. C'est un des premiers moyens de l'éducation.

Je donnais depuis quelque temps des leçons de grec à l'école de théologie de Genève : c'était avec un plaisir croissant; et, si je n'ai jamais été fort sur les grands auteurs, je m'étais parfaitement remis à la grammaire. Dans une des années qui suivirent, je pus présenter à l'examen quelques élèves qui, entrés à l'Ecole sans même connaître l'alphabet grec, purent, au bout de six semaines, à côté de tous leurs autres travaux, traduire les trois premiers chapitres de l'évangile de Saint Jean, en rendant compte de tous les mots de ces trois chapitres, même des verbes irréguliers.

Enfin, c'est dans les derniers jours de cette année que je fus appelé pour la première fois à prêcher à l'Oratoire de la Société évangélique. On ne trouvera pas étrange que je me sois marqué cette date, quand on observera que j'ai pris l'habitude de me noter des détails encore bien plus petits que celui-là. De quoi se compose habituellement notre vie si ce n'est de petits détails?

1835. Sans avoir jamais songé à quitter les vues orthodoxes, j'avais montré aux adversaires du réveil, dans mon dernier ouvrage, à tort ou à raison, un peu plus de largeur de principes qu'on n'en avait trouvé jusqu'alors dans le camp évangélique ; et cela put créer chez nos adversaires quelque malentendu, en leur persuadant que je me rapprochais d'eux. C'est peut-être par suite de cette circonstance que j'entrai, à cette époque, pour la première fois en relation avec M. le professeur Munier. Sans doute cet homme si intelligent ne fait pas facilement de malentendus; et ce fut une personne intermédiaire qui servit surtout à nous mettre en rapport : cette personne, artiste distinguée, ne rêvait que rapprochement. Je me rappelle entre autres qu'elle me citait à ce sujet

l'exemple d'un de nos prédicateurs les plus goûtés, M. 1835
le pasteur Martin, qui vivait en très-bon collègue avec ceux que j'avais traités de sectaires, et qui prêchait pourtant d'une manière édifiante ; cette dame ajoutait : « Voyez donc cet excellent prédicateur, il est de nos amis ; et pourtant il prêche absolument comme vous ! » — « Et alors, lui répondis-je, pourquoi dites-vous que nous ne prêchons pas comme lui? »

Quoi qu'il en soit, c'est de ce jour que datent mes relations avec M. le professeur Munier. Cet homme distingué qui a été évidemment, pendant quelques années, l'homme le plus marquant et le plus habile du parti opposé aux doctrines qu'on appelait méthodistes, s'y montre d'année en année moins hostile; et je crois que, s'il avait à recommencer, il influencerait probablement la Compagnie des pasteurs dans un sens bien opposé à la direction qu'il lui a donnée au commencement.

Mais ces observations m'appellent à dire deux mots sur la position qu'avaient prise à Genève les deux partis religieux, depuis l'année 1818, époque à laquelle je les ai laissés.

La Constitution ecclésiastique de Genève a été bouleversée dernièrement par une révolution politique. Mais, déjà dans les années qui ont précédé cette fatale révolution, on sentait évidemment que toute la partie grave et respectable de la Compagnie des pasteurs inclinait, quoique lentement, à se rapprocher de l'évangile. A l'époque où l'élection, ou plutôt le rejet de M. le pasteur Valette donna lieu à une longue lutte de vingt-deux votants contre vingt-deux, on distinguait déjà ce qu'on appelait la vieille Compagnie et la jeune. C'est à la première qu'appartient M. Munier ; et c'est elle qui votait pour M. Valette. C'est elle aussi qui entraîna le corps entier à me rendre, à l'unanimité, les droits de ministre

1835 génevois « sans exiger aucune rétractation du passé. » Mais dans l'affaire de M. Valette, après un triple ballottage, cette même portion de la Compagnie finit par perdre une voix ; et dès ce moment la jeune majorité, maîtresse des votes, a opposé le pouvoir matériel et grossier du nombre aux considérations de la sagesse, de la modération et de la piété. Que dis-je? de la piété! Est-ce qu'un de leurs jeunes gens n'a pas imprimé dans le temps que, « pour la » nomination des pasteurs, *le principe du mérite, de la* » *piété et de la saine doctrine* chez les candidats ne ferait » qu'introduire des disputes sans fin. « *(De l'esprit d'exclusion,* etc., cité dans l'*Ancien Gènevois,* 17 mars 1842)! Le parti sage de notre clergé regrette maintenant des scandales de cette sorte : mais d'où proviennent et sont provenus ces scandales, si ce n'est de ce que les hommes, maintenant sages, ont pendant quelques années bourré leurs rangs de jeunes médiocrités et d'ennemis de l'évangile, au mépris d'hommes plus âgés, plus pieux, et habituellement supérieurs à leurs rivaux? Or qui a fait cela? Ce n'est pas moi : c'est quelqu'un d'autre.

Heureusement que tout individu, comme tout assemblage d'individus, peut, à tout instant donné, se retourner directement vers son Dieu, et éprouver que cette réparation du passé qui échappe si souvent à notre impuissance est facile à son pouvoir. Oui ; l'un des plus beaux noms par lesquels Dieu s'est désigné à nous est celui de « réparateur des brèches.» (Esaïe 58, 12.) Oh ! qu'il accorde à chacun de nous la grâce de reconnaître ses péchés, et de les réparer autant qu'il est possible de le faire!

Pour revenir à mon histoire privée, je dirai que depuis quelques années déjà je vivais dans toutes les jouissances, comme aussi dans les quelques peines de la vie de famille : mais les jouissances l'emportaient. Au mois de janvier, cependant, j'eus un moment d'alarme.

Mon Théodore, qui n'avait alors qu'un an, prit une inflam- 1835
mation d'estomac. Il ne pouvait absolument supporter aucune nourriture ; et cependant si cet état se prolongeait c'était évidemment sa mort. Je me rappellerai éternellement que, veillant moi-même ce cher petit affamé, et le promenant par la chambre sur mes bras, le pauvre enfant se jeta tout d'un coup avec avidité dans une certaine direction : c'était du côté d'un chandelier! Désireux de connaître sa pensée, ou plutôt son besoin, que je ne devinais pourtant que trop, je l'approche de l'objet vers lequel il penchait son corps et ses deux petits bras ouverts : hélas! il voulait prendre un morceau de suif placé au bas du chandelier! « Oh! tu as faim, pauvre petit, » pensai-je en moi-même ! et je lui donnai un morceau, gros comme un pois, d'un biscuit qui était sur la table. Pour me récompenser de ma bonté, ce cher enfant se mit à me faire une de ces petites grimaces qu'on apprend à faire aux enfants de cet âge pour s'en amuser ! Quel instinct d'intelligence et de reconnaissance chez ce petit être, qui songeait à me payer de ce que je lui avais donné à manger ce qu'on donnerait à un oiseau ! — Il fallut mettre ensuite beaucoup de tact à revenir à la nourriture ; enfin il fut sauvé.

A la fin de mars la Société évangélique, voyant son œuvre entravée en France par quelqu'une de ces mesures du gouvernement que le clergé romain suscite continuellement de nouveau contre les protestants, me demanda de me rendre dans une de ses stations, à Châlons-sur-Saône. M. le pasteur Hoffmann, qui fut plus tard pasteur en Algérie, puis en France, et qui est mort depuis peu en Belgique, occupait alors ce poste, et y travaillait avec grande ardeur.

Cette visite me fournit l'occasion d'aller, comme on me l'avait aussi demandé, visiter quelques autres stations; et

1835 me confirma dans la persuasion que j'ai si souvent exprimée qu'on peut bien fonder des institutions pour former des prédicateurs et des missionnaires, mais que Dieu seul peut en faire de bons, qui soient dignes de ce nom et dignes de leur grande vocation. Il est vrai que, quand c'est lui qui les fait, il les prend quelquefois ailleurs que dans ces pépinières.

Mais j'arrive à une apparition importante. C'est au mois de mai de cette année que l'*Irvingisme* vint faire une irruption momentanée à Genève ; c'est le moment de dire ce qui en est de cette œuvre, qu'on a jugée avec si peu de discernement.

Je ne puis songer, on le comprend bien, à donner sur ce sujet un traité régulier ; mais il faut pourtant en toucher les traits les plus saillants. Invité en août de cette même année 1835, par l'un des hommes les plus marquants de ce mouvement religieux, à me rendre auprès de lui, et ayant passé trois mois en Angleterre au milieu de cet élément, je crois pouvoir dire que je sais passablement bien de quoi je parle quand je traite ces choses. Sans doute il est juste que, dans ce que je vais dire, on distingue entre mes vues sur les doctrines, vues qui restent soumises au jugement de mes lecteurs, et mes données sur les faits : mais je garantis l'exactitude de ces derniers.

Avant tout je dois prévenir mes frères Irvingiens eux-mêmes, s'ils lisent ce livre, qu'une partie des communications qu'ils ont bien voulu me faire, ayant été confidentielles, je ne ferai, dans ce que je vais écrire, aucun usage de ces communications. Je le regrette pour eux ; car le petit nombre de choses qui m'ont été communiquées de cette manière, étant de la bonne époque de cette œuvre, sont profondément édifiantes ; et ce n'est pas sans une sainte émotion que j'ai souvent relu le récit

de la manière dont un de ces frères est arrivé à recevoir 1835
le don de prophétie, et les flots de lumière que ce don précieux jeta pour lui sur l'intelligence des Écritures. Mais je serai fidèle à respecter sa volonté et celle de quelques autres frères, sur tous les points de ce genre.

Cela étant accordé, je ne puis regarder comme une indiscrétion de ma part si je rapporte, dans la charité et dans le sérieux chrétien ce que ces frères m'ont invité à aller voir parmi eux; et surtout si je juge avec pleine liberté des choses qui ont été publiées et abondamment répandues. Ce qui importe ici, c'est « que la charité demeure »; et je n'ai pas même d'effort à faire à cet égard.

Ce système a été appelé du nom d'Irvingisme; mais c'est mal à propos; car il a ses premières racines dans un mouvement auquel le célèbre Irving n'avait eu aucune part. Voici ce qui en est.

Quelques chrétiens d'Écosse s'étaient réunis régulièrement, depuis quelques années, dans le but de demander au Seigneur de répandre de nouveau sur son église les dons divers de guérison, de prophétie et autres, qu'il avait, selon eux, promis aux siens pour tous les temps. Les principales déclarations des Écritures sur lesquelles ils s'appuyaient en cela, étaient et ne pouvaient être que des passages du genre de ceux-ci, qui se présentent à l'esprit de tout chrétien non prévenu:

En parlant de l'évènement de la Pentecôte, où l'Esprit de Dieu fut répandu sur cent vingt disciples, Pierre dit:

« *C'est ici* ce qui a été prédit par le prophète Joël: « Il arrivera aux » derniers jours, dit Dieu, que je répandrai de mon Esprit *sur toute* » *chair* » (et non sur les apôtres seulement): « vos fils et *vos filles* pro- » phétiseront, etc. » (Esaïe, 44, 3; Joël, 2, 28; Actes, 2, 16.)

On sait que, par ces mots, « *les derniers jours* » l'Écriture entend, non pas seulement le temps des apôtres, mais tout le temps de l'économie chrétienne.

1835 « Le jour de la Pentecôte, les disciples étant au nombre de cent vingt » personnes, *hommes* et *femmes* (Actes, 1, 14 et 15), ils furent *tous* (et » non les apôtres seulement), remplis du saint Esprit. »

Au moment où Jésus envoie ses apôtres prêcher l'évangile dans le monde entier, il leur dit, sans aucune restriction :

« Ce sont ici les signes qui accompagneront *ceux qui auront cru :* ils » chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de *nouveaux lan-* » *gages*.... ils imposeront les mains aux malades, et ils seront guéris. » (Marc, 16, 17 et 18.)

L'apôtre Paul, tout en nous apprenant que ces dons ne sont pas destinés à se trouver tous en chaque croyant individuellement, parle pourtant de ces dons comme d'une grâce qui appartient naturellement à l'église :

« *A l'un* est donné par l'Esprit, la parole de sagesse ;. ... *à un autre* » les dons de guérison ; *à un autre* les opérations des miracles, etc. Mais » un seul et même Esprit fait toutes ces choses ; distribuant à chacun » ses dons comme il le trouve à propos. » (1 Corinthiens, 12.)

Jésus dit, et toujours sans restreindre sa parole à une certaine époque :

« *Celui qui croit en moi* fera les œuvres que je fais, et il en fera même » de plus grandes que celles-ci. » (Jean, 14, 12.) (1)

Enfin l'Écriture, sachant que l'absence des miracles est due à l'incrédulité, et non à une volonté de Dieu qui aurait décidé de ne faire des miracles qu'à une certaine époque, prononce encore ces deux mots remarquables :

« Et Jésus ne fit là *guère de miracles* à cause *de leur incrédulité.* » (Matthieu, 13, 58.) « Et *il ne put* (dans une circonstance toute semblable)

(1) Il y en a qui essaient d'expliquer ce mot en disant que les apôtres ont produit, par leur prédication, plus de conversions que Jésus par la sienne. Mais ce n'est là le sens du mot *œuvre*, ni en général, ni dans cet endroit-ci. Jésus venait de dire : « Croyez-moi que je suis dans le Père ; et le Père en moi ; sinon croyez-moi à cause de *mes œuvres.* » (Jean, 14, 11.) Il est évident que là il parle de miracles.

» faire là aucun miracle, sinon qu'il guérit quelque peu de malades ;... 1835
» et il s'étonnait *de leur incrédulité.* » (Marc, 6, 6.)

Voilà, dis-je, quelques-uns, et quelques-uns seulement des passages très-nombreux qui établissaient, aux yeux de nos frères d'Écosse, que l'église de tous les temps avait le droit à toutes les grâces et à tous les pouvoirs dont jouissaient les chrétiens des premiers jours, ou, comme plusieurs l'accordent, des premiers siècles. L'argument tiré de ce que, par le fait, les miracles ont cessé, leur paraissait doublement faux et sans force ; d'abord parce qu'ils niaient le fait, et qu'ils trouvaient dans tous les temps de l'histoire ecclésiastique des faits surnaturels, plus ou moins rares sans doute, mais moins rares pourtant que plusieurs ne le prétendent ; et secondement parce que, notre incrédulité ne pouvant anéantir la fidélité de Dieu (Rom. 3, 3), l'imperfection de l'accomplissement d'une promesse ne prouve rien absolument contre l'étendue de cette promesse même.

Ils pensaient en outre que quand nous trouvons, dans tous les temps et dans la chrétienté même, tant d'œuvres de magie et de sorcellerie qui ont de la réalité, et que nous voyons ainsi Satan produire continuellement des choses surnaturelles pour séduire les âmes, il serait plus que singulier que le pouvoir du Seigneur cessât de se montrer à cet égard du côté de son église.

Nos frères d'Écosse vécurent pendant quelque temps dans cette foi et dans une piété croissante, mais sans voir encore apparaître aucun phénomène extraordinaire. Enfin cependant il se présenta un cas de guérison très-frappant, qui eut lieu par la foi seule ; et dès-lors des faits du même genre se multiplièrent en peu de temps. J'ai eu le bonheur, moi-même qui écris ces lignes, de passer toute une journée avec une jeune fille qui avait été guérie ainsi d'un vice de conformation qui ne concernait

1835 que la chirurgie et non la médecine, et dont la guérison échappait ainsi complètement à la supposition bannale du pouvoir de l'imagination pour guérir toute sorte de maux : elle avait eu une jambe plus courte que l'autre. Les meilleurs médecins s'en étaient occupés inutilement ; le dernier de ces docteurs avait fait étendre la jeune fille pendant six mois, avec un poids attaché au pied, sur une planche qui avait une place pour recevoir la tête : tout cela avait été inutile. Mais elle avait le bonheur d'être entourée de personnes pieuses ; et, en méditant l'histoire de notre Sauveur, elle fut saisie de la conviction qu'il pouvait la guérir maintenant comme autrefois. Puis, un soir qu'elle était seule dans sa chambre, cette persuasion devint si vive qu'elle sentit dans ses membres un mouvement extraordinaire : elle se leva. Ne s'en croyant pas elle-même, elle vérifie sa guérison en faisant divers mouvements avec la jambe jusque-là malade ; elle était guérie ! De l'étage inférieur on entend du mouvement : sa mère monte : et, la voyant debout, elle redescend effrayée dire ce qu'elle a vu (quel mouvement naturel que cette frayeur !) ; une tante monte à son tour, et il se confirme que l'enfant était effectivement guérie !

C'était, pour moi, un spectacle touchant, que de voir cette jeune fille et sa gouvernante, toutes deux pendant toute une journée, les yeux continuellement mouillés de larmes d'attendrissement..... Elles n'étaient nullement exaltées ; car elles restaient dans le silence, dans une profonde humilité, pleines d'amour et de reconnaissance. Je pensais d'ailleurs que si une guérison pareille et de si belles dispositions étaient de l'exaltation, cette exaltation là vaudrait bien mieux que la médiocrité et la trivialité des sentiments qui sont si répandus parmi nous, — ou qu'une vaine enflure. Mais ce sont là mes jugements ; je dois revenir à mon récit.

Le bruit de ces choses et d'autres semblables se ré- 1835
pandit bientôt au loin ; et quelques chrétiens d'Angleterre, M. Henri Drummond dans le nombre, furent assez sages pour ne pas juger qu'une chose fût une folie par cela seul qu'elle était extraordinairement belle et conforme aux promesses de Dieu : ils envoyèrent, dès 1830, une députation s'informer de ces choses sur place. J'ai dit d'avance que, quoique les députés et ceux qui les envoyaient fussent des hommes vraiment pieux, nos frères d'Écosse, mus peut-être par un instinct d'en haut, répugnaient jusqu'à un certain point à se prêter à l'enquête. Ils ne purent cependant s'y refuser ; et la députation retourna à Londres, convaincue qu'elle avait trouvé là une grande œuvre de Dieu.

M. Drummond étant en liaison avec le célèbre Irving, celui-ci fut initié à la connaissance des faits qui venaient d'avoir lieu. Homme sincère, et d'ailleurs doué de facultés éminentes, il ne crut pas pouvoir repousser les conclusions des députés : et voilà comment il entra dans le mouvement d'Écosse, lequel éclata bientôt aussi à Londres même.

Mais la chose se faussa de bonne heure en tombant, contre la volonté de ceux qui l'avaient commencée, entre les mains de la richesse et du talent, au lieu de rester dans l'élément des simples et des pauvres « à qui Dieu se révèle de préférence. » (Matthieu, 11, 25.) Irving avec ses puissants moyens intellectuels, après avoir embrassé les principes de ses frères, leur imposa ensuite les siens sans qu'on s'en doutât de part ni d'autre, et entraîna tout le mouvement dans son sens. Voilà la raison pour laquelle on a appelé cette apparition l'Irvingisme.

Si l'on demande maintenant quels sont les traits principaux de ce système, je crois qu'on peut les ramener à deux : la doctrine d'Irving sur la nature humaine de notre

1835 Sauveur ; et les dons du saint Esprit ; deux doctrines vraies qu'on a faussées l'une et l'autre, en les exagérant.

Quant à la nature humaine de J.-C., Irving qui croyait, comme tous les chrétiens, à la pleine divinité de notre Sauveur, croyait aussi (il importe qu'on se note bien la chose), croyait aussi, comme tous les chrétiens sans exception, et il l'a dit et mille fois redit, que Jésus, tout en prenant à lui notre nature déchue, telle que nous l'apportons tous avec nous en naissant, était né en même temps rempli du Saint Esprit ; et que cet Esprit l'avait gardé, dès son premier souffle jusqu'au dernier, de tout péché absolument. En d'autres termes, soutenant avec l'Écriture, que Jésus-Christ avait été tenté comme nous en toutes choses, il a toujours cru et enseigné que la tentation n'a eu lieu pour Jésus que jusqu'au point où elle aurait commencé à être elle-même un péché ; qu'elle s'est toujours arrêtée là ; et que si Jésus a été l'Agneau de Dieu, chargé des péchés *du monde,* il n'a pas eu à porter un seul péché à lui. Cela étant bien posé, Irving admettait que, pour tout le reste, Jésus est venu avec le désavantage de notre nature actuelle ; qu'il a eu, par exemple, en un certain sens, une volonté humaine, opposée à celle de son Père céleste, quoi qu'elle lui fût soumise (« NON *pas* MA volonté, *mais la tienne* se fasse ! ») et qu'il a eu à subir ainsi des tentations réelles, quoique toujours surmontées. — Or, qu'y a t-il de faux, et surtout d'abominable dans ces vues? Pour ma part je n'ai jamais pu le voir.

Je sais bien que, dans le développement de ses vues sur ce sujet, Irving a quelquefois été paradoxal ; qu'il a commis la faute que les orthodoxes commettent habituellement aussi, de préciser plus que ne le fait l'Écriture; et qu'il est entré très-mal à propos dans la métaphysique de la question, ce que l'Écriture ne fait jamais. Mais quant

au dogme en lui-même, ce dogme est loin d'être particu- 1835
lier à Irving ; et toutes les fois que la question se soulèvera, on trouvera peut-être toute une moitié de l'Église, si ce n'est plus, qui partagera les vues qu'on a sans raison appelées de son nom. Si Jésus n'est pas né avec les désavantages de notre nature humaine, comment peut-il nous dire de l'imiter ? Un homme qui a ses deux jambes saines pourrait-il dire à un peuple de boiteux : « Voyez comme je marche ; et faites comme moi ? » — Non ! Il y a là un admirable mystère. Jésus est descendu jusqu'à nous, *afin de nous élever jusqu'à lui*. Mais c'est ce dernier point qu'on n'aime pas, et qui fait rejeter l'autre.

Quant aux dons du Saint Esprit en général, je m'en réfère, soit aux quelques passages cités plus haut, soit à ce que j'en ai dit, pour ma part, dans le livre des *Prophètes protestants*, dont il nous faudra parler en son temps, et dont je n'extrais ici que cette phrase : « Ce qu'il y a peut-être de plus pénible à observer en ceci, c'est qu'à chaque nouveau pas qu'il s'agit de faire dans ces vérités, le chrétien aussi, le chrétien lui-même oppose les mêmes résistances qu'il faisait étant encore incrédule ; tellement que toute sa méthode de discussion, et jusqu'à son langage précédent, tout reprend chez lui le même ton, la même attitude, le même dédain, la même légèreté, le même sautillement dans l'attaque : « A quoi bon ? Comment cela se peut-il ? N'est-ce pas de » l'exagération ? Est-ce que cela s'est jamais vu ? Tous » les hommes graves repoussent ces choses ! Jamais je » ne croirai cela ! Pourquoi venir nous en parler à présent ! » et autres locutions semblables !

Sur ce point on peut appliquer, en bien des cas, même au croyant, la remarque frappante et mal intentionnée de Gibbon, quant aux incrédules en général. Après avoir établi par les témoignages concordants de juifs, de chré-

1835 tiens, et de païens éclairés, la réalité des miracles de Typasa ; après avoir dit :

« Ces miracles, dont il y eut plusieurs exemples successifs, se pas-
» sèrent sur le théâtre le plus vaste, et le plus *éclairé* du monde, et
» furent soumis durant *plusieurs années à l'examen des sens*, »

cet auteur ajoute :

« Ce don surnaturel des confesseurs africains, qui parlaient quoique
» privés de l'organe de la parole, obtiendra sans doute la confiance de
» tous ceux, et de ceux seulement, qui sont disposés à croire ;... mais
» l'esprit *opiniâtre* des infidèles est défendu par des *soupçons secrets et*
» *incurables :* l'arien ou le socinien... *résistera toujours* A L'ÉVIDENCE des
» miracles opérés par les disciples de saint Athanase. » (*Histoire générale*
» *de l'Établissement du Christianisme*, tome 2, page 13.)

Je ne voulais faire que de l'histoire, et je rentre un peu dans l'apologie. Mais quand on nie les faits, ou que, forcé d'en reconnaître l'existence, on les tue sous le dédain, et qu'on les regarde de nouveau, au bout de quelque temps, comme non-avenus ; quand cet impie dédain tombe sur des œuvres que d'autres chrétiens regardent avec admiration comme des fruits de l'Esprit de Dieu ; quand, après avoir eu le triste bonheur de trouver quelque faute ou quelque erreur mêlée à des apparitions excellentes et incontestées, on n'a pas même le bon sens d'admettre dans ces choses un mélange de l'œuvre de Dieu et de celle de Satan, mais qu'on aime mieux attribuer le tout en bloc au diable, ou bien encore ne plus penser « à tout cela » ; il faut bien que celui qui entreprend de rendre compte des faits, ramène un peu de logique, pour ne pas dire de piété, dans le débat !

Mais entrons dans quelques détails sur ces dons du Saint-Esprit que les Irvingiens prétendent avoir reçus, et qu'ils ont reçus en effet. Voici en quelques mots les principaux phénomènes qu'a montrés ce réveil remar-

quable et puissant : ce sont ceux même dont parle si 1835
souvent l'Écriture : des guérisons, la prophétie, les langues.

Quant aux *guérisons,* je viens de citer celle d'une jeune fille. Il y en eut de nombreuses du même genre; comme il y en a dans tout réveil un peu prononcé. Ce n'est pas le latin ni le grec, ni l'art oratoire qui guérissent; mais la foi en Jésus, quand on ne la borne pas par l'incrédulité. On peut trouver des faits du même genre dans l'histoire des Frères moraves, racontés par eux-mêmes : (Voyez par exemple la page de cette histoire qui commence par ces mots : « A cette époque il se manifesta dans l'église différents dons surnaturels », etc. (1) : On en trouve chez les Wesleyens; on en a vu dans le Jansénisme : en un mot, je le répète, on en retrouve dans tout mouvement religieux qui a quelque puissance. — Il y eut donc aussi des faits nombreux de ce genre parmi les Irvingiens : je crois qu'il serait inutile d'entrer sur ce point, dans des détails.

Quant à la *prophétie,* il faut d'abord s'entendre sur ce que l'Écriture désigne par ce nom. Il est ridicule de vouloir faire du mot prophétiser un synonyme *d'enseigner*. L'Écriture, qui défend à la femme d'enseigner, admet le cas où elle prophétisera : donc enseigner et prophétiser ne sont pas une même chose : un maître d'école n'est pas prophète par cela seul qu'il enseigne le catéchisme à quelques enfants. Rien ne ressemble moins à un prophète que la plupart des prédicateurs et des docteurs; et pourtant ils prêchent et ils enseignent, tant bien que mal.

Prophétie ne signifie pas non plus toujours prédiction; car on disait à Jésus : « Prophétise qui t'a frappé. »

(1) *Histoire des Frères moraves*, 2e partie, liv. 13, à la fin (p. 300 de la 2e édition ; tome 2, p. 405 de la première).

1835 Quel est donc le sens de ce mot? Quand on a été un peu aidé par la vue du phénomène lui-même, on en vient à comprendre que prophétiser, pris dans son sens le plus général, signifie évidemment : « parler sous l'influence d'une exaltation extraordinaire et involontaire de nos facultés. » Cette exaltation se présente quelquefois à la suite d'un simple mouvement nerveux et maladif; mais de préférence, et presque toujours, sous une grande excitation du sentiment religieux; et le prophète est alors exposé, comme dans l'état ordinaire, ou à l'action de Dieu, ou à celle de Satan, ou à celle des idées qui règnent autour de lui ou en lui-même.

Tout cela n'est point encore assez tiré au clair; mais c'est un phénomène à étudier et non à dédaigner.

Quant au fait même, tel que je viens de le définir, savoir ce langage d'un ordre supérieur, qui n'a lieu que dans une espèce d'extase, je pourrais citer les phénomènes du même genre qu'a présentés et que présente encore le réveil de Suède, — ceux, si bien attestés, que rapporte le Théâtre sacré des Cévennes, — ceux du réveil de Buch, près Schaffhouse, — et une foule d'autres choses du même genre. Mais je me bornerai à donner ici deux cas tirés du réveil irvingien même, et dont j'ai été témoin.

L'un de ces cas était le fait d'une jeune fille, une servante, je crois. Pendant qu'on était à genoux en silence, à prendre la cène, elle se mit à entonner avec un calme parfait, d'une voix argentine, un cantique dont les paroles et la musique étaient le produit du moment, et vraiment frappants de beauté.

L'autre cas fut plus saisissant encore; c'était un vieillard encore vigoureux et sanguin, qui commença sur le ton d'une fanfare une hymne de triomphe sur la victoire de Jésus. Puis il y eut ensuite, — je ne me rappelle plus si ce fut encore par sa bouche, ou par celle d'un jeune homme

très-distingué aussi dans ce genre, — une longue et 1835
admirable explication d'un des chapitres les plus obscurs d'Ezéchiel. Cette explication, toujours donnée dans une espèce d'extase et sur le ton de l'extase, dura, sans s'affaiblir, sans répétitions, et sans la moindre hésitation, pendant trois quarts d'heure environ. Quelle que fût en elle-même la justesse de l'explication, je puis dire que jamais je n'ai entendu un commentaire qui cadrât aussi parfaitement avec le texte difficile et long qu'il s'agissait d'expliquer, et dont toutes les parties correspondissent aussi admirablement l'une avec l'autre. Certainement, et laissant de côté, si l'on veut, toute idée d'un phénomène religieux, il y a là un fait qui mérite tout le respect et l'examen des hommes raisonnables.

J'ajoute qu'en disant que le phénomène est involontaire de la part de celui qui prophétise, et que les discours ne sont pas calculés par lui, nous avons pour preuve de cette assertion, soit l'évidence du fait observé en lui-même, soit la supériorité d'intelligence qui se manifeste au moment de l'extase, soit enfin le témoignage même de personnes qui, après avoir été prophètes, se sont déclarées contre la valeur religieuse de ce phénomène. M. Baxter, par exemple, témoin encore vivant de ces choses, qui a été le plus distingué des prophètes irvingiens, et qui attribue maintenant le tout à une intervention de Satan, ne cesse d'affirmer que, lorsqu'il prophétisait, c'était bien un pouvoir « étranger à sa volonté et aux calculs de son intelligence habituelle » qui le faisait parler. Le phénomène est donc d'un ordre très-supérieur.

Sans doute il s'est fait des prophéties qui se sont contredites entre elles, et d'autres qui ont manqué. Aussi ne prétends-je point qu'un prophète soit infaillible. Plusieurs pensent, il est vrai, qu'il doit l'être ; les deux partis extrêmes, les Irvingiens et leurs adversaires, s'accordent

1835 à croire qu'une prophétie est toute de Dieu ou toute du diable ; et que celle qui est produite par l'Esprit de Dieu ne peut glisser du côté de l'erreur, ni admettre de mélange. Mais c'est là, selon moi, une supposition gratuite. Ne sommes-nous pas tous la preuve du contraire? N'avons-nous pas tous, dans le même chrétien, toujours les deux natures, agissant quelquefois au même moment? Quand un prédicateur fidèle annonce le salut avec onction, ne parle-t-il pas par l'Esprit? La bible dit qu'il le fait. Et s'il se glisse quelque erreur dans son discours est-ce que, pour tout cela, le reste de son discours provient du diable?... Les raisonnements tranchés sont faciles; mais ils sont pauvres. L'apôtre Paul, en disant que l'église doit « *juger* de la prophétie » (1 Cor. 14, 19), même de celle qu'il admet comme telle, déciderait la question par ce seul mot. Et le livre des Actes nous montre tel cas où il y avait opposition de vues entre gens qui, selon l'Écriture, agissaient ou parlaient pourtant par l'Esprit de Dieu. Au chapitre 20 de ce livre on trouve une contradiction assez prononcée entre deux prophéties, toutes deux attribuées à l'Esprit. Paul dit aux anciens de l'église d'Ephèse, rassemblés à Milet que, « *lié par l'Esprit il s'en va à Jérusalem* » (20, 22), tandis que plus loin (21, 4) « quelques disciples disent à cet apôtre, *par l'Esprit*, de ne *pas monter à Jérusalem.* » — Sans doute il n'y a pas là une opposition qui nous autorise au moindre degré à mépriser la prophétie : c'était bien l'Esprit qui disait aux disciples, comme il l'avait dit à Paul lui-même, que des tribulations l'attendaient de lieu en lieu ; et ceux-ci ajoutaient probablement d'eux-mêmes la conclusion que Paul ne devait pas monter à Jérusalem. Mais un seul fait de ce genre suffirait pour montrer que la prophétie n'emporte pas nécessairement l'idée d'infaillibilité : cela me paraît évident.

J'en viens aux *langues*. Ce sujet aussi a besoin, et un 1835
besoin tout particulier, d'être étudié avec attention et sans prévention. Pour le moment, reconnaissant tout ce qu'il présente encore d'obscurités et de lacunes, je n'établis aucune théorie; je ne fais que poser quelques points incontestables, et écarter quelques erreurs grossières, toujours sans avoir l'espace ni le temps de donner les développements désirables.

On croit généralement que le don des langues n'a eu pour objet que de faciliter aux apôtres la prédication de l'évangile dans les diverses langues des peuples auxquels ils devaient l'annoncer, — tandis que de nos jours, pense-t-on, oh! nous avons des instituts de missions où l'on apprend les langues, c'est-à-dire le latin, le grec, et l'hébreu que personne ne parle plus... Belle compensation, dirai-je d'abord, à ce don des langues que vous dites avoir été accordé aux disciples, pour qu'ils se fissent mieux comprendre!

Mais, dit-on encore, il fallait pour introduire le christianisme dans le monde, des moyens plus puissants que ceux dont nous avons besoin pour continuer l'œuvre. Je le nie : comment le prouvez-vous? N'avons-nous pas encore six cent millions de païens, pour la conversion desquels il semble qu'il serait bien désirable d'avoir des secours plus grands que ceux de nos collectes et de nos talents, quelque grands qu'ils soient? — On est dans la jubilation sur nos progrès parmi les païens; et grâces à Dieu, il s'y fait de belles choses; mais, après tout, notre œuvre n'est-elle pas encore d'une faiblesse extrême? Pendant la durée d'une vie d'homme, douze apôtres avaient prêché l'évangile par tout le monde alors connu, et au-delà encore! Avons-nous fait, depuis cent ans, quelque chose de proportionnel, avec notre millier de missionnaires et nos millions de dépenses?...

1835 On dit que nous sommes retardés, dans nos progrès parmi les païens, par l'ignorance où nous sommes de leurs diverses langues. Mais, sans alléguer même qu'une fois la langue d'un peuple acquise, les conversions continuent de s'y faire, en général, encore très-lentement, disons surtout que cette considération est en contradiction directe et ridicule avec ce qu'on vient d'alléguer, que nous n'avons plus besoin du don des langues parce que nous avons beaucoup de moyens d'y suppléer! — J'ajoute plus généralement que ce mépris d'un don quelconque, cette idée que l'Église n'a plus le même besoin qu'à sa naissance de secours extraordinaires, indique à mes yeux une présomption bien déplacée quant à la grandeur des moyens dont nous pouvons disposer.

Mais il est faux que le don des langues eût pour but principal de faciliter aux apôtres et aux premiers disciples la prédication dans la langue des divers peuples du monde. Je crois bien, quoique cela même soit contesté par quelques-uns, qu'au jour de la Pentecôte, les apôtres, ou plutôt les cent-vingt *disciples,* hommes et *femmes,* parlèrent des langues alors comprises : mais veut-on la preuve que tel n'a pas toujours été le but du don des langues? Il n'y a qu'à lire entre autres, le 14e chapitre de la 1re épitre aux Corinthiens, qu'il semble vraiment qu'on n'ait jamais lu! En voici quelques passages :

Paul, parlant du don des langues, comme d'un don de Dieu, dit pourtant aux Corinthiens, en le comparant à la prophétie :

« Celui qui parle une langue, *ne parle pas aux hommes* (entendez-vous? » *ne parle pas aux hommes)*, mais à Dieu ; car *personne n'entend ;* il pro- » nonce par l'Esprit des mystères : mais celui qui prophétise *parle aux* » *hommes* pour l'édification, etc. Celui qui parle une langue *s'édifie lui-* » *même,* mais celui qui prophétise édifie l'Église. Je veux (bien) que vous » parliez tous des langues, mais plus encore que vous prophétisiez (ver-

» sets 2 à 5) .... Si je ne donne, au moyen de langue, un son intelligible 1835
» je parlerai en l'air (verset 6) .... Qu'ainsi celui qui parle une langue,
» prie pour (pouvoir) interprèter..... Je prierai donc *par l'Esprit*, mais
» je prierai aussi *par l'intelligence*; je psalmodierai *par l'Esprit*, mais je
» psalmodierai aussi *par l'intelligence.* »

Observons en passant comment ce verset 15 indique nettement la différence entre le simple *enseignement*, qui provient de notre *intelligence* ou de notre réflexion, et celui qui a lieu d'après une impulsion provenant d'ailleurs, c'est-à-dire de l'*Esprit*. — L'apôtre continue :

« J'aime mieux dire, dans l'église, cinq mots par l'intelligence, pour
» enseigner les autres, que dix mille dans une langue *(non comprise)*
» (verset 19) .... Si l'église se rassemble,.... et que tous parlent des
» langues (or souvenons-nous que Paul parle pourtant du don des lan-
» gues comme venant de Dieu), et qu'il entre des gens simples ou des
» infidèles, ne diront-ils pas *que vous êtes fous?* (verset 23). Si donc
» quelqu'un parle une langue, parlez ainsi deux ou trois, successivement,
» et qu'il y en ait un *qui interprète*. S'il n'y a point d'interprète, qu'il se
» taise dans l'église, et qu'il parle à lui-même et à Dieu... (28).

Il est évident par ces déclarations que le don des langues n'avait nullement pour but spécial de faire mieux comprendre la prédication de l'évangile.

Nous pouvons rendre la chose plus claire encore en examinant de près un cas réel. Dans un cercle de famille, les fidèles rassemblés chez le pieux Corneille, se mettent tout d'un coup, à l'instant de leur conversion, tous à parler *des langues* (Actes 2, 10). Évidemment ce n'était pas pour se faire comprendre de ceux qui étaient présents qu'ils parlaient ces langues, puisque, au contraire, c'est bien certainement dans la langue qu'ils comprenaient le mieux qu'on leur avait parlé. Pourquoi donc se mettre à parler en d'autres langues? Et tous? Et à qui parlaient-ils dans ces autres langues? A celui même qui venait de leur annoncer l'évangile? A eux-mêmes?... Pensez-y !

Autre exemple. Nous voilà cinq cents personnes réu-

1835 nies. Tout-à-coup un homme se lève, et parle chinois... Ah ! direz-vous, c'est qu'il y a probablement quelque Chinois dans l'assemblée. — Mais alors (remarquez donc!) qu'y a-t-il besoin d'un interprète pour ce Chinois? C'est justement la langue qu'il lui faut, qu'on se met à parler ! — Est-ce pour l'édification du reste de l'Église que Paul veut que l'exhortation soit traduite dans la langue usitée? Mais pourquoi ne pas prendre ce Chinois à part, au lieu de lui parler devant tous, et de retomber ensuite par un détour dans la langue connue à tous?

Et puis, si c'est pour faire mieux comprendre la prédication que Dieu fait parler des langues nouvelles, comment se fait-il que l'apôtre admette le cas *où il n'y aurait pas une seule personne dans l'assemblée qui comprît cette langue?...*

On voit que la supposition à laquelle je réponds finit par faire pitié !

Je pourrais continuer longtemps ces réflexions, si je ne me rappelais que j'écris une biographie ; mais en voilà assez pour montrer que, lorsque nous voulons prendre la peine de réfléchir sur ces sujets, ils ne s'expédient pas aussi facilement qu'on le prétend d'ordinaire.

Je ne quitterai cependant pas cette matière sans rectifier, en passant, une singulière erreur que j'ai commise dans une de mes notes sur les prophètes des Cévennes, au détriment de la vérité même que je soutiens ici avec tant de conviction. Je dis au bas de la page 155 de cet ouvrage : « C'est jusqu'ici *le premier exemple* que nous ayons (dans les Cévennes) *du don des langues!* » C'est une grave erreur de ma part. Il n'y a qu'à voir, dans le texte auquel se rattache cette note, ces mots d'un témoin, appuyés, comme toutes les autres dépositions du même ouvrage, d'un serment solennel. *Les Prophètes protestants* portent, page 24 :

« J'ai vu *plusieurs* personnes de l'un et de l'autre sexe qui, dans l'ex- 1835
» tase, prononçaient certaines paroles que les assistants croyaient être
» une *langue étrangère*. Ensuite celui qui parlait déclarait *quelquefois* ce
» que signifiaient les paroles qu'il avait prononcées. »

Voilà donc déjà plusieurs exemples, et non un seul, du don des langues et de langues incomprises, parmi les Cévenols. Puis, si on ne peut encore prendre son parti du fait qu'un homme parle par l'Esprit une langue inconnue, voici le don des langues intelligibles répandu sur des milliers d'individus, et journellement pendant quelques années ! car les prophètes des Cévennes, quand ils ne parlaient pas de langue inconnue, prophétisaient toujours et admirablement *en bon français*, tandis que la plupart d'entre eux, étaient *absolument incapables* de faire hors de l'extase une seule phrase dans cette langue ! Ceci est abondamment attesté par une foule de passages qu'on trouve dans l'ouvrage indiqué : en voici quelques exemples. Un M. Caladon écrivait :

« J'aurais beaucoup de choses à vous dire si l'on pouvait témoigner
» sur la foi de quantité d'honnêtes gens ; mais vous ne voulez que des
» choses que j'aie *vues et entendues moi-même*. En voici.... Ces inspirés
» faisaient tous de fort belles exhortations, *parlant français* pendant la
» révélation. Or on doit remarquer *qu'il n'est pas moins difficile à des*
» *paysans de ces quartiers-là de faire un discours en français qu'à un*
» *Français, qui ne ferait que d'arriver en Angleterre, de parler anglais.* »
(page 44.)

« Il y avait chez mon père (dit un autre témoin), un berger, nommé
» Pierre Bernard, qui était *un pauvre imbécile*. Mais son grand Maître lui
» ayant ouvert la bouche, il fit à l'assemblée des sollicitations pressantes,..
» *s'exprimant en français*, chose fort notable en ce simple paysan. Or je
» puis répondre *de l'incapacité absolue* où était son esprit de recevoir,
» ni en peu de temps, ni avec un long travail, la connaissance des choses
» qu'il disait par ses inspirations. » (page 151.)

« .... Ces filles (dépose encore un autre témoin) n'étaient, hors de
» l'extase, que de *pauvres idiotes :* elles parlaient français dans l'inspira-
» tion ; et *jamais* dans un autre temps. » (page 161.)

1835 Et que dirons-nous de nombreux enfants à la mamelle qui prophétisaient !

« *J'ai vu,* dit un témoin occulaire, un garçon de *quinze mois*, entre les » bras de sa mère... parlant avec sanglots, *en bon français*... Il fut mis » en prison avec sa mère, etc. » (page 152.)

Chose admirable, dirai-je en passant, que cet enfant de quinze mois mis en prison pour l'évangile ! Protestants ! dormez-vous donc tous, que vous méprisiez de pareils faits dans votre histoire ?

Ailleurs on cite encore :

« Un enfant de treize à quatorze mois.... qui n'avait encore jamais » parlé de lui-même... exhortant distinctement *en français.* »

Et voici le noble jugement que portait sur ce beau phénomène Durand Fage, l'un des principaux Cévenols, s'exprimant en ces termes :

« La souveraine Sagesse a voulu manifester ainsi sa puissance ! Et son » bon plaisir a été que l'exemple *concluant* de ces petits enfants, parlant » sans connaissance, avant même que d'avoir la langue déliée, *servît à* » *rendre plus croyable le témoignage que nous rendons* (nous, adultes), de » cette parole admirable qui découle de notre bouche pendant nos extases, » *sans aucune volonté ni dessein de notre part.* » (page 155.)

Voilà une longue dissertation ; mais le sujet la méritait. Je suis convaincu que les dons de l'Esprit seront l'objet du nouveau réveil dont nous avons besoin, de ce nouveau réveil que plusieurs attendent avec une sorte d'ardeur douloureuse. D'ailleurs, on n'aurait pas compris ma conduite dans plusieurs des évènements qui vont suivre, si on n'avait eu cet exposé de mes vues sur ce point. (1)

(1) *Le fait* de phénomènes miraculeux dans les Cévennes, de quelque manière qu'on cherche à l'expliquer, est si peu contestable, qu'un incrédule de nos jours, dans le mauvais roman de *Jean Cavalier*, bien loin de le nier, a dû lui chercher une cause, une origine. Il nous montre un de ses héros cherchant à exalter les enfants de la contrée par la faim, la

Il resterait maintenant à raconter les développements 1835
que prit l'Irvingisme, et à indiquer comment il commença à faire fausse route : mais ces détails n'entrent pas dans le dessein de mon ouvrage. Je me bornerai à rappeler ce que j'ai indiqué plus haut comme la faute fondamentale de ce système. Malgré quelques prophéties manquées ou contradictoires qui eurent lieu parmi eux, et quoiqu'ils aient toujours accordé en théorie que la prophétie n'était pas infaillible, nos frères irvingiens se laissèrent pourtant entraîner par elle, puis elle par eux ; car l'action de l'église et des prophètes est toujours réciproque ; et, malgré quelques apparences du contraire, les prophètes ne font jamais que développer les idées qui règnent ou qui fermentent dans l'élément qui les entoure. Or, ces frères, ayant déjà la prophétie, des guérisons et des langues, reportèrent naturellement leurs pensées vers les temps primitifs : ils se crurent bientôt, non pas seulement une église fidèle, mais l'Église, en quelque sorte ressuscitée, l'Église par excellence ;.. et alors on fit un pas de plus : l'église primitive avait des apôtres : il nous en faut !...

Là était le danger ; et nos frères y tombèrent. L'idée couva quelque temps dans les esprits : puis, tout-à-coup, un prophète se mit à désigner un apôtre, puis deux, puis trois ; on alla jusqu'à douze ; et dans ce nombre, et en tête de tous, figura au bout de peu de temps, comme le principal de tous, un homme pieux, sans doute, et parfaitement respectable, mais qui a contre lui d'être puissamment riche, et de n'être du reste pas plus apôtre que vous et moi. La prophétie nomma ensuite des anges, des

soif, les terreurs, et toute une collection d'artifices. Du reste, si je cite cet auteur profane, je suis bien loin d'en faire une autorité ; je regrette au contraire que tant de chrétiens lui tendent la main pour soutenir avec lui l'impuissance de l'Esprit de Dieu à accomplir les promesses évidentes qu'il a faites à son Eglise de tous les temps, dans les déclarations citées plus haut.

1835 diacres, des évangélistes ; ordonna toutes sortes de nouvelles formes de culte ; prescrivit tout le bagage matériel d'une église, jusqu'à des dispositions de chaises et de fauteuils ; et arriva enfin à toutes sortes d'enfantillages et de bigotteries juives ou catholiques romaines. Ce nouvel ordre de choses, qui n'a fait qu'empirer dès-lors, troubla dès l'origine le cher et pieux Irving. Enveloppé malgré lui dans un système dont il sentait l'erreur sans savoir en discerner la source, croyant à l'infaillibilité de la prophétie quoiqu'il la vît se tromper quelquefois, cet homme distingué mourut déjà en 1834, à l'âge de 34 ans, très-probablement par suite du conflit intérieur dans lequel le jetaient toutes les difficultés de sa position.

Il est bien touchant de trouver, dans une lettre écrite par un membre de l'église irvingienne, au sujet de la mort de ce grand homme, des idées aussi justes que celle-ci sur le formalisme :

« Je vois clairement que *depuis que nous avons fait tous nos arrangements d'églises il y a eu une halte :* on s'est complu dans des choses extérieures. Aussitôt que nous avons eu ce que nous avons demandé, un pasteur, des anciens, des institutions, nous avons cessé de crier à Dieu pour qu'il nous donnât *une abondante mesure de son Saint Esprit ;* et il n'y a plus chez nous cette sainte jalousie pour la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous portait à reconnaître que lui seul peut nous baptiser du Saint Esprit. »

C'est à l'époque où naissaient toutes ces choses, mais pendant que l'église avait encore quelques restes de sa première spiritualité, qu'arrivèrent à Genève deux députés, ou plutôt deux évangélistes que nous envoyait cette église, MM. Carré et Méjanel. M. Carré, encore très-jeune, était, à cette époque du moins (je l'ai perdu de vue depuis), un jeune frère parfaitement pieux et grave. M. Méjanel est celui qui, voyant à quel point mes principes s'accordaient avec les principes fondamentaux

de l'œuvre, me glissa cette perspective dont j'ai parlé , 1835
d'une paie de trois cent liv. sterl. si je consentais à me mettre à la tête de l'église qu'on désirait fonder à Genève. Je répète la question : A quoi servait une pareille insinuation ? J'aime mieux ne pas la qualifier.

Du reste les jugements des hommes sont si singuliers et si pauvres, qu'au moment même où je repoussais cette suggestion sans la moindre hésitation , quoique privé de toute ressource régulière, quelques personnes de Genève me traitaient d'enthousiaste , presque de fou , parce que je n'attribuais pas tout entière au diable cette œuvre que d'autres voyaient comme toute divine !... Je l'ai appelée dès les premiers temps une œuvre de Dieu avortée ; et j'en reste à ce jugement.

Cependant cette arrivée des deux évangélistes excita à Genève une grande fermentation : il se tint des assemblées pour examiner le sujet ; et la Société évangélique en particulier passa dans ce moment par une crise, qui se termina sans doute au bout de quelque temps , mais qui fut très-vive dans les premières semaines. L'un des professeurs allemands de l'École de théologie se laissa même prendre momentanément à la nouvelle doctrine , et ne se dédit ensuite que pour quitter Genève et retourner chez lui. Il m'a toujours semblé que , quoique ce soit un homme de grand talent et sans doute pieux aussi , ses raisons pour embrasser l'Irvingisme , puis ensuite pour le quitter, ont été bien faibles !

Quoi qu'il en soit la bourrasque passa au bout de quelque temps ; et depuis lors on n'a pas vu à Genève un seul homme qui ait professé le mélange de puséïsme et de judaïsme qui forme maintenant le fond de cette œuvre dégénérée. Je viens de l'appeler « une œuvre de Dieu avortée » ; et je suppose que personne ne s'étonnera d'une pareille pensée. Satan ne travaille-t-il pas depuis

1835 la création à détruire les œuvres de Dieu? Et est-ce que l'église chrétienne est telle que Dieu la voudrait?

Voilà ce que j'avais à dire de l'Irvingisme. Je reviens maintenant à mon histoire privée, et à quelques autres faits de ce temps.

Le mois de juin de cette année fut pour moi plein d'évènements.

Quant à ma famille, mon John venait de changer de vocation. A la suggestion de nos frères de Nyon, dont je connaissais la piété scrupuleuse, il avait quitté l'état de relieur que sa santé lui interdisait, pour entrer dans la carrière dangereuse de musicien, que je n'avais d'abord pas voulu lui donner. Mais, sans rien prévoir à cet égard, non plus que moi, il s'était appliqué à la musique pendant même son apprentissage de relieur; et il embrassa pour le moment cet état de musicien, qui ne devait être, encore à notre insu, qu'un passage à une autre position plus selon son cœur et selon le cœur de Dieu.

C'est dans ce même mois de juin qu'on célébra pour la première fois la cène à l'Oratoire de la Société évangélique; et c'est vers ce temps aussi que je composai mon *Chant du Jubilé*.

C'est encore dans ce mois que tombe la guérison d'un épileptique qui eut lieu à Lausanne, sur les prières d'un pasteur du troupeau indépendant de cette ville. Ce pasteur avait essayé, dans la foi, d'oindre le malade selon la recommandation de saint Jacques, et de prier pour lui: il est très-probable que ce petit évènement eut lieu par suite de l'élan que la question irvingienne avait alors donnée aux esprits. Je ne sais si la guérison a été durable: mais elle avait eu lieu réellement; et je ne crois pas qu'aucune des guérisons dont parle l'Écriture garantisse au malade qu'il ne retombera jamais dans le même mal dont il a été délivré; pas plus que ne le fait la guérison

ordinaire la plus parfaite, pas plus que la résurrection 1835
d'un mort ne garantit à un homme qu'il ne mourra pas de nouveau.

C'est encore dans ce mois de juin, le 21, que mourut mon beau-frère Pyt, et que mon père remplit pour la dernière fois ses fonctions de chantre dans l'église de Genève. Il avait alors soixante-douze ans.

Enfin c'est dans ce même mois que je partis, à la demande et aux frais de quelques frères, pour aller faire une tentative d'un genre un peu nouveau, pour me rendre aux bains de Plombières, y passer deux mois, et essayer de tenir, pour les baigneurs, deux ou trois conférences religieuses par semaine. Toutes les impressions de ce voyage furent pour moi, comme pour un jeune homme, des sources de délices. Je repassai par Neufchâtel, par la Chaux de Fonds, Sonceboz, Moutier, Delémont, tous lieux pleins de souvenirs, pleins aussi de lilas et de tulipes... Ne me reprochez pas, lecteur, quelques bagatelles de ce genre! N'aimez-vous pas, au milieu de vos travaux sérieux, jeter quelquefois les yeux sur une jolie fleur ou sur un visage d'enfant? On revient mieux ensuite à son ouvrage.

Je trouvai à Bâle, le 10 juin, outre le cher professeur Vinet, un autre professeur allemand, un monsieur Rœper que j'avais déjà vu à Genève. Sa femme, qui était restée dans cette dernière ville, avait eu la charmante idée de rappeler par lettre à son mari que ce jour était l'anniversaire de ma naissance! Quelle grande et belle chose que l'affection dans cette vie! Mais il fallait une femme pour songer à ce détail. Le cher M. Rœper me fêta donc complètement en ce jour. Il remplit sa chambre d'amis et de fleurs; cette dernière galanterie lui étant facilitée par sa qualité de directeur du jardin des plantes de Bâle.

1835 J'arrivai le 14 ou le 15 à Plombières ; — hélas ! le jour de nos anciennes promotions (1) de Genève, de Genève, maintenant avilie par suite de la longue indifférence religieuse de ses citoyens, et de son relâchement dans la piété évangélique! Nos aveugles, qui nous reprochaient d'être de « fougueux protestants », ils s'en trouvent bien maintenant d'avoir fait consister toute leur religion dans le libre examen ! Peut-être verseront-ils bientôt des larmes de sang sur leur folie ! — Mais si Genève se perd par l'alliance du bonnet rouge et de la mître romaine, l'Irlande et l'Italie commencent à s'éclairer. Un seul évêque d'Irlande a admis, depuis quelques années, *vingt-cinq mille* catholiques-romains dans l'église protestante : le fait est avéré. Le nombre total des convertis passe, me dit-on, deux cent mille.

Une mission comme celle de Plombières est une des tâches les plus difficiles que j'aie connues, à raison de la mobilité de l'auditoire, puis de la variété de personnes et de caractères que vous avez devant vous dans une même séance. Un grand nombre de baigneurs ne sont là que pour trois ou quatre semaines. Quand vous êtes parvenu à gagner l'affection ou l'attention de l'une de ces personnes, la voilà qui part, à votre grand chagrin et quelquefois au sien. Un jour vous aurez devant vous presque uniquement des dames mondaines qui arrivent par curiosité ; une autre fois des avocats, des militaires, un pair de France ; des catholiques romains, des protestants; des incrédules, ou des personnes pieuses; des savants, des hommes légers ; — et tout cela sans que vous en sachiez rien cinq minutes ni même une minute avant d'ouvrir la séance. Quelquefois même votre auditoire ne se complète que lorsque vous avez déjà commencé ; et, pour un pré-

(1) On appelle ainsi à Genève la distribution publique des prix du collége.

dicateur qui ne croit pas que tout discours, ou tout sujet 1835
quelconque soit bon pour tout auditoire, cette circonstance présente une grande difficulté. Aussi en étais-je venu, quelque désireux que je fusse de me préparer, à me tenir prêt, mais d'autant moins en détail, sur deux ou trois sujets différents pour chaque séance, ou même à en changer séance tenante.

Ajoutez à tout cela la concurrence que vous font les bals, les parties de plaisir, les courses à âne, le trop de chaleur ou le trop de pluie, puis ce changement continuel du personnel dont je viens de parler; et l'on se fera une idée de la difficulté de ce genre de mission. Non seulement il est difficile de bien entretenir ses auditeurs une fois qu'on les a, mais il est difficile d'en faire venir de nouveaux; et il faut se résigner à renouveler humblement, a peu près tous les huit jours, ses annonces dans les différents hôtels, pensions, ou casinos.

Après tout, je réussis à rassembler à chacune de mes séances (trois par semaine) un petit noyau d'auditeurs qui variait de quinze à quarante, suivant les circonstances indiquées plus haut. Il s'établit même, entre un certain nombre de baigneurs et moi, un lien de sympathie; comme cela se fait facilement dans un endroit pareil. Il se trouva pendant quelque temps que j'étais un des baigneurs qui osaient se faire entendre sur le piano; et ma musique faisait plaisir. Sans doute lorsque la compagnie devenait nombreuse, et que j'avais l'imprudence de tomber dans la mesure à trois temps un peu vive, il prenait à quelques dames une velléité de valse; mais je ne persévérais pas longtemps dans mon morceau; et je repassais « du plaisant au sévère. » Je voulais bien être musicien, mais pas ménétrier.

Alors venaient de petites attaques; et c'était une occasion de dire quelques mots sérieux. « Mais trouvez-vous

1835 donc que la danse soit incompatible avec la piété? me disait-on. — C'est vous, Madame, qui le trouvez. — Comment donc? Pas du tout ! — Pardonnez-moi : car je vois que ce sont les personnes qui aiment le plus la danse qui viennent le moins à mes assemblées. »

Pendant la durée ou vers la fin de cette mission j'eus le plaisir de voir arriver successivement MM. Monnier de Nancy, M. et M^me^ Bovet de Boudry, près Neufchâtel (tous deux morts depuis!), M. Daniel Le Grand, un baron de Guersdorf, puis vers la fin, M. Adolphe Monod.

Puis, au sein de cette paix, nous apprîmes tout-à-coup l'affreux attentat de Fieschi. Mais le bras de l'Éternel avait détourné le coup. Les cinq ou six tubes qui se trouvaient dans la direction du roi et de ses fils avaient éclaté, et leurs éclats avaient blessé l'assassin !

Au mois d'Août Genève eut son fameux Jubilé. Qu'aurons-nous en 1935?... Hélas! qu'aurons-nous demain?...

De retour chez moi je trouvai une lettre de Londres qui m'invitait à ce voyage chez les Irvingiens que j'ai déjà annoncé. On me demandait de me rendre à Londres, ou plutôt à Albury où se trouvaient alors les douze apôtres, afin d'y voir de plus près l'œuvre des prophètes. Les vacances de l'École de théologie, où je donnais des leçons, étant sur le point de commencer, j'eus justement la facilité de faire ce voyage important ; et je partis le 4 septembre. Arrivé à Albury le 15, j'y restai jusqu'au 21. C'est là que j'entendis pendant quelques heures de service divin ces belles prophéties dont j'ai parlé plus haut, puis quelques autres prophéties dans le particulier. Celles-là avaient lieu en dehors de tout culte, à la fin d'un déjeuner, ou d'un dîner, ou d'une soirée. Quand la personne était faible de corps, sa voix restait faible, même dans la prophétie ; mais, dans le cas contraire, la voix prenait quelquefois une force effrayante ; observation que je ne

fais nullement par manière de blâme; car il est bien 1835
naturel que lorsque nous sommes vivement affectés notre voix s'en ressente.

Mais si ces choses me frappèrent, Dieu me fit la grâce de les juger dès l'abord par les principes que j'ai exprimés précédemment; je sentais dans toute l'œuvre quelque chose d'imparfait, un mélange de vrai et de faux. Le premier coup-d'œil déjà m'affecta péniblement; car je n'ai encore jamais pu m'habituer à l'idée d'un apôtre entouré d'opulence; et, dès mon entrée dans la maison, je me dis avec douleur : « Encore un idéal détruit! »

Cependant tout le bien que j'ai dit de celui qui m'accueillit dans sa maison, je le maintiens; seulement, autre chose est d'être bon chrétien pour son compte, et autre chose d'accepter la direction de l'Église de Dieu et de s'en dire apôtre!

Ce qui me peinait le plus dans cette œuvre, c'était donc la richesse dans laquelle vivaient ses conducteurs, et le défaut de renoncement au monde que j'apercevais partout. C'est peut-être pour prévenir ce reproche, ou plutôt l'objection qu'on aurait pu tirer de ce fait contre leur doctrine, qu'un des petits traités apologétiques des Irvingiens avait pris pour épigraphe et pour sujet ces mots de Jésus : « *Vous les connaîtrez à leurs fruits.* » Mais l'auteur, s'appuyant sur ce qu'on trouve une fois dans l'Écriture, pour désigner nos paroles, l'expression « le fruit *de nos lèvres* » ou « les bouveaux, les jeunes bœufs, (l'offrande) *de nos lèvres* » concluait de là que, dans le mot de notre Sauveur, le mot *fruit,* pris tout seul, désignait là aussi le fruit *des lèvres,* c'est-à-dire les paroles, *la doctrine!* Quel raisonnement! Vous connaîtrez ce que vaut la doctrine d'un homme, à sa doctrine! ce que valent ses paroles, à ses paroles!...

Je voyais le même penchant au christianisme spéculatif

1835 et, pour ainsi dire la même crainte des bonnes œuvres, dans cette interprétation qu'on fit en ma présence, et peut-être à mon honneur, d'un mot du psaume 41 : « Heureux celui qui se conduit sagement envers l'affligé (v. 1.) » — Il ne s'agit pas ici, dit d'un air de pitié un docteur qui se trouvait là, d'une pièce de monnaie qu'on donne au premier mendiant venu : les derniers mots du *psaume précédent* nous disent de quel affligé il s'agit ici : ce psaume se rapporte à notre Sauveur, qui dit, parlant de lui-même: « or je suis affligé et misérable », etc. (Psaume 40, 17) : donc il s'agit aussi de notre Sauveur en cet endroit, dans ce verset du psaume 41 !

On me fera grâce de tout commentaire sur une exégèse pareille.

Ces frères avaient dès-lors beaucoup trop de confiance dans ce que l'Écriture appelle le bras de la chair, c'est-à-dire dans les moyens humains, les talents, le savoir, la richesse. Ils me le montrèrent un jour, même en paraissant dire le contraire : « Nous aimerions avoir dans vos contrées quelque frère qui pût se placer à la tête de l'œuvre, fût-ce un homme tout simple et tout ordinaire, comme vous, ou M. Duplessis (de Nyon) » — *Fût-ce,* pensai-je en moi-même ! Ils oublient donc toute cette doctrine de l'Écriture, tout ce dogme, dirais-je, qui dédaigne, dans le royaume de Dieu, la grandeur humaine pour se glorifier dans la faiblesse. » Peut-être que le frère qui me parlait ainsi désirait m'assouplir en me rappelant, et peut-être en m'exagérant ma simplicité : mais il ne savait pas que c'est précisément par suite de cette simplicité que je suis admirablement cuirassé contre l'ascendant d'un faux éclat. Quatre ans auparavant déjà le cher Irving avait essayé une fois auprès de moi le ton de l'autorité : mais il vit bientôt à mon sourire et à mon ton aisé qu'il n'y avait rien à faire de ce côté-là. Grâce à Dieu, je ne suis

pas sujet au fou-rire : je ne crois pas y être tombé une 1835
seule fois en ma vie : mais si quelque chose pouvait m'en donner la tentation ce seraient les prétentions sacerdotales et les airs grand-pontife. Dès qu'un homme se redresse à laisser pendre son habit aux épaules, il perd sur moi tout ascendant; que ce soit en Angleterre, à Genève, à Paris, ou ailleurs.

Du reste ceci est une digression qui ne s'applique en rien à M. Drummond, quoique son *fût-ce* en ait été l'occasion.

On célébra la cène dans l'église irvingienne d'Albury pendant que je m'y trouvais. Or je crois avoir, comme tout chrétien, le droit de m'asseoir à la table de toute assemblée qui célèbre le souvenir de la mort du Sauveur, quoique je n'y tienne pas du tout. On a vu mes principes à cet égard (p. 112). Comme ce n'est pas « ce qui entre dans la bouche » qui sanctifie l'homme, je célèbre tout aussi bien, et peut-être mieux, la cène en regardant la cérémonie qu'en y prenant une part directe. C'était donc principalement pour donner une preuve d'affection chrétienne à mes frères que je m'informai si je pourrais prendre part à ce repas chrétien. Je comprends que le cas était difficile. Au point où en étaient déjà venues les choses chez les Irvingiens, ils se regardaient seuls comme l'Église; car l'un d'eux me dit un jour ces mots, avec un peu d'impatience : « *Yes, yes; you want to make us* A *church, but we are* THE *church.* » (Oui, oui ; vous voulez faire de nous *une* église ; mais nous sommes *l'*Église). Or j'avais un pied dans leur église et l'autre non. On fut donc embarrassé à mon sujet : la veille on me dit que je pourrais prendre part à la communion ; le matin on me dit que je pouvais assister pour voir. Je ne fus nullement offensé de cette décision ; au contraire je la préférai, et j'en fus plus à mon aise.

1835 Pour achever mon jugement sur cette œuvre en général, je dois dire que je n'aimais pas leur culte. Trois services par dimanche, dont l'un durait quatre heures entières, oui, quatre heures ; de longs chants de psaumes mis en vers, à la manière de l'Écosse; de longues lectures de l'Ancien Testament ; un ton du culte généralement sévère et même dur ; toujours le caractère anglais, fort et dur, dur et fort.

Après avoir passé six jours à Albury, je me rendis pour un jour et demi, à Londres, où l'on me logea chez un des membres de l'église principale de cette grande ville. Ils ont fait sept de ces églises : ainsi l'avaient voulu les prophètes ! Cet homme dépassa encore en dureté tout ce que j'avais jamais vu. Il est vrai que, bien sans le vouloir, et même s'en m'en douter, je l'irritais par une niaiserie que la charité seule envers moi-même m'empêche d'appeler de la bêtise ; je revenais sans cesse avec mes vues larges : je lui nommais, comme des personnes que j'aimais tendrement, de violents adversaires de l'œuvre irvingienne. A part même cela, mon hôte était un homme dur. Bref nous n'avions trace de communion spirituelle ; et je crois pouvoir attribuer à la peine et à la compression de cœur que j'éprouvais depuis huit jours soit chez lui, soit au milieu de l'œuvre où je vivais, une grave maladie dont je fus atteint deux jours après, la plus grave maladie que j'aie faite en ma vie, qui me mit au lit pour trois semaines, m'amena au bord de la tombe, et me tint ensuite pendant trois mois en convalescence.

La cause déterminante de cette maladie fut toutefois une imprudence que je commis. Je devais me rendre à Hilton Park, près Wolverhampton, pour y revoir cette chère miss Cook, que nous avions longtemps connue à Genève comme une chrétienne profondément pieuse. La veille de mon départ je fis plusieurs courses dans cet

immense Londres, horrible à raison de la fatigue qu'il 1835
vous cause quand on se sert plus de ses pieds que de voitures. Il pleuvait beaucoup : je me laissai mouiller, je ne sais comment ; et c'était presque avec plaisir, à raison de l'échauffement où me jetait mon voyage. Le soir je me mets en voiture ; et j'y passe toute la nuit, jouissant encore follement d'un petit frisson qui me passait pendant tout ce trajet dans la moëlle épinière. J'arrivai à Hilton (23 septembre) ne me croyant nullement malade, mais pourtant ayant froid. J'avais beau me mettre dans le feu, je sentais toujours un frisson. Mais ne sachant presque ce que c'était que maladie, je croyais que tout cela allait passer d'un jour, puis de deux ; et je fis retenir une place dans la voiture de Cheltenham pour le 28. Cependant le Seigneur en avait décidé autrement. Je pris une fièvre typhoïde : j'étais comme écrasé par un sommeil continuel mêlé de rêves agités, quoique j'aie toujours gardé ma présence d'esprit dans la veille. Miss Cook eut pour moi tout ensemble les soins d'une mère et ceux d'un médecin éclairé ; sa nièce miss Vernon-Graham, à qui appartient maintenant le domaine, et dont j'avais aussi fait la connaissance à Genève, joignit ses soins à ceux de sa tante ; j'eus même pendant quelques jours ceux d'un jeune frère, Ferdinand Gros, qui allait partir comme missionnaire pour les Indes. On fit venir une fois deux médecins ; et avec le secours de Dieu je me rétablis, quoique lentement. Il fallut recommencer à marcher en s'appuyant sur deux personnes, puis sur une seule, puis enfin en s'exerçant tout seul.

Le 29 octobre je pus tenir de nouveau le culte de famille dans cette maison. Je remarquai avec surprise que, durant toute cette maladie, quand je pouvais penser et prier pour moi-même, je pensais et priais en anglais. C'était sans doute l'effet de l'obligation continuelle où se

1835 trouve un étranger de parler la langue du pays, qui m'avait ainsi plié la cervelle à une langue qui n'était pas la mienne.

J'eus, pendant ma convalescence, plusieurs occasions de voir et de visiter quelques assemblées irvingiennes de la contrée. L'une de ces visites, que j'avais déjà faite lors de mon arrivée à Hilton Park me fit remarquer un singulier arrangement qu'avait pris l'église ; sans doute pour établir l'unité d'enseignement dans toute l'œuvre. J'entendis un soir, à 40 ou 50 lieues de Londres, un discours que je venais d'entendre mot pour mot à Londres l'avant-veille ; c'étaient les mêmes cinq points, dans le même ordre, et absolument les mêmes développements: évidemment le discours avait été sténographié, peut-être lithographié, puis rapidement expédié, pour être répété tel quel. Unité factice et romaine !

Je quittai Hilton le 12 novembre, plein de reconnaissance envers les deux chères sœurs qui m'avaient prodigué leurs soins. Miss Cook est allée plus tard se reposer dans le sein de son Dieu. J'ai, depuis, revu quelquefois sa nièce, qui marche sur les traces de sa digne tante.

En repassant par Paris je fis la connaissance de M. Guizot, alors encore ministre de l'Instruction publique. Cet homme célèbre a certainement un respect sincère pour l'évangile : c'est dommage que le philosophe et l'homme politique faussent en quelque degré cette direction de son cœur. Pascal tâchait de *s'abêtir,* c'est-à-dire évidemment de comprimer les retours continuels et fatiguants des objections que suscite la raison humaine, dans l'esprit de celui-là même qui a été convaincu de la vérité de l'évangile par le raisonnement le plus rigoureux. C'était une rude tâche pour Pascal que de s'abêtir : elle ne le serait pas peu pour M. Guizot non plus ; mais « la folie de Dieu » est plus sage que la sagesse des hommes. » « Laissant

» les choses qui sont derrière, disait Saint Paul, je 1835
» m'avance vers celles qui sont devant, vers le prix de la
» vocation céleste qui est Jésus-Christ. »

Le 10 décembre je rentrais à Carouge.

J'appris à mon arrivée un petit détail de famille qui mérite d'être conservé. Mes enfants ayant appris à quel point j'avais été malade, et leur maman les ayant sûrement avertis de ne pas me fatiguer à mon arrivée, mon petit Théophile, alors âgé de 7 ans, disait dans une de ces prières que tous faisaient tour-à-tour au culte de famille: « O mon Dieu! fais que lorsque papa reviendra nous ne nous jetions pas à son cou, pour ne pas le fatiguer! »... Il n'y a que le christianisme pour produire des délicatesses de ce genre! Renoncer par amour à témoigner son amour! Il est vrai qu'il fallait, ici encore, une femme pour tomber sur une idée pareille: mais on voit que l'enfant l'avait bien saisie.

Dès que je fus rentré chez moi je commençai une lecture assidue du Nouveau Testament dans l'original. Pour mes yeux, ce travail, que je poussais trop avant dans la nuit, vint trop tôt après la rude maladie que je venais de faire, et me gâta la vue.

Peu de jours aussi après mon retour j'écrivis une lettre à M. Drummond, pour lui communiquer avec précision et avec une franchise chrétienne le jugement que je portais définitivement sur l'œuvre que je venais d'observer. Je disais alors à un ami de Genève qui avait blâmé ma visite en Angleterre, que je n'en étais pas revenu aussi fou que quelques-uns s'y attendaient. — « Peut-être un peu moins, » me répondit-il. — Il se trompait. J'avais bien jugé la chose dès le premier jour; et le voyage n'avait fait que me confirmer dans toutes mes vues, qui sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient alors.

Reposons-nous de nouveau un instant. Sauf la rude

1835 fondation de l'*Espérance* qui eut lieu en 1838, l'époque où nous entrons, et qui dura sept ans et demi, est peut-être l'époque la plus douce de ma vie. Ce sont sept ans et demi de paix, de travaux littéraires et de vie de famille qui m'attendent. Ils seront l'objet des deux livres suivants.

Addition aux pages 167 *à* 184.

Ces pages ne traitent pas le point des *visions;* mais j'ai pourtant déjà fait remarquer que, loin d'être nécessairement l'effet d'une simple hallucination et de supposer toujours une exaltation maladive, les visions sont rangées, avec les *songes,* la *prophétie* et autres manifestations extraordinaires, au nombre des *promesses* faites à la nouvelle alliance. (t. 1, 123; Act. 2, 17, etc.) J'ajoute cette note pour rectifier quelques observations peu convenables qu'on trouve, sur ce même point, dans un livre d'ailleurs excellent que vient de publier un de nos frères, excellent lui-même, M. le pasteur L. Bridel. Je parle des *Récits américains.* — Ce livre rapporte (t. 2, p. 69 et suiv.) l'histoire d'une vision, sur laquelle un pasteur américain fait quelques mauvaises plaisanteries qu'un chrétien ne devrait pas se permettre. Ce n'est sûrement que le caractère modéré et scrupuleux de notre frère de Paris qui a pu l'empêcher de joindre au moins une note aux observations du pasteur américain, pour montrer combien ces observations sont peu fondées. Pierre a eu des visions; Paul a eu des visions; Jean a eu des visions; le pieux et sage Pascal a eu une vision; et celle-ci a été d'autant plus remarquable que, sauf un feu par lequel elle débuta, elle ne présente, pendant le cours de deux heures, aucun objet matériel, mais une suite de pensées et d'impressions admirables, parfaitement évangéliques. Son début s'applique très-bien ici: « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob; non des philosophes et des savants. »

LIVRE XV.

Dix-neuf ans dans le canton de Genève. — 3e Partie.

DU 1er JANVIER 1836 AU 16 AVRIL 1839 (46 A 49 ANS.)

Traduction littérale du Nouveau Testament (Lausanne). — Naissance de mon dernier enfant, *Elisée*. — Je commence l'*Histoire générale de l'établissement du Christianisme*. — Bonheur dans cette occupation. — Douce année.— 1837 de même.— Etat de ma famille à cette époque. — Assemblée de famille.— *Quelques anecdotes d'enfants*. — Pourquoi je donne des histoires de ce genre.

Je quitte Carouge. Coup-d'œil sur les 8 ans que j'y ai passés. — Dernier article de mon journal dans cette ville. — *Retour à Plainpalais*. — Lettre de M. *Vinet*. — Je commence l'impression de l'Histoire générale. — Ma famille au commencement de 1838. — Bonté de quelques amis chrétiens d'Angleterre. — *Lettre à l'archevêque de Toulouse*. — Dernière épreuve de l'Histoire générale. — Je me prépare à publier l'*Espérance*. Voyage à Paris. Blocus hermétique. — Mes droits à la naturalisation. — M. Rossy. — L'*Espérance* commence à Genève. — Lettres de mes enfants. — Ostermann à Genève. — On licencie. — *Travail excessif* des trois premiers mois de l'*Espérance*. — Le journal bien reçu partout, sauf à Paris. — *Symptômes orageux de la littérature du jour*. — La famille. — John à Paris. — Lettre d'une dame anglaise sur l'*église actuelle des Frères moraves*. — Encore la famille.

J'ai dit précédemment que j'avais conservé dès l'année 1836
1811 presque toutes les lettres que j'avais reçues, et même un grand nombre de celles que j'avais écrites à ma famille et qui m'avaient été rendues plus tard. Mais nous avons déjà trouvé une année dont il ne me restait qu'une seule lettre : celle-ci est dans le même cas.

Je continuai, pendant cette paisible année, à lire avec

1836 ardeur, dans l'original, mon Nouveau Testament et un peu l'Ancien.

Un autre de mes travaux fut la part que je pris à la traduction littérale du Nouveau Testament qui parut à Lausanne peu de temps après : je n'y fus appelé que lorsqu'on en était déjà à la révision de ce travail. Les frères qui avaient commencé l'entreprise avaient cru, avant de se mettre à l'œuvre, pouvoir suivre avec avantage le principe d'une traduction rigoureusement littérale, principe provenu de la théorie de l'inspiration des mots que soutenait surtout M. Gaussen. Mais une partie d'entre ces frères renoncèrent plus ou moins rapidement à cette manière de voir ; et, d'après ce qui précède, on conçoit que j'étais grandement de leur avis. On avait aussi résolu à l'unanimité, dans le commencement, de faire, par respect même pour l'Écriture-Sainte, la critique du texte reçu, et d'admettre celles des variantes qui paraissaient commandées par les faits et par l'impartialité. Mais quand on en vint, vers la fin du travail, au passage des trois témoins (1 Jean, 5, 7) et qu'on vit que ce passage n'avait existé dans aucun manuscrit grec jusqu'au XVI^e^ siècle ; qu'il n'avait pas été cité une seule fois dans la longue et solennelle dispute de l'Arianisme, et qu'ainsi c'était une addition incontestable à l'Écriture-Sainte, on n'osa pas aller jusqu'au bout du principe qu'on avait d'abord embrassé ; on pensa que le public ne comprendrait pas le retranchement de ce verset, et serait effrayé d'une altération au texte habituel ; on revint en conséquence sur la première détermination, et on rétablit le texte reçu partout où on l'avait modifié (1). On conçoit que cette mesure ne fut pas prise à l'unanimité.

(1) De Wette rejette ce verset dans une note de sa traduction, et ajoute : « Luther n'a pas traduit ces mots, qui certainement ont été surajoutés. » — J'ai aussi vu une ancienne traduction française qui les avait repoussés.

Il s'éleva entre nous un autre débat sur un point de 1836
dogmatique fort important, savoir sur la manière dont on devait traduire les mots « faire le péché », contenus dans la 1re épître de saint Jean. Un membre du comité proposait l'expression « *pratiquer* le péché », comme pour faire entendre que ce ne sont pas des actes isolés de péché, mais la pratique habituelle du péché que l'apôtre avait en vue. Mais l'on convint, je crois, qu'il fallait chercher aux expressions paradoxales de l'apôtre une autre explication, puisque Jean s'exprime ailleurs d'une manière qui exclut absolument toute idée de péché chez le chrétien, quand il dit : « Quiconque demeure en Lui ne *péche* point ; quiconque *péche* ne l'a point vu ni ne l'a point connu (3, 6) ; il ne peut *pécher* (v.9). Et l'on garda, si je ne me trompe, la traduction littérale et plus large « faire le péché. »

Je pense en effet que, dans les expressions dont il s'agit, Jean trace l'idéal du chrétien, c'est-à-dire son état normal ; et que nous devons *respecter le langage de l'Écriture,* et laisser l'idéal à la hauteur où le place l'apôtre. Dieu ne nous a pas donné une rédemption si imparfaite que nous devions regarder comme une affaire décidée que nous pécherons toujours plus ou moins jusqu'à la fin.

Le 4 juin naquit le dernier de mes enfants, *Élisée* : c'est moi qui fis choix de ce nom, et qui le fis avec le désir bien profond que cet enfant eût, comme le prophète dont je lui donnais le nom, deux fois l'esprit d'Élie.

Puis, le 22 du même mois, je me mis à l'heureux travail de l'*Histoire générale de l'établissement du christianisme.* C'est une traduction de l'ouvrage allemand de feu M. Blumhardt, directeur de l'institut des missions de Bâle. Il avait intitulé son travail : *Histoire générale des missions chrétiennes.* J'ai changé cette expression, dans la crainte qu'on ne prît, quoique à tort, l'ouvrage pour

1836 la simple histoire des missions que l'Église, une fois établie, envoie chez les païens situés hors d'Europe.

L'ouvrage allemand était de huit volumes, que j'ai réduits à quatre, en y faisant même des additions, et sans omettre un seul fait intéressant. Je n'ai retranché qu'une très-longue introduction, qui n'était pas de l'histoire ; puis j'ai continuellement condensé les expressions de l'auteur, qui était excessivement diffus.

J'ai aussi ajouté à l'ouvrage quatre cartes; parce qu'on ne comprend pas bien l'histoire lorsqu'on se fait une idée confuse des lieux où elle se passait.

Enfin j'ai mis de l'ordre à l'ouvrage dans les quelques endroits où l'original en manquait. Le cas le plus marquant de ce genre se rapporte à l'histoire, si difficile et assez longue, de l'invasion des barbares. M. Blumhardt, traitant de l'histoire des missions de chaque contrée successivement pendant un siècle ou deux de suite, ne donnait à chaque chapitre que la portion de l'histoire de l'invasion qui s'y rapportait. Mais il arrivait alors qu'au bout d'un volume entier, quand on croyait en avoir fini depuis longtemps avec Attila, Alaric, ou Genseric, et qu'on les avait dépassés d'un siècle ou même de deux, on les retrouvait inopinément dans un autre lieu. Il m'a fallu presque entièrement créer cette histoire quant à l'ordre, quoique j'en aie pris presque tous les matériaux dans Blumhardt ; c'était un dédale dont je ne me suis tiré que par une idée aussi heureuse que simple. Je pris une grande feuille de papier, ou plutôt quelques pages blanches consécutives, et j'écrivis en marge, les uns au-dessous des autres, les chiffres 400, 401, 402, et ainsi de suite jusqu'à 600, en laissant même de la place pour quelques dates antérieures et postérieures ; puis je me mis à lire mon Blumhardt en enregistrant, à mesure, chaque évènement à l'année précise à laquelle il appar-

tenait, lorsque les choses avaient une année précise, ou 1836
approximativement dans le cas contraire. Je vis alors avec délices s'établir le fil des évènements aussi régulièrement que dans une gazette de nos jours ; et je n'eus plus qu'à raconter de suite, et pour ainsi dire jour par jour. C'est ce qui a donné le chapitre seize du tome premier, histoire bien solennelle.

Le tableau comparatif des langues de l'invasion, toutes germaines, est aussi mon travail. On ne trouve pas, dans ce tableau, la langue des Huns dont je n'ai pas vu d'échantillon ; mais il me paraît très-probable qu'ils étaient de race germanique comme tous les autres barbares de l'invasion.

Quelles deux années heureuses je passai dans ce travail ! Peut-être les plus heureuses de ma vie. J'aurais voulu alors que le jour eût quarante-huit heures ; et je me rappelle avoir matériellement tressailli de joie en mon lit, un soir, au moment où je me couchais, à la seule perspective de me relever le lendemain matin pour rouvrir mes cahiers qui étaient là proprement rangés sur mon bureau devant moi.

Je me souviens aussi que j'étais tellement plongé dans les évènements dont je faisais l'histoire, surtout pendant que je faisais celle de l'invasion des barbares, que, lorsque je rentrais un moment dans la vie commune, et que je passais dans les rues ou que je voyais une voiture, un bateau à vapeur, j'étais surpris comme un homme qui viendrait d'un autre monde : en un mot je vivais dans le moyen âge.

Voilà comment se passèrent les deux années 1836, 1837, et partie de 1838.

Cependant ma santé était moins bonne qu'on ne le pensait ; ma vue, en particulier, s'affaiblissait déjà ; mais je n'en travaillais pas moins avec ardeur ; et cette étude

1837 si passionnée n'était interrompue, une ou deux heures par jour, que par la lecture de la bible, ou deux ou trois fois par année par la réunion pour la traduction littérale du Nouveau Testament dont il a pareillement été question.

Il va sans dire que, dans les moments de repos, les enfants venaient faire une délicieuse diversion à tout cela, et broder les fleurs de leur gaîté sur le fond sérieux de mon travail.

Ainsi ,dis-je, se passa 1836, année uniforme et bien douce ! Ainsi, et absolument de même, se passa encore 1837 ; il ne me reste non plus de toute cette année que six lettres ! Ces deux anssi doux et si paisibles ont donc formé, au milieu du reste de ma vie agitée, le contraste que présentent les torrents dans les pays de montagnes. La Reuss descend du Saint-Gothard, au milieu d'un lit de rochers, par une pente rapide ; elle bondit, écume et se tord de roc en roc, jusqu'à ce qu'elle arrive haletante au bas de la vallée : mais elle rencontre pourtant par places un moment de repos : elle traverse en paix et sans bruit les doux gazons de la vallée d'Urseren ; et plus bas elle trouve encore quelques nouveaux moments de calme avant d'aller se plonger dans le sein du beau lac où elle entre dans son repos final. Tels ont été quelques moments de ma vie, et en particulier les dernières années que je passai à Carouge.

Je viens de dire la joie avec laquelle je travaillais à quelques ouvrages littéraires : il faut ajouter quelques-unes des jouissances de la vie de famille, qui m'étaient en même temps accordées en si grande abondance. A cette époque, sur mes onze enfants, alors déjà tous vivants, dix avaient passé, ou passaient encore par différentes écoles ou pensions, dans lesquelles ils avaient tous eu des succès très-satisfaisants. Au commencement de cette année-ci

Auguste avait déjà 21 ans et étudiait à l'école de théologie; 1837
John, approchant de 20 ans, avait quitté la reliure pour prendre et donner des leçons de piano; *Ami* avait 18 ans, et apprenait le commerce; *Samuel* (16 ans), revenait de l'institut de Vabern, près Berne, pour entrer pendant quelque temps à l'École théologique où se trouvait son aîné; *Étienne* (15 ans) allait au collège de Genève, et devait bientôt partir pour l'institut que son frère Samuel venait de quitter; *Marie* (12 ans) était reçue dans la pension de nos amies, Mesdames Le Maître, aussi à Genève; *Paul* (11 ans) prenait des leçons chez M. Privat, l'un de nos amis; *Théophile*, de 9 ans, et *Timothée*, de 7 ans, allaient au collége de Carouge; *Théodore*, de 3 ans, et *Élisée*, de 8 mois, étaient à la maison, qu'ils remplissaient, comme le font toujours les enfants, de joie ou de gaîté.

Pendant que je passais ces deux ans dans le paisible travail du cabinet, sans trace d'évènements extérieurs, la vie de famille occupait ainsi une place d'autant plus grande, dans ma propre vie; elle avait même commencé à le faire déjà vers 1830. Durant toute cette époque je réunissais habituellement mes enfants le dimanche matin, ou dans l'après-midi, ou aussi à ces deux moments, et quelquefois le jeudi soir, en petite assemblée d'édification. Ce n'était pas seulement pour leur lire la bible et la leur expliquer, mais pour m'entretenir avec eux sur l'état de leur cœur et de leur foi. Ils étaient tous plus ou moins pénétrés des vérités de l'évangile; et je crois que l'Esprit de Dieu agissait aussi plus ou moins sur eux tous.

J'ai déjà essayé, dès la préface de cet ouvrage, de justifier les quelques anecdotes d'enfants que je mêle à mon histoire. Je ne dis pas de mes enfants tout le mal que je pourrais en dire: qui pourrait le désirer? et si j'en cite quelques petits propos ou quelques bonnes actions, je

1837 ne crois pas courir le risque de leur donner de l'amour-propre. Nous sommes séparés des faits par quinze, vingt, ou vingt-cinq ans d'intervalle : et il est impossible que le bien qu'on raconte d'un enfant de quatre ou cinq ans, puisse raisonnablement devenir un sujet d'amour-propre pour celui qui est devenu adolescent ou homme fait. Peut-être même sera-ce souvent le contraire : car si l'on peut changer en bien on peut aussi changer en mal : ce n'est nullement ce que nous avons été qui constitue notre moralité actuelle, mais ce que nous sommes maintenant.

Voici donc quelques histoires d'enfants.

Mon Samuel, plus tard missionnaire à Calcutta, avait déjà alors des instincts singulièrement théologiques. Il allait un jour porter au cordonnier des souliers à raccommoder, et nous ne l'avions pas chargé d'autre chose. Il s'acquitte de sa commission. Mais, voyant la femme du cordonnier au lit, il s'enquiert de sa santé. — Je suis malade, mon enfant. — Et de quoi ? — Elle le lui dit.— Alors l'enfant lui indique gravement un remède très-applicable à la situation.— Eh bien, je verrai, mon petit. — Voulez-vous que je vous fasse une lecture ? — Avec plaisir. — Et il lui lit un chapitre de l'Écriture-Sainte. — Voulez-vous que je vous fasse une prière ? — Eh ! oui, aussi. — Et il la fit. Il avait alors de huit à neuf ans.

Il n'en avait encore que sept ou huit lorsque, cheminant un soir d'hiver avec lui dans les rues de Carouge et le tenant par la main, je le sentais broncher à tous moments. — Regarde donc ton chemin, lui dis-je, qu'as-tu donc toujours le nez en l'air ? — Je regarde la postérité d'Abraham, me dit-il sérieusement. — Il se rappelait que Dieu avait promis à ce patriarche que ses descendants égaleraient en nombre les étoiles du firmament.

Dans les assemblées que je tenais pour mes enfants seuls, je leur récitais souvent les histoires de la bible,

au lieu de les leur lire ; et je les accompagnais des cir- 1837
constances que je croyais entrer presque nécessairement dans le récit. Ainsi par exemple sur la naissance de Jésus. Quand les anges du ciel, leur disais-je, eurent fini leur annonce, les bergers se dirent entre eux : « Allons vîte, vîte à Bethléem pour voir cet enfant ! » — « Oh ! oui ; mais qui gardera nos moutons pendant ce temps ? » — Peut-être y en eut-il un plus paresseux qui leur dit : « Allez toujours ; moi je resterai. » — Alors ils coururent ; et à la première auberge qu'ils trouvent : « Pan, pan, pan ! N'est-ce pas ici qu'il y a une jeune femme qui vient d'accoucher et de mettre son enfant dans une crèche ? » Si ce n'était pas la bonne auberge on les renvoyait de mauvaise humeur ; et ils allaient plus loin, etc.

On éprouve que des récits de ce genre bouleversent les enfants d'émotion.

Même à part ces récits, une éducation chrétienne pénètre avec une singulière facilité dans le cœur des enfants. Une nuit que ma petite fille dormait dans une chambre contiguë à la mienne, la porte restant ouverte, je l'entendis pleurer et parler d'un ton suppliant : « *Hm ! hm ! s'il te plaît...* » — Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est, ma petite ? — « Oh ! je songeais que vous étiez tous dans le ciel : la porte était ouverte, et je te voyais jouer du piano ; mais je ne pouvais entrer, à cause de mes péchés ! » — Et la pauvre petite priait le Seigneur de la laisser aussi entrer ! Je la rassurai : elle m'expliqua ses craintes ; et nous eûmes là, de nuit, sans nous voir, une bonne petite explication théologique.

Voici qui est plus sérieux : il s'agit encore d'elle. Un jour je lui proposai, tout d'un coup et sans occasion particulière, d'aller prier ensemble un moment. Elle vint. Quand nous eûmes fini : « Papa ! quand je ne prie pas je n'aime pas ; et quand je prie j'aime. » — Il y avait bien

1837 des choses dans ce peu de mots. D'abord la phrase était assez difficile à faire pour un enfant de huit ans; l'idée était compliquée. Et puis la parole de cet enfant me montrait ce qui venait de se passer en elle. Je vis que cette petite créature, tout en m'obéissant pour venir prier, avait d'abord été un peu ennuyée de mon invitation; puis, une fois la prière entrain, elle y avait trouvé de la jouissance. Quelle observation importante et vraie que celle-là! Celui qui ne sait pas se forcer à la prière, s'il le faut, trouvera toujours plus de répugnance à cet exercice; celui au contraire qui saura surmonter cette répugnance finira par y trouver de la douceur. N'attendez donc pas que le zèle vous arrive de lui-même.

Quant à Timothée il avait, le plus naturellement du monde et sans trace d'emphase, le ton comiquement grandiose, le style soutenu et l'accentuation pompeuse : il prononçait entre autres les *t* et les *p* avec une espèce d'aspiration. C'est sur ce ton qu'il nous parla un jour qu'il voyait, à l'âge de cinq ans environ, passer deux prêtres devant nos croisées : « Où vont-ils, ces prêtres? » — Je ne sais pas. — « Peut-être qu'ils vont voir si les morts ressuscitent... »

Je n'avais pu éviter de l'envoyer à l'école communale de Carouge, qui était conduite par des catholiques. C'est une chose que je déconseille à tous les parents qui ne seraient pas sûrs, comme je l'étais, moi, de contrebalancer la mauvaise influence de pareilles écoles sur l'esprit de leurs enfants. Je m'aperçus bientôt de l'effet de cette école sur le caractère sérieux de mon petit garçon. Un jour il vient à moi avec douceur : « Papa, voudrais-tu me faire catholique, s'il te plaît? » — Eh! pourquoi, mon enfant? — « Oh! mes camarades me disent que les protestants iront en enfer. » — Le pauvre petit était tranquille pour moi, il paraît. Mais quel calme dans cette

demande importante ! Et quelle flexibilité dans ce mot 1837
« *me faire* catholique ! »

Du reste cette école catholique avait, comme je l'ai toujours reconnu à l'église romaine considérée dans son ensemble, à côté de ses doctrines idolâtres, des côtés chrétiens bien beaux. J'en eus un jour, ou plutôt une nuit, une touchante preuve. Ce même enfant couchait dans la même chambre que moi. Tout d'un coup, sa maman et moi nous sommes réveillés par le chant d'un cantique. C'était ce petit être de cinq ans qui, en plein songe, chantait d'un accent parfaitement distinct, et de cette belle voix argentine des enfants, les vers suivants qu'il avait appris à l'école :

La plus tendre jeunesse
Passe comme une fleur !
Hâtez-vous, le temps presse
Donnez-vous au Seigneur !

Il chanta ainsi la strophe tout entière.

Cet appel si solennel, ces pensées de mort, ce chant de nuit, dans la bouche d'un enfant endormi, il y avait là quelque chose de saisissant, et qui ressemblait à une prophétie.

Je finis par un trait de mon petit Théodore. Pendant quelques semaines, ou peut-être pendant quelques mois de l'hiver de 1837 à 1838, ce petit être, alors âgé de quatre à cinq ans, se réveillait régulièrement toutes les nuits, vers minuit, sortait de sa couchette, quelque froid qu'il fit, venait m'embrasser dans mon lit, puis retournait humblement se coucher dans le sien au bout de quelques moments ! C'était d'autant plus désintéressé de sa part que, tout sensible que je fusse à une si touchante preuve d'affection, je me bornais, étant grand dormeur, à rendre à cet enfant une caresse ou deux, puis je le renvoyais : « Adieu, cher petit ; va te coucher ; tu seras

1837 » mieux, et moi aussi. » — Il est vrai que mon lit était un lit de sangles.

C'est ainsi que je termine l'histoire de mon séjour à Carouge. N'ayant plus de vocation qui me retînt dans cet endroit, je trouvai plus convenable de me rapprocher de Genève : j'avais passé huit ans dans cette petite ville.

Huit ans de la vie ! C'est beaucoup. Et en reportant les yeux sur le séjour que Dieu m'avait envoyé faire dans cet endroit, plus savoyard que suisse, je me demande avec quelque émotion à quoi Dieu avait voulu m'y employer, et quels sont les principaux évènements de cette époque. Les voici en quelques mots.

Quant à ma vie publique ou aux évènements généraux de l'Église, le fait le plus marquant de ces huit années fut évidemment pour moi la formation de l'église indépendante de Carouge, quoique cette église n'ait duré que trois ans environ.

Je trouve ensuite dans le même temps un reste de mes luttes précédentes avec les églises de Genève et avec quelques autres églises de la Suisse française; la formation de la société évangélique de Genève ; mes relations temporaires avec une société baptiste d'Angleterre ; les menaces du choléra ; les troubles de l'église de M. Lardon; quelques voyages en Suisse, à Lyon, à Mens, et à Chambéry ; le jubilé de Genève; ma mission à Plombières; mon voyage en Angleterre chez les Irvingiens; et la tentative de ces frères sur Genève.

Sous le rapport littéraire, c'est durant cette époque que j'écrivis l'*Histoire des Frères moraves ;* je traduisis, de moitié avec mon fils aîné, *Marie Lothrop ;* je publiai mes *Recherches ;* et je pris part à la traduction littérale du Nouveau Testament publiée plus tard à Lausanne.

Quant à la musique, je composai les *Cantiques de l'Apo-* 1837
calypse ; j'achevai et publiai les *Cantiques du Voyage du Chrétien,* le *Psaume* 118, le *Gloria,* et le chant du *Jubilé* (inédit jusqu'à ce moment).

Quant à ma vie de famille, j'étais arrivé à Carouge avec huit enfants ; et c'est dans cette ville que me naquirent les trois derniers, que je mentionnais tout à l'heure.

Je ne veux pourtant pas quitter Carouge, sans avoir reparlé d'une chose, fort petite, il est vrai, mais que je serais ingrat d'oublier. Nous y avions un beau jardin, qui joua dans ma vie un rôle sensible et dont je puis rendre grâces au Seigneur : j'y ai passé d'heureux moments, soit en bonnes conversations, soit en douces et sérieuses rêveries. Parmi nos belles fleurs, nous avions une tulipe qui était juste de la hauteur d'un de mes enfants. Je me rappelle avec plaisir cette jolie mesure. Enfin je donnerai ici le dernier article que j'écrivais à Carouge dans mon journal : on aime à retrouver du recueillement sur son chemin :

« Dimanche, 23 avril 1837 ; dernier dimanche passé à Carouge !

» Il y a bien longtemps que je ne parle plus beaucoup, même avec mon journal. Je serai donc de nouveau laconique, et même froid. — Moi, froid ! Je n'étais pas né pour cela. Mais rien de tel que les réfrigérants !....

» Il m'est tombé hier tout à coup, avec un poids écrasant, le souvenir de ce cantique, embelli par les souvenirs de mon adolescence et par celui de mon bien aimé père :

Que sans terreur je puisse au bout de ma carrière
Voir le trépas....
Qu'est-il pour l'homme juste ? Un tranquille passage
A des jours plus heureux.

» Chacun de ces mots me serrait le cœur avec une douce amertume. Ha ! des jours plus heureux ! Quelle jeunesse ! Quel ciel d'impressions,

1837 par moments ! Et par contre quel âge mûr !.... Il faut dire comme les croisés : « Dieu l'a voulu ! »

» Et puis quelle large théologie dans ces vers ! On ne craint pas d'y dire, comme la bible, l'*homme juste*, — au lieu de ce mot technique de *justifié* qu'on voudrait maintenant nous imposer presque exclusivement ! Comme si l'un pouvait aller sans l'autre !

» N.... se dégrade beaucoup, j'ose le dire ! Oh ! quel abîme de douleurs s'ouvre quelquefois devant nous ! *Cours au 22 janvier, à la fin.* (1)

Nous arrivâmes à Plainpalais, chemin des Savoises, le 28 avril, pour ne quitter ce logement qu'en quittant notre patrie et en partant pour la France !

C'est dans cette nouvelle demeure que je reçus les six lettres de cette année dont j'ai parlé plus haut. Il y en a deux que je mentionnerai. L'une me venait d'une des premières, si ce n'est de la première des muses religieuses du jour en Angleterre, Miss Ch. Ellioth, dont j'avais déjà eu le bonheur de faire la connaissance dans sa patrie cinq ans auparavant. Je n'ose rien citer de sa longue lettre parce qu'elle est trop parsemée de choses personnelles ; mais elle me laisse, par la vive affection même dont elle est pénétrée, une réflexion pénible sur l'effet que produit inévitablement la distance des temps et des lieux, je ne dis pas sur les affections, mais sur les témoignages qu'on peut s'en donner réciproquement. Les rapports deviennent nécessairement moins fréquents ; et l'on se voit si peu de droits à l'affection de ceux même qui nous en témoignent le plus, que l'on craint toujours que le lien qui nous unissait à eux ne s'amincisse en s'allongeant et ne finisse même par se rompre. Heureusement que la charité chrétienne demeure ; et qu'avec le retour de circonstances favorables, on peut penser qu'on retrouverait aussi les doux liens d'autrefois. Je vous salue donc de nouveau,

(1) Cet article du 22 janvier contenait ces mots : « Que je sache surtout me tenir *toujours et sans cesse* en présence de Celui qui *peut tout compenser*. Amen ! Amen !

nombreux et chers amis dont le temps et les lieux m'ont 1837
séparé, et vous, chère sœur, en particulier! Unissons-nous de plus en plus à notre divin Maître: en lui, bientôt nous nous retrouverons pour jamais!

Ensuite venaient, à deux mois de distance, deux lettres de M. Vinet.... Ah! pour la seconde elle me donnait un peu sur les doigts. Et comme je ne doute pas que cette circonstance ne fasse grand plaisir au lecteur, je vais lui communiquer la portion de cette lettre dont il s'agit.

J'en étais déjà, en septembre, à faire la préface de mon *Histoire générale;* et l'on sait qu'une préface ne peut guère s'écrire que lorsqu'on a terminé l'ouvrage entier. J'avais quelque défiance sur cette portion de mon travail qui, tel que je l'ai modifié sur l'avis de M. Vinet, a été remarqué et approuvé par quelques personnes dont le jugement est d'un grand poids. Je résolus donc de l'envoyer à M. Vinet, à cet homme à la fois si bon juge et si pieux; et on va voir sa réponse. Je dirai seulement, pour que l'on comprenne sa critique, que le morceau que j'ai modifié traitait des deux extrêmes dans lesquels se jettaient respectueusement, selon moi, l'église romaine et les églises protestantes: l'une cherchant le salut dans les bonnes œuvres et les austérités; les protestants méprisant à tort ce qu'il y a de respectable dans ces austérités, dont la fausse direction seule est blâmable. J'ajouterai encore d'avance que, malgré l'autorité imposante de M. Vinet, je n'ai pas accepté son observation sur le « mouvement de manivelle » des sociétés religieuses dont il va être question, et sur le reproche que je fais à ces sociétés de remplacer trop l'action de l'église par celle des comités etc. Je tiens ces deux observations de ma préface pour fort importantes. M. Vinet admet que l'image employée est *vraie:* dès-lors je ne puis voir pourquoi elle ne serait pas *convenable*. Quoi qu'il en soit voici sa lettre:

1837 « .... J'abonde dans votre sens, et je m'en fais honneur ; j'aime comme toujours cette éloquence vive, dont la familiarité rend plus sensible l'intimité de votre conviction, et votre union parfaite avec votre sujet ; je crois à la nécessité, à l'opportunité de dire les choses que vous dites ; je crois que cette généreuse impartialité est une arme puissante ; et si, à l'employer, on pouvait l'user (ce qui est le contraire du vrai), certes elle ne serait pas près d'être usée ! Où est l'impartialité ? où est le courage d'être entièrement vrai ? où est l'entière candeur ? et, pour tout réunir en une question, où est la foi ? Si la charité bannit la crainte, la foi ne devrait-elle pas avoir le même effet ? Je vous remercie donc de vouloir être vrai envers et contre tous ; je vous remercie de n'avoir point de parti.

» Quant à la forme, j'ai quelque doute. Je voudrais quelque chose de plus contenu, soit dans l'expression, soit dans le mouvement du discours. La plupart des gens ont besoin d'être avertis de la dignité du sujet par la dignité du langage ; c'est entre gens graves que la familiarité est tout-à-fait possible. De vous, homme grave, au public, le rapport est différent. Il me semble qu'il faut, sans affectation, et même sans renoncer à cette désinvolture qui vous va si bien, observer vis-à-vis du public *eine etwas ruhigere Haltung* (1). Certaines locutions peuvent interrompre en lui la disposition sérieuse où vous voulez l'entretenir. *Choisir entre l'eau et le feu, cela dépend du goût...* je me refuserais, je crois, ce bout de phrase. Il y a probablement un inconvénient de plus dans *le mouvement de manivelle*, etc. Il est fâcheux, d'abord, que l'image ne soit pas aussi *convenable* qu'elle est *vraie ;* mais, en outre, je craindrais que cette expression, et toute la phrase, n'induisît à un faux jugement bien des lecteurs, et ne donnât une mauvaise joie à deux classes de personnes : aux ennemis de toute œuvre chrétienne, et aux chrétiens paresseux ou routiniers, etc.... »

Cette lettre était du mois de septembre. Je profitai, comme je l'ai dit, de quelques-unes des observations de M. Vinet ; j'achevai en décembre la rédaction définitive et l'avant-dernière révision de mon Histoire générale ; et je pus par conséquent commencer, dès le même mois, l'impression de cet ouvrage.

(1) Une attitude, un ton plus calme.

Dans les derniers jours de l'année, mes amis Le Grand 1838
en particulier, et quelques autres encore, m'écrivirent des lettres qui furent assez marquantes pour que je les aie consignées, comme bien d'autres, dans mes journaux. Ainsi finit 1837.

L'année 1838 devient plus riche en évènements, soit quant à ma famille, soit quant à mon genre de travail. Mais les huit premiers mois de cette année continuèrent de s'écouler dans les doux travaux de l'Histoire générale qui s'imprimait maintenant avec rapidité, et dans les soins que me donnait ma famille, qui commençait à prendre son essor. Il n'y a qu'un instant que j'en parlais; mais les choses s'étaient assez modifiées pour quelques-uns depuis lors. Mon fils aîné venait d'achever ses études à l'École de théologie de Genève, et allait essayer de vivre libre et indépendant au canton de Vaud; le second, appelé par son âge à entrer dans la milice suisse, avait cédé à la profonde passion qui le tenait alors pour les chevaux, passion vraiment sérieuse et singulière; et il avait obtenu de nous d'entrer dans la cavalerie, où nous le retrouverons en service actif au mois de septembre, quand la France voulait forcer la Suisse à chasser de son territoire celui qui règne maintenant sur cette même France. Samuel continuait d'étudier à l'Oratoire, que venait de quitter son frère. Ami désira se dépayser pour un temps, pensant avec raison qu'une vie passée parmi des étrangers pourrait lui donner cette tenue de caractère dont il avait manqué jusqu'à un certain point jusqu'alors, et qu'il se reproche dans une lettre touchante qu'il nous écrivait (18 mars) aussitôt après son départ :

« J'ai beaucoup prié Dieu en chemin ; — et j'espère qu'avec son secours je finirai par vous faire honneur... Quant à vous, mes chers frères et ma chère sœur, priez aussi pour moi ; et moi je prie pour vous, que Dieu vous conserve par sa sagesse, depuis le plus petit jusqu'au plus

1838 grand. Veuillez me pardonner tous les torts que j'ai pu avoir envers vous, etc. »

Il exprimait la résolution de s'engager dans quelque carrière que ce fût, pourvu qu'il pût dès ce moment se suffire à lui-même, etc. Toutes ses lettres suivantes, durant le cours de cette année, respirèrent le même excellent esprit.

Au commencement d'avril, mon fils Étienne, alors âgé de quinze ans, entra dans l'institut de Vabern, près Berne. Le directeur, M. Bouterweck, homme de talent, actuellement directeur du gymnase d'Elberfeld, m'avait demandé cet enfant, comme il m'avait déjà pris mon Samuel pour deux ans, et comme d'autres personnes m'ont demandé d'autres de mes enfants, pour les admettre dans leur institut sans rétribution. Je dis « demandé », parce que je n'aurais jamais eu l'indiscrétion de concevoir le désir d'une pareille faveur. Mais les promesses de l'évangile sont plus vraies que les croyants eux-mêmes ne savent le croire !

Voici une autre preuve de cette dernière observation. Quelque intéressant et important que soit l'ouvrage de Blumhardt que je venais de traduire, il est bien certain que je n'en aurais pas placé en Angleterre autant que je l'ai fait si quelques amis n'eussent eu le désir de me rendre un service, tout en favorisant le débit de cet ouvrage si intéressant. M. Str., chrétien bien connu dans le monde religieux d'Angleterre et de la Suisse française, m'écrivit dès le mois de mai, et Mad^lle^ Ch. Ell. en août, en son nom et au nom d'une de ses sœurs, pour me demander quarante-huit exemplaires de ma publication, en me payant l'exemplaire au-delà même du prix de vente, et sans que j'eusse à supporter ni frais de port, ni droits d'entrée, ni commission de libraire. Trois ou quatre autres personnes se joignirent à celles que je

viens d'indiquer, pour me faire cette demande, qui me 1838
procura ainsi d'un seul coup 1200 francs. Si ces lignes parviennent à ces amis, je désire qu'ils trouvent ici l'expression de ma reconnaissance.

A cette époque mon fils aîné se rendit à Orléans comme suffragant d'un pasteur qui se donnait pour orthodoxe, et qui est allé plus tard prendre un des postes abandonnés par les démissionnaires du canton de Vaud. Mon fils ne tarda pas à le quitter ; et s'il ne regrette pas les quelques mois qu'il passa dans la Beauce, c'est à MM. Rosselotty et Porchat qu'il le doit.

Dans le commencement de juillet je composai ma *Lettre à l'archevêque de Toulouse*. Elle me fut demandée par ceux de mes frères qui habitaient cette dernière ville, et qui étaient déjà entrés en lutte avec ce prélat : on avait affaire à un homme considéré ; et l'on pensa qu'un coup d'épaule de plus ne ferait pas de mal. Je ne citerai de cette brochure qu'un seul passage. Je relevais une assertion de M. l'archevêque, qui avait prétendu qu'on voyait *des traces* (c'est son expression) de l'autorité de l'église romaine dès le premier siècle dans un mot de l'épître de Saint Clément ; et je lui témoignais d'abord ma surprise d'une assertion aussi contraire à la vérité ; car il n'y a qu'à lire cette épître pour voir qu'on n'y trouve absolument rien qui appuie cette prétention ; puis j'ajoutais : (page 16, 17 et 18) :

« Mais ce n'est pas tout. Et si vos deux lignes sur saint Clément vous suffisent, Monsieur, pour en avoir fini avec le Ier siècle, je vous retiendrai, moi, à mon tour un peu plus longtemps sur cette époque capitale, pour vous rappeler une source d'indices qui doit vivement parler, dans un sens ou dans l'autre ; une source riche, une source authentique et admise par vous-même, une source dont le silence crie.... Vous sentez sans doute que je vous menace de ces Écritures que vous ne voulez pas qu'on lise. Et en effet je vous en menace ; si ce n'est de leur langage, c'est de leur silence ! silence des deux épîtres de saint Pierre ; silence de

1838 tous les autres livres du Nouveau Testament ; silence des quatorze épîtres de saint Paul ; silence de la longue épître de ce dernier à l'église de Rome; silence des cinq ou six autres épîtres que le même apôtre écrit de Rome; silence de saint Luc, écrivant les Actes et amenant saint Paul à Rome pour deux ans sans dire un seul mot du pape ; silence enfin de saint Jean, écrivant vers la fin du siècle son Apocalypse et ses trois épîtres, — silence terrassant et irrésistible ; silence qui gronde sur votre tête et sur celle de toute la hiérarchie romaine ; silence d'une dérision de Dieu *(subsannabit eos)* (ps. 2) ; silence de mépris et de condamnation, devant lequel s'écroulera un jour, et peut-être dans peu, non pas ce qu'il y a de bon et de sacré dans votre communion, mais tout le système de la papauté qui tombe et se dissout déjà de jour en jour !

» Comment, Monsieur ! Saint Pierre a écrit deux lettres et vous n'y trouvez trace de sa prétendue dignité de prince de l'église ! — Comment, Monsieur ! Saint Paul écrit aux Romains et en salue une foule d'entr'eux nom par nom, et il ne dit pas un mot du chef des apôtres ! — Comment, Monsieur ! Saint Paul arrive à Rome et y demeure deux ans sans que son historien, parlant par le saint Esprit, ouvre la bouche sur l'évêque du troupeau ! — Comment, Monsieur ! Paul écrit cinq lettres au moins, datées de la capitale du monde chrétien ; et, à cette époque où l'église se constitue, il n'a pas une pensée pour le pape ! Hé ! les mauvais catholiques que tout cela ! Saint Paul, saint Luc, saint Jacques, saint Jude, saint Jean, saint Pierre même ! Pas une trace ! pas une pauvre trace pour mettre dans la lettre de Mons !.... Oh ! l'ironie devient sanglante !...»

Au milieu de tout cela l'impression de l'Histoire générale continuait rapidement; et j'arrivai enfin au 31 juillet, jour bien solennel pour moi, puisque c'est ce jour-là, vers trois heures de l'après-midi, que je corrigeai la dernière épreuve de cet ouvrage. J'avais lu ou parcouru seize fois ces quatre volumes dans l'espace de deux ans ; d'abord pour le premier jet de l'écrit ; puis, pour le rédiger, et le retoucher quant aux faits ; puis quant à la géographie ; puis quant à la chronologie, souvent fort difficile ; puis, deux ou trois fois quant au style ; et enfin je lus trois épreuves de chaque feuille. Ce travail me fatigua beaucoup la vue : malgré toutes mes demandes, l'imprimeur

m'envoyait souvent ces épreuves ou sur du papier grisâtre 1838
ou confusément imprimées: mais enfin j'arrivai, après deux ans d'un travail passionné. J'élevai alors mon cœur à Dieu avec un sentiment profond pendant quelques instants: puis, j'ai de la peine à le croire moi-même, je venais à peine de terminer ma prière, que je prends une plume et une feuille blanche, je me mets à je ne sais plus quel autre travail dont j'avais déjà formé le projet. Cependant je sentis bientôt le ridicule d'une aussi folle activité: je regardai comme une ingratitude de ne pas me recueillir un moment de plus; et je me reposai, je crois, tout le reste de l'après-midi.

Cependant un travail est fini, en voici venir un autre; et celui-là fut un travail de forçat, le plus terrible de ma vie, la création de l'*Espérance*, primitivement destinée à devenir un journal politique à intention religieuse, comme le *Record* d'Angleterre. Il est vrai qu'en l'annonçant ici-même j'anticipe; car ce travail ne commença que quatre mois après l'époque où nous sommes arrivés, et je pus encore respirer quelques moments; mais l'intervalle entre ces deux grands travaux fut bientôt passé, et fut d'ailleurs bien rempli.

Arrive donc l'*Espérance*. J'avais cent fois pensé, quoique sans fruit, à la création de quelque ouvrage périodique de ce genre. Au moment où nous sommes parvenus et où j'étais loin de tous ces projets, je vois arriver chez moi un Anglais dont je n'avais jamais entendu parler, mais qui depuis lors est resté un de mes précieux amis; c'était M. J. Evans, gendre de cette lady Carnégie qui nous avait soutenus à Genève au moment où tout autre appui nous manquait. Il avait conçu, de son côté aussi, la pensée du journal politique dont je viens de parler; et les frères de Genève l'avaient adressé à moi pour cela. Il m'entretient de cette idée : je lui dis que

1838 j'y avais pensé depuis longtemps : il me propose de se charger des dépenses d'une première enquête à ce sujet, en me demandant, pour démarche préliminaire, d'aller à Paris prendre des informations. C'est décidé en quelques jours; et, un mois juste après avoir corrigé ma dernière épreuve de l'Histoire générale, me voilà embarqué pour ce nouveau travail : je pars pour Paris.

Je partais dans un singulier moment; car déjà fermentaient ces menaces de guerre que la France faisait entendre à la Suisse pour la forcer à expulser Louis Napoléon. La guerre paraissait imminente; car les Suisses ne voulaient pas fléchir. Je vis entre autres à Paris une généreuse femme, une dame vaudoise qui voulait que son mari et son fils, tous deux vaudois, partissent pour défendre leur patrie. Genève réparait ses fortifications : toute la population de cette ville, depuis l'âge de quinze ans à celui de soixante était sous les armes : le service devint actif; et toutes les troupes étaient casernées. La France nous cernait de près : car on voyait des pièces d'artillerie descendre les pentes du Jura au-dessus de Gex; et mon fils John fut appelé plusieurs fois à faire, avec de petits détachements, dans les environs de Genève des patrouilles à cheval qui duraient toute la nuit. Quoiqu'il connût l'évangile, — car il en avait déjà donné des preuves nombreuses, — son cœur s'était pourtant partagé depuis quelque temps : sa vocation de musicien, puis son service militaire l'avaient jeté dans des sociétés mondaines; et la possibilité d'être amené d'un jour à l'autre devant son Dieu lui fit passer pendant ces quelques semaines de tristes moments.

Quant à mon projet de journal il avançait. Seulement je trouvai sur mon chemin un obstacle, que j'ai levé plus tard avec la dernière facilité, mais que je ne sus pas surmonter au moment même. Pour rédiger un journal

français il faut être Français; or on a déjà vu que, lors 1838
de mes débats de Strasbourg, je n'avais pas encore su me prévaloir du droit tout-à-fait simple que j'avais de réclamer ma nationalité. Je m'informai alors de nouveau des démarches à faire pour cela; mais je croyais qu'il faudrait des écritures et des actes sans fin, et peut-être un voyage à Beaumont en Dauphiné, endroit que quittèrent mes ancêtres pour se rendre à Genève : bref, la chose était à mes yeux un grimoire. Je cherchai à consulter un homme de loi; et une personne amie m'adressa dans ce but à M. Rossi, ce jurisconsulte mort à Rome sous le poignard d'un assassin. Quel original que cet homme ! Je fus introduit dans une chambre où je ne trouvais que quatre levrettes. Au bout d'un moment parut un homme en longue jaquette bleue dé coton, et d'un air si singulier que je crus au premier moment avoir affaire à un fou. Cependant c'était M. Rossi : je lui exposai mon cas : il ne me détrompa point de l'idée que j'avais qu'il faudrait « des démarches nombreuses pour atteindre mon but » ; et, comme j'ai horreur des affaires de ce genre, je lui demandai si je ne pourrais trouver un homme qui, pour une rétribution convenable, pût me procurer cette naturatisation. Il m'offrit de se charger du tout, moyennant *six cents francs !* Plus tard j'ai eu la chose en demi heure, sans débourser un centime.... Je me rendis simplement au bureau de l'état-civil de Genève ; je demandai à voir les registres de naissance ; je cherchai la naissance de mon père, né le 25 mai 1764 de François Laurent Bost; je cherche celui-ci, né le 21 avril 1733, de Jean Laurent Bost, de Beaumont en Dauphiné ; je trouve également celui-ci, avec l'addition de ces mots : « qui s'est retiré à Genève pour y vivre selon la religion réformée » : et ce mot décidait tout, puisqu'une loi déclare Français de droit tout homme qui peut prouver qu'il descend de

1838 français réfugiés « pour cause de religion. » Les femmes de tous ces mariages étaient également françaises, ce qui n'était pas même nécessaire ; me voilà donc Français.

Mais ces dernières choses n'eurent lieu qu'en 1843. Pour le moment je ne sus arranger l'affaire de ma naturalisation ; et il fut décidé que le journal paraîtrait provisoirement à Genève.

Je ne raconterai pas tout ce que nous eûmes de peine pour préparer l'entreprise : mais il faut dire un mot des principes sur lesquels nous la fondâmes. M. Evans m'avait donné pour collaborateur politique un Irlandais, écrivain de talent et pieux, mais qui était plus zélé politique que je ne l'aurais voulu. Pour ne pas me laisser entraîner dans son sens je proposai de mettre par écrit les principes sur lesquels le journal serait basé ; et je rédigeai, ou voulais rédiger, l'article premier en ces mots : « Le but final *et unique* de l'Espérance, en traitant d'affaires politiques, est de travailler à l'avancement du règne de Dieu et au salut éternel des âmes. Je ne sais plus si je pus faire passer cette rédaction ; mais tel était mon point de vue à moi.

Pendant ce voyage mes enfants me faisaient, comme toujours, leurs petites confessions de péchés, ou me racontaient leurs plaisirs et leurs chagrins.

Mon *Timothée,* âgé de huit ans, avait eu cette semaine, à ce qu'il paraît, du malheur :...

« J'ai eu deux zéros, et je suis le sixième sur sept. Je n'aimerais pas te faire de la peine en te disant que j'ai eu des zéros. Je tremble tellement que je ne puis bien écrire. *J'aurais bien voulu tâcher* de réciter ma grammaire. Adieu, cher papa. Ton *frère* Timothée.

John donnait alors des leçons de musique chez le général russe Ostermann, celui qui avait fait Vandamme prisonnier avec trente mille hommes après la bataille de Dresde. Il m'écrivait :

« Le comte Ostermann t'envoie bien ses salutations ; il me dit, avec la candeur militaire d'un homme qui connaît les horreurs de la guerre : « Votre père est un chrétien ; il n'a fait que du bien, et moi du mal. » 1838 et 1839

Cependant nous avancions vers la fin d'octobre, et il me fallait songer à quitter Paris. Mais je ne savais trop si je n'aurais pas à traverser des armées pour rentrer à Genève ; ou même si je pourrais y rentrer, vu le blocus hermétique dont on nous menaçait ; lorsque tout d'un coup j'appris que tout était fini. On démontait les pièces d'artillerie ; on licenciait la troupe. J'arrivai en paix.

Voilà comment se termina l'année 1838. La nuit du 31 décembre au 1er janvier fut gâtée pour moi par l'impatience et le bouillonnement que me causait, pour le premier numéro de mon *Espérance,* un imprimeur lent et phlegmatique, toujours en retard, en retard pour un journal ! J'attendis l'épreuve de ce premier numéro jusqu'entre une heure et deux de la nuit ; les désolations commençaient. Mais, comme à chaque jour, à chaque année aussi suffit sa peine : tout cela regarde l'année qui va s'ouvrir.

Il ne paraissait, il est vrai, qu'un numéro de l'*Espérance* par semaine. Mais qu'on voie le format d'alors, la finesse du caractère, l'abondance des morceaux, que je ne faisais pas, comme on dit, à coups de ciseaux, mais que je composais presque tous moi-même ; qu'on se représente — hélas ! on ne le peut — ce que me donnait de travail la seule partie matérielle de l'entreprise, une triple inscription des six cents abonnés qui m'arrivèrent dans le seul mois de janvier, et des trois cents autres qui vinrent le mois suivant ; la manière de tenir les comptes ; la correspondance avec une multitude d'abonnés qui réclamaient des numéros que j'avais expédiés et qu'ils n'avaient pas reçus ; les conseils et les observations qui pleuvaient de tous côtés, beaucoup plus que les actions ou les secours

1839 littéraires ; enfin, — dirait-on que c'était un de mes supplices? — des écritures détestables et indéchiffrables, souvent de mes meilleurs amis. Ah ! D. L. et J. E !..... On ne peut se figurer l'effroyable travail où tout cela me jeta. Le cher M. Evans, qui faisait tous les sacrifices matériels de l'entreprise, et qui se montrait plein de générosité pour ce qui me concernait personnellement, n'avait pourtant pu calculer tout ce qu'il y a, dans un cas pareil, de faux frais et de dépenses imprévues : je visais donc à l'économie de tous côtés ; et cela redoublait mes ennuis et mes malheurs. C'étaient mes enfants et moi qui, dans les premières semaines, écrivions à la main, les adresses de nos six cents, puis huit cents et enfin neuf cents abonnés : c'était nous qui pliions et collions tout cela. Demeurant hors de ville j'avais pris un messager pour me porter à la poste mes numéros, qui arrivaient *tous les jours* trop tard de chez l'imprimeur. Ce messager, à son tour, travaillant à bon marché, m'en donnait pour mon argent : il était à la fois paresseux, mou et borné ; il laissait tomber son paquet dans la boue, puis allait le laver avec une éponge à une fontaine : il le portait sur la tête, et en laissait enlever une vingtaine d'exemplaires par le vent sur un pont. La comptabilité avec la poste de Genève, puis avec celle de Vaud, puis avec celle de Berne, toutes différentes entre elles ne se tira aussi au clair qu'au bout de quelques semaines ;.. puis venaient, à côté d'encouragements nombreux, il est vrai, les critiques, les réclamations, les plaintes, dont une seule me faisait plus de peine que dix approbations ne me faisaient de plaisir.... Ha ! quel jour de fête fut le 12 avril, quand nous eûmes plié, adressé, collé nos derniers exemplaires ! J'y travaillais avec quelques enfants dans ma chambre au premier étage ; ma femme, avec d'autres, au-dessous de nous : quand nous eûmes fini en haut il y eut de notre part un

vrai tapage de joie, qui fut bientôt secondé par l'autre por- 1839
tion des plieurs, des colleurs et des expéditeurs d'en bas.

Remarquez de plus qu'en tout ceci je n'ai presque rien dit des peines, ou plutôt des travaux de la composition. Même sans le matériel, dont je n'ai donné encore qu'une faible idée, le travail littéraire eût déjà été à lui seul une forte besogne : avec cette surcharge, il semblait par moment vouloir passer mes forces. Sans doute j'avais mon correspondant de Paris qui faisait l'article de fond quant à la politique ; mais la belle affaire ! il fallait traduire ce morceau d'anglais en français ! Et plus ses articles étaient écrits avec soin et talent, plus il fallait y mettre de soin de mon côté !...

Je laisse ces détails, pour ne dire qu'un mot des jugements qu'on portait de ce journal à Paris, dans le monde religieux, ou du moins chez les deux ou trois hommes principaux de ce monde. Ces jugements n'étaient pas bienveillants ; et — j'ose le dire, parce que c'est un fait, — ils ne furent nullement partagés par la masse de mes abonnés qui, sans se plaindre des rédactions qui suivirent, me témoignèrent pendant longtemps, et à plusieurs reprises, du regret que j'eusse discontinué. Je pense que les critiques défavorables qui furent faites à Paris, provenaient de deux sources ; d'abord d'une espèce d'antipathie qui existe, autant que le permet du moins la charité chrétienne, entre toute espèce d'aristocratie religieuse et ma nature personnelle, antipathie qui est parfaitement réciproque ; puis, d'une autre cause, qui tient d'assez près à celle-ci, je veux dire du ton prétentieux de la littérature du jour, ton qui, selon moi, se glisse à leur insu chez plusieurs hommes d'ailleurs sincères et pieux, et jusques chez des hommes réellement éminents. J'ai surtout en vue les prétentions à la profondeur, les airs métaphysiques et philosophiques, qu'on retrouve

1839 maintenant jusque dans la conversation des personnes les moins instruites.

Quoi qu'il en soit, on parlait, — non, je ne dois pas généraliser ainsi, — mais les deux ou trois personnes que j'ai indiquées plus haut, parlaient avec dédain de ma rédaction : je me rappelle entre autres qu'on disait que j'écrivais comme un écolier. Je demanderais volontiers maintenant, et sans rechercher même jusqu'à quel point l'accusation était fondée ou non, quel mal il y a donc à écrire comme un écolier, si c'est comme un bon écolier qu'on écrit? Est-ce que tout le monde est professeur, ou doit l'être? On ne m'accusait pas d'avoir rien dit de faux : or, par le temps qui court, il me semble que c'est déjà un mérite, et peut-être un mérite assez rare.

Du reste je coupe court à cette discussion. S'il y avait une seule personne qui voulût encore s'occuper à juger cette œuvre déjà si loin de nous, on n'a qu'à relire ce que nous écrivions alors (je dis nous, parce que, au bout de six semaines, nous étions pourtant trois ou quatre); et aujourd'hui encore je m'en rapporterais volontiers au jugement du grand nombre. Je renvoie entre autres à une suite d'articles que je publiai sous le titre : *Symptômes orageux que présente la haute littérature du jour*, en m'occupant successivement de MM. Châteaubriand, de Lamennais, Lamartine et Victor Hugo. On trouvera quelques extraits de mes articles dans le Supplément.

Mais c'est assez s'être occupé de ces quinze semaines de journalisme ; je terminerai ce livre par quelques mots sur ma famille.

Mon *fils aîné* (23 ans), était revenu s'établir à Lausanne dès le commencement de l'année, et vivait là de leçons qu'il donnait, ou de quelques autres travaux littéraires. Il prêchait aussi en divers lieux du canton, entretenu en partie par une société.

Mon fils *John* (22 ans), partit le 27 mars pour Paris, 1839
afin d'y aller, à la fois, se perfectionner pour le piano sous de bons maîtres, et gagner pendant ce même temps, si possible, de quoi s'entretenir en donnant des leçons à des commençants. Il passa là neuf mois bien durs; économisant sur le nécessaire; traité avec bonté par plusieurs personnes obligeantes, mais n'ayant que peu de leçons, et quelquefois point. Tristes moments! Il portait en même temps dans son cœur le malaise dont j'ai parlé plus haut, et qui ne devait cesser entièrement qu'avec une pleine conversion, dont Dieu lui fit bientôt la grâce.

Mon fils *Ami* (20 ans), était commis à Mulhouse.

Le quatrième, *Samuel* (18 ans), était encore imprimeur, mais cherchait déjà instinctivement quelque état qui lui convînt mieux.

Étienne (17 ans), revenu de Vabern, travaillait par lui-même chez nous, et se préparait éventuellement aux fonctions d'instituteur.

Marie (14 ans), revenue de la pension, assistait sa mère dans les travaux de la maison.

Les *quatre suivants* allaient à différentes écoles; et le *dernier* (2 ans 1/2), se livrait aux occupations de son âge.

C'est peut-être ici le lieu de dire deux mots sur le système religieux et ecclésiastique connu sous le nom de *Darbysme*, qui commença à se répandre vers cette époque. Je dis deux mots seulement, parce que l'espace me manque pour en parler ici plus au long; et je renvoie au volume supplémentaire les développements qu'exige ce sujet, me bornant à donner ici, en quelques lignes, l'esquisse du jugement que je crois pouvoir porter sur cette apparition.

Quelles que puissent être et que soient effectivement les erreurs de ce système sur quelques points importants, sa vaste propagation parmi les personnes et dans les cer-

1839 cles vraiment pieux, semble indiquer qu'il est appelé à jouer un rôle providentiel dans nos églises; et je crois que ce rôle est de ramener parmi nous ce dogme de la sacrificature universelle des chrétiens, qu'on a tant de peine à reconnaître ; et de tuer, dans l'Église, l'esprit sacerdotal, et dans la prédication la fausse philosophie et la déclamation. Sans doute le Darbysme se jette dans l'extrême opposé; mais telle est, selon moi, l'œuvre à laquelle il est destiné à travailler.

Du reste ce système est entaché d'antinomianisme ; j'ai assez expliqué ce terme (t. 1, p. 381 à 393) pour pouvoir espérer que je serai compris en m'en servant ici.

Une autre erreur, ou une autre exagération que je reproche au même système, est le principe, faux jusqu'au ridicule, que la prophétie doit toujours se prendre à la lettre. Ici ce n'est plus à M. Darby seul que j'ai affaire ; c'est à une tendance, je dirais volontiers à une manie, qui se répand depuis quelques années dans un grand nombre de dénominations protestantes. J'espère démontrer, je ne dis pas sans réplique, car on a réplique à tout, mais démontrer clairement que ce principe, absurde en lui-même, conduit à des conclusions qui ne le sont pas moins, à une préoccupation exagérée sur un avenir dont on se fait des idées charnelles, et en particulier à des idées judaïques qui nous ramèneraient dans l'église les deux classes et les deux partis qui s'y rencontrèrent dès l'origine, savoir les chrétiens convertis d'entre les païens, puis les chrétiens descendant d'Abraham, selon la chair !

Mais, encore une fois, je renvoie aux développements; et je reviens à mon histoire.

LIVRE XVI.

Dix-neuf ans dans le canton de Genève. — 6e Partie.

D'AVRIL 1839 A FIN 1840 (DE 49 A 50 ANS).

Visite à Neufchâtel. — Leçons à l'école de théologie. — Enseigne-t-on la rhétorique et la dialectique. — Mon fils Ami quitte l'Alsace pour se rendre en Angleterre. — Je m'y rends également (4e voyage en Angleterre). — Mmes T... — Lady Carnegie.. — Retour à Genève. — 24 heures de leçons par semaine. — Ardeur. — Mon fils Samuel imprimeur. — Mon fils John se lie avec une famille Irlandaise. — Bonne fin d'année. — Entrée en 1840. — *Cantiques de Pâques.* — Un homme d'état russe. — Informations qu'il me demande sur le réveil religieux ; et mes réponses. — Mouvement religieux chez quelques enfants. — Idolâtrie et philosophie. — *Appel à la conscience des catholiques romains.* — Deux prêtres de Turin y répondent. — *Mauvaise foi* des prêtres sur *l'adoration* du pape. — John engagé comme précepteur en Irlande. — Vient nous dire adieu et repart. — M. de R... de Montauban. — *Visite aux Hautes-Alpes.* — Quelques lettres d'enfants. — Visite bénie à Neufchâtel. — Avantages des *pratiques chrétiennes.* — Conversations religieuses avec des enfants. — Assemblées de concert avec M. Cook, missionnaire wesl. — La dureté accompagne aisément la force. Exemples. — *Prière de toutes les heures.* — Paroles inutiles. Légèreté et *fausse gravité.* — La prière fréquente prépare notre avenir. — *Ma rentrée dans le clergé de Genève.* — Explication du fait. — *Mauvaise tentative*, au dernier moment. — La famille en 1840.

N'ayant plus l'*Espérance* sur les bras, j'entrais donc, 1839
quant aux travaux, dans une nouvelle ère. Mais il fallut d'abord se reposer quelques jours ; et je tirai du côté du canton de Vaud. Je me rappelle encore que, m'y rendant par le bateau à vapeur en même temps que M. le profes-

1839 seur Cellérier, ce dernier me demanda où j'allais. « Je ne sais pas, lui dis-je ; je m'en vais. » — Ah ! vous êtes bien heureux... — En effet je ne savais d'abord de quel côté me diriger : je me décidai pour une visite à Lausanne et à Neufchâtel.

Au retour de cette course la Société évangélique me demanda de reprendre quelques leçons à son école préparatoire ; et croira-t-on qu'au nombre de ces leçons on me chargea de la rhétorique et de la dialectique ! !... Exercer les hommes à raisonner, ou à dire ce qu'ils veulent dire, à la bonne heure, mais le leur apprendre ! Du reste ce n'est pas contre l'École de théologie que je fais cette objection, mais contre le principe généralement régnant à ce sujet. Sur ce point, et quant à la rhétorique en particulier, je suis de l'avis de M. le professeur Roget, de Genève, qui avait aussi enseigné la dernière de ces sciences ; « cela s'enseigne, disait-il, en faisant faire des compositions et en les corrigeant, puis en lisant et analysant les bons orateurs, bien plus qu'en apprenant des règles. » J'en dis autant de la dialectique : on se rappelle ce que dit Pascal de *Barbara* et de *Paralipton*, et ce qu'en pensait Molière. Tout cela partagera en effet le sort des bonnets carrés, des robes et des rabats ; cela s'en va. Je voudrais recommander à mes lecteurs de lire une lettre admirable de *Neff* sur ce sujet (t. 2, p. 297).

L'École de théologie voulut bien en même temps me charger de reprendre l'enseignement du latin et du grec, puis de lire avec les étudiants Josèphe et les Confessions de saint Augustin. Cette dernière lecture m'était bien douce. Quel homme que ce cher Augustin ! Lui, le grand Alfred, Pascal et David Brainerd, voilà, pour moi, les quatre diamants de l'église de Dieu ; c'est le prince des pères de l'église, presque calviniste, un roi catholique sans superstition, un puissant janséniste, et un protestant.

Cependant mon fils de Mulhouse retombait dans les 1839
combats qu'il avait eu à soutenir à Genève ; il désirait entrer dans quelque maison où il trouvât une atmosphère chrétienne ; et le voilà de nouveau en cherche d'une vocation.

Le Seigneur vint à son secours. Mme Sus. Guers, libraire de Genève, cherchait un voyageur pour écouler sa belle lithographie des adieux de Calvin ; et mon fils accepta cette vocation. Il partit dès le commencement de septembre ; et moi, sentant combien il avait besoin de quelques introductions pour l'Angleterre, je profitai des vacances d'automne de l'École de théologie, pour me rendre dans ce dernier pays à l'effet de lui préparer les voies. En traversant Paris, j'eus le bonheur de trouver mon fils John vivement et salutairement préoccupé de ses intérêts éternels ; il avait rencontré, dès le mois de juillet, en M. le pasteur Meyer, un ami et un confident sérieux et charitable à qui il avait ouvert tout son cœur : c'était le 30 août : il en fit autant vis-à-vis de moi au moment où nous nous revîmes (19 septembre).

Je me hasardai pour la première fois à faire par eau une partie du trajet qui sépare Douvres de Londres. Après avoir fait le passage de Calais à Douvres, je me rendis en voiture de cette dernière ville à Herne-Bay, et de là encore par eau à Londres. Quel coup-d'œil que celui d'une arrivée dans cette grande cité par la Tamise! L'Anglais a bien des défauts, nous l'avons dit, mais au moins il n'est pas fanfaron : il vise au solide. Tandis que le Français, en blouse et en sabots, s'amuse et se vante en riant comme l'Irlandais, l'Anglais ne sourit pas même, mais il travaille et devient puissant.

Le 10 octobre je vis arriver mon fils Ami qui venait de longer le Rhin, en commençant par Bâle et en passant par la Hollande. Nous nous rendîmes bientôt à

1839 Brighton, où nous fûmes accueillis par les dames Elliot avec une bonté dont Dieu seul peut les récompenser ; puis nous nous quittâmes deux jours après. Ce fut un dur moment pour mon fils, dans ce pays étranger dont il ne possédait la langue que fort imparfaitement, et au début d'une entreprise pénible et qui ne promettait pas grand succès. « Le premier jour, écrivait-il peu après, je me » trouvai comme si j'eusse été en pleine mer dans un » petit bateau et sans boussole ; je ne savais par où » commencer ma tournée. » Mais il finit cependant par s'orienter.

C'est dans ce voyage que je fis, à Londres, la connaissance de M^me^ T..., un des caractères généreux qu'on trouve dans la généreuse Angleterre. Elle était secondée dans son œuvre par une excellente sœur et par un digne ecclésiastique, M. Parker, que j'ai revu depuis lors plus d'une fois, de même que ces deux dames.

Je ne voulus pas, cette fois, quitter l'Angleterre sans aller faire une visite à lady Carnegie, qui habitait Leamington, et à quelques autres amis. Puis je repartis pour Genève. En repassant par Paris je retrouvai mon John encore dans sa bonne voie sérieuse mais sévère ; il avait une vraie soif de reproches, et une véritable horreur de consolations appliquées avant le temps : en un mot Dieu semait profondément dans son cœur.

J'y trouvai aussi mon fils Étienne qui, pendant mon séjour même en Angleterre, avait reçu d'un maître de pension établi à Paris l'invitation de venir dans son institut comme sous-maître.

Puis je rentrai à Genève dans la nuit du premier novembre à quatre heures du matin. Ce même Théodore qui venait précédemment m'embrasser dans mon lit à Carouge, et qui, en se couchant m'avait impatiemment attendu pour le lendemain, se réveilla un peu au bruit de ma con-

versation et ouvrit les yeux ; mais le puissant sommeil 1839
de l'enfance l'empêcha de dire autre chose que ces mots languissants : « C'est aujourd'hui demain ? »

Dès le lendemain de mon arrivée je recommençai mes vingt-quatre heures de leçons par semaine à l'École de théologie. Je les donnais avec ardeur. Pendant quelque temps j'en avais quatre de suite ; et je ne pouvais souffrir que mes étudiants prissent leurs dix minutes de repos dans l'intervalle de deux leçons. Ils m'envoyèrent une fois l'un d'eux me prier de leur part, avec une véritable affection, de me ménager davantage, en me promettant qu'ils s'appliqueraient d'autant plus à leur travail. Pensée bien délicate ; car je sais que la démarche était sincère.

Mon fils Samuel, qui avait dû précédemment, pour cause de santé, quitter les études, se décida à entrer en apprentissage comme imprimeur. A son insu et au nôtre ce n'était encore que provisoire.

A Paris, mon fils John commençait à trouver quelques leçons ; et il en obtint même une qui l'a conduit, sans qu'il pût le prévoir au moindre degré, là où il est maintenant. C'était chez une famille irlandaise, qui s'attacha bientôt vivement à lui. La dame, personne d'une profonde piété, reconnut aisément qu'il y avait chez mon fils mieux qu'un maître de musique ; et cette maison devint pour lui, dès ce moment, une source de consolations et de joie ; mais d'une joie toute chrétienne.

L'année se termina pour mes enfants d'une manière brillante. Ils reçurent toute une caisse d'étrennes : nous reçûmes nous-mêmes de nouveaux souvenirs fraternels des trois familles Le Grand ; et, pour couronner le tout, notre John de Paris avait enfin trouvé la paix. J'appris quelques jours plus tard que, comme il en avait eu le projet, il avait passé toute la nuit du 31 décembre au 1er janvier en prières avec quelques jeunes gens animés des

1840 mêmes sentiments que lui. C'était finir l'année heureusement.

L'année 1840 est particulièrement intéressante pour moi en ce que c'est celle où je recouvrai les droits attachés au ministère national, droits que je considère comme purement humains, parce qu'ils ne se rapportent qu'aux formes temporaires de l'Église, mais qui peuvent être précieux en bien des cas. Du reste ce n'est que dans les derniers jours de l'année que se passa cet évènement : je continue à raconter suivant l'ordre des temps.

Je donnais toujours avec bonheur mes vingt-quatre heures de leçons par semaine à l'École de théologie.

C'est vers ce temps que je me mis à composer le *Cantique de Pâques*, dont je viens de retoucher la première partie et la finale.

En février je faisais le plan de quatre ouvrages considérables que j'ambitionnais d'accomplir cet été ; et dans ce nombre une histoire du Wesleyanisme. Je n'ai pu en trouver le temps.

A la même époque nous avions à Genève un ancien employé russe en retraite, ami de feu le comte Capo-d'Istria : il s'occupait en amateur, mais dans un bon esprit, d'étudier la nature et l'histoire de ce qu'on a appelé le Méthodisme. Il vint m'en parler ; et après quelques entretiens il me donna, sur quelques grandes pages blanches, un certain nombre de questions relatives à ce sujet, avec la place pour que j'y répondisse. Je me plus à lui faire quelques réponses un peu paradoxales ; par exemple :

« D. Ce réveil est-il dû à des personnes influentes par leur science ou leur richesse ?

» R. Non, grâce à Dieu. Il a commencé par quelques jeunes gens qui étaient le contraire de tout cela.

» D. Que pensez-vous de l'avenir de cette œuvre, de 1840
son affermissement, de sa continuation?

» R. A la garde de Dieu. »

Je me rappellerai toujours l'air d'inquiétude naïve et bienveillante avec lequel cet homme d'état me dit au sujet de cette dernière réponse : « Ha ! c'est précaire !... »

Cependant la vie de famille se développait chez nous de plus en plus avec ses joies et ses épreuves. Je n'en citerai qu'un trait qui fournit un nouvel et frappant exemple de ces singulières prédispositions qu'on peut remarquer chez les hommes dès leur bas âge. Un petit garçon, alors âgé de trois à quatre ans, regardait un livre de gravures dans la chambre où je travaillais; et j'entendis un petit bruit, qui me fit porter les yeux sur lui.

Il était baissé sur le livre, qu'il baisait à un endroit, tandis qu'à l'autre il donnait de petits coups.— Que fais-tu donc? Il hésitait à me répondre, lorsque je découvris qu'il baisait un Jésus en croix, et donnait en même temps des coups, mais pourtant des coups peu violents, aux bourreaux ! — Quelles pensées et quels sentiments sérieux chez ce petit être, certainement incapable de se faire une idée quelconque de la rédemption ! Sans doute il croyait déjà du cœur. — Et quelle singulière sévérité sans colère à l'égard de ceux qui maltraitaient Jésus !...

Je tâchai de faire comprendre à ce petit idolâtre qu'il ne fallait pas baiser une peinture; mais il paraît qu'il n'accueillit que la lettre de mon observation; car le lendemain, le retrouvant à la même place, vis-à-vis du grand livre à moitié dressé devant lui, je le vois qui recommençait ses actes d'adoration, mais sous une autre forme : il se bornait cette fois à jeter des baisers à Jésus en croix. Charmante désobéissance ! Je lui fais une nouvelle leçon. Et comme un de ses frères était là, philo-

1840 sophe de cinq à six ans, et que j'apercevais sur le visage de celui-ci un sourire un peu ironique, je lui demandai de quoi il riait — Eh ! c'est que ce n'est pas Jésus lui-même ! — Je lui répondis qu'il avait raison ; mais qu'également il n'était pas bon de se moquer de la faiblesse de son frère, etc. C'était un cours de philosophie, de morale et de théologie à l'usage de ces deux messieurs, de quatre et de six ans.

Voilons un peu les personnes. Un autre petit garçon avait fait quelque légère sottise : je le fis monter à ma chambre, et je lui dis : « Eh bien ! Monsieur, qu'avons-nous fait ? » — « Prions ! » me dit-il, consterné... Cette idée était si peu provoquée de ma part que je ne pus en croire mes oreilles, et que je dis à cet enfant, mais, encore d'un ton sévère : « Que dites-vous? » — Je dis prions, répondit-il timidement. — Cette fois j'entendis ; mais, n'osant pourtant encore croire à une si touchante réplique, je partageai le différend entre mon étonnement et un reste de sévérité, et je pris l'enfant sur mes genoux en lui disant, mais alors avec tendresse : Qu'est-ce que tu me demandes? — « Je te demandais, me dit-il, en pleurant, de prier avec moi ! »... Saintes beautés du Christianisme ! Quelle noble confiance dans le pluriel de ce mot « prions », de la part d'un enfant de trois ans et huit mois, grondé par son père ! Et quelle solennelle désolation dans cette petite âme, qui ne voit de remède à son épreuve que dans la prière !

Voilà quelques-unes des grandes douceurs dont Dieu parsemait ma vie, d'ailleurs si pénible.

Nous avions à cette époque, à Genève, un abbé qui bourdonnait sans cesse autour de nous, pour nous gagner par « *le sucre* de la charité » ; c'est une de ses expressions. Je me mis, pour réponse, à composer mon *Appel à la conscience des catholiques romains,* sur le passage « Tu es

Pierre. » J'eus même, pour me mettre à ce travail, une 1840
autre raison encore. On parlait un jour de controverse, dans une société toute protestante et passablement éclairée : et l'on s'entretenait de l'absurdité des prétentions que l'église de Rome fonde sur ce passage ; lorsqu'une dame qui avait lu avec grande approbation mes *deux Dissertations* précédemment publiées sur le même sujet, s'écria avec un air d'embarras et de souci : « Il est pourtant écrit : Tu es Pierre ! »... « Allons, me dis-je ; il paraît que toute ma belle dialectique a été perdue » ; et je conçus le désir de traiter ce sujet de nouveau, et, si possible, avec une rigueur mathématique. Je crois avoir déjà fait remarquer qu'il est excessivement difficile de prouver qu'un passage n'a pas le sens faux, absurde ou négatif qu'on lui prête : cela se peut sans doute ; mais il y faut bien plus d'efforts que pour en établir simplement le sens direct. J'entrepris donc de nouveau ce travail, que j'avais réellement déjà fait dans mes dissertations ; et, de même que j'avais fait trois rédactions de cet ouvrage avant de m'arrêter à celle que j'ai publiée, j'en fis autant pour mon *Appel ;* et je ne m'arrêtai que quand je crus avoir fait, à mon jugement du moins, un ouvrage sans réplique.

Il semblerait qu'on l'a passablement apprécié ; car cet écrit a eu l'avantage, assez peu commun, d'être traduit en espagnol ; j'en ai vu un exemplaire. On m'a dit qu'il l'a été aussi en hollandais et en allemand ; et un professeur écossais m'a témoigné l'intention de le traduire en anglais. On en avait aussi fait une traduction en italien ; mais on n'a pas osé la publier dans cette dernière langue, parce que le pape venait de publier un livre sur le même sujet. Enfin mon *Appel* a reçu encore, et bien contre la volonté de ceux qui le lui ont fait, un autre honneur.

Deux prêtres de Turin se sont occupés de cette brochure pour la réfuter. L'un d'eux, du nom de Magnin, se dispo-

1840 sait à publier à cette époque un ouvrage intitulé *la Papauté*, qui n'avait peut-être été primitivement destiné qu'à réfuter l'*Histoire de la Réformation* de M. Merle; mais il paraît que l'auteur voulut profiter de l'occasion pour répondre aussi en quelques mots à mon *Appel;* que l'ouvrage s'allongea sous sa plume ; et que même un de ses confrères résolut de se joindre encore à lui pour me répondre aussi. En résultat le volume de Turin, qui consacre 156 pages à M. Merle, en donna 300 à mon Appel; ce qui semble indiquer assez clairement que , malgré leur ton dédaigneux, ces MM. trouvaient l'attaque un peu dangereuse pour les prétentions de Rome. Mais quel prodigieux exemple ne donnèrent-ils pas, je ne puis réellement dire d'une erreur involontaire, mais d'une vraie mauvaise foi, en plusieurs endroits, et surtout sur un point particulier ! J'en fais juge le lecteur, en transcrivant les lignes suivantes, tirées d'un article que je publiai plus tard à ce sujet. (Voy. l'*Ancien Génevois*, p. 47) :

J'avais mentionné dans mon *Appel* le fait, connu de tout le monde, qu'au jour de l'installation du pape on l'assied sur l'autel, et on l'*adore :* c'est là du moins *le terme employé par les catholiques-romains eux-mêmes* dans leurs livres, dans leurs proclamations, et dans la cérémonie dont il s'agit; et qui va bientôt l'être par M. Magnin comme par tous les autres. Or écoutez cependant la réponse de cet abbé :

Après un éclat de profonde indignation, qui m'a fait croire à moi-même que tout ce que j'avais lu et entendu à ce sujet m'avait trompé, M. Magnin annonce qu'il va pulvériser mon assertion et s'écrie :

« Nous nous sentons presque le besoin de nous excuser auprès des » réformés de répondre (à cette attaque); car c'est supposer qu'ils peuvent » la prendre au sérieux. Loin de nous la pensée qu'un seul soit assez » ignorant et assez stupide pour croire à l'adoration du pape. Que la » honte en soit donc à M. Bost seul, si, au beau milieu du dix-neuvième » siècle, après plus de trois siècles de controverse, il faut encore répondre » à une aussi grossière imposture par cette déclaration : « Les catho- » liques *n'adorent point le pape:* ils n'adorent que Dieu seul. » Si M. Bost » a cru le contraire, comment ne meurt-il pas de confusion pour ce degré

» inouï d'ignorance ? et s'il n'y croit pas, comment, après une aussi in- 1840
» fâme calomnie, ne meurt-il pas de honte, lui ministre du saint évangile ! »

» Et alors, passant en apparence à la rectification du fait, cet écrivain en vient à nous raconter lui-même (p. 434) « qu'après l'élection du pape » (ce sont ses propres termes que je cite), les cardinaux *viennent lui baiser* » *les pieds*, ou mieux, ajoute-t-il, baiser la croix qu'il porte sur sa chaus- » sure, etc...» « *C'est là* (ajoute toujours cet auteur), *ce qu'on appelle* » L'ADORATION DU PAPE. Le même jour, avant la nuit, il se place *assis* » sur le grand *autel* de l'église de Saint-Pierre ; et les cardinaux renou- » vellent le premier hommage qu'ils lui ont rendu.... Il était naturel, » légitime, conforme au langage et à l'esprit de l'Écriture-Sainte que le » terme d'*adoration* fût employé pour exprimer le respect dû aux dépo- » sitaires du ministère sacré, etc. (p. 435). »

» A présent, lecteur, comparez ; relisez la première phrase de M. Magnin, savoir que les catholiques n'*adorent point le pape ;* que j'ai été ignorant ; que j'ai menti ; que j'ai fait une infâme calomnie ; que je devrais mourir de honte ou de confusion ; — relisez les deux phrases de lui qui suivent celle-là : et jugez.... »

Notre abbé Baudry, de son côté (p. 238), ne manqua pas non plus de répondre à mon Appel. Je lui répliquai par une petite brochure, intitulée: *Hélas ! déjà une lettre, et encore une lettre !* (parce qu'on le retrouvait partout sur son chemin) ; puis ce fut fini sur ce point. Et l'église romaine continuera de chanter : « Tu es Pierre », et de convaincre les masses par cet argument ridicule, jusqu'à ce que Dieu les éclaire spécialement ; car les masses, et par là j'entends les hommes de toutes les classes, sont aveugles dans les choses religieuses jusqu'à ce que Dieu leur ouvre les yeux.

Cependant mon John de Paris retombait fréquemment dans quelques maladies d'irritation ; et il conçut le désir de revenir à Genève : son excellent ami, M. Evans, l'encouragea dans ce désir : il me demanda à ce sujet mon consentement, que je lui accordai aisément, et il allait en profiter... lorsqu'une nouvelle destinée s'ouvrit devant lui. La dame, aux enfants de laquelle mon fils donnait

1840 des leçons de musique, avait conçu pour lui une estime et une affection qui s'expliquent par les dispositions qui l'animaient alors, lui ; et lorsque mon fils lui déclara qu'il allait revenir à Genève, elle lui témoigna le désir de l'emmener avec elle en Irlande, pour y continuer d'abord ses leçons de musique à ses filles, et surtout pour y servir un peu plus tard d'instituteur à deux de ses fils. Mon fils accepta ; et cette dame se montra dès-lors pour lui une seconde mère. Elle lui accorda de venir à Genève nous dire adieu pendant trois semaines ; et elle le traita dès cette heure en tous points comme un fils de la maison.

Cependant le départ de mon fils pour l'Irlande n'eut lieu qu'un peu plus tard : je reprends quelques faits arriérés.

Je trouve consigné au mois de juin le nom d'un homme que je n'ai jamais eu le bonheur de voir, mais qui s'est occupé plus d'une fois, avec une rare bienveillance, des intérêts de ma famille ; c'est M. de R..., de Montauban. Je ne puis croire qu'il trouve mauvais que je lui fasse parvenir, par ces lignes, l'expression d'une reconnaissance aussi profonde qu'elle est juste et méritée.

J'employai une partie du mois de juillet et quelques jours d'août à faire, *dans les Hautes-Alpes*, une *visite* dont je donnai peu après le récit comme introduction aux *Lettres de Neff*, que je me préparais à publier. Cet ouvrage ayant été passablement répandu, je m'abstiendrai ici d'en reproduire la substance. Je visitai Grenoble, Lamure, Mens, Saint-Laurent, Fressinière, Dormilhouse, Guillestre, Vars, Arvieux, et quelques autres de ces localités que Neff a illustrées pour un long temps.

Voici deux mots qu'un de mes enfants m'écrivit pendant ce voyage :

« Cher papa, j'ai de bonnes nouvelles à te donner : je passe en cinquième, ce qui me donne beaucoup de joie. J'ai devant moi trois semaines de congé, sans aucune espèce de tâches ; et pendant ce temps j'espère

que les cahiers du nouvel an ne resteront pas gisants.... Le petit Élisée 1840
se réjouit de te voir, parce que, dit-il, tu sais faire de belles et longues *prieures* (c'est ainsi qu'il prononce emphatiquement le mot prière), et qu'il ne sait pas les faire, lui, aussi bien. »

En septembre je fis à Neufchâtel une petite visite, dans laquelle Dieu m'accorda la grâce de laisser chez quelques personnes le désir de prier assidument et d'observer fidèlement quelques autres pratiques de ce genre.

Je dis *des pratiques;* et j'entends par là des habitudes religieuses régulières. J'y tiens beaucoup. Ce qu'on ne régularise pas ne se fait jamais bien : prier à certaines heures, lire à certaines heures, faire des visites de malades ou de pauvres à certaines heures, en un mot être régulier et non fantasque dans l'emploi de son temps, mettre à sa vie un corset, cela me paraît d'une importance capitale. Bien loin de devoir être libre absolument, comme le monde le rêve en nos jours, l'homme ne doit jamais l'être ; il doit toujours obéir, soit aux lois données directement de Dieu, soit aux réglements de détail, dérivés de ces lois, et qu'il peut s'imposer lui-même.

C'est en conséquence de ce principe que je pris à cette époque presque simultanément trois mesures dans lesquelles je persévérai plus ou moins longtemps.

L'une, c'est que j'établis, ou plutôt que je rétablis chez moi une réunion de mes enfants pour tous les dimanches matin. On a déjà vu que ce n'était pas pour y faire uniquement ni même principalement une lecture de la bible accompagnée d'explications, mais surtout pour nous entretenir sérieusement et franchement de notre état spirituel, et en particulier pour y déclarer les fautes que nous reconnaissions avoir commises, les péchés auxquels nous pouvions nous trouver enclins. J'y apportais ma contribution pour tout ce qui était à la portée de mes enfants: quand j'avais eu, en leur présence, des impatiences ou

1840 des légèretés, je m'en accusais devant eux : s'il y avait lieu, et tout en leur faisant voir qu'ils m'y avaient peut-être excité, je leur en demandais pardon ; et j'ai toujours vu que des aveux de ce genre produisaient sur les enfants un excellent effet. Quand ils nous ont vu pécher ils doivent nous voir nous en humilier.

Une seconde mesure que je pris alors, ce fut d'établir de petites assemblées publiques, surtout consacrées à la prière, pour tous les jeudis et les dimanches soirs à six heures et demie. La chose, quoique émanant de moi, se fit d'accord avec un de mes meilleurs amis, M. le pasteur Cook, missionnaire wesleyen, qui travaillait alors déjà depuis environ vingt ans à répandre l'évangile en France. Il était venu essayer de fonder quelques réunions à Lausanne et dans les environs de cette ville : je désirais qu'il fît quelque chose de ce genre à Genève; et nous travaillâmes pendant quelque temps ensemble dans les deux cantons, avec beaucoup de bénédictions pour nous-mêmes, et avec quelque bénédiction pour d'autres.

Peut-être quelques-uns me demanderont-ils pourquoi j'essayais de créer une nouvelle assemblée à Genève, à côté de toutes celles qui s'y trouvaient déjà. Mais la chose me paraît bien simple. D'abord il est évident que plus il y a d'assemblées dans un endroit, plus il y a aussi de personnes qui en trouvent une à leur portée, soit pour le jour et l'heure, ou le voisinage, soit pour le caractère personnel du prédicateur, ou pour son genre de vues. Mais ici j'avais une raison de plus. D'après tout ce qu'on a vu précédemment le réveil de Genève ne présentait pas, dans sa théologie et dans ses institutions, deux points que je trouve dans le Wesleyanisme, comme aussi je les vois dans la bible. Le réveil a méconnu jusqu'à présent ou même repoussé la doctrine du pouvoir illimité de la grâce pour délivrer le croyant du péché dans cette vie ; et, en fait

d'institutions, nos Génevois n'ont jamais bien voulu 1840
admettre ces réunions d'entretiens fraternels qui font l'un des caractères distinctifs et l'un des avantages des sociétés wesleyennes, comme aussi des sociétés moraves.

Du reste ces assemblées, vu la nouvelle position que je pris peu après dans l'église de Genève, ne durèrent pas longtemps ; mais elles furent pour quelques personnes, et en particulier pour quelques-uns de mes enfants, un moyen de grâce bien marqué.

J'introduis ici, sans en dire l'occasion, une observation qui me paraît avoir de l'importance : c'est que toute vertu quelconque peut tourner, si on ne veille sur soi, en un défaut, et finalement en un vice qui en forme la contre-façon. On raconte qu'un jeune homme chrétien disait un jour à son père, d'un ton un peu rude, au sortir d'une assemblée d'édification : « Bonjour *mon frère !* » En parlant ainsi, il se croyait sans doute plein de l'Esprit de Dieu ; mais il oubliait que la qualité de frère est bien loin de détruire celle de père. L'homme oscille continuellement d'un extrême à l'autre !

Mais je reviens à ce qui me concerne en personne, et à cette troisième mesure que j'avais annoncée plus haut ; ce fut l'institution de la prière de toutes les heures. J'entends par là une prière courte, nécessairement courte, mais adressée à Dieu toutes les heures, ou plus souvent encore, si l'on veut.

Chose singulière ! Cette pratique si salutaire et si sérieuse m'a été suggérée tout d'un coup à la suite d'une soirée mal employée. J'avais eu chez moi la visite d'un ancien ami, qui avait beaucoup perdu de sa première piété et que j'avais souvent tâché de ramener, tout pauvre chrétien que j'étais moi-même ; mes efforts étaient à la fois fatiguants et inutiles ; je m'aperçus que si je ne voulais retomber dans de continuelles répétitions et en-

1840 tendre même des objections excessivement pénibles, il me fallait parler avec lui d'autre chose que de religion. Je pris donc ce dernier parti ; mais nous arrivâmes alors à toutes sortes de bagatelles, puis même à des puérilités. Quand il fut loin, je sentis vivement le vide qui résulte toujours d'un temps mal employé; je me reprochai d'avoir été si peu en édification à une âme qui aurait eu si grand besoin d'un bon exemple et d'une bonne influence ; et, sentant de nouveau, comme je l'avais fait dès mon adolescence, combien les paroles inutiles, les discours sans sel ni grâce, les plaisanteries en un mot, étaient nuisibles à la piété, je renouvelai cette fois, et avec plus de force que jamais, le 29 octobre de cette année — car j'en ai gardé la date — la résolution d'élever mon cœur à Dieu *toutes les heures*, ne fût-ce qu'en quelques mots, et de m'abstenir rigoureusement de toute parole qui ne serait pas utile et presque nécessaire.

Cette résolution était, à mon jugement du moins, si bonne, et elle a eu de si longues et de si heureuses suites que je crois devoir m'y arrêter un moment.

Elle se composait, comme on voit, de deux parties : prier toutes les heures et s'abstenir de toutes paroles inutiles. Je dois dire d'entrée que je n'ai jamais pu suivre longtemps à la rigueur la dernière de ces résolutions ; soit gaîté ou légèreté naturelle, soit influence de l'entourage, j'ai toujours eu du penchant à entremêler le sérieux de la vie de quelque chose qui lui fît contraste. Je ne sais si jamais personne s'est imaginé que le fond de mon être fût léger : j'ose bien dire que, dans ce cas, on se tromperait complètement; c'est au contraire le fond toujours austère et sérieux de mon caractère qui me pousse probablement à chercher, par voie de compensation, une sorte de repos dans la gaîté, ou même dans une mauvaise insignifiance : bien souvent j'ai ri pour ne pas pleurer. Peut-être est-ce

mal; mais ce n'est en tout cas que la surface qui a été 1840
légère; et mon bâtiment, quelque chétif qu'il soit d'ailleurs, n'a jamais manqué de lest. Sans doute je ne prétends pas, en parlant ainsi, recommander une certaine gravité de tempérament ou de commande, cette solennité sacerdotale, cette risible majesté que bien des sots prennent pour le sérieux chrétien : mais j'admire d'autant plus le vrai sérieux d'une âme qui vit sans interruption dans la communion de Dieu. J'ai toujours regretté de n'en être pas continuellement pénétré; seulement je n'ai pas voulu y suppléer par une contrefaçon.

Voilà donc pourquoi je n'ai jamais pu tenir longtemps de suite la partie de ma résolution qui concernait le sérieux absolu.

Quant à la prière, elle alla mieux ; et quoique ce ne soit pas une petite chose de se tenir la bride courte au point de revenir toutes les heures à un acte de prières, je puis bénir Dieu de ce que, sauf de légères exceptions, toujours trop fréquentes sans doute, j'ai pu cependant, avec quelques-uns de mes enfants, me tenir pendant huit ans entiers à cette bonne et salutaire pratique. Et si même je ne parle que de huit ans, tandis qu'il y en a treize d'écoulés depuis le jour où je pris cette résolution, je n'ai nullement cessé de viser au même but. Seulement ma vie a été si décousue depuis que j'ai dû quitter Melun, mes déplacements si nombreux, mes travaux si interrompus, que je n'ai pu dès lors me tenir aussi régulièrement que je l'aurais voulu à cette bonne habitude. Je me le reproche pourtant comme il est juste, et je désire y revenir.

Je parle de ceci au public tout ouvertement, parce que, bien loin d'y voir aucune raison de me glorifier, c'est le sentiment contraire que j'éprouve : c'est parce que je me sens très-rarement enclin à la prière, et que le côté léger de mon caractère m'en détourne si facilement que

1840 j'ai voulu m'y plier ou, comme dirait Pascal, y plier la machine par une règle : voilà encore ce que j'appelle une pratique.

J'ai vu des personnes d'une piété incontestable répugner à l'idée de cette prière de toutes les heures. Elles semblaient préférer des prières plus rares, mais plus longues et plus abondantes, à ces prières fréquentes mais nécessairement courtes, que j'ai en vue ; et préférer aussi des prières jaillissant du cœur à des prières faites pour ainsi dire par devoir ou par suite d'une simple résolution. Je crois qu'elles se trompent en voulant imposer à d'autres une manière d'être et de sentir, je dirai si l'on veut une grâce, qui leur est accordée à elles, tandis que d'autres en sont privés. Souvenons-nous que les déclarations classiques de notre Sauveur à ce sujet (Luc. ch. 11 et chap. 18, 1-6) ne mettent à la prière pour condition de succès, ni l'onction, ni l'abondance, ni la longueur, ni l'ardeur, ni une foi vive, mais uniquement, oui, uniquement la persévérance et l'importunité. Jésus a dit, sans y ajouter aucune restriction : « *Demandez* et vous recevrez ; *cher-* » *chez* et vous trouverez, *heurtez* et on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, etc. » — Si donc notre cœur nous pousse et nous porte à prier, tant mieux ; sinon demandons par suite d'une résolution prise, ce sera toujours *demander ;* cherchons comme que ce soit, heurtons comme que ce soit. Je le répète : si nous pouvons prier avec onction, avec amour, avec un désir ardent, nous sommes bienheureux ; sinon demandons, cherchons et heurtons sans onction, sans amour, sans désirs ardents ; ce sera toujours *demander, chercher* et *heurter*.

Je ne puis traiter ici au long ce sujet, que j'ai dès lors porté de chaire en chaire sans jamais m'en lasser : je me borne à répéter que quelques-uns de mes enfants entrèrent alors, et sont plus ou moins restés avec moi,

dans cette bonne habitude. Souvent, à l'ouïe d'une cloche 1840
sonnant l'heure, il nous suffisait d'un coup d'œil pour nous rappeler réciproquement la prière du moment; souvent nous avons interrompu un travail, une lecture, la rédaction d'une phrase, quelquefois même un mot commencé pour être fixes à ce travail de la foi et fidèles à notre résolution prise.

Dans la courte prière que j'adressais ainsi au Seigneur, je lui demandais une augmentation des grâces du Saint-Esprit plutôt que le Saint-Esprit même, parce que l'Écriture nous enseigne que tous les croyants ont déjà cet Esprit. Mais je ne partageais pas plus alors qu'à présent l'idée professée par plusieurs chrétiens de nos jours, que cette habitation du Saint-Esprit en nous soit la même pour tous et n'admette pas du plus et du moins, puisque l'Écriture nous enseigne le contraire dans tous les endroits où elle souhaite aux croyants un accroissement dans la grâce, et quand elle nous dit en particulier que Jésus n'avait pas la grâce « par mesure » (Jean 3, 34) — ce qui indique évidemment que les croyants l'ont ainsi.

Je demandais aussi une entière délivrance du péché, en me fondant sur l'idée développée précédemment que c'est bien là le but direct de l'évangile dès cette vie, et que Jésus n'est point venu seulement pour nous délivrer de la condamnation, mais pour nous délivrer aussi de ce qui nous attire la condamnation, savoir le péché même.

Comme les coïncidences sont quelquefois singulières dans cette vie! Et comme elles portent souvent avec éclat le cachet d'une direction de la Providence divine! Les démarches difficiles, délicates et dangereuses de ma rentrée dans le clergé de Genève devaient avoir lieu, quelques semaines seulement après que j'eus commencé cet exercice de la prière fréquente. Une fois entreprises, elles exigèrent une prudence, une sincérité et une fidélité

1840 toutes particulières; j'y marchais par moments comme sur des filets; et j'eus alors, peut-être plus que jamais, un continuel besoin du secours d'en haut. Or qu'est-ce qui pouvait me procurer ce secours si ce n'est l'élévation continuelle du cœur à la source de toute lumière et de toute sagesse? Dieu m'avait donc préparé d'avance et à mon insu à cet évènement dont je n'avais encore aucune idée.

Je trouve dans quelques-unes des lettres de mes enfants des traces évidentes de l'heureuse influence que cette habitude exerça sur leur caractère et leur conduite. Ces lettres sont d'une date un peu postérieure; mais je les donne ici parce qu'elles vont au sujet.

Paul m'écrivait :

« Bien cher papa, je ne puis rien avoir de nouveau à te dire puisqu'il n'y a que peu de jours que tu es parti. Nous venons de finir *la petite réunion;* puis nous repasserons nos leçons. Je te promets que nous ferons tout notre possible pour nous bien conduire; soit parce que nous te l'avons promis, soit parce que maman est extrêmement fatiguée. Il fait aujourd'hui très beau temps; de sorte que nous pourrons aller promener et faire de jolis petits bouquets. »

De Théophile :

« Cher papa je n'ai point perdu de bonnes notes au Collége et je suis le quatrième (pas le premier encore!) J'ai pensé *à la prière de toutes les heures* mieux qu'avant ton départ; et, suite nécessaire, je ne m'en suis que mieux conduit; du moins, à ce que j'ai cru apercevoir. »

De Timothée :

« Cher papa je peux t'annoncer que je crois m'être mieux conduit depuis que tu es loin; j'ai plus pensé *à la prière de toutes les heures* et je n'ai point perdu de bonnes notes; oui, je me suis mieux conduit; je n'ai point gardé de rancune. Ce n'est point du tout par vanité que je te dis cela, mais pour te dire, comme tu le désires, comment je me suis conduit. Nous nous levons ces jours à cinq heures et quart; et je m'en vais chez M. N. pour y travailler. Aujourd'hui même nous nous sommes levés à cinq heures, et nous avons été à la plaine pour nous y amuser; après

quoi nous avons fait *la petite réunion*, et ensuite nous t'avons écrit. 1840
C'est ton fils Timothée qui vient de t'écrire. »

Élisée, qui n'avait alors que quatre ans et demi, était moins explicite : mais sa conduite lui attirait des récompenses :

« Mon cher papa, écrivait-il, je t'aime beaucoup; je te fais bien des amitiés. J'ai une plume de couleur jaune, verte, bleue et blanche. On ne m'a pas marqué cette semaine. »

Mais j'arrive au moment, pour moi si solennel, où je fis mes démarches pour recouvrer les droits du ministère dans l'église de Genève. Elles commencèrent presque subitement : voici le résumé des faits qui s'y rapportent, tel que je l'ai donné plus au long dans la brochure que je publiai à cette occasion, sous le titre : *Faits et Pièces relatifs à ma rentrée dans le clergé de Genève.*

Je songeais depuis plusieurs années à faire un jour un acte pareil ; mais, vu les difficultés dont la chose semblait hérissée, je la renvoyais vaguement vers la fin de mes jours. Cependant j'y songeais. La dissidence, telle qu'elle existait alors, ne m'allait pas plus que moi à elle : la Société évangélique même, qui m'employait, comme on l'a vu, à donner de nombreuses leçons à ses élèves, ne m'employait pas ou presque pas à la prédication. Sa direction était partagée à cet égard en deux avis opposés ; et je comprends qu'il y avait chez moi de quoi donner lieu à ces deux avis. Ce n'était pas, je crois, à cause d'un défaut d'art ou de talent qu'elle craignait de m'employer à cet égard ; elle est trop pieuse pour cela ; et elle a prouvé abondamment que ce défaut n'est pas pour elle une raison absolue d'exclusion : mais, quoiqu'il en soit des raisons qu'elle pouvait avoir, le fait était là ; et je n'avais ainsi aucune occasion de servir l'évangile dans le ministère de la prédication. Or je croyais pourtant que je pourrais, malgré tous mes défauts, le faire avec quelque

1840 fruit ; je me persuadai que l'église nationale ne serait pas si difficile ; et je tournai les yeux vers elle. Il s'est trouvé que je ne m'étais pas trompé.

Cette démarche qui a été saluée, je puis le dire, avec une joie profonde par des chrétiens d'une piété incontestable, a été jugée autrement par d'autres, d'une égale piété. Cette différence de vues est provenue de ce qu'on a considéré la chose sous des aspects différents : ceux qui l'ont blâmée y ont vu, malgré mes déclarations claires comme le jour, un acte d'adhésion aux mauvais principes de la majorité de la Compagnie. Mais, sans réimprimer ici des choses que j'ai déjà écrites et qui n'ont pas satisfait, ou qu'on n'a peut-être pas même voulu lire, je puis au moins rappeler en quelques mots combien cette vue est fausse. Je suis rentré, moi l'auteur de *Genève religieuse,* de la *Défense des Fidèles,* et du *Procès,* moi qui ai signalé et attaqué les « sectaires de cette ville » plus sévèrement qu'aucun autre ne l'a fait, — je suis rentré, dans mes droits de ministre parmi ceux même que j'avais ainsi traités, tout en déclarant que *je ne rétractais pas un mot du passé !* Et on va voir dans un moment que, l'avant-veille même de ma réadmission, un incident que je n'ai pas publié jusqu'à ce jour me fit « *préciser* et renouveler mon refus de faire une rétractation quelconque. » Par conséquent l'accusation d'avoir commis, par ma rentrée, un acte d'infidélité, n'est à mes yeux qu'une accusation ridicule : ma réadmission, telle qu'elle a eu lieu, a bien plutôt été un triomphe de la vérité.

Ceux qui ont blâmé ma démarche ont considéré le clergé de Genève comme un corps qui professe de fausses doctrines dont tous les membres du clergé seraient solidaires ; tandis que le fait patent, et qu'on a répété tous les jours, est que le clergé de Genève rejette absolument toute idée de ce genre, et ne se regarde, encore à présent,

hélas ! que comme une aggrégation de toutes sortes de 1840
docteurs professant toutes sortes de doctrines. Sans doute la Compagnie avait fait, vingt-quatre ans auparavant, un réglement qui interdisait de prêcher sur certains dogmes de l'évangile ; mais j'avais alors riposté à cette mesure soit en me retirant, soit en écrivant ma *Genève religieuse* et la *Défense des Fidèles*. La Compagnie ayant retiré ce réglement depuis dix ans, la démarche correspondante de ma part était donc la rentrée. Comme ce corps disposait des chaires du canton, je réclamais tout simplement auprès de lui mon droit, oui, mon droit de rentrer dans ces chaires et d'y prêcher librement l'évangile.

Pendant mes courtes négociations à ce sujet, un de mes enfants saisit la chose avec l'admirable simplicité de l'âge. Il s'amusait à faire des vers ; et je n'avais pas même songé à lui donner un sujet : mais je découvris qu'il venait d'écrire une prière en ma faveur, dont je me rappelle seulement ces deux vers :

Bénis papa, et son entreprise
Par laquelle il désire prêcher.

C'était parfaitement la chose ; et ce but est aussi indiqué en toutes lettres dans la brochure déjà mentionnée.

Donc, encore une fois, vu mon *refus formel de rétracter un seul mot du passé*, il n'y avait pas place en tout cela pour la pointe d'une aiguille en fait d'infidélité !

Mais je ne veux pas tomber dans l'apologie ; voici les faits.

Je cherchais donc depuis un an ou deux à employer mon temps d'une manière plus directe à l'œuvre de Dieu ; et au nombre des occupations que je m'étais données, j'avais mis quelques visites que je faisais à des personnes étrangères au réveil proprement dit, quoique bien disposées ou décidément pieuses ; dans ce nombre

1840 se trouvait M. le professeur Roget, un de mes amis de jeunesse. Un jour que je lui parlais vaguement de mon projet, comme je l'avais déjà fait à plusieurs autres personnes depuis quelques années, je lui dis que j'en viendrais « peut-être bien une fois à faire des démarches à cet effet. »—« *Qu'attends-tu?* » me dit-il. Je fus comme celui qui, croyant avoir devant lui une barrière, y regarde de plus près, et voit le chemin libre. — « C'est vrai, lui répondis-je; je vais m'y mettre. »

C'était le premier décembre que nous avions cet entretien. Je rentre chez moi et je rédige ma lettre; puis je la laisse reposer quelques jours; mais le onze elle était déjà devant la Compagnie des pasteurs. On la trouve dans le 3e volume souvent mentionné.

Presque personne n'ayant été prévenu de ma démarche, il y eut dans la Compagnie, comme on me l'a dit, un étonnement profond, mais pas trace d'opposition. La portion la plus jeune de notre clergé était trop peu versée dans les questions administratives pour pouvoir se former une opinion sur un cas aussi extraordinaire: la partie la plus grave et la plus expérimentée de ce corps se trouva aussitôt disposée en ma faveur, et je crois, très-sincèrement. Le modérateur m'écrivit que la Compagnie avait nommé, pour s'occuper de ma demande, une commission qui désirait m'entendre le jeudi, 17. Elle était composée des sept membres les plus influents de ce corps: c'était M. N..., le modérateur pour l'année, M. Heyer, vice-modérateur, MM. les professeurs Cellerier fils et Munier, M. Martin, M. Basset, l'un de mes amis de jeunesse, et M. Barde, seul orthodoxe prononcé.

Je me rendis auprès de cette commission avec plaisir et sans la moindre crainte: notre entretien fut parfaitement franc: la commission me donna de la part de la Compagnie une contre-déclaration correspondant à ma

lettre du 11, en me demandant de faire à cette pièce un 1840
mot de réponse.

Je fis cette réponse le lendemain, sans brouillon, en marge du papier même que m'avait confié la commission, et sans en prendre un double ; en alléguant pour raison de cette conduite que je voulais éviter tout ce qui pouvait avoir l'air de démarches diplomatiques calculées et défiantes.

Avant même de recevoir cette réponse de ma part, la Compagnie, qui ne se rassemblait que tous les huit jours, entendit le vendredi, 18, lendemain du jour où s'était réunie la commission, le rapport verbal de cette commission ; elle rédigea pour son compte, et en vue de la même affaire, une pièce dont il va bientôt être question, et fixa le mercredi suivant pour prendre sa résolution définitive dans cette affaire.— On prit le mercredi, parce que les fêtes de Noël et du 1er de l'an, qui tombaient cette année sur un vendredi, firent déplacer les séances de la Compagnie pour ces deux semaines.

Je ne dirai pas un mot de toutes les tentatives privées qui se firent dans cet intervalle, soit de la part de quelques frères, pour me persuader que j'entrais dans une voie d'infidélité, soit de la part des membres les plus clairvoyants de la Compagnie pour me sonder à fond. — Dans la première classe je pourrais citer une lettre d'une jeune personne de vingt et quelques années qui crut devoir, quoique en termes très-convenables, me donner ses avis, à moi ministre et missionnaire, qui venais de passer mes cinquante ans. Ce sont de ces choses qu'on ne voit que dans la dissidence. Sans doute qu'en thèse générale, et dans certains cas exceptionnels, une jeune fille chrétienne peut avoir raison contre un ministre plus âgé qu'elle et également chrétien ; j'en conviens pleinement ; mais que de chances pour le contraire ! Et combien il y

1840 a de danger attaché à l'esprit doctoral chez un simple frère, et surtout chez une jeune femme!

Les tentatives privées de la part de quelques membres de la Compagnie n'eurent absolument rien qui manquât de sincérité; mais elles furent fines : c'est presque dire qu'elles vinrent de M. Munier qui, du reste, me voyait rentrer avec grand plaisir. Quelques heures seulement avant le moment où la Compagnie prit son arrêté, il demanda à me voir pour me communiquer quelques propos qu'on lui dit que j'avais tenus quelques mois auparavant à Vevey dans une assemblée publique, propos qui semblaient en contradiction avec ma demande actuelle, et qui lui étaient communiqués par des personnes, ajoutait-il, « à l'empressement desquelles on aurait cru le plus, *à priori*. » Je me rendis à son appel, et le satisfis aisément. Puis il me dit tout à coup, comme passant à une autre idée : « *Et si, contre mon attente, la Compagnie ne se rendait pas à votre demande, que feriez-vous?* » — Charmante manière de sonder quel était le fond de mes dispositions actuelles!..... Je ne fis pas d'abord cette réflexion-là; mais, suivant invariablement ma règle, non seulement de ne jamais dissimuler, mais même de ne jamais calculer ma pensée, et de mettre une garde à mon cœur plutôt qu'à mes lèvres, je lui dis, avec un de ces soupirs auxquels je suis habitué : « Oh! j'ai déjà eu tant de chagrins en ma vie que je prendrais encore celui-là par-dessus les autres. » — Il me répondit aussitôt d'un ton d'affection, qu'il ne pensait pas que j'eusse à attendre un refus; et je lui répliquai que, pour ma part, je ne demandais qu'une chose, c'était d'avoir au plus tôt une réponse *quelconque*.

Quelques heures après, le mercredi 23, la Compagnie rendit l'arrêté qui me réintégrait dans les rangs des ministres génevois à la date même de ma consécration

(10 mars 1814). Cette pièce se trouvera aussi dans le 1840
3e volume.

Voilà donc, semblait-il, la grande affaire conclue. Mais, contre mon attente, je ne reçus pas le même jour la notification de cet arrêté, cette notification ou « réponse quelconque », que j'attendais avec une légitime impatience. Et je ne puis m'empêcher de croire que, dans le cas extraordinaire où se trouvait la Compagnie, et vu mes rudes antécédents à son égard, ce corps sentit le besoin de mettre ma sincérité ou ma fermeté à une dernière et rude épreuve; car il survint ici tout un grave incident, auquel je n'ai fait, jusqu'à ce jour, trace d'allusion dans mes publications et que presque tout le monde ignore, mais que j'ai le droit de publier puisque la chose ne fut nullement une affaire confidentielle. Au lieu de recevoir la communication attendue, je vois arriver le lendemain une lettre du modérateur ainsi concue :

« A Monsieur A. Bost (1), Plainpalais,

» Auriez-vous, Monsieur, le loisir de monter un instant à la maison ? J'ai *une* (2) communication à vous faire *de la part de la V. Compagnie.* Si demain après le service du matin, à onze heures et demie, vous étiez libre, etc.; etc.

» Genève, 24 décembre 1840, N...., pasteur *Modérateur.* »

Cette fois, quoique ce mot « *une* communication » me parût bien froid, je pensais avoir enfin ma réponse. Je me rends donc au moment convenu chez le modérateur; mais celui-ci ne me communique l'arrêté qui me concerne qu'*en gros* et *verbalement*, puis il ajoute en même temps qu'il désirait me donner connaissance d'une autre pièce « sur laquelle *on* serait bien aise d'avoir mon avis »; que

(1) Je n'étais pas désigné comme Ministre.

(2) C'est moi qui souligne quelques mots, par la raison qu'on trouvera bientôt.

1840 la Compagnie « ne savait encore si elle publierait ou non quelque chose concernant l'affaire qui nous occupait », mais qu'on avait jugé convenable de me faire part d'un rapport qu'avait rédigé sa commission. — « J'écoute », lui dis-je. — Mais quel rapport ! C'était une pièce en flagrante contradiction avec la convention fondamentale, qui avait été faite et acceptée jusque-là de part et d'autre, de ne pas toucher d'un seul mot au passé ! Évidemment ce n'était pas là le rapport qui s'était fait le 18, lequel n'avait pu être qu'un rapport verbal, puisqu'il avait eu lieu le lendemain matin de la séance du 17 au soir; rapport, ajouterai-je, qui dut être évidemment favorable, parce que la séance tout entière s'était passée dans la paix et dans l'esprit de conciliation. Ici, au contraire, on reprenait tout d'un coup historiquement toute la suite des débats que j'avais eus avec la Compagnie, dès 1817 et dans les années suivantes. On y disait, et avec une parfaite fausseté que j'avais quitté l'église « bruyamment » , tandis que je n'avais dit ni écrit un mot à cette époque ! On osait y rappeler mon procès, ce procès où, après avoir traité de « sectaire » la majorité de notre clergé, j'avais été deux fois acquitté sur l'accusation en calomnie qu'on m'avait intentée à ce sujet ! Sous prétexte de la bagatelle d'amende, qu'on ne m'avait évidemment infligée alors que pour adoucir l'affront fait à la Compagnie, on osait parler d'une « condamnation pour délit de presse »; et enfin on lâchait le grand mot de *rétractation*. — « Halte ! » m'écriai-je aussitôt que je l'eus entendu, et déjà plein de malaise sur tout ce qui précédait. « Sans m'arrêter, » ajoutai-je, à ce qu'il y a de faux et de mal intentionné » dans tout ce qui précède, nous avons répété à satiété » que je ne faisais pas trace de rétractation ; comment » donc est-ce qu'on se permet tout d'un coup d'écrire un » mot pareil ? » —Ah ! vous comprenez, me répondit le

modérateur, que si vous maintenez les accusations que 1840
vous avez faites contre nous, nous ne pouvons vous recevoir ainsi ! — « Monsieur, répondis-je, je ne poursuis pas ces accusations, mais je n'en rétracte pas un mot. — *Alors il n'y a rien de fait!*

Voilà le mot qui fut prononcé ! Lecteur, mettez-vous à ma place. Je n'avais jamais dissimulé que je me faisais une joie de reprendre la position que je redemandais, comme je n'ai cessé jusqu'à cette heure de me faire une joie de l'avoir reprise. Je ne cherchais point à faire le précieux en dissimulant ce sentiment devant la Compagnie, comme pourrait faire un acheteur qui dénigrerait une marchandise pour l'avoir à meilleur marché : je me félicitais donc de l'heureux succès de mes démarches : je touchais au but ;... et voilà, au moment où je croyais tout conclu, qu'on me dit qu'il n'y a rien de fait ! Quel assaut effrayant à ma fermeté !

Eh bien, ce ne fut pas la fermeté qui me sauva, mais la résignation d'un cœur qui continue à ne point faire de calcul et à ne chercher que le vrai. « Eh bien ! répondis-je avec tristesse, mais sans la moindre hésitation : A la garde de Dieu ! C'est douloureux d'être arrêté si près du terme d'une négociation qui se présentait pleine de paix et d'équité ; mais la dédite ne vient pas de moi... » — Je ne me rappelle plus par quel tour de phrase le modérateur revint alors en arrière ; mais il y revint au bout d'un instant : « Non, non, me dit-il, il n'y a nulle dédite ! L'arrêté de mercredi dernier reste dans sa force : ceci n'était qu'une conversation qu'on m'avait demandée d'avoir avec vous, etc. » — Mais pourquoi m'avez-vous dit qu'il n'y avait rien de fait ? — Oh ! ce que j'ai pu vous dire ne détruit en rien l'arrêté de la Compagnie, qui a fixé à mercredi prochain le jour de votre rentrée dans nos rangs, etc... »

1840 Tout parut réparé, et je m'en allai satisfait, quoique n'ayant pas encore vu l'arrêté qui me concernait.

Cependant, rentré chez moi, et repassant tout ce qui venait d'avoir lieu, je sentis croître en mon cœur un malaise profond sur toute cette affaire ; et, le lundi suivant, j'envoyai au modérateur une lettre dont voici un extrait :

28 Décembre 1840.

« Monsieur,

» Le rapport que vous m'avez lu, ou du moins son retour sur le passé, et la communication que vous m'en avez faite, me paraissent être en contradiction flagrante avec tout le reste des actes, officiels et non officiels, de cette négociation si heureusement commencée et que tout le monde croyait même terminée.

Ici je développais cette pensée. J'indiquais ensuite les portions du rapport qui revenaient sur le passé et que j'ai transcrites plus haut ; puis j'ajoutais :

» Je m'arrête sur ce terrain brûlant où nous reporte subitement, j'ose bien le dire, un vertige momentané de la commission ! Le rapport ose avancer, contre toute vérité, que j'ai reconnu m'être trompé sur le sens du réglement de mai 1817 ; et il va jusqu'à proférer le mot de rétractation !... Je me tais sur cette pièce que je ne veux pas qualifier ; mais je dois vous dire, à vous, Monsieur, et à quiconque approuverait ce rapport, que si je répugne depuis longtemps à la polémique, et si j'ai tant insisté sur l'inconvenance de toucher au passé, c'est uniquement par amour de la paix, et nullement par suite d'aucune crainte personnelle : car, si la lutte recommence, ce n'est pas moi que regarderait le *vœ victis !*

» Non Monsieur ! l'auteur où les auteurs de cette portion du rapport, non-seulement ne sont pas restés fidèles au principe de silence sur le passé, voté et accepté par la Compagnie en corps, mais ils ont aussi entièrement oublié cette autre considération qui nous frappa tous d'entrée, c'est que la Compagnie elle-même ne s'honorerait pas en réadmettant au nombre des ministres génevois un homme qui aurait pu mériter le déshonneur que ce rapport tend à jeter sur moi. Il a été fait sous une toute

autre influence que le reste de cette négociation, et il forme avec elle 1840
un contraste complet : je dois dire le mot, *il y forme une tache, etc.* »

Je terminais en reprenant à mon tour l'expression qu'avait employée le modérateur, et je disais que jusqu'à ce que je fusse rassuré sur ce malheureux incident, c'était moi qui disais maintenant « qu'il n'y avait rien de fait. »

On n'aura pas de peine à concevoir que cette lettre et cette rupture excitèrent un grand trouble dans la commission. Le modérateur et mon ami, feu le pasteur Basset, m'écrivirent tous deux pour me dire à l'envi que cette démarche du vendredi n'avait été qu'officieuse et non officielle, — que c'était là communication d'une amicale franchise (singulière amitié, et singulière franchise !) — que ce n'était pas même le modérateur, mais le professeur un tel, qui avait fait cette tentative auprès de moi, etc. Tout cela malheureusement n'était pas vrai. Relisez donc la lettre qui m'invitait au rendez-vous ? Elle est signée *le Modérateur ;* et j'étais *invité de la part de la V^e^ Compagnie* (j'ai encore le billet) ! Bien plus ! c'était, au dire du modérateur, pour *une communication ;* mais s'il ne s'était agi que de me communiquer l'arrêté de la Compagnie, quoi de plus simple que de me l'envoyer ? ou, au moins, de me le donner, une fois que j'étais là ? tandis qu'au contraire on ne me communiqua que le rapport, et point d'arrêté ! Et enfin que de contradictions ! On me disait que c'était une démarche privée et non officielle ? Mais qui, dans ce cas, avait alors le droit de me dire : *Qu'il n'y avait rien de fait ?...*

Non, non. J'ai aisément pardonné à qui de droit ce mauvais incident ; je l'écrivis même au modérateur en terminant ma lettre à ce sujet ; et il aurait dû en être très-reconnaissant, au lieu de m'écrire en retour qu'il « ne » pouvait, comme membre et rapporteur de la commis- » sion, accepter ni censure ni pardon. » C'était prendre

1840 un ton auquel on n'avait pas droit. Dans une sphère moins élevée on eût appelé tout cet incident du maquignonage; et dans le fait ce fut un rude guet-à-pens.

Mais je m'en suis tiré par la grâce de Dieu ; et, je le répète, j'ai excusé toute cette affaire par la raison indiquée plus haut. On trouvait dur de me recevoir sans rétractation : on voulut essayer d'obtenir quelque chose.

Mais si j'ai pardonné, et si jusqu'ici je n'ai communiqué cet incident à personne, je ne crois pas commettre maintenant une indélicatesse en publiant la chose. Ce n'était nullement une confidence qu'on me faisait : loin de là ! D'ailleurs je raconte ces choses à la distance de douze années de l'évènement, et après une profonde révolution qui nous a séparés des choses d'alors : le tort ne tombe évidemment pas sur celui seul qui s'était laissé employer: et enfin j'ai voulu publier une fois ce détail, afin de montrer par un fait de plus combien ma démarche d'alors fut exempte de tout compromis ; et comment je puis sourire au souvenir de tout ce qui s'est dit et écrit pour m'accuser d'infidélité dans cette négociation !.... Des troupes regardent comme une belle capitulation lorsqu'elles peuvent quitter une place avec les honneurs de la guerre ; mais ici c'est la place qui capitulait ; c'est une rentrée que je faisais, et, presque à la lettre, tambour battant, enseignes déployées et la mèche allumée.

Les nombreux membres de la Correspondance fraternelle de l'époque peuvent se rappeler ce qui se passa à ce sujet, et en tirer une bonne leçon.

Un ami m'écrivait quelque temps après : « Ces messieurs les frères sont vraiment bien bons de commencer à vous pardonner : il y en a qui rentreraient au grand galop dans un clergé, dont ils ne sont pas sortis volontairement, comme vous l'avez fait dans le temps, et contre lequel ils n'ont jamais protesté comme vous, etc. »

Mais tout cela aussi est passé ; et je tire une ligne sous 1840
tous ces jugements-là comme sous le reste ; sauf à ne pas oublier l'enseignement qu'ils renferment.

Pour terminer ce qui concerne cette affaire, je dirai que, le soir même du jour où j'avais remis ma lettre de dédite au modérateur, je trouvai chez mon ami M. Basset fils, tous les membres de la commission réunis, qui délibéraient sur ce qu'ils avaient à faire ; que, dès qu'ils furent unanimes à rétracter la mauvaise démarche du 25, tout fut réparé ; et que je comparus le mercredi, 30 décembre, devant la Compagnie et le consistoire réunis. Comme nous nous étions expliqués à fond, la séance fut entièrement franche et à l'aise. Quand j'arrivai pour ce rendez-vous si solennel, je venais de donner à l'école de théologie de la Société évangélique deux leçons consécutives, et je n'avais nullement préparé un discours, pas même pour le fond, sauf quatre points que je m'étais notés sur l'ongle du pouce. De leur côté, ces messieurs furent généreux. Ils m'accordèrent non-seulement ma rentrée, mais mon rang d'ancienneté : ils me firent introduire par l'ami que j'ai nommé plus haut ; et, après un discours très-bien fait de M. le modérateur, on me donna la parole à mon tour. Je dis à l'assemblée que j'étais frappé de ne pas éprouver le sentiment de solennité que semblait devoir m'inspirer un moment pareil ; que je venais comme dans une affaire tout ordinaire et naturelle ; ce qui provenait sans doute de ce que ma demande elle-même était profondément naturelle, simple et sincère ; que, dans une position qui pouvait sembler extrêmement délicate, je hasardais cependant, et sans peine, l'improvisation, c'est-à-dire le langage de la confiance, etc. On peut lire le reste de cette séance dans mes *Faits et Pièces*. — Le sentiment fut pour tous profondément doux et heureux.

Voilà comment finit, dans l'espace de dix-neuf jours,

1840 cette transaction inattendue, qui ne m'a jamais laissé un seul instant d'autre impression que celle d'un acte parfaitement régulier et chrétien. C'était bien finir l'année; et je la termine en disant de tout mon cœur, encore à ce moment: Gloire à Dieu!

LIVRE XVII.

Dix-neuf ans dans le canton de Genève. — 3e et dernière Partie.

JANVIER 1841 A AVRIL 1843 (DE 51 à 53 ANS).

1841, année de la révolution de Genève. — Je remonte pour quelques temps dans les chaires de Genève. — *1re prédication.* — Mon propre jugement sur ma prédication. — La faveur de mes collègues disparaît bientôt. — Je quitte les leçons de l'Oratoire pour me livrer à la prédication. — Tournée dans l'Oberland, à Neufchâtel et à Bâle. — *Cécilia*, ouvrage allemand de Louisa Bost. — Voyage à Calais. — *Révolution du 22 novembre 1841*, à Genève. — 1842. — Journal le *Chrétien.* — Nouveaux débats sur le *prétendu Méthodisme.* — *L'Ancien Génevois.* Agitation. — *Le fantôme* derrière les Alpes. — Quatre travaux de front. — Adieu aux Alpes. — *Lobgesang* de Mendelsohn. — Maladie violente. — Lettres d'enfants. — *Scène scandaleuse* dans un jour de jeûne. — Inconvénient des *sermons écrits.* — *Journal de Mme Rogers.* — *Assemblées de prières pour tous les matins.* — Explications. — Bénédictions. — Chant du *Magnificat.* — 2me édition de l'*Histoire des Frères moraves.* — *Discours de Finney.* — Je cherche une place en France. — Vœux d'un enfant au 1er de l'an. — *Nouvelle prise d'armes* à Genève, 13 février 1843. — Le tocsin toute la nuit. — Je suis appelé à *Asnières-lès-Bourges.* — Souper d'adieu. — La belle comète. — Secours.

Encore une douce année !... 1841

Hélas ! elle fut douce pour moi ! mais ce fut l'année fatale de la mort de Genève, de la Genève de mon enfance, de la Genève historique, de la Genève protestante !... Sans doute une institution ne meurt pas aussi vite que les individus : notre belle patrie, on l'a redit cent fois, portait le poison en son sein dès le jour où le relâchement de la doctrine évangélique s'y était introduit :

1841 en 1815, elle présentait peut-être encore cette fausse apparence de santé qui colore les joues d'une malade atteinte de consomption : mais cette année-ci elle reçut le coup qui la conduisit mourante à la catastrophe de 1846, époque où sa constitution religieuse aussi bien que politique fut anéantie, et où l'on vit des villageois catholiques-romains venir, la pioche à la main, le dimanche, en procession et en chantant, démanteler cette ville dont ils avaient été jaloux pendant un si long temps ! — Du reste peu importent ces derniers traits : on peut laisser à un cadavre son épée entre les mains ou la lui arracher; ce n'est qu'un affront de plus ou de moins ; Genève a passé des mains des sociniens entre celles des radicaux ; et, à moins d'un miracle, encore possible mais improbable, elle va passer par eux aux mains des catholiques qui se moqueront des deux partis, et sauront bien leur faire chanter la messe au bout de quelque temps.

Pour le moment néanmoins tout était, pour moi, tranquille et heureux ; parce que, grâce à Dieu, mes yeux regardaient à l'Éternel. Malgré ma rentrée dans le clergé national, mes frères de la Société évangélique continuaient à m'employer comme ci-devant ; et c'est moi qui, pour me livrer avec plus de soin à la prédication, leur demandai peu après d'être déchargé de celles des leçons qui exigeaient la préparation la plus laborieuse, et qui finis même par renoncer en été à toutes les autres. Le premier pas déjà fut pour moi une perte considérable ; le second une perte absolue des ressources qui avaient contribué à soutenir ma famille ; mais je crus devoir reprendre mon action directe dans le monde évangélique, et ne pas consumer ma vie à donner des leçons de langues. Le Seigneur ne paraît pas avoir désavoué cette résolution.

Quant à ma nouvelle position dans l'Église je commençai, dès les premiers jours de l'année, à faire quelques-

uns de ces services de prières qui ont lieu à Genève dans 1841
les jours ouvrables ; puis je dus me préparer à monter en chaire à la première invitation qui m'en serait faite. Ennemi déclaré, on le sait de reste, de toute prédication qui sentirait la recherche littéraire, mais ayant affaire à un auditoire gâté sous ce rapport, et qui aurait beaucoup mieux supporté un sermon ennuyeux ou une fausse doctrine que la vérité présentée dans un langage trop populaire, je dus partager le différend entre leurs désirs et mes principes ; et, sans pourtant m'astreindre au travail mensonger de la mémorisation, je me soumis du moins à écrire mes sermons ; quitte à posséder assez mon manuscrit pour pouvoir lire convenablement, et ne pas dire: « Mes chers frères », en regardant mon cahier, comme le font quelques-uns. Cependant il reste vrai que tout cela est bien gênant ; et la justesse de mes griefs contre la composition, récitée ou lue, est tellement reconnue en nos jours que de toutes parts on arrive à l'improvisation, — bien entendu à l'improvisation convenablement préparée.

Je fus effectivement invité par la Compagnie, au bout de peu de semaines, à prêcher dans un des temples de la ville ; je voulus me familiariser à mon nouvel exercice en prêchant d'abord dans un des villages du canton ; ce fut à Vandœuvres ; puis, le 7 février, je remontai, pour la première fois depuis 25 ans, dans les chaires de Genève. — Le 7 février ! Personne que moi, sans doute, ne pensa à cette date. C'était l'anniversaire de mon plaidoyer devant la cour suprême en 1826 !... Sous ce rapport il est curieux de relire les derniers mots de ce plaidoyer. *(Procès,* p. 254.)

Il est clair qu'eussé-je même été le plus pauvre prédicateur du monde on eût toujours été curieux de voir ce que donnerait cette première réapparition dans nos

1841 chaires. Il faisait un temps affreux, du verglas, c'est tout dire ; mais également le temple fut surplein. J'avais pris, dans ma lettre à la Compagnie, mes coudées si franches quant à la liberté de la prédication, que je parlai parfaitement à mon aise ; et mes collègues, qui assistèrent en très-grand nombre à mon discours, sentirent bien que je ne craignais pas même de les offenser en prêchant ouvertement la foi de mon cœur. Je ne donnerai de ce sermon que le début et quelques mots de la fin. J'avais pris pour texte :

« *L'Orient d'en Haut nous a visités, afin de reluire à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.* (Luç 1, 78, 79.) »

En voici le début :

« Mes bien-aimés frères,

» Le but final de la chaire chrétienne, je puis même dire son but exclusif, étant de porter l'attention des hommes sur leurs intérêts éternels, ou tout au moins sur les grands rapports qu'ils soutiennent avec Dieu et avec leurs semblables, je m'abstiendrai de toute allusion à la circonstance, d'ailleurs pour moi si pleine de douceur, qui me ramène au milieu de vous ; et je me hâte d'élever et mon âme et les vôtres vers ces questions d'une importance inexprimable qui roulent sur notre destinée future, et qui placent devant nos esprits les pensées immenses d'une existence indéfiniment heureuse ou malheureuse.

» Je ne pense donc pas à moi ; je pense à vous ; puissiez-vous faire de même ! Ce n'est point un discours d'apparat que j'apporte ici, ni une confession de foi, ni un exposé de mes vues : je me mets à l'œuvre simplement, et immédiatement, comme serviteur de mon Dieu et serviteur de vous aussi, pour l'amour de lui...

Voici maintenant quelques mots de ma conclusion :

» L'Orient d'en haut nous a donc visités dans nos profondes ténèbres ! Tandis que le soleil du monde matériel se lève à l'horizon, celui du monde moral nous est venu d'en haut, des cieux même ; et ce soleil c'est Jésus... Qui est Jésus ?...

» Qui est Jésus ? C'est un nom qui nous fait parcourir toute l'échelle des abaissements et des grandeurs, depuis la condition de la plus humble

des créatures jusqu'au trône même et à la nature éternelle de Dieu. 1841
C'est un enfant dans le berceau ; non, je me trompe, dans une crèche : plus tard c'est un enfant sage et soumis à ses parents ; plus tard un enfant admirable ; bientôt un docteur sans pareil ; un prophète puissant en œuvres et en paroles ; puis le prince de la vie, le seul nom sous le ciel qui soit donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés, le fils unique de Dieu, l'image empreinte de sa personne, celui pour qui et par qui toutes choses ont été faites, et qui soutient toutes choses par sa parole puissante ; et, pour ne plus citer à ce sujet qu'une seule déclaration des Écritures, lorsque aux jours d'Ésaïe, l'Éternel, l'Éternel lui-même apparut à ce prophète, quand les pans de la robe de Jéhovah remplirent le temple, lorsque les séraphins criaient l'un à l'autre : « Saint, Saint, Saint » est l'Éternel des armées ! Tout ce qui est dans la terre est à sa gloire ! » et que le prophète s'écria : « J'ai vu l'Éternel des armées » ; il dit ces choses, nous apprend l'évangéliste saint Jean, lorsqu'il vit la gloire de *Jésus*, et qu'il parla de lui ! (Jean, 12.)

» Quelqu'un essaierait-il de dire ici : « Comment peuvent être ces choses ?... » Comment elles peuvent être, mes frères ? Vraiment je ne le sais ; mais la bible les dit et le chrétien les croit.

» Et si nous nous demandons maintenant, ce qu'a fait pour nous ce Jésus, ce soleil du monde des pécheurs, je répondrai avec notre texte, qu'il a fait luire au milieu des profondes ténèbres dont nous étions enveloppés une lumière éclatante et divine.... Que dis-je ? Le cantique même que nous méditons nous apprend qu'il a fait bien plus ; et que le salut de Jésus consiste dans la *rémission des péchés* (v. 77) ; rémission qu'il nous a acquise sur la croix, en mourant, lui innocent, pour les coupables ! « Il a payé l'amende qui nous apporte la paix ; et c'est par ses » meurtrissures que nous avons la guérison. Il n'y a plus de condamnation » pour ceux qui sont en Jésus-Christ ; qui ne marchent point selon la » chair, mais selon l'esprit.... »

» Hélas ! il faut nous arracher pour aujourd'hui à ces sujets d'une joie éternelle ;... nous finirons en adorant ensemble le Sauveur qui nous a rachetés...A Toi donc, soleil de justice, Orient céleste, à Toi, Sauveur du monde, à Toi Emmanuel, Dieu avec nous, comme au Père et au Saint-Esprit, soient honneur, force, gloire, empire et magnificence dans tous les siècles des siècles. Amen ! »

Personne je le répète ne me fit de reproches sur la doctrine de ce sermon. Quant au point de vue littéraire

1841 mes collègues me dirent que c'était un sermon de missionnaire ; et en cela ils avaient parfaitement raison : je n'en connais pas d'autres dans les chaires nationales : je ne puis y prêcher sur le ton simplement conservateur.

Appelé dès ce jour plusieurs fois de suite à remonter en chaire, je vis l'affluence se soutenir pendant quelque temps, puis diminuer pourtant peu à peu. Pourrais-je, à ce sujet, hasarder de dire comment je me juge moi-même sous le rapport de la prédication? A prendre le goût des masses tel qu'il est, je sais que je ne suis pas populaire ; et j'en conviens d'autant plus facilement que les causes de ce désavantage ne sont peut-être pas toutes mauvaises. Je voudrais même mériter mieux le jugement que porta à ce sujet, dès les premiers jours, un homme impartial, mais connaisseur : « Il aura, dit-il, les hommes de réflexion et les gens pieux. » Supposant le jugement juste, la part est assez bonne pour que je puisse m'en contenter. Mais j'ai toujours aisément senti qu'il me manquait, entre autres qualités, l'onction, ou ce qui en tient lieu chez plusieurs, et qui n'en est pourtant pas, l'insinuant dans le caractère, la douceur dans les formes et dans le ton ; sans parler de tous les autres défauts que chacun jugera bon d'ajouter à celui-là. Je n'ai ni la bonté affectueuse et populaire de M. Martin, ni la lucidité et la dignité de M. Munier, ni l'imagination brillante et vaste de M. Gaussen, ni la profondeur (trop obscure) de M. Vinet, ni le pathétique de M. Ad. Monod, ni en un mot ce don indéfinissable qui constitue l'éloquence de la chaire. On ne peut se donner ces choses. Pendant que j'étais écolier je croyais qu'on enseignait l'éloquence ; c'est la rhétorique qu'on enseigne ; l'éloquence jamais !

Cependant chacun doit être soi ; et je me console par la pensée que, même entre les prédicateurs pieux, je ne crois pas que ce soient les plus admirés et les plus beaux

qui portent le plus de fruits réels. Pour ce qui me 1841
regarde, j'ai souvent déplu; mais je crois n'avoir jamais ennuyé; et c'est, à mes yeux, sinon un rare mérite au moins un mérite rare, et qui a sa valeur. Dès le début je ne cherchai pas à produire des émotions mais à éclairer mes auditeurs. Mes sermons devinrent rapidement des leçons de théologie : j'osai dès le premier mois prêcher sur 1 Cor., 5, 2 : « Celui qui n'avait pas connu le péché etc.», sur le voile du Temple qui se déchira à la mort de Jésus, et sur d'autres sujets semblables. Tout cela était très-inaccoutumé pour la masse des auditeurs; et M. le professeur Munier qui se serait fait une joie de mes succès, me poussait un peu vers les sujets plus populaires; mais il se reprit un jour tout à coup avec cette perspicacité qui le caractérise, en disant : « Ah ! je vois ! *vous voulez instruire.* » Oui en effet; c'était là et c'est là mon but dans la prédication.

Après tout, je trouvai pourtant dans le public un peu plus d'approbation que je ne m'y serais attendu, même chez la partie non éclairée de mon auditoire. Je me rappelle que pendant que j'expliquais le verset remarquable de l'épître aux Corinthiens dont je viens de parler, je voyais des personnes qui passaient pour mondaines, attentives au plus haut degré, et comme surprises; et après mon sermon sur le voile déchiré une personne en porta un jugement qui me montra que si je n'avais pas atteint le but que je voulais, c'est-à-dire de faire comprendre ce type admirable et frappant, j'en avais au moins atteint un autre que je ne me proposais nullement, celui de lui plaire en ce point: « J'aime beaucoup, dit cette personne, cette manière *de M. Bost* de prêcher par allégories !...

Pour en finir sur mon apparition dans les chaires de Genève je dirai que je vis pendant quelques mois mes collègues assister à mes prédications en assez grand

1841 nombre; mais que la chose cessa lorsque la révolution dont nous allons parler eut ramené les attaques les plus violentes contre les méthodistes, c'est-à-dire contre l'évangile. Je dus alors, quoique sur la défensive, recommencer la guerre, et je retombai naturellement dans la défaveur de la Compagnie. On commença par ne plus paraître à mes prédications; et même il y eut ensuite pendant plus de six mois, je le sais, une défense faite à tout pasteur de m'ouvrir sa chaire, jusqu'à nouvel ordre. J'étais redevenu « Achab, toujours Achab. » Mais j'avais tenu parole : ce n'est pas moi qui avais recommencé : on va le voir.

Cependant le printemps et l'été s'écoulèrent en paix. Seulement je vis bientôt qu'en me réadmettant au nombre des ministres disponibles, la majorité de la Compagnie avait prétendu, et peut-être sans s'en rendre compte au premier moment, me laisser jusqu'au bout disponible, c'est-à-dire sans emploi, et à la merci des pasteurs trop occupés ou fatigués qui me demanderaient de les remplacer quand cela leur conviendrait. Il est vrai qu'en réclamant mes droits de ministre je n'avais nullement pensé qu'on dût me donner une place à la première occasion : aussi laissai-je passer la première nomination sans me mettre sur les rangs. Mais quand, peu après, il s'en présenta trois autres, et que pour toutes trois je n'obtins que trois ou quatre voix, je vis facilement de quoi il s'agissait, et je tournai les yeux d'un autre côté. On m'alléguait que je me présentais bien vite après ma rentrée; j'alléguais moi que c'était déjà bien tard dans ma vie; et que je n'aurais pas la patience de tel de mes collègues qui n'a quitté l'église nationale qu'après s'y être vu refuser trente à quarante fois, pour se voir préférer des hommes plus jeunes et moins capables que lui sous tous les rapports.

Tout cela cependant n'éclata que quelques mois plus 1841
tard : et le printemps de cette année s'écoula encore en paix.

J'ai dit plus haut que, désireux de me vouer à l'évangile tout de nouveau et plus directement que je ne l'avais fait depuis quelques années, je renonçai en juin à ce que j'avais conservé de leçons à l'Oratoire, et que je me vis ainsi de nouveau libre et sans vocation. Ne trouvant pas tout de suite d'emploi, je profitai de ma liberté pour accompagner dans une tournée en Suisse un ministre américain qui était venu me faire visite; et, quoique cette tournée ait été un fait purement personnel, je la mentionne ici parce que c'est pour moi un repos dans la rédaction du présent ouvrage, comme c'en était un alors dans ma vie. Nous nous rendîmes par Vevey et Villeneuve à Gryon; par les Diablerets à Louëche; puis nous passâmes la redoutable Gemmy par un orage effrayant... Que de souvenirs réveillent tous ces noms, de Schwaribach, de Kandersteg et autres, chez ceux qui ont vu ces contrées! Je passai aussi par Neufchâtel, où je me rappelle qu'on fut surpris de me voir me promener, quoique pensif, au bord du lac, un moment avant de prêcher dans le temple situé tout près de là. « M. Bost ne se gêne pas », dit, pour m'excuser, M. le professeur Guilbert qui m'avait fait prêcher pour lui. — Beau bord du lac! Pourquoi me serais-je gêné avec toi? *Solo in littore secum!*

De là je me rendis à Bâle pour les fêtes annuelles. J'étais d'ailleurs attiré dans cette ville par un autre objet encore; j'allais y rencontrer la fiancée de mon fils aîné, laquelle revenait d'Allemagne et que je devais ramener chez ses parents à Lausanne. Les personnes désireuses de connaître la magnificence de la langue allemande, en prose ou en vers, peuvent lire sa *Cécilia,* qui, sous le rapport littéraire, peut se compter parmi les ouvrages de premier

1841 rang. Je ne puis recommander cet écrit au même degré pour le fond, quoique l'auteur soit sincèrement pieuse; par suite d'habitudes contractées dans sa langue, elle a fait de son ouvrage une espèce d'apothéose de l'art, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture et surtout de la musique. Mais on trouve au milieu de tout cela des morceaux de style qui égalent tout ce qu'il y a de plus majestueux et de plus brillant dans cette langue allemande, si riche en morceaux de ce genre.

A peine de retour à Genève j'y trouvai cette dame T. dont j'ai déjà fait mention, qui m'entraîna dans une nouvelle excursion. Elle était accompagnée de sa sœur et du chapelain de son bel établissement de jeunes filles. Ces dames avaient désiré trouver quelqu'un qui les reconduisît au moins jusqu'à Calais, je m'enrôlai pour ces fonctions; et nous partîmes le 26 juillet, en passant par Bâle, et en descendant le Rhin jusqu'à Cologne. De là nous traversâmes la Belgique jusqu'à Ostende et Calais, où mon fils John, qui se trouvait momentanément à Londres, vint me trouver pour quatre ou cinq jours. En retournant à Genève je visitai mon fils Etienne, précepteur à Châtillon; puis l'église indépendante de Lyon; et je rentrai chez moi le 24 août.

C'est peu après que se fit le mariage de mon fils aîné.

Puis vint le 22 novembre, cette révolution qui a ouvert pour Genève une nouvelle ère ! Sur le continent nous ne connaissons guère que le despotisme ou l'anarchie ; les révolutions s'y font brutalement ; et l'on ne sait arracher le sceptre aux aristocraties que pour le jeter entre les mains de la populace ou de quelques chefs immoraux. Du reste je ne veux pas entrer dans les questions politiques; parce que, pour indiquer avec justice le bien et le mal qui se trouvent des deux côtés, il faudrait un travail devant lequel recule ma fatigue. On peut voir le gros de

mes sentiments à ce sujet dans les extraits de deux publi- 1842
cations que je fis successivement à cette époque, et que je donnerai dans un 3me volume.

L'une de ces publications était un journal religieux que j'essayai de fonder quelques semaines avant qu'on songeât à révolution. En l'appelant le *Chrétien* j'indiquais mon désir de le tenir, quant à la théologie, en dehors des points de vues particuliers à telle ou telle église ou confession; et il devait être tout religieux. Mais la révolution ayant éclaté pendant que le premier numéro était sous presse, le journal dut s'occuper, dès ses premiers jours, des rapports de la religion avec la politique; car l'ébranlement que cette révolution produisit dans les esprits réveilla tout d'un coup toutes les questions les plus importantes, les anciennes comme les nouvelles; et la polémique religieuse en particulier, qui est, il est vrai, à la base de tout, reprit avec toute son ancienne vivacité. On s'occupa d'abord du malheureux mélange des questions religieuses avec les questions politiques, puis des intrigues des catholiques-romains, puis de nos débats purement protestants et de l'élection de nos pasteurs, élections dont la Compagnie s'était insensiblement emparée, et qu'elle faisait sans règle ni contrôle; enfin on recommença à parler de méthodisme, et à faire aux hommes évangéliques les accusations les plus ridicules et les plus violentes. Il fallut donc rentrer dans la lice.

Au milieu de tout cela l'année 1842 venait de s'ouvrir; et mon travail allait prendre une autre direction. L'entreprise du *Chrétien* n'avait été que conditionnelle; et j'avais déclaré dès les premiers numéros du journal que je ne continuerais à publier ma feuille que si j'avais un nombre suffisant d'abonnés. Ce nombre ne se présentant pas, je résolus de le discontinuer. Mais on me suggéra au même moment l'idée d'un nouveau journal, plus petit de

1842 moitié, moins fatigant par là même, moins coûteux, et qui s'adapterait mieux aux besoins spéciaux du moment et de la localité. — J'acceptai ; et voilà l'origine de l'*Ancien Génevois*, dont je donne un seul article.

Un journal étranger, en en citant les premiers mots, disait avec raison que ce début seul suffisait pour indiquer à quel point les esprits étaient agités dans notre petite patrie. Mon premier article parut 20 jours après le dernier numéro du *Chrétien* : les allusions qu'on y trouve se rapportent au fait, qu'en 1602 le duc de Savoie chercha à s'emparer de Genève au moyen d'une escalade nocturne: c'est aux détails de cette lâche entreprise que renvoie le morceau du fantôme des Alpes. Voici le début du nouveau journal, *ex-abrupto*.

DE L'IMPOSSIBILITÉ

QUE L'ÉGLISE SOIT DÉSORMAIS SUBORDONNÉE A L'ÉTAT.

Génevois, y pensez-vous ? Et ceux qui ont encore des doutes sur cette grande question ont-ils une seule fois compris tout ce que comporterait, depuis le 22 novembre, la continuation du régime sous lequel nous vivions jusqu'alors ? Il ne s'agit pas de refuser à nos concitoyens catholiques un seul droit civil, un seul droit politique, une seule liberté religieuse ; il ne s'agit que de s'arrêter un moment, si c'est possible, et de réfléchir sur deux choses : l'influence incontestable, quoique inaperçue pour plusieurs, de la religion protestante sur la prospérité de Genève et sur notre honneur national ; — puis, en conséquence de ce fait, la nécessité de ne pas jeter par la tête de nos adversaires *plus qu'ils ne nous demandent eux-mêmes*, de ne pas nous mettre à genoux devant les plus faibles, en un mot de ne pas mourir de peur avant seulement de savoir si c'est nous qui sommes battus !..... Il suffit de la présence des catholiques, même en minorité, dans nos conseils pour qu'il soit de notre intérêt pressant d'ôter à l'État le gouvernement de l'Église, ce gouvernement qu'il n'aurait d'ailleurs jamais dû posséder.... Quoi ! Des catholiques formant le quart, le tiers, peut-être un jour la moitié de vos conseils, si ce n'est plus, viendraient prendre part au gouvernement de votre Église à vous ? Y songez-vous, encore une fois ? Que deviendraient

donc vos temples? Et votre collége? Et toutes vos institutions religieuses? 1842
Puis, à la longue, ou plutôt en peu d'années, notre liberté, notre nationalité, toute notre gloire passée?

Génevois, Citoyens! Regardez vos Alpes! Ne voyez-vous pas s'élever derrière elles un fantôme;... une tête à trois couronnes, une mitre, une crosse!... Voyez-vous les traits de cette figure, encore partagés entre la crainte et l'espérance, mais brûlants de convoitise!.... Dormez-vous, comme des hommes ivres? N'entendez-vous donc pas les éclats de la foudre? Et ne voyez-vous pas que le déluge arrive jusque dans vos maisons? Déjà nos campagnes retentissent sous le flot qui se prépare à les engloutir: un nouvel assaut nocturne se machine: les échelles sont dressées, comme autrefois garnies de drap, pour qu'on ne les entende pas appliquer au mur; de nouveaux pères se tiennent dans le fossé pour exhorter leurs troupes à la vaillance: l'ennemi a déjà pénétré.... et le fantôme est toujours là, le mauvais Génevois, regardant et désirant, haletant de joie et d'anxiété!... Voyez comme il rit! et pourtant il a encore peur!

Protestants, réveillez-vous! Samson, les Philistins sont sur toi!...

Je trouve dans mes souvenirs de cette époque un autre symptôme assez singulier de l'agitation qui régnait dans la presse, et de la bonne part que j'y prenais. Le 18 février, tout en préparant un sermon pour le 27, j'occupais trois imprimeurs à la fois pour trois différents ouvrages.

Au milieu de ce vacarme j'eus une occasion d'interrompre pour un moment mes travaux, après m'être arrangé pour que mon journal n'y perdît rien. Une dame irlandaise qui m'était adressée me témoigna le désir que je l'accompagnasse dans une tournée aux Alpes; je préparai deux numéros de mon journal, dont mon fils, l'imprimeur, et ma femme s'engagèrent à soigner l'impression et l'expédition; et je partis de nouveau pour quelques jours. C'était le 27 juin.

Nous vîmes Sallenche, Chamouny, le Montanvert, et La Flégère, Martigny, et le Saint-Bernard, où nous

1842 montâmes en compagnie de trois charmants jeunes Français ; nous eûmes cette même compagnie pour aller jusqu'à Louëche, puis pour passer la Gemmy, et arriver à Thun ; enfin nous visitâmes encore Lauterbrunn et le Grindelwald. — Je rentrai chez moi le 9 juillet ; et, à l'occasion de cette course, je publiai mon n° du 21 du même mois, qui faisait tout-à-la-fois un adieu à mes lecteurs, hélas ! et un adieu aux Alpes ! En voici un extrait, qui reposera peut-être aussi un moment l'esprit du lecteur.

« ..... La fatigue, plus sensible maintenant qu'autrefois, affaiblissait chez moi l'effet magique des divines beautés que j'avais sous les yeux ; je sentais le monde m'échapper ; et je lui faisais mes adieux.

» C'était sur le col de la Gemmy. Là la charpente de nos montagnes semble se diviser plus naturellement qu'en aucune autre position en quatre étages à peu près égaux. Jusqu'aux Bains 4,000 pieds ; au col 7,000 ; au sommet des glaciers qui vous environnent 10 à 12,000 ; au Mont-Blanc, au Mont-Rose, à la Jungfrau, 15,000. C'est au centre de ces grandeurs, sur la ligne où finit la végétation et où commencent les glaces que, m'arrachant un instant à la société avec laquelle je voyageais, seul au bord de la formidable muraille que nous venions de gravir, appuyé sur le bâton des Alpes, les bains de Louëche sous mes pieds, les glaciers et des montagnes gigantesques à droite, à gauche et derrière moi, je fis mes adieux à ces contrées et à toutes les grandeurs et les beautés de ce genre.

» Adieu, riant et doux vallon ! Et vous, hauteurs sacrées qui l'entourez de toute part, adieu ! Solitudes augustes, silence mystérieux, cîmes qui vous perdez dans l'azur, dômes chargés de neige, ouates éblouissantes, saphir des glaciers, monde de colosses, éboulements, bruit des avalanches, voix des torrents, adieu ! Et vous sur qui reposent tous ces géants stériles, hauteurs moins surhumaines et pourtant sublimes encore, montagnes boisées jusqu'au dessus des nues, vastes tapis de verdure, gazons parfumés, brillantes cataractes, aimables châlets, asiles (à ce qu'il nous semble) de simplicité et de paix, bruit harmonieux des clochettes, beuglement des troupeaux ; et toi, petit Kandersteg, jardin charmant, et doublement tel après les horreurs du Schwarïbach, à vous aussi adieu ! La jeunesse

et les joies de cette vie s'envolent les unes après les autres : elles tombent 1842
sous vos yeux comme des feuilles d'automne ! »

» J'avoue, qu'en faisant tous les adieux dont je viens d'entretenir le lecteur, je descendais, dans ma pensée, plus bas encore que les vallées que j'avais sous mes pieds : je me retrouvais à Genève ; et là encore je m'écriais : adieu, vieille patrie !.... La vraie patrie du chrétien est dans les cieux ! »

Pendant cette petite course, un de mes enfants, mon Théodore, m'écrivait :

« Cher papa ; je te dis de revenir ; viens ; et ne t'en va plus. »

On voit qu'il prenait ses précautions pour l'avenir.

Mais il est temps de terminer ce qui concerne ce journal. L'*Ancien Génevois* n'avait été destiné à durer qu'un trimestre ou deux ; cette lutte continuelle me fatiguait le cœur ; et je m'arrêtai avec le mois de juillet.

Cette fois une nouvelle course était encore plus excusable que les précédentes : je me hâtai donc de quitter de nouveau Genève pour quelques jours, et je partis, le 1er août, pour me rendre encore une fois à Neufchâtel.

A mon passage par Lausanne un ami me donna un billet pour aller entendre le premier oratorio que j'aie entendu en ma vie : c'était le magnifique *Lobgesang* de Mendelsohn exécuté dans la cathédrale. Grande musique, splendide ! On exécuta ensuite le *Stabat* de Rossini ; mais c'est une musique comparativement légère et sans âme. Dans cette pièce, Rossini, qui d'ailleurs est rarement tragique, est encore au-dessous de lui-même : cet homme est tout musique ; mais il méprise son art, et il ne connaît pas les sentiments profonds. Mendelsohn, mort si jeune, hélas ! était bien autrement sérieux : et sa musique s'en ressent.

Pendant mon séjour à Neufchâtel mes collègues m'invitèrent encore à faire une prédication ; et mon passage par cette ville fut heureux comme de coutume.

1842 Néanmoins c'est à Neufchâtel que je contractai une maladie aigüe, qui éclata lors de mon retour à Lausanne, et qui me valut une convalescence de deux mois. En trois jours on me saigna trois fois; on m'appliqua des sangsues, puis des ventouses dans un bain; et on me fit prendre quelques remèdes débilitants. Pour emporter le mal on faillit emporter le malade; et je ne pus retrouver l'appétit et quelques forces qu'au commencement d'octobre.

Je citerai encore quelques extraits des lettres que je reçus pendant ce voyage, et pendant cette maladie.

« 6 Août 1842.

» De Théophile.

» Cher papa ! Hier, comme je venais d'aider Louise à labourer un carreau, j'entends sonner et je vais ouvrir; c'était l'huissier du collége qui venait m'annoncer que j'avais un prix aux promotions. Tu peux penser que j'ai été content ! Ainsi j'ai un prix de bonnes notes, une médaille et un accessit. Nous avons fait, Timothée et moi, un plan de travaux par lequel nous prenons un congé le jeudi après midi. — Le jardin prospère. — *Nous n'avons pas négligé les petites réunions*, non plus que *la prière de toutes les heures;* surtout moi, car *mon prix me la rappelle.* »

« De Timothée.

» Cher papa ! Dieu a béni nos efforts et exaucé nos prières, à Théophile et à moi; j'ai aussi un prix au collége, le 2me de version latine. Tu ne peux te figurer combien je suis content ! Je m'y attendais d'autant moins qu'il n'y a que deux prix, et que nous étions huit conférents assez forts. Enfin Dieu a voulu qu'il en fût ainsi, et je n'en suis pas fâché. *La prière de toutes les heures va mieux;* mais les effets ne s'en font guère sentir à mon gré; car il me semble que je ne me conduis pas mieux chez nous, lors même qu'à chaque heure je demande à Dieu de me rendre plus obéissant. — Je me suis fait un tableau de mes heures de travail. »

« D'Étienne.

» Cher père ! Quelle bonté de Dieu que tu sois mieux ! et surtout que tu aies été traité et soigné par ce cher M. Cook. Dès que j'ai su que tu étais chez lui, quoique malade, ma peine a été beaucoup soulagée. Moi qui t'avais laissé si bien portant ! Et voilà que le bon Dieu a jugé à propos de t'éprouver, à ce qu'on nous dit, passablement fort, et de ne nous

le faire savoir que quand le plus gros était passé ! Oh ! certainement ce 1842
n'est que ton corps qui était attaqué !... Oui, ô mon Dieu, je te remercie des maux comme des biens que tu dispenses ! parce que, venant de ta main, les maux ne sont plus des maux, ce sont des bénédictions, ou tout au moins des épreuves, toujours salutaires à la foi ! toujours ! toujours ! Cher papa, repose-toi ! Tu dois te regarder pour le moment comme *défunt*, en attendant même que Dieu te rappelle définitivement à lui en brisant l'enveloppe. Je t'assure que la pensée que tu aurais si facilement pu mourir ne m'attristait presque pas, par la raison d'abord que la volonté du Seigneur est agréable, et surtout parce que, t'aimant beaucoup, j'ai de la peine à te voir gémir, non-seulement toi, mais maman, mais tous les chrétiens, en attendant la *délivrance*, le moment où la mort sera absorbée par la vie. Heureux père ! heureux père ! heureux par la grâce que Dieu t'a faite de l'aimer par dessus tout et pour toujours, et d'avoir sur la terre presque toujours des persécutions, des tristesses et des afflictions ; qui font une grande partie des bénédictions célestes sur cette terre. Soigne-toi ! si ce n'est pour toi, du moins pour nous tous qui ne voudrions pas te voir malade. Nous prions tous pour toi ; et moi en particulier.

» Ton affectionné : Ét. Bost. »

Peu après mon retour à Genève je me trouvais encore si faible que j'allai passer quelques jours à la campagne de mes amis Vaucher, à Bellevue, près de Gex.

Élisée m'écrivait :

« Cher papa, reviens bientôt. Je veux être bien sage partout où je vais ; être sage partout où j'irai. Mon maître est bien content de moi ; j'ai gagné une plume verte. Je veux bien prier Dieu et je veux bien l'aimer. »

Puis Théodore, que j'avais laissé à Bellevue, m'envoyait de son côté une lettre qui montre la passion profonde que lui inspiraient dès-lors l'agriculture et tout ce qui s'y rapporte :

« Mon cher papa ! Je voudrais te dire de dire à Théophile que le berger s'appelle Marc. Cher papa, je suis vacher ici ; je te demande si je peux coucher avec le berger ; car il est tellement gentil, doux et complaisant que ce serait ma plus grande envie de coucher, comme lui, dans l'écurie des vaches. Cher Théophile ; « *tout le monde que tu avais mis sur ta lettre*

1842 *n'y sont plus ;* » Louise vient de s'en aller ce matin. Chère maman, Marie, qui est la domestique, veut me faire des pantalons de berger. Adieu cher petit *Lili*. Tu me diras quand tu t'ennuieras un peu ; je veux te donner un vaisseau, et à Timothée un épi de maïs. Adieu ! adieu ! chers frères et chers parents. Je suis heureux ici.

A peine de retour chez moi, je me retrouvai dans un élément de trouble ; car c'est alors qu'eut lieu dans notre patrie une des scènes les plus scandaleuses qu'on y ait jamais vues. Elle eut lieu le jour du jeûne (8 septembre); pauvre jour sans doute depuis longtemps, mais enfin un jour qui jusqu'alors n'avait pas encore été insulté. Cette fois quelques brouillons de notre quartier de Saint-Gervais résolurent, je ne sais pourquoi, de mettre obstacle à la fête ; c'étaient des amis de cet homme qui est devenu jusqu'à l'année dernière, le chef de notre malheureuse république, moyennant l'appui des catholiques romains de la campagne, à qui il donne, en échange, sa patrie en pâture. Ces hommes attendirent sur son passage le pasteur qui devait aller officier à Saint-Gervais ; c'était M. Bouvier, père, prédicateur d'une éloquence peut-être trop académique, mais homme respectable, et qu'attendait comme de coutume un immense auditoire. Je m'y rendis aussi ce jour. Déjà en chemin je croyais avoir remarqué qu'on n'avait pas sonné pour la troisième fois ; mais je ne pouvais encore supposer quelle en était la cause. C'étaient ces espèces de Génevois et de Libéraux qui, libres de ne pas célébrer le jeûne, ne voulaient pas nous laisser libres, nous, de le célébrer, et avaient trouvé bon de s'emparer de l'escalier qui montait à la tour des cloches, tandis que d'autres arrêtaient dans la rue le pasteur qui s'avançait, revêtu de son costume. Cependant on attendait depuis longtemps dans le temple : un sourd malaise, approchant de plus en plus de la terreur ou de la consternation se répandait dans l'auditoire, au milieu du silence de ce culte

sans lecture et sans chants, la chaire vide. A la fin nous 1842
jugeâmes, — nous, dis-je, les nombreux ecclésiastiques rassemblés vis-à-vis la chaire, — qu'il y avait quelque malheureuse opposition mise à la fête; et il ne restait plus qu'à remplacer le prédicateur retenu. N'osant me proposer moi-même à cet effet, parce que les nouveaux débats qui venaient d'avoir lieu entre les sociniens et moi avaient de nouveau gâté ma position vis-à-vis de la Compagnie, je suggérai au moins à d'autres, et en particulier à un professeur qui était à mes côtés, de monter en chaire. Quelle magnifique occasion d'improviser un discours, et de montrer à la nation tout entière que le sort de l'église ne dépendait pas d'une poignée de mauvais drôles qui arrêtaient un prédicateur en chemin, ni de quelques phrases oratoires dont le cahier vous manquerait, ni d'une sonnerie de cloches! Quelle déception eût-ce été pour ceux qui avaient cru empêcher le culte! Quel recueillement infaillible, et quelle reconnaissance dans l'auditoire, pourvu que le prédicateur ne fût pas resté trop au-dessous de sa tâche! La patrie et l'église, l'ordre public et l'édification, le maintien d'une fête à la fois nationale et religieuse, tout était vengé à la fois! Quelle apparition en un mot que celle d'un prédicateur dans cette position!...

Hélas! nous eûmes en effet une apparition : un pasteur arrive enfin dans la chaire et en costume : je poussai involontairement un cri d'approbation « Ha! à la bonne heure! » Mais hélas! on avait mis tout ce costume pour dire « qu'un obstacle inattendu empêchant le prédicateur » de se rendre dans l'assemblée..... on priait tout le » monde de s'en aller! »..... Et là-dessus : « L'Éternel lève sa face sur vous et vous soit propice, etc.!.....» C'était affreux. Cette fois je poussai encore un cri, mais c'était de honte et d'indignation. « Fi donc! » m'écriai-

1842 je ; et le fait est si vrai que j'eus les jours suivants, au sujet de cette exclamation, une petite correspondance avec le professeur que je viens d'indiquer.

Cependant le bien et le mal se mêlent dans cette vie; et avec le mois d'octobre nous arrivons à un autre souvenir de ma vie que je compte parmi les plus beaux. Nous lisions depuis quelque temps l'admirable journal de Madame Rogers, l'une des gloires du Wesleyanisme et du Christianisme; et notre cher frère, le pasteur Cook, continuait à entretenir avec nous quelques relations. Ces deux circonstances suggérèrent à quelques jeunes gens le projet de se réunir tous les matins pour prier en commun, en se proposant pour objet particulier de leurs prières de demander au Seigneur, pour eux, pour leurs alentours, et pour l'Église en général, une nouvelle effusion de son Saint-Esprit. Ils partaient en cela du principe que j'ai déjà exprimé précédemment que, quoique l'Esprit de Dieu ait une existence qu'on pourrait considérer comme personnelle, son habitation dans l'âme est évidemment susceptible de plus et de moins; ils s'appuyaient en outre sur les déclarations remarquables du Seigneur relativement à la prière persévérante; et ils résolurent en conséquence, de mettre la main à l'œuvre et de se réunir régulièrement pour implorer une augmentation des grâces du Seigneur. Dès que j'eus vent de la chose, je témoignai le désir d'être admis dans l'association; et si, dans les premiers jours, ces réunions perdirent peut-être par là, pour ces jeunes gens, quelque chose de leur intimité ou de leur parfaite liberté, elles y gagnèrent certainement de la solidité et de la régularité; or je crois que ces deux qualités sont la base de toute réussite. Par solidité j'entends que la chose se fasse avec une ferme résolution de la continuer coûte qu'il coûte, *dût-on rester seul*. Par régularité, j'entends que toute assemblée de ce genre commence à

la minute convenue, et au coup même de l'heure. Rien 1842
d'allanguissant comme les délais accordés à la paresse ou à la négligence ; là-dessus j'en reviens toujours à ce principe : l'homme doit toujours obéir, soit aux règles générales, soit aux règles de détail qui en dérivent et qu'il peut s'imposer lui-même.

La question de l'heure à choisir se présenta immédiatement ; et comme la piété, loin de nuire à l'accomplissement des devoirs de la vie ordinaire, doit les favoriser tous, nous jugeâmes qu'il n'y avait pour nos assemblées qu'une heure possible, celle qui serait prise en dehors des heures ordinairement consacrées aux devoirs de la vie, prise, par conséquent, non sans doute sur le sommeil nécessaire, mais sur la paresse. Et quoique nous fussions déjà dans les sombres jours d'automne, au 1er octobre, nous décidâmes en conséquence d'arriver à l'assemblée au coup de six heures du matin, ce qui comportait qu'on y arriverait une ou deux minutes avant ; car, en toutes choses, pour arriver assez tôt il faut arriver trop tôt.

La durée de l'assemblée fut naturellement fixée à une heure au plus, à trois quarts d'heure au moins. J'ai déjà touché ce sujet de la prière dans le livre précédent ; mais il est trop important pour que j'y craigne quelques répétitions : d'ailleurs nous avons ici un fait nouveau, la prière en commun.

Quelques-uns demanderont peut-être comment on peut fixer ainsi un temps pour se mettre en prière. — Quelque singulière que soit l'objection, il faut bien y répondre puis qu'elle se fait ; et j'y réponds par deux considérations bien simples. Quant à la prière en commun, et c'est le cas dont il s'agit maintenant, il est évident qu'il faut bien lui fixer un lieu et un moment ; sans quoi on ne se rencontrerait pas. Or il y a des grâces signalées attachées et promises à ce genre de prière : « Si deux

1842 d'entre vous *s'accordent* » etc. Donc il faut fixer lieu, jour et heure.

Mais je n'hésite pas un instant à recommander la même régularité des moments, même pour la prière solitaire. C'est, à mon avis, un préjugé profondément nuisible que celui qui nous ferait attendre, pour la prière, une espèce d'inspiration, un mouvement intérieur qui nous y portât. Heureux sommes-nous quand nous éprouvons cet attrait: mais quand il nous manque, bien loin de céder à cette langueur, cette langueur même est une raison de plus pour que nous priions. Lorsqu'on y regarde de près, le Seigneur n'a mis au succès de la prière d'autre condition que celle de la persévérance ou de l'instance; nous l'avons dit. La condition de la foi, qu'on veut souvent y ajouter, se trouve remplie par ce seul fait qu'une personne persévèrera à prier avec constance; car elle ne le ferait pas si elle n'avait pas un degré de foi quelconque; par la même raison, la condition, exprimée ailleurs, du pardon des offenses ou de la pureté d'intention, me semble ne pouvoir manquer d'entrer dans l'esprit de celui qui serait persévérant et assidu à s'approcher de Dieu pour obtenir son Saint-Esprit.

On pourrait craindre, avant d'avoir essayé la chose, que trois quarts d'heure de prières continues ne fussent fatiguantes pour l'esprit et pour le corps. Je dois répondre par le fait: que le corps ne se fatigue pas autant dans une prière qu'on fait à genoux, et pendant laquelle on peut appuyer quelque part les mains et le corps, que pendant une prière faite debout: et la preuve que nous n'éprouvions non plus aucune fatigue d'esprit, c'est que je me vis obligé, pour ne pas laisser dépasser le moment où nous devions lever la séance, d'avoir ma montre sous les yeux, afin de donner en temps convenable le signal de la séparation.

Je sais bien que là-dessus tel chrétien ardent à la 1842
prière renouvellera l'objection précédente, savoir qu'on ne doit pas plus terminer que commencer sa prière à heure fixe. Mais je ramènerai aussi ma réponse : la prière est loin d'être toujours une inspiration ; celui qui ne s'y sent pas poussé doit prier par résolution, par principe, par cela seul qu'il croit aux promesses faites à la prière ; puis, pour la terminer, il doit se souvenir qu'il a des devoirs à remplir qui sont tout aussi obligatoires que celui de la prière.

J'ajoute que les femmes pouvaient prier et priaient en effet à ces assemblées. Je n'oublie point la défense qui est faite à la femme d'*enseigner dans l'Église*. J'irai même plus loin. Sans alléguer que la prière n'est point un enseignement, j'étendrai pourtant le précepte jusqu'à la prière faite en public : car je ne crois pas, sauf le cas extraordinaire de la prophétie, qui est excepté par la Parole, je ne crois pas, dis-je, qu'il soit dans les convenances que la femme parle en public de quelque manière que ce soit : mais nous n'étions pas en public ; et par conséquent je ne crois pas qu'on pût appliquer à ce cas la défense alléguée. Certes, lorsque dans les mois de novembre, décembre, janvier, février et mars, par des nuits noires comme l'encre, par des orages de neige ou des chemins couverts de glace, on se rassemble à six heures du matin, et que, pour cela, il faut se lever à cinq heures et demie, il n'y a pas là de quoi rassembler un public proprement dit ; et alors on peut très-bien se souvenir de cette autre parole des Écritures « qu'en Christ il n'y a ni homme ni femme » : c'est une petite réunion particulière. Quand on croit pouvoir permettre à des jeunes gens de faire ensemble de la musique, des lectures, ou des promenades, il semble qu'on peut, à bien plus forte raison, se féliciter de ce qu'ils prient ensemble!

1842 Dès qu'il y a possibilité de laisser la femme communiquer quelque chose des grâces qu'elle aussi, comme rachetée, a reçues du Seigneur, c'est un vrai malheur pour l'Église que de s'en priver par un faux scrupule. Essayez des réunions de ce genre ; et vous verrez qu'elles ne sont guères accessibles qu'à des personnes sérieuses et animées d'intentions toutes pures.

Je n'ajoute qu'un mot sur la manière dont se tenaient ces réunions. Celui qui se charge plus spécialement de conduire l'assemblée et par conséquent d'y assister constamment, arrive donc toujours à l'heure précise, ou un instant auparavant. Qu'il y ait quelqu'un ou non, il se met en prière ; à haute voix s'il n'est pas seul, à voix basse dans ce dernier cas ; c'est du moins le principe que je suivis. J'ai supposé le cas où le conducteur de l'assemblée serait seul ; mais cela ne m'est jamais arrivé. Nous étions en moyenne huit à dix personnes : le dimanche matin, et dans les jours favorables, douze ou treize ; rarement vingt ; dans les très-mauvais jours quatre ou cinq.

Quant à l'âge, la réunion se composait de jeunes gens de douze à vingt ans ; il s'y trouvait un ou deux hommes faits, quelquefois des enfants de sept à dix ans. On commençait presque toujours par une très-courte lecture de l'Écriture-Sainte, mais très-courte et absolument sans commentaire ; parce que notre but n'était nullement l'étude de la bible : nous pensions que cette étude n'est pas l'unique forme que doive prendre la piété. Bien moins encore voulions-nous laisser dégénérer la réunion en une prédication ; nous voulions prier ; et je n'appelle pas assemblée de prières une réunion où il ne se fait que deux ou trois prières. Nous chantions aussi un verset de cantique ou deux, puis nous nous mettions à genoux. Commençait qui voulait ; continuait qui voulait.

De loin encore, et quand on n'a pas essayé la chose,

on peut craindre que deux personnes ne veuillent com- 1842
mencer à la fois ; mais cela n'arrive guère ; et quand le cas se présente l'une cède facilement le pas à l'autre. Lorsque une personne avait cessé, une autre reprenait. Si des assemblées de ce genre se composent de trop peu de personnes, ou s'il y a peu d'abondance de la part des assistants, une même personne y suppléera en priant une deuxième fois, peut-être même, après quelque intervalle, une troisième ; tout cela s'arrange dans la pratique. Je ne puis mieux le prouver qu'en disant que nous en avons fait l'expérience pendant sept mois consécutifs ; et que cette douce assemblée n'a discontinué que parce que j'ai dû quitter Genève pour me rendre en France.

C'est une belle chose que d'entendre cette diversité de prières, des humiliations, des actes de repentance, des actions de grâce, des intercessions pour des parents, pour des amis, pour des ennemis, pour des malades, pour des criminels ; les uns priant avec une simplicité inculte mais souvent bien saisissante, et d'autres avec grâce et une onction bien autrement touchantes que la plus belle prédication.

Quelquefois il se fait, il est vrai, des prières qui ne sont pas irréprochables ; mais les prédications le sont-elles toujours ? C'est le cas de savoir supporter quelque chose. D'ailleurs celui qui prie après une prière imparfaite peut remédier à la faute ; et enfin il reste la ressource de faire, à l'issue de l'assemblée, les observations nécessaires à celui qui en aurait besoin.

Comme dernier mot sur ces réunions du matin, je dirai que tous les jours nous rencontrions sur notre chemin, aussi régulières que nous, une ou deux femmes catholiques romaines qui allaient sans doute prier quelque part de leur côté. Je ne sais si elles priaient pour nous ; mais nous l'avons fait quelquefois pour elles.

1842 C'est dans ce bienheureux exercice que nous passâmes, comme je viens de le dire, sept mois consécutifs; et je ne puis m'empêcher de rappeler le jugement que porta sur cette obscure assemblée, quant à son influence sur l'église de Genève en général, une personne avec qui je ne m'en étais jamais entretenu et qui n'y a jamais paru. C'est à ces assemblées de prières que cette personne attribua les bénédictions marquantes que Dieu envoya en ces temps sur le réveil de Genève; et pour n'indiquer que la plus saillante de ces bénédictions, c'est dans ces jours-là que le cher missionnaire Lacroix vint tenir ces réunions extraordinaires, d'abord à Lausanne, puis à Genève. On put y voir l'accomplissement de cette parole: « Avant qu'ils crient je les exaucerai; et lorsqu'ils parleront encore je les aurai déjà ouïs » (Ésaïe, 65, 24); ou de cette autre de Daniel: « Et comme je parlais encore... Gabriel me dit:... La parole (que je t'apporte de la part de Dieu) est sortie *dès le commencement* de tes supplications. » (Dan. 9, 20-23.)

Au nombre des autres bénédictions que Dieu accorda en ce temps à Genève et aux environs, je placerai encore, sinon l'œuvre même que notre cher frère Cook venait tenter dans ces deux villes et surtout dans le canton de Vaud, au moins l'esprit de prière, de zèle et de fidélité qu'il contribuait à encourager chez nous. C'est dans ces jours aussi que je fis, en sa compagnie, quelques courses missionnaires très-bénies dans le canton voisin. Nous avions des assemblées de prière du matin en plusieurs endroits sur le pied de celles de Genève; et les chers frères et sœurs qui y prirent part ne peuvent sûrement se rappeler cette époque sans attendrissement.

Quant à ma vie particulière, je profitai de mes loisirs de cette époque pour faire la musique du *Magnificat,* et pour me mettre ensuite à une *seconde édition* de l'*Histoire*

des Frères moraves. Cette seconde édition, de même 1842
qu'une traduction qui s'en est faite en anglais par la Société des traités religieux de Londres, attestent le bon accueil que cet ouvrage a reçu. Je me suis arrêté dans cette histoire à la fin du réveil proprement dit, ou, en d'autres termes, au moment où l'œuvre était complètement fondée. Mais je ne crois pas qu'on puisse m'accuser d'avoir bâclé cette fin, comme je l'ai entendu dire une fois. J'ai voulu donner l'histoire *du réveil* aussi longtemps que le réveil a duré : dès que la chose a été établie il n'y avait plus lieu à histoire ; sauf à une histoire spéciale des missions parmi les païens, mais qui eût fait alors un ouvrage autre que celui auquel je m'étais engagé, un ouvrage à part. J'ai dit tout cela très-clairement dans le dernier livre de la 2e édition de l'ouvrage (p. 304 et 305).

En même temps que je travaillais à cette œuvre je fis une nouvelle tentative pour établir une réunion d'édification de plus dans Genève. La chose était si peu une rivalité ou une superfluité, que nos frères indépendants de Genève ont repris eux-mêmes ce plan depuis quelques années et l'ont exécuté avec bénédiction. Il n'y a jamais trop de réunions chrétiennes.

C'est, je crois, durant le cours de ce même été que se fit, pour se continuer pendant l'année suivante, la traduction des *Discours de Finney*. Je dis : « se fit » parce qu'elle est de quatre ou cinq mains : le premier discours avait déjà été publié en français par M. le pasteur Henry Olivier : je tâchai de continuer son travail ; mais surchargé d'occupations, je passai la chose à un de mes fils, puis, peu après, à mon ami, M. le pasteur Cadier et, je crois, à quelque autre personne encore. — La forme de ces discours est fort imparfaite ; mais le fond en est excellent, solide, distingué.

Au milieu de tout cela je n'avais pourtant pas d'emploi

1842 régulier. Je voyais les nominations aux places de pasteur de Genève se faire toujours dans le même sens ; on eût réellement pu croire , je le dis sans trace d'amertume, que la Compagnie, entraînée en cela par la mauvaise majorité qu'elle s'était faite elle-même, suivît, pour ses élections, précisément l'inverse de tous les principes de la plus simple justice et même du bon sens : je l'ai déjà dit précédemment : on foulait aux pieds avec une espèce de folie, l'âge, les lumières, la piété, l'instruction, pour faire passer des jeunes gens en tout point inférieurs à ceux qu'on repoussait ! Les péchés du jour étaient un châtiment des péchés passés, et un avant coureur du juste jugement qui est venu enfin arracher les élections et le gouvernement de l'Église à un clergé qui s'en rendait de plus en plus indigne.

Je songeais donc à chercher une place en France ; et c'est dans cette disposition que je vis arriver l'année 1843.

1843 Mes documents de cette date contiennent les vœux de nouvel an que me donnait par écrit un de mes enfants , alors âgé de six ans et demi. On y voit une abondance de bons désirs qui fait réellement du bien :

« Lundi, 2 janvier 1843.

» Mes très-chers parents ,

» Je veux être bien sage cette année ; je veux bien travailler ; je veux être bien obéissant ; je veux aussi tâcher de bien écrire ; je veux toujours dire oui quand on me demandera de faire quelque chose. Je veux bien lire la bible, et bien écouter, et bien prier Dieu. J'ai eu, pour mes étrennes, des plumes, du papier, des bonbons et deux francs pour m'acheter quelque chose. »

Pour en revenir à mes propres affaires, je jetai successivement les yeux , à cette époque , sur les postes de Poitiers, de Landouzy, d'Amiens et de Lille, puis je finis par me présenter pour celui de Bourges et Asnières.

Mais ma nomination, qui arriva peu après, n'était pas

encore décidée que je dus être encore une fois témoin 1843
d'une prise d'armes dans notre pauvre Genève.

On a vu qu'il n'y avait point chez nous de vigueur conservatrice ; le radicalisme avait donc beau jeu. Le 13 février je sortais de chez moi, à 4 heures 1/2 de l'après-midi, pour voir ce qui se passait en ville ; car il y régnait déjà une sourde fermentation. A peine avais-je fait quelques pas que, par un temps magnifique, la pleine lune se levant à l'horizon, douce, large et majestueuse, j'entends tout-à-coup le son aigu et agonisant du tocsin. Du tocsin ! Du haut des tours de l'antique cathédrale de Saint-Pierre, de cette cathédrale où se célébraient nos promotions, où, dans ma paisible adolescence j'avais si souvent joué de l'orgue, et à laquelle tous les Génevois rattachent tant de souvenirs, du haut de ces tours encore protestantes, j'entendis Genève, Genève personnifiée mais mourante, appeler ses enfants à son secours ! Le tocsin ! son sauvage et odieux, son d'assassinat et de révolte ! L'anarchie levait la tête ! Des magistrats sociniens tremblaient devant les élèves de Jean Jacques ! Et les jésuites regardaient en riant !.... Bientôt les coups de fusil commencent ; les portes de la ville se ferment : toute la nuit on se battit sous ce divin clair de lune, qui, dans le même moment, n'inspirait d'ailleurs que de douces rêveries ou des pensées de paix ou d'amour ! Oui, toute la nuit le tocsin sonna, et non-seulement le tocsin, mais toutes nos cloches, les cloches de la communion, les cloches de Pâques et de Noël, les cloches du dimanche, ces mêmes cloches qui n'avaient pas sonné pour le dernier jeûne ! Celles de la ville sonnaient pour appeler les enfants de la ville et de la campagne : les cloches du quartier de Saint-Gervais sonnaient pour appeler les radicaux : ce n'était qu'un cri ; une ville qui appelle au secours ! Coppet, Nyon même entendirent arriver à eux ces cris de notre

1843 patrie, proclamant la lutte infernale. Je voulais néanmoins entrer le matin pour me rendre à notre assemblée de prières ; mais le poste de garde me dit que je ne pourrais peut-être ressortir..... Oh ! quelle nuit de larmes ! Pour cette fois encore nos magistrats restèrent vainqueurs ; mais vainqueurs en apparence seulement ; c'était une bataille perdue pour les révolutionnaires ; mais la guerre continuait ; et en 1846 la patrie tomba en leur pouvoir ! Dès-lors l'ancien refuge des martyrs n'existe plus ;... à moins qu'il ne se relève ressuscité.

Hélas ! il n'existait déjà plus depuis longtemps ; car, sans donner au mot martyr son acception la plus grave, Genève, bien loin d'accueillir les martyrs, en faisait, en exilant par le fait depuis cinquante ans les hommes évangéliques, ou en les poussant en presque totalité à la dissidence. Pour ma part, âgé de 52 ans et avec onze enfants, dont dix fils, c'est-à-dire dix chefs futurs d'autant de familles génevoises protestantes, j'étais obligé de quitter cette patrie, mon père, ma mère, et ma belle-mère, tous trois âgés de plus de quatre-vingts ans, pour aller chercher en terre étrangère la possibilité d'y prêcher l'évangile en paix, et quelque moyen d'entretenir les miens !

Ma nomination pour Asnières et Bourges avait lieu à Orléans le 14 février, le jour même où le canon du gouvernement tirait dans Genève ses derniers coups ; j'en eus la nouvelle le 19 : j'avais été nommé à l'unanimité.

Cette nouvelle, pour moi si importante, me surprit pourtant dans un moment d'hésitation. Je balançais encore entre la place d'Asnières et trois autres places qu'on me proposait dans le même moment ; et, ignorant la régularité que les corps administratifs mettent toujours à leurs actes, j'écrivis à M. Rossellotty, président du consistoire d'Orléans, que si ce consistoire était encore à temps de

revenir sur ma nomination et s'il jugeait bon de le faire, 1843
je le laissais libre de porter son choix sur quelqu'un d'autre. Cependant je me ravisai bientôt : je vis que Bourges était, entre toutes les places qui se présentaient à moi, la plus convenable; et alors j'eus une grande peur que le consistoire n'eût usé de la liberté que je lui avais donnée. J'attendis de jour en jour avec inquiétude une confirmation de la nouvelle primitive ; mais les démarches à faire de la part du consistoire traînèrent pendant dix-huit jours ; et je finissais par aller tous les jours avec angoisse au-devant du courrier. Enfin il arriva pourtant le 10 mars, avec la confirmation désirée. Dès les premiers mots où je vis que je restais nommé, j'élevai triomphalement ma lettre en l'air; et Dieu sait tous les vœux que je fis de me dévouer tout entier à lui dès ce moment ! Quel est le chrétien qui n'a fait cela cent et cent fois en sa vie?

Il ne s'agissait plus que de préparer le départ ; et je m'y mis avec ardeur. Le 17 j'eus chez moi en soirée plusieurs pasteurs ou ministres, au nombre desquels étaient MM. Barde, Demole, Lefort, Claparède, Rimond, Coulin, Guers et quelques autres dont les noms m'échappent : M. Naville fut retenu par des circonstances inattendues. Nous passâmes ensemble quelques heures pleines de douceur. En sortant un moment à la cour, je vis un long et magnifique nuage blanc tout resplendissant d'un reflet de la lune, — à ce que je croyais du moins; et je n'en dis rien à la société, puisque je prenais la chose pour un phénomène ordinaire. Mais, comme je l'appris le lendemain, c'était la splendide comète de cette époque qui arriva ce soir-là d'une manière si inopinée, et se retira ensuite avec la même précipitation.

Mais il faut partir.

Je me hâtai de faire mes ballots. Je fis ensuite une

1843 courte visite d'adieux à mes parents et amis de Neufchâtel; je célébrai encore la Pâques à Genève ; et le 24 avril nous quittions notre patrie, je dois le dire, avec infiniment moins de peine que je ne m'y serais attendu de loin. Je partais avec ma femme, ma fille, mes quatre plus jeunes fils, âgés de 15, 13, 9, et 7 ans, et une domestique. Mon fils Etienne qui avait alors 21 ans, accompagnait encore pour quelques semaines M. Cook dans ses missions du canton de Vaud ; mais il revint peu de temps après nous joindre à Asnières. Cette fois, bien plus encore qu'en 1819, je pouvais dire, comme un exilé :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva ;

Mais Dieu était avec nous.

LIVRE XVIII.

BOURGES. — ASNIÈRES.

D'AVRIL 1843 A AVRIL 1846 (DE 53 A 56 ANS).

Encore un idéal ! — Point de peine à quitter Genève. — Arrivée à Asnières. — Etat des routes vicinales. — Nombreuses fonctions. — Profonde apathie de l'agriculture du Berry. — Je me reproche des impatiences. — Arrivées tardives au temple. — Ma famille me seconde. — Dédicace du temple de Saumur. — Recrudescence de l'esprit religieux depuis la chûte de Napoléon. — *M. Leveson-Gower.* — *Décès de mon père.* — *M. et Mme Cadier.* — Mon fils Théophile part pour Sainte-Foix. — Je fonde une école enfantine. — Don de Mme la duchesse d'Orléans. — Tournée d'inspection dans la consistoriale d'Orléans. — — *L'archevêque de Bourges et le missionnaire du carême me refusent des conférences publiques.* — Lettres d'un journal. — *La Gazette du Berry* (brochure). — Assemblées annuelles de Paris. — Députation auprès de *Louis-Philippe.* — *Otahiti !* Tache odieuse sur le règne de Louis-Philippe. — L'école d'Asnières. — Visite à Bâle et à Genève. — *Jubilé de 25 ans* de ma vie missionnaire. — Neufchâtel. — Improvisation. — *Des mariages mixtes.* — Graves inconvénients. — *Décès de ma mère.* — *Adresse d'un vrai catholique.* — Mon fils John *se consacre au saint ministère.* — Pourquoi il le fait dans une église indépendante. — « Vous les connaîtrez à leurs fruits. » — *Encore un voyage.* — *Saintonge.* — La Force. — Sainte-Foy. Bergerac MM. Hugues et Pozzy. Assemblée à Périgueux. — Bordeaux. Marennes. Saint-Jean-d'Angély. — *Populations païennes.* — Je tiens quelques assemblées. — Quelques articles *contre l'éloquence de la chaire.* — Fermentation à Saumur. — *Sur les assemblées publiques* des sociétés religieuses. — *Mort de ma sœur Pyt.* — *Fête que me donnent,* le 10 juin, *mes deux plus jeunes fils.* — Nouvelle visite à Saumur. — *Réunion générale de la famille.* — *Conversation amicale* (brochure). — *Je m'établis en ville* avec mes trois fils. — Mes articles contre l'éloquence de la chaire occasionnent une *correspondance avec M. Vinet.* — Note sur les *Discours de Finney.* — Je songe au poste de Melun. — Une *dame* protestante *qui abjure à Bourges !* — Un prêtre me demande de lui procurer un bon mariage. — *Du socialisme.* — Départ d'Asnières.

1843 Malgré l'expérience que devaient m'avoir donnée mes cinquante-trois ans et mon pastorat précédent à Moutier-Grand-Val j'avais recommencé, par suite de mon caractère un peu romanesque, à me faire d'une place de pasteur régulière et tranquille un idéal qui me transportait de bonheur. Du reste cela peut se comprendre jusqu'à un certain point, lorsqu'on réfléchit que les vingt-cinq dernières années de ma vie avaient été, à peu d'exceptions près, ou des années de luttes et de troubles ou des années d'une position très-précaire. Maintenant je voyais au contraire dans une place de pasteur, la paix, la fixité, la règle, la marche tranquille d'une planète, au lieu de la course vagabonde de la comète; un auditoire toujours le même, qu'on peut instruire avec suite, et une paroisse bornée qu'on peut soigner en détail, au lieu de trente ou quarante troupeaux qui sont sur les bras d'un missionnaire; enfin la parfaite liberté d'action d'un pasteur appartenant à une bonne consistoriale, au lieu de la vie toujours et de tous côtés contrôlée d'un pasteur dit indépendant.

Il faut bien probablement ajouter encore à ces considérations, comme petit mobile instinctif et secret, la perspective d'une rétribution régulière, quoique très-faible. La vie de foi est, et restera toujours, pour la chair une forte fatigue.

Tout cela ensemble donc faisait palpiter mon cœur d'un sentiment de félicité qui était évidemment exagéré et illusoire.

Cependant nous partons; et, contre mon attente, fort joyeux. Une nombreuse famille qui s'exile est comme un pot-à-fleur qu'on change de place; la plante ne se déracine pas : la famille s'en va tout d'une pièce, sans déchirement. Autrefois, ah! oui, autrefois nous eussions regretté la patrie : mais maintenant nous n'avions plus de patrie. Je répète ma plainte. Genève était devenue le

petit royaume d'un homme qui vendait à des Savoyards catholiques une Genève sans vigueur qui, pour toute religion, ne savait que criailler contre le méthodisme et contre les exclusifs : en un mot la majorité du clergé, la partie se disant tolérante nous chassait, et la politique nous révoltait. Il est vrai que nous avions encore à Genève nos parents et quelques amis très-chers : mais on ne peut posséder tout à la fois ; et, si nous laissions derrière nous ces amis, nous y laissions aussi le caractère génevois... 1843

Pardon mes compatriotes ! Donnez-moi à moi-même, dans ce jugement, la part que vous jugerez convenable ; mais on entend dire quelquefois, qu'avec de belles et solides qualités, le caractère génevois a quelque chose d'un peu sec, de guindé et de froid ; et peut-être y a t-il bien chez nous quelque chose de ce genre, jusque dans les classes que l'on peut croire bien élevées. J'estime d'autant plus, il est vrai, les personnes, heureusement assez nombreuses, qui font exception : mais le fond de l'étoffe a cette teinte. C'est ce qui contribua à m'alléger le départ.

D'ailleurs, avec des enfants de onze, de neuf et de sept ans, on a facilement de la sérénité : nous avions à nous toute la diligence, qui était juste de huit places ; on causait d'un compartiment à l'autre ; on se passait quelques comestibles dont les amis nous avaient pourvus ; puis quand, à la montée d'une côte, on descendit de voiture, c'est alors qu'il y eut de la joie ; on s'en souvient encore ! Vers le fort de l'Ecluse la route était bordée de jeunes arbustes flexibles, couverts de hannetons encore enroidis par le froid de la nuit ; un postillon donne une secousse à l'un de ces arbres, il en tombe une pluie de ces malheureux scarabées ; et en voilà de quoi raconter encore après dix ans.

Nous passâmes par Lyon, où nous trouvâmes deux de

1843 nos amies de Genève, et où je visitai mes collègues de l'église établie et ceux de l'église indépendante, de cette église si abondamment bénie. Puis nous arrivâmes à Bourges le 28 avril à 5 heures du matin, par une gelée qui anéantit, pour cette année, la récolte du vin et des noyers dans toutes ces contrées.

Nous fûmes accueillis avec une grâce parfaite par M. Peaudecerf, ancien, et sa famille ; puis nous arrivâmes dans l'après-midi à Asnières. A notre entrée dans la jolie petite cure du village, notre premier acte fut de nous mettre à genoux avec une amie de Bourges qui nous accompagnait, et de nous recommander, nous et toute la paroisse, à la grâce du Seigneur qui, malgré nos faiblesses et surtout les miennes, a daigné nous exaucer en bien des choses.

Asnières est un vaste et pauvre village de deux mille âmes, situé à trois quarts de lieue au nord de Bourges, sur une belle colline, ou plutôt sur le bord d'un beau plateau. La population protestante n'est que de trois à quatre cents âmes. Le pays, qui manque de pierres, avait des routes vicinales affreuses. En temps de pluie les ornières étaient d'un pied, quelquefois même de deux pieds de profondeur ; il y avait des moments où l'on ne pouvait plus y passer du tout. Dès qu'il y avait pluie ou dégel je ne pouvais, comme toute la population du village, sortir qu'en sabots ; j'ai conduit ainsi des convois funèbres au cimetière ; et dans ces occasions il fallait, en certains endroits, portant la robe et le rabat, sauter de larges fossés pour passer, du chemin qui était absolument impraticable, dans quelque champ qui le bordait. Les porteurs du cercueil, et après eux tout le convoi, faisaient quelquefois une halte pour calculer dans la boue les moyens d'achever leur voyage et d'arriver au cimetière. Ces scènes d'enterrement fournissaient un tableau d'autant plus triste

que ces pauvres villageois n'avaient pas de vêtements de deuil, et que presque tous les assistants, porteurs et parents, étaient là en bonnet de coton blanc grisâtre et en blouses bleues, comme au travail. 1843

Pour ces enterrements j'allais chercher le corps à la demeure du défunt ; puis je me rendais de là au temple, et du temple au cimetière. Dans ces cas-là je montais en chaire avec les sabots, comme j'avais été dans le village.

On peut juger, par ces détails, de la peine qu'éprouvait le pasteur pour se rendre tous les dimanches à Bourges, où mon prédécesseur, M. Duvivier, avait fait construire un joli temple. Je prêchais le matin à huit heures au village; je me rendais de là, pour onze heures, en ville; j'avais un autre service au village à deux heures ; puis, à cinq heures, encore dans le temple, une réunion volontaire, consacrée surtout aux jeunes filles, mais que fréquentaient aussi quelques femmes de l'endroit. Ces dernières assemblées passèrent bientôt aux mains de ma fille qui a laissé chez ces femmes un souvenir durable et béni. J'avais aussi un excellent maître d'école; il avait un don singulier pour la prédication ; et je finis bientôt par le charger habituellement du service du matin. Tous ceux qui l'ont entendu s'accorderont à lui rendre le témoignage que je lui donne ici. — Dans la suite je chargeai souvent mon fils Etienne du service de deux heures.

Malgré tous ces secours j'avais ma bonne part de fatigue. D'abord j'étais seul à faire le service de Bourges, y compris l'allée et le retour, bien plus fatiguants que le service même; puis je prenais souvent une part aux autres services indiqués ci-dessus : habituellement même je me chargeais de tout le service de l'après-midi. En outre j'avais tous les jours, sauf le dimanche, mes catéchumènes à l'heure peu usitée de 4 heures 1/2 du matin dans la belle saison, à cinq ou six heures au printemps et en

1843 automne, et à huit heures en hiver : j'avais pris ces heures si matinales pour me plier aux convenances de cette population agricole, généralement très-pauvre.

Cette institution des catéchumènes me procura bien vîte de grandes joies. Arrivant de Genève tout plein de l'habitude de la prière fréquente, je cherchai et je réussis à la répandre aussi chez mes catéchumènes.

Enfin je pris aussi, dès les premiers mois, l'habitude d'aller tous les jours, pendant toute l'année, passer une demi-heure à l'école, soit pour inspecter les leçons, soit tout particulièrement pour donner à cette jeunesse une instruction religieuse.

Du reste mes fonctions auprès de la jeunesse m'étaient allégées sous un certain rapport par une circonstance matérielle assez agréable. La cure était sous le même toit que le temple : une porte intérieure communiquait de l'église chez moi, de sorte que je me rendais au service sans passer par la rue : on sonnait même de chez moi pour appeler les catéchumènes du matin ; et ainsi tout se passait en famille. Quant à l'école, elle était située à deux jets de pierre en face de ma maison.

Malgré ces facilités et même ces jouissances mes fonctions m'étaient rendues pénibles, comme elles le seront pour tout pasteur d'Asnières qui ne sera pas flegmatique, par une circonstance qui m'appelle à me confesser d'un défaut de patience qui m'entraîna, quelquefois, là comme ailleurs encore, à des réprimandes pénibles au milieu même de la prédication. Il est vrai qu'après avoir fait cet aveu, que je voudrais faire parvenir à tous mes anciens paroissiens, je désire atténuer l'effet de ce fâcheux souvenir en disant quelle était la cause de ces impatiences. Hélas ! j'ai eu de ces impatiences en divers endroits ; et la cause en a varié suivant les pays. Dans le midi, que je visitai plus tard, c'est l'inconcevable indécence avec laquelle un

certain nombre de personnes assistaient au culte. L'atten- 1843
tion et le respect allaient en croissant, il est vrai, à mesure que le culte se prolongeait; mais au commencement du service, et quelquefois aussi, pour certaines personnes, pendant toute sa durée, c'était une liberté ou plutôt une licence dont on ne se fait aucune idée dans un pays purement protestant comme Genève, l'Angleterre, l'Écosse ou l'Allemagne. Dans le Berry, au village du moins, c'était autre chose; ce n'était plus la pétulance qui troublait le culte ; au contraire c'était une apathie également inconcevable, une résistance patiente, calme, mais insensible, profonde, et invincible à toute exhortation qui aurait tendu à produire chez ces paysans quelque vivacité, ou l'obéissance à une règle fixe. Ils arrivaient au culte absolument quand cela leur convenait; peut-être que le temple ou leur propre maison aurait brûlé qu'ils n'auraient pas pressé le pas d'une seconde, pour aller éteindre le feu. S'ils arrivaient assez tôt pour pouvoir assister au commencement du service, ils restaient entassés au dehors, comme des abeilles à la porte d'une ruche; puis ils regardaient, en entrouvrant la porte, si le pasteur était en chaire et en train; alors seulement ils commençaient à entrer. Encore ceux-là étaient-ils les plus prompts. Les autres venaient successivement, en se glissant dans le temple comme des ombres, et arrivaient ainsi impassiblement pendant toute la durée du service; quelques-uns entraient même dans le temple au moment même où l'on congédiait l'assemblée; et, je le répète : toutes ces manœuvres se faisaient au pas tranquille et lent d'une conscience parfaite, qui ne se fait aucun reproche, qui n'en entend aucun, qui n'en accueille aucun, qui n'en aperçoit aucun. En Suisse les cultivateurs des montagnes aiment mieux, pour la charrue, le bœuf que le cheval. Celui-ci quand il rencontre un obstacle tire, tire toujours,

1843 et casse l'attelage ; le bœuf va plus lentement et finit pourtant par arriver. Mes gens d'Asnières avaient de bons chevaux pour leurs travaux champêtres ; mais quant à eux ils préféraient l'autre allure. Ils travaillaient longtemps, trop longtemps même, mais toujours lentement. Toujours fatigués, ces pauvres gens m'inspiraient une vraie sympathie ; mais quand ils devaient, même pour se soulager, changer leurs habitudes dans la moindre chose, ils étaient inébranlables comme un rocher : exhortations, plaintes, reproches, encouragements, instances, supplications, injures, tout glissait sur cette surface coriace ; quoi qu'on fit, l'effet était nul. Il est vrai que cette prodigieuse apathie se corrigeait sensiblement dans le cas d'une vraie conversion, comme cela arrive de tout autre vice ; mais le grand nombre, ne sachant ce que c'est que conversion, se conduisait pour le culte comme je le dis.

J'eusse encore pris mon parti de la chose, si elle n'eût été que désagréable ; mais, outre qu'elle indiquait chez les récalcitrants une insensibilité qui portait sur la religion comme sur tout le reste, cette apathie produisait dans le culte le plus mauvais effet. Lorsque, pendant toute une prédication et jusqu'à la fin même, vous voyez arriver des hommes en mise de travail, en bonnet de coton blanc sale, en blouse et en sabots, au pas de la charrue, longeant tout l'auditoire, tels qu'un nuage qui passe devant le soleil, pour venir s'asseoir en paix au pied de la chaire, comme s'ils avaient fait la plus belle chose du monde ; et que tous ceux des auditeurs qui ne dorment pas se détournent pour les regarder entrer, marcher et passer ; c'est un spectacle qui crie évidemment que les âmes sont endurcies, que vous semez sur la pierre et que votre travail est vain. Je ne parle pas du sommeil, auquel ces pauvres gens succombaient dans le temple ; j'ai toujours été indulgent pour cette faiblesse,

en partie peut-être parce que j'y suis très-sujet aussi. 1843
J'avais fini par ne parler, l'après-midi, que dix minutes consécutives, pour indiquer ensuite un verset de psaume, et pour reprendre ainsi trois fois de suite ; et je leur ai toujours dit que je respectais leur fatigue. Mais quand j'en voyais quelques-uns se choisir, dès leur arrivée dans le temple et tout en s'asseyant, un joli coin bien commode, bien *snug*, puis se livrer aussitôt à toutes les douceurs d'un sommeil paisible, je finis par les prier d'attendre, pour dormir, qu'au moins j'eusse commencé de parler.

Tous mes avertissements ayant été inutiles, sur ce point comme sur bien d'autres, j'essayai de placer le signal de l'entrée au culte une demi-heure avant le commencement réel du service. On sonnait originairement trois fois, à vingt minutes d'intervalle ; puis, après la troisième sonnerie, qui avait toujours lieu en branle, on donnait sur la cloche, comme en beaucoup d'autres endroits, une cinquantaine de coups du battant, indiquant que cette sonnerie était la dernière. Je fis donner ces *coups*, comme on les appelle, après la seconde sonnerie, afin que mes gens sussent que c'était là le moment de s'ébranler. Mais comme cela même fut inutile, je finis par leur dire que s'ils étaient libres de demander mon renvoi au cas où je ne leur conviendrais pas, j'avais le droit aussi d'exiger qu'on ne me fatiguât pas dans mes fonctions, en arrivant à l'église pendant toute la durée du service ; et que je leur demandais en conséquence ou de venir à l'heure ou de ne pas venir du tout ; ajoutant que, pour obtenir ce résultat, je ferais fermer la porte du temple, non pas à la rigueur au moment où commencerait le service, mais au moment où le premier chant finirait. Jusqu'à ce jour encore je crois avoir bien fait en agissant ainsi.

Mais ce fut une désolation. Jamais ces gens n'avaient

1843 vu chose pareille ; et il y eut presque chaque dimanche des enfermés, ou plutôt des exclus. Cette affaire a même jeté une tache sur ma réputation auprès de ces braves Berrichons, qui d'ailleurs m'aimaient autant qu'ils en étaient capables, c'est-à-dire un peu. Ils n'entendaient pas encore gronder, des bouts de l'horizon, ces terribles chemins de fer, bien autrement exacts et pressants que moi, et qui ont fini, peu après mon départ, par arriver jusqu'à Bourges. — J'ai toujours supposé que cette admirable locomotion finirait par leur apprendre un peu l'exactitude ; mais ce que j'avais aussi prévu est vraiment arrivé : on m'a assuré que quelques-uns de ces hommes paisibles, ayant essayé de se faire transporter par le chemin de fer à quelques lieues de distance, en avaient été malades le lendemain. Cette allure foudroyante les avait épouvantés.

Du reste, en parlant de la fermeture du temple pendant le service, j'ai beaucoup anticipé. Je ne m'y résolus que dans la dernière année de mon ministère ; mais alors je la maintins jusqu'à l'avant dernier dimanche de mon séjour. Si j'en ai fait mention ici c'est pour compléter ce que j'avais à dire sur les impatiences que je me suis reprochées plus haut ; et, tout en exposant combien elles étaient fondées, j'en témoigne pourtant de nouveau mes regrets à tous ceux qu'elles ont peinés, surtout aux habitants de la ville, qui n'avaient aucun tort de ce genre, et qui pâtirent plus d'une fois des fautes du village. Toute notre vie a besoin de grâce !

A part ce point, il me reste d'assez doux souvenirs de mon ministère dans cette paroisse. Ma famille tout entière, au moins toute celle qui était présente, jusqu'au plus petit, se dispersait par fois pour faire des visites à domicile ; et je me rappelle en particulier qu'à l'époque d'une épidémie nous nous trouvâmes sept au même moment dans

sept maisons différentes ; ma femme, moi, ma fille et mes 1843
fils Étienne, Timothée, Théodore, et même Élisée, ce dernier alors âgé de sept ans seulement. Les six premiers allaient voir six malades différents, le dernier allait faire une lecture du Nouveau Testament à une voisine. Aussi, quand je disais moi-même un jour, que cela commençait à aller, un jeune homme de l'endroit me répliqua : « Je crois bien ; quand nous avons trois ou quatre pasteurs ! »

Dès le premier mois de mon arrivée à Asnières, je fus invité par mon prédécesseur, M. le pasteur Duvivier, à aller prendre part, avec quelques autres de nos collègues, à la dédicace du temple qu'il avait construit à Saumur. C'est dans ce voyage que j'entrai pour la première fois en relation avec la chère famille de feu M. Jean André, receveur à Tours, et avec plusieurs amis de l'église de cette ville.

Je parle d'une église de Tours ; et en effet cette église venait d'élever un temple protestant ; ou plutôt il venait de naître une église dans cette ville, où quelques années auparavant on ne connaissait pas un seul protestant. — Quand nous voyons tant d'autres villes ou villages dans le même cas, nous pouvons à juste titre admirer le mouvement puissant qui se manifeste dans les affaires religieuses, depuis que les guerres de la grande révolution française ont cessé, c'est-à-dire depuis l'écroulement de Waterloo ! En 1814 on ne comptait pas, en France, deux cents églises protestantes salariées par l'État, et pas un seul troupeau dissident : actuellement il y a sept cent soixante-trois pasteurs rétribués par le budget, et toute une nébuleuse de différents troupeaux indépendants..... qu'on n'anéantira pas.

L'église romaine aussi a son genre de renaissance, il est vrai. Prenez une tabelle historique ; et regardez, après les vingt ans de guerre continentale qui commen-

1843 cèrent vers 1790, après les commotions gigantesques qui ébranlèrent l'Europe, de Cadix à Saint-Pétersbourg, voyez, dis-je, dans la colonne France, au 4 mai 1814 : « *Napoléon arrive dans l'île d'Elbe* »; puis, dans la mince colonne d'Italie, trois mois après seulement, cette petite note : « 7 août, *Rétablissement de l'ordre des Jésuites.* » Tout cela avait couvé pendant la compression de l'empire, comme la primevère ou la perce-neige qui n'attend pour se montrer que le dégel.

Revenons à mon village.

Peu après mon retour de Saumur j'allai faire quelques excursions à Foëcy, près de Vierzon, où je trouvais une branche de la famille A.... , et une autre famille amie; puis à Issoudun, où il y avait deux familles protestantes, et à Sancerre, où je fis avec grand plaisir la connaissance de mon cher collègue, M. le pasteur Cazalis.

Au mois de septembre j'eus, presque en même temps, une grande affliction et une grande joie. L'affliction fut la nouvelle de la mort de mon bien-aimé père, décédé le 8 septembre. Il était fort âgé; mais ces séparations sont néanmoins toujours émouvantes. J'ai dit précédemment (t. 1, p. 20) que je l'avais pleuré d'avance pendant près de quarante ans ! Maintenant son souvenir ne me laisse, comme à tous ceux sans exception qui l'ont connu, que la douce impression d'un caractère toujours serein et toujours pieux. Quelques heures encore avant sa mort il priait l'aîné de mes fils, qui seul de ma famille était auprès de lui, de chanter quelques-uns des psaumes et des cantiques qu'il affectionnait le plus; par moments il se joignait lui-même au chant pour l'accompagner. Il attendait la mort avec joie; quand elle vint elle fut la bienvenue.

La joie qui se mêla à cette douleur fut la connaissance que je fis, à la même époque, de mon cher collègue, M. le pasteur Cadier, et de sa chère femme.... Mais, oh !

fragilité des joies humaines et des plus tendres affec- 1843
tions ! Je mentionnais leur connaissance comme une joie; et je continuais mon récit en ces mots : « Ils sont maintenant à Blois ; ils sont au nombre de mes plus chers amis »;... et voilà qu'en retouchant mon ouvrage (1) il faut que je parle au passé ! Cette jeune femme, fille du pasteur Porchat, une de ces femmes comme Salomon n'en avait pas connues, a été fauchée *en trois heures !*... nous rappelant ainsi encore une fois ces paroles de nos saints livres : « Toute chair est comme l'herbe, et toute *sa* » *gloire* comme la fleur d'un champ ! L'herbe est séchée, » et la fleur est tombée...» Heureusement que le prophète ajoute : « Mais la parole de Dieu demeure éternel- » lement ! » Ces chers amis ont fondé et cultivé l'œuvre de Blois au milieu de beaucoup d'épreuves ; mais en faisant aussi l'expérience de la fidélité de Dieu. Au moment où nous sommes de mon histoire, ils étaient venus voir leurs parents à Bourges à l'occasion de leur récent mariage ; je les ai revus depuis lors bien souvent, et toujours avec une douce joie. Que le Seigneur soutienne de plus en plus le bien aimé frère qu'il a ainsi éprouvé !

Mon fils John était venu nous voir à la même époque, après avoir fait quelques études à Sainte-Foy, et se préparant à aller les achever à Montauban. Il passa avec nous et dans les environs un mois ou six semaines.

En automne de cette année il se fit chez nous d'assez grands changements et une dispersion de la famille. — Mon fils Théophile partit le 18 octobre pour l'institution de Sainte-Foy, que venait de quitter son frère ; peu après, mon fils Étienne entrait au collège de Bourges, et Timothée à l'école supérieure de la même ville. Dès-lors il fallut avoir à Bourges un ménage pour ces jeunes gens ; car ils ne pouvaient faire tous les jours, dans la boue, la

(1) J'écrivai ceci au mois de juin 1853.

1843 course du village à la ville. Une femme de confiance, très-active et très-intelligente, s'établit donc dans un local que j'avais loué en ville dès le mois de juin ; et, quand le temps n'était pas trop mauvais, ces deux enfants revenaient, de même qu'elle, coucher au village le mercredi soir, pour ne retourner à Bourges que le vendredi matin. Puis, quelque temps qu'il fit, ils revenaient tous le samedi soir pour ne repartir que le lundi. Comme mes devoirs m'appelaient souvent en ville, je revenais ce jour-là avec eux ; me servant à cet effet de la patache dont j'ai parlé précédemment, et, peu après, d'un cheval dont je dus aussi faire l'emplète, pour la valeur de cent francs.

Je viens de dire que mon fils Théophile partit pour Sainte-Foy. M. Pellis, directeur de l'institution de cette petite ville m'avait fait la même offre amicale, je dirais presque la même demande, que plusieurs amis avaient bien voulu me faire déjà pour d'autres de mes enfants ; il traita mon Théophile dans son institution comme il aurait fait d'un de ses enfants ; et mon fils y resta trois années. De là il passa dans l'établissement de M. Cazalis, à Toulouse, et enfin à Montauban, où il vient d'achever ses études pour le saint ministère.

Je sentis de bonne heure le besoin d'une école enfantine ; et Dieu me fit la grâce de trouver assez vîte les 2,000 francs nécessaires pour arranger un local et payer une maîtresse : le tout fut déjà réglé au commencement de septembre. Au nombre et en tête des généreux donataires qui me fournirent cette somme, je dois placer M^me^ la duchesse d'Orléans à laquelle je m'étais adressé. Elle m'envoya une somme de deux cents francs, en me rappelant qu'elle était à Zurich lors de la prédication que j'y fis en 1826 (p. 61). Mémoire de prince ! Elle eut la bonté de renouveler sa contribution encore l'année suivante.

Après avoir essayé d'employer pour maîtresse, pen- 1844
dant quelques semaines, une simple femme du village, je fis venir en novembre une bonne jeune fille de 18 ans, fille de M. le pasteur Porchat, sœur de cette dame Cadier dont je viens de parler. Elle ne nous quitta que pour cause de santé ; et elle aussi est maintenant dans la paix du ciel !

Quant à ma vie privée je trouve dans mon journal ce mot que j'écrivais après avoir souffert une injustice, et qui me fait du bien à relire : « 14 novembre. J'ai retrouvé, comme de coutume, la paix dans le renoncement. »

Mes souvenirs de 1844 s'ouvrent par une lettre que je reçus de M. le pasteur Martin, de Genève. Je lui avais exprimé le plaisir que m'avait causé un volume de ses sermons qu'il avait eu, je crois, l'obligeance de m'envoyer. Peut-être lui avais-je aussi demandé s'il pourrait me trouver à Genève quelques secours pour ma salle d'asile. Il m'envoya une lettre très-fraternelle, et un don de 50 francs.

Au mois de mars, le consistoire général d'Orléans voulut bien me charger d'une tournée dans la vaste consistoriale de son ressort. C'était une nouveauté ; mais une nouveauté qui devrait s'adopter généralement et que je crois excellente. Le visitant, comme il arriva alors, ne devrait sans doute être revêtu d'aucune autorité proprement dite ; c'est un frère qui va voir ses frères : c'est une sorte de mission fraternelle ; mais la mission est dans l'essence de l'église chrétienne. Des visites de ce genre lient les églises entre elles, relèvent le courage de ceux qui seraient abattus, stimulent ceux qui se laisseraient aller à la négligence, et éclairent les frères sur les besoins de leurs églises respectives. La consistoriale d'Orléans était alors une des plus étendues de France, si ce n'est la plus étendue de toutes, puisqu'elle allait de

1844 Saumur et, peu après, même d'Angers à Sancerre, sur une ligne de soixante lieues, et de Bourges à Orléans et Patay, sur une autre ligne de trente lieues d'étendue. Elle renfermait, outre les églises que je viens de nommer, celles de Blois, de Tours, de Châtillon-sur-Loire et plusieurs petits troupeaux disséminés. Je m'acquittai de cette tâche en deux fois; je recueillis des données assez importantes sur ces diverses églises; et tous mes collègues reçurent ma visite avec plaisir.

Mais voici l'évènement le plus important de mon ministère à Bourges. Dès mon arrivée dans cette ville j'avais désiré trouver une bonne occasion de réveiller l'attention des habitants sur les principes du vrai protestantisme; mais cette occasion je l'attendais; car l'indifférence des masses, quant aux questions religieuses, est trop grande, pour qu'elles prennent la peine de s'en occuper sans qu'il s'y rattache un autre attrait. Cet attrait se présenta.

Connaissant l'habitude des prédicateurs romains de traiter, en temps de carême, les questions de controverse, j'avais surveillé à cet égard un prédicateur jésuite qui était venu faire la mission à Bourges. La première semaine se passe; et il paraît ne pas même penser à nous; la deuxième, pas trace d'allusion; la troisième de même; la quatrième encore. C'est bien, me dis-je; et je ne songeais plus à rien, lorsque, à la cinquième semaine, on commença à apercevoir les approches d'une controverse; à la sixième ce fut une trombe, et des calomnies si affreuses sur notre compte que les catholiques eux-mêmes en étaient indignés.

Je revenais de la tournée d'inspection dont je viens de parler. Rentré le 19 mars, on me dit ces choses. J'avais peine à les croire. Cependant on insiste; on donne des détails; et, après avoir bien établi le fait pendant la

journée du 20, mon parti est bientôt pris. Je pars le 1844
lendemain, 21, pour la ville et me dirige vers la maison que les jésuites venaient d'y établir ; car, quelque flétrie qu'ait été cette corporation par tous les tribunaux de l'Europe et par la France en particulier, quelque illégale que fût son existence, cette société s'était ouvertement rétablie de toutes parts. Je heurte à cette espèce de forteresse ; la porte extérieure s'ouvre, puis se referme sur moi ; j'en vois une autre fermée devant moi ; et je me trouve dans un vestibule, à ciel ouvert. Je demande si ce n'est pas ici que demeure le prédicateur du carême. — Oui. — Je désire le voir. — Qui annoncerai-je ? — Je ne voulus pas lui donner l'avantage de la préparation ; je répondis qu'il ne me connaissait pas : que c'était un habitant de Bourges qui aimerait à lui parler.

On m'introduit dans de longs corridors; et j'arrive enfin à la cellule du prédicateur, bel homme, dans la force de l'âge, grande taille, teint de parfaite santé.— Monsieur, lui dis-je, je vous demande pardon ; je suis ministre protestant, pasteur de l'église réformée de cette ville et d'Asnières.— Ah ! monsieur, vous êtes parfaitement bien venu ; nous sommes tous frères... — « Je suis heureux, lui dis-je à mon tour, monsieur, quoique un peu surpris de vous entendre nous appeler ainsi. Ordinairement on ne nous regarde que comme des hérétiques ; et un hérétique ne peut être un frère. — Je crois qu'il me dit alors que nous l'étions au moins comme tous les hommes le sont entre eux ; mais je n'insistai pas, et j'en vins au fait. « Monsieur, lui dis-je, vous avez non-seulement usé de votre droit, mais vous avez rempli un devoir de votre vocation en attaquant les protestants, comme vous venez de le faire. Mais j'aimerais vous proposer un moyen plus efficace, plus sûr de nous éclairer, puisque vous nous croyez dans l'erreur, ou de nous confondre même devant

1844 votre troupeau, s'il y a lieu : ce seraient des conférences publiques. » — Peuh ! fit-il, je ne sais trop si cela aboutirait à quelque chose ; on divague ; le public s'amuse... — « Je vous assure, répliquai-je, que je traiterais la chose sérieusement, de bonne foi, décemment, et que, pour ma part, je suis réellement prêt, prêt en conscience, à rentrer avec joie dans le sein de l'Église de Rome, si vous pouvez me montrer que je sois dans l'erreur pour l'avoir quittée. C'est votre devoir de chercher à nous éclairer. » — Oh ! ces choses sont toujours difficiles ; et d'ailleurs il ne nous faudrait pas, dans ce cas, sautiller sur des détails ; il faudrait traiter tout de suite la grande question de l'Église et de son autorité. — « C'est précisément celle que je voulais vous proposer. » — A la bonne heure ;... mais je ne sais trop que vous dire... D'ailleurs je ne suis pas maître de décider ici ; c'est à monsieur l'archevêque d'en décider. — « Bien ; j'y vais. »

Je monte en effet de ce pas chez l'archevêque et je recommence la même conversation : excuses ; droit et devoir du prédicateur, de prêcher contre nous ; moyen de nous éclairer ou de nous confondre. Mais chez le prélat mêmes scrupules, même répugnance à accepter ; et enfin renvoi au jésuite : « ce sera ce qu'il voudra ; ce qu'il voudra sera bien fait. » — Mais, monseigneur, il me renvoie à vous.... — « Non, non ; *tout ce qu'il fera je le veux.* »

Sur ce mot je quittai la question des conférences, et je me plus à ajouter quelques paroles sur le respect sincère que je porte à tout ce que l'église romaine renferme encore de chrétien ; je parlai de saint Patrick, de Colomban, et d'autres ; — puis, quand je vis que je n'obtenais rien de plus que ce que je viens de dire, je me rendis droit chez l'imprimeur, où je composai l'annonce que voici :

« Monsieur le prédicateur du carême ayant attaqué dans ses discours

la foi protestante, le pasteur de l'église réformée de Bourges a l'honneur 1844
d'annoncer à ses concitoyens qu'il a demandé à ce prédicateur des conférences publiques sur quelques-uns des principaux sujets qui divisent les deux communions. Il annonce même, en attendant de connaître la réponse qui lui sera faite, qu'il est prêt, dès que la demande lui en sera adressée par un certain nombre de catholiques, à traiter ces sujets, et nommément celui de l'autorité de l'Église, dans ses prédications qui ont lieu tous les dimanches à onze heures précises, dans le temple situé rue Saint-Ambroise. Enfin il fait encore connaître au public, qu'on trouvera, ou chez lui ou dans le temple, à l'issue du service divin, les livres suivants, etc.»

Le 23, je reçus une lettre d'une écriture tremblée, comme d'une personne qui ne serait pas habituée à écrire ou qui voudrait dissimuler son écriture, signée d'un nom illisible, suivi du mot curé, datée d'Asnières, et conçue en ces termes :

« Asnières, le 23 mars 1844.

» Monsieur le Pasteur,

» Monseigneur me dit qu'après avoir bien réfléchi à la demande d'une » conférence publique que vous avez faite au prédicateur, il ne pourrait » l'autoriser. La raison qu'il en donne, vous la comprendrez très-bien; » cette conférence troublerait la paix sans produire d'autre résultat ni » de part ni d'autre.

» Recevez l'assurance du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

» Monsieur le Pasteur,

» Votre très-humble et obéissant serviteur,

» (Le nom), curé. »

Mais si les autorités compétentes refusaient des conférences, un journal jésuite, la *Gazette du Berry*, entreprit de me répondre : voici l'extrait de son article :

« Le *Journal du Cher* vient de régaler ses abonnés d'un écrit fort insignifiant de M. Bost, signant pasteur de l'église réformée de Bourges. Si nous avons un conseil à donner à M. Bost, c'est de s'en tenir modestement à lire *quelques lambeaux* (1) de la bible à ses bons calvinistes

(1) C'est moi qui souligne quelques mots dans cette lettre et de la suivante. A. B.

1844 d'Asnières, à condition qu'il ne leur parlera pas de sa foi ni de son symbole; car, si tant est qu'il en ait un, il n'est pas en droit de leur en imposer un, attendu que chacun peut interpréter l'Écriture à sa fantaisie, et se laisser conduire uniquement par *son Saint Esprit*.

» Écrivains catholiques, forts de l'autorité des siècles et de preuves irrécusables, nous eussions pu, nous, soutenir avec M. Bost la polémique qu'il provoque, sur une question dans laquelle, nous ne craignons pas de le dire, il eût été *écrasé sous le poids de notre supériorité*. Serait-il loyal de combattre avec des armes inégales? Nous nous bornerons donc à insérer la lettre suivante que nous adresse l'un de nos anciens abonnés. Ces réflexions résument toute notre pensée sur le gant imprudemment jeté par M. le Ministre protestant d'Asnières.

» A M. le rédacteur en chef de la *Gazette du Berry*.

» Bourges, le 26 mars 1844. »

» Monsieur le Rédacteur,

« M. le ministre protestant de Bourges a fait distribuer dans la ville, » ces jours derniers, une espèce d'affiche où il propose au prédicateur » du carême des conférences publiques sur l'autorité de l'église. M. le » prédicateur n'a sans doute pas répondu, et il a bien fait.

» A quoi serviraient en effet ces conférences? *A amuser le public*, et rien » de plus. Ceux qui d'ordinaire réussissent le mieux dans ces sortes de » discussions, sont ceux qui font le plus de bruit, qui ont le plus d'as- » surance, qui visent à l'effet. On peut, par une subtilité, *déconcerter* » *son adversaire*; mais qu'est-ce que cela prouve pour le fond de la » question? De ce que telle personne *n'a pas trouvé, sur le champ, la* » *réponse à une objection*, s'en suit-il qu'il n'y a pas de réponse possible? » s'en suit-il que cette personne ait moins d'esprit ou de talent que celle » qui l'a embarrassée? Pas le moins du monde. *L'attaque est plus facile* » *que la défense*; J.-J. Rousseau disait qu'il n'avait de l'esprit *qu'une* » *demi-heure après les autres*, manquait-il d'esprit et de talent?

» A qui en veut d'ailleurs M. le ministre? Est-ce à M. le prédicateur? » Le public n'a rien à voir dans ce *démêlé personnel*. Est-ce au dogme, » à la doctrine catholique sur l'autorité de l'Église? Mais la doctrine de » l'Église est bien connue, bien formulée; elle ne change jamais. Si » M. le ministre a quelques objections nouvelles à produire, ce qui paraît » fort douteux, *qu'il écrive*, et, s'il y a dans ses écrits quelque chose de » neuf, réponse lui sera donnée. Il n'y aura pas là de note *échappée* dans

» la chaleur de la discussion, pas de surprise possible; tout sera pesé, 1844
» mûri, *calculé*; et le public pourra juger avec connaissance de cause.

» Si M. le Prédicateur accordait cette conférence publique, viendrait » un juif, il faudrait aussi lui accorder une conférence publique; vien- » drait un musulman, un saint simonien, un fourriériste, un phalans- » térien, un panthéiste, un rationaliste; autant de conférences publiques. » Où irions-nous, grand Dieu? Et où se tiendraient ces conférences? » Serait-ce dans l'église, au temple, où à la salle de comédie?

» Recevez, etc. »

Une attaque de ce genre permettait une réponse si même elle ne l'exigeait. « Qu'il écrive ! » avaient-ils dit; et j'écrivis ma brochure intitulée: *La Gazette du Berry, etc.*

En voici quelques mots:

« Vous me conseillez de lire *quelques lambeaux* de la bible à mes paroissiens..... Je vous citerai pour réponse cette bible elle-même: « Ote premièrement la poutre qui est dans ton œil; puis tu verras ensuite à ôter le fêtu qui est dans l'œil de ton frère! » Comment! Nous nous épuisons à répandre l'Écriture Sainte toute entière, à en recommander de tous côtés la lecture, tandis que vous, jésuites, vous ne la donnez jamais au peuple que par fragments; et c'est vous qui venez nous parler de lambeaux!.... Il y a des moments où l'aveuglement passe toutes les bornes! Ah! laissez lire au peuple l'Écriture tout entière; et vous le verrez confondu d'étonnement de n'y trouver pas un mot du pape, pas un mot de la messe, pas un mot du purgatoire, pas un mot du célibat des prêtres, pas un mot de vos indulgences, pas un mot du culte de Marie et des Images.... que dis-je? précisément le contraire de tout cela! — Ah! oui; laissez lire au peuple l'Écriture complète; et vous n'aurez plus, au bout de peu d'années, en France et dans le monde entier, que des protestants!

» Quant à votre profane plaisanterie sur le Saint Esprit, nous croyons, avec l'Écriture, que Dieu donne son Saint Esprit *à ceux qui le lui demandent*; « et que s'il y a, dans ce monde, quelques hommes qui ne l'aient pas, c'est justement parmi vos puissants qu'il faut les chercher, et parmi vos papes, si souvent plongés dans la luxure et dans le sang! Où est-il, le Saint Esprit de Borgia, de Benoît IX, et de tant d'autres?...

» Si c'est sous le poids d'une pareille supériorité que vous avez craint de *m'écraser*, vous êtes vraiment bien charitables. On croirait entendre ce héros des bords de la Garonne qui tremblait la veille d'une grande

1844 bataille. — « Tu as peur, lui dit-on? — *Ah ! ze tremble de tout le carnaze que ze vais faire....*

» Du reste il y a une singulière différence de ton entre l'article qui vient directement des rédacteurs de la *Gazette* et la lettre de son ancien abonné ! Les premiers, s'il faut les croire, ont eu peur de m'écraser ; mais celui-ci a bien plutôt eu peur que je ne les écrasasse. Il justifie d'avance une défaite qu'il prévoit à chaque ligne ; il me voit *déconcerter mon adversaire ;* il voit celui-ci, *ne trouvant pas sur le champ la réponse aux objections ;* il le voit, malgré tout son talent, n'avoir de l'esprit *qu'une demi-heure après les autres ;* il craint que des paroles ne lui échappent, et il veut qu'on lui laisse le temps de *calculer* ce qu'il dira....

» Vous ne savez, dites-vous, s'il aurait fallu prendre pour des conférences une église, un temple, ou la salle de la comédie ? » Prenez la comédie, Messieurs, si vous le voulez ! car mieux vaut prêcher la vérité à la comédie que jouer la comédie à l'église ! etc. »

On conçoit aisément que cette affaire ne fut pas favorable à ceux qui nous avaient attaqués. Ces refus de conférences qu'on nous fait partout où nous les demandons, *partout sans exception,* ont toujours mauvaise façon. Dans le cas actuel on entendait dire par toute la ville : « Ils n'ont » osé accepter ; ils ont dit eux-mêmes qu'ils n'auraient la » réplique qu'une demi-heure après l'attaque, etc. »

Cette brochure ne fut pas plutôt publiée, que je me rendis à Paris pour les assemblées annuelles des sociétés religieuses. Je fus accueilli dans la famille A...., avec laquelle je me trouvai dès ce jour d'autant plus en rapport, que l'un des fils possédait une fabrique dans un endroit déjà mentionné plus haut, et qui dépendait de la paroisse de Bourges. Ce séjour à Paris, vu la nouveauté que me présentaient toutes choses, l'excellent accueil qui m'était fait, et plusieurs autres circonstances particulières, m'a laissé des souvenirs ineffaçables. C'est, entre autres, dans ce séjour que je vis pour la première fois un roi de très-près et dans son palais ; car je me joignis, de même que plusieurs autres de mes collègues, à la députation que le

consistoire réformé envoyait, comme tous les autres 1844
corps de l'État, à Louis-Philippe, le 1er mai, jour de sa fête. On ne me demandera pas d'exprimer ici un jugement sur ce monarque. J'ai toujours cru que, sauf les faits patents et irrécusables, comme, par exemple le libertinage des Henri IV et des François Ier, les adultères publics d'un Louis XIV, les saturnales d'un Louis XV et autres choses semblables, nous ne devions pas prononcer aisément des jugements sur les rois : l'Écriture, la charité et la justice nous l'interdisent également. Les rois sont plus en vue que nous ; et si nous l'étions comme eux, nous serions souvent jugés bien plus sévèrement que nous ne le sommes par le petit cercle de nos connaissances. D'ailleurs, nous ne les voyons que de loin, et nous ne sommes pas sûrs que les accusations qu'on élève contre eux soient toujours fondées.

En tout cas, et à ne parler que de ce que j'ai vu, le roi répondit bien à ce que j'avais entendu dire de son habileté ; il nous reçut avec une grâce pleine de dignité ; écouta le discours jusqu'au dernier mot avec une vive attention et une figure impassible ; devint parfaitement aimable dès qu'il eut vu qu'on ne lui avait glissé aucune de ces insinuations pour lesquelles la langue française est si admirable ; et, tandis que j'avais eu quelque crainte qu'il ne nous trouvât indiscrets de nous être joints, nous autres provinciaux, à la députation de Paris, il dit au contraire qu'il avait été très-sensible à nous voir si nombreux. — La reine, debout comme le roi et comme le reste de la cour, ne nous parut pas aussi affable que lui. On m'a dit qu'Ibrahim-Pacha était présent à cette réception.

Du reste je dirai librement que j'ai regretté que le discours qui fut prononcé en notre nom fît une allusion quelconque aux progrès de l'industrie, et ne contînt pas plus de ces grandes et solennelles pensées nettement évangé-

1844 liques qui portent l'âme exclusivement sur les intérêts éternels et spirituels de l'homme. Il y a, dans une occasion de ce genre, de quoi prononcer, sans trace d'allusion aux différences confessionnelles, des paroles qu'un roi a rarement, ou n'a jamais l'occasion d'entendre. Quant aux affaires temporelles, au contraire, un roi aurait pu, il me semble, répondre au prédicateur que sa vocation l'appelait à s'occuper de tout autre chose.

J'ai dit que je n'aimais pas à juger les souverains avec sévérité : j'aurais pu ajouter aux raisons que j'ai alléguées à cet égard, le fait que nous sommes dans la même obligation à l'égard de tous les hommes : « Tu aimeras ton prochain comme toi même. »

Cependant il y a une tache évidente sur ce règne, une tache sur laquelle il est du devoir des chrétiens de ne pas fermer les yeux ; on comprend que je pense à Tahiti! Quelle indignité que cette expédition ! Quelle bassesse que cette oppression du faible par le fort ! Et quelle odieuse insulte faite à la foi protestante ! Il est vrai que le roi, qu'on dit avoir été incrédule, a dû se sentir bien tranquillisé en se voyant appuyé dans cette affaire par un homme habituellement vertueux, et appartenant à l'église réformée !.....

Mais je reviens à mon village. Il s'y passait des choses bien réjouissantes. Outre les services de l'après-midi, mon fils Etienne donnait très-fréquemment l'instruction religieuse aux enfants de l'école : j'entendais souvent avec attendrissement ces enfants chanter sur un air célèbre de Rousseau ces belles paroles :

O Seigneur ! De notre enfance
Daigne diriger le cours,
Nous vivrons dans l'innocence
Soutenus par ton secours !

Jésus à lui nous appelle, 1844
Nous assurant son amour ;
Si nous lui sommes fidèles
Oh ! qu'heureux seront nos jours, etc.

Tout marchait ainsi sous les soins réunis de mon fils et de ma fille, comme sous la houlette de deux bons jeunes bergers, secondés en sus par l'excellent maître d'école dont j'ai déjà parlé.

C'est en me sentant si bien soutenu, ou même remplacé, que je pus me permettre, peu après mon retour de Paris, une nouvelle absence de quinze jours, pour me rendre à Bâle et à Genève. J'ai donné la raison de tous mes déplacements précédents : celui-ci n'était nullement obligatoire, il est vrai : mais sentant, comme je viens de le dire, que rien ne souffrirait de mon absence, je cédai à l'appel de plusieurs circonstances qui vinrent s'ajouter l'une à l'autre pour m'engager à faire ce voyage. J'avais quitté Genève quinze mois auparavant un peu à la hâte, comme on sort d'une patrie à laquelle on croit renoncer pour toujours, et sans avoir eu le temps de me recueillir : je désirais la revoir de sens rassis. J'y avais en outre laissé un fils qui avait besoin de se retremper quelques jours dans le commerce de son père. J'avais été de plus, invité d'une manière assez pressante par nos frères de Lyon à aller leur faire une visite ; et enfin, j'étais à cette époque profondément pénétré du fait que cette année était pour moi une espèce de jubilé ; car c'était la 25me de ma vie missionnaire, puisque c'est en 1819 que je traversais la ville de Bâle pour me rendre à Strasbourg. Je désirais en conséquence aller revoir ma chère Alsace, et assister, en outre, aux grandes fêtes religieuses de Bâle.

Je partis donc, dès le 27 mai, pour Dijon, Besançon et Mulhouse, où je visitai mes collègues ; puis je passai, du 3 au 8 juin, les fêtes religieuses à Bâle.

1844 Je viens de dire que ce moment était pour moi très-solennel : et c'est sans doute en considération de cette circonstance que mon ancien ami, M. le pasteur J. Linder, me fit proposer de prendre la parole dans une des grandes réunions qui se tiennent dans le temple, et où tous les discours se font du haut de la chaire : c'était à la fête des missions parmi les païens. J'avais souvent prêché en allemand ; mais il y avait de cela vingt ans; et d'ailleurs, sauf de petites réunions, ce n'avait jamais été dans une ville ; je mis donc, pour cette fois, la première partie de mon discours par écrit, afin d'être plus sûr de mes premiers pas; j'en consigne, dans la note ci-jointe, les premières lignes (1).

Je disais combien cette époque était pour moi solennelle, puisqu'elle me rappelait que je partais de cette ville de Bâle vingt-cinq ans auparavant (t. 1^er^, p. 175), descendant le Rhin sur un bateau de marchandises, pour me rendre à Strasbourg avec ma femme et mes deux aînés, alors encore tout jeunes ; et je faisais ensuite remarquer les progrès frappants qu'avait fait l'évangile depuis lors, surtout dans les pays de la langue française.

De Bâle je passai par Neufchâtel. On a déjà pu remarquer que j'ai mentionné chaque fois les quelques prédications que j'ai faites dans les temples de cette ville. Cette mention provient uniquement de ce que je trouvais alors à Neufchâtel un accueil singulièrement bienveillant. Mes collègues m'offrirent de nouveau la chaire avec une confiance particulière : car j'arrivais un samedi ; et sans que j'eusse songé à en faire la demande,

(1) Ueber allen Ausdruck feierlich ist für mich mein jetziger Besuch in Basel, und noch mehr der jetzige Augenblick. Nicht nur ist est das erste Mal, und sehr vermuthlich auch das letzte, dasz ich in einer Stadt mit der deutschen Sprache die Kanzel betrete; sondern der jetzige Punkt in meinem Leben ist auch für mich voller Gedaken der Vergangenheit und der Zukunft, u. s. w.

on m'invita aussitôt à prêcher le lendemain. Je demandai 1844
si l'auditoire ne serait pas un peu surpris de mes sermons, toujours assez peu académiques; on me dit qu'on m'avait entendu deux ans auparavant, sans avoir rien trouvé de choquant à ma prédication; et j'ai lieu de croire que cette fois encore je n'offensai personne. Du reste le caractère neufchâtelois tient beaucoup de l'allemand, et pardonne mieux la simplicité que les grandes villes françaises comme Paris, et... Genève.

Cependant je me reprends; car j'ai tort de parler des villes en général. Je crois qu'à peu d'exceptions près, ce sont moins les auditoires que les prédicateurs qui tiennent encore au genre tendu, à ce genre qui, d'ailleurs, n'a guère existé qu'en France et qui s'en va mourant. Quoi qu'il y ait incontestablement encore quelques personnes qui préfèrent le genre ennuyeux au genre familier, je pense que ce n'est pourtant pas l'avis du grand nombre; et je crois même avoir observé que si les prédicateurs sont en général de ce dernier avis, c'est qu'ils semblent éprouver un peu de jalousie à l'égard d'une manière de prêcher qui, en donnant beaucoup moins de travail au prédicateur, produit après tout beaucoup plus d'effet réel..... On voit que je m'accroche à ce buisson toutes les fois que je passe auprès.

Quoique mon temps n'ait point été perdu, j'en suis sûr, à Genève ni à Lyon où je me rendis ensuite, il ne me reste aucun souvenir saillant de ma visite dans ces deux villes; et je passe en conséquence. Je rentrai à Bourges vers la fin de juin.

Dès mon retour j'eus occasion de bénir le mariage de deux jeunes époux dont l'un, le mari, avait été jusqu'alors catholique et se déclarait maintenant protestant, et l'autre était une jeune Alsacienne qui l'avait suivi par affection. On verra plus loin pourquoi je m'arrête sur ce

1844 fait, en lui-même peu important : il eut quelques suites : cette affaire est d'ailleurs pour moi une occasion naturelle de dire un mot sur la question importante des mariages mixtes.

Avant tout : ces mariages, pouvant avoir lieu dans des dispositions et des circonstances très-différentes, il serait, je crois, imprudent de poser sur le sujet des principes complètement absolus. Si je pensais pouvoir le faire, je le ferais sans crainte ; mais je ne crois pas que cela soit sage ni possible ; et les personnes que cela pourrait concerner voudront bien se souvenir de cette limitation que je mets ici, dès le premier pas, à mes principes sur la matière.

Mais, à parler en général, tous les hommes sincères, en toute communion, s'accordent à regarder ces unions comme une chose fâcheuse. Elles supposent presque nécessairement chez l'un ou l'autre des époux, si ce n'est chez tous deux, quelque indifférence religieuse, quelquefois même une indifférence complète, c'est-à-dire l'incrédulité. Dans ce cas on ne fait de la bénédiction religieuse qu'une vaine cérémonie, c'est-à-dire une profanation. Si les époux ont des enfants de leur mariage, on a de la peine à décider quelle éducation on leur donnera : les uns seront-ils élevés dans la vérité, et les autres dans l'erreur ? Je sais qu'on peut être vrai chrétien dans les deux communions ; mais combien peu de chances y a t-il qu'on trouve à la fois, pour instruire les enfants, un prêtre et un ministre tous deux pieux sans étroitesse, ou larges sans relâchement ? Puis, que devient, dans tous les cas, le culte de famille ? Même sans enfants, comment les époux prieront-ils ensemble ? Direz-vous que l'un cèdera à l'autre ? Mais alors pourquoi ne pas entrer ouvertement dans la communion de celui qu'on croirait le plus dans la vérité ? — La politique s'y oppose ? on ferait parler de soi ?

ou même on perdrait des chances d'avancement?... N'est- 1844
ce pas là, dans bien des cas, la vraie raison qui fait qu'on reste dans une communion dont on rejette les principes! Triste ressource pourtant que de dire en fait de religion : « Je ne connais pas cet homme-là ! »

Quant au rôle que joue dans ces cas le ministre de la religion, le véritable mariage étant, à mes yeux, le mariage civil, je conçois que, tout en faisant à l'époux d'une communion différente, et même à tous deux, les observations nécessaires, un pasteur puisse consentir à implorer publiquement la bénédiction du Seigneur sur une union mixte : mais je ne pourrais le faire, pour ma part, qu'à condition que tous les enfants fussent élevés dans la foi que je regarde comme la seule vraie. Je dis « implorer *publiquement* »; et j'entends par ce mot ce qu'on désigne ordinairement par l'expression « *bénédiction nuptiale.* » En effet quand deux époux demandent cette bénédiction il ne leur suffit pas qu'on prie pour leur union; que l'église entière même prie pour eux : ce qu'ils veulent c'est une cérémonie, c'est-à-dire évidemment une sanction de l'église et du pasteur en particulier; une légitimation publique de leur union sous le rapport religieux. Or un ministre chrétien peut parfaitement prier pour que Dieu bénisse une union qui présente un côté reprochable, et pour qu'il éclaire ou convertisse les époux; il doit même faire cette prière, et très-sincèrement; mais sanctionner une union qui n'est pas selon Dieu (et j'appelle ainsi un mariage dont les enfants ne seraient pas tous élevés dans la vérité évangélique) , c'est ce que personne ne peut exiger d'un serviteur de Dieu.

Voilà mes principes sur le sujet. Et pour me faire mieux comprendre je raconterai ce que je fis à Asnières dans un cas de ce genre, autre que celui qui nous occupe. Un jeune homme très-honnête de ma paroisse, et assez fidèle à

1844 fréquenter le culte, vint me dire un jour tout d'un coup qu'il se proposait d'épouser une fille catholique, et qu'il aimerait faire bénir son mariage au temple. Je lui exposai les principes ci-dessus. Mais comme il persévéra dans son projet, j'annonçai en conséquence à l'église son mariage projeté ; je dis ce que j'en pensais ; et, tout en déclarant que je ne pouvais donner ma sanction à une union pareille, je recommandai vivement les époux aux prières de l'église, et je priai effectivement pour eux en ce sens.

Il va sans dire que je ne demande jamais d'abjuration à personne, vu qu'au fond une abjuration n'est jamais nécessaire ; on est catholique, grec ou protestant dès qu'on le veut, et dès qu'on en fait les actes. Je puis bien suspecter jusqu'à un certain point, et dans certain cas, les motifs d'un homme qui vient me dire qu'il change de religion ; mais s'il persiste, je n'irai pas faire comme certains préfets que l'on sait, et qui déclarent à quarante, soixante, cent ou même cinq cents catholiques qui prétendent être protestants qu'ils ne le sont pas, « vu qu'ils ne sont pas sincères dans leur déclaration. » Cette espèce de connaissance des cœurs n'appartient qu'à ceux qui ont des gendarmes et des sabres à leur service. La vraie connaissance n'appartient qu'à Dieu seul.

C'est par suite des vues que je viens d'exposer que je pus accepter de bénir le mariage dont j'ai parlé plus haut. J'ajouterai même que le cas se présentait plus favorablement que beaucoup d'autres semblables. J'avais vu depuis quelques mois un jeune inconnu assister régulièrement et très-respectueusement au culte de la ville : puis je le vis un jour entrer dans la sacristie du temple avec la jeune Alsacienne dont j'ai parlé, qui de même fréquentait le culte très-assidûment. L'époux me dit qu'il avait été élevé catholique, mais qu'il embrassait la foi protestante, et qu'il me demandait la bénédiction de leur

mariage. C'était tout simple. J'eus même la franchise de 1844
dire à l'époux que sa résolution était peut-être un peu facilitée par la considération que nous ne faisons jamais payer les cérémonies religieuses; mais que, cette pensée elle-même étant innocente, je n'avais aucune raison de le repousser. Quand vint le jour de la cérémonie, il se présenta, sans que je l'eusse exigé, avec trois témoins; et là je lui demandai de nouveau s'il se déclarait réellement protestant. Sur sa réponse affirmative je lui demandai s'il répugnerait à me donner cette déclaration par écrit : il y consentit : elle fut signée par les trois témoins ; et je l'ai transcrite dans les registres d'Asnières. La voici recopiée textuellement, et avec tous les noms, telle que j'en ai l'original sous les yeux :

« Moi, soussigné, au moment de contracter mariage avec Eugénie R....., je déclare que, convaincu des erreurs de l'église de Rome, je ne reconnais pour vérité que les saintes doctrines de l'Évangile; et je promets de faire élever tous les enfants que Dieu pourrait m'accorder, dans les principes de la religion *réformée*, comme je veux y vivre moi-même à l'avenir.

» Asnières-lès-Bourges, le 15 juillet 1844.

» ANTOINE-JOSEPH G.....

» Témoins : P..... — P..... — G...., LOUIS. »

Ces braves jeunes époux étaient dans une profonde pauvreté. Ils partirent au bout de quelque temps pour le midi, patrie du jeune homme, à ce que je crois ; et je ne songeai plus à eux. Mais, comme je l'ai dit, nous les retrouverons plus loin.

Je reçus à cette même époque la nouvelle de la mort de ma mère. Quoi qu'elle eût passé par une longue période d'incrédulité j'ai quelque lieu de croire qu'elle aura fléchi dans ses derniers jours. Elle en avait souvent exprimé le désir.

Au mois de septembre, je composai, à la demande de

1844 mon collègue de Saumur, une brochure que j'intitulai : *Adresse d'un vrai catholique, etc.* C'était une réponse à une brochure qui avait paru dans cette dernière ville, sous le titre : *Notice sur Notre-Dame des Ardillers de Saumur*. On trouvera quelques passages de cet écrit dans le Supplément.

J'achevai cette brochure à Orléans, où j'avais été appelé pour la séance sémestrielle du consistoire général, et où je me rendais en même temps pour la consécration de mon fils John et de deux autres jeunes gens. Mon fils avait été faire sa théologie à Montauban ; et le désir profond de son cœur eût été de pouvoir achever complètement ses études, afin d'être admis à remplir son ministère dans l'église reconnue par l'état. Je ne juge pas le fait ; je l'énonce ; c'était son désir profond et ardent. Mais, après avoir longtemps insisté il se vit contraint, par l'état de sa santé, de renoncer à ce projet. Et comme son cœur le portait néanmoins à se vouer au service de l'Église, il continua à rechercher la consécration ecclésiastique, celle du moins qui, sans être valable aux yeux du gouvernement temporel, l'est parfaitement aux yeux de Dieu et de l'Église : ces deux choses sont en effet complètement distinctes. Ses professeurs reconnurent cette vérité ; et mon fils se présenta à Orléans avec la recommandation de vingt-et-un pasteurs, au nombre desquels était M. le professeur Adolphe Monod, qui le déclaraient capable de remplir les fonctions de ministre de l'évangile. Cette consécration eut lieu en effet le 26 septembre ; et, au milieu de ces faiblesses qui s'attachent du plus au moins à nous tous, mon fils s'est bien effectivement consacré dès-lors à l'œuvre de son Maître. En arrivant il y a quelques années à La Force, où il conduit un troupeau indépendant, et en voyant l'un à côté de l'autre, sur la hauteur, un temple et un bel établissement d'orphelines,

ces deux bâtiments qu'il a élevés presque simultanément, 1844
je m'écriai, en montrant le temple : « Voilà la fleur » et en montrant l'institut d'orphelines : « Voilà le fruit. » A ceux qui se seraient scandalisés de sa dissidence, d'ailleurs absolument involontaire, comme on vient de le voir, j'aurais pu dire : « Voilà le crime ; voilà la justification. » — Que chaque pasteur national élève un institut de ce genre dans sa paroisse ; et alors nous pourrons reprendre la discussion sous un autre point de vue. En attendant, il me semble que ceux qui croient pouvoir soumettre l'église de Dieu au pouvoir aveugle, charnel et souvent brutal d'un gouvernement temporel qui professe une autre religion que nous, devraient être un peu plus indulgents envers ceux qui prennent une liberté d'action dont les autres n'auraient jamais du se dessaisir ! Qui est-ce qui fait presque toute l'œuvre de Dieu en nos jours ? Et surtout qu'est-ce qui lui a donné toute son impulsion, si ce n'est les églises indépendantes ?

Du reste un grand nombre de mes lecteurs savent déjà que ce n'est point mon fils qui a formé la dissidence de La Force. Le gouvernement voulait imposer à ce troupeau de cinq à six cents âmes un pasteur dont les principes religieux n'étaient point évangéliques ; le troupeau n'en a rien voulu : le gouvernement a néanmoins installé ce pasteur de vive force, en l'introduisant dans le temple, accompagné de gendarmes : alors le troupeau s'est retiré et a fait venir un pasteur à ses frais : ce n'est qu'après la retraite de celui-ci et quand tous les faits ont été accomplis, que mon fils, qui ne pouvait d'ailleurs être reconnu par le gouvernement, a accepté la direction de cette église. Il l'a fait, et continue de le faire, dans les principes qui ont toujours été ceux de l'église réformée aux époques de sa gloire. Chacun sait que, jusqu'à la grande révolution de 1789, nos églises réformées n'ont

1844 connu le gouvernement que par les dragonnades et les exécutions : nos églises salariées par l'État étaient, et par le fait elles sont encore, aux yeux du catholicisme, des églises dissidentes dans toute la force du mot; c'est même aujourd'hui le terme officiel.

De retour d'Orléans..... J'ai encore un voyage à confesser; mais ce sera le dernier de ceux qu'on pourrait me repocher durant mon ministère à Asnières..... On a vu que j'étais très-bien remplacé pendant mes absences; et je n'ai jamais voyagé pour le seul plaisir de voyager, ni surtout pour sauter de table d'hôte en table d'hôte, mais bien de prédication en prédication. Au lieu donc de se plaindre d'avoir quelques missionnaires on devrait bien plutôt se plaindre de n'en avoir pas assez. Je partis donc encore une fois, et pour un objet bien intéressant. J'avais tant entendu parler de ces quarante ou cinquante troupeaux catholiques, ou plutôt païens, de la Saintonge qui depuis le temps de la Terreur n'avaient plus voulu de prêtres, et qui, lorsqu'on essaya de leur en renvoyer à la restauration, les avaient chassés; j'avais une telle peine à croire ces faits à la rigueur, que je désirais m'en convaincre par mes propres yeux; je partis donc le 21 octobre pour Tours, où feu le cher M. Jean André et sa digne femme m'accueillirent comme ils accueillaient toujours quiconque travaillait à propager l'évangile. Je prêchai dans cette ville; puis je passai par Bordeaux, pour me rendre à Sainte-Foy, où je trouvais mon fils Théophile. Je me rendis ensuite à La Force et à Meynard. Dans le voisinage de ces localités je fis la connaissance d'un pasteur, homme paisible, mais qui s'occupait un peu trop de ménage. Il m'apprit, en dînant, comment on cuit les choux. « Vous hachez menu; vous passez au beurre...» Eh! hacher menu; passer au beurre! Quelle théologie! Et quelle poésie!... Cependant je suis sûr que toutes les

chaires lui eussent été ouvertes : car il ne prêchait pas 1844
du tout *familièrement*.

En repassant par Sainte-Foy j'y vis l'intéressante colonie des jeunes détenus, et notre cher frère, M. le pasteur Henriquet ; puis, à Bergerac, MM. Hugues et Pozzi, chers amis également : et dans tous ces endroits je tenais des réunions, une, deux et quelquefois trois par jour.

De Bergerac je fis une excursion à Périgueux. C'était un poste tout catholique et prodigieusement ténébreux, où l'on n'envoyait encore que des éclaireurs. Je ne pouvais y passer qu'un soir : mais M. Pozzi voulut m'y conduire. Aussitôt arrivés nous nous rendîmes chez le sous-préfet pour lui annoncer que nous allions convoquer une assemblée pour le soir. Il fut singulièrement surpris ; il parut même étourdi de nous voir lui faire une annonce, plutôt que lui demander une permission ; mais il ne s'opposa à rien : nous louâmes un local ; et nous fîmes répandre une invitation. Cependant nous eûmes fort peu de monde, parce que c'était le soir de la Toussaint, et que tout le monde était en galas ou en soirée,... en souvenir de tous les saints. L'assemblée se passa sous forme de conférences : nous accordâmes la parole à qui la voulait prendre ; et nous eûmes là encore un singulier exemple de la profonde ignorance du monde catholique sur les sujets religieux. L'un d'eux me dit : « Est-ce qu'il n'est pas dit » quelque part : *Tu es Pierre, et je te bâtirai une église de* » *Pierre,* quelque chose comme ça ? »

De là, retour à Bergerac, à Meynard, à La Force, toujours prêchant partout, puis à la colonie de Sainte-Foy ; puis à Bordeaux, où je vis MM. les pasteurs Maillard et Villaret (M. Durand était absent), et où je fis encore la connaissance de MM. La Harpe père et Couve. Enfin, pour me rapprocher du vrai but de mon voyage, je me rendis à Saintes et à Marennes, où je trouvai nos frères

1844 Delong, Des Meynards et Cambon. Ayant encore prêché dans tous ces endroits, et même trois fois le dimanche à Marennes, je me dirigeai sur Saint-Jean-d'Angély, chef-lieu de sous-préfecture, et centre des contrées que je venais surtout visiter.

Quelle atmosphère d'impiété je respirais déjà en ces lieux ! Voici un article de journal qui me tomba sous les yeux à l'hôtel où je dus m'arrêter : il se rapportait à la Toussaint :

« L'*Écho de Saint-Jean-d'Angély*. — Saint Paul, je ne sais en quelle épître, nous dit qu'il vit une multitude de saints aux pieds du trône de Dieu ; et Grégoire IV, croyant l'apôtre sur parole, institua en conséquence *la fête de tous les saints*. Ce jour-là tout le calendrier est en joie ; il y a une grande fête au ciel ; et tous les bienheureux chantent *Hosanna*. Mais par malheur notre pauvre terre est rarement de la fête. Un déluge d'eaux vient fondre sur le pays, etc. »

Voilà des journaux censés catholiques !

Aussitôt arrivé je crus nécessaire, vu l'état extraordinaire des populations que je venais visiter, d'aller me présenter chez le sous-préfet, afin de lui expliquer la nature toute religieuse de mon but ; et je n'eus pas lieu de m'en repentir. Ayant exprimé, dans le courant de la conversation, l'idée si simple que ces gens n'étaient pas chrétiens : « Oh, me dit-il aussitôt avec un plaisir évident, si c'est ainsi que vous jugez la chose, allez ; faites-nous en de bons protestants, si vous le pouvez : mille fois mieux cela que de mauvais catholiques. »

Arrivé à Saint-Jean-d'Angély le 12 novembre au soir, je vis, dès le matin, venir chez moi un frère Maubert, évangéliste ou colporteur, qui voulut bien me servir de guide. J'allai m'entendre avec un architecte pour l'achèvement d'une petite chapelle protestante qu'on a construite dans cet endroit pour 6000 francs ; puis je tins le soir une assemblée d'une soixantaine de personnes

dans le village de Fosse-Magne. L'assemblée était dans 1844
une cuisine ; et l'auditoire était si compacte que, pour ne pas parler dans la bouche de celui qui était debout immédiatement devant moi et qui me touchait, je dus m'asseoir sur une table, afin d'être un peu plus élevé. — Ces gens avaient appris quelques cantiques, de quelques-uns de nos colporteurs et d'un évangéliste établi dans ces contrées : nous chantâmes ce soir ce beau verset :

Levons-nous frères, levons-nous,
Car voici notre Maître !
Il est minuit : voici l'époux !
Jésus-Christ va paraître.

et quelques autres.

Le lendemain je partis, toujours à pied, pour Lavergne, où nous eûmes dans la soirée une cinquantaine de personnes. Ces pauvres gens accouraient avec une sorte de plaisir ; mais ils n'étaient pas encore habitués à la décence chrétienne et protestante ; et, en se retirant surtout, c'était un grand vacarme de la part des jeunes gens. — Je revins à dix heures du soir à travers champs, par une boue profonde, éclairé par une lanterne que portait devant nous un paysan.

Le 14, nouvelle assemblée dans le jour : encore une autre à Fosse-Magne ; et à 7 heures une dernière chez mon guide ; puis départ vers minuit pour Tours, où je n'arrivai que le lendemain à neuf heures du soir, bien fatigué. — Mon collègue, M. le pasteur Morache, étant alors déjà malade, je dus le remplacer pour ses trois fonctions le dimanche, et je rentrai chez moi le 20.

Pendant tout ce voyage j'avais eu, comme de coutume, de bonnes nouvelles de mes enfants. Mon fils Étienne, tout en me remplaçant pour mes fonctions pastorales, continuait de fréquenter le collége de Bourges, où il était entré dès l'année précédente ; et mon fils Timothée allait

1844 à l'école supérieure. Les deux plus jeunes étudiaient aussi bien que faire se pouvait, au village.

Aussitôt de retour je me mis à l'œuvre pour un travail qui m'avait été demandé par mon collègue, M. le pasteur Cambon, à Marennes. Ce cher frère, ne connaissant pas, ou du moins ne se rappelant pas assez la brusquerie de mes allures littéraires, avait absolument voulu que je travaillasse à son petit journal le *Catholique apostolique et non romain*. Après m'y être longtemps refusé je pris pourtant la plume, et je lui envoyai une suite d'articles sur mon sujet favori, *la simplicité de la prédication*, en opposition au genre littéraire ; je pourrais dire, en laissant aux mots leur sens conventionnel, une suite d'articles CONTRE *l'éloquence de la chaire*. La question étant pour moi une affaire de conscience, je ne craignis nullement, pour être parfaitement clair, de critiquer sous ce rapport la prédication de nos trois grands prédicateurs évangéliques, MM. Gaussen, Adolphe Monod et Vinet. C'était se prendre à forte partie et se donner un terrible désavantage que de s'attaquer à ces trois hommes, dont chacun me dépassait de beaucoup sous le rapport littéraire, comme sous tous les autres. Mais comme ceci était une question de principes et non de personnes, et que d'ailleurs ces trois hommes me permettaient plus ou moins de les regarder comme mes amis, je n'éprouvai aucune crainte d'engager le combat. Je savais d'ailleurs que je ne leur faisais d'autre reproche que le reproche très-honorable d'être trop beaux ; je savais d'avance que je n'aurais pas la victoire aux yeux du grand nombre ; et qu'ainsi ils n'avaient en aucun sens rien à craindre de ma critique : je me sacrifiais plutôt à ma conviction.

Je ne ferai pas l'analyse de mes articles ; il me suffira de dire que, dans toute cette discussion, je partais du principe général, sur lequel je n'ai pas fléchi un instant ;

c'est, que « *l'évangile, appartenant à un ordre de choses* 1844
supérieur, absolument en dehors des affaires humaines, aucun des principes ordinaires de la rhétorique, dès qu'elle devient un art, ne peut s'appliquer à la prédication de l'évangile : » que l'évangile agit par lui-même, de quelque manière qu'il soit annoncé, pourvu qu'il soit effectivement annoncé par un homme qui a l'Esprit de Dieu ; que plus il l'est simplement, mieux il agit ; et que la beauté oratoire, ou philosophique, ou sentimentale qu'on peut ajouter à cette simple proclamation de l'évangile, bien loin d'ajouter à son efficace, l'affaiblit, la fausse et la masque aux yeux du pécheur. Et il est bien convenu qu'en tout ceci je parle des beautés oratoires réelles, du vrai pathétique, d'une vraie profondeur philosophique, et du véritable éclat de l'imagination. Je prétends, dis-je, que l'expérience s'accorde avec les déclarations positives de l'Écriture, pour nous montrer que ce ne sont pas les plus grands prédicateurs qui, en fin de compte, gagnent le plus d'âmes à Jésus-Christ, mais tels hommes simples dont on parle à peine et dont les discours n'ont aucun genre de beauté littéraire proprement dite, — « *afin que la croix de Christ ne soit pas anéantie.* » (1 Corinth., 1.)

Il nous faudra revenir sur ce sujet ; car M. Vinet publia l'année suivante, dans le *Semeur*, quelques articles en réponse aux miens ; et cela donna lieu à tout un débat dont je rendrai compte en son lieu. Pour le moment je reprends l'ordre des faits.

Je me rappelle, de cette époque, un moment d'impatience qui n'eut rien de violent, mais qui reste pourtant péniblement gravé dans mon cœur ! Il me semble qu'il y a une espèce de douce amertume à se reprocher des péchés passés, même réparés : cela nous replace dans l'humiliation, sur ce bon terrain que le chrétien ne devrait jamais quitter, et qui finit par être délicieux.

1844

Que tout ce que je vois
De ma faiblesse
Fasse naître chez moi
Cette tristesse,
Tristesse selon Dieu,
Tristesse heureuse,
Qui rend l'âme à tes yeux
Si précieuse !

Voilà des vers qui sont faibles en littérature, mais admirables de vérité : c'est encore la lutte entre le beau et le bon.

1845 Cette année s'ouvre par quelques nouvelles que je recevais de mon fils établi à Glasgow. Il me parlait des grandes spéculations dans lesquelles il s'engageait, en compagnie de quelques autres négociants, tous assez jeunes. Il ne fit rien que de régulier, mais ils allaient trop fort ; et ce qu'il avait gagné trop vîte il le perdit bientôt encore plus vîte. Il est vrai que cela peut arriver au sage comme à l'étourdi.

En février, M. Duvivier de Saumur, m'annonça que mon *Adresse d'un vrai catholique* l'avait mis en train ; qu'il avait aussi composé de son côté ; et que nos deux brochures excitaient une vive sensation. Puis, en mars, il m'apprend que l'auteur de l'ouvrage auquel nous avions répondu vient de répliquer ; et il me demande de répliquer à mon tour. Je me mis aussitôt à ce travail, que j'ai intitulé *Conversation amicale*, etc. Mais ayant eu trop d'autres choses sur les bras dans le courant de l'été, je ne pus faire paraître l'ouvrage qu'en août, comme on le verra en son lieu.

Quant à ma vie privée je retrouve, dans mes notes du printemps, la pensée par laquelle je terminais l'année précédente. « Je pense depuis quelque temps avec plaisir à l'humiliation ; *j'aime cette position.* »

Et puis la vie de famille me rappelle encore une jolie 1845
circonstance. Étant à la campagne, nous avions des poules, les délices de ma femme. Quant à moi je n'aime pas le cri perçant et monotone de cet animal si peu aimant, ni surtout la criarde fanfaronnade de la poule dès qu'elle a pondu un œuf. Occupé ou non, il faut que tout le voisinage le sache, et cela pendant une demi heure : « Ah ! j'ai pondu un œuf ! voyez donc quel bel œuf ! » Trop vraie image de bien des rapports de sociétés religieuses ! Ajoutez à ce vacarme l'accompagnement du coq, puis le sifflet aigu des poulets; et vous aurez une scène champêtre, mais rien qui aille très bien avec les travaux de la pensée, ni avec la conversation ou la musique. Un jour que j'entendais sous ma fenêtre un de ces petits poulets pousser sans fin un cri opiniâtre, j'ouvrais la croisée en disant avec quelque impatience : « Chassez-moi donc ce poulet ! » — « *Oh ! il a peut-être perdu sa mère* », s'écria mon Théodore. Charmante et charitable interprétation de ce cri, qui n'excitait chez moi que l'impatience. C'est le même enfant qui, avec une intelligence faite pour les études, aime pourtant par-dessus tout l'agriculture, les bœufs, les chevaux, les vaches surtout, et qui trouve si beau de coucher dans une étable, même très-peu soignée. « C'est si beau, *si simple*, disait-il ! » C'est par suite de ce même goût qu'il a voulu aller s'établir en Amérique, pour y cultiver la terre sur une échelle plus grande et avec plus de facilité que cela ne peut se faire en Europe.

En avril je me rendis aux assemblées de Paris. Ce genre de réunions, qui nous vient d'Angleterre, a évidemment, à une certaine phase de la vie de l'Église, son côté naturel, je dirai presque nécessaire, et par conséquent innocent. Il s'y fait du bien. Parmi beaucoup de choses médiocres il s'en dit de bonnes ; et il y a tel tempérament religieux qui pourra persévérer jusqu'au bout à y trouver

1845 de la bénédiction. Mais, d'un autre côté, on ne peut se refuser à reconnaître que la chose a ses graves imperfections. Quoi qu'on en dise, la question d'argent y joue un trop grand rôle : les orateurs y font quelquefois, soit pour obtenir cet argent, soit pour montrer leur talent, des tours de force, des dépenses d'esprit, hélas ! et surtout en Angleterre, des dépenses de bons mots qui navrent le cœur des hommes plus sérieux. Les collecteurs, car le bout de ces assemblées est toujours une collecte, s'évertuent à conter des anecdotes quelquefois bien peu en harmonie avec le sérieux qui devrait animer toute assemblée chrétienne : j'ai entendu des réunions de deux à trois mille personnes éclater de rire pendant des quinze ou vingt minutes consécutives. De plus, je le répète, les orateurs y jouent un trop grand rôle : des hommes pétillants d'esprit, s'y font applaudir comme on le ferait d'un acteur,.. tout cela est peu salutaire...

Il est vrai que ces réflexions s'appliquent surtout à l'Angleterre ; et nous y reviendrons en parlant de ce pays-là ; mais elles s'appliquent aussi à notre France ; et je recommande sérieusement ces considérations à mes frères. On ne doit pas, sous prétexte que toute œuvre humaine est imparfaite, laisser aller les choses comme elles vont quand elles vont mal : beaucoup de ces choses que nous ne qualifions que d'imperfections sont des péchés : l'Église de Christ ne doit jamais rechercher les choses qui ont de l'éclat : elle ne doit pas non plus se livrer aux riches de ce monde en leur donnant presque exclusivement la présidence des sociétés religieuses, ni courir après l'argent, il faut résister à cette pente.

Pendant que ces assemblées se tenaient à Paris, ma sœur Pyt passait de cette vie au repos éternel. Elle mourut à Neufchâtel le 25 mai, dans la paix du Seigneur, chez ma sœur Narbel qui avait déjà fermé les yeux à

ma mère, dix mois auparavant. On connaît ma sœur 1845
Pyt : c'était une femme fidèle qui, depuis plusieurs années, ne sortait pas un instant de la communion de son Dieu.

Le 10 juin, anniversaire de ma naissance, j'eus une fête de cœur que je ne puis m'empêcher d'insérer dans ces Mémoires. Depuis assez longtemps nous négligions ces anniversaires ; et je crois que j'avais dit dès la veille qu'il n'y avait pas besoin qu'on fêtât ce jour chez moi. Néanmoins je vis mes deux plus jeunes enfants me présenter le matin une humble petite couronne de fleurs, de ces petits bluets ou barbeaux qu'on trouve dans les blés, accompagnée de ces mots que Théodore avait écrits sur un chiffon, un vrai chiffon de papier, froissé et fané, sans forme régulière et de deux pouces seulement de côté ; je transcris ces mots sous la forme où ils me furent donnés.

« Cher papa,
Quand même tu as dit de ne te
rien donner à ton jour de naissance,
je te donne cette couronne
que j'ai arrangée ; et Élisée
m'a aidé à cueillir les fleurs.
adieu cher papa, Dieu te
bénisse. »

J'ai collé ce papier sur une même feuille avec celui que me présentait mon Elisée au 2 janvier 1843 (p. 292); et j'ai pensé cent fois que si jamais j'encadrais quelque chose ce seraient ces deux papiers... « Aimer est quelque chose ; tout le reste n'est rien ! »

Dans ce même mois de juin, notre président de consistoire me chargea d'une nouvelle excursion à Saumur. Je devais chercher à y arranger certaines choses pour

1845 lesquelles mon collègue de cette ville désirait avoir le concours d'un frère ; puis visiter ensuite les églises de Tours, et de Blois, et particulièrement un village catholique qui demandait des prédications protestantes.

Je profitai de mon passage à Saumur pour y tenir deux ou trois conférences publiques au sujet de la polémique qui s'était engagée sur nos brochures, et qui prit, quelques semaines après, encore plus de gravité, à l'apparition de la seconde brochure dont j'ai parlé plus haut et à laquelle je travaillais alors encore.

Au milieu de juillet nous eûmes un évènement de famille des plus rares : ce fut une réunion générale de mes onze enfants qui eut lieu à Asnières ; réunion qui sans doute n'aura plus jamais lieu, — qu'au ciel, s'il plaît à Dieu. Mon fils Ami, qui nous avait quittés en 1838, comme on l'a vu, qui avait passé sept années de sa vie sans nous revoir, et qui avait fait momentanément de brillantes affaires, désira venir nous faire visite, à nous et à ses frères ; mais, se ravisant sur ce dernier point, au lieu de faire la dépense de temps et d'argent nécessaire pour les aller visiter successivement chez eux, il leur offrit de les dédommager tous de leurs frais de voyage respectifs, pour qu'ils vinssent en même temps que lui chez moi à Asnières. Par la grâce de Dieu ce beau projet réussit. Nous voyons successivement arriver Samuel de Bâle, John et Théophile de La Force, Ami de Glascow, Auguste sa femme et leur petite Anna, de Templeux-le-Guérard, Paul de Genève, puis Etienne, Marie, Timothée, Théodore et Elisée de la ville ou du village. Dès l'arrivée d'Ami on fit une promenade commune. C'était vraiment un beau coup d'œil que cette nombreuse famille, avec des jeunes gens déjà âgés de trente ans, de vingt-huit, de vingt-six, de vingt-quatre, de vingt-deux, et ainsi en descendant jusqu'à celui de neuf ans, ou, en comptant la petite

Anna, jusqu'à seize mois. Le village en était rempli; on 1845
nous voyait partout.

Comme il y a rarement une fête absolument parfaite, celle-ci paya le tribut à l'humanité par un accident de voiture qui arriva en route à mon fils aîné, et qui fut assez grave pour le retenir quelques semaines au lit. A part cela la fête fut complète ; et nous donnâmes à cet évènement un peu de fixité en faisant faire, de la famille réunie, un daguerréotype qui reste comme un doux monument de ce beau rendez-vous : l'aîné seul y manquait. Notre Ami était arrivé le 20 juillet ; il repartit le 29, et avec lui recommença la dispersion. *Sic transit gloria mundi !* Je lui remis, à son départ, en souvenir de cette belle visite, un papier où je lui recommandais de se tenir collé à son Dieu; j'ai lieu de croire qu'il l'a fait; et je désire que nous le fassions tous, toujours plus fidèlement.

Le moment où nous nous vîmes, lui et moi, pour la première fois fut bien doux. Il atteignit Bourges un dimanche matin pendant que je prêchais en ville; et, pour ne pas déranger le culte, il entra à mon insu, pour le reste du service, dans la sacristie. Quand je fus descendu de chaire je vis s'avancer vers moi un jeune Anglais, qui portait dans ses traits un air d'attendrissement et de respect qui n'était pas ordinaire. Au bout d'un instant je le reconnus; mais l'empreinte anglaise était marquée à un point surprenant. Chacun a pu observer que cette nation, comme tout grand peuple peut-être, imprime son caractère surtout ce qui soutient avec elle des rapports continus. Même moi, qui n'ai pourtant pas été précisément dans ce cas, je me suis vu très-souvent, je ne sais pourquoi, pris pour un Anglais. Quant à lui, il avait pris non-seulement l'air, mais réellement les traits de ce peuple; et quant au langage, il était parfois comique : il nous parlait sérieusement de sa *départure :* il avait fait à

1845 plusieurs personnes de Glascow des *applications* en faveur de certaines sociétés, etc.

Lorsque mon fils aîné put repartir nous donnâmes à sa jeune Anna une petite robe, à laquelle je joignis ces lignes :

« Ma chère petite Anna. — Cette robe passera bientôt ; le ciel visible même passera comme elle ; mais puisse-tu ne jamais oublier, une fois que tu l'auras comprise, la recommandation que je te fais, de t'appliquer, comme celle dont tu portes le nom, à « *ne pas bouger du temple*, » c'est-à-dire de la communion de Dieu, et à « servir le Seigneur jour et nuit en jeûnes et en prières, en louant le Seigneur, et parlant de lui à tous ceux qui attendent la délivrance à Jérusalem ». — (Luc, 2, 36.)

» Souvenir de ton séjour à Asnières. — 15 Août 1845.

» A. B. »

Pendant cette douce visite de mes enfants un libraire de Paris imprimait ma *Conversation amicale*, qui parut dans les derniers jours d'août. C'est peut-être un de mes ouvrages les mieux écrits. Notre adversaire nous ayant attaqués sur presque tous les points possibles, et la réponse, comme on sait, étant toujours plus longue que l'attaque, je dus faire un tour de force pour pouvoir jeter quelque unité dans mon ouvrage. Par la même raison il me serait impossible d'en donner l'analyse : en voici un extrait sur un seul point.

Monsieur Desmé, notre adversaire de Saumur, ayant jugé bon de renouveler la calomnie d'une prétendue flétrissure de Calvin, je lui répondis d'abord par un extrait de l'*Histoire de la Réformation* de M. Merle (préface du t. 3, p. 10 et 11) qui décide absolument la question, et qu'on trouvera au *Supplément*. J'y ajoutais quelques réflexions ; puis je terminais ma brochure par ces pensées plus douces:

« Oui ; laissons là la controverse ! S'il y a temps pour la faire, il y a temps aussi pour la quitter ; rentrons dans l'élément de paix dont nous ne devons jamais sortir que momentanément et par force.

» Il y a quelques soirs je contemplais le soleil couchant, du haut d'une 1845
de ces vastes et riantes collines qui couvrent de leurs longues ondulations le beau pays que j'habite. Je prolongeais, par la pensée, la ligne que suivaient mes yeux ; et je pensais à l'Océan, à sa paix profonde dans les jours de calme, à sa voix imposante dans les jours de tempête ; puis, revenant à l'horizon, j'y voyais reposer doucement de belles masses de nuages, se dessinant au loin comme une chaîne de montagnes, toutes roses comme le fer dans la fournaise.... Les Alpes ! pensai-je avec un léger serrement de cœur. Mais cette impression était tout instinctive ; ou plutôt c'était un effet d'anciennes habitudes ; car je ne les regrette point ces Alpes: on se dispute là comme ailleurs ; on se bat aux pieds de leurs chalets pour des méchants et des ambitieux.... (1)

» La riche sonnerie de la ville remplissait les campagnes de sons harmonieux.... Pourquoi ? C'est demain qu'on prétend faire la fête de Dieu. La fête de Dieu? C'est je crois quand un pécheur se convertit !... Hélas ! on n'y pense plus ! Et les forces des serviteurs de Dieu se dépensent misérablement en luttes stériles! Ignobles querelles des hommes, pensais-je en moi-même ! Et paix plus ignoble encore de ceux qui ne songent qu'à leur bonheur, que dis-je ? qu'à leur tranquillité présente et qu'à la vie des sens, marchent au devant de l'éternité sans y plus réfléchir que ces brebis qui broutent là devant moi !... »

Dans les dernières lignes de ma Conclusion j'ajoutais, au sujet des excellents discours de Finney, quelques mots sur lesquels nous aurons à revenir.

Cependant les rangs de la famille continuaient à s'éclaircir. Le lendemain du départ de notre Ami, John nous avait quittés avec son jeune élève; Paul nous quitta le 4 août ; Samuel le 7; Auguste, avec sa femme et son enfant, le 19 ; Etienne le 20, pour faire une visite momentanée à Châtillon, en attendant de nous quitter de nouveau dans peu, pour aller étudier à Montauban. Puis Théophile, qui était venu de Sainte-Foy avec la fièvre et qui en avait eu de violents accès tous ces jours, pouvait enfin repartir le 26.

Avec le retour de l'automne, sentant toujours plus

(1) Guerre et troubles précurseurs du Sonderbund.

1845 l'impossibilité de laisser mes deux derniers fils fréquenter les écoles ou le collège de la ville sans me tenir auprès d'eux, je dus prendre mon parti d'aller m'établir définitivement moi-même en ville, avec eux et notre vieille domestique ; quitte à venir au village deux ou trois fois par semaine, en prenant pour cela autant que possible les plus beaux jours.

Sans doute cette vie à deux ménages ne pouvait durer longtemps ; je l'avais senti de bonne heure ; et il n'y avait réellement d'autre moyen de pourvoir à l'éducation de mes enfants que de chercher un autre poste ; je décidai en conséquence de le faire. Mais, en attendant, je dus recourir à l'expédient que je viens d'indiquer ; et je passai ainsi l'automne et l'hiver, surtout les soirées, dans une charmante et douce vie de famille. C'était joli d'entendre quelquefois dans la soirée nos quatre plumes courir en silence sur le papier, et ne s'interrompre que pour quelques salutations amicales. Nous écrivions à une même table carrée et à une seule lumière. Mais nous n'avions pas avec nous la maman, ni notre Marie.

Au milieu de tout cela je reçus de M. Vinet une lettre profondément touchante, dont l'occasion remonte à ces articles que j'avais publiés contre ce qu'on appelle l'*éloquence de la chaire,* et où, pour être parfaitement clair, j'avais nommé MM. Vinet, Gaussen et Ad. Monod. J'avais même cité, de ce dernier, tout un morceau, où, malgré la sincérité sans tache que je reconnais à l'auteur, je prétendais découvrir qu'en cherchant à produire un effet saillant au moyen de l'art, il s'était laissé entraîner à la déclamation. M. Vinet avait répondu, il est vrai, à mes articles, dans le *Semeur ;* mais comme je n'avais pas cru nécessaire de répliquer aux siens, la lutte en serait restée là, si un mot incident de M. Vinet ne m'eût engagé à lui écrire en particulier, et n'eût provoqué de sa part la lettre

qu'on va lire. M. Vinet avait relevé et approuvé en partie 1845
mes observations sur le morceau dont je viens de parler : mais, citant de mémoire, il avait cru se rappeler que je n'avais désapprouvé que la fin de ce morceau et que j'en avais « fort admiré » disait-il, la première partie. Voici ses termes. (*Semeur* année 1845, p. 364) :

« Un écrivain qui s'entend en éloquence.... a fort admiré la première partie de ce morceau ; mais il a refusé son approbation à la seconde. Il a trouvé plus de rhétorique que d'éloquence dans cet appel à la nature inanimée qui parut se troubler au moment de l'agonie de l'Homme-Dieu, etc.; son observation est sévère ; mais elle n'est pas injuste. (1) »

Dès que j'eus connaissance de cet article j'écrivis à M. Vinet, non pour entrer en discussion, lui disais-je, mais pour rectifier son allégation, et pour me laver de l'accusation d'avoir fort admiré une partie quelconque du morceau dont il s'agit. Ma lettre laissait percer quelque tristesse: le refus que je faisais de traiter la question même en était à lui seul une preuve ; mais je prie le lecteur de se bien rappeler qu'elle n'avait que de la tristesse et qu'elle n'exprimait aucun autre sentiment pénible. Voici la réponse de M. Vinet, qui serre le cœur par la tristesse qu'elle respire à son tour, et par l'humilité, pour moi bien humiliante, de son ton.

« Lausanne, le 23 novembre 1845.

» Mon très-honoré et bien cher frère,

» Contrister un des hommes qu'on honore et qu'on aime le plus, c'est ce que j'appelle un malheur parfait ; et c'est le mien aujourd'hui si j'en juge par votre lettre. Pour ce qui est de l'allusion relative à un passage de M. Monod, j'avoue que j'ai cité de mémoire, étant à la campagne et loin de mes livres. Je m'empresserai de réparer cette erreur. Du reste je n'ai point critiqué votre critique ; je l'ai plutôt adoptée et commentée ; seulement je me suis trompé sur le point en litige. J'en ai du regret et je vous en demande pardon.

(1) C'est-à-dire, dans mon style à moi, A. B., qu'elle est juste.

1845 » Dans mes trois articles préliminaires, j'ai cru faire une œuvre de conciliation, puisque j'abonde dans votre sens à plusieurs égards, et que je fais voir que je n'estime pas moins que vous la popularité et la familiarité. J'estime aussi que je ne vous ai attribué ni directement ni indirectement des opinions incongrues, comme serait celle qui permettrait à la bassesse et à la trivialité de prendre dans la chaire la place de la familiarité bienséante. Je persiste à croire que nous sommes moins éloignés l'un de l'autre que vous ne le pensez. Vous êtes peut-être plus littéraire que moi ; dans un sens bien certainement (1), mais même dans tous. La familiarité que vous préconisez pourrait bien être un genre littéraire. Votre art, à vous, est de cacher l'art ; et vous y réussissez si bien que vous vous le cachez à vous-même ; mais il y en a jusque dans ces boutades si heureuses dont vos écrits sont semés ; et cet art n'exclut ni le naturel ni la sincérité. (2)

» Si un jour, dans le *Semeur* ou ailleurs, je vide mon cœur sur le sujet de la littérature considérée comme genre, comme profession et comme *caractère*, oui comme caractère, vous en entendrez de belles. Vous diriez, sur ce point, mieux sans doute, mais non davantage. Mais serai-je alors en contradiction avec moi-même ? Ai-je jamais voulu que le prédicateur fût en chaire un littérateur (3) ? J'en ai horreur : tout mon enseignement homilétique à l'académie de Lausanne, a respiré cette sainte horreur. Demandez plutôt à mes disciples. Je n'ai recommandé que le travail ; et si j'osais vous prier de relire mes articles, je suis sûr que vous trouveriez que ma pensée, restreinte et déterminée avec un soin extrême, est dans le fond la vôtre ; j'ai voulu opposer une digue aux témérités de la faiblesse, je n'ai pas prétendu contraindre la force à se faire faible, ni prescrire au brave de marcher à l'ennemi et de se jeter dans la mêlée au pas de menuet. Vous ne voulez pas que nous soyons d'accord, ce n'est que sur ce point que je ne suis pas d'accord avec vous. (4)

---

(1) On croira aisément que je n'aie jamais pu comprendre en quel sens ce jugement pourrait être vrai. Veut-il parler d'un peu plus de chaleur à la surface, ou de plus de clarté ?

(2) Je le crois bien ! Il en revient toujours à confondre l'art avec l'instinct et le naturel, qu'il avait pourtant nettement distingués dans son premier article.

(3) Qu'est-ce que l'*art*, si ce n'est de la littérature ?

(4) Cette inconcevable assertion, quand nous avons dit noir et blanc, marque bien, avec quelques autres circonstances, la difficulté réelle du sujet important sur lequel roule tout ce débat.

» Venons à Finney (1). J'ai lu de vous à son sujet une note bien amère 1845
à la fin d'une brochure polémique. Je ne ferais pas semblant de ne pas la prendre pour moi. Après l'avoir lue, je me suis dit : « Je reviendrai à » Finney ; je le louerai encore ; je le recommanderai ; je rappellerai sur » lui, autant que je le pourrai, l'attention publique. » Ce que je me suis dit alors je veux le faire. Mais que je vous dise en attendant, vénéré et cher frère, que je crois en avoir dit beaucoup de bien ; et que les critiques, dans mon article, ne recouvrent pas les éloges. Que n'êtes vous aussi humble pour le compte de vos amis, que vous l'êtes pour votre propre compte ! Je pense que vous seriez content, non de la manière, mais du fait. Je n'ai rien dit qui ressemble à quelques fleurs à cueillir parmi des monceaux de pierres. Je crois que si mes éloges avaient été plus développés et appuyés de plus de citations, tout le monde aurait trouvé que j'élevais très-haut les discours de Finney. Ne croyez pas que ce soit moi qui leur aie nui ; ce sont plutôt les doctrines qu'ils renferment ; doctrines excellentes peut-être, mais peu à la mode. Du reste je n'en ai pas fini avec votre auteur. J'y reviendrai....

» Pardonnez de grâce ces longueurs ; je serais moins long si je n'avais à cœur de m'excuser (2), car envers qui me serait-il plus amer d'avoir eu

---

(1) Je ne lui avais pas dit un mot de Finney dans ma lettre ; mais, comme il avait précédemment annoncé les excellents discours de cet auteur, dans le *Semeur*, en insistant trop, suivant moi, sur les défauts du style des traducteurs de cet ouvrage, j'avais dit à ce sujet à la fin d'une brochure : (*Conversation amicale*, p. 67) : « Il faut qu'il s'élève vers les » cieux un cri général des chrétiens, comme le bêlement du troupeau, » afin que le berger s'approche de plus près de ses brebis. J'ai voulu » rappeler ces pensées à mes frères protestants, en publiant *les Discours* » *de Finney*, sur les réveils. Ces discours n'ont pas, semble-t-il, la vogue » chez les grands de l'Église ; mais ce n'est nullement une preuve, bien » s'en faut, qu'ils ne méritent le respect et l'attention des vrais chrétiens. » L'homme regarde à l'apparence, mais Dieu regarde au cœur : l'homme » est chatouilleux pour la forme et peu difficile pour le fonds : le chré- » tien fait l'opposé. Si quelques-uns méprisent cette apparition dans notre » littérature religieuse, Dieu saura bien prendre sa cause en main ; et il » n'abandonnera pas non plus celui qui, pour cette œuvre, s'est mis à » la brèche ; mais je ne crains pas de rappeler, quant à ce livre, cette » parole de Jésus : « Celui qui aura reçu un prophète en qualité de pro- » phète recevra la récompense d'un prophète. »

M. Vinet, ayant occasion de m'écrire pour l'affaire qui nous occupe ici, voulut en profiter pour dire quelques mots sur cet autre sujet, qui y avait quelque rapport.

(2) Cet homme excellent avait écrit avant ces deux mots ceux-ci : *me justifier ou* qu'il a ensuite effacés. Le cœur se serre vraiment à la vue de tant d'humilité et de charité.

1845 des torts qu'envers vous? Je ne veux pas m'absoudre ; j'ai pu manquer de réflexion, d'attention ; mais l'intention était droite et respectueuse. Il faudrait, pour m'excuser, savoir comme je vis ici : c'est un wirwar continuel, ce n'est pas une vie.

» J'aimerais à vous croire plus tranquille, plus heureux ; mais vous me parlez de votre tristesse ; ce mot me va au cœur ; et je ne puis prendre mon parti d'avoir ajouté, dans la moindre mesure, l'affliction à l'affligé ; s'il en est ainsi pardonnez-moi.

» Vous parlez d'une effusion du saint Esprit : nous avons ici en attendant, ou peut-être en même temps, une effusion de l'Esprit de ténèbres (1). Je vous défie d'avoir rien vu encore de pareil à ce que nous voyons ici ; mais enfin, de force nous revenons à l'âge apostolique. Soyez content : nous n'en sommes bientôt plus aux discours peignés, frisés, et musqués ; nous n'aurons bientôt plus que la rue pour temple et la borne pour chaire. Nous nous ferons simples si nous ne le sommes pas.

» Votre dévoué, VINET. »

Je me hâtai de répondre quelques lignes à ce digne frère, et ce fut la fin de notre correspondance sur ce sujet.

Je suppose que mes lecteurs ne me sauront pas mauvais gré de leur avoir communiqué cette lettre si touchante. On voit du reste par cette lettre même, que je n'avais pas écrit à M. Vinet de manière à paraître blessé, et qu'il ne trouve dans ma lettre que de la tristesse ; son premier mot l'indique.

Revenons à mon village. Je cherchais donc un poste qui ne divisât pas ma famille en deux ménages ; je m'étais informé de celui de Melun ; et on m'avait répondu d'une manière fort engageante. Mais je voulus voir les choses par moi-même ; je me rendis dans cette ville, et, quoique les conditions pécuniaires fussent très-faibles, je vis que je pouvais m'y loger convenablement et à bas

(7) M. Vinet, qui avait été condamné par le précédent gouvernement, comme ayant émis quelques principes qu'on avait jugés radicaux, fait ici allusion aux désordres de ce même radicalisme dans lequel il n'a jamais trempé.

prix, et que j'aurais un collége et des écoles pour mes 1846
plus jeunes enfants. Le voisinage de Paris était une autre circonstance, très-secondaire il est vrai, mais qui avait pourtant son importance.

Cependant je ne voulus rien conclure avant de m'être entendu avec les miens et d'avoir consulté quelques autres personnes; mais l'avis qui l'emporta fut nécessairement pour Melun, puisque la considération relative à l'éducation de mes enfants restait toujours là. Je me portai donc comme candidat pour ce poste; et le président du Consistoire de Meaux m'écrivit de son côté que si je persistais à me présenter je pouvais compter sur ma nomination. Ainsi finit l'année 1845.

Cette nomination m'arriva effectivement quelques semaines après, le 23 février. Alors recommencèrent les tribulations d'un emballage et d'une liquidation compliquée, toujours aggravée par la nécessité d'économiser de tous côtés. Écrire des lettres pour achever ce qui concernait mes rapports avec le consistoire d'Orléans, pour commencer avec celui de Meaux, pour demander des voitures de déménagements; écrire à des préfets, à des emballeurs, à des rouliers; acheter des cordes, des ficelles et des clous, faire des caisses de bibles, de traités, de livres, de batterie de cuisine; coudre des ballots; faire venir quelques objets de Genève; recevoir des visites.... Heureusement qu'à l'heure où j'écris, tout cela est peut-être enfin passé pour toujours: mais il s'en fallait bien que j'eusse alors ces peines pour la dernière fois.

Le dernier départ du chrétien est bien plus simple: il n'emporte rien avec lui: les anges l'emportent, lui, dans le sein de Dieu!

Au milieu de tout cela il arriva une petite chose qui occupa le public pendant quelques jours. Au commen-

1846 cement d'avril toute la ville de Bourges put lire tout-à-coup dans un journal l'annonce brillante « qu'une *dame* protestante abjurerait les erreurs de sa secte et rentrerait dans le sein de l'église tel et tel jour; qu'elle serait baptisée dans la cathédrale, qu'elle y communierait le lendemain, etc. » — Je crois que tout cela tombait sur la semaine sainte.

Au premier moment je ne sus absolument ce que cela voulait dire : le mot *dame* me dépaysait : je crus que c'était peut-être quelque dame anglaise puséyte qui était venue faire son abjuration dans l'obscurité du Berry ; mais je ne savais rien ; les conjectures même me manquaient. Peu à peu cependant quelques personnes se demandèrent si ce ne serait peut-être pas notre pauvre jeune Alsacienne de 1844, dont j'ai parlé plus haut (p. 326). Et comme on insistait, je fus curieux de m'en enquérir.

Cependant je me gardai bien de faire le moindre effort pour empêcher l'abjuration dont il s'agissait ; et elle eut lieu en effet. Au jour annoncé, une des familles respectables de la ville, croyant, comme je le suppose très-volontiers, faire une œuvre vraiment pieuse, conduisit les époux, ou peut-être la jeune femme seule, à la cathédrale, dans une voiture attelée de deux chevaux blancs, et en donnant à cette jeune femme la place du fond. Puis la même famille lui fit cadeau de la somme de *quarante francs et d'une paire de rideaux blancs:* je l'appris quelques jours après de la jeune femme elle-même.

Oui, d'elle-même ; car j'allai la voir ; bien résolu d'ailleurs de ne point y aller pour la tourmenter ni même pour la gronder. J'avais facilement deviné qu'elle n'avait pas besoin de cela pour se sentir mal à l'aise ; mais je voulais m'assurer du fait ; et à force d'informations je trouvai sa demeure. Il fallait, pour arriver chez elle, entrer dans un cabaret : l'escalier était placé dans l'intérieur de la maison ;

de sorte que, même en plein jour, il y faisait nuit noire : 1846
j'arrivai au second, où je trouvai ma pauvre petite dame relavant sa vaisselle de terre. Elle me reconnut aussitôt, et parut fortement embarrassée : mais je me hâtai de lui montrer que je n'apportais pas chez elle trace d'irritation. Alors, prenant les devants, elle me dit qu'elle s'était trouvée avec son mari dans la dernière misère; qu'ils étaient revenus à Bourges; qu'on lui avait dit qu'on pourrait faire son salut étant catholique romaine ; et quelques autres choses semblables. Je lui répondis que je n'étais venu que pour vérifier qui était cette dame dont on avait annoncé l'abjuration; et je me bornai à la conjurer de lire l'Écriture-sainte et de prier, plus qu'elle ne l'avait sans doute fait jusqu'alors. — Je ne les ai pas revus. Ce serait bien beau de les revoir dans le ciel; et c'est possible!

Par une coïncidence assez singulière, au moment où nous perdions cette pauvre protestante, un mauvais prêtre catholique-romain anonyme m'écrivait pour me demander de lui procurer une place de pasteur protestant et un mariage; mais « un bon. » Bien entendu qu'un bon mariage signifiait chez lui un mariage riche, comme il me l'expliqua nettement plus tard ! On pourrait croire que c'était une mystification ou une manière de me sonder, et de voir comment je répondrais à de pareilles demandes. Mais la preuve qu'il y avait bien là-dessous un individu réel, c'est que le même homme m'a adressé encore d'autres lettres après la première, et après mes réponses, et qu'il m'a même suivi ainsi jusqu'à Melun. Je lui répondis, comme on le comprend d'avance, que dans l'Église de Dieu, les fonctions pastorales ne se donnent pas ainsi au premier venu ; et je lui conseillai sérieusement de « chercher avant tout le royaume des cieux et sa justice. »

Une lettre de M. Schérer, que je reçus à cette époque,

1846 me rappelle que j'envoyais alors de temps en temps quelques articles au journal *la Réformation*, dont il était rédacteur. Il me parlait à ce moment d'un article que je lui avais envoyé sur le socialisme, et qui plut assez généralement par sa clarté, due elle-même à ce que j'avais pris la question sous sa forme pratique et élémentaire.

J'y disais entre autres :

« Qui, dans ce système, sera ramoneur, cocher, chamoiseur, ballayeur de rues? Qui voudra même se charger sérieusement des rudes travaux de l'agriculture, si les hommes ne veulent pas souffrir d'inégalité dans les jouissances de cette vie? Qui nous mènera en voiture, nous portera nos lettres, nous fera nos souliers, etc., si nous voulons tous être riches?»

Cependant mon départ pour Melun approchait. Tout notre travail d'emballage eut lieu dans la semaine avant Pâques; on conçoit quel tiraillement pour mon esprit; car tout mon cœur était d'un côté et presque toutes mes pensées obligées de se tourner de l'autre.

Le vendredi, 17 avril, arrive chez nous au village pendant le dîner, notre énorme voiture de déménagement qu'on nous envoyait de Paris, un jour plus tôt qu'il n'avait été convenu. Cependant notre maison était dans un tel bouleversement de toutes choses, que nous lâchâmes sur le champ notre dîner et nous mîmes à charger cette maison roulante, en prenant pour cela les intervalles lucides entre quelques averses. Cette voiture pesa, dit-on, 13000 livres. Il y a moins de perte, je crois l'avoir déjà dit, à emporter un ménage qu'à vendre et racheter; nous emportâmes donc jusqu'à des œufs, qui arrivèrent sains et saufs.

Le samedi matin, quand nous dûmes partir, il s'agissait de faire une demi-lieue dans les chemins que j'ai décrits plus haut. On jeta une vingtaine de fagots dans les fondrières les plus profondes : on attacha à la voiture trois cordes de chaque côté; puis tout mon consistoire et

une partie de mes voisins s'emparèrent de ces six cordes afin de retenir la voiture en cas d'accident : la moitié du village nous regardait passer. Enfin nous arrivâmes heureusement sur la grand'route : les moins pieux, en sortant de cette bagarre, disaient de tous côtés : « Dieu soit béni » ; et les trois puissants chevaux de la voiture se mirent à hennir. Tout le monde en fut frappé. 1846

Quant à nos personnes, nous partîmes le lundi, 20, après avoir été accueillis, pour les couchers de la veille et de l'avant-veille, chez quelques amis de Bourges ; et nous arrivâmes à Melun le mardi 21. Une famille protestante nous reçut pour la nuit ; le lendemain nos meubles arrivèrent en bon état.

Encore une station dans la vie ! Qu'est-ce qui nous attendait alors ? Qu'est-ce surtout qui nous attend après la mort !

Qu'éprouverai-je un jour
En entrant à mon tour
Dans l'autre vie ?...
Tenez vos lampes prêtes,
Vierges, préparez-vous !

LIVRE XIX.

MELUN.

D'AVRIL 1846 A MARS 1849 (DE 56 A 59 ANS).

Quatre résultats de ces 3 ans. — *Description de la maison centrale.* — Position sociale et morale des détenus.— *Statistique* de leur moralité. — Ma règle de conduite dans la maison. — Gêne des protestants dans tous les établissements publics. — J'obtiens *une petite chambre dans la maison.* — Supplice *des cellules* (ou cachots). — Dénonciations à cet égard, et *silence des journaux.* — Causes de ce silence. — *Défaut de dévouement et de chaleur.* — *Scène en cour d'assises.* — Conflits entre le directeur et moi. — Assemblées de Paris. Entrevue avec Mme la duchesse d'Orléans. — Consécration d'un jeune ministre à Lemé. — Prédications à Melun et à Fontainebleau. — Je parts pour l'Angleterre. *De l'Alliance évangélique.* — Son beau côté. — M. et Mlles Leveson-Gower. — Bibliothèque de la maison centrale de Melun. — Première visite à *Glascow* et *Edimburgh.* — Retour à Paris. — Je vais faire la dédicace du temple de La Force. — Mon fils *Samuel* part pour les *Indes.* — *J'invite la population de Melun à des conférences.* — *Affluence inattendue.* — Le prédicateur du carême s'irrite. — Repris. — Culte et cène pendant quelques semaines, devant un nombreux auditoire.— Peu de résultat apparent. — Nouveau *départ pour l'Angleterre*, en faveur de la *Voix nouvelle.* — Ascension du *Ben-Lhomond*, de nuit. — *Prison-modèle de Pentonville.* — Liverpool. — Mer lumineuse. — *Souvenir des conférences de Melun* (et de *Fontainebleau*), brochure. — Le ministre des cultes s'en plaint. — Publication des *Prophètes protestants.*— Faits incontestés.— Justification de la révolte des Camisards. Nous devons protéger nos familles. — Mot remarquable de l'*amiral Coligny.* — *Les Camisards ne se sont nullement révoltés contre le roi.* — Encore Coligny.— Le directeur de la maison centrale se plaint de moi, et encore sans succès. — *Conversion profonde.* — Lettre d'Utrecht. — Escamotage de la *république !* — *Bénie par le clergé !* — Comédie à la préfecture. — Nouveau mandement pastoral de ma part. — *Révolte dans la prison.* — Le préfet m'interdit l'entrée de la maison. — Il se repent ; je le menace. Je rentre. — Vains efforts de ma part auprès de M. Coquerel père. — Note sur ce prédicateur. — Le nouveau directeur de la maison me fait refuser l'entrée de la maison.—*Désordres de la maison centrale de Melun* (brochure). — *Je demande une enquête.*

— On nous envoie un médecin. — M. de Tocqueville. Entrevue. — Le citoyen Sénard *supprime le poste d'aumônier protestant* à Melun. — L'ex-république me redoit une partie de mon traitement. — *Les Frères de la doctrine renvoyés des quatre maisons centrales* où ils étaient employés. — Théodore agriculteur. — *Synode* non officiel de l'*Eglise réformée de France*. — Je me décide à retourner en Suisse. — Trois *semaines* chez une famille amie. — Départ de Melun. — *Voyage en Angleterre* pour la société d'*instruction primaire*. — Choléra ; insurrection de juin. — Arrivée à Genève et à Bellevue.

Comme les évènements se présentent d'une manière différente, suivant qu'on les considère de près ou d'une manière superficielle ! — En ne consultant que mon impression générale et le souvenir des évènements qui sautent aux yeux, je ne regardais, jusqu'au moment où j'écris ces lignes, mon séjour à Melun que comme une époque de second ou de troisième rang dans ma vie, quant à son importance. Mais je vois qu'il est difficile d'établir, entre les diverses années d'une vie, ce genre de proportion ; car, en faisant mon bilan détaillé de cette époque, je trouve que Dieu m'a employé à Melun pour quatre choses dont chacune pourrait me montrer à elle seule que je n'ai pas perdu mon temps dans cette ville. Ces quatre choses, sont : 1° la connaissance que j'y ai acquise des abus qui régnaient dans les prisons ou *les Maisons centrales*, et la dénonciation que j'en ai faite au gouvernement et à la société ; 2° des *conférences* publiques, à Melun et à Fontainebleau, sur les dogmes de la Réformation en opposition à ceux de Rome, conférences dont j'ai publié les traits principaux dans une petite brochure ; 3° *une conversion*, dont je ne dirai que ce mot même, mais qui mérite à mes yeux et aux yeux de ceux qui en ont connaissance, une mention toute spéciale ; et enfin, et surtout, 4° la réimpression du *Théâtre sacré des Cévennes*, avec une préface et des notes, publication que je regarde comme 1846

1846 le fait le plus important de ma vie. — Je ne doute pas que quelques personnes ne sourient à ce mot; mais je suis accoutumé à ce sourire, et je puis les assurer que je le leur rends bien; seulement le mien est bien autrement sérieux que le leur; et peut-être un peu douloureux.

Nous arrivâmes donc à Melun le 21 avril. — Aussitôt je commençai mes visites à mes pauvres prisonniers, ces visites qui non-seulement devinrent dès-lors journalières, mais que je faisais presque toujours le matin et l'après-midi, en passant avec ces détenus jusqu'à six heures par jour. Ce sont des souvenirs qui tiennent du ciel et de l'enfer. De l'enfer, non pas, comme quelques-uns vont le penser, à cause de la corruption des prisonniers, mais à cause de bien d'autres choses.

La maison centrale de Melun est située dans une île formée par la Seine, qui partage cette jolie petite ville en deux portions inégales. Cette prison était autrefois un ancien et vaste couvent, qui se composait de deux corps de bâtiment qui pouvaient recevoir un millier d'habitants, séparés par deux cours principales, puis de quelques autres bâtiments plus petits, avec leurs cours aussi. Il faut y ajouter une belle infirmerie, qui se compose elle-même de deux beaux édifices de quatre étages de hauteur. — La prison contenait en moyenne onze cents prisonniers, presque tous condamnés pour vol ou escroquerie, quelques-uns pour outrage aux mœurs. Sur ce nombre il y avait environ cent vingt protestants. Ce nombre, formant presque la dixième partie du nombre total des détenus, donnerait une proportion fort désavantageuse au protestantisme de France, puisque les protestants ne forment qu'environ la vingt-troisième partie de la population totale du pays, en comptant un million et demi de protestants sur trente-cinq millions de français. Mais cette disproportion se rectifie au contraire d'une manière fort honorable

pour notre foi, quand on apprend que, sur vingt ou trente 1846
maisons centrales qu'on trouve en France, il n'y en a, je crois, que trois ou quatre qui aient des aumôniers protestants; et que tous les détenus de cette communion sont censés dirigés sur ces trois ou quatre maisons. — Il est vrai qu'on ne le fait pas à la rigueur, et que la chose n'est même pas toujours praticable : mais, en tout cas, ces faits réduisent déjà considérablement la proportion des détenus protestants quant à ceux de l'église romaine. D'ailleurs il y a une autre circonstance qui diminue encore plus sensiblement cette proportion; c'est que la moitié de ces détenus protestants étaient des catholiques qui, à leur entrée, se sont dits protestants. On comprend qu'ils en avaient le droit, et qu'ils pouvaient le faire sans mentir. Sans doute un règlement interdit aux détenus, une fois en prison, de changer de communion. Ce règlement a eu pour but d'empêcher, dans la prison, les conversions ouvertement dérisoires ou hypocrites, et même d'affaiblir le prosélytisme des ministres d'une communion envers les détenus de l'autre. Mais tout le monde, hors de la prison, a le droit d'embrasser la foi qu'il veut; et si un mauvais catholique, ne croyant pas à son église, juge bon, pendant qu'il est encore en liberté, d'entrer dans la communion protestante, personne au monde n'a le droit de lui contester le choix qu'il fait. Au moment où j'arrivais à Melun, la prison venait de recevoir pour directeur un homme qui avait lui-même changé de religion; ce droit est évident.

En tout cas, le fait est que la moitié de mes détenus étaient des hommes qui avaient été élevés dans la communion romaine. De sorte qu'en résumé le nombre des détenus vraiment protestants était, relativement parlant, fort petit.

Quant aux nations dont se composait mon pauvre trou-

1846 peau, on y trouvait, à côté d'une majorité nécessairement française, plusieurs Allemands, plusieurs Suisses, quelques Anglais ou Écossais, et un jeune Norwégien qui, peut-être, — ne poussez pas les hauts cris, je dis peut-être, — se trouvait là, comme quelques autres, par quelque erreur de la justice. Aussi longtemps que les juges ne prétendront pas eux-mêmes être infaillibles, j'admettrai qu'ils peuvent se tromper. Je sais très-bien que les détenus sont menteurs ; mais je sais que beaucoup de messieurs en liberté le sont aussi, et surtout peuvent se tromper.

Quant aux positions sociales d'où étaient sortis ces hommes, la plupart, on le conçoit, étaient de la classe pauvre ; plusieurs des voleurs n'avaient même volé que par pauvreté. D'autres pourtant étaient de la classe moyenne : on y trouvait un ou deux instituteurs ou professeurs, un ou deux prêtres, quelques notaires, quelques négociants.

Quant à la moralité de mes gens, voici les principes d'après lesquels je traite cette question. Je crois que les hommes sont beaucoup comme on les fait. Donnez à une prison, si c'était possible, des directeurs pieux, des employés pieux, et surtout des pasteurs pieux, mais vraiment pieux, et je vous garantis que, sauf quelques scélérats incorrigibles, vous verrez s'opérer chez le grand nombre des détenus d'admirables changements. Je ne dis pas, bien s'en faut, que tous se convertiront : est-ce que tous nos auditeurs des temples et des églises se convertissent ?... Je ne dis pas même que ce sera le grand nombre qui se convertira, pas plus que cela n'arrive au grand nombre de nos auditeurs en liberté ; mais je dis qu'à côté d'un certain nombre de conversions réelles, vous aurez des effets de second choix, de troisième choix, et ainsi de suite en descendant, mais en général un effet sensible d'amélioration ; parmi les détenus comme parmi les personnes en liberté.

On dit quelquefois que ces gens sont l'écume ou la lie de 1846
la société. Je suis d'un autre avis. Je crois que cette écume et cette lie se trouvent aussi bien dans la haute société et dans la moyenne que dans la basse ; qu'il y a des voleurs, et fort nombreux, dans tous les rangs, des libertins dans toutes les classes ; et que la loi humaine, — que je respecte, du reste, et que j'appuierai toujours, — tout en faisant pour la répression du mal ce qu'elle peut, fait une œuvre excessivement imparfaite. Chacun connaît le proverbe : « Qu'on pend les petits voleurs, et qu'on laisse courir les grands » : je crois cela, et que, comme on le dit aussi, la loi est une toile d'araignée qui prend les mouches, mais non les éperviers : elle fait ce qu'elle peut, encore une fois, et elle fait bien ; mais la question actuelle, savoir le degré de valeur morale des hommes, quant au fond, n'est pas de son ressort ; et je la traite, comme elle doit l'être, d'après les grands principes de l'évangile. Presque tous les employés que j'ai vus parlaient des détenus, on le comprend d'avance, avec un souverain mépris : mais j'ai appris avec plaisir qu'au moins une fois un inspecteur général avait jugé la question dans mon sens. « Prenez, disait-il, prenez dans la société, au hasard et sans trier, mille individus ; la somme de leurs moralités ne vaudra pas plus que celle que vous feriez avec le même nombre de détenus. »

Je puis même donner à ce sujet quelques chiffres ; car j'ai fait ce travail pour moi-même. Seulement qu'il soit bien entendu que je ne puis avoir la prétention de préciser les degrés et les nombres : j'admets la possibilité de fortes erreurs ; mais, accusé tour-à-tour de deux défauts opposés, tantôt de trop de sévérité dans mes appréciations morales, puis de trop de crédulité ou d'indulgence envers les coupables des classes inférieures, je proteste contre cette dernière supposition : en fait de piété surtout je ne

1846 me contente pas aussi facilement qu'on voudrait le croire ; et la preuve que mes jugements ont été assez justes, c'est qu'ils ont eu la confirmation des faits durant une époque prolongée pendant deux ou trois ans ; c'est que j'ai obtenu quelquefois, à raison de ces faits, l'approbation des directeurs de la prison même.

Voici comment je m'y pris pour dresser une échelle comparative de la moralité de mes détenus. Je me fis de tous un grand catalogue alphabétique, que je possède encore ; et j'ouvris pour ainsi dire, à chacun son compte particulier, où j'inscrivais son âge, son lieu de naissance, le nombre et les sujets des condamnations encourues par lui, puis des détails sur ses antécédents et sur son caractère ; avec une évaluation de son degré actuel de moralité, évaluation exprimée en chiffres, que je renouvelais tous les trimestres, et qui variaient, du bien au mal ou du mal au bien, entre 0 et 10.

Comme je savais que tout ce que je laissais dans la prison pouvait être lu, épié et commenté par plus d'un personnage, j'écrivais toutes ces choses dans un mélange de langues où personne ne pouvait se retrouver, écrivant quelques mots anglais en caractères hébraïques, du latin en caractères grec, le français en allemand, etc.

Après avoir bien connu, bien vu et bien suivi mes détenus pendant un an environ, je commençai à faire l'espèce de statistique dont je viens de parler. Pour résoudre ce problème assez difficile, d'évaluer en chiffres la moralité comparative de ces hommes, je pris une grande feuille que je divisai du haut en bas en dix degrés, le meilleur étant en haut, le plus mauvais en bas, et les degrés intermédiaires à distances proportionnelles entre ces deux limites. Puis je pris la liste de mes hommes ; et balançant en moi-même le bien et le mal que j'en savais et que j'en pensais, combinant la moralité et l'intelligence,

et me souvenant qu'il y en a de stupides qui ont quelques 1846
bonnes intentions, d'intelligents qui sont méchants, et le tout avec des nuances à l'infini, je consultais pour chacun d'eux, comme le ferait un jury, mon impression générale à son égard, la résultante des impressions diverses qu'il m'avait laissées; et m'avançant vers le haut, vers le milieu, vers le bas, remontant ou redescendant un peu, et tâtonnant plus ou moins, j'inscrivais enfin son nom à l'endroit qui exprimait le mieux mon jugement sur son compte.—Il me semble que cette règle n'est pas si mal, surtout quand on établit une échelle de dix degrés; elle ressemble assez, comme je viens de le dire, à celle que suit un jury pour porter ses jugements.

Voici maintenant le résultat de ce travail.

Sur *cent* détenus, je comptais :

1er	Degré, c'est-à-dire celui des hommes que je croyais entièrement repentants, corrigés, convertis à Dieu, pieux, sincères, et que je n'aurais pas craint de regarder comme des amis, et de mettre en rapport avec mes propres enfants. . . . . 3 ou 4		
2e	Degré, très-bien encore, quoique légèrement inférieurs aux premiers. . . . . 3 ou 4		7
3e	Encore un peu inférieurs		5
4e	Plus ou moins passables.		12
5e			20
6e			20
7e			12
8e	Mauvais et méchants.		10
9e	Encore plus mauvais.		8
10e	Vauriens absolus, scélérats, ou hypocrites. .		6
			100

Je dois faire observer qu'en formant ce tableau je n'a-

1846 vais nullement calculé mes évaluations particulières en vue d'un résultat final quelconque : j'avais jugé chaque individu à part, sans égard au reste, et j'étais d'avance curieux moi-même de savoir quel serait le résultat général de tous ces jugements individuels. Or il est intéressant de voir combien ce résultat ressemble à ce qu'on aurait pu attendre d'avance, et combien il peint bien l'état de la société, j'entends de la société libre, aussi bien que l'état des détenus. Mince aux deux extrémités, ce tableau s'enfle en s'avançant vers le milieu ; et il y a foule pour le médiocre, le passable, le pauvre, l'ordinaire. N'est-ce pas là le monde et la société dans la réalité?

Je viens de dire que mes jugements furent singulièrement confirmés par les faits et même par le jugement que portaient sur mes détenus les directeurs de la maison. J'avais même un ou deux de ces détenus qu'ils auraient mis au nombre des meilleurs, et que je renvoyais aux hypocrites ; parce que, contre l'idée fixe des directeurs, je me prenais moins qu'eux mêmes à des démonstrations extérieures, et que, comme je le leur ai souvent dit, j'étais plus connaisseur qu'eux en moralité.

Voilà le personnel avec lequel j'avais affaire.

Cependant on comprend que tout ce commencement de chapitre est une anticipation : mais je l'ai placé ici parce que ces données dessinent mieux ma situation dès les premiers jours, et font sentir dès le début dans quel élément je me mouvais.

En arrivant, je ne savais encore rien de toutes ces choses ; je me trouvais sur un terrain inconnu ; et dans les premiers jours, dans les premiers mois même, tout était pour moi affaire de tâtonnement.

Je n'ai encore parlé que de l'édifice et du moral de mes détenus : je dois décrire l'intérieur de la maison et ses habitudes.

L'édifice était divisé en pièces, ou salles, de grandeur 1846
fort inégales. Quelques-unes pouvaient contenir de cinquante à soixante détenus, d'autres n'en pouvaient recevoir que vingt, dix, ou moins encore. Les détenus étaient occupés à différents travaux : c'étaient des menuisiers, serruriers, chapeliers, cordonniers ; les caves étaient pleines de tisserands ; quelques-uns faisaient des instruments de musique, fabriquaient des boutons ou des théières en bronze ; d'autres travaillaient en horlogerie, ou dans d'autres branches encore. Tout cela était distribué par ateliers ; les protestants confondus parmi les catholiques.

D'après le réglement les détenus devaient garder un silence absolu ; mais la régle était continuellement enfreinte. Chaque pièce un peu grande était surveillée spécialement par un employé. A Melun, comme dans trois autres maisons centrales, ces employés étaient depuis quelque temps des frères de la doctrine chrétienne : nous aurons à en reparler.

J'avais eu, dans cette maison, pour prédécesseur un collègue pieux et instruit, actuellement pasteur dans une de nos églises protestantes. Moins patient et plus courageux que moi, il avait donné de tous côtés, et surtout contre les frères, des pieds et de la tête. Mais je puis dire qu'il avait moins gagné par cette manière de faire que je n'obtins au bout de quelque temps par ma timidité, si l'on veut appeler ainsi le double principe que je suivis dès mon entrée ; savoir de ne pas me permettre la moindre infraction aux réglements ; puis de sacrifier de mes droits, et même de ceux des détenus, tout ce qui n'était qu'affaire d'amour-propre ou d'un intérêt secondaire, afin de ne pas donner la moindre prise contre moi, et de me montrer d'autant plus inflexible pour ce qui regardait la pratique de mes droits religieux et les droits sérieux de

1846 mes protestants. Grâce à Dieu cette double règle m'a parfaitement réussi.

Mais cela ne s'est montré qu'au bout de quelque temps. J'ignorais tous les droits que pouvaient me donner les règlements ; et j'étais réellement faible dans le maintien de ces droits, par la crainte que j'éprouvais d'entrer en conflit avec le directeur de la maison. C'était un homme encore jeune, ami de la justice, humain au fond, mais capable aussi d'être très-dur dans l'occasion, jaloux de son autorité, et souvent très-brusque. J'allais donc, en toutes choses, tout-à-fait à tâtons et timidement. — « Puis-je voir mes hommes un à un? Puis-je les visiter dans les ateliers ? » — Oui sans doute, me disait-on ; mais pas trop souvent. — J'y allais donc. Mais comment les connaître? Il me fallait demander au frère surveillant de l'atelier quels étaient les protestants ; et il me les indiquait ; mais le plus souvent de mauvaise grâce.

Cependant je faisais peu à peu leur connaissance, et je commençais à dresser cette liste nominative de mes gens, dont j'ai parlé plus haut. Mais bientôt on me fit des observations. « Vous allez les voir bien souvent : cela peut les détourner de leur travail. » — Non, répondis-je ; j'exige toujours qu'ils continuent de travailler pendant que je leur parle. — Mais les catholiques entendent vos conversations. — Non ; je parle bas à dessein, pour ne pas faire de prosélytisme, même indirectement. Et c'était vrai ; quoique je m'aperçusse bien que les frères en faisaient avec mes détenus, jour et nuit.

Cependant comme les observations se répétaient, je fis mes visites aux ateliers un peu plus rarement ; et j'entrai alors en relation avec mes hommes pendant la promenade générale. Cette promenade est une marche d'une demi-heure le matin, et d'autant l'après-midi, qui se fait dans les vastes cours de la maison. A cet effet, on distri-

bue les détenus en deux moitiés : cinq cents descendent 1846
à une certaine heure, et remontent une demi-heure après pour faire place à cinq cents autres. Puis chacun de ces groupes se divise, dans les cours, en deux portions, dont l'une marche et l'autre s'assied sur les bancs qui bordent la cour. Dans cette marche ils vont l'un derrière l'autre, toujours sous la surveillance d'un certain nombre de frères. — Je m'attachais naturellement à ceux qui étaient assis, m'asseyant à côté d'eux. Alors revinrent les observations. « Vous êtes trop familier avec vos gens : vous leur mettez la main sur l'épaule, sur le genou : l'aumônier catholique ne fait rien de pareil. » Et ceci était très-vrai : car je m'aperçus de bonne heure que les détenus catholiques reprochaient à leur pasteur de n'être pas avec eux aussi amical que je l'étais avec les miens. Cette comparaison revenait continuellement.

A cela je répondais au directeur qu'il fallait pourtant que je visse mes gens. « N'avez-vous donc pas, lui dis-je, un coin dans la maison, où je puisse les recevoir convenablement, et m'entretenir avec eux ? » — Il n'y en avait jamais eu jusque là ; et l'on me disait que cela n'était pas faisable.

Cependant je revenais à la charge ; et comme le directeur se montrait par moments très-bien à mon égard, je profitai d'une bonne occasion pour faire une nouvelle tentative. Sans viser en aucune manière à faire la cour à la direction, mais dans un but purement moral, j'avais obtenu d'un détenu qu'il fît l'aveu d'une faute, aveu qu'aucune peine, aucune torture n'avait pu lui arracher. Cet aveu, qui était important pour la direction, joint à quelques autres faits de ce genre, me procura dès ce moment beaucoup plus de faveur dans la maison. On m'ouvrit largement l'entrée de ces cachots dont je vais parler, tandis que je n'avais eu jusqu'alors à ces cachots

1846 qu'un rare accès, quoique le réglement portât que les détenus doivent être visibles pour l'aumônier « à toute heure du jour. » — On me félicita sur la manière dont je conduisais mes gens ; et alors je revins à ma demande d'un petit coin pour m'entretenir avec eux. — Il n'y en a réellement aucun : toutes les places sont occupées. — Mais l'aumônier catholique n'a-t-il pas un confessionnal ? — C'est vrai, me dit-on : mais je ne savais pas que vous eussiez la confession. — Pardonnez-moi : chez nous tout entretien sérieux sur la religion incline bientôt vers la confession. S'il m'arrivait à moi-même de faire quelque faute en présence de mes détenus, je leur en ferais l'aveu ; et eux de leur côté ne manqueront sûrement pas d'avoir bien des choses à me dire. — Affaire faite. Le lendemain on déplaçait un cordonnier, et on me donnait sa chambrette, de deux pas et demi en tout sens; le directeur m'y plaça même une table, deux rayons de bibliothèque, et, pour l'hiver qui approchait alors, un petit poële en fer avec une bonne provision de bois qui me fut renouvelée régulièrement tous les jours. Un peu plus tard un de mes détenus obtint la permission de me faire, à ses frais, tapisser cette chambrette d'un joli papier à fond rose.

Il y a plus encore. Pour régulariser et faciliter mes entrevues avec mes détenus, le directeur m'en assigna deux d'entre eux pour me servir de messagers dans la maison, et pour aller, de ma part, à quelque heure que ce fût, me chercher ceux que je demandais. — C'était un parfait triomphe ; et, puisque je suis obligé de maintenir bien des griefs contre ce directeur, je suis heureux de rendre ici justice à la générosité dont il usa envers moi en cette occasion, comme en quelques autres.

Parlons maintenant de ces cachots que je mentionnais tout-à-l'heure. — Dans toute maison du genre de celle-

ci il se commet nécessairement tous les jours quelques 1846
fautes contre la discipline, ou même des choses encore plus graves; il est évident qu'on doit trouver des vauriens dans ces maisons, comme on en trouve dans la société libre, comme on en trouve de temps en temps dans les plus hautes positions et dans toutes les classes, comme cela s'est vu sur des trônes, sans en excepter le trône pontifical. Il y a donc des hommes incorrigibles et complètement dépravés, pour lesquels il faut la force, les gendarmes, la prison dans la prison, les châtiments : je le reconnais; et je ne veux pas, quand je signale des excès de sévérité, qu'on me dise que je prétends affaiblir le pouvoir de la direction; je n'y pense nullement; et quand je serais directeur d'une maison centrale, je saurais aussi bien qu'un autre, punir et garrotter les méchants dont on ne pourrait venir maître autrement. Quand on a des fers, des soldats et des supplices à sa disposition, et qu'on peut se mettre cent contre un, ce n'est pas bien difficile, et c'est quelquefois nécessaire. Je demande seulement qu'on n'use de ces moyens violents qu'à proportion du besoin réel qu'on en a, et avec cette économie que nous devons appliquer à toutes choses; car c'est un fait que si nous ne savons graduer habilement les peines, et entremêler les remèdes moraux aux remèdes violents, nous arrivons très-vite et forcément à l'emploi de plus en plus fréquent, et enfin habituel, de châtiments atroces. L'homme est d'une nature si puissante que, loin de le corriger par des souffrances barbares, vous le rendez toujours plus féroce lui-même. Pour le dompter vous serez obligé de devenir bourreau; vous serez même obligé de persister dans cette hideuse fonction; car à l'instant même où vous cesserez de torturer cet homme qui s'est endurci à la douleur, vous n'aurez plus sur lui aucune prise. En prodiguant la sévérité on en vient à ne plus pouvoir gouverner un homme

1846 qu'en l'enchaînant à un mur. Même alors il est devenu tout meurtrier et blasphémateur; il ne veut plus de votre religion ni de votre ordre social : vous ne le tenez pas même ainsi; et il vous jouera le tour d'un jour à l'autre.

Mais il n'en faut pas moins, dans une maison centrale, un système de châtiments; et pour cela l'édifice renferme toujours un lieu appelé *le quartier pénitentiaire*. A Melun c'était un corps de maison particulier, mais contigu aux autres, avec sa petite cour et ses dépendances. Quoiqu'il y eût des cellules, — c'est de ce nom plus doux qu'on appelait les cachots — dans toutes les parties de l'établissement, c'est naturellement cette partie de la maison qui en avait le plus : quatre à l'entrée, dans un vaste et sombre corridor, puis, dans un autre endroit, une vingtaine, distribuées sur deux lignes. Ces cachots avaient environ huit pieds de long, six ou sept de haut, cinq de large. Il n'y entrait d'air et un peu de lumière que par un trou grillé pratiqué à la porte, et qui avait dix à douze pouces de côté. On n'y trouvait aucun meuble. Le prisonnier couchait par terre, sur le plancher, sans avoir même un morceau de bois pour y poser sa tête.

Cependant tout cela n'est encore rien. L'homme peut supporter un degré de gêne et de douleur si élevé que ces malheureux seraient, dans bien des cas, tombés de joie à vos genoux si vous aviez pu borner là leurs souffrances! Mais il reste à achever la description de ce qui constituait le supplice de la cellule : je le fais en empruntant une page à une brochure que j'ai publiée sur ce sujet (1). « Les hommes condamnés à cette peine étaient là, les mains liées derrière le dos par des fers ou menottes, qui leur tenaient les deux poignets unis au moyen de vis qu'on pouvait serrer plus ou moins étroitement : dans cette po-

(1) Des *Désordres de la maison centrale* de Melun. L'imprimeur a daté 1849, mais l'ouvrage parut en novembre 1848.

sition la torsion des bras produit, dès la première ou la 1846
deuxième heure, une douleur qui devient parfois atroce : le patient ne trouve aucune position dans laquelle il puisse dormir ni se reposer. Pour se nourrir il est tenu de ronger son pain comme un animal, et de prendre, pour boire, son vase avec les dents. » (J'ajoutais ici d'autres détails encore; mais ils sont de nature à ne pouvoir être placés dans cet ouvrage.) « Enfin l'influence de la cellule sur la santé est pernicieuse au plus haut degré. Le cachot contracte toujours, on comprend aisément par quelle cause, une infection presque insoutenable ; le costume indécent dans lequel on les a souvent renfermés en été a produit plus d'une fois des refroidissements mortels ou très-graves.

» En général, la cruauté toujours croissante du régime de la maison, aggravée depuis l'introduction des Frères dans l'établissement, a produit depuis quelques années un accroissement de mortalité notable, des cas de mort en cellule, des suicides et des assassinats..... »

Mais je n'ai pas le courage de continuer ces citations ; j'ai fait la triste expérience que c'est une peine inutile. Lorsque, en 1848, je publiai la brochure dont je tire les pages précédentes, j'envoyai deux exemplaires de mon ouvrage *à tous les journaux de Paris, sans exception,* aux bons, aux mauvais, et aux médiocres, aux conservateurs et aux radicaux, à tous en un mot. A cette époque la liberté de la presse était illimitée ; et s'il y avait eu, d'ailleurs, dans mon écrit quelque chose de compromettant, c'était à moi seul que la publicité aurait fait courir quelque risque. Eh bien croira-on que, sauf le seul *Semeur,* pas un journal de Paris, pas un, absolument, ni religieux, ni conservateur, ni modéré, ni radical, ni moral, ni immoral, pas un seul ne daigna parler de mes dénonciations, ni en bien ni en mal. C'est vraiment remarquable. Comme j'avais demandé à grands cris une enquête, le gouvernement bâtard que

1846 nous avions alors envoya un médecin chargé de ce travail; mais de tous les journaux, de tous, chose singulière ! pas un, sauf celui que je viens d'excepter, ne bougea; voilà comment s'ensevelissent les choses !

Je me suis souvent demandé d'où avait pu provenir ce silence universel, vraiment frappant; et je ne puis l'attribuer qu'à des causes bien fâcheuses. Parlons d'abord des journaux rédigés par des gens du monde. Ces hommes peuvent se distinguer, relativement parlant, en bons et en méchants, en hommes cruels et en hommes compatissants, ou enfin en amis et en ennemis du gouvernement. Pourquoi, de leur part à tous, cet abandon absolu des opprimés dont je plaidais la cause ? Pourquoi n'en pas prendre occasion, ou d'attaquer ou de justifier le gouvernement ? Pourquoi, si on me croyait dans mes plaintes, ne pas me soutenir, et si on ne me croyait pas, ne pas m'attaquer ?... Ah ! je le répète, ce silence complet sur une chose si grave est bien frappant; et je ne puis me l'expliquer qu'en me disant que, sauf quelques rares exceptions, aucun de ceux qui prétendent diriger l'opinion publique ne s'occupe sérieusement du bien public; qu'on n'en parle généralement que dans des vues intéressées; et que lorsqu'un homme réclame uniquement dans des vues d'humanité, il plaide une cause qui est abandonnée d'avance, parce qu'elle ne touche en rien aux intérêts particuliers des uns ou des autres.

Un fait qui est parvenu à ma connaissance semble confirmer pleinement ces réflexions : c'est que, peu après l'apparition de ma brochure, un inspecteur général des prisons fut subitement destitué, sans que rien lui eût fait prévoir cette mesure sévère. Or on me dit qu'il le fut à la demande du rédacteur d'un des mauvais journaux qui pullulaient à cette époque; que ce rédacteur avait précédemment passé quelque temps à la maison centrale de

Melun sous la direction de l'inspecteur dont il s'agit : 1846
qu'il n'en avait pas conservé, cela se conçoit, un doux souvenir ; et que, possédant maintenant ma brochure, il avait menacé le gouvernement de donner de l'éclat à mes dénonciations si on ne lui accordait pas, comme satisfaction personnelle et comme prix de son silence, la destitution de son ennemi. Voilà, dis-je, ce qui m'est revenu. La destitution subite a réellement eu lieu : les causes n'ont rien que de très-plausible ; et, si le fait est vrai, nous aurions là le spectacle que présente habituellement le monde : un méchant qui demande à des méchants une peine contre un autre méchant ; quitte à faire payer tout cela par les malheureux dont on abandonne la cause, et par celui qui voulait prendre leur défense ! Je ne vois pas comment expliquer autrement le silence universel de ceux des journaux qui ne se piquent pas de piété.

Quant aux journaux religieux le cas est presque plus singulier encore ; et il a certainement son côté pénible aussi. Je ne parlerai naturellement que des deux journaux évangéliques du protestantisme à Paris, les *Archives* et l'*Espérance*. Pourquoi, eux aussi gardèrent-ils un silence absolu ! Craignaient-ils que s'ils mentionnaient ma brochure, on ne les accusât de sortir de leur sphère purement religieuse ? Mais une grande partie de cette affaire était réellement religieuse ; car c'était un aumônier qui écrivait ces choses ; et non-seulement il traitait une question qui intéressait vivement la loi morale, mais il parlait d'empiètements nombreux et criants sur ses droits religieux les plus évidents ; et il parlait d'une enquête, d'abord entamée, puis suspendue, sur de graves accusations qui s'élevaient contre les frères employés dans la prison. C'était bien religieux cela !

Cette supposition n'explique donc pas le silence dont il s'agit ; et je crois devoir lui assigner une autre cause. On

1846 m'a assez laissé voir qu'on s'est accoutumé à me regarder comme imprudent, comme irrégulier, même dans le cas d'une bonne cause, pour qu'il me soit permis de croire qu'on aura porté un jugement de cette nature sur mon écrit. On aura regardé comme possible que, tout en ayant raison pour le fond, j'aie avancé certains faits sans en avoir la preuve suffisante ; et on aura jugé que le plus prudent était de ne pas se mêler d'une affaire aussi dangereuse ; car je conviens qu'elle était grave en effet : je disais deux fois dans ma brochure que les livres de la maison trompaient le gouvernement sur la durée des châtiments ; et j'avançais encore d'autres choses semblables tout aussi fortes.

Eh bien, arrivé maintenant près de la fin de ma carrière, je crois pouvoir enfin protester, et pour la première fois, contre cette habitude si répandue de me juger ainsi. Sous prétexte d'une légère dose de vérité qu'il peut y avoir dans ce jugement, on a trouvé fort commode, dirai-je à mon tour, de cacher un caractère peureux, ou une coupable froideur, ou une certaine lâcheté, sous le voile de la gravité ou de la prudence. Mais, après m'être tu si longtemps à cet égard, je me permets enfin de croire que ma célèbre légèreté a fait plus de bien dans ce monde que tant de majestés et de gravités non moins célèbres, mais beaucoup plus communes, qui se plaisent à magnifier la prudence et une continuelle modération. Le dieu de ce monde, celui du jour surtout, s'appelle par une périphrase : « Ne pas se compromettre » ; il s'appelle quelquefois aussi « le bon ton. » « C'est vulgaire, dit-on, de s'échauffer » ; j'ai même vu des hommes, et je ne parle plus de journalistes, mais d'hommes qui passent pour grandement évangéliques, montrer au sujet des détenus, de ces airs de dédain que le pharisien prend avec tant de bonheur vis-à-vis du péager, mais qui indiquent

bien de l'orgueil et bien de la froideur. Il fallait voir 1846
comment on me parlait de « ces gens »! Sauf d'autres termes, c'était toute la scène que dépeint l'évangile : « Je te rends grâces, ô mon Dieu, de ce que je suis un » homme honorable; de ce que je suis reçu dans le beau » monde; et de ce que je n'ai, pour tout péché évident, » qu'un peu d'ambition, un peu d'orgueil et un peu » l'amour des richesses!.....»

C'est cette froideur, cette dureté pharisaïque si répandue, même chez les gens de bien, qui seule explique à mes yeux l'abandon que firent de ma cause les journaux qui prétendent à la moralité et à la piété. Et ce sont ces mêmes considérations qui m'empêchent de renouveler ici mes dénonciations, ou même de donner une histoire plus détaillée de celles que j'ai faites en son temps. Le monde est pharisien, l'Église même l'est encore beaucoup. J'ai fait ce que j'ai pu.

Du reste il y a encore assez de dénonciations dans les faits qui me restent à raconter. Je reviens à mes premiers temps de Melun, et à un évènement particulier qui se lie étroitement à tout ce que je viens de dire.

Je savais encore à peine ce que c'était que cellule, lorsqu'un détenu qui se trouvait dans une de ces cellules demanda à me parler. C'était un jeune homme qui avait tenté, avec timidité pourtant, d'assassiner un frère : il avait fait cette tentative dans le désir de trouver la mort; et il était enfermé, en attendant de paraître devant le tribunal. Je me rendis vers lui. La convenance eût demandé que, pour mes entretiens avec des détenus dans cette position, on m'ouvrît leur cachot, et qu'on me donnât un siège : mais ce sont là de ces choses sur lesquelles je n'ai jamais fait la moindre réclamation. Je m'entretins donc avec lui, précisément comme au confessionnal catholique, mais debout devant sa porte, à travers la grille, où je ne

1846 voyais précisément que sa tête, et d'où sortait d'ailleurs une odeur infecte. Voici en substance ce qu'il me dit, soit dans les entretiens que nous eûmes avant le jugement, soit après, puisqu'il ne fut pas condamné à mort mais seulement — seulement, aux travaux forcés à perpétuité. Les notes que j'avais prises à son sujet dans le registre dont j'ai parlé plus haut donnent déjà quelque idée de son sort, et des degrés remarquables par lesquels il a passé de la simple misère au bagne.

« N. N..., menuisier, — 1°. 3 mois. Vagabond; — 2°. un an. Filou; — 3°. 5 ans. Voleur; — 4°. (après la la condamnation dont je viens de parler) Fers à perpétuité.

» Caractère inculte, mais puissant. Intelligent. Têtu si on le cabre; sensible aux bons procédés; de fer contre l'injustice. — Était né catholique. »

D'après son dire il avait été porté au désespoir, dans cette dernière affaire (comme bien d'autres dans des cas semblables), par l'excès des punitions, et de punitions qu'il disait imméritées. Je sais qu'on pourra soupçonner sa véracité sur ce dernier point : mais chacun sentira aussi qu'il est impossible à l'administration, même la plus juste et la plus humaine, d'éviter toujours des erreurs : il suffit d'un seul surveillant sur cinquante, qui ait du mauvais vouloir envers un détenu, pour que ce détenu en pâtisse; et dans le cas actuel, je crois d'autant plus à la déposition du détenu qu'il distinguait très-bien, dans son récit, entre les peines qu'il avait méritées et les autres. Un jour qu'il me parlait de neuf jours et nuits consécutifs de cellule, et que je faisais une exclamation involontaire, il me dit : « Oh ! ceux-là je les avais mérités; mais tels autres non. » Cela me paraît être le langage de la vérité.

Il résolut donc d'en finir avec ces supplices continuels; et il porta à un frère un coup qui entra dans les chairs,

à ce qu'on dit au procès, à la profondeur de deux milli- 1846
mètres, à ce que je crois, peut-être de deux centimètres.

Je ne sais quelle occasion j'avais eue de voir avant le plaidoyer, l'avocat qu'on donna à l'accusé. Il me demanda si je ne pourrais l'aider dans cette affaire par quelque déposition sur la moralité de son client. Je lui dis que j'assisterais au plaidoyer ; que s'il me demandait de parler, je ne pouvais m'y refuser ; mais que je l'en laissais juge ; et nous ne conclûmes rien.

Cependant le procès s'ouvre ; et quand l'accusé est appelé à exposer les causes de son action, il ne dissimule nullement l'intention qu'il avait eue de tuer, afin d'obtenir la mort. Il motive son désespoir, comme celui de tant d'autres, sur les traitements affreux qu'éprouvaient les détenus. Il en désigna un sur lequel les gardiens s'étaient jetés, qu'on avait acculé dans un coin, frappé à coups de bâton, d'estoc et de taille, puis jeté à terre, et foulé aux pieds sous les yeux d'un des principaux employés. Il cita aussi une peine abominable et avilissante qui arrachait à la victime des cris affreux pendant près d'un quart-d'heure.

Il y eut alors dans l'auditoire un tel murmure d'indignation que le président du tribunal demanda à l'un des employés de la maison qui était présent si ces choses étaient vraies, et entre autres s'il était vrai que des détenus fussent si longtemps serrés dans des menottes. Toutes les personnes qui assistèrent aux débats peuvent se rappeler que l'employé dont je parle, placé entre la crainte du directeur, qui était présent, et la difficulté de nier les choses, hésita d'une manière pénible... J'abrège les détails ; mais je puis rappeler la parole significative que lui adressa alors le président des assises : « *Dites la vérité ; dites simplement la vérité !....* » Quelle parole ! Quelle signification !

Enfin l'employé déclara qu'un détenu n'avait *jamais* les

1846 menottes plus de vingt-quatre heures consécutives !...

Eh bien, moi, je déclare ici de nouveau que les livres mêmes de la maison portaient la règle, que j'ai vue *écrite et inscrite* au quartier pénitentiaire, que tout détenu qui y était envoyé était d'abord ferré pour quarante-huit heures consécutives; que des milliers de détenus s'accorderont à affirmer que la peine se prolongeait quelquefois jusqu'à plus d'un mois ; et qu'en particulier un jeune libéré, que j'amenai plus tard personnellement devant un inspecteur général, déclarait y avoir été *trente-sept jours et nuits consécutifs ! ! !*...

Le tribunal était embarrassé. Mais il se fit tout d'un coup une diversion bien malheureuse pour l'accusé. Le directeur de la maison centrale demanda à être entendu; et, abandonnant entièrement la question importante des coups et des menottes, il ne s'attacha qu'à celle de la peine avilissante dont je viens de parler et de ses causes. Perdant de vue que s'il se commettait certaines horreurs dans les cellules, cela provenait de ce que, le châtiment de la cellule étant prodigué, on était souvent obligé de mettre plusieurs hommes dans une même cellule, — il se borna à indiquer le fait même de ces horreurs, et à ajouter que c'était sur l'avis des médecins qu'on avait recours au châtiment mentionné. Alors tout fut pardonné; la diversion était opérée ; le détenu n'eut pas la présence d'esprit de ramener l'attention sur les autres traitements mentionnés; et l'avocat lui-même ne sut le faire non plus. En désespoir de cause il essaya de me faire intervenir; je fus effectivement appelé à déposer ; et, sans accuser la direction, j'insinuai ce qu'on a vu plus haut. Le jeune homme, qu'on n'osa pas condamner à mort, fut condamné à traîner le boulet jusqu'à la fin de ses jours ; et c'est ce qu'il fait sans doute encore, à moins qu'il ne soit mort !..

Mais ici commençaient mes peines, à moi. Quand la

séance fut terminée le directeur me demanda de venir le 1846
trouver le lendemain ; c'était pour entreprendre de me censurer en présence de ses deux principaux subordonnés. — Je fus, comme de coutume, fort intimidé par son ton violent ; mais, en résumé, je lui dis pourtant que je ne me croyais soumis à son autorité que dans les choses qui concernaient directement l'administration de la maison ; et qu'au fond je me regardais beaucoup plus, dans cette maison, comme lui étant coordonné que subordonné. Il écrivit aussitôt au ministère pour que je fusse renvoyé ; et je sais qu'il répéta plus tard cette demande en deux autres occasions ; mais chaque fois il y perdit sa peine.

Cependant cet état de tension me faisait beaucoup souffrir ; et si je n'eusse éprouvé de continuelles jouissances à soulager, à protéger et à instruire mes détenus, j'aurais bien difficilement supporté les vives peines que me faisaient endurer dans cette maison le caractère absolu du directeur, puis l'inimitié et la continuelle hostilité de la plupart des frères à mon égard.

Oh ! que je voudrais avoir le temps, l'espace et les forces nécessaires pour ne pas tronquer de tous côtés, comme je le fais pourtant, ce qui regarde mon séjour dans cette maison ! Que de choses intéressantes j'aurais à raconter ! Que de souffrances, mais que de consolations ! Que de mystères ! Quel monde souterrain plein d'objets d'horreur, mais plein aussi d'interventions célestes !..... J'arrivais un jour auprès d'un de mes détenus dans les caves des tisserands. Il était à l'ouvrage, et en me voyant tout-à-coup il tressaillit. « Hé ! me dit-il, j'avais entièrement oublié que j'étais ici : *j'étais avec mon Dieu.* » — « *Les jours que je passe ici,* me dit un jour un Allemand dans sa belle langue, *sont les plus heureux de ma vie.* » (Ich verlebe hier die seligsten Tage meines Lebens !)

1846 Cependant tout cela ne commença à se développer qu'au bout de deux ou trois mois de séjour. Mais il était beau de voir, dès ces premiers temps, sur les registres des punitions de la maison, tel détenu qui s'était fait mettre jusqu'alors toutes les semaines en cellule, s'arrêter tout-à-coup à cet égard, changer complètement de conduite, et s'attirer même les éloges de l'administration !....

Disons maintenant quelques mots de la portion de ma vie qui se passait hors de la maison centrale.

Dix jours seulement après mon arrivée à Melun, je me rendis de nouveau à Paris pour les assemblées annuelles; et je me joignis encore cette fois à la députation qui se rendit auprès du roi le premier mai. Et comme madame la duchesse d'Orléans avait eu la bonté de m'accorder une audience le jour précédent, je me trouvai ainsi deux jours de suite aux Tuileries. Cette circonstance, toute petite qu'elle est, présente un caractère singulier de notre époque, et un symptôme frappant du rapprochement graduel qui se fait entre les diverses classes de la société. Du reste c'est tout particulièrement le cas de la France; car en Angleterre ou en Russie un simple aumônier n'arrive pas si facilement à la reine ou au czar.

Je trouvai madame la Duchesse pleine d'affabilité, comme elle l'était avec tout le monde, et soutenue dans sa terrible épreuve par la piété que j'avais déjà trouvée chez madame sa belle-mère (p. 61).

En juillet je fus appelé à aller faire la consécration d'un jeune élève de l'école de théologie de Genève, à qui j'avais moi-même donné quelques leçons. La cérémonie eut lieu à Lemé, ancienne paroisse de feu le pasteur Colany, — qui ne se doutait guère du triste rôle que jouerait un jour un de ses fils dans la théologie ! De là j'allai prêcher à Templeux-le-Guérard, paroisse de mon fils

aîné ; je tins une nombreuse assemblée dans le temple 1846
de Hargicourt ; je fis la connaissance de mes collègues de Saint-Quentin et de Nauroy, MM. les pasteurs Bastie et Vernes ; puis je me rendis à Reims, sur l'invitation de M. le pasteur Petit, alors employé dans cette ville. — Puis j'appris avec reconnaissance, dans ce voyage, que la Société centrale de France voulait bien m'accorder un supplément de traitement considérable pour mes prédications aux protestants de Melun et de Fontainebleau, supplément qui, du reste, ne continua pas longtemps.

Je n'ai pas encore parlé jusqu'ici de ces prédications, dont mon prédécesseur s'était déjà chargé avant moi. Elles n'ont guère eu de résultat appréciable que les conférences dont je rendrai compte plus loin. Celles de Melun avaient lieu une fois tous les dimanches, dans un petit local déjà loué précédemment à cet effet. Celles de Fontainebleau se faisaient alternativement par moi et par quelques pasteurs qu'on faisait venir de Paris ou de plus loin encore. Celui qui dirigeait cet arrangement désirait avoir de temps en temps des prédications plus littéraires que les miennes et plus « ornées » ; ce fut son expression. C'était très-facile ; et je me bornai à m'y rendre une fois par mois.

De retour à Paris je reçois, le 13 août, au milieu du dîner, une lettre bien inattendue. C'est mon fils John qui, invité à se rendre à la grande assemblée de la formation de l'*Alliance évangélique* à Londres, et ne pouvant profiter de cette invitation, me la passait, en me donnant quelques lettres d'introduction auprès de ses connaissances. — Grande surprise, agitation, doutes, réflexions. Au fond rien ne s'y opposait ; car, par une singulière coïncidence, j'attendais justement pour ces jours-même la visite de mon fils Étienne, qui m'avait déjà si bien remplacé à Asnières, et qui venait de Montauban, passer

1846 ses vacances chez moi. Je pars donc le lendemain 14, muni du consentement de l'administration. Il est vrai qu'une circonstance semblait s'opposer à la continuation de mon voyage. L'un de mes fils, alors élève de la maison des Missions, venait de tomber malade de la plus violente fièvre typhoïde qu'on puisse imaginer, et paraissait mourant. Sa mère était déjà auprès de lui depuis quelques jours. Au premier abord je voulais naturellement rester. Mais je vis bientôt, au contraire, que rester auprès de mon fils était le seul parti que je ne pusse prendre. Il habitait une mansarde qui n'avait jour que par une lucarne tout près du toît, exposée directement au midi, et qu'il fallait fermer pendant le jour au moyen d'un rideau vert foncé afin de ne pas périr de chaleur. On avait craint de le fatiguer en le transportant dans une autre pièce ; et cependant nous étions quatre dans cette espèce d'étouffoir, en comptant la garde-malade. Puis, comme il arrive souvent dans un cas extrême, les avis différaient souvent sur les détails du traitement à suivre ; je ne voyais pas de raison de préférer mes vues à celles de ma femme ; mais j'étais là absolument inutile, et il me fallait retourner à Melun, si je ne partais pas pour l'Angleterre. Malgré les terribles apparences j'avais le pressentiment, qui a été justifié par le fait, que mon fils ne mourrait point ; je me disais en outre que tous nos efforts pour retenir un mourant sont vains si Dieu veut le retirer en effet : et puisqu'il fallait également partir d'un côté ou de l'autre, je me dis que si mon enfant devait mourir moi absent, autant valait que je fusse absent pour le grand objet qui m'appelait en Angleterre que pour mes occupations ordinaires à Melun.

Je me dirigeai donc sur l'Angleterre ; et j'arrivai à Londres le 20 août : c'était précisément pour la première séance de la grande réunion de l'Alliance évangélique.

C'était sans doute un grand spectacle que cette pre- 1846
mière session de 1846 : environ mille hommes réunis, presque tous ecclésiastiques, hommes sérieux et pieux, de presque toutes les dénominations protestantes, s'entretenant dans un calme admirable sur des points quelquefois très-pénibles et très-délicats : beaucoup d'onction dans plusieurs prières : des orateurs, sans doute, et plus qu'il n'en fallait ; mais, en somme, un esprit grave, solennel, sans affectation, et un sentiment profond de la présence de Dieu.

Du reste, pour donner ici le résumé de mes impressions sur l'*Alliance évangélique* en général, je dirai que si, d'un côté, on l'a trop méprisée, de l'autre on s'en est fait aussi au premier moment de trop grandes idées. On avait d'abord vaguement rêvé à une alliance de tous les chrétiens de toute dénomination ; mais on restreignit presque aussitôt, quoique tacitement, cette alliance à une alliance entre protestants ; de sorte que la masse des chrétiens répandus dans les deux autres grandes branches de l'Église chrétienne était déjà exclue : puis, parmi les protestants, il a fallu, à la demande des uns ou des autres, exclure encore successivement :

1° tous les Quakers,

2° tous les Darbystes,

3° tous les chrétiens qui étendent, plus que d'autres, l'espérance exprimée dans l'Écriture, d'un rétablissement futur de toutes choses ; — et enfin,

4° (qui s'y serait attendu?) tous les chrétiens qui, malgré eux, contre leur gré, et dans l'impossibilité où les mettent certaines lois de faire autrement, possèdent des esclaves. Philémon n'eût pas été admis.

Je ne puis entrer dans aucun développement sur ce

1846 dernier point qui, lorsqu'on croyait avoir tout fini heureusement, vint jeter l'Alliance évangélique dans une agonie de difficultés qui dépassa de beaucoup toutes les autres difficultés de l'entreprise. Je me borne à dire, à ce sujet, que l'impossibilité où se trouvent certains possesseurs d'esclaves de donner la liberté à leurs nègres, résulte du fait que, si un chrétien des États-Unis d'Amérique voulait le faire, ces esclaves pourraient être saisis par d'autres blancs et se voir de nouveau vendus à d'autres maîtres.

Malgré cette considération, plusieurs chrétiens anglais qui s'emploient avec ardeur à combattre l'odieuse traite des nègres, refusaient absolument d'admettre dans l'Alliance une personne qui posséderait des esclaves, à quelque titre que ce fût : et comme d'autres répugnaient vivement à une exclusion aussi absolue, on ne se tira de la difficulté qu'en admettant, pour l'Alliance, trois branches indépendantes l'une de l'autre, celle d'Amérique, celle d'Angleterre, et celle du continent, qui se conduiraient, sur ce point, suivant leurs vues et leurs circonstances particulières.

Voilà tout ce que j'ai cru nécessaire de dire sur cet effort de rapprochement qui s'est fait entre quelques dénominations protestantes. Je le répète ; la chose n'est pas aussi grande que plusieurs l'ont cru d'abord ; mais elle est bonne et belle pourtant : elle a fait du bien, comme tout ce qui a pour point de départ une intention pieuse ; elle a adouci de beaucoup la bigotterie qui séparait les unes des autres en camps ennemis plusieurs dénominations dissidentes d'Angleterre qui ne se distinguaient que par des choses peu importantes : je puis même dire plus; elle a rapproché des partis qui diffèrent vivement sur quelques dogmes d'une grande importance, comme les calvinistes et les arminiens. Il suffirait d'ailleurs, ajouterai-je, de voir une œuvre respectée et soutenue par des

hommes aussi éminents en piété que le sont quelques-uns 1846
des membres de l'Alliance évangélique, — et dans ce nombre, pour ne citer qu'un seul nom, le digne M. Baptiste Noël, — pour qu'on voue à cette tentative de rapprochement un respect sincère.

Mais il reste vrai aussi que cette œuvre, comme toutes les œuvres à estrades, est sujette à de grands inconvénients. Exeter-Hall, en particulier, ce bel édifice qui retentit si souvent de graves et excellents discours, devient trop souvent aussi un théâtre où s'étale l'amour-propre des orateurs, et où il se dit bien des pauvretés. J'ai entendu une fois un étranger crier à pleins poumons, aux trois mille personnes présentes : « Je vous aime tous; je vous aime tous de tout mon cœur !... » Et ces bons Anglais et ces bonnes Anglaises de rire de plaisir, et presque d'admiration ! Et pourtant quelle vanité dans une pareille déclaration ! Combien il était probable que le mot de l'évangile pût s'appliquer dans ce cas : « Si tu n'aimes pas ton frère que tu coudoies et que tu vois tous les jours, comment peux-tu savoir si tu aimes réellement ceux que tu n'a jamais connus et avec qui tu ne vis pas?» Qui est-ce d'ailleurs qui ose dire : « J'aime tous les hommes de tout mon cœur ? »

Comme les nouvelles qui m'arrivaient de Paris sur la santé de mon fils devenaient peu à peu rassurantes, je me permis, lorsque les séances de l'Alliance évangélique furent terminées, de faire quelques visites dans les environs de Londres, et entre autre chez ce digne M. Leveson Gower, déjà nommé plus d'une fois, qui me donna de lui-même, et sans demande de ma part, une somme assez forte pour acheter des livres de la Société, des livres religieux de Toulouse, afin d'en enrichir la bibliothèque de mes pauvres détenus. La maison de Melun avait, il est vrai, une bibliothèque générale ; mais comme on y trouvait

1846 force romans, puis des livres contenant les calomnies les plus grossières contre la foi évangélique, mon prédécesseur avait déjà commencé à former une bibliothèque protestante, que notre frère voulut encore enrichir. Une de ses filles me donna aussi un bon pour 180 exemplaires du petit livre intitulé *Pain quotidien*, à prendre à Paris; ce qui procura dès lors à mes détenus la joie de pouvoir porter constamment sur eux ce bon petit ouvrage, qui a été pour plusieurs un grand moyen de bénédiction.

Pendant que j'en suis à cette bibliothèque, je dirai que, par suite des menées des frères, le directeur prit tout d'un coup la décision de ne plus laisser entrer de livres protestants dans la maison qu'après les avoir examinés, afin de repousser tous ceux qui renfermeraient de la controverse. Or voyez un peu ce qui existait de controverse à notre égard dans les livres de la bibliothèque autorisée. J'ouvris un jour au hasard le livre intitulé : *Soirées villageoises. Le bon conseiller;* et voici ce que j'y lus (pages 98 et 99) :

« Quelle différence entre ces doctrines (catholiques-romaines) et celle » des protestants, qui *enseignent* qu'il *faut* pécher, et pécher hardiment, » parce que, plus on commet d'horreurs, plus on a de vices, et plus on » est saint et agréable à Dieu ! .... La doctrine des protestants n'est pro- » pre qu'à faire des impies, des scélérats et des assassins ; *elle engage* » *même* en quelque sorte à ces grands crimes, puisque, selon quelques- » uns d'eux, l'adultère, l'inceste et le meurtre rendent plus saint sur la » terre et plus joyeux dans le ciel, etc. »

Voilà les livres auxquels j'étais heureux de pouvoir opposer quelque antidote.

Quelques jours après cette visite et quelques autres semblables je partis pour Glascow : je n'avais encore jamais vu cette ville ni ce pays, où j'avais un de mes fils. J'aurais bien du plaisir à consigner ici le souvenir de l'impression que produisaient chez moi ces *moors,* cette profonde solitude de plus de dix lieues de longueur qu'on

traverse après Lancaster, cette suite continue de hautes collines et de pâturages où l'on ne trouve presque aucune trace d'habitations, d'arbres, ni même de bétail ; mais il faut abréger. 1846

Je fis avec beaucoup de joie plusieurs connaissances précieuses dans ce Glascow si cultivé. Puis je me rendis à Édimbourg où je trouvai également d'anciens et de nouveaux amis. Et le 10 je repartis pour Londres.

En voyageant de nuit le long des côtes orientales de l'Écosse, je vis pour la première fois de ma vie ces phares hospitaliers qui illuminent la côte, et produisent une impression si solennelle ; je remarquai surtout avec une émotion profonde celui de *Holy-Island*, ou *Lindis-farne*, de ce *Lindis-farne* que j'avais appris à tant aimer en rédigeant l'*Histoire générale* de l'établissement du Christianisme. Oh ! oui ; c'était une sainte chose que ces couvents du moyen âge ; les bons, bien entendu !

De retour à Paris je retrouvai mon fils Paul en convalescence, quoique profondément éprouvé.

Mais, à peine arrivé, je reçois le 6 novembre l'appel à un nouveau voyage. On me demandait d'aller faire la dédicace du temple de l'église indépendante de la Force que mon fils venait de bâtir ; j'obtins de me faire remplacer, et je partis. C'est le 15 décembre qu'eut lieu, avec le concours de quelques autres collègues, cette cérémonie intéressante. Je me surpris, contre ma coutume, à faire un discours de sept quarts d'heure : mais la circonstance était grave, et on ne me fit point de reproche. Le lundi, 16, je fus appelé à prêcher dans le temple de l'église nationale de Sainte-Foy. En montant en chaire je m'aperçus que quelques membres du consistoire n'avaient pas été avertis de la chose ; et comme ils avaient contre moi de grands préjugés, il y eut entre eux un certain mouvement ; mais comme j'étais déjà à mon poste je ne me

1846 et 1847 laissai point gêner ; et l'on m'a dit que ma prédication avait détruit les préjugés des personnes qui d'abord avaient été effrayées. C'était une belle réunion d'environ un millier de personnes.

A mon retour je trouvai chez moi mon fils Samuel, qui venait nous faire sa visite d'adieu avant de partir pour Calcutta. Il nous quitta en effet au bout de peu de jours pour retourner à Bâle, et se rendre de là à Genève, Lyon et Marseille ; puis il fit voile de cette ville, et quitta ainsi l'Europe, le 24 décembre. Il arrivait le 27 au soir à Malte, d'où il repartait le 30.

Le 4 janvier (1847) il arrivait à Alexandrie par une chaleur de 17 degrés Réaumur à l'ombre.

Quant à moi, je vis s'ouvrir devant moi, dès les premiers jours de mars, une suite de journées fort intéressantes. Un pasteur protestant qui n'a qu'un tout petit troupeau dans une ville toute catholique romaine, désire toujours, s'il a un peu de cœur, réveiller l'attention publique sur les questions religieuses. Si l'occasion ne se présente pas pour cela il faut tâcher de la faire naître ; c'est le parti que je pris cette année. J'éprouvais bien quelque émotion à cette pensée ; et mon esprit balançait nécessairement entre deux perspectives également émouvantes : ou faire une tentative qui succomberait sous le mépris, ou au contraire, avoir un succès qui irriterait certaines personnes par sa grandeur. A tout évènement, et après avoir beaucoup prié, je publiai l'annonce qui suit :

PROPOSITION

DE CONFÉRENCES AU TEMPLE PROTESTANT.

« A cette belle époque de l'année où les âmes pieuses s'avancent avec tant de joie au-devant des plus grandes fêtes du Christianisme, et où les indifférents même se sentent stimulés par des appels extraordinaires, le pasteur protestant voudrait, lui aussi, faire un effort semblable, et

soustraire pour un moment, non sa personne, mais sa foi à un injuste 1847
oubli.

» Ce n'est pas dans un vain désir d'attirer l'attention du public sur l'œuvre d'un parti que je voudrais ainsi me faire entendre d'un plus grand nombre de mes concitoyens ; et je ne chercherai pas à couvrir cette tentative de certains prétextes, que j'aurais pourtant sous la main. Quoique nous ne puissions nous plaindre, jusqu'à ce moment, d'avoir été attaqués bien vivement dans les prédications du carême, on a pourtant déjà dit « que nos réformateurs avaient tourné le dos à la civilisation, et » que la lumière de Dieu brillait particulièrement à Rome ! » tandis que nous pensons que celle du soleil se distribue d'en haut sur le monde entier, et que celle qui nous vient de Rome n'est, en comparaison de la lumière céleste, que la pâle lueur d'un cierge, ou celle d'un bûcher qui s'éteint.... Mais, je le répète, si ces faits seuls suffisent déjà pour autoriser les protestants à prendre la parole à leur tour, ils ne sont guère pour moi qu'un point de départ ; et mon but est bien plus élevé que celui d'une controverse vulgaire. Je voudrais entretenir mes semblables des grandes et saintes vérités qui sont communes à tous les chrétiens, et je crois que nous avons un pressant besoin de cette prédication-là.

» Sous le point de vue religieux, la France est déconcertée. Quoi qu'on en dise, elle ne veut décidément plus du passé ; mais elle n'a su encore trouver à ce passé un remplaçant ; je dirai même que, sous ce rapport, la position des esprits manque jusqu'à un certain point de franchise. On peut trouver mauvais que je le dise ; mais on ne pourra guère me prouver que j'avance en cela une fausseté. Non, les masses ne sont plus ni catholiques ni protestantes ; elles sont incrédules, et surtout indifférentes ; et si le clergé le nie en certains jours, en d'autres il le proclame et en gémit du haut des chaires, comme je le fais ici avec lui. Nos âmes manquent de nourriture. Elles n'ont pas faim, il est vrai, car la faim suppose la santé, mais elles meurent d'inanition. Flottant dans le malaise, entre l'incrédulité qui ne leur donne rien et la superstition qui les repousse, les esprits sont dévorés par un marasme évident. Une partie de la nation vit sans culte ; et l'autre ne fait plus, du culte auquel elle se voit réduite, qu'une profession tout extérieure et souvent mensongère. Où sont en effet, Français, où sont, citoyens de Melun, nos habitudes et nos sentiments vraiment religieux ? Où est notre culte de famille ? où sont nos dévotions personnelles, nos prières du cœur, notre amour pour Dieu ? Où est le respect pour le jour du Seigneur ? Où sont surtout le désintéres-

1847 sement chrétien, la justice chrétienne et l'amour fraternel ? Pense-t-on seulement à de telles choses ? Et, si nous retranchons du nombre de ceux qui fréquentent habituellement le culte un petit nombre d'âmes réellement pieuses et éclairées, qu'y trouverons-nous du reste ? Dans les jours ordinaires, quelques assistés, qui se rendent à l'église par reconnaissance encore plus que par conviction ; un certain nombre de personnes qui trouvent leur intérêt à paraître religieuses ; puis, dans les moments officiels, une masse d'individus de toutes les classes de la société, qui ont aussi leur raison pour feindre une foi dont elles n'ont rien dans le cœur. Où sont donc, encore une fois, les vrais catholiques, les vrais disciples du Sauveur ?

» Voilà, mes chers concitoyens, les grands sujets sur lesquels je voudrais hasarder, tout humble que puisse être ma parole, de vous présenter quelques réflexions. Le préjugé, la crainte des hommes, ou l'indifférence, vous empêcheront-ils de vous rendre à cet appel ?.... « Bien loin de désunir je voudrais rapprocher, et engager mes semblables à pratiquer ce commandement de Dieu que les hommes n'ont pas le droit d'abolir : « Examinez toutes choses et retenez ce qui est bon. »

» En tout cas, comme je ne mets aucune prétention à la tentative actuelle, j'en accepterai avec soumission, comme de la main de Dieu, le résultat quelconque. J'ai dû faire mon devoir ; le reste dépend d'autrui.

» A. Bost, Ministre du Saint Évangile.

» Melun, 2 mars 1847. »

Je fis, non sans quelque émotion, distribuer cette annonce par toute la ville ; puis je m'avançai au jour indiqué, le dimanche 7 mars, au soir, vers ma petite chapelle. On comprend que je ne parle pas ici de la chapelle intérieure de la maison centrale, mais de celle que mon prédécesseur avait fait arranger pour les protestants libres de la ville. L'affluence fut énorme. La rue même qui conduisait à la chapelle était encombrée : à plus forte raison l'escalier et le local même : pour l'intérieur j'avais loué des banquettes et des lampes de surplus.

Ce dernier mot me rappelle l'un des traits de l'indifférence presque universelle des Français à l'égard de la religion qu'on prétend qu'ils professent. Mon lampiste fai-

sait l'entendu; il me disait qu'il avait un peu étudié en son 1847
temps ; qu'il savait bien distinguer les superstitions d'avec la vérité, mais que les masses ne savaient suivre que la coutume. *Sic volet usus,* me redisait-il souvent, sans se douter qu'il avait un peu perdu son latin ; car il croyait parler au présent *(sic vult).*

Quant au public qui vint assister à mes conférences je fus fort surpris d'y voir des personnes de tous les rangs de la société et, à côté d'une majorité peu instruite, quelques personnes qui l'étaient beaucoup, quelques militaires de haut rang, un ou deux des professeurs du collège et autres personnes de cette classe.

L'affluence continua dès-lors d'être telle que je fus obligé, au bout de quelques jours, de chercher un local plus grand que ma petite chapelle; et je louai à cet effet, pour trois soirées par semaine, une vaste salle dans un des hôtels de Melun. Elle pouvait contenir quatre cents personnes assises ; et l'on y construisit une petite estrade. Mes amis m'ayant conseillé de m'y rendre en costume, j'y consentis ; en tâchant toutefois de faire oublier le costume par la prédication. Comme le prédicateur du carême tenait de son côté trois conférences par semaine dans la cathédrale de Melun , je fis savoir que je prêcherais toujours le lendemain de sa prédication sur le même texte que lui; j'expliquai cependant que je ne suivrais point cette méthode dans un but d'hostilité et de controverse, mais afin de montrer plus clairement en quoi consistait la différence de vues entre les deux églises.

L'affluence ne fit que redoubler ; le prédicateur du carême s'irrita ; et il prêcha un soir contre le protestantisme avec une telle virulence qu'il y eut contre lui un murmure général, et que, dès le lendemain, il ne prononça plus, pour tout le reste du carême , un seul mot contre la réforme. Le fait est rigoureusement exact. Quant à moi,

1847 je continuai de prêcher avec un sentiment de paix et d'édification qui pénétrait évidemment la presque totalité de mes auditeurs. J'avais fait apporter sur ma petite estrade l'orgue expressif de la chapelle : je chantais avec mon petit troupeau protestant quelques-uns de nos cantiques habitués; et nous vîmes bientôt un certain nombre de personnes catholiques romaines venir prendre régulièrement, tous les soirs, la même place pendant les quatre semaines que durèrent ces conférences ; de sorte que cette époque nous a laissé à tous jusqu'à ce jour un doux souvenir.

Quand le carême fut passé je retournai à ma petite chapelle, où nous vîmes pendant quelque temps une trentaine, puis une vingtaine d'auditeurs nous suivre avec intérêt. Mais le Français est léger ; et d'ailleurs les gens craignaient les pertes que leur feraient subir leur passage d'une communion à l'autre : j'ai à ce sujet des déclarations pleines de candeur. De sorte qu'en résumé mon auditoire se retrouva bientôt sur le simple pied précédent.

Mais il sera sans doute resté quelques fruits cachés de toute cette œuvre:

Au mois de mai M. le pasteur Boucher, qui entreprenait le journal intitulé la *Voix nouvelle,* me fit de si vives instances pour que j'allasse chercher en Angleterre l'appui pécuniaire dont cette entreprise avait besoin, que je crus devoir me rendre à sa demande. J'avais pour cela d'autres raisons encore que ses instances. Cette entreprise était secondée par des personnes d'un grand poids et d'une vraie piété : on pouvait croire raisonnablement que, à condition d'être convenablement rédigé, un journal de ce genre pourrait être utile ; et, désirant que M. Boucher, vrai Parisien, complétât l'assortiment de ses talents en donnant à son journal un ton un peu plus religieux et plus grave, je

pensai que mon avis aurait bien plus de poids sur lui si, 1847
tout en lui donnant cet avis, je pouvais lui rendre un service et contribuer à l'appuyer dans son travail. M. Boucher, s'étant engagé à me faire remplacer dans toutes mes fonctions ecclésiastiques de Melun, j'obtins de nouveau la permission des autorités pour mon absence, et je partis le 31 mai.

C'était curieux de retrouver, au mois de juin, la froide Angleterre couverte de cette épine blanche que nous avons dès les premiers jours de mai; curieux aussi, en arrivant à Glascow, à neuf heures moins un quart du soir, d'y voir le soleil encore suspendu au-dessus de l'horizon dans une vapeur rougeâtre. Tout en faisant consciencieusement et avec ardeur l'œuvre désagréable d'un collecteur, je jouissais cette fois, vu la saison, de plusieurs phénomènes curieux que présentent ces pays septentrionaux à un homme habitué à une latitude plus méridionale. Je montai, par exemple, vers dix heures du soir, une des belles montagnes au pied desquelles se trouve placé Edimbourg, *Arthur's Seat*. Je voyais avec surprise, à cette heure-là et presque en plein jour, le gaz allumé dans toutes les rues. Puis, je fis avec mes fils de Glascow une course de deux jours au Loch Lhomond. Je dis deux fils, parce que j'en avais un qui était entré depuis peu, comme commis, chez son frère aîné. Embarqué fort tard, à Balloch, dans un petit bateau que nous avions loué pour nous, nous n'arrivâmes qu'à onze heures et demie du soir à l'auberge de *Rowards-annan*. Elle ne touche pas au rivage; et nous ne la trouvâmes qu'après avoir un peu erré comme des Robinsons, à la lueur d'un demi-jour, dans ces solitudes romantiques. Nous fîmes lever toute la maison; on nous servit un repas à minuit; et à minuit et demi nous montions Ben Lhomond avec deux chevaux que nous avions loués pour nous quatre. Il faisait assez clair pour que nous

1847 pussions très-bien nous diriger. Cette montagne a quelque chose de solennel, et ses formes sont âpres; mais elle nous était précieuse surtout par le souvenir de ces nobles puritains qui vinrent pendant quelque temps y chercher un refuge contre les persécutions de l'église établie. — Toujours des persécutions de la part des églises établies!

A mon retour à Londres je visitai la prison modèle de Pentonville, sorte de palais. Les prisonniers y sont tenus absolument isolés, chacun dans sa cellule; ils ne parlent jamais entre eux; mais leur cellule est spacieuse, parfaitement propre; les murs en sont blanchis; elle est aérée par un courant d'air continu, ménagé de manière à ne pas incommoder le détenu; elle est chauffée dans la saison froide; et même avec un tel soin qu'on y fait varier la chaleur, degré par degré, suivant l'âge, la santé ou la profession du prisonnier. Je passe d'autres détails relatifs à ce bel établissement; je dirai seulement qu'en opposition aux indignités que j'avais vues dans les maisons centrales de France et dont nous aurons encore à parler, j'appris là qu'un directeur avait été immédiatement destitué pour avoir tenu un prisonnier, dans un cachot où il se trouvait pourtant sans menottes, douze heures de plus que ne le comportaient les règlements!

Je vis, dans ce voyage, pour la première fois, le port magnifique de Liverpool; et j'essayai de monter l'échelle en métal d'un phare situé près de là. Mais, arrivé à moitié hauteur, comme l'échelle devenait presque perpendiculaire, je redescendis. Le gardien du phare me dit, avec le flegme anglais: « Oh la peur est involontaire; j'ai vu beaucoup d'hommes et de femmes qui n'ont pas osé monter; seulement, ajouta-t-il, je n'ai jamais vu de femme, qui une fois qu'elle l'avait essayé, ait lâché prise : des hommes beaucoup. »

Je partis de Folkstone pour Boulogne à minuit, et

bien m'en prit : car c'est la seule fois que j'aie vu l'ad- 1847
mirable spectacle de la mer phosphorescente, la mer en feu, des vagues lumineuses tout autour du vaisseau !

Peu après mon retour, je tins à Fontainebleau des conférences de controverse. L'affluence fut surprenante : il y avait, dans la rue, de mille à quinze cents personnes qui n'avaient pu pénétrer dans la chapelle. J'en ai publié les traits principaux dans ma brochure intitulée : *Souvenirs des Conférences de Melun* (et de Fontainebleau).

Cette brochure provoqua de la part du ministre des cultes une lettre bien ridicule. Ce n'est pas même à moi qu'il s'adressa, mais au président du Consistoire de Meaux. Il trouvait que ma brochure avait manqué de modération, et que « le petit nombre des protestants de Melun était » une raison de plus pour me recommander cette dispo- » sition » ; et il demandait au président du Consistoire de me faire des observations dans ce sens. Celui-ci, M. Ladevèze, qui n'était pas plus disposé à me les faire que je ne l'eusse été à les recevoir, donna à entendre au ministre ce qu'il y avait à lui répondre ; et la chose finit là.

A cette époque mes rapports avec le directeur de la maison centrale devenaient toujours plus agréables; mais les frères m'épiaient d'autant plus. Sans doute c'était par suite d'un ordre qui leur venait du supérieur, qu'ils ne pouvaient prendre sur eux de répondre par un peu d'honnêteté à celle que je n'ai jamais cessé de leur témoigner : mais quelques-uns me témoignaient pourtant par dessous main une grande affection.

C'est à cette même époque que tombe la courte guerre du Sonderbund ; lutte de l'incrédulité contre la superstition, et du radicalisme contre le despotisme. Le général Dufour l'a lestement terminée ; — pour combien de temps ?

Je profitai d'un intervalle de repos dont je jouissais

1847 alors pour me mettre à la publication, pour moi si solennelle, que j'intitulai les *Prophètes protestants*. C'était la réimpression du vieux livre intitulé le *Théâtre sacré des Cévennes,* que m'avait prêté, vingt ans auparavant, un des hommes les plus respectés du réveil de Genève et de la Société évangélique. J'avais lu ce livre avec étonnement : j'avais été convaincu de la vérité des faits ; — puis j'avais négligé la chose. Négligé, dis-je, mais jamais oublié. Pressé, toute ma vie, du besoin d'un christianisme moins vulgaire que ce que nous avons sous les yeux, et que ce que je présente hélas ! moi-même, j'ai toujours aspiré à quelque chose qui correspondît mieux aux Écritures que ne le fait notre état général ; et c'est en revenant à ces pensées que le souvenir de ce livre extraordinaire se présenta de nouveau à moi. « Ces faits sont » vrais, ou ils sont faux, me dis-je ; s'ils sont vrais, que » fais-je en les méprisant? car ici négliger c'est mépriser.» — J'écris aussitôt à Genève ; mon ancien ami m'envoie le livre, et je me mets à l'œuvre ; l'ouvrage parut en novembre. Je ne me battrai pas les flancs pour plaider une cause qui ne se gagnera qu'à l'heure où il plaira à Dieu d'ouvrir les yeux de son peuple : je me borne ici à poser sur ce point quelques simples assertions.

Les faits du *Théâtre sacré* sont incontestables ; aussi *n'ai-je vu personne absolument qui les ait mis en doute.*

Et ces faits sont : des prophéties innombrables, brillantes de beauté et d'éloquence, sortant souvent de la bouche de pauvres idiots, et surpassant toujours de beaucoup les facultés ordinaires de ceux qui recevaient ce don : le don des langues, qui se manifestait, soit chez des enfants à la mamelle, qui prophétisaient d'une manière admirable, soit chez des idiots qui, dans l'extase, parlaient en bon français, tandis qu'ils en étaient *absolument incapables* en tout autre temps.(Voyez, sur les enfants qui pro-

phétisaient, les pages 141 et 152 des Prophètes protes- 1847
tants, puis la page 183 du présent volume.) A côté de ces faits on trouve encore des miracles nombreux, des préservations extraordinaires ; Clary, par exemple, soutenant l'épreuve du feu ; et des visions qui faisaient connaître aux Camisards, soit les projets de leurs ennemis, soit les machinations des traîtres, soit d'autres choses absolument inaccessibles à la simple perspicacité humaine.

La seule objection que j'aie entendu faire à ces récits étonnants c'est que les Camisards ayant pris les armes contre leur souverain, on ne peut considérer comme venant de Dieu les choses extraordinaires qui se passaient parmi eux. Quoique j'aie déjà répondu à cette objection, comme elle est spécieuse, et qu'elle est faite par des hommes respectables, j'ajoute encore quelques observations à mes observations précédentes.

1° Jésus nous commande bien de ne pas résister à ceux qui nous frappent nous-mêmes ; mais ce commandement n'implique nullement l'idée que nous ne puissions ou ne devions même, dans l'occasion, porter secours aux faibles qu'on opprime. Or si on admet ce principe — et il me semble qu'on le doit, — il est absurde d'en exclure le cas des persécutions religieuses. Vous voyez maltraiter un vieillard, une femme, un enfant ; vous entendez des cris aigus ; et vous volez à leur secours. « C'est pour cause de religion que je maltraite ces gens », vous dira l'oppresseur. — « Ah ! pardon ; je ne le savais pas : faites à votre aise ! » — Parlerez-vous ainsi ?.... On veut vous enlever votre femme ou vos enfants : si les misérables qui essaient de commettre ce crime sont armés, et vous non, ou s'ils sont dix contre un, peut-être faudra-t-il bien vous résigner et pleurer ; alors faites-le ; mais si vous pouvez résister, ne le ferez vous pas? Vous le devez ! Oh ! il y a une grande lâcheté, selon moi, à ad-

1847 mettre la défense personnelle et à nous interdire de prendre la défense d'autrui : c'est bien plutôt le contraire que je soutiendrais. Je répète mon argument : vous entendez les gémissements d'un vieux père à qui l'on serre les pieds, à coups de marteau, entre des planches ; vous voyez un homme qu'on suspend au-dessus d'un puits glacé, et qu'on trempe et fait ressortir tour à tour jusqu'à ce qu'il abjure : vous entendez les cris perçants de femmes à qui on arrache leurs enfants ; vous voyez vos propres enfants, ces êtres chéris qu'on vous enlève pour les cacher dans un couvent ; ils vous tendent les bras et vous supplient en sanglottant de ne pas consentir à cette séparation éternelle ; vous entendez ces cris ; vous voyez ces horreurs ; et vous dites qu'il faut tendre l'autre joue ! — Hé ! lâche ; ce n'est pas sur votre joue que l'on frappe, c'est sur celle d'autrui ! Ce n'est pas votre manteau qu'on vous enlève ; c'est votre femme ou vos enfants ; ce sont des êtres doux, pieux et sensibles qu'on torture !...

Qu'on me permette de citer ici, comme singulièrement intéressante dans cette question, une partie du testament de l'amiral Coligny, de cet homme si véritablement pieux et d'ailleurs si fidèle à son roi : il exprime exactement les vues que j'expose ici :

« Et fault (dit-il) que véritablement je confesse *mon infirmité* : que la plus grande FAULTE que j'ay tousjours faicte en cela, c'est que je n'ay *pas assez ressenti les injustices et meurtres* que l'on faisait *de mes frères* ; et qu'il a fallu que les dangiers et aguées que l'on faisait sur moy m'ayent avancé de faire ce que j'ay faict. Mais je dicts aussi devant Dieu que j'ay essayé par tous les moïens que j'ay peu de pacifier toutes choses *le plus longuement que j'ay peu*, ne craignant rien tant que les troubles et guerres civiles, prévoyant que cela aporterait après soy la ruine de ce royaulme ; la conservation duquel j'ay toujours désirée et procurée de tout mon pauvoir. (V. *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français ;* 1re année, nº 7, p. 264 en haut.) »

Pour blâmer l'insurrection exceptionnelle des Cami-

sards, on allègue quelquefois une autre considération, 1847
savoir que le roi ignorait toutes les horreurs qu'enduraient les protestants de France.... Et vous ne voyez pas l'admirable beauté de votre objection en faveur même de l'insurrection des Camisards ! Oui, oui, répondrai-je avec empressement ; vous avez mille fois raison ! Le roi ignorait effectivement toutes ces infamies ; je le crois. Entouré de ses femmes ; tour à tour s'amusant aux comédies de Molière, ou portant la guerre de lieu en lieu ; faisant incendier le Palatinat, puis se rendant aux beaux sermons de ses Bossuet, de ses Massillon, de ses Bourdaloue, qui se gardaient bien de s'attirer le sort d'un Jean-Baptiste, cet homme ne savait réellement pas les brigandages qui se commettaient en son nom. Non ; il ne le savait pas ; c'étaient des prêtres sanguinaires qui abusaient du pouvoir du roi; c'étaient eux, et non le roi, qui faisaient souffrir aux protestants des Cévennes des tortures inouïes... Encore une fois, quelle magnifique justification vous nous fournissez là de l'insurrection des Cévennes ! Vous le dites ! Ce n'est plus contre le roi que s'insurgeaient les Camisards, mais contre une bande de coupables tonsurés qui volaient au roi ses braves soldats, pour en faire, à son insu, des bourreaux ! Oui ; il est parfaitement notoire, pour qui connaît tant soit peu l'histoire de France, non-seulement que les protestants étaient des sujets fidèles et soumis, mais qu'ils le furent même sous d'indignes persécutions, et aussi longtemps que ces persécutions ne produisirent pas, en violant toutes les lois de la nature, ce genre d'exaspération qu'on peut appeler sacrée, en rompant jusqu'aux derniers liens qui peuvent rattacher des sujets à un roi ! Ce même testament de Coligny, dont nous parlions tout-à-l'heure, fournit encore la preuve de ce que j'avance ici. Écoutez :

« ..... Je veulx bien laisser ce tesmoingnage à ma postérité, pour ne

1847 luy laisser point une notte d'infâmie qui soit d'infidellité ni de rebellion. Et que *si j'ay pris les armes*, **ce n'a point esté contre le roy,** mais contre ceulx qui tirraniquement ont contraint ceulx de la religion réformée de les prendre pour garantir leurs vies, ce que jai peu faire avec d'autant plus saine conscience que je scavais *que c'estait* **contre la volonsté du roy,** car j'ay **plusieurs lettres et instructions qui en font foi.** (*Bulletin*, etc., au même endroit.) »

C'est donc absolument le cas de malfaiteurs qui s'introduiraient chez vous, et se serviraient des armes qu'ils pourraient trouver dans votre maison, et de votre maison même, pour commettre un crime. Vous ne pourriez dire qu'en attaquant ces malfaiteurs dans votre maison c'est vous qu'on attaque... Le roi, je le répète avec vous, ne savait rien des horreurs des dragonnades ; donc ce n'est pas à lui qu'on résistait.

Mais je ne veux pas pousser plus loin l'apologie de cette apparition extraordinaire des Cévennes : on peut joindre à ces considérations celles que j'ai développées dans les *Prophètes protestants* (pages 48 à 52). J'ajoute seulement que, s'il y a eu parmi les Camisards, ou plutôt s'il s'est joint à eux quelques fanatiques, ou quelques hommes encore esclaves du péché, cela ne prouve rien contre la masse des inspirés, qui vécurent et agirent évidemment sous une direction sainte et divine.

Quant au livre même qui a recueilli les principaux documents à cet égard, j'ai déjà dit qu'en le réimprimant et en le soustrayant ainsi à un oubli sacrilège, je pense avoir fait l'œuvre la plus importante de ma vie. Voilà ce que j'avais à dire sur ce sujet.

Je remarque avec plaisir, quoique sans surprise, en relisant mes journaux de cette époque, que pendant que j'imprimais cet ouvrage j'étais rempli de dispositions intérieures extrêmement douces. Je chantais entre autres sans cesse en moi-même ce beau cantique :

Chef suprême — Qui diriges tout, 1847
Tiens toi-même — L'œil ouvert sur nous !
Donne-nous d'être, en tout temps,
Sans reproche et vigilants,
Et la joie de ton cœur d'époux.

Puis :

Sauveur tendre, — Jésus notre Roi !
Fais nous prendre — Racine en ta croix !
Pour ta grâce et tes faveurs
Entends de pauvres pécheurs
Élever à toi leur voix !

Tout cela ne sent guère l'assassinat ni la révolte.

A la même époque mon Théodore tomba grièvement malade ; et je crois bien que, dans ce cas encore, c'est moi qui, sous la direction de Dieu, trouvai le traitement qui nous l'a conservé.

Vers ce même temps aussi je me trouvai de nouveau en lutte avec le directeur de la maison. J'avais recommandé, dans ma prédication, à ceux des détenus qui avaient quelque autorité sur les autres, de se garder de toute injustice et de toute partialité envers leurs camarades. Le directeur crut devoir me faire quelques observations à ce sujet, comme si j'avais tendu à affaiblir la discipline. Mais comme je ne l'avais réellement pas fait, je lui répondis que, parfaitement soumis comme toujours, à l'ordre de la maison et à lui-même en particulier, dans tout ce qui touchait à cet ordre, je ne pouvais permettre ni à lui ni à aucun homme au monde, de me donner des ordres sur ma manière de prêcher : qu'il n'avait eu de rapports sur mon sermon que par des autorités au jugement desquelles je ne pouvais accorder aucun poids : ou le gendarme, qui assistait toujours au culte ; ou l'un des frères, qui écoutaient habituellement derrière la porte ; ou quelque détenu ; qu'ainsi je ne pouvais accepter ses observations sur le cas en question.

1847 Il écrivit encore une fois au ministre pour être débarrassé de moi ; mais, encore une fois en vain.

Enfin c'est encore à cette époque que je fis une des connaissances les plus précieuses de ma vie, et que je vis s'opérer une conversion des plus profondes dont j'aie été témoin; et l'on sait que je n'appellerais pas conversion un simple passage du Catholicisme au Protestantisme. Il ne convient pas que j'en parle davantage ; mais je puis bien dire que cette conversion fut sûrement l'une de celles pour lesquelles il y a de la joie dans le ciel. C'est probablement, en pensant à ce cas que j'écrivais plus tard ces mots qu'on va revoir : « Si mon séjour à Melun peut me gagner une seule âme qui se donne à Jésus comme l'enfant prodigue qui revint à son père, j'en serais plus heureux que si j'avais ma chapelle, ou l'église même de Saint-Aspais, toute pleine de protestants ou de catholiques sans piété. J'aime mieux un seul diamant que tout un monceau de pierres communes. »

1848 Je reçus d'Utrecht, dans le courant de février 1848, une bonne lettre bien inattendue et bien intéressante, d'une dame que je n'ai encore jamais vue à l'heure qu'il est, et dont je n'avais non plus jamais entendu parler. Elle avait reçu, je ne sais par quelle voie, les *Prophètes protestants;* elle me rappelait l'appel que je faisais aux chrétiens, dans cet ouvrage, pour qu'ils adressassent tous les jours à Dieu la demande de répandre sur son Église un nouveau baptême d'esprit et de feu, et ces mots par lesquels je terminais : « Celui qui fait cette proposition » sera heureux si une seule âme chrétienne lui fait savoir » qu'elle entre dans cette confédération : il s'engage, pour » sa part, à y persévérer, dût-il le faire tout seul »; puis elle ajoutait : « Non, certes, vous ne serez pas seul, cher et honoré frère, etc. » Elle me donnait encore beaucoup d'autres détails intéressants sur le même sujet. Un peu plus

tard elle m'apprit que mon appel venait d'être traduit en 1848
hollandais, et imprimé dans deux journaux religieux. Plus tard encore elle me fit savoir qu'il s'était formé sur cet appel, en plusieurs endroits du même pays, comme aussi en Angleterre, des réunions de prières ayant le même objet. Notre correspondance s'est soutenue ainsi pendant deux ou trois ans; puis mes nombreuses occupations l'ont laissé se ralentir. On me dit maintenant que cette personne s'est laissé prendre aux erreurs dont l'Irvingisme a entremêlé les vérités qui lui ont donné naissance; mais nous savons, heureusement, que le Seigneur pardonne bien des erreurs d'intelligence pourvu que l'on bâtisse sur le bon fondement, et que le cœur continue de chercher Dieu. Courage, chrétiens ! Élevons nos cœurs en haut !

Mais voici la grande secousse de 1848 !... Sous la date du jeudi 24 février, je trouve inscrit dans mon journal en grosses lettres ces mots :

ESCAMOTAGE ET PROCLAMATION
DE LA RÉPUBLIQUE.

J'ajoutais immédiatement ces mots : « Pour combien de temps? Et que va-t-il arriver? ..... »

Quelle basse et misérable comédie fut l'établissement de cette république ! Et comment s'est-il trouvé des personnes pieuses qui aient pu se tromper sur le caractère de cette incartade, et oublier ce que Montesquieu même, quoique peu éclairé en religion, avait bien su voir, qu'une république ne peut subsister qu'avec un certain degré de vertu qui nous manque depuis longtemps. Puis, quel spectacle ignoble présentait tout le clergé romain, venant bénir les arbres de la Liberté comme il avait béni Louis XIV, béni l'Empire, béni la Restauration, béni Louis-Philippe, et comme il bénira toujours tout nouveau pouvoir à mesure qu'il paraîtra ! Il s'imagine pouvoir justifier

1848 cette honteuse versatilité par l'autorité des Écritures : mais ces Écritures ne nous recommandent rien de pareil à ce commerce de bénédictions. Elles ne nous ordonnent pas d'*approuver* successivement et à vingt-quatre heures de distance, le blanc et le noir, et d'aller bénir alternativement la guillotine et le trône : elles nous ordonnent simplement d'*obéir* au gouvernement de fait, et de *prier* pour lui ; jamais de le cajoler.

Un jour ou deux après ce beau 24 février, tous les employés de la maison furent appelés à monter à la préfecture pour y voir le nouveau gouvernement qu'on nous donnait. Nous trouvâmes là en grand appareil un petit préfet, fluet et déclamateur, l'écharpe tricolore aux hanches ; puis derrière lui, à deux pas de distance, comme derrière un rempart, le secrétaire général de la préfecture qui avait l'air assez malheureux. Le préfet (qu'on appelait citoyen-commissaire) nous harangua..... Dans quel style ! Puis nous nous retirâmes, portant tous, sauf moi, la cocarde tricolore à la boutonnière. On nous avait distribué à tous de ces cocardes au moment du départ pour la préfecture ; je mis la mienne dans la poche. On comprendra que si je n'affichais pas mon admiration pour la république, c'est que cette admiration, comme mon estime, étaient fort minces !

Cependant l'époque du carême approchait ; et je me rappelais mes heureuses conférences de l'année précédente. Mais comment, en mars 1848, songer à des conférences ? Je publiai au contraire les pages que voici :

QUELQUES MOTS DU PASTEUR PROTESTANT DE MELUN
A SES CONCITOYENS.

« Mes chers concitoyens,

« L'extrême préoccupation des esprits, en ce moment, m'engage à ne pas renouveler cette année les conférences que je tins l'année dernière,

et auxquelles vous accordâtes un concours si bienveillant. Vous savez que 1848
je n'appellerais pas ainsi l'affluence des premiers jours, qui pouvait ne s'attribuer qu'à la curiosité, mais cette assistance prolongée et assidue d'un grand nombre d'entre vous à toutes les prédications que je fis alors.

» Vous m'êtes témoins aussi que cette sorte de succès ne fut point dû à l'attrait malicieux de la controverse, et que je m'efforçai habituellement de l'éviter. Un grand nombre d'entre vous furent touchés alors d'un véritable sentiment religieux, et reconnurent que nous aussi, chrétiens protestants, nous savons, et peut-être plus que ceux qui nous méprisent, jouir de la communion avec Dieu, des consolations de la foi chrétienne et des grâces que le saint Esprit accorde aux vrais croyants. Mais tous ces effets sur vous ont été passagers : je vous ai bientôt retrouvés obsédés des pensées et des intérêts de la vie présente. Que serait-ce maintenant, que nous entrons dans un ordre de choses qui bouleverse tout le passé et qui nous crée tout un nouvel avenir ? Avez-vous seulement remarqué qu'après la vive préoccupation que vont créer les élections pour l'assemblée constituante, cette assemblée elle-même s'ouvrira au milieu de la semaine sainte, entre le dimanche des rameaux et celui de Pâques, le jeudi même où l'église célèbre l'institution de la cène ?

» Je crois donc devoir céder à la force momentanée du torrent, et suivre à cet égard le mouvement inverse de celui du monde. J'ai exhorté longtemps mes auditeurs à s'occuper de leurs intérêts éternels; on ne le veut pas; eh bien ! j'éprouve, pour mon compte, le besoin de me concentrer d'autant plus dans ces saintes pensées, et de m'y enfouir à proportion qu'elles sont plus méprisées. Ceci n'est pas une affaire de protestantisme et de catholicisme; les masses ne sont plus, nous le disions déjà l'année dernière, ni catholiques, ni protestantes; elles ne sont plus chrétiennes ; elles courent après un vain idéal de félicité temporelle.... Allez ! quand le genre humain aura essayé de tout, il reviendra, de guerre las, à cet évangile qui nous donne le bonheur et la paix dès ce monde, mais qui ne les donne, — que ceci soit bien entendu, — qu'à ceux qui visent plus haut, et dont l'unique objet est de se rapprocher de Dieu et de chercher des biens invisibles.

» Je sais bien que j'aurais pu vous ramener à mes prédications en vous annonçant que je traiterais quelqu'un des rapports de la religion avec la vie présente et même avec la politique ; c'est ce qu'on fait à Paris depuis quelques années. Pour vous attirer à ces églises, dont la superstition vous chassait, on vous parle de plus en plus d'affaires temporelles, de

1848 gloire, de patrie; que sais-je, même de libéralisme! mais — je n'aime pas ces voies détournées. Notre salut éternel est dans la foi de Jésus; et je ne veux pas dégrader mon ministère et ma conscience en vous prêchant autre chose que cette même foi, toute spirituelle et toute céleste.

» Sans doute ce n'est pas le moyen d'avoir les masses; mais ce n'est pas non plus les masses que je cherche; et je vous le déclare : « Si mon séjour à Melun peut me gagner une seule âme qui se donne à Jésus comme l'enfant prodigue qui revint à son père, j'en serais plus heureux que si j'avais ma chapelle ou l'église de Saint-Aspais toute pleine de protestants ou de catholiques sans piété. J'aime mieux un seul diamant que tout un monceau de pierres communes. » Et, s'il y a lieu, je me trouverai plus heureux de réunir chez moi deux ou trois âmes, heureuses dans la prière et dans la foi, que de tenir plus longtemps un local ouvert à des âmes indécises qui ne donnent au culte, comme à Dieu, que des moments perdus dont elles ne savent que faire.

» Navire de la France! Tu t'avances dans de nouveaux parages qu'aucun pilote n'a encore sondés. Nous demanderons à Dieu de te diriger! Et nous le lui demanderons d'un cœur désintéressé. Nous ne sommes pas, nous chrétiens protestants, de ceux qui refusent leurs prières à un gouvernement, ou qui ne les accordent qu'en se les faisant payer par de lâches complaisances. Nous prions, non pour les morts, mais pour tous les vivants, et en particulier pour le gouvernement quelconque qui se trouve placé au gouvernail. Nous ne demandons, à la rigueur, qu'une liberté, que nous savons prendre quand on nous la refuse, la complète liberté de conscience; mais nous ne serons jamais un embarras ni une écharde pour un gouvernement équitable; et nous faisons des vœux ardents pour que celui qui va être établi sur nous sache mettre enfin le pouvoir ecclésiastique à sa place, lui laisser la religion, mais lui arracher la politique et les intérêts temporels, et lui apprendre que son royaume n'est pas de ce monde.

14 mars 1848. A. Bost. »

A peine avais-je écrit ces mots que survint un évènement qui eut pour moi des suites décisives. On comprend que les évènements politiques durent agiter nos onze cents détenus; mais on ne se serait pas attendu à une révolte. Cependant elle éclata tout d'un coup avec violence le dimanche, 19 mars. Les détenus se jettent sur les frères

pendant le repas, et en maltraitent quelques-uns ; la pri- 1848
son devient subitement un volcan. J'étais chez moi quand le tumulte éclata. Dès que j'en eus nouvelle j'accourus, en même temps que toutes les autorités, civiles et militaires. Des troupes s'avançaient en hâte du même côté. A peine entré dans la maison je m'aperçus aussitôt du projet lâche et ridicule qu'avait formé le directeur (c'était un nouveau directeur), de concert avec les frères, d'attribuer cette révolte à mes instigations : mais, rien n'était encore organisé à cet égard, et nous étions dans un chaos : le tumulte était inexprimable : les détenus montraient aux autorités leurs poignets déchirés par les fers de la cellule ; on criait de tous côtés : en un mot la révolte était complète, et elle dura ainsi toute la nuit. Le lendemain tout le monde était d'accord qu'il fallait absolument rétablir l'ordre. Il y avait dans les cours un millier de soldats ; on leur fit charger les armes ; puis on ordonna aux détenus de se retirer dans leurs dortoirs respectifs. Ils le firent tous, sauf une trentaine, qu'on menaça de nouveau. « Tirez, s'écrièrent quelques-uns d'entre eux, » en écartant leurs vêtements de dessus la poitrine, nous » aimons mieux mourir sous vos balles que dans nos » tortures. » Les autorités témoignèrent là-dessus une sorte d'admiration. « Quel dommage, s'écria le préfet, » que des hommes d'un pareil courage se fassent flétrir » par la justice ! »

On conçoit sans peine, d'après tout ce qui précède dans ce livre, que la révolte n'avait pas trace de rapport à la religion, et que le groupe qui résista ainsi se composait de catholiques aussi bien que de protestants. Il se peut, comme on l'a prétendu, mais comme je l'ignore entièrement, que la proportion de ces derniers ait été un peu plus forte que dans d'autres cas : mais ce qui est certain, c'est que les deux chefs de la révolte étaient, l'un protestant

1848 l'autre catholique. Que penser donc de l'aumônier catholique qui, dans ce moment si grave, apostropha le groupe qui résistait encore, en ces mots : « Malheureux protestants !.... » J'ai bien de la peine à m'abstenir de porter ici un jugement et d'employer une épithète ; mais la conscience du lecteur le fera pour moi ; et Dieu jugera des choses pareilles au grand jour !...

Au milieu de toutes ces scènes notre petit préfet républicain, entouré de toutes les autorités, de magistrats, de colonels, de généraux et de frères, me voyant passer dans la cour, m'interpelle tout d'un coup et m'ordonne de sortir pour ne rentrer qu'avec sa permission. Je sortis.

Il est vrai que, se repentant probablement de sa sottise, il m'écrivit dès le lendemain pour adoucir et limiter la défense qu'il venait de me faire ; mais je lui répondis que j'allais référer de toute cette affaire aux trois ministres, de l'Intérieur, des Cultes et de la Justice ; et que je ne rentrerais dans la maison que quand j'aurais obtenu la réparation qui m'était due. Puisqu'on voulait tant être en république, la lettre que je lui écrivis sentait un peu la république ; je lui disais :

« La cause des détenus, quand ils ne réclament que la justice et l'humanité, est une cause sainte. Et qu'on ne s'imagine pas qu'en la défendant j'aie peur de personne au monde ! Le peuple sera là pour en juger ; et je saurai l'éclairer s'il le faut, etc. »

Il me répondit une heure après, en m'invitant à l'aller voir : je lui parlai : j'exigeai une espèce d'enquête sur ma conduite ; et le résultat fut qu'au bout de quelques jours on reconnut ma parfaite innocence, et que je rentrai dans tous mes droits. J'ai toutes les pièces relatives à ce fait. Mais on n'a aucune idée de la bassesse des intrigues auxquelles se livraient alors des hommes qui passaient dans le monde pour être des hommes honorables.

Pendant toute la durée de ces débats je correspondis 1848
avec le président du Consistoire de Meaux ; et je me trouvai enlacé dans une suite de négociations dont, je le répète, il me reste encore les minutes.

Il est vrai que je répugnais extrêmement à recourir aux autorités civiles d'alors, savoir aux citoyens Ledru-Rollin, Caussidière, Lamartine et compagnie ; et d'ailleurs l'accès aux ministres m'était fermé par une cabale. Cependant je désirais faire connaître l'état des choses à ceux qui pouvaient y remédier ; et, en désespoir de cause, comme il ne s'agissait pas proprement de religion mais d'humanité, j'essayai de m'adresser à M. Coquerel père, en sa qualité de membre de l'Assemblée nationale. Depuis que ce prédicateur a publié son *Christianisme expérimental*, dans lequel il nie ouvertement l'efficace de la prière, je crois n'avoir pas un seul point religieux en commun avec lui. Mais je supposais alors qu'il s'intéresserait peut-être à une question de justice et d'humanité, où il ne s'agissait pas de méthodisme ; et je lui envoyai l'un des nombreux mémoires que j'écrivais à cette époque, pour qu'il voulût bien le faire tenir au ministre. N'obtenant aucune réponse, je le priai, au bout de quelques semaines, de me renvoyer ce mémoire s'il ne l'avait pas remis. Il me répondit que, n'ayant pas cru devoir s'occuper de cette affaire, il avait dit de mon mémoire « arrière de moi, Satan » (ce sont ses propres termes), *et qu'il ne pouvait plus le retrouver !* Du reste il ajouta, au sujet de cette citation de l'Écriture, qu'il n'avait pas prétendu en faire une application inconvenante ; et je le crois facilement.

Quoi qu'il en soit, je ne réussis pas mieux de ce côté que des autres ; *et j'aurais dû le prévoir !* (1)

(1) *J'aurais dû le prévoir.* L'espace me manque ici pour justifier cette expression en la développant. Mais laissons là les questions de personnes,

1848 Les choses traînèrent ainsi pendant près de trois mois. La fameuse république qui, hors de la prison payait les ouvriers pour ne rien faire, avait aboli le travail dans les maisons centrales. Je proposai alors à la direction de venir tous les jours, même deux fois par jour, occuper les détenus, en leur donnant quelques instructions sur les sciences naturelles, ou en leur faisant quelques lectures. On me le permit d'abord ; et je commençai au hasard par une leçon élémentaire sur l'astronomie. Il fallait voir la joie de ces hommes et l'intelligence de plusieurs ! Quelquefois ils achevaient ma phrase avant moi ; et ils étaient enchantés d'être occupés d'une manière aussi agréable. Mais tout cela ne dura que deux ou trois jours. L'aumônier catholique n'ayant pas voulu, ou pas pu, réunir ses détenus de la même manière, il y eut contre-ordre pour moi ; et les détenus recommencèrent à gambader dans les cours, ou à flâner pendant toute la journée.

Cependant je continuais à faire à la prison, au milieu de tracasseries sans cesse renaissantes, mes douces visites, lorsque enfin, le 17 juillet à midi, le concierge de la maison me reçut à la porte extérieure, qu'il ne fit qu'entr'ou-

pour poser un principe général, et parlons d'un auteur qui a écrit que « prier *n'est pas* demander, mais acquiescer. » *(Christianisme expérimental.)* S'il eût dit que prier n'est pas *exclusivement* demander, il aurait eu raison : s'il eût dit que prier n'est pas *principalement* demander, il aurait déjà eu tort, bien tort ; mais sa parole eût pu s'excuser. Mais dire que prier n'est pas — *n'est pas* — demander, c'est donner aux paroles de Notre Seigneur et aux enseignements de l'Écriture entière un démenti que je préfère ne pas qualifier. Et comme l'auteur d'une pareille thèse ne peut alléguer qu'il a mal exprimé sa pensée, puisqu'il l'a soigneusement développée, je sens le besoin de faire une protestation que personne, à ma connaissance, n'a encore faite, et de dire que, par les mots indiqués ci-dessus, l'auteur se place, non-seulement en dehors du christianisme, mais même en dehors de toutes les religions du monde. Sans doute plusieurs penseront qu'en jugeant ainsi je manque de charité ; et je manque de leur charité en effet, de cette charité qui appelle le bien mal, et le mal bien ; mais non de celle de Dieu, qui regarde celui qui nie l'efficace de la prière comme un impie. — Il y aurait beaucoup à dire encore sur celui qui fait le métier de prier tout en croyant qu'il n'obtiendra rien : mais tout cela se traitera peut-être ailleurs et plus tard.

vrir. Il me dit en rougissant qu'il avait ordre *de M. le* 1848
directeur de ne pas me laisser entrer !...

Cette indigne expulsion, sans allégation d'aucun motif, de la part d'un directeur dépendant, comme moi, d'une autorité supérieure, vint ainsi couronner l'histoire de mes rapports avec la direction de cette maison !... Je fis les premiers dix pas dans la rue pour retourner chez moi, sans bien savoir à quoi m'en tenir ; mais enfin, frappant avec une sorte de joie mes deux mains l'une contre l'autre : « Me voilà libre enfin, m'écriai-je ! Et puisque les minis-» tres sont inaccessibles je vais parler à la face du ciel ! » C'est alors que je composai en quelques jours la brochure intitulée : *des Désordres de la Maison centrale de Melun*, brochure à laquelle j'ai déjà fait quelques emprunts. Je me borne à en donner ici un dernier extrait :

« J'ai parlé d'assassinats qui se commettent dans la prison. *Ils sont beaucoup plus fréquents depuis quelques années*, parce que les détenus y sont poussés par le désespoir. Le système actuel repose presque tout entier sur la force, et arrive en peu de temps, d'une bagatelle aux dernières extrémités. Un détenu a souri ? En cellule. Il s'impatiente ; la peine est prolongée. Son impatience s'accroît ; la peine s'accroît ; il perd la tête ; des jours et des mois s'écoulent dans un cachot ; il aime mieux la mort et il assassine. Mais on est plus fin que lui ; *on ne lui accorde pas la guillotine*, ni même le bagne, les deux seules joies, les deux seules espérances qui lui restent. On le ramène dans cette maudite maison pour le reste de ses jours ; et là, traînant un boulet, marchant à part, enfermé à part, rentrant uniformément, comme un bouledogue dans sa cahute, qui n'a de jour et d'air que par un guichet à barreaux de fer d'un pied carré d'ouverture, et où l'on ne voit souvent pas clair pour lire ; là, sauf deux demi-heures de promenade, dans les jours où il fait beau, il passe ses jours et en particulier ses dimanches tout entier, enfermé comme une bête féroce sans que personne ait pitié de lui ! Voilà l'épouvantable monotonie dans laquelle s'écoulent les jours, les semaines, les mois, les années, la jeunesse, l'âge mur et la vie de tant de malheureux qui n'ont souvent commencé que par un mouvement d'impatience !.... Les saisons se renouvellent ; les évènements se

1848 succèdent; vous passez vos soirées en famille, vos fêtes avec des amis ; vous prenez vos repas en paix; et l'infortuné, pendant tout ce temps, ne voit jamais, jamais que son guichet, son noir guichet ! Il meurt de rage, s'il ne meurt de misère ! ....

» Et vous appelez cela un système civilisé ! C'est un système barbare, un système fou, stupide et brutal ! Les neuf-dixièmes de ceux qui sortent de ces maisons, et qui n'y sont entrés que comme voleurs, en sortent assassins ; et c'est vous qui les avez rendus tels ! Et de votre religion ils n'en prendront pas plus que vous-mêmes, c'est-à-dire rien !

» *Une enquête ! Une enquête*, [ajoutais-je] ! Allez voir ces cachots ! Allez entendre ces malheureux ! Mais n'y faites pas une visite de cérémonie ! Ne vous en rapportez pas aux seuls administrateurs ! Ne vous payez pas de belles paroles ! Et surtout, quand vous trouverez un homme qui aura, comme moi, le courage de vous dire la vérité, ne le traitez pas comme j'ai été traité depuis quelques mois, et ne le jetez pas à la rue ! »

La brochure eut d'abord quelque effet ; et il n'y aurait de surprenant que le contraire. Le premier, et sans doute le moindre de ces effets, fut l'arrivée d'un médecin qu'on avait affublé momentanément du titre d'inspecteur-général des prisons. On sait que la république, comme par une sorte d'instinct, employait alors force médecins, oubliant qu'il y a certaines maladies qui demandent plutôt un autre traitement. Quoi qu'il en soit, j'avais tellement demandé une enquête qu'il fallut bien se donner l'air d'en faire une. Arrive donc un médecin, qui passe à Melun, y compris le temps du sommeil et des repas, la somme de vingt-quatre heures ; sur ces vingt-quatre heures il en passe une et demie avec moi, avec moi, dénonciateur, sans faire paraître en ma présence aucun de ces détenus dont j'avais exposé les griefs ; puis il repart !... Il commença la conversation, quoique d'un air un peu timide, par ces mots innocents : « Savez-vous, Monsieur, que c'est bien grave » ce que vous avez écrit là ? » — Citoyen, je le sais.— J'avais envie de lui demander s'il était venu de Paris tout exprès pour me faire cette observation ; mais je passai ;

et je ne sache pas que l'enquête ait eu d'autre résultat. 1848

Avant de quitter ce sujet je veux encore dire que, pendant quelques jours, le directeur fit courir le bruit qu'il allait m'accuser en calomnie. Avant d'avoir connaissance de ce bruit je me disposais à quitter Melun ; mais dès que j'eus cette nouvelle, je résolus de rester jusqu'à la fin de mon bail ; trop heureux s'il eût osé me fournir cette grande occasion de porter le flambeau de la vérité dans les mystères que j'avais essayé de dévoiler, — *et prêt, encore aujourd'hui, à rendre compte de tout ce que j'ai avancé.*

Ma brochure eut, au premier moment, un autre résultat qui semblait devoir être plus important. Avant même de me voir fermer la maison centrale, heurtant à toutes les portes, j'avais aussi heurté à celle de M. de Tocqueville, président du comité des prisons de France, et homme de bien. Comme dans tous les autres cas, je n'avais pas reçu de réponse ; mais dès qu'il eut connaissance de ma brochure, il me demanda un rendez-vous.

J'ai oublié de dire que, déjà quelques semaines auparavant, j'avais reçu du citoyen Sénard la communication d'un arrêté portant que sur la proposition du citoyen Hermann, secrétaire-général du ministère de l'intérieur, actuellement sénateur, je crois, l'emploi d'aumônier protestant de la maison centrale de Melun était supprimé à partir du 1er août, sans qu'on eût allégué aucun motif.

M. de Tocqueville parut convaincu de la vérité de tout ce que j'avais avancé, et voulut même bien me dire « que je gagnais beaucoup à être vu de près » : il ajouta que la suppression du poste d'aumônier protestant était une injustice envers mes corréligionnaires. Il me dit encore d'autres choses que je ne répéterai pas, mais qui tendaient toutes à appuyer les griefs que j'avais articulés. — M. de Tocqueville espérait pouvoir remédier en quelque degré

1848 aux abus que je lui avais signalés ; mais je crois qu'il n'eut pas grand succès ; et quant au rétablissement du poste d'aumônier protestant, il n'obtint rien.

Chacun voit, je le suppose, que cette suppression du poste est une preuve décisive, s'il en fallait une, de la parfaite vérité des terribles dénonciations que j'avais publiées. Une autre preuve, c'est que, bien loin de toucher à ma personne, le préfet qui m'annonça cette mesure du ministère, me dit qu'on s'occuperait de me procurer un autre poste, plus avantageux : or, si j'avais menti dans ma brochure, l'unique poste que je méritais était la prison ; c'est évident ; et c'est bien celui-là qu'on m'aurait assigné.

Du reste, je répondis à ce sujet au préfet « que je n'avais aucun besoin que l'on s'occupât de me placer, mais que si pourtant on voulait le faire, j'accepterais avec plaisir une place d'inspecteur général des prisons de France.» On y songea si peu qu'on ne me paya pas même tout le temps que j'avais été employé dans la maison centrale: on ne fit courir mon petit traitement que jusqu'au premier août, tandis que je ne reçus la communication de mon renvoi que le 16 du même mois ! Je me gardai bien de réclamer cette somme de 53 fr. 33 c. que l'ex-république me doit encore ; et je me bornai à dire au préfet que, dans la petite morale ordinaire, quand on renvoie une servante on lui paie tout au moins le temps qu'elle a servi.

Voilà la fin de mon service sous la République libre, égale et fraternelle.

Mais je dois ajouter un fait important : c'est que, six semaines après mon renvoi de la maison, j'appris que les frères de la doctrine avaient également été renvoyés des quatre maisons centrales de France où ils avaient été employés. Ici encore je laisse faire les réflexions au lecteur.

J'ai voulu donner de suite tout ce qui regardait cette affaire ; je reviens maintenant en arrière sur quelques détails de famille. 1848

La maison des missions de Paris, où étudiait mon fils Paul, ayant été fermée vers le commencement de l'année, mon fils accepta un poste d'instituteur dans un collége d'une petite ville d'Angleterre.

L'auditoire de la chapelle protestante de Melun, restant toujours très-peu nombreux, je me bornai, dès la fin du printemps, à tenir le culte protestant chez moi.

Mon Théodore, qui réussissait parfaitement dans ses études, avait pourtant besoin de la vie de campagne : sa santé, qui est devenue brillante dans les travaux d'agriculture, déclinait rapidement sous le travail purement intellectuel : il écrivit, avec ma permission, à notre ami Vaucher, que le Seigneur a dès-lors rappelé auprès de lui, et qui exploitait une terre à trois lieues de Genève, pour lui demander la permission d'aller passer quelque temps chez lui : cet ami l'engagea généreusement à venir y essayer l'agriculture ; et mon enfant partit le 14 juillet.

En même temps ma femme fut appelée pour quelques semaines auprès de son fils à La Force ; et je me vis ainsi, seul pendant quelque temps avec mon plus jeune fils. Je profitai de la place que me faisaient tous ces départs pour inviter mon cher collègue, M. le pasteur Meyer de Paris, à venir avec toute sa famille, sept personnes en tout, passer quelques semaines chez moi. Il vint; et il y eut même deux jours où, obligé de m'absenter, moi aussi, avec mon plus jeune fils, je laissai la maison toute entière avec les clefs de toutes mes armoires à la disposition de cette chère famille. Il est vrai que je ne leur donnai que le logement; et qu'ils s'arrangèrent pour le reste comme chez eux.

1848 et 1849 C'est dans les premiers jours d'octobre que se tint à Paris une espèce de synode de l'Église réformée de France ; et c'est le quinze de ce même mois que j'eus l'entrevue avec M. de Tocqueville, dont j'ai parlé plus haut.

Le 15 novembre, me sentant libre de mon temps et n'ayant plus d'emploi, je partis pour faire une nouvelle tournée par Paris, Orléans, Blois, Tours et Bourges. L'un des objets de ce voyage était de préparer le mariage de mon fils Ami, qui eut lieu dans ces mêmes contrées l'année suivante.

Sans entrer en aucun détail sur un autre point que j'ai déjà touché, je crois pouvoir dire, pour terminer ce qui concerne cette année, que, dès la nouvelle de la suppression de mon poste à Melun, une famille amie, établie près de cette ville, nous témoigna un redoublement d'affection dont nous nous souviendrons à jamais, et dont Dieu la récompensera sûrement.

Cependant je me trouvais fort indécis sur le choix d'une vocation. Mes forces déclinaient déjà beaucoup ; car il y a longtemps que ma vivacité trompe à cet égard le jugement de mes frères. Ayant quitté le poste d'Asnières parce qu'il me fallait une ville pour l'éducation de mes plus jeunes fils, je ne pouvais songer à retourner dans un village. D'un autre côté les postes de ville sont plus rares ; lorsqu'il s'en présente un, il y a toujours plusieurs compétiteurs ; et, par diverses raisons qu'il est inutile d'énumérer, j'avais peu de chances à cet égard. Dans cette position, et considérant surtout le déclin de mes forces, j'acceptai l'offre que nous fit le même ami qui venait d'accueillir notre Théodore : il nous proposait, depuis quelques semaines, d'aller nous établir chez lui, nous aussi ; et nous résolûmes, après avoir beaucoup hésité, d'en faire au moins l'essai, et de nous rapprocher ainsi de Genève.

Nous recommençons donc à faire des caisses, à emballer 1849
des livres et des effets de ménage, à vendre les objets que nous n'emportons pas ; et après avoir fait vingt-cinq colis plus ou moins grands, nous quittons Melun le samedi, 10 février, à cinq heures du soir, pour aller demeurer pendant dix-huit jours à la campagne, chez cette chère famille que je viens de mentionner.

Le lendemain, dimanche 11 février, fut pour nous, et pour moi en particulier, un jour profondément doux. Nous nous trouvions dans une belle et vaste propriété ; le temps était serein pour la saison ; le ciel sans nuage. Nous avions au loin, sous les yeux, la ville que nous venions de quitter; et au milieu du silence, toujours si solennel, de la campagne et d'un dimanche, je jouissais avec délices de la paix de ma position actuelle ; et je déposai dans mon journal le pressentiment, justifié plus tard, que j'entrais dans un commencement de retraite. J'avais atteint la fin de ma carrière active en tant qu'employé des hommes et tenu à certains travaux déterminés : plus de disputes dans la prison ; plus d'emballage ; je le croyais du moins ; enfin du repos ! du repos ! Hier encore engagé dans toutes ces corvées ; aujourd'hui un présent et un avenir pleins de calme ! Ce 11 février fut donc un jour vraiment précieux.

Les jours suivants s'écoulèrent également dans la paix et dans un sentiment de bonheur profond.

Mais le 27 nos effets quittaient Melun ; et le 1er mars nous quittions à la fois cette contrée et notre chère famille hospitalière, pour nous rendre à Fontainebleau où nous devions prendre congé de quelques amis. Nous passâmes ensuite quelques jours à Paris.

C'est dans ce séjour que j'entendis pour la première fois, et probablement aussi pour la dernière, le père Lacordaire. Quel genre de prédication ! Il nous parla entre autres du carré de l'hypothénuse ; et, pendant la

1849 première demi-heure de son discours, mes voisins catholiques de droite et de gauche se demandaient comme moi : « Que veut-il dire? »

Cependant mes rêves de repos étaient encore un peu anticipés; et je ne pus faire ma traversée de Paris impunément; car la Société pour l'encouragement de l'instruction primaire parmi les protestants de France ayant appris que j'étais disponible, me demanda d'aller faire en Angleterre une collecte pour son œuvre.

Je ne donnerai pas de détails sur ce voyage, quoiqu'il ait été fort intéressant ; je me bornerai à dire que j'eus beaucoup de peine pour peu de succès. Les Anglais ont tous, en religion, leurs idées fort tranchées; et la société pour laquelle je collectais comptait dans ses membres des hommes de toutes les nuances religieuses; je ne trouvai donc nulle part cet accueil ardent qu'on reçoit de l'Anglais dès qu'on entre pleinement dans ses vues. Pour toutes les œuvres religieuses il n'y a que les vrais chrétiens qui donnent abondamment ; et ceux-là veulent une doctrine évangélique nette et prononcée.

J'avais quitté Paris le 20 mars; j'y rentrai le 10 juin au milieu du choléra qui, je crois, rôda un peu autour de moi-même. Le 13 eut lieu dans cette capitale l'insurrection que l'on sait; le 15 j'arrivais à Lyon, où il y avait eu une lutte bien plus violente encore; le 17 j'atteignis Genève, et le 22 Bellevue, campagne de notre ami Vaucher. J'y trouvai ma femme et mon fils Élisée qui s'y étaient rendus avant moi, puis mon Théodore, et mes amis Vaucher.

Repos de quelques semaines mais de quelques semaines seulement.

LIVRE XX.

DEPUIS MON DÉPART DE MELUN, EN MARS 1849, JUSQU'A MON ÉTABLISSEMENT A PARIS, OCTOBRE 1853 (DE 59 A 63 ANS).

Je vais préparer mon établissement à Neufchâtel. Assemblée de la Tourne. — De là avec ma femme *à Tours*, où se marie mon fils *Ami*. — Voyage et mariage au milieu du choléra. — *Noces chrétiennes*. — Etablissement à Neufchâtel. — La Société évangélique de Genève me charge d'une mission dans le Gard. — *Arrivée à Nîmes*. — Début. — — Je combats le système de M. Darby. — M. Fontanès. — Le vieux rationalisme supplanté par le nouveau. — Dix œuvres évangéliques dans le Gard. — M. Heimpel-Boissier. — Assemblées à Codognan et à Uzès. — Indécence du culte protestant dans ces contrées. — Défaut de civilisation en France. — Veille du 31 décembre. — *Tournée missionnaire* dans le Gard et environs.— Marseille. *Excellents prédicateurs* sortis de la faculté de théologie *de Genève* par voie de réaction. — Retour à Neufchâtel. — Cours public sur l'histoire générale de l'établissement du christianisme. — Visite à Bâle et en Alsace. — 60 ans. — Logement de Tivoli. — Théodore chez nous pour quelques mois. — Je suis appelé *à l'enseignement public de l'Allemand*. — Autres leçons. — Singuliers principes de Cicéron. — Douce année. — Lettre de Théodore. — On fait courir une liste de souscription pour mes Mémoires ; je me décide à m'y mettre. — *Mort de ma sœur Narbel. Départ de Théodore pour l'Amérique*. — Nos douleurs bien moindres que celles des martyrs. — L'église nationale ne m'emploie pas. Etat politique et moral de Neufchâtel. — Prédication pompeuse et mauvaise, ou simple et bonne. — Etat religieux de Neufchâtel. — M. Munsel.— *Je commence mes Mémoires*. — Voyage en Angleterre pour y conduire la fiancée de mon fils Samuel.— Sur la *religion d'estrades*.— Caractère anglais.— Retour à Neufchâtel.— Appel à *Jersey*. Description de l'île. — Nous sommes appelés à Paris. Je vais seul à Neufchâtel mettre mes affaires en ordre. — Arrivée à Paris. — Mes fonctions actuelles, et état de ma famille.

Nous voilà donc provisoirement établis chez nos amis, 1849
et en repos. Mais il fallait songer à quelque chose de plus fixe ; et mes pensées se portèrent sur Neufchâtel, où j'avais encore une de mes sœurs et beaucoup d'amis. Je

1849 me rendis donc dans cette ville pour y préparer notre installation future.

J'assistai par la même occasion à l'une de ces assemblées de la Tourne où, depuis plusieurs années, se rendent des frères de tous les cantons voisins pour y former une sorte d'alliance évangélique, moins officielle, moins grande et moins brillante que celle qui a pris ce nom, mais plus intime, et, par là-même, moins exclusivement réservée à des orateurs; elle eut lieu le 12 juillet.

En parlant plus haut du dernier voyage que j'avais fait à Tours, j'ai dit que c'était en partie pour m'occuper du mariage projeté de mon fils de Glascow avec une demoiselle qui se trouvait alors à Tours. Les choses s'étant arrangées, mon fils se rendit dans cette dernière ville pour les premiers jours de septembre ; et je partis avec ma femme, le 23 août, pour aller l'y rejoindre, et implorer moi-même la bénédiction de Dieu sur cette union. Nous traversâmes quelques provinces de France au milieu des ravages du choléra. Pour attendre la correspondance d'un chemin de fer, nous nous arrêtâmes pendant trois heures entières dans le petit bourg de Néronde, l'endroit d'Europe qui, à ma connaissance, a été le plus cruellement atteint par ce fléau, puisqu'il perdit en peu de semaines le tiers de ses habitants : en y arrivant nous trouvâmes six cercueils devant l'église. Peut-être éprouvâmes-nous alors une protection particulière de la Providence : voici du moins ce qui me porte à cette supposition. Tout le monde s'étant mis à table dès l'arrivée de la diligence, nous nous bornâmes ma femme et moi, à prendre un simple potage ; puis nous passâmes le reste de nos trois heures à nous promener hors du bourg, ou assis au bord de quelques haies. Qui sait, dis-je, si cette circonstance ne fut pas pour nous une préservation ? Les ravages dont je viens de parler furent tels que le gouvernement, à

ce qu'on m'assure, essaya de persuader à la population 1849
survivante de se répandre dans les villages environnants qui étaient moins atteints de l'épidémie.

Le reste de notre voyage se fit également au milieu du choléra. De loin j'avais toujours frémi à l'idée d'un fléau pareil; et alors, au milieu du danger, Dieu nous préserva non-seulement du mal mais même de toute inquiétude. Et pourtant qu'eût-ce été que la mort de l'un de nous au milieu des douceurs d'un double mariage ; car la sœur de ma belle-fille se mariait dans le même lieu et au même moment que mon fils.

Nous arrivâmes à Tours le 30 août; et par une curieuse coïncidence, sans nous être concertés avec mon fils, nous le rencontrâmes à Orléans dans le débarcadère, à l'intersection des chemins de fer, au même jour et au même quart d'heure où nous y arrivions de notre côté, lui venant de Glascow et nous de Genève! Cette semaine de noces fut singulièrement embellie par l'accueil admirable que nous fit la chère famille André, qui logea presque tous les membres de nos deux familles dans le bel hôtel de la Recette générale qu'elle occupait. Elle le fut encore par le calme vraiment chrétien qui régna de toutes parts au milieu de nous pendant tout ce temps; et il nous reste à tous, de ces quelques jours et de la paix du repas de noces en particulier, un beau souvenir. Nous vîmes ce que devraient être toujours des noces chrétiennes.

Mon fils John et ma fille avaient pu se trouver au rendez-vous, et ajouter ainsi encore aux douceurs de ces journées.

Le 11 septembre nous nous séparâmes; et mon fils Ami emmena ma fille avec lui en Écosse, pour y faire compagnie pendant quelque temps à sa jeune femme.

Le 22 j'arrivais à Neufchâtel; et le 28 nous étions de retour à Bellevue.

1849 Mais c'était pour recommencer à y faire nos ballots !

Ce ne fut pas sans quelque serrement de cœur que nous quittâmes nos amis, puis notre Théodore, qui restait avec eux pour continuer les travaux de la campagne en parfait paysan, dans toutes les branches de l'état. Battre en grange, mener la charrue, faucher, soigner les bœufs, les chevaux, les vaches, les porcs, tout cela était pour lui un ensemble de travaux dont aucun ne lui inspirait même la pensée du moindre dédain.

Nous arrivâmes à Neufchâtel le 23 octobre.

Mais je n'étais pas encore destiné au repos. La Société évangélique de Genève m'avait demandé, depuis quelques semaines déjà, d'aller faire une visite à Nîmes ; et il m'est doux de consigner ici combien nous étions d'accord dans les principes qui me sont les plus chers. Elle m'avait exprimé le désir que j'allasse essayer « d'établir quelque lien » entre un certain nombre de frères à qui le culte public ne suffisait pas, mais qui tendaient à se diviser en différents partis. Je savais parfaitement que la Société évangélique s'occupe bien plus de répandre l'évangile que de propager ses vues ecclésiastiques : cependant je voulus m'en assurer pleinement ; et, vu les expressions qu'elle avait employées, je lui écrivis que je ne pouvais m'occuper de questions ecclésiastiques en aucun sens, et que je désirais de plus en plus ne prendre pour devise de mon ministère que celle du psalmiste : « Mon âme a soif du Dieu vivant ! » Leur réponse fut ce que je désirais ; car ils m'écrivirent que ma déclaration était pour eux une raison de plus de me demander le voyage en question.

Je partis donc de Neufchâtel, le 5 novembre, pour arriver à Nîmes le samedi 10. Il semble qu'il y eut dans le moment de mon arrivée une direction singulièrement providentielle : car j'appris, dès mon réveil du lendemain, que M. le pasteur Adrien Soulier allait ouvrir, ce matin

même, une nouvelle réunion d'édification, sans toutefois 1849
vouloir former une église proprement dite, bien moins encore un parti. Son but était simplement de ne pas laisser entraîner sous l'influence exclusive de M. Darby les nombreux chrétiens de Nîmes qui voulaient quelque chose de plus que le culte public. Je me rendis aussitôt à cette réunion sans seulement songer à y prendre la parole. Mais M. Soulier, qui m'avait connu à l'école de théologie de Genève et qui ne savait nullement que je devais arriver, me voyant là me demanda aussitôt d'ouvrir la séance par la prière et d'adresser à l'assemblée quelques paroles d'exhortation; de sorte que, par le fait, c'est un député de la Société évangélique de Genève qui a ouvert cette suite d'assemblées qu'établissait un élève de l'école de théologie de cette même société. On remarquera qu'il agissait précisément dans le sens où j'avais dit que j'agirais moi-même : prêcher l'évangile sans toucher en aucun sens aux questions ecclésiastiques. On peut lire dans le Supplément qui accompagnera cet ouvrage ce que je pense du système de M. Darby que je viens de mentionner. Je ne reconnais à aucune forme ni à aucune église le privilège de la perfection ; et il me suffit qu'un système quelconque élève, comme le fait celui-ci, la prétention de détruire et d'absorber tous les autres, pour que je croie devoir m'y opposer. On verra d'ailleurs par la note, à laquelle je renvoie, que je reproche à ce système la manie d'expliquer à la lettre toutes les prophéties relatives au passé, au présent et à l'avenir: je pense que c'est une erreur très-grave, quoique très-répandue en nos jours. Les chrétiens indépendants de Nîmes étaient déjà sur la pente de cet entraînement; et je crois que Dieu a bien voulu se servir de moi pour leur en montrer le danger. Ne fût-ce que par cette raison, je ne regretterais pas les peines que j'ai prises pendant ces trois mois.

1849 Je me rendis, immédiatement au sortir de cette assemblée, dans un des temples de la ville, puis de là directement chez M. le pasteur Fontanès qu'on peut regarder comme étant, dans le midi, le chef du parti, actuellement mourant, qui s'est permis pendant plusieurs années de repousser l'évangile en le désignant sous le nom de méthodisme. Ce déclin du rationalisme bâtard auquel je fais allusion est aussi évident qu'il était inévitable. Il ne restera bientôt plus, dans ce système, que deux ou trois hommes attardés, qu'on laissera nier l'efficace de la prière et prêcher leur orthodoxie moderne sans plus s'en occuper: le reste traverse le sentimentalisme incrédule du nouveau rationalisme, on revient à l'évangile. Je dois dire, de plus, que M. Fontanès est, depuis longtemps, plus près de cet évangile que ne l'est encore le gros de son parti : il a un air de fatigue qui me paraît provenir de la fausse position où il se trouve; et je lui fis entrevoir quelque chose de ce sentiment.

Du reste je commençai par lui dire qu'arrivé depuis quelques heures à Nîmes, je ne croyais pas convenable qu'un collègue vînt sur le terrain d'un autre sans le saluer, et sans lui dire même ce qu'il venait faire. Je lui exposai mes principes théologiques; et il put voir, après m'avoir exposé les siens, que je ne me regardais nullement comme autorisé à lui refuser le titre de frère. Enfin je lui expliquai que si je ne demandais pas à prêcher dans les temples de la ville, c'était parce que le consistoire exigeait que celui qui prêchait dans les temples ne prêchât pas ailleurs, tandis que je me réservais la liberté de le faire partout et tous les jours.

J'allai ensuite faire visite à tous les autres pasteurs de la ville, particulièrement à MM. Borel et Garde, puis aux chefs des différents partis évangéliques qu'on trouve dans la ville ou dans le département.

Il y a longtemps que je ne crains plus les variétés. J'a- 1849
vais entendu des gémissements sans fin sur les nombreux partis qui, comme on le disait, divisaient les chrétiens du Gard ; mais j'écrivis à Genève, dès les premiers jours avec joie, que l'évangile se prêchait à Nîmes de dix côtés différents ; et voici effectivement la liste des dix œuvres plus ou moins évangéliques qui avaient lieu alors dans le Gard, ou à Nîmes en particulier.

1° De temps en temps quelques sermons évangéliques dans l'église nationale même.

2° La maison de santé, dans laquelle MM. Borel et Gardes prêchent ou font prêcher l'évangile tous les dimanches.

3° Les Wesleyens.

4° Les assemblées de M. Adrien Soulier, qui prêche aussi pendant la semaine dans les environs.

5° M. Kruger et une parente de lui, qui s'exposent sans doute à quelque danger en accordant trop de confiance à leur inspiration personnelle, mais qui sont d'une piété qui surpasse tout ce que j'ai vu ailleurs. Il est doux de reposer sa pensée et son cœur sur des âmes pareilles ! Nous avons tant de sages et tant de savants, plus ou moins mondains, ou tant de chrétiens sobres, un peu froids, qu'on est tenté de pardonner quelques erreurs à ceux qui ont de l'amour et un véritable renoncement au monde !

6° Il faut bien encore accorder une place au Darbysme, qui ne manquera pas, un jour, de trouver là quelques adhérents, et qui appartient, certes, au côté évangélique.

7° Puis une petite place à l'influence des Frères moraves, qui agissent sur Nîmes et sur le département par un missionnaire qu'ils entretiennent à Saint-Hyppolite.

8° Ajoutez, pour le Gard, l'œuvre de M. Raymond,

1849 établi dans le Vigan, mais qui missionne autour de lui.

9° A l'époque où j'écrivais ces lignes il fallait aussi compter l'œuvre de M. Roussel qui était à Montpellier, mais qui parcourait tout le midi;

10° puis une mission momentanée que vint faire pendant quelques semaines M. Roger, pasteur dans les environs de Meaux, appelé exprès par les frères de Saint-Hyppolite;

11° puis ma propre mission d'alors; et vous pourrez dire vous même si, en comparant le Nîmes et le Gard d'alors avec le Nîmes et le Gard de dix ou vingt ans en arrière, on n'avait pas lieu de se réjouir plutôt que de s'attrister sur sa position religieuse.

Je ne dois pas oublier de mentionner avec reconnaissance que, dès les premiers jours que je passai à Nîmes, notre digne frère, M. Heimpel-Boissier, m'offrit l'hospitalité chez lui; et qu'il me la continua jusqu'au jour où je quittai le pays.

Je me mis de bonne heure à missionner dans le département: le chemin de fer qui se rend de Nîmes à Montpellier et à Marseille, me présentait à cet égard de grandes facilités. C'est ainsi que je me trouvai, le 18 novembre, dans le village de Codognan, à une nombreuse assemblée de chrétiens de diverses dénominations et d'un grand nombre de localités différentes, qui se tint dans le temple et avec le concours du fidèle pasteur de l'endroit. Ces assemblées avaient déjà eu lieu quelquefois, et ont continué dès-lors avec une bénédiction croissante.

Je prêchai à Uzès avec une joie particulière. Comme moyen de surveiller la longueur et l'effet de ma propre prédication, j'ai toujours soin de surveiller l'expression de la figure de ceux qui m'écoutent, afin d'y saisir les premières traces de lassitude, s'il y en a; mais, voyant cette fois-là l'attention d'un auditoire nombreux aller en

croissant, et n'ayant pas pris de montre avec moi, je me 1849
laissai entraîner, sans m'en douter, à prêcher pendant une heure et demie.

Je rappellerai ici que, dans tout ce que j'ai vu du midi, l'arrivée au temple et la conduite d'un grand nombre d'assistants pendant le premier quart-d'heure sont souvent d'une indécence choquante : ces gens causent et rient comme chez eux ; et l'habitude qu'ont en outre les hommes de garder le chapeau sur la tête se joint à tout le reste pour produire, sur celui qui n'y est pas habitué, une impression singulièrement pénible. J'ai déjà confessé que cette conduite indécente avait quelquefois nui à ma prédication, en me flétrissant le cœur et en me donnant de l'impatience. Mais aussi comment y rester insensible ? Un jour que deux dames jasaient et riaient ainsi *à haute voix* sans se gêner pendant même que j'indiquais le psaume, je m'arrêtai au milieu d'une ligne ; et tout le monde me regardant alors, je dis avec un signe de main: « J'attends que ces deux dames aient fini leur conversation. » Notre peuple français ne peut comprendre que la liberté de l'individu a pour limite les droits d'autrui !

Pour dépeindre ma mission sous un autre rapport, je dirai qu'elle tomba sur un des hivers les plus rudes qu'on ait eus depuis longtemps dans le midi. Le thermomètre se tint pendant plusieurs semaines à 4 ou 5 degrés au-dessous de zéro ; la mer gela assez avant ; et c'est à Nîmes que j'ai vu tomber, la seule fois de ma vie, un oiseau mort de froid à mes pieds. En même temps on ne chauffait nulle part les chambres qu'à l'arrivée d'une visite ; les dessous des portes auraient laissé passer la main ; les croisées joignaient mal ; les cheminées ou les poëles fumaient ; et presque partout j'avais les pieds sur des dalles ou sur des carreaux sans tapis. A la campagne on mangeait généralement à la cuisine, le manteau

1849 aux épaules, le chapeau sur la tête, les pieds sur la pierre, avec le choix d'une fumée insoutenable ou d'affreux courants d'air ! Et nous nous appelons la grande nation !...

Le 31 décembre au soir nous eûmes, depuis neuf heures jusqu'à minuit et demi, dans le local des Wesleyens, une assemblée extrêmement bénie à laquelle furent invités tous les chrétiens qui voudraient y prendre part, sous la seule condition que personne n'y apporterait de vues particulières. Il y eut là une heureuse suite de prières, de lectures, de chants et d'exhortations, toutes édifiantes. Tous les partis eurent quelque représentant dans cette assemblée ; car il s'y trouva même deux ou trois disciples de M. Darby; et quoiqu'il fût alors gravement malade, nous l'introduisîmes lui-même dans notre assemblée par nos prières ; puis, comme nous n'avions pas de Frères moraves parmi nous, je voulus également les faire figurer aussi dans la réunion, en prenant pour texte de mon discours le beau verset qu'ils avaient placé pour ce jour-là dans leur livre de textes : « Or le Dieu de paix » veuille vous sanctifier entièrement, et faire que votre » esprit entier, et l'âme et le corps, soient conservés » sans reproche pour la venue de notre Seigneur Jésus- » Christ. » C'était en même temps prêcher pour les Wesleyens.

Nous étions environ deux cents personnes qui, toutes, se retirèrent avec un sentiment profondément doux.

1850 Le lendemain, 1er janvier, j'entendis un prédicateur qui nous donna pour ouvrir l'année, un élégant discours dans le style Sévigné. Il nous entretint du « *sentiment de* » *bien-être* que nous éprouvons après l'usage d'une bois- » son *rafraîchissante et restaurante* » ; et tout le reste du discours fut sur ce ton.

Le 5 janvier je partis pour une tournée générale que je m'étais depuis longtemps proposé de faire dans le dé-

partement et ses environs. Je vis successivement, dans 1850
l'espace de trois semaines, Codognan, Lunel, Montpellier, Pignan, Ganges (Hérault), Le Viguan, Sumènes, Saint-Hyppolite, Anduze, Alais, Saint-Jean du Gard, Nîmes et Marseille, et quelques localités intermédiaires. Il m'est pénible de ne pouvoir nommer tous les chers amis dont je fis connaissance dans cette tournée ; mais si je ne nomme personne je puis dire que je trouvai, du plus au moins, dans chaque endroit que je viens d'indiquer, des amis qui me resteront chers à jamais. Je puis mentionner un peu particulièrement Saint-Hyppolite, Uzès, Alais et Marseille. Il va sans dire que c'est encore à Nîmes que je trouvais le plus grand nombre de ces chers amis.

Je relèverai comme une observation particulièrement intéressante, le fait que trois des pasteurs les plus évangéliques du Gard, sont trois hommes, encore jeunes, qui avaient étudié dans l'académie de Genève, qui en rapportaient la mauvaise théologie qu'on y enseigne encore, qui avaient été nommés pasteurs précisément à cause de cette théologie-là, mais qui furent bientôt amenés, par une étude impartiale de l'Écriture-Sainte et par la grâce de Dieu, à cette doctrine évangélique qui rentre dans nos églises comme la marée montante revient remplir un port où la basse marée n'avait laissé en dépôt pendant quelque temps qu'une vase impure.

Quant à Marseille en particulier, j'y vis avec plaisir l'église réformée de cette ville entre les mains de trois collègues fidèles, dont les deux plus jeunes appartiennent à cette famille Monod, si justement respectée dans nos églises. Quoique je ne puisse convenir, bien loin de là, que mon genre de prédication soit mauvais au point de vue évangélique, je craignais cependant, pour l'auditoire de Marseille, de placer ma prédication à côté de celle dont cet auditoire est habituellement nourri, et je ne

1850 voulais pas y prêcher ; mais mes collègues insistèrent, et la chose se passa, je crois, sans malheur.

Je rentrai à Genève, par Grenoble et Chambéry, le 9 février ; et me rendis le 15 à Neufchâtel, où je trouvai ma femme et mon plus jeune fils provisoirement établis chez mon frère et ma sœur Narbel.

Maintenant qu'allais-je faire? Pour le premier moment mon frère et ma sœur consentirent à partager encore pour quelque temps leur logement avec nous, ce qui me donna le loisir nécessaire pour en chercher un définitif.

Quant à l'emploi de mon temps, je n'avais encore rien de décidé. Quelques amis me suggérèrent l'idée de donner un cours public sur quelque objet intéressant; j'accueillis cette pensée ; et j'annonçai une suite de lectures sur l'histoire générale des missions chrétiennes. C'était une analyse de ma traduction de Blumhardt sur ce sujet. Le projet fut très-bien accueilli ; et je consacrai à ces lectures, dès le milieu de mars jusqu'au printemps, trois séances par semaine.

Le cours étant terminé dans les premiers jours de mai, nous acceptâmes, ma femme et moi, l'offre que nous avait faite un ami de Bâle d'aller passer chez lui à cette époque une quinzaine de jours ; et, une fois là, je crus devoir encore accorder à ma femme le plaisir de revoir cette Alsace dans laquelle nous avions, trente ans auparavant, tant souffert et tant joui. Nous trouvâmes à Bâle l'accueil fraternel qui ne nous y a jamais manqué. Notre ami nous fit faire aussi, dans la partie la plus rapprochée du grand duché de Bade, une charmante excursion, et nous conduisit au milieu des troupes prussiennes qui occupaient alors le pays. Nous nous rendîmes ensuite successivement à Mulhouse, à Colmar, à Fouday, et à Strasbourg. Après avoir prêché dans ces deux derniers endroits, je le fis encore à Mulhouse ; et nous rentrâmes à Neufchâtel le 7 juin.

Le 10 du même mois j'accomplissais ma soixantième 1850
année. Époque solennelle.

Et le 26 nous allâmes prendre possession d'un charmant logement que j'avais loué à vingt minutes de la ville. Ce logement, auquel nous pensons encore presque tous les jours, est dans une position délicieuse ; la maison, située à mi-côte de l'étage inférieur du Jura, est dégagée de tous les côtés ; et la face du midi donne sur le lac et sur une étendue de cinquante à soixante lieues d'Alpes. C'est un coup-d'œil ravissant ; et il est difficile de se figurer une plus belle situation. Le soir même de notre arrivée dans ce logement nous étions assis, ma femme et moi, solitaires et silencieux, à 9 heures, sur un banc du jardin, ayant devant nous cette belle nappe d'eau et le spectacle imposant des Alpes : il faisait clair de lune ; et ce soir est encore un de ces moments qui laissent dans la vie un long souvenir.

Peu de jours après notre établissement dans ce lieu, ma femme fut appelée subitement à Genève auprès de sa mère dèjà plus qu'octogénaire, qui venait d'avoir un accident et qui mourut quelques jours plus tard.

Le 30 juillet mon Théodore revint de Bellevue où il avait passé deux ans. Il voulait bien continuer l'agriculture ; mais il jugea, de même que l'ami même chez qui il venait de travailler, qu'il lui serait bon de changer de lieu et de méthode, et de chercher un endroit dans lequel il pût s'établir plus tard définitivement. Il vint d'abord se reposer chez nous, pendant quelques jours, des rudes travaux de son état ; puis il essaya de se placer chez un paysan du voisinage ; et, peu après, chez un riche propriétaire situé de l'autre côté du lac, qui avait enseigné pendant quelque temps l'agriculture à quelques jeunes gens, en leur apprenant tout à la fois la théorie et la pratique de l'art. Mon fils ne pouvant être reçu dans

1850 la maison même du propriétaire se logea dans une auberge, ou plutôt un cabaret, du village de Cudrefin, presque vis-à-vis de nous. Avec une lunette d'une moyenne force nous pouvions distinguer tous les mouvements de quelques-unes de nos connaissances qui passaient l'été dans le même village; et nous fûmes heureux de sentir cette compagnie auprès de notre fils dans sa solitude. Nous laisserons là ce cher enfant jusqu'au mois d'octobre.

J'aurais du dire qu'un peu auparavant déjà, l'académie de Neufchâtel, qui cherchait depuis quelque temps un professeur d'allemand, avait jeté les yeux sur moi à cet effet. J'avais appris l'allemand dès mon enfance; je l'avais depuis lors enseigné durant plusieurs années; et, pendant ma mission d'Allemagne, j'avais écrit et prêché dans cette langue de manière que les hommes de lettres même me croyaient allemand. Cependant il s'était écoulé trente ans depuis lors; d'ailleurs le titre de professeur est bien pesant à porter; et je ne me serais jamais permis, s'il y avait eu lieu, de concourir avec un Allemand. Mais je n'eus pas même occasion de le faire. L'académie de Neufchâtel avait eu, depuis plusieurs années, des professeurs venus d'Allemagne, dont aucun ne l'avait pleinement satisfaite. Non-seulement ces messieurs avaient, quant au français, le désavantage qu'un Français a quant à l'Allemand; mais surtout on avait éprouvé que le caractère germain fraie difficilement avec le caractère français, qui est léger et rieur; et la discipline avait été tour-à-tour ou trop sévère ou trop faible. Bref, on voulait cette fois un Français; et dès-lors j'étais effectivement, entre toutes les personnes disponibles, le plus versé dans la langue. Je fus donc élu le 14 août.

Mais il s'agissait de n'être pas trop au-dessous de sa tâche; et je me remis à l'ouvrage avec la passion que j'apporte volontiers au travail. Doux, mais fort labeur!

En même temps, et par suite d'une bienveillance évi- 1850
dente de la part des autorités, on me chargea de donner au gymnase encore quelques autres leçons en français, et même, pour la seconde fois en ma vie, d'enseigner la rhétorique! Cela semble, je l'ai peut-être déjà dit, une ironie de ma destinée. — Du reste ce fut pour moi un travail fort intéressant ; et je pus montrer à mes jeunes gens, par quelques propos des maîtres même de la science, toute la fausseté de cette malheureuse réthorique. Le recueil de Noël et Chapsal nous donnait, par exemple, presque en tête de tout l'ouvrage, un morceau inconcevable de Cicéron, où cet homme recommandait entre autres à l'orateur, dans le cas d'un plaidoyer, « de ne » pas peser trop sur les torts de son client, de les affaiblir » au contraire, et de grossir ceux de l'adversaire. » Belle morale comme on voit! Du reste j'ai souvent remarqué la définition injurieuse que ce même Cicéron donne de l'art oratoire, en l'appelant « l'art d'agrandir les petites choses et de rapetisser les grandes! »

Il y avait aussi, dans ce même recueil, des morceaux pitoyables de quelques-uns de nos écrivains français ; de sorte que j'eus ample occasion d'enseigner la vraie rhétorique, en montrant ce que c'était que la fausse. Et quoique j'attribue sincèrement au personnel de mes élèves les éloges remarquables que ma classe reçut cette année de de la direction du gymnase, il m'est doux de penser pourtant qu'il y eut peut-être une partie de ces témoignages d'approbation, fût-ce la plus faible, qui tomba sur les principes chrétiens que j'avais cherché à inculquer aux élèves, quant aux règles de la vraie éloquence.

Mais cette masse de leçons que j'avais acceptées, jointe aux travaux que je devais faire chez moi pour m'y préparer, et à quelques leçons particulières qu'on me demanda, m'attaqua rapidement la vue; et je prévis

1850 bientôt que, à mon grand regret, et sans qu'il y eût en cela la moindre inconstance de ma part, je serais obligé de lâcher prise au bout de l'année.

Pour le moment cependant, j'étais heureux et en pleine activité. Ma vie était douce, et quelquefois la vie de famille s'augmentait d'un visitant. Mon fils Etienne, qui avait achevé depuis quelque temps ses études à Montauban, et qui ne voulait pas encore entrer dans la carrière active de l'évangélisation, vint loger chez nous pour quelques semaines, après avoir passé une année comme instituteur dans deux différentes maisons de Genève.

Notre intérieur était donc plein de douceur; j'avais acheté de rencontre un piano très-passable; notre Etienne nous y faisait une musique continuelle; et, dans le silence des soirées nous songions avec attendrissement à notre cher Théodore placé là en vue de nous, solitaire, de l'autre côté du lac, dans une auberge de village. Que de fois alors, incapable depuis quelques années de travailler à la lumière artificielle, et me promenant dans la chambre, j'ai chanté avec quelques larmes dans les yeux, en songeant à cet enfant isolé, cette prière que je faisais particulièrement pour lui :

Couvre-le de ton aile,
O Jésus, Dieu fidèle,
Cache-le dans ton sein !

Il venait nous voir de temps en temps; mais il fallait pour cela quatre heures de marche, ou deux heures de traversée par eau. Je craignais l'eau pour lui dès qu'il y avait un peu de vent; et d'ailleurs je sentais que des visites trop fréquentes ne faisaient qu'amollir son cœur et le mien; j'y regrettais même hélas ! un peu la petite dépense, et il le sentait aussi. Il tâchait donc de ne pas venir trop souvent; et il m'écrivit un jour ces mots qui exprimaient un sage renoncement.

Samedi, le septembre 1850. 1850

« Cher père,

» Tu me permettras bien de te gronder un peu de ne pas m'avoir écrit un seul mot de toute cette semaine, à moi qui me suis *réjoui*, depuis que je vous ai quittés, *de ne pas* vous aller voir demain! Aujourd'hui j'ai bien eu un petit moment de tentation; je m'ennuyais un peu; et je me suis promis, pour me récompenser de ma *bravoure*, d'aller vous voir dimanche prochain. Je pense que ta prochaine lettre me le permettra, etc. »

Saintes beautés des affections chrétiennes! Quelle délicatesse douloureuse dans cette *joie* qu'éprouve un adolescent à l'idée de ne pas venir voir ses parents!

Cependant les travaux de la campagne ayant absolument cessé en octobre, il vint passer l'hiver chez nous, couvant, sans trop nous le dire, l'idée que j'avais déjà rejetée une fois, mais que j'acceptai tout-à-coup lorsqu'il m'en entretint de nouveau, d'aller chercher de l'ouvrage, du terrain et de la liberté en Amérique! — Pour le moment il revint chez moi de mon plein consentement; et, ne pouvant travailler des bras, il s'occupa un peu de la théorie de sa science favorite.

Mais il y a longtemps que nous n'avons eu une histoire d'enfant. En voici une. Dans cette simplicité de la vie de famille des riens font époque. Je travaillais souvent à la même table qu'un petit garçon qui ne pouvait souffrir que je tuasse des mouches. Une fois que je levais néanmoins un mouchoir pour en tuer une : « Prends garde! réjouis-toi », lui cria-t-il! Il avait eu, on le voit, pour première idée, celle de mettre cette mouche sur ses gardes; puis, sentant que le coup était inévitable, il voulait lui recommander au moins de jouir de la vie pendant le court moment qui lui restait encore! Que de mots pour commenter ces deux courtes exclamations! Et que de bons sujets de réflexions dans cet appel charitable à une mouche!

Cependant il se préparait pour moi un travail impor-

1851 tant, important, au moins, pour moi : c'est celui-même que le lecteur a sous les yeux. La tournée que je venais de faire en Alsace avait achevé, à ce qu'il paraît, de réveiller chez mes amis le désir que j'écrivisse mes Mémoires, désir dont on m'entretenait d'ailleurs depuis quelques années. Par les raisons que chacun pressent, que quelques personnes avaient exprimées, et qui s'étaient présentées à moi tout le premier, j'avais presque refusé, ou pour le moins fortement hésité à m'occuper de ce travail. Mais j'appris tout-à-coup qu'il circulait néanmoins déjà en Alsace et à Bâle une liste de souscripteurs pour cet ouvrage que je n'avais pas encore promis : cela acheva de me déterminer ; et, si je ne me mis pas encore à l'œuvre, je commençai du moins à y songer et à mettre de l'ordre dans mes papiers sous ce point de vue.

L'année 1851 s'ouvre par une perte de famille. Dès les premiers jours de janvier il se déclara soudainement chez ma sœur Narbel une hydropisie qui l'enleva en moins de six semaines. C'était une femme d'une piété rare, mais sans éclat : moins théologienne que ma sœur Pyt, elle vivait tout aussi continuellement en la présence de Dieu. Elle entra dans son repos éternel le 21 février, laissant trois enfants orphelins.

Et le 26 mon Théodore partait pour l'Amérique !.... J'avais écrit en décembre à mon ami, le pasteur Fivaz, établi dans l'état de New-York; il m'avait répondu à lettre vue qu'il était prêt à accueillir mon fils avec joie; et la chose se décida avec une rapidité qui nous effraya, quoique nous nous y fussions pourtant attendus. Le soir du 26 février, à dix heures, il montait en diligence devant la porte de notre maison, pour se diriger d'abord sur Genève ! Je ne pouvais me représenter cette séparation dans toute sa grandeur ; mais le moment n'en fut pas moins cruel. Avec l'âge la sensibilité semble s'émousser ; mais ce n'est

probablement qu'en un certain sens ; on a la même ten- 1851
dresse qu'autrefois ; seulement les organes de cette ten-
dresse semblent se durcir ; et on éprouve alors une douleur sans larmes. C'est ce qui m'arriva. Sans avoir l'air d'être affecté je fus comme brisé pendant quelques jours.

Et pourtant je me reportais aisément, selon ma coutume, sur des douleurs plus grandes que Dieu détournait de moi. Qu'était-ce, me disais-je, qu'une pareille séparation en comparaison des douleurs qu'éprouvaient nos saints martyrs de la France, nos saints prophètes des Cévennes.

« Une jeune femme, étant enceinte d'environ huit mois, alla dans une assemblée, en compagnie de ses frères et sœurs, et ayant avec elle son petit garçon âgé de sept ans. Elle fut massacrée avec son dit enfant, un des frères et une de ses sœurs. Une de ses sœurs fut rapportée chez son père ; mais elle mourut de ses blessures quelques jours après !.... J'ai vu le triste spectacle de ces morts et de ces blessés.... Quand le père vit tous *ces lamentables objets*, il ne succomba point à la douleur, mais il dit avec une pieuse résignation : « le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté, le nom du Seigneur soit béni ! » (1)

C'est d'une immense beauté ! Et bien autre chose que les déclamations ou la science de tant d'orthodoxes qui voudraient traiter tout cela de fanatisme ! Bien autre chose surtout que le déïsme pharisaïque du rationalisme !

Mais je reviens à mon Théodore. Quoique les réflexions que je viens de faire me consolassent jusqu'à un certain point, ce départ me fit cependant sentir le besoin d'une compensation, et songer à rappeler ma fille d'Angleterre où elle venait de passer deux ans.

C'est vers cette même époque que je commençai à fréquenter régulièrement la chapelle indépendante dont M. Munsel préside habituellement les réunions. Débutant toujours par l'église nationale, j'avais fréquenté le culte public de Neufchâtel, et m'étais tenu, depuis un an, taci-

(1) Prophètes protestants, page 169.

1851 tement à la disposition de mes collègues, les pasteurs de la ville; mais ils étaient assez nombreux pour se passer de moi. Il est probable d'ailleurs que j'eus à me ressentir aussi pour ma part du singulier malaise que la révolution politique a introduit, dans ce pays, même entre personnes auparavant fort unies. Neufchâtel est un petit état, isolé, acculé contre le Jura, entre la France, à laquelle il n'appartient pas, et la Suisse à laquelle, jusqu'à ces derniers temps, il n'appartenait qu'à demi. On sait que c'était jusqu'en 1848, une principauté administrée par un roi allemand situé à deux cents lieues de distance, et pourtant confédérée avec la république helvétique. Ce fait créait dans l'état deux partis distincts, les royalistes et les républicains, qui, tous deux, s'accordaient à regretter cette nature équivoque de la constitution. La révolution de 1848, qui a rompu l'alliance du canton avec la Prusse, a laissé dans le pays le malaise dont je viens de parler, et qui se fait sentir dans les choses les plus étrangères à la politique. Je l'éprouvai même immédiatement et d'une manière fort pénible en revenant dans ce pays il y a trois ans. N'ayant jamais été révolutionnaire en ma vie, je vis pourtant alors, à ma grande surprise, quelques-uns de mes amis très-refroidis, mal à l'aise et presque soupçonneux à mon égard; et tout cela parce que je ne m'occupais pas de politique. Il est vrai que, dans l'occasion, parlant de la grande lutte sociale en général, et non du petit état de Neufchâtel seulement, j'avais dit que cette lutte était, à mes yeux, la lutte des péagers contre les pharisiens; et que je n'estimais pas plus un Louis XIV ou un Henri IV, tous deux bons conservateurs, que les citoyens Caussidière, Ledru-Rollin, ou tels autres grands révolutionnaires. Mais comme mon observation était générale, je ne crois pas qu'il y eût là une raison suffisante pour se brouiller avec un ancien ami.

Il est vrai qu'il y avait probablement au refroidissement 1851
de mes collègues une autre cause encore, qui me ramène à ce que j'ai appelé mon idée fixe, la simplicité de la prédication. Quelques personnes ont pensé que cette froideur était due à ce que mes collègues auraient redouté la trop grande familiarité de ma prédication. Mais, outre qu'on ne m'avait jamais fait auparavant de reproches sur ce point à Neufchâtel, et que je ne crois pas non plus en avoir jamais mérité, je reviendrai à ma thèse ordinaire : si une trop grande familiarité dans la prédication est un défaut, ce n'est pas le seul qu'on puisse y apporter; bien loin de là. Être ennuyeux, froid ou déclamateur ; manquer de chaleur ou de raisonnement ; prêcher des lieux communs; voilà des défauts aussi, et qu'on trouve partout assez abondamment : or ils ne deviennent presque jamais une raison d'exclusion. Pourquoi donc voit-on partout (car ici je rentre volontiers dans la question générale, et je ne parle plus de Neufchâtel seulement) pourquoi voit-on partout la race sacerdotale ne s'acharner que sur la familiarité, et se montrer pleine d'une indulgence inépuisable pour les autres énormes défauts que je viens de signaler ? Si nous devons à la religion et à son auteur du respect et un ton solennel, ne lui devons nous pas aussi de l'amour, du zèle, de la chaleur, de l'ardeur, de la vivacité, — j'allais dire, hélas ! de la sincérité et de l'humilité ? Laissez-moi donc, chers collègues du monde français, de Genève et de Paris, aussi bien que de Neufchâtel, dire une fois encore que je ne puis considérer la prédication familière comme infiniment plus mauvaise que la plupart des prédications que j'entends : et ajouter que j'ai vu un bon nombre de personnes respectables penser de même.

Du reste je ne crois pas que la raison relative à la prédication ait été la cause d'une retenue, ou d'une crainte, qui s'explique mieux par la connaissance qu'on avait

1851 de mes principes anti-cléricaux et *remuants*, et par quelque influence individuelle un peu aristocratique et assoupissante. Tel a été zélé dans sa jeunesse, qui devient prudent et diplomate dans l'automne de sa vie : voilà tout.

Mais le mal n'a pas été grand : et j'y ai gagné un peu de liberté.

Quant à l'état religieux de Neufchâtel en général, et surtout quant à la doctrine, je dois avouer que je le trouve faible ; il se ressent encore de la vieille influence d'Ostervald et de son époque. Je n'en donnerai pour preuve que quelques vers tirés d'un cantique qu'on chantait dans le temple le jour de la visite générale des écoles. D'abord ces deux lignes :

Les plus mélodieux concerts
Sont les accents de *l'innocence*....

Dans l'Écriture-Sainte le mot innocent n'est jamais appliqué, pas même une seule fois, aux enfants ; et cela sans doute par la raison toute simple qu'ils ne sont pas innocents.

Mais voici qui est pire encore :

« Si vous n'avez pas la *vertu*
» Que vous sert-il d'avoir la vie ? »
. . . . . .
« Cette *vertu* qui dans les cieux
» *Seule* a le droit de nous conduire ?.... »

La *vertu* a *seule* le droit de nous conduire au ciel?.....

Et que deviennent donc les péagers et les gens de mauvaise vie? Que deviendrai-je, à ce compte-là, et que deviendrez-vous vous-mêmes au dernier jour? à moins que nous ne mettions la vertu à un cran si bas qu'elle soit à la portée de tous les pharisiens ! Ah ! tout cela est bien plus mauvais que la familiarité ! Et tout cela

a bien besoin de l'élément remuant ! Que Dieu nous re- 1851
mue tous, frères Neufchâtelois !

Je reviens à ce qui me concerne personnellement. Je n'étais donc pas employé dans l'église nationale; et je fis alors, quoique en sens inverse, ce que j'avais fait à Genève quand les églises dissidentes ne voulaient pas de moi. Là je m'étais tourné vers l'église nationale; puis, plus tard, quand celle de Genève non plus ne m'employa pas, je me tournai vers celle de France. Ici je me sentis libre dans l'autre sens, et je me mis à fréquenter la prédication qui me convenait le mieux, celle de M. Munsel. Cette prédication est un simple enseignement, une exégèse continuelle, sans trace d'art oratoire; mais très-préparée, et pleine de chaleur et d'une vraie piété. Anglais ou Irlandais d'origine, M. Munsel a dans sa manière de parler quelques habitudes qui ont quelque chose de défectueux : même quant au fond il est quelquefois un peu abstrait; mais, à tout prendre, il est du petit nombre des prédicateurs que j'ai entendus avec le plus de fruit, et peut-être bien celui que j'irais entendre habituellement.

Telle a été ma vie à Neufchâtel quant à mes rapports avec l'église. Du reste j'ai pourtant trouvé là quelques amis particuliers, et quelques bons restes de cette bienveillance générale que je rencontrais autrefois dans la ville et dans le canton.

Cependant le moment approchait où j'allais me mettre à mes Mémoires. Je m'y décidai entièrement le 18 avril, le vendredi avant Pâques, précisément l'anniversaire du jour auquel j'avais terminé mes *Recherches;* et l'ouvrage naquit, au milieu d'une rêverie solennelle, dans la belle forêt solitaire qui borde les gorges sauvages du Seyon, au bruit d'un torrent. Je ne pus cependant me livrer pleinement à ce travail qu'après avoir donné ma démission définitive de mes fonctions au gymnase pour la fin

1851 de juin ; mais j'aime à me rappeler cette date et ce lieu de naissance de mon ouvrage.

Avant d'en venir à l'exécution, il fallut faire encore un voyage. Et qu'on me dise si je pouvais l'éviter. Une demoiselle pieuse et instruite de Paris venait de se fiancer à mon fils, missionnaire aux Indes. Quoique protestante depuis plusieurs années, elle avait été élevée catholique; et les parents, catholiques encore, ne pouvaient en croire leurs oreilles lorsqu'on leur parla d'une demoiselle française allant épouser un jeune missionnaire à Calcutta, au bout du monde. Je dus donc, d'abord, me rendre à Paris pour voir ces parents, et les réconcilier un peu avec une alliance pareille, puis en Angleterre, pour y présenter moi-même ma future belle-fille au comité des missions.

J'arrivai à Londres en juillet ; c'était au milieu des merveilles de la mémorable exposition. Peu après, ma belle-fille vint me rejoindre avec Madame A., de Paris. Un de mes fils de Glasgow et ma fille vinrent aussi nous voir de leur côté; mon fils aîné s'y rencontra pareillement pour quelques jours ; et nous passâmes là ensemble quelques heureux moments.

Nous assistâmes aussi plusieurs fois aux séances de l'*Alliance évangélique* qui s'était réunie de nouveau à l'occasion de l'exposition ; là j'achevai de fixer le jugement que j'ai déjà exprimé, et qui couvait depuis longtemps dans mon cœur, sur ce que j'ai déjà appelé la *religion d'estrades*. Il se trouve incontestablement dans ces assemblées des hommes sincères et profondément pieux ; j'en suis déjà convenu ; mais on y trouve aussi, même chez certains hommes pieux, bien des paroles inutiles, bien du clinquant, bien de la vanité d'orateur, et un déluge de lieux communs sur l'amour fraternel ou sur l'éternel refrain des besoins d'argent ! Il y a encore un autre trait qui me frappa alors définitivement ; c'est que, dans ces

assemblées, comme dans celles du monde proprement 1851
dit, l'Anglais vise trop à l'effet, à la mise en scène ; et comme il est toujours fort et roide à la poursuite de son but, il sacrifie trop aisément, pour l'atteindre, les ménagements de la politesse et des égards fraternels : il vise aux personnes marquantes, aux choses qui ont quelque éclat ; le reste n'est pour lui que secondaire. On a vu fréquemment les directeurs de ces assemblées changer leur programme sur place, ôter la parole à tel homme que non-seulement on avait annoncé, mais qu'on avait même chargé d'un travail pour la séance ; et tout cela par manière de politesse envers quelque nouveau survenu qui avait, ou à qui l'on supposait, plus d'influence dans le monde. Et pour combler la faute, ces manières de faire ne sont accompagnées d'aucune expression de regret sur la peine inutile qu'on a pu vous donner ou sur l'impolitesse qu'on a commise envers vous. On comprend, je le suppose, que je ne parlerais pas si librement de choses qui ne seraient arrivées qu'à moi-même, quoique le moindre des hommes ait pourtant droit à de bons procédés ; mais j'ai été très-étonné de voir des impolitesses de ce genre arriver à des hommes qui jouissaient de la plus haute et de la plus juste considération.

Cette manière de faire du peuple anglais se retrouve en toutes choses. J'ai dit précédemment que ce peuple est sujet à l'engouement. Et en effet si vous êtes la coqueluche du moment, ils vous jettent tout par la tête : ne l'êtes-vous pas ? voilà le peuple aristocrate et hautain qui reparaît. On a vu un homme d'une immense fortune remplir son palais d'invités, du haut en bas, mais en fourrer quelques-uns dans des espèces de caves humides qui formaient les fondations de l'édifice, et où une nuée de cousins ne permettaient pas un instant de repos. Ils inviteront un collecteur à aller prendre chez eux, à dix lieues

1851 de distance, la somme d'une guinée et un dîner ; ou autres choses semblables. Ce sont des taches au caractère anglais, et les inconvénients d'une fortune qu'on ne sait pas assez diminuer par des charités plus abondantes.

Quelques jours après les séances de l'Alliance évangélique je me rendis, avec ma compagnie parisienne, à Glasgow, puis aux lacs célèbres et charmants du voisinage.

Je revins ensuite à Neufchâtel, après une absence de près de quatre mois ; et, de son côté, ma belle-fille que je laissai entre les mains de quelques amis, partit de Southampton pour Calcutta le 3 novembre.

De retour chez moi, je mis en ordre quelques milliers de lettres que j'avais amassées depuis plusieurs années ; et je détruisis celles qui étaient sans intérêt, afin de pouvoir me mettre plus définitivement à mes Mémoires interrompus.

Cependant mon travail à cet égard fut encore une fois différé. Un de mes collègues, établi dans l'île de Jersey à la tête d'une église indépendante, se trouvait malade, et me suppliait d'aller le remplacer dans ses fonctions, au moins pour un mois ou deux, en prenant, disait-il, avec moi, si je le désirais, ma femme et mon enfant. Je n'avais aucune raison de me refuser à une demande aussi instante ; et comme mon collègue pressait pour l'époque, je partis avec ma femme et mon plus jeune fils, le 1er février, huit jours après réception de sa lettre ; et nous arrivâmes à Jersey le 13, où les circonstances nous retinrent cinq mois.

Cette île est un bijou dont on ne peut se faire aucune idée si on ne l'a vue. Elle a deux lieues de traversée du nord au sud, et quatre de l'est à l'ouest. Elle est, comme les autres îles de la Manche, soumise à l'Angleterre, depuis que Guillaume le conquérant, à qui elles appartenaient toutes, se fut soumis l'Angleterre elle-même. Presque étrangère aux commotions du reste du monde,

elle ne paie à l'Angleterre aucun impôt quelconque; elle 1851
couvre ses propres dépenses par le seul droit d'entrée que les vins venant de l'étranger acquittent à leur arrivée. La population de 60,000 âmes, dont la moitié appartient à la ville de Saint-Hélier, vit partout dans l'aisance, et presque dans la richesse. Les grandes routes de l'île sont parfaitement entretenues, propres comme les chemins d'un parc, presque partout bordées de trottoirs des deux côtés, et recouvertes en berceau d'arbres plantés dans les champs : toutes les maisons, propres, sans une seule exception : aucune masure: les toits, couverts d'un chaume qui semble peigné à la brosse; les bords de ce chaume alignés comme au cordeau et coupés franc comme avec un rasoir ; les vitres brillantes ; et dans presque toutes les maisons de fermier, à côté des pièces ordinaires que présente toute maison, un salon, un vrai salon à tapis et à glaces.

Le climat en est charmant : l'hiver et l'été peu rigoureux : le ciel a un éclat d'une pureté qui rappelle le midi. L'océan est d'une beauté que relèvent encore, pour l'amateur, il est vrai, et non pour le navigateur, des rochers d'un brun foncé qui ressortent partout du milieu de ses flots, sur une étendue de sept à huit lieues en tout sens autour de Jersey, et tout le long des côtes de France à partir de Saint-Malo et de Saint-Brieuc jusqu'à Cherbourg. La marée est énorme et donne au printemps une différence de 42 pieds entre le niveau de la haute et de la basse mer. On me dit que Jersey est, pour l'importance, le huitième port de mer de la Grande Bretagne. Cette petite île si paisible est, comme les autres îles environnantes, hérissée de fortifications qu'on multiplie encore depuis quelque temps. Les habitants ne sentent pas le besoin d'appartenir à la France; et cet archipel forme, pour l'Angleterre, une position militaire assez importante.

1851 La population est paisible. Les caractères vicieux sont plutôt sournois que violents : le reste est doux et paisible. Sauf deux églises catholiques, l'une pour les Français, l'autre pour les Irlandais, tout le reste de l'île est protestant, avec cette liberté de conscience qui confond les catholiques, mais qui est aux yeux du chrétien l'état normal de l'Église. Il y a dans la seule ville de Saint-Hélier six églises épiscopales, quatre chapelles wesleyennes de nuances différentes, et sept ou huit autres chapelles indépendantes, en tout vingt-deux temples plus ou moins grands. Sans doute l'érection de ces nombreuses chapelles est souvent due à quelque division intestine, à quelques intrigues ou à quelques ambitions personnelles : mais, avec le temps, la cause des divisions disparaît, la mauvaise origine s'oublie, et le temple reste.

Je ne donnerai aucun détail sur le ministère que j'exerçai dans cette île pendant cinq mois. J'y vis, comme partout, un mélange de bien et de mal; mais Dieu m'y a fait trouver, soit dans le troupeau de Vauxhall que je desservais, soit dans celui de Halket-place, soit dans l'église anglicane, et dans d'autres dénominations encore, quelques amis qui n'ont pas besoin que je les nomme ici pour savoir que c'est eux que j'ai en vue en traçant ces lignes, et que je leur reste tendrement et vivement affectionné pour toujours. Le séjour à Jersey est un des jolis souvenirs de ma vie.

Ma femme dut quitter cette île quelques semaines avant moi, pour venir à Paris auprès de ma fille, alors gravement malade; et, le 27 août, je quittai à mon tour ce lieu charmant avec mon fils.

En passant par Paris j'appris que j'étais invité par quelques amis à venir me fixer dans cette ville; c'est une direction admirable de la bonté de Dieu et de l'affection de quelques-uns de mes frères, qui a pourvu à ce que je

trouvasse enfin quelque repos, après tant d'agitations. 1851

Mais il fallait aller mettre mes affaires en ordre. Afin de ne pas faire de dépenses inutiles de voyage, je me dirigeai seul sur Neufchâtel, où j'arrivai le 23 septembre, pour y passer une horrible quinzaine à faire ma liquidation. Je distribuai tous mes effets en quatre parts : une petite que je donnai ; une autre que j'emballai ; une autre que je laissai, comme elle y est encore, chez un ami ; et une autre que je vendis. J'appelle ces jours des jours horribles, et ils le furent en effet sous quelques rapports ; mais je trouvai un grand soulagement dans la famille de l'ami que je viens de mentionner, et que j'avais connu déjà vingt-cinq ans auparavant, comme un « bon, jeune et intelligent régent de village » (page 11). En m'acheminant vers Neufchâtel je m'étais préparé à prendre une domestique, ou plutôt un homme de peine, pour m'aider pendant ces quinze jours d'emballage ; mais mes amis, non contents de m'accueillir chez eux, m'offrirent comme aide leurs trois enfants, leur fils et leurs deux filles. Les soins sérieux des uns, la gaîté étourdie d'une autre m'aidèrent à traverser heureusement ce moment désagréable ; et après avoir passé quatorze jours à remplir de nouveau des commodes, à coudre moi-même des balles et ballots, à clouer de vieilles caisses, puis à diriger deux ouvriers peu experts et peu expéditifs que je dus encore m'adjoindre vers la fin, je passai deux autres jours à vendre, comme un fripier des chaises, des bois de lit, des cafetières, de la faïence, des cordes de grenier et de la vieille ferraille. O jours de prose et presque de désolation ! Mais enfin arriva le vendredi, 8 octobre, à midi, moment que j'avais fixé avec mon aide principale pour tourner la clé, et nous nous trouvâmes en repos ! Heureux, heureux moment !

Je partis de Neufchâtel le dimanche, 10 octobre, après avoir assisté à l'assemblée du matin, pour aller, à six

1851 lieues de là, à Bienne, assister à une autre assemblée du soir ; puis j'arrivai le 15 à Paris, où j'écris ces lignes, et où le Seigneur m'appelle peut-être à finir mes jours en paix.

Sans doute je ne puis plus travailler autant que je le voudrais : mais je ne reste pas entièrement oisif. Dès le lendemain de mon arrivée, chose singulière ! un de mes collègues vint me demander de le remplacer dans ses fonctions ici à Paris pendant quatre mois : le dernier dimanche de ces quatre mois, mon fils aîné, alors pasteur à Rheims, m'appela à lui rendre le même service pendant trois autres mois, pendant qu'il occupait provisoirement le poste de Sédan : j'ai ensuite travaillé à l'établissement de la nouvelle église de Châlons-sur-Marne : j'ai achevé mon ouvrage actuel ; et, si Dieu approuve mon projet, je me propose de passer l'hiver prochain à visiter mes collègues de l'Ouest et du Midi de la France.

Mais laissons là les projets. Voici où en est à ce moment ma famille.

Mon fils aîné est actuellement pasteur, président du consistoire de Sédan ;

le second conduit un troupeau indépendant à La Force, et abrite quatre-vingts orphelines dans le bel établissement que Dieu lui a donné de fonder en ce lieu ;

le troisième est négociant en Angleterre ;

le quatrième, revenu de Calcutta avec sa femme, est actuellement suffragant à Salies-de-Béarn (Basses-Pyrénées) ;

le cinquième vient d'être appelé comme pasteur à Wanquetin, près d'Arras (Pas-de-Calais) ;

ma fille vit près de nous, chez une amie souvent mentionnée ;

mon septième enfant, sixième fils, est graveur à Londres ;

le huitième donne des leçons dans une institution, aux portes de Paris ; 1851

le neuvième, après avoir passé un an au Canada dans le commerce, est revenu s'établir à Glasgow, auprès de son frère ;

le dixième est aux États-Unis, où il a momentanément quitté l'agriculture pour donner des leçons ; mais il désire trouver, soit en Europe, soit en Amérique, un emploi qui le ramène à l'agriculture ;

et le dernier demeure chez moi.

Voilà où en est ma famille, et où j'en suis moi-même ; voilà quelle a été ma vie passée.... Concluons ; c'est-à-dire abattons-nous aux pieds du Seigneur, en lui demandant grâce pour cette vie tout entière !

FIN DU LIVRE XX ET DERNIER

CONCLUSION.

Livre 20e et dernier ! Tels sont les mots que je viens d'écrire. C'est la fin de ma biographie ; c'est comme un premier clou que j'enfonce dans mon cercueil. Pensée bien solennelle !

Mais qu'on ne croie pas qu'en parlant ainsi je le fasse par regret de la vie ou par crainte de la mort. Regret de la vie ? Ah ! je n'ai pas trouvé la vie assez belle pour la regretter ; et je ne voudrais à aucun prix la recommencer. Crainte de la mort ? Mais je suis chrétien ; et j'ai toujours regardé la mort, vu la rédemption, comme étant ici-bas, pour le croyant, le plus grand, presque le seul sujet d'une parfaite joie.

Il est vrai que je sens diminuer un peu cette joie ; et j'en suis humilié. Ce fait tient sans doute en partie à ce que toutes les impressions s'affaiblissent avec l'âge : plaisirs des sens, plaisirs intellectuels, joies religieuses même, enthousiasme, courage, espérance, tout se ternit. Le jeune homme, riche en bonheur, est puissant pour s'imposer des renoncements ; il lui reste toujours assez de joies : avec l'arrivée de la vieillesse le bonheur nous échappe de tous côtés : toutes les jouissances deviennent plus rares, plus courtes et plus faibles : et peut-être est-on alors tenté

de s'attacher plus qu'auparavant au peu de plaisir qui nous reste. Alors l'impression de la gloire céleste doit pâlir et se retirer à proportion.

Mais l'abattement que j'éprouve a encore une autre cause. — Oserai-je la dire? — C'est la médiocrité qui me semble caractériser le réveil, depuis déjà bien des années, ce réveil que j'ai vu naître si pur, si désintéressé, si directement dirigé vers le royaume des cieux, si plein de renoncement et si spirituel, mais qui est devenu depuis longtemps affaire d'église et d'administration, affaire de comités, affaire de professeurs et d'orateurs, affaire d'argent et de collectes, affaire surtout de prudence, de ménagements, d'élégance, de philosophie, de sagesse mondaine et d'une fausse charité, tandis qu'on en a bien peu de vraie : peu ou point de renoncement, peu d'amour, peu de joie, presque pas d'élan; un certain zèle pour la bonne cause peut-être; mais comme on en trouve aussi chez le mondain pour les objets qui lui plaisent; rien qui ressemble à ce qu'on pourrait se représenter comme un baptême du Saint-Esprit. Ah! plût à Dieu que les chrétiens de nos jours n'eussent que des *défauts!* Mais qui a faim et soif de la justice? Qui soupire après le ciel?

Du reste ceci me ramène à moi-même et à mes propres misères. Oui; ma plus grande peine, ma seule et vraie peine, lorsque je regarde en arrière sur cette vie maintenant caractérisée d'une manière irrévocable, c'est que je doive lui appliquer le mot que je viens d'appliquer à d'autres, ce mot qui m'a toujours inspiré tant d'aversion, le mot.... *médiocre!* J'ai toujours rêvé l'idéal, et presque toujours marché terre à terre! J'ai salué de loin, avec la faim et la soif de leur ressembler, les Saint-Benoît (1), les

(1) Benoît fonda, à l'âge de 15 ans, en 500, l'ordre des Bénédictins qui subsiste encore de nos jours! (*Histoire générale de l'établissement du Christianisme*, t. 2, page 198).

Alfred, les Brainerd, les Wesley, ou tels hommes ou femmes obscurs mais complètement fidèles;... et puis j'ai vécu, en fait de piété, presque aussi vulgairement que tels dont les vœux étaient plus rampants! C'est profondément pénible et humiliant !

Et pourtant j'éprouve encore, à côté de cette douleur, un doux serrement de cœur au souvenir de tant de belles aspirations qui m'ont hanté pendant toute ma vie, quelque peu suivies qu'elles aient été de rassasiement.

Heureuse l'âme où rentre l'innocence,
Et qui reprend sa première beauté !....
Jésus, fais-moi prendre
Racine en ta croix !....
Aimer la petitesse
Et détester sans-cesse
Tout péché sans exception....

Oui ; c'est avec une sorte de plaisir douloureux que je me souviens de ces rêves pieux de l'adolescence, de la jeunesse et même de l'âge mûr, de mes rêves moraves ou wesleyens, de mes rêves de Tersteegen ou de l'Imitation de Jésus-Christ, de mes rêves même d'anachorète... Ah ! oui ; si j'ai fait de la controverse, autant qu'aucun autre, j'ai toujours aussi rêvé couvents ; et, à l'heure qu'il est encore, je serais prêt à aller me jeter délicieusement, avec quelques amis chrétiens, dans quelque heureux Port-Royal, ou dans quelque chartreuse protestante, si une telle chartreuse était possible. Grande piété de Saint-Augustin et de ses pareils du moyen-âge ! « *Sancta Sion ! ubi totum stat, et nihil fluit !* »(1)... Cyrille, Columba, Patrice, et vous aussi, prophètes des Cévennes, noble jeune Marion, Durand Fage, Isabeau Charras ; et toi grand

(1) Sion céleste ! où tout est stable, où plus rien n'est passager.

Pascal;... jetez-moi donc votre manteau!... Hélas! c'est trop tard! *Es ist dahin!* comme s'écria un malheureux monarque en voyant une grande bataille se décider contre lui! Tout est perdu! Tous ces rêves sont passés! Il ne me reste plus que l'aride réalité et le désenchantement; plus qu'un passé pauvre et humiliant.....

Ah! j'ai tort: il me reste encore tout, puisqu'il me reste la grâce et le pardon de mon Dieu, la grâce accordée à ceux même que l'Église pourrait répudier, une place à côté du péager! Je la prends. Et mon âme en revient à se consoler, au sein de la poussière et de la douleur, par cette belle pensée:

Il est plein de support
Et de tendresse
Pour qui connaît son tort
Et le confesse!
Il pardonne *à l'instant*
Qu'on s'humilie
Et guérit dans son sang
Nos maladies.

Oui, le pardon de Jésus! Voilà ce qu'il nous faut!...

Ah! sans vouloir rentrer ici dans la mêlée des discussions humaines, j'ajoute: et voilà qui vaut mieux que les arides et trompeuses découvertes d'une science faussement ainsi nommée; mieux que cette nouvelle école orgueilleuse qui, sous des formes sentimentales nous ramène en France, et avec une rudesse sans ménagement, un vieux rationalisme, effeuille, déchire nos Saintes Écritures livre après livre, page après page, verset après verset, pour abandonner chacun de nous, sans pitié, sous le nom de sa propre raison à sa propre fatuité, et nous faire une révélation sans autorité et sans rédempteur! Ah! je ne puis plus rentrer dans la lice; mais, comme un pauvre guerrier déjà couché sur le champ de bataille, je veux me soulever

encore un instant pour porter, autant qu'il est en moi, un dernier coup à cet ennemi de l'évangile que j'ai combattu toute ma vie ! Hélas ! à l'ennemi ! Et qu'il faille compter dans ses rangs une multitude d'amis, bien intentionnés encore pour la plupart, quelques-uns pieux encore, mais dont la piété s'affaiblira inévitablement de jour en jour, s'ils ne reviennent sur leurs pas, et fera place avant peu... aux hideux décombres d'un Strauss ! Car d'après leurs principes ils n'ont plus le droit de croire ce qu'ils croient encore ! Ils ne voient pas qu'ils ne sont guidés dans leur œuvre minutieuse que par les feux errants de « celui qui séduisit Ève », et qu'ils vont nous donner un exemple de plus de la vérité de cette sentence de nos saints livres: « que Dieu se rit de la sagesse des sages », et « qu'il lui a plu de cacher, oui, cacher les choses divines aux entendus, pour les révéler aux simples et aux ignorants ! »....

Je ne puis, ai-je dit, rentrer dans la lice ; et c'est vrai. Mais je ne voudrais pourtant pas quitter ce sujet capital sans avoir au moins touché aux considérations qui me paraissent le dominer tout entier. Et si je suis obligé de me borner presque uniquement à des assertions, je me souviens que la simple assertion de la vérité est plus forte que les arguments les plus compliqués et les plus spécieux de l'erreur. Sans doute qu'en acceptant cette maxime on me contestera l'application que j'en fais à mon cas; mais comme je ne fais ici qu'une exposition de principes, je continue.

De même qu'il sera toujours impossible à l'architecte le plus habile, malgré toutes les équerres et les plombs qu'il pourrait employer, de dresser sur une base étroite une colonne d'une hauteur illimitée, parce que cette colonne finira toujours par pencher d'un côté ou de l'autre et par tomber ; de même, dans les choses morales, et à mille fois plus forte raison dans les choses religieuses, notre logique est incapable de suivre une chaîne indéfinie de dé-

ductions, sans s'exposer à tomber dans les plus grossières erreurs, à moins qu'elle ne trouve quelque part un moyen de contrôler ses raisonnements. Un jeu connu peut servir ici de comparaison. Placez un but au milieu d'une vaste plaine : à la circonférence de cette plaine placez un homme, les yeux bandés, et lui dites de se diriger vers ce but, en guidant même ses premiers pas par une barrière de quelque longueur dirigée vers le même but. Aussi longtemps que l'homme aura son guide, il suivra la direction convenable ; un moment après l'avoir quitté, il la suivra peut-être encore : mais peu à peu, et infailliblement, il finira par s'écarter de la ligne primitive : il pourra même finir par revenir sur ses pas, et se heurter contre la barrière même qui devait le diriger.

Or le guide, ou plutôt la contre-épreuve qui, dans les questions théologiques, doit redresser les écarts de notre faible et présomptueuse critique, c'est ce sentiment antérieur et supérieur à la critique, ce sens moral dont parle souvent l'Écriture, et qu'indique en particulier notre Sauveur lorsqu'il dit : « Si quelqu'un veut faire la volonté de mon père, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu. » Impossible en effet que Dieu ait voulu que la foi à la révélation dépendît d'une science où les plus experts font encore tous les jours de grossières bévues et où ils se démentent les uns les autres, quant aux grandes conclusions, tous les dix ans, quant aux détails tous les jours. La question que nous traitons doit être accessible aux plus simples, parce que c'est des plus simples que se compose le genre humain : c'est aux simples de cœur que Jésus a consacré la première parole de son divin ministère (Matth. 5, 2).

Or il est certain que, pour un homme raisonnable et sérieux, l'Écriture-Sainte est, quant à son contenu général, un livre qui non-seulement dit la vérité, mais qui, vu

l'alliage de grandeur, de sainteté et de simplicité qu'il présente, la dit d'une manière unique. Le chrétien ne traite nécessairement aucune question de critique, d'authenticité, ni d'intégrité; sa foi ne tient nullement à tel ou tel verset, chapitre ou livre en particulier; son tact est même tel qu'il sentira souvent par lui-même s'il s'est glissé dans ce livre admirable un mot ou un passage d'une origine douteuse. Mais.... si la critique veut abuser de ce principe ou de la concession que je fais ici; si, après nous avoir ôté tel morceau, et tel autre, et tel autre encore, puis tel autre, elle étend ses prétentions (et c'est ce qu'elle fait) jusqu'à nous laisser à peine, de toute la bible, quelques lambeaux d'assurés, et à ébranler tous nos dogmes; si enfin, et en résumé, elle ne fait plus de nos saints livres qu'un ramassis de légendes, de fables, ou de faux raisonnements, alors le chrétien se retourne tout d'un coup, et dit au savant : « J'ai suivi vos calculs. A chaque pas j'ai pu croire que vous aviez raison; mais votre conséquence est infiniment plus absurde que vos raisonnements ne sont concluants; sans même voir où vous vous êtes trompé, je vois que votre règle est fausse; et je rejette tout votre travail, qui, dans tous les cas, m'importe peu. »

Voilà ce que je dis, pour ma part, à l'aride, à la fatale école qui vient de surgir en France, et qui ne s'honore de quelques adhérents pieux que parce qu'elle n'ose encore s'avouer la complète incrédulité qui est au bout de ses principes. Ce qu'elle a de piété, est un reste de la foi qu'elle n'a plus : ce sont des cendres chaudes : mais elles se refroidiront; elles sont déjà refroidies....

Tant que cette école s'est bornée à repousser quelques idées exagérées ou inutiles sur l'inspiration de l'Écriture, c'était bien; mais quand, tout en professant que les chrétiens (y compris les apôtres, je suppose) ont tous l'Esprit

de Dieu, elle n'en vient pourtant à n'entendre par Esprit de Dieu que la raison humaine, et à prétendre qu'elle en sait plus sur l'évangile que ces apôtres eux-mêmes, et qu'elle comprend cet évangile mieux qu'eux, alors je m'arrête; je ne vois plus, dans la joie triomphante avec la quelle on nous fauche toute la dogmatique chrétienne que ce qu'on a appelé avec raison une prodigieuse outrecuidance; et je dis à mon tour: « Allez! cela fait pitié! » Cela fait même horreur! Et les chrétiens ne se laisseront pas ainsi lacérer le saint livre des révélations de Dieu!

On trouvera dans un 3e volume quelques développements ultérieurs sur ce sujet, comme aussi sur quelques vues particulières qu'on rencontre chez quelques orthodoxes; je finis, pour le moment, par une déclaration. Au milieu du désarroi des opinions et des nouvelles doctrines, à côté de toutes ces professions de foi timides, équivoques ou hypocrites qui surgissent en nos jours, et sur le point de terminer ma carrière publique, je crois devoir dire nettement à mes frères, à l'Église, quelle est ma foi: heureux de sentir qu'elle est, comme elle a toujours été, pour tous les grands traits, en parfait accord avec ce qu'on a appelé de tous temps *la doctrine orthodoxe*, avec ce qu'il a plu à un rationalisme décrépit, sans cœur et sans science, de désigner pendant quelque temps sous le nom *de Méthodisme*.

On vient de voir sur quoi elle se fonde, ma foi. Je tiens l'Écriture-sainte comme historiquement *vraie* dans tous les grands faits qu'elle raconte; et je dis avec un certain sophiste qui, en ce point, avait plus raison qu'il ne s'en doutait: « *Ce n'est pas ainsi qu'on invente.* » Je la reconnais vraie et inspirée dans tout ce qui regarde la doctrine. La différence qui existe entre les points de vue des écrivains sacrés quant au dogme, ne suppose nullement entre eux une opposition ni aucune erreur; elle indiquerait tout au plus l'incomplet qui s'attache inévitablement

à tout énoncé partiel de la vérité divine. Mais ces variétés ne sont pas plus en contradiction avec la vérité absolue, que les divers rayons colorés qui forment le rayon blanc ne sont une contradiction de la lumière : bien loin de là, c'est de leur ensemble que cette lumière même se compose.

L'Écriture est donc pour moi, dans tous ses enseignements, *autorité divine, règle de foi absolue.*

Et voici ce que j'y trouve.

Au-dessus de tout, je vois dans l'Écriture la grande doctrine de la Rédemption. Et puisqu'on ne précise plus que pour nier, je préciserai, moi, pour affirmer. Je ne vois de rédemption que dans L'EXPIATION, que je trouve proclamée depuis les premières pages de l'Écriture, par tous les types et les sacrifices de l'ancienne loi, par les déclarations les plus positives des prophètes et des apôtres, jusqu'aux dernières pages du Nouveau Testament, qui nous montrent les rachetés dans les cieux célébrant jour et nuit l'Agneau immolé pour eux depuis la création du monde, et notre salut opéré par le sang et la mort du Sauveur sur la croix.

Oui ; la cause de notre salut est dans *la mort de Jésus en croix*. Cette mort n'a point été une simple souffrance que Jésus ait endurée par suite de son dévouement et de la méchanceté des hommes ; mais un sacrifice de lui-même, offert à notre place ; selon qu'il est écrit : « il a porté nos péchés en son corps sur le bois. » (1 Pierre, 2, 24.)

Je crois que celui qui nie, — je ne dis pas celui qui ignore, ni même celui qui a quelques doutes humbles et contenus, mais celui qui nie l'efficace de ce sacrifice n'est pas chrétien ; et que, si son incrédulité lui est pardonnée, ce n'est qu'en vertu de ce sacrifice même, qu'il repousse avec ingratitude, orgueil et aveuglement.

Je crois à *la chûte de l'homme*, et à son incapacité totale de recouvrer l'image de Dieu et *d'accepter* même la grâce nécessaire à cet effet, sans une autre grâce qui vient tout entière de Dieu.

Je crois, il est vrai, que Jésus ne rejette pas le pécheur *quelconque* qui vient à lui; — *que celui qui a soif* de grâce peut se présenter à Dieu sans crainte; et que *quiconque* veut de l'eau vive est invité à en prendre, sans qu'elle lui coûte rien: le plus grand pécheur est appelé.

Mais je crois aussi que, dans tout ce qui regarde le retour à Dieu et le salut éternel, la volonté de l'homme est dépravée, faussée, détruite. Bien loin donc de croire à la prétendue *liberté* de l'homme dans ces choses, je crois *que personne ne vient à Jésus* si le Père ne le tire; et que c'est Dieu qui, à cet égard, *donne le vouloir* aussi bien que l'exécution.

C'est dire que je crois *à l'élection*, non selon la simple prévision de Dieu (ce qui mettrait la conversion sur le compte de l'homme) mais « selon le bon plaisir de sa volonté »; Dieu faisant miséricorde à qui il fait miséricorde, et endurcissant qui il veut. L'Écriture le dit : je le crois.

Je vois très-bien aussi qu'il est écrit en plus d'une manière que « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion »; cela aussi je le crois, puisque l'Écriture le dit; et s'il y avait contradiction entre ces deux thèses, cette contradiction serait le fait de l'Écriture, et non le mien. Mais je crois qu'on peut trouver à cette difficulté plus d'une solution; et, dans tous les cas, *si je ne comprends pas, je crois.*

A l'occasion de ces derniers mots je repousse, comme une des erreurs fondamentales du nouveau rationalisme, le principe qu'une doctrine que nous ne comprenons pas, lors-même qu'elle est clairement posée, est pour nous sans utilité. Je crois cette idée aussi opposée aux pre-

miers éléments d'une saine philosophie qu'à l'évangile. Je pense au contraire *que nous ne comprenons rien*, même dans les choses de la nature ; et que notre seule connaissance consiste *à savoir* qu'elles existent, parce que nous les voyons. Nous ne comprenons nullement comment un grain de blé donne un épi, comment l'âme est unie au corps, comment l'électricité se propage ; mais nous le savons ; et cette connaissance est loin de nous être inutile. Il en est de même des choses surnaturelles. Quand nous savons ce que Dieu nous révèle, cela doit nous suffire ; nous sommes appelés à ce que l'Écriture appelle *l'obéissance de la foi :* une notion confuse n'est pas pour cela une notion perdue : il en entre toujours quelque chose dans notre esprit, et surtout dans notre cœur. Un enfant croit une foule de choses qu'il ne comprend pas.

Je crois à la *divinité de Jésus-Christ,* Dieu fait homme. — Sans doute, dès qu'il faut entrer dans des détails, j'arrive à l'incompréhensible : mais la thèse me paraît suffisamment claire ; la divinité de notre Sauveur est enseignée trop positivement dans nos saints livres pour que je ne fléchisse pas devant cet enseignement ; et, d'après le principe qui précède, je crois et j'adore sans comprendre.

Je crois au *Saint-Esprit,* soit en tant qu'il nous est présenté comme Dieu lui-même, soit comme à un don, comme à une communication qui est faite à tout croyant, ou à quiconque recherche et demande ce Saint-Esprit.

Telle est ma foi sur les grands dogmes que je viens d'indiquer. Je n'ai point prétendu faire ici une profession de foi complète ; car je sais qu'il existe d'autres points capitaux auxquels je n'ai pas même touché en ce moment. Mais si je m'arrête ici c'est parce que ces autres points sont tous plus ou moins impliqués dans ceux qui précèdent, ou aussi parce que je les ai clairement indiqués dans le corps de mon ouvrage, et enfin parce que j'en traiterai quelques

uns , s'il plaît à Dieu, plus au long dans le volume futur dont il a souvent été question.

Mais il est une doctrine que je veux pourtant encore mentionner spécialement, quoique j'en aie aussi déjà parlé au long : c'est celle des dons extraordinaires qui , selon l'Écriture, doivent se trouver plus ou moins répandus dans toute église fondée sur la pleine vérité évangélique. Et si je la mentionne ainsi à part, c'est précisément parce que toutes les églises protestantes la repoussent ou la négligent et qu'en cela, selon mon entière conviction, elles « éteignent l'Esprit. » Tout en s'occupant, et selon moi, beaucoup trop de la prophétie du passé et de celle de l'avenir, elles méprisent la prophétie actuelle, lorsqu'elle se manifeste ; et ce mépris constitue, à mes yeux, une hérésie, sinon fondamentale, au moins très-grave, et aussi réelle, aussi évidente que le sont le socianisme ou l'arianisme que l'on combat avec tant d'indignation. Ce mépris pour les dons miraculeux est, à mes yeux, un des plus puissants obstacles au développement des grâces de Dieu dans l'Église. C'est pourquoi, sans mettre à ma conduite l'intention d'une protestation contre cette triste incrédulité, je me vois dans l'impossibilité de me joindre à aucune congrégation qui vit dans ce péché.

Je sais bien que cette protestation obscure ne sera de grand poids pour personne : mais je sais aussi que je ne suis pourtant pas seul à la faire : on voit pointer, ça et là, quelques témoins de ces vérités, rejetées par le grand nombre avec une sorte d'endurcissement ; et il est probable que le temps est proche où la persécution nous apprendra à ne pas mettre notre savoir, notre rhétorique ou nos collectes à la place des dons précieux et puissants du Saint-Esprit.

Et maintenant j'ai fini !....

Il me semble que je vois ma vie s'envoler vers les

cieux comme un ballon qui s'élève dans l'atmosphère, et qui monte à mesure qu'il se décharge de son lest. Il a rejeté successivement la jeunesse, puis l'âge mûr : il jette maintenant un reste de projets, de plans, d'affections même selon la chair ; et puis des livres, des papiers,... ah ! de la littérature, de la musique, des études, des mathématiques...., Virgile, Sophocle, Schiller, Weber, Mozart !..., quelques feuilles d'autres travaux.... ; puis on entend une voix dans les airs :

A toi, mon Dieu, mon cœur monte,
En toi mon espoir j'ai mis !

et ce beau chant :

Cœurs qui savez aimer,
Donnez toutes vos flammes
A l'époux de vos âmes !
Lui seul peut vous charmer....

Oh ! comme il monte ! Ce n'est plus qu'un point !.... Et, de la nacelle, retentit encore un cri lointain :

Miséricorde et grâce ô Dieu des cieux !
Un grand pécheur implore ta clémence ;

Et d'en haut un cri vient à sa rencontre : « Grâce, grâce pour lui ! » Le sang de Christ crie de meilleures choses que celui d'Abel !.. Puis un nouveau chant descend de la nacelle :

Qu'éprouverai-je un jour
En entrant à mon tour
Dans l'autre vie !
Déjà le doux rayon
Du soleil de Sion
Me vivifie !

En esprit transporté
Dans la sainte cité,
Je crois entendre
Le cantique nouveau
Qu'on y chante à l'Agneau,
Et veux l'apprendre !....

On n'entend plus rien. Des couronnes se posent sur la tête des chrétiens, nous dit l'Écriture ; mais elles n'y restent pas un instant ; ils la jettent aux pieds de Jésus !

Un bruit lointain d'Alleluias recommence! Seul, le nouveau venu ne chante pas encore... Il pleure et se prosterne...

Grâce ! grâce ! grâce !

Le sang de Christ nous purifie de tout péché !

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES.

Livre XII. — Dix-neuf ans à Genève. — 2e Partie. — Mission en Suisse et à Milan. — Du 9 février 1826 au 19 mars 1828. 5

Livre XIII. — Dix-neuf ans à Genève ou dans le canton. — 3e Partie. — Église de Carouge, et travaux divers. — D'avril 1828 à fin 1832. 84

Livre XIV. — Dix-neuf ans à Genève ou dans le canton. — 4e Partie. — 1833, 1834 et 1835. 147

Livre XV. — Dix-neuf ans dans le canton de Genève. — 5e Partie.— Du 1er janvier 1836 au 16 avril 1839. 201

Livre XVI. — Dix-neuf ans dans le canton de Genève. — 6e Partie. — D'avril 1839 à fin 1840. 234

Livre XVII. — Dix-neuf ans dans le canton de Genève. — 7e et dernière partie. — Janvier 1841 à avril 1843.. 265

Livre XVIII. — Bourges. — Asnières. — D'avril 1843 à avril 1846. 297

Livre XIX. — Melun. — D'avril 1846 à mars 1849. 354

Livre XX. — Depuis mon départ de Melun, en mars 1849, jusqu'à mon établissement à Paris, octobre 1852. 417

Conclusion. 448

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÉME.

TABLE DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

(LES CHIFFRES ROMAINS INDIQUENT LE VOLUME ; LES AUTRES LA PAGE.)

ACTEUR-prédicateur, I, 70.
Activité (v. Désœuvrement) puis II, 103.
Adoration du talent, I, 285.
Alliance évangélique, II, 151, 381, 418, 440.
Alors et aujourd'hui. I, 77, 128, 130, 210, 241, 326, 367, 372; II, 15, 109, 135.
Alpes, II, 273, 278.
Anabaptistes, II, 56.
Angleterre (Mes voyages en), I, 311; II, 127, 192, 233, 380, 390, 416, 440.
Angleterre (Amis d'), II, 218.
Anglais (Caractère), I, 312; II, 441.
Antinomianisme, I, 87, 381 à 393; II, 62, 193.
Appel à la conscience, etc., II, 239.
Argent et collectes, I, 206, 310, 316; II, 449.
Arminianisme et Calvinisme (V. Dualité).
Art dans la prédication, I, 138, II, 322, 323, 345, 346.
Assemblées remarquables, I, 135, 271, 323.
Assemblées annuelles des Sociétés religieuses (V. Estrades), II, 338.
Autorité pastorale, II, 8.
BAPTÊME (V. Immersion et Pascal), puis : II, 113 à 117, 138.
Beaux jours, II, 13, 64.
Berne. Diversité de vues. I, 242; II, 11, 12, 39, 71.
Blocus hermétique, II, 222.
Boheme, I, 142.
Boos, I, 198 et suiv., 257, 309.
Bott, I, 263, 282.
Bourges, II, liv. 18, p. 297.
Bungener, I, 284.
CAMISARDS (V. Prophètes des Cév.).
Cantiques (Mauvais), I, 385 à 388.
Carlsruhe, I, 347 et suiv.
Carnegie (Lady), I, 120, 183; II, 234.
Carouge, II, 128, 212.
Catholiques pieux, II, 79.
Cène (Sainte), II, 112.
Chalmers (Docteur), I, 81.
Charité (Vraie et fausse), I, 46.
Chartreuse (La grande), II, 139.
Châteaubriand (ma correspondance avec lui), II, 118 à 126.
Chrétien (Le), journal, II, 275.
Christianisme et théologie, II, 33, 36.
Clergé (Esprit), I, 249, 308.
Collectes (V. argent).
Collègues (Mes) me craignent, I, 398; II, 436.
Colmar, I, 231 et suiv.
Colportage (Origine du), I, 287.
Compagnie des pasteurs de Genève (La vieille et la jeune), II, 163.
Conclusions, II, 448.
Concours immense chez Lindl, I, 210, 213.
Conférences de Melun. II, 388, 393.
Consultations par la bible (V. signes), puis : I, 168.
Contradictions intérieures, I, 23,

26, 53, 54, 57, 132.
Conversation amicale, broc., II, 342.
Conversions de catholiq. (V. prêtres).
Cook, ministre Wesleyen, II, 244, 284, 290.
Coquerel père, II, 408.
Couvents. Beautés et misères. II, 140 à 143.
Dame *protestante* qui abjure, II, 350.
Darbysme (Un mot sur le), II, 229, 421.
Débuts, I, 139, 153, 161, 174.
Déclamateurs (V. Prédication et missionnaires).
Décorum, I, 135.
Défense des fidèles. I, 401.
Descente aux enfers, II, 101.
Désœuvrement et activité, I, 247, 308, 309, 318 ; II, 147.
Dévotion trompeuse, II, 100.
Dimanche (Brochure sur l'observation du), II, 89.
Discipline (V. Excommunication), puis : II, 6, 37, 38, 95, 96, 100.
Dissidence, I, 141, 166, 210 au haut, 378 ; II, 74.
Divisions dans l'église (V. alors et aujourd'hui), puis leur vraie cause : I, 367, 376, 377, 395, 396.
Dons de l'Esprit (V. Proph., Guéris., Langues, Irvingisme) ; puis, II, 167.
Doutes. I, 23, 63.
Dualité, I, 64, 81, 201, 246.
Duchesse d'Orléans, et grande-duch. de Mecklembourg, II, 61.
École de théologie de Genève, II, 129, 162, 235.
Éducation (Mon) imparfaite, I, 23.
Élection et prédétermination, I, 133.
Emprunteur, II, 100.
Enfants (Mes). Leurs naissances. I, 35, 52, 124, 286, 316, 416 ; II, 26, 91, 106, 152, 203.
Enfants (Réunions d'), II, 207, 243.
Entêtement et son contraire, I, 115, 166 ; II, 93.
Espérance (Journal l'), II, 221 à 228.
Estrades (Religion d'), I, 315 ; II, 338, 381, 440.
Études pour le saint ministère, I, 42, 70 ; II, 91, 232.
Études littéraires abandonnées, I, 54 ; reprises, 349.
Excommunication, II, 97 à 100.
Expulsions, I, 295, 303, 322, 327, 332, 344, 369.
Expulsion (Mon) illégale de la maison centrale de Melun, II, 409.
Extase (V. Prophétie), puis : I, 147, 148, 150.
Famille (Ma) (V. Enfants et lettres). Tableau général, II, 207, 217, 228, 340, 343, 413, 446.
Familiarité, (V. prédicat.) et II, 437.
Fatigue, I, 300, 340 ; II, 29, 58.
Finney (Discours de), II, 347.
Gard (État religieux), II, 421 et suivants.
Genève. Sa décadence religieuse en 1800, I, 22, 25, 32, 163.
Genève. Ses dernières révolutions. II, 265, 274.
Génevois (Caractère), I, 86.
— (l'ancien), journal, II, 276.
Gobat, I, 73, 145.
Gœthe, I, 55 à 57.
Grange (Assemblée dans une), I, 135.
Gravité (V. Majesté), II, 135.
Guérisons : par la foi : I, 333 ; II : 170, 175, 188.
Guérison : par sympathie : I, 344.
Guindé (Ton), I, 341, la note.
Guizot, II, 157, 198.
Histoires et propos d'enfants, I, 233 ; II, 165, 199, 207 à 211, 234, 237, 238, 433.
Histoire générale de l'établissement du Christianisme, II, 203 à 205, 220.
Horreurs dénoncées, II, 409 à 412.
Hospitalité, I, 232 ; II, 35.
Idéal, I, 53, 63, 110, 111, 179, 321, etc.
Jeûne, I, 118, 391.
— (Scène scandaleuse d'un jour de), II, 282.
Illégalité du Socinianisme à Genève, I, 94, 97, 104.
Imitation de J.-C. (le livre), I, 64.
Improvisation, I, 42, 69, 137 ; II, 283.
Indices (brochure), II, 87.
Irvingisme, II, 105, 166, 196.

KRUDENER (Mme de), I, 29, 37, 61.
LANGUES (Don des), II, 179.
Lardonisme, II, 107, 131 à 135.
Lettre à l'archevêque de Toulouse, II, 219.
Lettres de Neff, II, 242.
Lettres à des préfets, etc., I, 224, 258, 260.
— d'enfants, II, 49, 217, 224, 242, 250, 279 à 281, 433.
— (Quelques autres), II, 34, 50, 68, 148, 154, 156, 160.
Liberté chrétienne (V. Antinomianisme), puis : II, 40.
Liberté religieuse, I, 214.
— (Prétendue) du pécheur, I, 200.
MAJESTÉ (Fausse), I, 54, 177, 178; II, 195.
Maisons centrales. II, 356 et suiv.
Malan (Docteur), I, 82, 93, 101, 345, 380 à 394, 409.
Mariages mixtes, II, 324.
Melun. II, liv. 19, p. 354.
Ménagements (Christianisme de), I, 46, 219, 249, 262, 307 ; II, 372.
Milan (Voyage à), II, 78 et suiv.
Miracles (V. Dons de l'Esprit), puis : I, 203 ; II, 167.
Missions de nos jours, quelquefois charnelles, I, 265.
Missionnaires (Nécessité d'avoir des), I, 243, 283, 366 ; II, 25, 54, 68, 330.
Moraves (Frères), I, 14, 140, 193 à 198 ; leur histoire, II, 90, 291.
Moutier, I, liv. 3 et 5.
Munier (Professeur), II, 163.
Mysticisme, I, 142 ; II, 148.
NATURALISATION (Ma), II, 223.
Neff, II, 46, 93.
Noces chrétiennes, II, 419.
OBERLIN, I, 158.
Orateurs (V. prédications, étudiants, etc.), puis : I, 211 ; II, 338, 383.
Orthodoxie, doctrine de l'évangile, I, 114; II, 455.
Otahiti, II, 104.
Où aller? I, 118, 335.
PASCAL baptiste, II, 144.
Pharisaïsme, I, 117.
Pierre (Prétendue primauté de), II, 145.
Plainpalais (Retour à), II, 214.
Plombières (Mission à), II, 190.
Pratiques religieuses, recommandées, II, 243.
Prédication (V. Études, Estrades, Familiarité, Improvisation), puis : I, 27, 70, 149, 211 ; II, 166, 323, 331, et surtout 335, 344.
Prédication (Ma), II, 267, 270, 322, 323.
Présomption, I, 41.
Prêtres cath. rom., évangéliq., II, 18, 20, 24, 30, 59.
Prière (Assemblées de), II, 284 à 289.
Prière de toutes les heures, II, 146, 245 à 250.
Procès (Mon) contre la compagnie, I, 94, 411 et suiv.
Prophètes des Cévennes, II, 183 et 184.
Prophétie (Don de), I, 148 ; II, 177.
— (Etude de la), II, 230.
Prudence (V. Ménagements), et I, 153 ; II, 372, 449.
RAPPROCHEMENT (Tentatives de), V. Alliance évangélique.
Rationalisme (renouvelé), II, 44, 62, 63.
Recherches (Mes) sur l'Église, etc., II, 152 à 160.
Réglement du 3 mai, I, 83.
Renoncement au monde, I, 51, 67, 235, 349, 392, 393.
Rentrée (Ma) dans le clergé de Genève, II, 251 à 264.
Repas des douze, I, 44.
Réveil, son enfance, I, liv. 1er et l. 4 tout entier ; puis : 152, 233, 241, 326, 399 ; II, 37 ; puis l'article *alors et aujourd'hui*.
Réveil, son vice originel (V. Antinomianisme), puis : I, 391 ; II, 39.
Réveil, causes de son allanguissement, 111.
Réveils, I, 150.
Rhétorique, I, 27.
République, bénie par le clergé, II, 401.
Révolte dans la maison centrale de Melun, II, 405.
Rudesse, I, 45, 159, 218 ; II, 245.
SACERDOCE, I, 117.

Saintonge (Visite en), II, 330.
Sanctification (Pleine), I, 88.
Sermons (Mes) écrits, I, 68 ; II, 268.
Sévérité dans la doctrine, I, 209.
Signes de la volonté de Dieu (V. Consultat., Songes, Sort), puis : I, 124, 125, 167.
Socialisme, II, 352.
Société évangél. de Genève, II, 107.
— *d'instruction prim.*, II, 416.
Songes, I, 123.
Sort (Usage du), I, 43.
Souvenirs (Doux), I, 126, 127, 296, 326 ; II, 10, 27, 67, 205,
Strasbourg, I, 171.
— Sa cathédrale, I, 175.
Stunden der Andacht, I, 208.
Tabac. Détestable coutume, I, 63, 353 à 358.
Traduction littér. du N. T., II, 202.
Traitement. N'est pas indispensable à l'évangéliste, I, 130
Tristesses, I, 144, 246, 332, etc.
Villemain (professeur), sur la récitation, I, 70.
Vinet et lettres de lui, II, 72, 148, 154, 215, 345 à 348.
Virgile, II, 137.
Visions, promises à l'église, I, 123; II, 200.
Visite aux Hautes-Alpes, II, 242.
Wilcox, méthodiste calviniste, I, 40.
Zèle (V. Réveil, son enfance).

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Le lecteur est prié de corriger *avant lecture* les fautes importantes qui suivent :

Surtout : t. I, 246, l. 4, — lisez : *dualité* (et non qualité).
Et p. 50, l. 14 du bas, *incidemment*. — Puis :
P. 252, l. 8 du bas, lisez 193 (et non 197).
P. 91, l. 11 du bas, effacez *encore*.
P. 124, l. 13, lisez *nous* laissent.
T. II, p. 48, au titre, lisez 6e Voyage.
T. II, p. 147, 8e ligne du bas, lisez 3e Voyage en Angleterre, chez les Irvingiens.
T. II, p. 192, au titre, lisez : Plombières, et 3e *voyage* en Angleterre.
Enfin le titre du Ier volume devrait porter l'indication *Tome premier* qui a été oubliée.

Enfin, et surtout, le lecteur trouvera au feuillet suivant deux pages portant les chiffres 285 et 286, qu'on est prié de substituer aux pages qui portent, dans le tome Ier, les mêmes chiffres. Elles sont destinées à rectifier une expression inexacte, qui est due à la précipitation qu'entraîne quelquefois l'expédition d'une feuille qui s'imprime loin de l'auteur. Au lieu des mots « *s'il professait l'évangile avec sincérité* » il faut lire « *s'il professait* RÉELLEMENT *l'évangile.* » — Je n'ai pas songé un instant à mettre en doute la sincérité de l'écrivain dont je parlais : j'ai voulu dire que, tout en se mêlant beaucoup à la portion évangélique de l'église, « il » ne professait pourtant pas appartenir réellement à cette portion : qu'il » *n'avait pas même* la prétention d'en accepter tous les principes : » ce qui est presque le contraire d'une accusation d'hypocrisie.

Je fais cette rectification de mon propre mouvement, et sans avoir reçu aucune réclamation à cet égard ; et la preuve que j'y tiens, est ce carton même que je fais imprimer tout exprès, et qui va se trouver entre les mains de tous ceux qui auront reçu ou acquis mon ouvrage.

Pour le reste, je suis peiné d'être obligé de le maintenir.

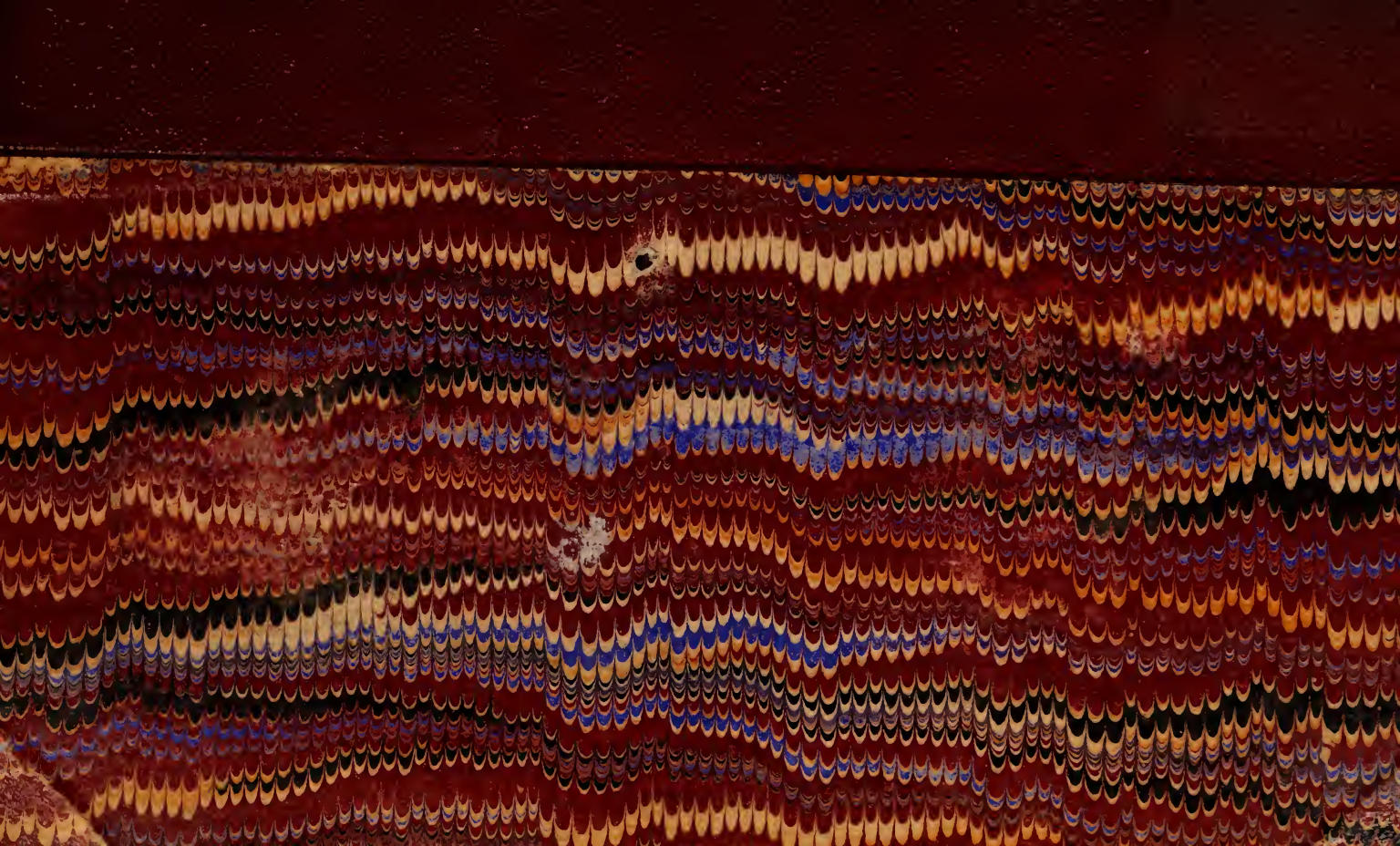
1821 tenait sur ses genoux. C'était en été. Quel effet profond produit sur les enfants cette bible que les rationalistes regardent comme si indéchiffrable !

Pour achever ce qui concerne l'histoire de ma famille durant le cours de cette année 1821, je dirai que c'est cette même année que naquit (22 juillet) mon fils *Samuel*, depuis lors missionnaire à Calcutta pendant six ans, celui de mes enfants dont la constitution a été la plus faible, mais peut-être, par cela même, la plus capable de résister pendant quelque temps aux chaleurs de l'Inde. Il est vrai qu'il a dû plier au bout de cinq ans. Il s'était marié, dans les derniers jours de 1851 ; ils ont dû quitter l'Inde tous deux, l'année dernière ; et ils occupent maintenant un poste en France.

Cinq mois après la naissance de mon Samuel, ma maison, je pourrais dire ma famille s'accrut, pour quatorze ans, d'un membre bien précieux. On a vu les rapports qui s'étaient établis à Strasbourg, entre M. le pasteur Bein et moi à l'occasion de mon écrit contre un des ecclésiastiques de cette ville. Ces relations devinrent d'autant plus étroites que je fus plus tard l'instrument de la conversion d'une des filles de ce pasteur, nommée Concorde. L'affection qui unît cette personne à ma maison devint telle que lorsqu'elle apprit, vers la fin de cette année (1821) que nous cherchions une domestique, elle se présenta pour remplir chez nous ces fonctions. Nous ne pûmes accepter de la recevoir en cette qualité ; mais, d'un autre côté, nous ne pûmes résister à une offre si précieuse ; et, dès le premier jour de son entrée chez nous jusqu'à sa sortie en 1836, cette fidèle amie nous a rendu sans la moindre interruption et malgré notre résistance des premiers moments, tous les services de la domestique la plus dévouée, tous ceux de la meilleure amie ; en même temps qu'elle nous a mis sous les yeux,

Princeton Theological Seminary Libraries
1 1012 01204 1259

DATE DUE

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.